Ex libris H.-J. FERON, Sacerdotis.

Coll. de Sèv.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/oeuvrescomplette05fl

ŒUVRES
COMPLETTES

DE MESSIRE

ESPRIT FLÉCHIER,

ÉVEQUE DE NISMES,

Ci-devant Prêtre de la Doctrine Chrétienne, & l'un des quarante de l'Académie Françoiſe.

TOME V.

CONTENANT les Panégyriques.

MO-Cap

ŒUVRES COMPLETTES

DE MESSIRE

ESPRIT FLÉCHIER,

EVEQUE DE NISMES,

ET L'UN DES QUARANTE DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

REVUES sur les Manuscrits de l'Auteur, augmentées de plusieurs Pièces qui n'ont jamais été imprimées, & accompagnées de Préfaces, d'Observations & de Notes sur tous les endroits qui ont paru en avoir besoin.

TOME III. PARTIE I.

A NISMES,
Chez PIERRE BEAUME, Imprimeur-Libraire.

M. DCC. LXXXII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

Universitäts-Bibliothek Osnabrück
UNIVERSITÄTS O. M. L. TAVIENSIS

BX
890
.F545
1782.
v.5
Coll. of C.

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

NOUS ne répéterons point ici ce que nous avons dit dans le Discours préliminaire sur le mérite des éloges que M. Fléchier a consacrés à la gloire des Héros de la Religion. L'attention particulière que nous avons donnée à ces compositions éloquentes, en revoyant le texte, pour le rendre aussi pur & aussi exact qu'il étoit possible, nous a confirmés dans l'opinion que nous en avons toujours eue. Nous avons sur-tout admiré la justesse de l'Orateur, dans la manière sûre & précise dont il saisit toujours le caractère propre & distinctif de chaque Saint qu'il loue. « Dieu, » pour emprunter la pensée & les expressions de l'é» loquent Prélat, qui est le souverain bien & la sour» ce de tous les biens, se communique diversement » à ses Saints, pour faire voir les richesses de sa grâce, » dans la variété de ses dons ; pour proportionner la » sanctification de chacun à l'esprit & aux talens qu'il » lui a donnés, ou aux fins qu'il s'est proposées ; & » pour édifier les états différens de l'Eglise, par cette » multiplicité d'exemples & de conduites. Ainsi, quoi» que la voie du Ciel soit la même pour tous les Elus, » il leur trace pourtant des sentiers nouveaux, dit » l'Ecriture ; & comme il y a un point de sainteté com» mune, dans lequel nécessairement ils se ressemblent, » il y a de même un point de singularité dans lequel » ils diffèrent les uns des autres, & peuvent dire cha» cun comme le Roi Prophète ; *je suis unique & » particulier dans mon* état : *singulariter sum ego.* (Psal. 140. v. 10.)

Nous sommes persuadés que tous ceux qui reliront, avec une attention réfléchie, les Panégyriques de M. Fléchier, finiront par en porter le même jugement que nous. Ils y découvriront des beautés qui ne les ont pas frappés dans une première lecture. Ce qu'ils remarqueront sur-tout dans chaque Panégyrique, c'est l'heureuse distribution du sujet, & de tous les faits dont la vérité ne peut être contestée; la manière dont le détail de ces endroits tirés de l'Histoire est amenée, tantôt pour servir de preuve aux propositions principales, qui sont comme la base & le point d'appui de tout le Discours; tantôt pour augmenter l'intérêt & soutenir l'attention de l'Auditeur; enfin, l'art admirable avec lequel ces différentes parties se trouvent placées précisément où il faut, & le fil caché, ou pour mieux dire, l'ordre habilement voilé des idées, qui s'enchaînent & se succèdent les unes aux autres, sans qu'on aperçoive ni l'analogie qui sert d'occasion & de moyen à l'Orateur pour les rapprocher, ni l'intervalle qui les séparoit avant qu'il les eût réunies dans une même suite de raisonnemens ou de tableaux. Ils remarqueront encore cet ingénieux tissu qu'il a su former des traits historiques & des réflexions morales; ces récits, mêlés de pensées touchantes, qui ramènent l'homme tantôt à son cœur, à ses devoirs, à l'intérêt de son salut, tantôt à Dieu, source du vrai bonheur, auteur de tout bien, premier principe & dernière fin des créatures intelligentes; ces moralités prises dans le fond des choses qui appliquent aux besoins de l'ame, à ses erreurs, à ses vices, & la doctrine, & l'exemple des Saints; en un mot, tout cet ensemble si riche & si varié d'images, de vérités, d'inductions, de reproches, les uns tendres & touchans, les autres forts & pathétiques; & cette agréable diversité, qui est pour l'esprit, dans le discours, ce que sont pour les yeux, les fleurs d'une belle prairie, où la vue se promène toujours avec un nouveau plaisir.

Mais ce qui ne peut échapper à la pénétration d'un

lecteur attentif, c'eſt la profonde connoiſſance du cœur humain que M. Fléchier avoit acquiſe, par l'examen des reſſorts qui le font mouvoir. Ces reſſorts ſi puiſſans, & ſi diverſifiés dans les effets qu'ils produiſent, ce ſont les paſſions, qui nous amolliſſent ou qui nous tyranniſent : les unes ſont douces, paiſibles, flatteuſes ; les autres violentes, fougueuſes, indomptables : celles-ci portent avec elles le trouble & le déſordre ; on les craint, on les évite, on ne veut pas augmenter le nombre de leurs victimes : celles-là ſe font moins redouter, parce qu'elles ne s'annoncent pas au-dehors par des éclats ſi effrayans, ni des coups ſi terribles. Mais elles affoibliſſent l'ame, en minant peu à peu ſes forces, l'énervent & la corrompent. On pourroit comparer les unes à des fièvres ardentes, qui allument le ſang dans les veines, & tariſſent en peu de jours les ſources de la vie ; les autres à ces langueurs dont on ignore le principe, mais qui ſont d'autant plus à craindre dans leurs effets, qu'agiſſant d'une manière ſourde & cachée, elles conduiſent inſenſiblement les hommes au tombeau, ſans qu'on puiſſe remarquer les progrès qu'elles font d'un jour à l'autre.

M. Fléchier avoit étudié en philoſophe & en théologien moraliſte, tous les différens ſymptômes des maladies de l'ame, & toutes les nuances infiniment variées, dont les paſſions les plus ſecrètes ſe revêtiſſent tour-à-tour, depuis l'inſtant où elles ne font que d'éclore, juſqu'au temps où elles ſe manifeſtent, en déchirant les cœurs qui ont été leur berceau, & en détruiſant tout ce qui s'oppoſe à leurs ravages. Il remonte juſqu'à leur ſource ; il ſait comment elles ſe forment, comment elles ſe fortifient, comment elles ſe déguiſent, pour nous mieux tromper ; il les ſurprend au moment où, foibles encore, il eſt aiſé de les détruire, en les étouffant dans leur germe. Il les ſuit dans leurs accroiſſemens, tantôt lents & preſque imperceptibles, tantôt prompts & rapides. Il connoît leur marche oblique, leurs détours & leurs artifices.

Il avertit du danger, lorſqu'il eſt encore temps de le prévenir ; ſi le mal augmente, il en offre le remède ; mais quand le poiſon mortel a déployé toute ſon activité, il ne ſait plus d'autre moyen pour en arrêter les funeſtes ſuites, que de s'armer du fer & du feu, de couper dans le vif, de retrancher ſans pitié la partie corrompue qui communiqueroit la malignité à celles qui ne ſont pas encore attaquées. Mais ſoit qu'il prenne le ton de l'inſinuation & de la douceur, ſoit qu'il emploie le langage effrayant de la terreur & de la menace, en comparant notre vie avec celle des Héros Chrétiens dont il retrace l'hiſtoire ; la ſainteté de leurs exemples avec la dépravation de nos mœurs, leurs vertus avec nos vices, leur pénitence avec notre molleſſe & notre éloignement pour tout ce qui s'appelle auſtérité, contrainte, privation ; il ne ſe trompe jamais ſur la route qu'il doit choiſir pour aller droit au cœur. Quelquefois ce ſont des détails de morale où il entre, qu'il étend, qu'il particulariſe, ſans qu'aucune circonſtance eſſentielle ſoit oubliée ; des raiſonnemens ſuivis & développés, dont il expoſe avec ſoin toutes les parties, & dont il tire enſuite des conſéquences juſtes & frappantes, qui retombent de tout leur poids ſur le pécheur qu'il veut émouvoir & confondre ; mais quelquefois auſſi ce n'eſt qu'un trait vif & rapide, qu'il lance en paſſant, & comme ſans deſſein, & ce trait pénètre l'ame, y jette l'effroi ou la confuſion, & fait briller la vérité dans tout ſon éclat, au milieu des ténèbres dont la conſcience de l'homme coupable eſt envéloppée.

A cette connoiſſance parfaite du cœur humain, & des paſſions qui le gouvernent, Fléchier en joint deux autres également néceſſaires à l'Orateur, qui conſacre ſes talens à l'éloge des Saints ; nous voulons dire la connoiſſance des devoirs attachés à chaque état, à chaque vocation, & celle des voies particulières où l'eſprit de Dieu fait entrer ſes élus, ſuivant les deſſeins de miſéricorde qu'il a ſur eux, & la meſure

des grâces qu'il leur accorde. Chacun des Panégyriques, compoſés par ce grand Orateur, peut être conſidéré comme un traité ſéparé des obligations impoſées à la profeſſion du Saint qui en eſt l'objet; enſorte que les perſonnes engagées dans le même état, y trouvent, non-ſeulement des exemples & des modèles propres à exciter leur émulation, mais encore un expoſé fidelle & complet des devoirs qu'elles ont à remplir. C'eſt-là que l'Orateur fait uſage de ce riche fond de doctrine qu'il avoit amaſſé par l'étude & la méditation, ſur la ſainteté du chriſtianiſme, ſur l'étendue des engagemens que l'on contracte en ſe ſoumettant aux lois de l'Evangile, & ſur les pratiques deſtinées à ſervir d'aliment & de ſoutien à la piété. Les Miniſtres des Autels, les Vierges, les Pénitens, les Religieux, les ſimples fidelles, y trouvent, chacun ſuivant ſa deſtination & ſes beſoins, tout ce qui convient à ſa vocation & aux règles de conduite qu'il doit ſuivre pour ſe ſanctifier: maximes générales, préceptes, conſeils, déciſions lumineuſes, principes sûrs & d'une vérité ſenſible, qui s'appliquent à toutes les ſituations, à tous les cas particuliers; malgré la variété preſque infinie des circonſtances, tout y eſt éclairci, fixé, développé avec une préciſion & une clarté qu'on ne trouve pas toujours dans les écrits où les mêmes objets ſont diſcutés avec plus d'étendue.

Mais c'eſt principalement lorſque M. Fléchier traite des ſujets à peu près ſemblables, qu'on a lieu d'admirer la fécondité de ſon imagination; &, ſi nous pouvons parler de la ſorte, l'heureuſe ſoupleſſe de ſon génie. En effet, la plus grande difficulté de l'art conſiſte, ſuivant l'obſervation d'Horace, non pas à peindre les choſes avec des couleurs vives & brillantes, mais avec des couleurs vraies, qui aient, comme dans la nature même, la teinte & la nuance propre de l'objet qu'on veut repréſenter. Ce n'eſt pas encore aſſez, il faut que dans la multitude des objets qui ont entre eux une reſſemblance vague, l'Orateur comme

le Poëte & le Peintre, saisisse & prononce les traits distinctifs qui font que tel objet, n'est pas tel autre, & qu'on ne les confond jamais, malgré tout ce qu'ils ont de commun entre eux : voilà, au sentiment d'Horace, ce qui annonce le grand maître dans l'art de la parole : *difficile est propriè communia dicere ;* & c'est, nous osons l'assurer, dans cette partie si difficile, & néanmoins si précieuse, que M. Fléchier l'emporte sur presque tous les Orateurs de son temps & du nôtre. S. Paul & S. Thomas sont des Apôtres ; S. Antoine, S. Benoît, & S. Bernard, sont des solitaires ; S. Augustin, S. Charles Borromée, & S. François de Sales, sont des Evêques ; S. François de Paule, S. Ignace, & S. Philippe de Néri, sont des fondateurs d'Ordres ; S. Joseph & S. Louis, sont des justes que la grâce a sanctifiés dans l'état du mariage, & dans la classe des simples fidelles ; la vocation, le ministère, les devoirs, & les vertus principales, ils ont entre eux tout cela de commun & de ressemblant, mais sous les pinceaux de Fléchier l'apostolat de Paul n'est pas celui de Thomas ; la solitude d'Antoine, de Benoît & de Bernard, n'est pas la même, & quoiqu'ils aient passé leur vie tous trois dans le désert, à méditer les vérités éternelles, & à réduire leurs corps en servitude par la pénitence, leurs contemplations, & leurs austérités ne se ressemblent pas ; l'Episcopat d'Augustin, de Charles Borromée & de François de Sales, est distingué par des caractères qui conviennent à chacun de ces grands Hommes ; on voit également en eux du zèle pour la gloire de Dieu & le salut des ames ; des lumières pour conduire les fidelles & gouverner les Eglises ; des talens pour instruire les peuples confiés à leurs soins, & pour combattre les ennemis de la vérité ; du courage pour triompher de tous les obstacles qui s'opposent au succès de leur ministère ; de la vigilance & de la charité jusqu'à sacrifier leur repos & leur vie ; mais ce zèle, ces lumières, ces talens, ce courage, cette

vigilance & cette charité ne s'offrent pas à nos yeux ſous les mêmes rapports, & ne ſont pas revêtus des mêmes couleurs : François de Paule, Ignace & Philippe de Néri, donnent naiſſance à des Ordres nouveaux dans l'Egliſe ; mais ils n'ont tous trois ni les mêmes vues dans l'établiſſement de ces nouvelles Sociétés, ni les mêmes principes dans leur manière de les gouverner, quoiqu'ils tendent au même but ; nous voulons dire, l'inſtruction des ignorans, la converſion des pécheurs, & la propagation de la foi ; enfin, S. Joſeph & S. Louis, l'un & l'autre dans l'ordre des ſimples laïques, vivant l'un & l'autre dans les embarras du ſiècle, & ſoumis au joug du mariage, donnent au monde l'exemple des vertus propres à leur état, dans le degré le plus héroïque ; mais cet héroïſme eſt tellement différencié dans l'éloge de ces deux Saints, par le rapprochement des circonſtances où la Providence les a placés, que l'un nous eſt préſenté comme le modèle des juſtes dans une condition obſcure, & l'autre comme celui des Princes chrétiens dans tout l'éclat du pouvoir ſuprême. Nous le répétons ; parce que c'eſt un point ſur lequel on ne peut trop inſiſter, dans cette partie de l'art, la plus difficile de toutes, il n'a pas encore paru d'Orateur évangélique qui ne l'ait cédé à M. Fléchier, & ceux qui ſe deſtinent à ce genre d'éloquence, n'ont rien de mieux à faire que de l'imiter.

Le ſtyle de M. Fléchier dans ſes Panégyriques, eſt peut-être moins élevé, moins périodique & moins nombreux que dans ſes Oraiſons Funèbres. Mais il eſt également pur, élégant, noble & ſoigné. Il eſt même plus varié dans ſes formes, dans la tournure & la chute des phraſes & dans l'harmonie qui en réſulte, ce qui le rend plus rapide & moins monotone. Mais on y retrouve ce goût des contraſtes & des oppoſitions, tant dans les idées que dans les termes, qu'on lui a reproché comme un défaut, quoique ce défaut, ſi ç'en eſt-un, faſſe éclore une infinité de beautés.

Nous ſeroit-il permis de haſarder ici, une réflexion que nous avons faite à la décharge de l'Orateur, en examinant ſes diverſes compoſitions dans le cours de notre travail, pour en épurer le texte. Obligés de revenir ſouvent ſur les mêmes ouvrages, nous nous ſommes appliqués à étudier ſon génie & à pénétrer dans ſa penſée. Par cette longue application, nous avons en quelque ſorte contracté l'habitude de ſuivre la marche de ſon eſprit, pendant qu'il écrivoit ces pièces éloquentes, qui ſont le fondement de ſa gloire. Nous l'avons vu, pour ainſi dire, retiré en lui-même, méditant les ſujets qu'il avoit à traiter, traçant le plan de ſes diſcours, diſtribuant avec ordre tous les traits d'hiſtoire, toutes les réflexions morales qu'il ſe propoſoit d'y faire entrer, & ne prenant la plume que quand toutes les parties de détail étoient déjà rangées ſuivant la place qu'elles devoient occuper, & quand ſon diſcours étoit déjà, pour ainſi dire, tout écrit dans ſon imagination : alors toutes ſes idées étoient rangées d'après les rapports ſous leſquels il les avoit enviſagés, & d'après les règles qu'il s'étoit preſcrites, pour la manière de les ordonner entre elles, & de les exprimer. Il ſuit de-là que les oppoſitions & les contraſtes qu'on lui reproche, étoient une ſuite de ſa manière de voir ; & que s'il a réuni ſous un même point de vue, pluſieurs aſpects, qui ſont autant d'idées partielles & acceſſoires d'une idée principale, c'eſt le réſultat d'un travail profond & ſérieuſement médité. Voilà comment nous avons cru voir le célèbre Evêque de Nîmes dans ſon cabinet, comment nous nous le ſommes repréſenté dans les momens de la compoſition. Plût à Dieu que tous ceux qui annoncent dans la Chaire évangélique les vérités de la Religion, ou qui font l'éloge de ſes Héros, s'y préparaſſent de même, & n'euſſent pas d'autres défauts que les ſiens!

Tous les Panégyriques de M. Fléchier ne ſont pas également travaillés, également finis. Il en eſt même quelques-uns qu'on pourroit appeler foibles, en com-

paraiſon des autres ; mais c'eſt le plus petit nombre, & l'on pourroit encore les propoſer pour modèles, s'ils ne ſe trouvoient pas réunis avec beaucoup d'autres qui ſont de vrais Chef-d'œuvres. Parmi ces derniers, nous ne citerons que ceux de S. François de Paule, de Ste. Thérèſe, de S. Charles Borromée, de S. François de Sales, & ſur-tout celui de S. Louis. Ce ſujet tant de fois traité en préſence des Maîtres de l'éloquence Françoiſe, par les plus grands Orateurs du ſiècle paſſé & du nôtre, l'a-t-il jamais été plus noblement, plus ſagement, avec plus d'art & plus de dignité ? Sans déprimer le talent de ceux qui ont prononcé l'éloge de ce ſaint Roi, qui joignit toutes les qualités du grand Prince, à toutes les vertus du parfait Chrétien, nous oſons dire, qu'aucun de leurs Ouvrages, n'a encore effacé celui de Fléchier, pour la juſteſſe du plan, la diſtribution des détails, la nobleſſe du ſtyle, la richeſſe des images & la vérité des couleurs. Après cela nous avons peine à comprendre, que dans un diſcours deſtiné à dévélopper les règles de l'éloquence Chrétienne, on ait pu ſe permettre de dire, que *les Panégyriques de Fléchier, vantés pendant ſi long-temps comme des chef-d'œuvres dans les Rhétoriques de Collége, ſont étrangement déchus aujourd'hui de leur ancienne gloire.* (1) Nous ſommes loin de penſer comme l'Auteur de ce Diſcours, très-eſtimable d'ailleurs, par beaucoup de vues juſtes & d'obſervations fines qui tendent à la perfection de l'art ; nous croyons même, que s'il étoit vrai *que les Panégyriques de Fléchier, fuſſent étrangement déchus aujourd'hui de leur ancienne gloire*, ce ſeroit tant pis pour notre ſiècle. Cet aveu ne ſerviroit qu'à prouver que la véritable éloquence de la Chaire, & la connoiſſance des règles du goût qui lui ſont propres, ſeroient *étrangement déchues* parmi nous.

(1) Diſcours ſur l'éloquence de la Chaire, chez le Jay, Libraire, rue S. Jacques, au grand Corneille, 1777, pag. 56.

Nous terminerons cet Avertiſſement, par une courte analyſe de l'excellente Préface que M. Fléchier a faite pour ſervir d'introduction à ſes éloges des Saints. Après avoir établi l'origine & les motifs de l'uſage de louer les Héros de la Religion, uſage ſubſiſtant dans l'Egliſe depuis les premiers temps, il en prouve la juſtice, par le choix que Dieu a fait d'eux pour être les trophées de ſa grâce, les inſtrumens de ſa miſéricorde, l'exemple du monde, & des modèles de vertu dans toutes les conditions de la vie, & tous les rangs de la ſociété. Il paſſe enſuite au culte que nous leur rendons, & il fait voir que ce culte conſidéré en lui-même & dans ſa fin, ſuivant l'eſprit de l'Egliſe, ne ſe termine pas aux Saints qui en ſont l'objet, mais qu'il ſe rapporte directement & ultérieurement à Dieu qui les a ſanctifiés ſur la terre, & couronnés dans le Ciel. Après avoir expoſé les principes de la plus ſaine Théologie ſur ce point de Doctrine, il montre comment le culte des Bienheureux qui règnent avec Jeſus-Chriſt, embraſſe par une conſéquence néceſſaire, celui de leurs Reliques & de leurs Images. Il propoſe à ce ſujet les règles de prudence les plus propres à bien diriger la piété des Fidelles, & à prévenir les abus. Il examine après cela, comment & en quoi la protection des Saints peut nous être utile auprès de Dieu, & les avantages que nous tirons de leur ſecours, principalement dans l'ordre du ſalut, & quelquefois même dans l'ordre des choſes purement temporelles, quand elles ſe trouvent conformes aux deſſeins de la Providence.

Les Saints, dit-il, vivent encore dans l'Egliſe, ils nous ont laiſſé leurs exemples. Nous poſſédons même les reſtes précieux de leurs Corps. Leurs Hiſtoires où leur eſprit reſpire encore, où leurs vertus nous parlent & nous inſtruiſent, ſont entre nos mains. Tout cela ne nous porte-t-il pas à célébrer leur mémoire, à rappeler ce qu'ils ont fait pour arriver à la deſtination commune de tous les Chrétiens, qui eſt la ſain-

teté, à bénir Dieu qui a opéré de ſi grandes choſes par de ſi foibles inſtrumens, puiſque c'étoient des hommes, & à leur demander le ſecours de leur interceſſion, pour obtenir la grâce de marcher ſur leurs traces, & d'arriver au terme de l'éternelle félicité dont ils ſont en poſſeſſion ? S'il vient à s'introduire des abus, qui naiſſent de l'ignorance & de la ſuperſtition, c'eſt à l'Egliſe qu'il appartient d'y remédier : elle qui ne diſſimule, ni ne permet, ni n'approuve rien de contraire à l'eſprit de la Foi, aux maximes de l'antiquité, & aux traditions apoſtoliques : elle l'a toujours fait, elle le fait encore de nos jours, & elle continuera de le faire par ſes premiers Paſteurs, & ceux qui gouvernent les différentes portions du troupeau ſous leur inſpection. Rien de plus exact que ces principes, rien de plus sûr que ces règles. M. Fléchier les dévéloppe avec ſa préciſion & ſon éloquence ordinaires.

Après avoir traité cette matière en Théologien, après avoir dit que la vie des Saints n'eſt autre choſe que la loi de Dieu réduite en pratique, l'Evangile de Jeſus-Chriſt enſeigné par ſa parole, & mis en œuvre par ſa grâce, il examine quel eſt le but que l'Orateur Chrétien doit ſe propoſer en faiſant l'éloge de ceux d'entre nos frères qui nous ont précédés dans le repos du Seigneur, & quelles ſont les règles qu'il doit ſuivre pour ſe rendre utile à ſes Auditeurs. Il établit des principes de critique très-ſages, ſur le diſcernement des actes dont le Panégyriſte doit faire uſage, & ſur celui des miracles qu'on peut ſe permettre de rapporter. Il n'interdit pas les ornemens du diſcours ; il approuve qu'on les emploie, pourvu que ce ſoit avec prudence & ſobriété ; il les croit même néceſſaires pour fixer l'attention, & répandre de l'intérêt ſur des ſujets qui perdent le charme de la nouveauté, par l'uſage où l'on eſt de les remanier ſouvent. Mais il veut, que tout ſe rapporte à l'inſtruction ; & pour cela, de toutes les règles qu'il preſcrit, la plus eſſentielle à ſon gré, c'eſt que tout ſoit grave, à l'épreuve de la cenſure,

digne en un mot de l'auguſte majeſté de la Religion. » La fin de l'Orateur Chrétien dans ces ſortes d'éloges, dit-il, doit être de glorifier Dieu, dans ſes » Saints, & de perſuader la piété par leurs exemples. » Il fait ſentir le ridicule & l'indécence de ces rapports imaginaires, on pourroit même dire impies, que certains Panégyriſtes oſent établir entre le Saint qu'ils prêchent & Dieu ou Jeſus-Chriſt ; & de ces comparaiſons non moins déplacées de tel Saint, avec tel autre, pour élever celui-ci, en déprimant celui-là. Il ne blâme pas moins l'affectation des Prédicateurs qui croient ajouter à l'idée qu'on s'eſt faite d'un ſaint Perſonnage, par un vain amas de louanges emphatiques, & ſouvent ſans vraiſemblance ; comme s'il y avoit d'autres louanges ſolides, & d'autres hommages honorables aux Héros de la Religion, que les hommages & les louanges qui ont la vérité pour fondement ; ou comme ſi, « la réputation des Saints ne » ſe ſoutenoit pas aſſez par les vertus qui leur ſont » propres, ſans leur en chercher d'étrangères. » Nous pouvons dire que par la ſageſſe & la ſolidité de ces préceptes, M. Fléchier n'a pas moins contribué à ramener l'éloquence de la Chaire au ton de dignité qui lui convient, que par les excellens modèles qu'il a fournis aux Orateurs de ſon ſiècle, & dont il eſt bien à déſirer que ceux du nôtre s'efforcent de ſe rapprocher.

M. Fléchier regardoit les éloges des Saints comme une ſorte d'apologie de la Religion ; apologie indirecte à la vérité, mais d'autant plus forte qu'il n'y a point d'objection contre des faits certains, & que les exemples ſont un genre de démonſtration qui produit ſon effet par lui-même ſur tous les eſprits ſans le ſecours du raiſonnement. « Y a-t-il, ce ſont ſes paroles, » y a-t-il une preuve plus évidente de la vérité de la » Religion de Jeſus-Chriſt, que cette ſucceſſion de » piété, & pour ainſi dire, cette perpétuité de » mœurs évangéliques, que l'Egliſe conſerve auſſi chérement que la ſucceſſion de ſa foi & la perpétuité

» de

» de ſa doctrine ? » En effet, l'impie qui ſe vante de n'écouter que la raiſon, & celui qui ne ſe laiſſe guider que par le ſentiment, ne ſont-ils pas forcés de convenir l'un & l'autre, qu'une Religion dont la pratique fidelle conduit à la ſainteté, eſt ſainte elle-même, & par conſéquent divine ? Il ne faut pas s'étonner, qu'avec un beau génie, & un goût formé par l'étude approfondie de ſon art, M. Fléchier animé par les grandes idées qu'il s'étoit faites ſur l'importance & la dignité de ſon miniſtère, l'ait rempli de manière à effacer tous les Panégyriſtes qui avoient paru avant lui, & à ſervir de modèle à tous ceux qui devoient entrer un jour dans la même carrière.

PRÉFACE

DE L'AUTEUR.

UNE indiscrète vanité avoit introduit parmi les Payens, l'usage de célébrer le jour d'une malheureuse naissance; où mortels & pécheurs tout ensemble, ils venoient éprouver les infirmités du corps, & celles de l'ame. Une prudente charité a établi parmi les Chrétiens, la coutume d'honorer la mémoire des Saints, lorsque le Ciel s'ouvre pour eux, & que laissant à la terre leurs dépouilles mortelles, ils vont comme des Aigles renouveler leur jeunesse aux rayons du Soleil éternel.

Dieu les a choisis dans toutes les parties du monde, afin que la gloire de son nom fût universelle; que chaque peuple eût ses Apôtres & ses Prophètes; que son Evangile fût prêché & pratiqué parmi toute sorte de nations; & qu'il restât par-tout des témoignages de sa vérité, des exemples de sa sainteté, & des miracles de sa grâce. Nous les honorons séparément durant tout le cours de l'année, & nous les honorons tous en corps le jour de leur fête commune, afin que convaincus par cette foule & cette nuée de témoins, nous admirions la grandeur de Dieu, dans l'excellence de sa gloire; les richesses de sa bonté, dans la diversité de ses vocations & de ses dons; sa fidélité, dans l'exécution de ses promesses; & les secrets de sa Providence, dans les voies qu'il ouvre à chacun, pour la sanctification particulière.

Luc. 7. 20. 22. *Rom.* 8. Il est juste, puisque les Saints *se réjouissent dans le Ciel*, *de la conversion des pécheurs*, que les pécheurs se réjouissent sur la terre de la félicité des Saints. Nous,

créatures fragiles, qui gémissons encore ici-bas sous le joug de la vanité, même sans le vouloir; qui vivons dans une inquiétude continuelle, au milieu de nos passions, comme *au milieu d'une nation perfide & rebelle*; & qui combattons sous les enseignes de Jesus-Christ souffrant & humilié, ne devons-nous pas regarder avec une sainte émulation, ceux qui, vainqueurs du monde & possesseurs d'une tranquille & bienheureuse immortalité, goûtent les fruits de leurs travaux, & règnent éternellement avec Jesus-Christ? L'Eglise nous ordonne de les honorer & de les louer, après la consommation de leur sainteté. *Psal. 8. 15.*

L'honneur est le prix de la vertu, & la récompense naturelle du mérite. Les hommes qui ne pénètrent pas les secrets des cœurs, & qui ne connoissent ni l'excellence de la grâce, ni l'éminence de la charité, ni la noblesse d'une ame rachetée par Jesus-Christ, appliquent ordinairement l'honneur aux dignités, aux grandeurs, aux prééminences, & aux avantages extérieurs du corps, ou des emplois passagers du monde. C'est ainsi que le siècle juge du siècle, & que la vanité s'attache à honorer la vanité. Mais la Religion, suivant les règles de l'Esprit de Dieu, ne considère ni la naissance, ni la fortune, ni les charges, ni les autres faveurs du monde, & n'applique l'honneur qu'à la sincère piété & aux pratiques de la charité, de l'humilité, & des autres vertus Chrétiennes.

Je sai qu'il y a une espèce *d'honneur qui n'est dû qu'à Dieu seul.* Le Cantique de notre délivrance ne doit être chanté qu'au Seigneur. *Il y a un nom, au-dessus de tout autre nom, devant lequel il faut que tout genou fléchisse*; & comme il y a une souveraine grandeur, il y a un hommage suprême de soumission & de dépendance, qui ne peut se rendre qu'à elle. Mais Dieu veut bien communiquer aux Saints, la portion de la gloire qui leur convient, par l'union qu'ils ont avec lui; & comme ils participent à ses perfections, il veut qu'ils aient part à l'honneur qu'elles

Soli Deo honor & gloria. 1. *ad Tim.* 1. Canticum Agni. *Apoc. c.* 15. In nomine Jesu, omne genu flectatur. *Philip.* 2.

méritent. Nous appelons Saints ceux que Dieu a prédestinés dans le sein de l'éternité, qu'il a consacrés par sa grâce ; qu'il a fait briller, comme des astres dans son Eglise, pour la gloire de son nom, & pour le soutien de sa vérité ; qu'il a conduits par sa providence sur la terre, & qu'il fait triompher dans le Ciel.

Ephes. 2. Ce sont les ouvrages de Dieu, selon saint Paul. Il ouvrit leurs yeux pour faire couler les larmes de leur pénitence : il étendit leurs mains pour la distribution de leurs aumônes. Il forma cette volonté pure & docile qui fait les obéissans & les humbles. Il employa leurs qualités naturelles aux usages que demandoit leur salut ou sa propre gloire. La nature donne les sujets, la sagesse les polit, & Dieu les consacre : comme pour la bâtisse du Temple, Hiran fut inspiré de fournir le bois ; Salomon eut la sagesse pour édifier la Maison du Seigneur ; & le Seigneur lui-même se réserva la gloire de la sanctifier.

Honorificabit eum Patermeus. *Joan.* 12. 20. Ce Dieu qui les a ainsi formés par sa grâce veut que nous les honorions, & les honorera lui-même suivant la parole de Jesus-Christ. Il honorera en eux son propre nom, & ses propres miséricordes. Il fera voir, non pas l'excellence de leur nature, mais le mérite de sa grâce. Il fera réfléchir sur ses Elus un rayon de son élection éternelle. Il les couronnera & sera lui-même leur couronne. C'est de-là que nous tirons ce culte religieux que nous rendons aux Saints : je dis culte religieux, parce qu'il se rapporte à Dieu. Ce ne sont pas les qualités acquises ou naturelles qui les ont distingués durant le cours de cette vie mortelle que nous révérons en eux, ce seroit un culte profane & mondain que nous rendrions à des vertus purement humaines.

J'honore dans les Lucie & les Agnès, non pas cette beauté, qui toute innocente qu'elle est, ne laisse pas de faire souvent des coupables, qui corrompt les regards, qui forme contre son gré les mauvais désirs, & qui sert même, sans y penser, aux desseins de

la vanité. J'honore dans ces Vierges Chrétiennes, l'innocence de J. C. les flammes de la charité que l'Esprit Saint a allumées dans leurs cœurs, la force du Fils de Dieu dans l'infirmité de ce sexe, & la pureté de l'Epoux dans la chasteté des épouses. J'honore dans les Henri, les Edouard & les Saint Louis, non pas la noblesse du sang, ni les richesses qu'ils ont possédées, ni l'empire qu'ils ont exercé, ni l'éclat de la pourpre dont ils ont été revêtus : je cherche la gloire de Dieu dans celle de ces Souverains. J'admire non pas la Couronne qu'ils ont portée, mais celle qu'ils ont acquise. Je vois les serviteurs de Dieu dans ceux qui étoient les maîtres des hommes. J'adore la grandeur de celui qui abat quand il veut les hauteurs de l'esprit humain par une humilité Chrétienne; qui a régné en ces Rois sur la terre; & qui les fait régner avec lui dans le Ciel.

Qu'honorons nous dans les Apôtres? Est-ce le don des guérisons & des miracles? Simon le Magicien en usoit ainsi. Pour nous, nous respectons la vocation de Jesus-Christ; l'Esprit Saint, dont il les a remplis; le zèle qu'il leur a donné pour la sanctification des ames; la part qu'ils ont eue à la publication de son Evangile; les travaux qu'ils ont soutenus; & la mort qu'ils ont endurée pour son amour & pour sa gloire. C'est-là l'honneur de Religion & de piété que nous rendons aux serviteurs de Jesus-Christ, qu'il nous a recommandé lui-même de leur rendre. *Celui qui vous reçoit*, dit-il, *me reçoit, & celui qui me reçoit, reçoit celui qui m'a envoyé. Celui qui reçoit le Prophète en qualité de Prophète, aura la récompense du Prophète. Celui qui reçoit le Juste en qualité de Juste, recevra la récompense du Juste*; non à cause des avantages sensibles & naturels de la proximité du sang, de la profondeur du savoir, de l'abondance des richesses. Laissons les pécheurs honorer ainsi les pécheurs. Pour nous nous respectons le Disciple, parce qu'il fait la volonté de son Maître; le Juste, parce qu'il

Qui recipit vos, me recipit: & qui me recipit, recipit eum qui misit me. Et qui recipit Prophetam. in nomine Prophetæ, mercedem Prophetæ accipiet: & qui recipit justum, in nomine justi. mercedem justi accipiet. *Matth.* 10.

a une soif ardente de la Justice ; le Prophète, parce qu'il montre la gloire, & les biens à venir, & qu'il inspire le mépris des biens passagers de ce monde.

S'il est juste d'honorer ainsi les Saints qui sont encore sur la terre, parce qu'ils pratiquent les volontés de Dieu ; qu'ils annoncent ses miséricordes ; qu'ils défendent ses vérités : quelle vénération devons-nous avoir pour ces ames bienheureuses, qui étant entrées dans l'état de la vie cachée, laborieuse, ou crucifiée de Jesus-Christ, ont passé, après les peines & les souffrances de cette vie, dans l'heureux état de son repos & de sa gloire.

A ce culte de piété, nous devons ajouter un culte de louange, qui rende témoignage à leur vertu, & qui reconnoisse la justice & la vérité de leur sainteté. Deux choses troublent la vérité dans le monde ; la flatterie & la médisance. L'une corrompt la vertu, l'autre la décrie. La flatterie déguise tout. La société n'est presque plus qu'un commerce de fausses complaisances, où les hommes se louent pour être loués ; où l'on s'entête mutuellement de l'encens qu'on se donne les uns aux autres ; où pour le moindre intérêt, on se répand en approbations & en éloges ; & où l'on jette des fleurs sur les pas de tous ceux qui peuvent servir ou nuire.

Quoi qu'il en soit, la flatterie blesse la vérité de Dieu ; elle rend le pécheur incorrigible, en lui persuadant qu'il est excusable ; elle l'endort dans la fausse paix, & dans la tranquillité d'une conscience trompée ; elle ôte même la timidité, & la honte naturelle au vice. La médisance de son côté défigure tout. Elle n'épargne ni les Justes, ni les Pécheurs. Elle tient un redoutable tribunal toujours dressé, pour juger les actions & les intentions mêmes, qu'elle va présomptueusement fouiller dans les cœurs. Elle se plaît sur-tout à noircir les plus belles vies ; & par ses traits envenimés elle rend, aux esprits qu'elle a séduits, ou

préoccupés, l'innocence même ſuſpecte, & la vérité méconnoiſſable.

Les Saints ſont à couvert de ces deux dangers. La médiſance ne peut plus les attaquer, leur vertu eſt connue & conſommée. La flatterie ne peut plus les corrompre, ils ne ſont plus ſujets à la vanité; & *Dieu les ayant loués lui-même*, il eſt juſte qu'ils ſoient loués par les hommes. Les effets de la grâce doivent être perpétuellement conſidérés en eux comme des dons de Dieu, qui couronne en ſes Elus ſes propres ouvrages. Ainſi, nous ne pouvons les louer qu'avec une relation expreſſe à la bonté & à la miſéricorde du Seigneur qui les a ſanctifiés. Dieu n'a-t-il pas fait lui-même dans ſes Ecritures, l'éloge du ſaint homme Job; & n'a-t-il pas écrit par la plume de Jeſus fils de Syrach, des Panégyriques raccourcis des plus vertueux & des plus illuſtres perſonnages de l'ancienne Loi?

Tunc laus erit unicuique à Deo. *1. Cor. 4.*

Laudate Dominum in ſanctis ejus. *Pſal 150. 1. Job. 1. Eccli. 44. 45. 46. &c.*

Qu'on ne diſe pas, que c'eſt aſſez que Dieu ait pris le ſoin de récompenſer ſes ſerviteurs : qu'il faut laiſſer ces ſaintes Ames jouir en paix de leur repos éternel : que c'eſt à l'Egliſe triomphante à leur fournir leurs Couronnes; & à ces bienheureux Eſprits à ſe réjouir entre eux de leur gloire & de leurs triomphes : qu'il y a des eſpaces infinis entre eux & nous; & que nous n'avons pas beſoin de leur protection & de leur ſecours, comme ils n'ont pas beſoin de notre ſouvenir ou de nos louanges.... Les Saints ſont encore unis avec nous. Si c'eſt une juſtice & un devoir de les honorer, c'eſt une ſainte & ſalutaire pratique de les invoquer; & comme la mémoire des vertus qu'ils ont pratiquées, mérite notre admiration, le crédit qu'ils ont acquis auprès de Dieu, doit exciter notre confiance.

Ce n'eſt pas mon deſſein de recueillir ici les ſentimens contentieux d'une ennuyeuſe controverſe, ni d'entrer dans des curioſités inutiles, en décidant indiſcrétement par où s'élève & s'exhale dans le Ciel le parfum de nos oraiſons; juſqu'où va la connoiſſance

& le pouvoir des bienheureux ; par quelle eſpèce de révélation myſtérieuſe ils ſavent nos peines & nos beſoins ; & par quels liens d'amour & de compaſſion ils tiennent encore à la terre. Je m'arrête à la doctrine de l'Egliſe, non pas aux opinions & aux traditions humaines, & je dis ſeulement, que comme il eſt honnête & convenable de louer les Saints, il eſt utile & ſalutaire de les invoquer.

Je ſai qu'il y a une invocation de grâce, de ſalut, & de rédemption, qui ne peut s'adreſſer qu'à Dieu ſeul. Vous ſeul, mon Dieu, pouvez mouvoir & créer un cœur pur, & un eſprit droit, par la force de votre eſprit, & par l'efficace de votre parole. Vous ſeul pouvez donner à des plantes ſtériles, ces accroiſſemens d'amour & de foi, que ne peut donner ni celui qui plante, ni celui qui arroſe. Vous ſeul répandez la charité dans nos cœurs par votre eſprit, qui opère en nous ſelon ſon bon plaiſir & la volonté & la bonne œuvre. Vous ſeul appoſez le ſceau de notre ſalut, avec le Sang de Jeſus-Chriſt votre Fils, en nous donnant la grâce de bien vivre ici-bas, & la gloire d'être heureux avec vous dans l'éternité. *Quiconque invoquera le Nom du Seigneur ſera ſauvé*, dit le Prophète Joël. *Auquel des Anges* & des Saints *Dieu a-t-il dit*, *Vous êtes mon Fils*, *je vous ai engendré aujourd'hui*, dit l'Apôtre ?

Joël. 2.

Hebr. 2.

Mais il y a une invocation d'aſſiſtance, de ſollicitation & de prière, qui s'adreſſe, non pas directement à celui qui peut lui-même éclairer notre ame de ſa lumière, & enflammer notre volonté de ſon amour, mais à ceux qu'on croit être aimés de ce Dieu de vérité & de charité, dont on demande l'interceſſion & la prière. C'eſt ainſi que ſaint Paul invoquoit les Fidelles d'Ephèſe qui vivoient encore, les exhortant à s'employer avec une vigilance & une perſévérance continuelle, à prier pour tous les Saints & pour lui, afin d'obtenir de Dieu qu'il lui ouvrît la bouche, & qu'il lui donnât des paroles, pour annoncer librement

les myſtères de l'Evangile. Il adreſſe la même invocation aux Theſſaloniciens & aux Coloſſiens, *Priez pour nous.* Que s'il étoit juſte & pieux de leur dire pendant le cours de leur vie, *Priez pour nous*, ſeroit-ce une idolâtrie de le leur dire après leur mort? 1. *Theſſ.* 5. *Coloſſ.* 4.

Cette doctrine eſt fondée ſur la communion des Saints & ſur l'union de l'Egliſe. Il y a parmi les Chrétiens un droit d'unité & de charité, pour ainſi dire ſolidaire, par lequel notre ame nous devient commune, & le ſalut des uns eſt une portion du ſalut des autres. Comme nous ſommes tous enfans de Dieu, par notre régénération ſpirituelle, nous ſommes engagés à vivre ſous les lois d'une correſpondance fraternelle, pour nous entretenir dans les bonnes grâces du Père céleſte. Chacun ſe doit regarder en quelque façon, comme complice des péchés, ou participant des vertus des autres. C'eſt à raiſon de cette union, que nous devons avoir un même cœur, & prier les uns pour les autres.

Il ſe fait donc dans l'Egliſe, où la paille eſt mêlée avec le bon grain, un amas de néceſſités & de fragilités communes, où chacun porte ſes déſirs, ſes beſoins & ſes foibleſſes. Il faut qu'il y ait auſſi un tréſor d'aſſiſtances & de prières entre nous, où chacun porte ſes ſecours ſelon la meſure de ſon eſprit & de la grâce qu'il a reçue. De-là viennent ces louanges de Dieu, dont les Temples ſacrés retentiſſent; de-là ces Cantiques de Sion, où toutes les voix des Fidelles n'en font qu'une; ces gémiſſemens de la colombe, & ces implorations des miſéricordes éternelles ſur tous ceux qui ſont entraînés par la corruption du ſiècle.

Si cette charité nous preſſe dans le cours de cette vie mortelle, quel penſons-nous que ſoit le zèle des bienheureux dans le Ciel? Ils ſont dans le ſein de la gloire de Dieu. Cet Etre ſouverain & infini a rempli tous leurs déſirs. Leur béatitude eſt conſommée. Ils ont vaincu leurs paſſions, & ſont allés poſer au pied de l'Agneau leurs palmes & leurs couronnes. Comme

ils n'ont rien à désirer pour leur bonheur, nous n'avons rien à demander pour eux : mais ils se trouvent de leur côté engagés à prier pour nous.

Quand ils ne verroient pas en Dieu, comme dans un miroir universel, tout ce qui se passe dans ce monde : quand ils ne seroient pas doués de cette grâce prophétique qui peut leur faire voir & le présent & l'avenir ; ne savent-ils pas par leur propre expérience, les dangers que nous courons en ce monde ? N'ont-ils pas éprouvé que l'homme est foible par nature, & méchant par inclination & par habitude ? qu'il y a en nous une source de mauvais désirs qui croissent, & qu'il faut retrancher à toute heure par la mortification & la pénitence ? que la plus tranquille vertu est exposée à de grands orages ? & que ce monde est une terre qui dévore ses habitans, par des haines, des amours, des passions & des intérêts même imperceptibles ?

Ils ont ressenti comme nous les tribulations de la vie ; mais ils ont possédé leur ame dans leur patience. Le monde les a persécutés, mépriſés, calomniés ; mais ils ont profité de la malice même du monde. Le démon, *comme un Lion rugissant*, leur a livré des assauts ; mais *ils ont fortement résisté par la foi*, suivant le conseil de S. Pierre. De ce port tranquille, où l'Esprit de Dieu les a portés, ils voient les orages & les tempêtes qui nous agitent. Leurs dangers sont passés, & les nôtres ne sont que trop présens : nous sommes éprouvés comme eux, & nous n'avons pas leur vertu pour nous soutenir dans ces épreuves.

1. *Petr.* 5.

Pouvons-nous douter qu'ils ne soient portés à nous assister de leurs prières & du crédit qu'ils ont auprès de Dieu. Ils sont morts dans la charité : ils aimoient non-seulement leurs amis, mais encore leurs ennemis ; & prioient pour eux, selon les règles de l'Evangile. Ils ont au Ciel une charité plus parfaite. Si dans ces bluettes d'amour ils prioient ici bas pour leurs ennemis, que ne feront-ils pas pour leurs amis dans les

Vivit Dominus cujus ignis est in *Sion*, & caminus in Jerusalem. *Is.*

ardeurs de la charité des Saints ? Ils ſont unis à Dieu de toute leur affection, & ſelon l'Apôtre *ils deviennent un même eſprit avec lui.* Dans le ſein de cette miſéricorde infinie, ils en prennent les impreſſions & brûlent du déſir de coopérer à notre ſalut. Nous avons dans cette Cour céleſte des amis devant ce Juge ſouverain qui juge les Juſtices & qui eſt terrible en ſes conſeils par-deſſus les enfans des hommes. L'affaire de notre ſalut a beſoin d'être ſoutenue ; il faut recourir aux Saints qui ſont nos interceſſeurs, & dire à Dieu avec le Roi Prophète, *Regardez-moi, Seigneur, & faites-moi miſéricorde ſelon le jugement de ceux qui aiment votre nom.*

Qui adhæret Domino unus ſpiritus eſt. 2. *Cor.* 6.

Aſpice in me, & miſerere mei, ſecundum judicium diligentium nomen tuum. *Pſal.* 118. v. 132.

Ils vivent encore dans l'Egliſe : ils nous ont laiſſé leur eſprit, leurs exemples, leurs corps même comme en ôtage. Ils attendent que la conſommation des Saints ſoit faite, que leur réſurrection ſoit accomplie, que les ruines des Anges rebelles ſe rempliſſent. Ils attendent que le temps de notre répromiſſion & de notre récompenſe arrive. Il leur tarde que le Corps des Elus ſoit parfait, & ce zèle mêlé d'une ſainte, mais paiſible impatience, fait qu'ils écoutent nos prières & qu'ils intercèdent pour nous, auprès de Dieu qu'ils aiment, & dont ils ont le bonheur d'être aimés.

Me expectant juſti donec retribuas mihi. *Pſal.* 141. 8.

Peut-être penſez-vous qu'ils n'entendent pas nos prières, & qu'il eſt inutile de les invoquer. Qui êtes-vous, qui vous oppoſez à la foi, & à la doctrine commune des ſaints Pères ? Etes-vous plus ſage que toute l'Egliſe ? Dieu vous a-t-il révélé les myſtères de l'autre vie ? Où trouvez-vous que les bienheureux ſoient ſourds à nos vœux, & à nos prières ? Mais quand cela ſeroit véritable, qu'ils ne connoîtroient ni nos perſonnes ni nos beſoins, Dieu nous accorderoit-il moins, en leur conſidération, nos demandes ? Lorſqu'on expoſoit dans les places publiques cette foule de malades & de poſſédés, afin que l'ombre de ſaint Pierre s'étendît au moins ſur quelques-uns d'eux, les écoutoit-il tous ? Les connoiſſoit-il tous ? Le Seigneur accordoit en faveur

de ſon Apôtre les grâces que ces inconnus lui demandoient. Dieu nous entend, Dieu nous connoît, & notre dévotion produira les fruits que nous en eſpérons.

Mais quel pouvoir ont-ils, diſent quelques incrédules, pour la perfection de notre ſalut ? Nous n'avons qu'un médiateur qui eſt Jeſus-Chriſt. Il eſt vrai, *qu'il n'y a* proprement *qu'un médiateur de Dieu & des hommes ; Jeſus-Chriſt homme.* Lui ſeul a accès auprès de Dieu immédiatement & par lui-même. C'eſt lui qui nous réconcilie avec Dieu par ſon propre mérite ; qui ne dépend dans ſa fonction de la puiſſance d'aucun autre : qui n'emprunte de perſonne le prix de la rédemption & de la réconciliation qu'il exerce. Il n'eſt pas permis d'attribuer aux Saints, ni à la ſainte Vierge même cette ſublime qualité. Ils n'ont accès auprès du trône de la grâce que par Jeſus-Chriſt. Ils n'ont aucun mérite qui ne dépende du ſien. Ils n'intercèdent pas pour lui, mais il intercède pour eux auprès de ſon Père. Jeſus-Chriſt eſt médiateur de puiſſance & de rédemption : les Saints ſont médiateurs de grâce & d'interceſſion. Jeſus-Chriſt prie en ſon nom, les Saints au nom de Jeſus-Chriſt. Les Saints proſternés au pied du Trône, attendent la volonté de Dieu & l'adorent ; Jeſus-Chriſt aſſis à la droite de ſon Père, lui montre le déſir & la volonté qu'il a de ſauver les hommes. Les Saints ſont exaucés par l'amitié que Dieu a pour eux ; & Jeſus-Chriſt eſt exaucé, à cauſe du reſpect & de la vénération que Dieu a pour lui.

Unus & mediator Dei, & hominum, homo Chriſtus Jeſus. 1. *Tim.* 2.

Exauditus eſt pro ſuâ reverentiâ. *Hebr.* 5.

Mais eſt-il néceſſaire, ajoutent-ils, de nous adreſſer à la Vierge & aux Saints ? N'eſt-ce pas une Religion vaine & inutile ? Ne devons-nous pas être ſatisfaits de mettre en Dieu & en Jeſus-Chriſt notre dévotion & notre confiance ? A quoi bon cette pratique de piété ? A Dieu ne plaiſe que je raiſonne ainſi ! Voudrois-je rétrécir les voies que l'Egliſe me donne pour mon ſalut ? Mon Dieu, que toute langue vous béniſſe & vous ſollicite pour moi ! Que toutes les créatures me tendent les mains pour me conduire juſqu'à vous ! Que

le Ciel & la Terre écoutent ma voix & s'intéreſſent pour mon ſalut ! Que les Anges & tous les Eſprits bienheureux reçoivent mes vœux & mes larmes pour vous les préſenter, & qu'un million de mains inviſibles, portent devant le trône de l'Agneau, l'encens de mes vœux & de mes oraiſons !

Il eſt vrai que Dieu nous ſuffit, mais cette pratique d'invoquer les Saints ne laiſſe pas d'être utile. La prudence chrétienne veut qu'on cherche toutes les aſſiſtances poſſibles. C'eſt marquer peu d'eſtime pour la grâce de Dieu, que de ne pas embraſſer tous les moyens de l'obtenir. Dans une affaire de conſéquence, où il s'agit du ſalut, quelle faveur & quelle protection doit-on négliger ? Il y a des bienſéances qui ſont preſque des obligations ; il faut par l'obſervance des conſeils, plier ſa volonté à celle des Commandemens. C'eſt le propre des eſprits indiſcrets & ſuperſtitieux, de donner dans toutes ſortes de dévotions : mais il y a une eſpèce d'irréligion à mépriſer celles qui peuvent aider à notre ſanctification. Comme c'eſt tenter Dieu, que de ne pas vouloir ſe ſervir du ſecours des créatures lorſqu'il nous eſt néceſſaire ; c'eſt lui déplaire, que de dédaigner, pour notre profit ſpirituel, le ſecours des créatures qui nous conduiſent au Créateur. C'eſt conteſter les grâces que Dieu leur peut faire ; & donner des bornes à ſa miſéricorde, ſous prétexte d'être jaloux de ſon honneur & de ſa gloire. C'eſt pour cela que l'Egliſe a inſtitué des fêtes, en l'honneur des Saints, pour exciter la piété des fidelles, par les prières qu'on y fait, & par les éloges de leur ſainteté, qu'on y prononce.

Quelques-uns diront peut-être, que ces Panégyriques ſont des diſcours fleuris & infructueux, où le Prédicateur élevant ſon ſujet par des penſées ingénieuſes & ſubtiles, emploie tout ſon eſprit à occuper celui de ſes auditeurs pendant une heure : qu'il n'y a rien de ſi froid qu'une louange continuée, ſoutenue par des faits miraculeux, qui n'ont ſouvent d'autre fondement que

la crédulité des peuples, ou par des hyperboles & des comparaisons odieuses, qui mettent toujours le Saint du jour au-dessus des autres : que le fond de la Religion est la doctrine & la morale de l'Evangile : qu'il vaut mieux ramener les fidelles à l'origine de la foi, & aux principes de la discipline chrétienne, que de les arrêter à des vertus des siècles passés, qui ne tirent pas toujours à conséquence pour le nôtre : que Jesus-Christ étant venu au monde dans la plénitude des temps pour nous réconcilier avec son Père, & pour nous enseigner par sa parole & par son exemple les vertus chrétiennes, nous n'avons besoin que de lui pour médiateur de notre salut & pour modèle de notre vie : que le ministère de la Prédication est réservé à l'explication des mystères ou à la persuasion des préceptes, & non pas à ces sermons d'éclat, où l'imagination a plus de part que la raison, & où l'Orateur songe moins à édifier, qu'à plaire.

Sur ces raisonnemens, ils prennent le concours qui se fait dans nos Eglises, à l'occasion de l'éloge des Saints, pour des assemblées de cérémonie plutôt que de dévotion ; comme si ces solennités ne se faisoient que pour le spectacle & non pour l'exemple ; comme si tout l'honneur qu'on doit aux Confesseurs & aux Martyrs consistoit à jeter des fleurs sur leurs tombeaux, ou à réciter les grâces que Dieu leur a faites.

Pourquoi ôter à l'Eglise cette partie de l'éloquence chrétienne, qui loue les grandeurs de Dieu dans les Saints ; qui enseigne les voies de la vérité, qu'ils nous ont tracées ; qui plaît par le récit de différentes actions glorieuses ; & qui animant la ferveur des gens de bien, introduit la piété par les exemples, & persuade la vertu par la vertu même ? Dieu qui est *magnifique dans sa sainteté*, veut bien qu'on donne aux actions des Saints tout l'éclat qu'elles méritent, & qu'on fasse briller sur eux, quelques rayons de la lumière qui les environne. Il est juste de les dédommager après leur mort, de la gloire que leur humilité

Magnificus in sanctitate. *Exod.* 15.

leur a fait perdre devant les hommes pendant leur vie. L'éloquence qui eſt un don de Dieu, ne peut être mieux employée, qu'à louer la fidélité de ceux qui l'ont ſervi.

On prodigue l'or & les pierreries pour orner & pour enrichir les chaſſes où l'on renferme leurs Reliques, pourquoi n'employeroit-on pas les grâces & les ornemens du diſcours dans le récit de leurs vertus, qui ſont l'image de leur vie & les reſtes de leur eſprit ? Il faut pourtant que quelque louange que nous leur donnions, leurs œuvres les louent encore davantage ; que la beauté des ornemens ne cache pas la dignité de la matière, & que les fleurs de l'éloquence de la Chaire, ſoient comme celles de la ſageſſe, qui ſont *des fruits d'honneur & d'honnêteté.* Flores meifructushonoris & honeſtatis. *Eccli.* 24.

Car qu'eſt-ce que la vie des Saints, ſinon la loi de Dieu réduite en pratique ? L'Evangile que Jeſus-Chriſt a enſeigné par ſa parole, & qu'il a mis en œuvre par ſa grâce ? La foi qui a opéré par la dilection, & qui a produit la docilité & l'obéiſſance ? Les autres Sermons expliquent la croyance par les myſtères, convainquent la raiſon par la doctrine, les Panégyriques déterminent l'eſprit & entretiennent le cœur par l'exemple. Les premiers apprennent aux hommes ce que le Seigneur a fait pour eux ; les ſeconds leur enſeignent ce qu'ils doivent faire pour lui. Ceux-là font connoître au monde la grandeur & la vérité de Dieu dans les Ecritures ; ceux-ci lui montrent les richeſſes de ſa miſéricorde, & les fruits de ſa rédemption, dans les vertus & dans la béatitude de ſes Elus. La pureté de leur vie ôte tous les prétextes que peuvent avoir les pécheurs ; elle découvre aux hypocrites l'image d'une ſincère dévotion, aux infirmes la force de la grâce de Jeſus-Chriſt ; elle inſpire aux lâches le courage de ſuivre leurs devoirs, & fait voir à tous la poſſibilité de les accomplir.

Y a-t-il une preuve plus évidente de la vérité de la Religion de Jeſus-Chriſt, que cette ſucceſſion de piété,

& pour ainſi dire, cette perpétuité de mœurs Evangéliques que l'Egliſe conſerve auſſi chèrement que la ſucceſſion de ſa Foi & la perpétuité de ſa doctrine ? Y a-t-il un moyen plus efficace pour inſinuer la vertu, que l'imitation ? La ſouveraine adoration, ſelon ſaint Auguſtin, eſt l'imitation de ce qu'on adore. La Religion conſiſte dans l'union de la créature raiſonnable avec le Créateur ; & nous ne pouvons nous unir à lui, qu'en exprimant en nous ſes perfections, autant que la foibleſſe humaine le peut permettre. Nous avons été créés à ſon image & à ſa reſſemblance, c'eſt à-dire pour l'imiter, & pour le ſuivre comme le modèle & l'exemplaire de toute raiſon & de toute perfection ; pour être ſages, en imitant l'éternelle ſageſſe de Dieu ; pour être juſtes, en nous conformant aux lois, & aux règles de ſa Juſtice ; pour être Saints, en cherchant tous les moyens d'approcher de ſa Sainteté ; pour être parfaits comme notre Père céleſte l'eſt dans les cieux ; pour être heureux, en cherchant une félicité ſemblable à la ſienne.

Ce culte d'imitation eſt dû en tout temps à Dieu, par la créature intelligente & raiſonnable. Les Anges & le premier Homme dans l'innocence, étoient obligés d'honorer Dieu en l'imitant, & n'étoient pas obligés de l'honorer en le priant. Après le Jugement du monde, l'invocation ceſſera : il ne reſtera plus rien à demander ni pour ſoi ni pour les autres. Comme tous les déſirs des Bienheureux ſeront remplis, toutes leurs demandes ſeront finies, & les beſoins ceſſant, les prières ceſſeront auſſi. Mais l'imitation ne ceſſera pas, parce que les hommes & les Anges ſeront toujours les images & les reſſemblances de Dieu. Il eſt le modèle parfait & univerſel de tous les êtres, & la Religion de l'homme ſe réduit principalement à l'imiter. Mais comme il eſt environné de lumières inacceſſibles, & qu'il eſt dans le Ciel, enveloppé, pour ainſi dire, dans ſa grandeur, qui eſt-ce qui ne s'écrie pas à la vue de cette Majeſté incompréhenſible : *Seigneur, qui eſt-ce*

qui

qui peut être semblable à vous ? Pour rendre notre imitation plus facile, il nous a donné son Fils Jesus-Christ, image visible de ses divines perfections. Mais encore l'infirmité humaine craignant de ne pouvoir atteindre à un modèle si relevé, l'Eglise nous propose l'exemple des Saints, hommes comme nous, mortels & pécheurs comme nous; qui disent à tous les Fidelles ce que saint Paul disoit autrefois aux Corinthiens : *Soyez nos imitateurs, comme nous l'avons été de Jesus-Christ.*

Quis sicut tui in fortibus! *Exod 15.*

1. Cor. 4.

La fin de l'Orateur Chrétien dans ces sortes d'éloges, doit être de glorifier Dieu par les Saints, & de persuader la piété par leurs exemples. Pourquoi ne donneroit-il pas à ces actions, que la grâce de Jesus-Christ a formées, tous les agrémens qui peuvent inspirer le goût de la vertu, & faire naître le désir de la ressemblance, pourvu que l'art n'ôte rien à la vérité, & que le zèle soit réglé par la science ? Car il n'y a rien qui demande tant de discernement & de prudence que la louange : elle a ses règles & ses mesures. Ce n'est pas assez qu'elle s'applique à la vertu; il faut encore qu'elle garde des proportions avec la vertu où elle s'applique; & quoiqu'elle soit précieuse par sa matière & par les grâces qui l'accompagnent, elle perd son mérite, si la justice & la vérité ne la distribuent.

Qui pourroit écouter sans indignation, ces parallèles qu'on fait quelquefois des Saints avec Dieu & avec Jesus-Christ, en leur attribuant une espèce de sainteté qui ne convient qu'au souverain Sanctificateur des ames : ou une efficace de conversion qui n'est propre qu'à celui qui est par sa médiation, l'Auteur & le Consommateur de notre salut. A Dieu ne plaise que nous tombions dans ces excès, que nous comparions la créature au Créateur, que nous brûlions le même encens pour l'un & pour l'autre; qu'étant proche du Sanctuaire, nous regardions les Chérubins qui sont devant l'Arche au préjudice du Seigneur qui y habite, & que nous mettions au même rang, Dieu qui est Saint

par sa nature, & les hommes qui le sont devenus par sa miséricorde, & par les mérites de Jesus-Christ!

Que dirai-je de ces comparaisons indiscrètes, où quelquefois par une prévention d'ordre, souvent par un zèle inconsidéré pour la gloire de quelques Saints, auxquels on s'affectionne par inclination ou par profession, les Prédicateurs s'emportent & s'établissent juges du mérite, & de la gloire de ces Esprits bienheureux dont ils prennent la liberté de régler les rangs, pour donner à leur gré la préséance à ceux qu'ils ont entrepris de louer, les élevant quelquefois sur les ruines mêmes des autres, & ne croyant pas les avoir assez honorés, s'ils ne les ont placés, pour ainsi dire, vis-à-vis de Dieu dans le plus haut trône du Paradis?

Spirituum ponderator est Dominus.

Dieu seul, qui selon le Sage, *pèse les esprits dans la balance* de son équité, connoît les degrés de grâce & de gloire dont ils jouissent. Quoiqu'ils soient inégaux en béatitude, selon qu'ils le sont en amour & en connoissance; ils sont égaux en ce qu'ils voient, qu'ils aiment & qu'ils possèdent tous le souverain bien. Ceux qui sont les plus parfaits, ont un bonheur plus abondant, & rien ne manque à ceux qui le sont moins. Il y a dans les premiers plus de grandeur & d'excellence, il n'y a rien d'imparfait ni de défectueux dans les seconds; la mesure n'est pas la même, mais chacun a sa plénitude & sa perfection. Ce sont des étoiles toutes lumineuses, mais différentes en clarté. C'est à Dieu qui a créé la lumière, à distinguer la leur, & lui seul peut juger par les grâces qu'il leur a faites, quelle est la gloire qu'il leur communique.

Ceux-là ne sont pas moins répréhensibles, qui croient relever la grandeur des Saints, par des louanges excessives, sans fondement, & quelquefois même sans vraisemblance. Il n'y a point de louange solide, qui ne soit fondée sur la vérité. Dieu ne veut pas être honoré par le mensonge, & défend qu'on rende à la face de ses Autels cette espèce de faux témoignage. C'est décréditer la piété, que d'y mêler des fictions & des

traditions imaginaires. La réputation des Saints ſe ſoutient aſſez par les vertus qui leur ſont propres, ſans leur en chercher d'étrangères. C'eſt donner lieu de douter de leur véritable gloire, que de leur en attribuer une fauſſe. C'eſt déshonorer le miniſtère de la parole, qui ne tend qu'à l'établiſſement de la vérité. C'eſt abuſer de la foi des peuples, que d'attirer leur vénération par ces artifices.

J'ai tâché d'éviter ces défauts. J'ai regardé ces ſaintes ames, comme elles ſe regardent elles-mêmes, devant la grandeur ſouveraine, & l'infinie Majeſté de Dieu, dans une entière dépendance. J'ai cru que c'étoit entreprendre ſur les droits du Père céleſte, que de donner des préſéances, ou de placer à ma fantaiſie ceux qu'il a appelés dans ſa Maiſon, & que rien n'offenſe tant les Saints, que de les croire dans le Ciel capables d'ambition ou ſuſceptibles de flatterie. J'ai même été fort circonſpect ſur la relation des miracles que Dieu ſelon ſa parole a bien voulu opérer par eux, & je ne les ai employés, que lorſque j'en ai pu tirer quelque inſtruction, ou quelque édification pour mes auditeurs.

Je ſai qu'une trop grande crédulité porte à la ſuperſtition, & que l'Apôtre nous conſeille de diſcerner les eſprits. Mais il n'y a rien de ſi contraire à la foi, & à la ſimplicité chrétienne, que ce doute perpétuel de la puiſſance de Dieu, ou de la protection, dont il honore ſes Elus, & cette réſolution vague de ne rien croire que ce qu'on aura vu de ſes propres yeux. Comme ces actions éclatantes ſont des témoignages de ſa grandeur, & de l'amour qu'il a pour les Saints, il ne faut pas les oublier entièrement; mais comme la prédication doit plutôt s'arrêter à l'utile, qu'au merveilleux, j'ai cru qu'il ne falloit pas trop appuyer ſur des faits qui éprouvent la foi, & ne produiſent que l'admiration dans l'eſprit des auditeurs.

J'ai ſemé dans ces éloges, les principes de la Religion & les règles de morale chrétienne, pour ôter

le dégoût d'une louange continuée, & pour donner, ſi je l'oſe dire, quelque ſel à des diſcours, qui ſont ordinairement inſipides. J'y ai mêlé de temps-en-temps quelques traits de cenſure contre les mœurs & les coutumes du ſiècle, pour relever l'éclat des vertus par l'oppoſition des vices. J'ai condamné l'impie vivant, par le Juſte mort; & après avoir propoſé les exemples des Saints pour exciter une louable émulation; j'ai parlé contre les ſcandales des pécheurs pour en donner de l'horreur.

J'ai long-temps héſité, ſi je donnerois au public ces Panégyriques, & je ne m'y ſuis enfin déterminé, qu'après en avoir vu courir quelques éditions ſous mon nom, où je n'avois nulle part, où je voyois des ſujets que je n'avois jamais traités; & où je ne trouvois de moi, que quelques endroits peu fidelles & peu corrects que les copiſtes prennent à la hâte & preſque au haſard dans les Sermons quand on les prononce. J'ai vu avec quelque peine la liberté que l'on ſe donne de diſpoſer des ouvrages d'autrui; & la honte de voir mes Sermons ainſi défigurés, m'a donné la foibleſſe ou le courage de les publier tels qu'ils ſont. Heureux ſi le Ciel daigne y répandre ſes bénédictions, & s'ils peuvent ſervir à l'inſtruction, ou à l'édification de ceux qui les liront.

SERMON

POUR LE JOUR

DE LA TOUSSAINTS,

Prêché devant le Roi dans ſa Chapelle de Fontainebleau, l'année 1682.

Sancti eſtote, quia ego ſanctus ſum.

Soyez Saints, parce que moi-même je ſuis Saint.

Ces paroles ſont tirées du Lévitique, *chap. XI.*

SIRE,

Si c'eſt un devoir & une obligation indiſpenſable parmi les hommes, de ſuivre les lois & les coutumes établies dans les Royaumes où la Providence de Dieu les a fait naître ; ſi c'eſt une ſageſſe parmi les Courtiſans de s'accommoder aux humeurs & aux inclinations du Prince, & ſi c'eſt un honneur & ſouvent un moyen de s'avancer dans la fortune, que de reſſembler au Maître qu'on ſert : MESSIEURS, vous êtes appelés à un Royaume dont la première loi eſt celle de la ſainteté; vous êtes faits pour ſervir Dieu, dont la plus forte inclination eſt celle de ſanctifier les hommes ; vous êtes

deſtinés à une gloire qu'il ne donne qu'à ceux qui l'aiment & qui lui reſſemblent. N'ai-je donc pas ſujet de vous dire de ſa part, *ſoyez Saints, parce que je ſuis Saint.* C'eſt la qualité dont il ſe glorifie le plus dans les Ecritures : le Ciel qu'il habite, & qu'il remplit de ſa Majeſté, eſt ſon Sanctuaire : le cantique éternel qu'on y chante, n'eſt qu'une louange réitérée de ſa ſainteté : l'occupation qu'il s'y donne, c'eſt de couronner par ſa juſtice, les Saints qu'il a rendus tels par ſa grâce.

Heureux qui s'élevant par la foi au-deſſus de toutes les choſes créées, iroit percer les voiles de l'éternité, & prendre dans le ſein de Dieu l'idée de la Sainteté dans la ſource ! Mais quelle proportion y a-t-il entre Dieu & l'Homme, & quelqu'un peut-il être Saint comme le Seigneur, diſoit le Prophète ? Ceux qui ne peuvent ſoutenir l'éclat du Soleil, regardent dans de claires eaux l'image qu'il fait de lui-même ; & nous, dans l'impuiſſance où nous ſommes de pénétrer les grandeurs de Dieu, contentons-nous de le louer, de l'admirer, & de l'imiter en ſes Saints qui le repréſentent.

Non eſt Sanctus ut eſt Dominus. 1. Reg. 2.

C'eſt dans cette vue que l'Egliſe nous les propoſe en particulier durant tout le cours de l'année, afin que la conſidération de ces objets céleſtes ranimant notre foi, & élevant notre eſpérance vers le Ciel, nous accoutume à nous ſouvenir de ce qu'ils ont été, de ce qu'ils ſont & de ce que nous devons être. C'eſt dans cette même vue que recueillant aujourd'hui comme en un corps de ſocieté toutes ces ames bienheureuſes, & réuniſſant toutes leurs fêtes en une ſeule, elle nous montre le bonheur dont elles jouiſſent, & dont nous eſpérons jouir. Elle ſe réjouit de voir qu'on honore Dieu dans ſes Saints : que leur mémoire ſoit encore vivante dans l'eſprit de leurs frères, après le cours de tant d'années ; que dans des ſiècles corrompus comme les nôtres on rende juſtice au mérite des gens-de-bien qui nous ont précédé, & qu'en un temps où l'on trouve ſi peu de Saints, on révère encore la Sainteté.

Mais elle gémit de voir le peu de fruit que nous tirons de leurs exemples. Nous chantons des hymnes à leur louange, & nous regardons leurs actions comme une hiſtoire indifférente : nous admirons leur félicité, & peut-être travaillons nous à notre perte : nous ſavons qu'ils ont acquis par leur vertu l'héritage que Dieu leur avoit préparé dès le commencement du

monde, & nous n'avons pas le courage de les ſuivre, ſpectateurs oiſifs d'une gloire que nous déſirons, mais qui nous coûte quelque peine. Je viens aujourd'hui, MESSIEURS, vous ouvrir le chemin du Ciel où vous aſpirez, détruire les prétextes dont vous couvrez ordinairement votre négligence; & ſi l'eſprit de Dieu donne de la force & de l'efficace à ſa parole que je vous annonce, vous ſerez convaincus que vous devez, & que vous pouvez être Saints. Adreſſons-nous à l'Eſprit ſanctificateur, par l'interceſſion de celle que l'Ange reconnut pour la plus ſainte & la plus heureuſe des femmes, quand il lui dit: AVE MARIA.

QUELQUE déſir que les Payens aient témoigné d'être vertueux, il leur a manqué trois choſes, ſelon la remarque de Saint Auguſtin, pour perfectionner leur vertu; le ſecours, l'exemple, la récompenſe. *Le ſecours*; parce que n'ayant ni la grâce de Jeſus-Chriſt, ni la foi de ſon Evangile, ils ne pouvoient s'aider que des lumières de la raiſon, ou des forces de la nature: & qu'eſt-ce que l'homme pour être l'auteur de ſa propre vertu? qu'eſt-ce que la vertu qui n'eſt que l'ouvrage de l'homme? *L'exemple*; parce que c'étoient ſouvent les moins ſages, que ceux qui faiſoient profeſſion de la ſageſſe. Ils apprenoient tout au plus à connoître Dieu, mais non pas à le glorifier comme Dieu; & ſouvent préſumant de leur ſavoir, ou de leur bonté, ils ſont tombés, par un juſte jugement du Seigneur, dans des paſſions même honteuſes: que pouvoit-on donc imiter en eux, ſinon leur foibleſſe ou leur vanité? *La récompenſe*; parce que les plus raiſonnables l'ont miſe dans la gloire, ou dans la vertu même; confondant ainſi les moyens avec la fin, qu'ont-ils fait? ils ont cherché dans une fauſſe vertu, une béatitude vaine & imaginaire.

Il étoit réſervé aux Chrétiens d'être véritablement vertueux, parce que Dieu eſt le principe de leur vertu par ſa ſageſſe, le modèle de leur vertu par ſes opérations, & la récompenſe de leur vertu par ſa gloire; ainſi rien ne manque à leur perfection. Cependant, quoiqu'ils ne ſoient jamais moins excuſables que ſur la perte de leur ſalut, il n'y a rien où ils s'excuſent davantage. Les uns en rejetant la faute ſur le peu de ſecours qu'ils ont, & ils ſont ingrats; les autres ſur l'impoſſibilité de ſe ſauver dans leur condition, & ils ſont injuſtes; les autres enfin ſur la trop grande auſtérité de la religion, & ils ſont lâches.

Division. 1°. Je veux aujourd'hui exciter votre reconnoissance, par les grâces que Dieu vous fait.

2°. Votre ferveur, par les exemples qu'il vous propose.

3°. Votre constance, par les récompenses qu'il vous promet.

Voilà tout le plan de ce discours, & le sujet de votre attention.

I. PARTIE. Un des plus grands désordres de l'homme dans la poursuite de son salut, c'est de ne vouloir pas assez connoître ce qu'il doit à Dieu : il voudroit rendre, dit Saint Bernard, la grâce responsable de tout le bien qu'il ne fait pas. Si d'autres s'avancent dans la piété, il croit que le Ciel travaille pour eux, & qu'ils sont plus heureux que lui; & dans les bons mouvemens qu'il a ressentis, il aime mieux dire qu'ils n'étoient pas assez forts, que d'avouer qu'il n'en a pas été touché; tant on est porté à se justifier aux dépens même de la bonté & de la miséricorde de Dieu. Ce n'est pas qu'on ne rende à la grandeur de Dieu la gloire qui lui est due. On reconnoît qu'on peut tout avec lui, & que sans lui on ne peut rien; qu'on n'est que péché & que foiblesse, & qu'on a besoin de sa force & de sa justice. On voudroit bien se sauver; mais on s'imagine toujours que Dieu ne fait pas assez de son côté: on se confesse pécheur, & l'on voudroit être délivré de son péché sans se donner la peine de le combattre : on a même de l'humilité, mais on ne peut vaincre sa paresse. De-là vient qu'on se décharge d'une partie de ses devoirs, & que dans la pensée où l'on est d'avoir moins reçu, on se croit aussi moins obligé : de-là vient qu'on n'ose rien entreprendre pour son salut, sous prétexte qu'on sent sa foiblesse, & que d'ailleurs on ne se croit pas assez secouru : de-là vient enfin que n'ayant ni assez de confiance pour les grâces qu'on attend, ni assez de reconnoissance pour celles qu'on a reçues; on perd le fruit des unes, & l'espérance des autres, & l'on demeure dans les voies de la perdition.

Je dis, MESSIEURS, que Dieu a fait de son côté ce qu'il falloit pour vous rendre Saints. Il vous a régénérés, & en vertu de cette régénération spirituelle, il vous a appelés à la Sainteté, & vous a donné le droit & le pouvoir de vous y maintenir. C'est la doctrine constante des Apôtres dans leurs Epîtres Canoniques. *Espérez*, dit saint Pierre, *à la grâce qui vous a été donnée par la révélation de Jesus-Christ*,

1. Petr. 1.

comme des enfans d'obéiſſance, & ſoyez Saints dans toute la conduite de votre vie, conformément à celui qui vous a appelés. Pour nous apprendre qu'ayant reçu ces premières influences de la ſainteté de Jeſus-Chriſt, & étant comme marqués à ſon caractère, ils peuvent & doivent conſerver cette innocence. Saint Paul preſque par-tout où il écrit aux Fidelles nouvellement baptiſés, les appelle *Saints & amis de Dieu.* Eſt-ce pour leur donner bonne opinion de leur piété naiſſante, & pour établir le Royaume de Jeſus-Chriſt par une complaiſance humaine ? il ne croit pas que Dieu veuille être glorifié par le menſonge. Eſt-ce pour les porter tout d'un coup à une perfection dont ils ne ſont pas encore capables ? il ſait s'accommoder à la portée des foibles, & nourrir de lait cette enfance ſpirituelle, juſqu'à ce qu'elle puiſſe ſupporter une nourriture plus ſolide. Eſt-ce pour leur donner diſpenſe, ſur ce titre de Sainteté, des plus difficiles & des plus nobles vertus du Chriſtianiſme ? il leur enſeigne au contraire qu'il faut aſpirer aux dons plus parfaits, & qu'on ne peut être couronné ſans avoir auparavant combattu. Son deſſein eſt donc de les avertir de leur devoir, non-ſeulement à cauſe de la dignité qu'ils ont reçue en Jeſus-Chriſt, mais à cauſe de la vie conforme à Jeſus-Chriſt, à laquelle ils ſont engagés, afin que comme ils ont été ſanctifiés en lui, ils vivent ſaintement comme lui.

D'electis Dei, vocatis ſanctis. *Rom. c. 1. &c.*

C'eſt ſur ce fondement que ſaint Auguſtin expliquant cette parole du Pſeaume : *Seigneur gardez mon Ame, parce que je ſuis Saint*, dit que chaque Chrétien peut & doit oſer dire qu'il eſt Saint. Ce n'eſt pas le ſentiment d'un cœur rempli d'orgueil, c'eſt la confeſſion d'un cœur touché de reconnoiſſance. Si vous vous croyez ſaint par vous-même, étant pécheur de votre nature, vous êtes ſuperbe : ſi étant fidelle en Jeſus-Chriſt & membre de Jeſus-Chriſt, vous ne reconnoiſſez pas que vous êtes ſaint par ſa grâce, vous êtes ingrat : ſi vous dites que vous avez de quoi vous ſanctifier par vous-même, vous vous faites un honneur que vous ne méritez pas ; car qu'avez-vous que vous n'ayez reçu ? Si vous ne dites pas que vous êtes ſaint, après que Dieu vous a ſanctifié, vous faites tort au chef dont vous êtes membre : c'eſt le raiſonnement de ce ſaint Docteur. D'où je conclus que la vocation du Chrétien eſt une vocation à la ſainteté dans le deſſein de Dieu, & un engagement à la ſainteté dans la conduite de

Aug. in Pſ. 35.

l'homme, par la grâce qui lui a été donnée dans son Baptême : grâce qui est la source de toutes les bénédictions spirituelles, & qu'on ne compte presque pour rien.

Car, qui est-ce qui, pour ranimer sa foi languissante, la ramène quelquefois à son origine ? Qui est-ce qui se modérant dans les prospérités de la vie, se souvient que son jour heureux est celui où il devint enfant de Dieu ? Qui est-ce qui, pour mieux connoître, & pour punir plus sévérement les infidélités qu'il fait à Dieu, rappelle en son esprit, ou renouvelle les promesses qu'il lui a faites ? Nous portons le nom de Chrétiens sans reflexion & sans mérite, c'est un avantage que la piété de nos Péres nous a procuré, & que nous n'avons pas soutenu par la nôtre. L'innocence que nous avions reçue, n'a duré qu'autant que la foiblesse de l'âge nous a tenus dans l'impuissance de la perdre ; les passions se sont saisies de notre ame ; l'esprit du monde a prévalu, dès que nous avons été en état de le connoître, & nous avons cessé d'être fidelles aussitôt que nous sommes devenus raisonnables. Cependant il y a des Saints : Oui, MESSIEURS, il y en a parmi ceux que nous révérons aujourd'hui qui ont su conserver cette grâce, dont la vie a été une piété non interrompue, que ni l'éclat des honneurs & des pompes du monde, ni la commodité des richesses, ni la douceur des plaisirs n'ont jamais pu détourner des voies de la justice, & qui malgré toutes les sollicitations de la chair & du sang, ont observé fidellement toutes les conditions & toutes les lois de cette première alliance.

Mais en vain donnerions-nous aujourd'hui de tels modèles, & il suffit de vous avoir dit que soit justes, soit pécheurs, c'est la volonté de Dieu que vous soyez saints, ou par la justice, ou par la pénitence. Dieu étant infiniment parfait, ne peut vouloir être que ce qu'il est, & ne peut avoir d'autre fin au-dedans de lui que lui-même ; mais étant infiniment bon, & voulant se communiquer, il veut quelque chose hors de lui, mais toujours par rapport à lui, c'est la perfection de ses créatures. Or comme notre perfection consiste à lui ressembler, & que c'est notre sanctification qui nous donne ces traits de ressemblance avec lui, il nous oblige à être Saints à cause qu'il est Saint lui-même. C'est à cette fin qu'il rapporte tous les biens qu'il nous fait : car ce n'est proprement ni les richesses, ni les prospérités, ni les

Hæc est voluntas Dei sanctificatio vestra. 1. *Thess.* 4.

grandeurs, ni les avantages de la nature & de la fortune que Dieu veut que nous ayons, quoique tous ces dons viennent de lui ; mais c'eſt préciſément notre ſanctification : c'eſt le ſeul point auquel toute la volonté de Dieu ſe réduit ſur nous : tout le reſte nous eſt donné comme moyen. Etes-vous riches ? c'eſt afin que vous vous ſanctifiez par le bon uſage des richeſſes. Etes-vous éclairés ? c'eſt afin que vos connoiſſances vous rendent plus exacts dans l'accompliſſement de vos devoirs. Etes-vous grands dans le monde ? c'eſt afin que vous uſiez de ce monde comme ſi vous n'en uſiez pas. Voilà tout ce que Dieu a fait pour vous, tout ce que vous devez faire pour Dieu eſt fait à cette intention ; & c'eſt la ſeule choſe néceſſaire.

Que l'aveuglement des gens du monde eſt déplorable ! Quand nous leur expoſons les devoirs du Chriſtianiſme, l'eſprit de mortification, de pénitence, du renoncement à ſoi même, la haine du péché, la fuite du ſiècle, & de ſes engagemens criminels : quand nous diſons à celui-ci, juſqu'à quand ſerez-vous emporté par vos paſſions, ou diſſipé par vos affaires ? quelques heures de votre oiſiveté ne ſeroient-elles pas bien employées à la prière ? ne ſauriez-vous convertir en aumônes les folles dépenſes que vous faites ? éloignez-vous de ces objets qui vous ſont occaſion de ſcandale & de chûte, & cherchez dans les Sacremens que vous négligez, un aſile à votre innocence. Quand nous diſons à celle là, A quoi bon ce ſoin de plaire, cette paſſion des parures & des ajuſtemens, cette perte du temps, qui eſt la choſe du monde la plus précieuſe, à quoi bon un emploi du temps toujours vain & le plus ſouvent pernicieux ? Soyez ornée de pudeur & de modeſtie, ſelon le conſeil de l'Apôtre, vivez dans la retraite, quittez le monde avant qu'il vous quitte, & faites par vertu, ce qu'il vous faudra faire par raiſon & par bienſéance. On nous répond d'ordinaire, comme pour ſe juſtifier : Nous ſerions des Saints, ſi nous vivions ainſi ; comme ſi ce n'étoit pas la vocation & la fin de tous les Chrétiens que d'être ſaints, mais une œuvre de ſurérogation & de conſeil ; comme ſi l'eſprit qu'ils ont reçu n'étoit pas un eſprit de ſainteté ; comme ſi tous les préceptes de la morale Chrétienne n'étoient pas autant de leçons de la ſainteté ; comme ſi tous les chefs particuliers ſur leſquels ils ſeront jugés, n'étoient pas tous réduits à celui de la ſainteté.

C'eſt donc la volonté de Dieu que chacun de nous ſe ſanctifie, par les exercices d'une ſincère piété, & par un culte ſpirituel & raiſonnable. Or, MESSIEURS, cette volonté n'eſt pas ſtérile; il faut qu'il nous donne pour cela les grâces qui ſont néceſſaires. Il ſeroit indigne de ſa bonté de nous appeler à un état, où il nous ſeroit impoſſible d'arriver. Ce ſeroit ſe moquer des pécheurs, & inſulter à leurs miſères, de leur dire, *Levez-vous, & marchez*, comme au Paralytique de l'Evangile, & de les laiſſer dans la langueur & dans l'impuiſſance de ſe relever. Il vaut donc mieux accuſer votre lâcheté, que de vous plaindre du peu de ſecours qu'il vous a donné. Ne vous a-t-il pas racheté? ne vous a-t-il pas envoyé ſon Eſprit? n'a-t-il pas ſatisfait pour vos péchés? J'atteſte ici votre conſcience. Quels moyens n'a-t-il pas employés pour votre ſalut? inſpirations, grâces, bienfaits, eſpérances de ſes promeſſes, menaces de ſes jugemens, dégoûts du monde. Rien n'a pu vous gagner. Ne dites donc pas que Dieu ne vous a pas touché le cœur; dites plutôt, que votre cœur eſt endurci: vous n'avez eu que trop de grâces, mais vous n'avez pas travaillé de votre côté à l'ouvrage de votre ſalut.

Matth 9.

Une des premières règles que ſaint Auguſtin donne à ceux qui veulent marcher dans les voies de Dieu, c'eſt de prendre garde qu'ils marchent entre deux écueils, qui ſont la préſomption & la pareſſe. La préſomption fait qu'on s'imagine, qu'il n'y a rien de ſi aiſé que de ſe ſauver. La pareſſe fait qu'on ſuppoſe au contraire, que tout ce qu'il faut faire pour ſe ſauver, eſt impoſſible. C'eſt pour cela que l'Apôtre recommande aux Fidelles, *d'opérer leur ſalut avec tremblement & avec crainte*, non pas crainte de défiance qui leur cauſeroit de l'abattement & du trouble; puiſqu'il leur ordonne ſi ſouvent de conſerver la paix & la joie dans leurs cœurs; mais crainte d'humilité, qui leur faſſe avouer qu'ils ne peuvent rien par eux-mêmes, & qu'ils peuvent tout en celui qui les fortifie. En effet le malheur des hommes vient de deux fauſſes idées qu'ils ſe font ordinairement dans la vertu. Les uns la regardent comme trop facile, les autres la regardent comme impoſſible.

Cum metu & tremore ſalutem veſtram operamini. Philip. 2.

Les premiers la réduiſſent à quelques pratiques de dévotion extérieure, une Meſſe où l'on aſſiſte par bienſéance, un Sermon qu'on entend avec dégoût, une prière qu'on récite

par coutume & sans aucune réflexion, une aumône qu'on donne par hasard, & peut-être par vanité, une Communion qu'on fait à l'occasion d'une bonne Fête, un peu de réforme dans les habits, qui ne passe pas jusqu'au cœur, quelques tendresses de dévotion, qui viennent plutôt d'un tempérament affectueux que du fond d'une piété solide : sans s'incommoder & sans se contraindre autrement dans leurs passions, ils croient qu'ils ont accompli toute la Loi, que toutes les portes du Ciel leur sont ouvertes, & que Dieu trop content de leurs bonnes-œuvres, n'attend plus que le moment qu'il a destiné pour les couronner.

Les autres au contraire se rebutent de tout, de rien se font des difficultés insurmontables : la vertu leur paroît affreuse : toute le Religion leur est à charge. Soumettre aveuglément son esprit a des créances obscures & enveloppées ; se reconcilier avec son frère quand on croit en avoir été offensé ; restituer une portion d'un bien mal acquis, quand on n'en est pas recherché, & qu'il y a long-temps qu'on le possède : ce sont des lois qu'ils estiment impraticables. Ainsi rejetant sur la dureté des Commandemens, ce qui vient de la seule obstination de leur volonté, ils prennent leur paresse pour impuissance, & croient, ou qu'ils ne peuvent faire ce que Dieu commande, ou que Dieu ne commande pas ce qu'ils s'imaginent ne pouvoir faire. Ces deux extrémités sont vicieuses.

Je ne dis pas, qu'il soit aisé de devenir Saints : à Dieu ne plaise que j'élargisse la voie étroite que Jesus-Christ nous a marquée dans son Evangile ! Je ne dis pas non plus qu'il soit impossible : malheur à moi, si je venois appesantir le joug du Seigneur, & donner à mon gré des bornes à sa miséricorde & à sa puissance ! Mais je dis qu'il est difficile par la résistance que nous trouvons dans la corruption de notre nature : qu'il est aisé par l'assistance que nous trouvons dans la grâce. Il est digne de la libéralité de Dieu de faire part à l'homme de sa gloire ; mais il convient à l'homme d'y arriver par les services qu'il rend à Dieu. Le travail ne fait point de tort à la gloire ; la grâce n'exclut pas le travail : les richesses spirituelles sont toutes gratuites de la part de Dieu, cependant il est écrit, que *C'est la main de l'homme soigneux qui les amasse*. Dieu invite tout le monde à recevoir ses bienfaits. Ne diriez-vous pas que ces eaux rafraichissantes de cette source

Manus fortium divitias paret. *Prov.* 12.

éternelle, coulent pour tous ceux qui ſont altérés, & qu'il ne faut qu'avoir cette ſoif ſpirituelle que l'Ecriture nous recommande, *venez ſans argent*, & cependant il ajoute, *achetez-les* ? Si l'on achète cette grâce, comment eſt-elle gratuite ? Si elle eſt gratuite, comment l'achète-t-on ? C'eſt qu'il faut travailler pour l'acquérir, & pour la conſerver : toute gratuite qu'elle eſt, elle coûte, parce qu'il faut s'en rendre dignes par les ſoins & par les peines : quoiqu'elle coûte, elle eſt gratuite, puiſque le travail même, par lequel nous achetons cette grâce, eſt un effet de la même grâce. C'eſt un principe inconteſtable de la Religion chrétienne.

Omnes ſitientes, venite ad aquas .... venite emite abſque argento. *Iſaïe.* 55. 1.

Je ſai bien que Dieu, par un effet extraordinaire de ſa puiſſance, pourroit nous ſanctifier indépendamment de ces auſtères pratiques ; mais il y a de certains moyens & un certain ordre que la Sageſſe divine a établis pour la conduite de notre ſalut, auxquels il faut nous aſſujettir. Cet ordre & ces moyens, c'eſt de veiller ſur nous, c'eſt d'agir & de ſouffrir pour Jeſus-Chriſt. Par-là, il retire les hommes de la pareſſe ; il les tient dans une circonſpection & dans une crainte ſalutaire ; il exerce leur foi, & il occupe leur charité ; il leur fait plus eſtimer les choſes qu'ils acquièrent avec plus de peine ; il leur fait ſentir dans ces emplois laborieux la punition de leurs péchés dans les pratiques de la vertu même. Ce ſont-là des voies par où les Saints ont marché : la grâce ne leur a pas manqué, mais ils n'ont pas manqué à la grâce. Ne vous excuſez donc pas ſur les ſecours que vous croyez n'avoir pas reçus, ni ſur cette prétendue impoſſibilité de vous ſauver dans votre condition, puiſqu'on peut vous convaincre aujourd'hui par des exemples.

II. PARTIE.

POUR peu de diſpoſition que nous ayons à la vertu, rien n'eſt ſi capable de nous y porter que l'exemple. On peut interpréter les lois & les préceptes ; on peut contredire le raiſonnement par le raiſonnement ; on peut douter des miracles qui ſont au deſſus de notre portée : Pour l'exemple, il faut s'y rendre ; c'eſt un fait qui porte avec lui ſa preuve & ſon évidence. C'eſt pour cela que Dieu a ſuſcité dans tous les temps des hommes excellens en ſainteté & en vertu, afin qu'on connût ce qu'on pouvoit eſpérer de ſa grâce. La Religion s'eſt accrue par cette ſucceſſion de mœurs : & comme il y a dans l'Egliſe une tradition de doctrine qui y conſerve la pureté de la foi, & qui ſert à convaincre les Hé-

rétiques qui la combattent ; il y a de même une tradition d'actions, qui passant de Saints en Saints, & de siècle en siècle, sert à établir la piété, & à confondre les mauvais Chrétiens qui la dérèglent, & les foibles qui la relâchent.

Mais il faut chercher dans le Ciel de tels exemples ; car encore que les gens-de-bien qui sont vivans, puissent exciter en nous une louable émulation, l'Eglise n'oseroit nous les proposer solennellement. Leur vertu peut être douteuse, sur-tout aujourd'hui, qu'on ne sait plus à quoi s'en tenir pour la dévotion, & qu'on se trouve souvent en danger ou d'approuver la fausse, ou de condamner la véritable, tant elles sont confondues ! Le conseil que l'Apôtre donne d'éprouver & de discerner les esprits, ne fut jamais plus nécessaire. Parmi tant d'illusions & d'artifices, la Charité *qui croit tout*, se trouve presque forcée d'être soupçonneuse : & si, selon le précepte de l'Evangile, il faut avoir la simplicité de la Colombe, pour ne pas juger témérairement ; il faut avoir aussi la prudence du Serpent, pour s'empêcher d'être trompé.

D'ailleurs la vertu des Justes en ce monde n'est pas parfaite : il leur reste toujours certaines foiblesses que la nature entretient, & que Dieu même laisse pour leur servir comme de contrepoids, de peur qu'ils ne s'élèvent dans la vue de leur sainteté. Telle est même notre corruption, qu'il arrive souvent, qu'au lieu de nous édifier des grandes qualités qu'ils ont, nous cherchons leurs moindres défauts pour en faire des sujets de scandale ou de raillerie. De plus, qui est-ce qui peut répondre de leur persévérance ? Ils portent leur sainteté comme un trésor dans un vase fragile, & sont obligés pour plus grande sureté, de vivre dans la retraite & dans le silence, & de cacher autant qu'ils peuvent leurs vertus, sous le voile de l'humilité. Enfin ils sont tellement mêlés en ce monde, qu'ils sont confondus, & comme etouffés dans la multitude des méchans. De-là vient que la plupart des hommes s'autorisent du nombre & de la coutume, & disent : Si c'étoit mal, tout le monde seroit perdu ; au lieu que dans toutes les règles de sa raison, il faudroit dire. Hélas ! si tant de gens périssent, pourquoi veux-je périr avec eux ?

Il nous faut donc pour objet de notre imitation, une vertu qui soit solide & certaine, c'est-à-dire, qui vienne

de Dieu comme de sa source, & qui retourne à Dieu comme à sa fin : qui soit consommée, & qui ne soit plus mêlée de ces imperfections qui en sont inséparables durant le cours de cette vie ; qui soit constante dans sa durée, enforte qu'elle ne puisse point être ébranlée par les tentations ; enfin qui soit séparée du commerce des méchans, & de la contagion du mauvais exemple. Tels sont les Saints qui nous sont représentés aujourd'hui. Leur sainteté ne peut être suspecte, puisqu'elle est approuvée & couronnée de Dieu même. Ils ont été purifiés par le feu de la Charité, ou par le feu de la Pénitence, & ils sont entrés ainsi dans le Sanctuaire du Dieu vivant, où l'Ecriture nous enseigne qu'il n'entre rien d'impur ni de souillé. La cupidité est éteinte en eux, ils ont choisi la meilleure part, qui ne leur sera point ôtée ; & comme ils n'ont plus de relation qu'avec Dieu seul, ils louent sa bonté, ils adorent sa grandeur, & jouissent éternellement de sa gloire. Voilà ce qui nous est proposé.

Mais parce que les exemples les plus touchans sont ceux qui ont avec nous plus de proportion & de ressemblance, & parce qu'ordinairement on cherche à se justifier du peu de soin qu'on a de son salut, par les difficultés qu'on trouve, ou qu'on se figure dans sa condition ; Dieu veut bien aujourd'hui tirer, pour ainsi dire, le voile qui couvre le Paradis, & faire voir à chacun de nous quelques-uns de ces Esprits bienheureux, qui ayant eu les mêmes peines, & les ayant généreusement surmontées, nous encouragent ou nous condamnent par leur exemple. Saint Jean nous repré-
Apoc. 5. 6. & 7. sente le Ciel rempli d'une troupe innombrable de Saints de tout âge, de toute nation, de toute qualité, de tout sexe. Il n'y a point de différence ni d'acception de personne en Dieu, le Ciel est la patrie commune de toute sorte de Fidelles. Les pauvres y sont admis, les riches n'en sont pas exclus : & devant le trône de Dieu tel qu'il nous est représenté dans l'Apocalypse, il y a des malheureux qui s'y consolent de leurs peines, des Martyrs dont on couronne la patience, des Vierges qui triomphoient de leurs tyrans après leurs supplices, des Rois qui jettent respectueusement aux pieds de l'Agneau leurs Sceptres & leurs Couronnes, pour marquer qu'il n'y a point d'état qui n'y puisse prétendre.

Dieu par sa providence a sanctifié tant de sujets différens, afin

afin que toutes sortes d'hommes servent aux fins pour lesquelles ils ont été destinés : car comme dans la Création du monde, Dieu commanda aux plantes de porter leur fruit chacune selon son espèce ; dans la régénération spirituelle il a commandé à tous les Chrétiens de produire les fruits des bonnes-œuvres, chacun selon sa vocation particulière. Pour faire voir encore les divers effets, ou selon les termes de l'Apôtre, les formes différentes de sa grâce, qui conduit les uns par les austérités de la Pénitence, les autres par les douceurs de la Charité, quelques-uns par l'observance des conseils ; plusieurs par les devoirs d'une piété commune, & tous pourtant à la même sainteté, afin que personne ne se défie de la grâce, & que chacun puisse se trouver dans cette multitude de miséricordes, en voyant ce grand nombre de Bienheureux, qui sont au-dessus de nous, selon l'Apôtre, comme *une nuée de temoins* qui forment la plénitude des Saints, & composent la condamnation des pécheurs. C'est enfin par-là qu'il nous rend inexcusables ; car ces hommes de même profession & de même naissance que nous, ont eu les mêmes obstacles. Ils n'ont pas été, dit saint Gregoire, d'une nature plus excellente, mais d'une vie plus régulière. Ils n'ont pas ignoré les vices, mais ils les ont évités & les ont vaincus, & ils nous ont appris par la vie pénible qu'ils ont menée, à ne pas flatter notre négligence ; & par le bonheur éternel dont ils jouissent, à ne pas désespérer de notre salut.

Impositam nubem testium. *Hebr.* 12. 1.

Que personne donc ne se persuade que sa condition est un obstacle à sa sanctification ; qu'on ne peut vivre dans le monde que selon les règles du monde, & que la Cour est un lieu où l'on ne peut se sanctifier ; car c'est souvent un prétexte dont on se sert, ou pour se dispenser des devoirs de la Religion, en les regardant comme incompatibles avec son état, ou pour se pardonner les fautes qu'on fait dans son état, en les regardant comme inévitables & nécessaires. La Cour, dit-on, est une région de ténèbres, où la foi est étouffée par l'ambition, où les images du monde remplissant l'esprit, ne lui laissent pas la liberté de réfléchir sur lui-même, & où quelque envie qu'on ait de suivre la vérité, on est presque malgré soi, ou occupé par la vanité, ou prévenu par le mensonge. C'est cette terre fatale dont il est parlé dans l'Ecriture, qui dévore ses habitans, où les

désirs, les craintes, les amours, les espérances consument le cœur & y desséchent la piété jusques dans sa source : où le vice règne par coutume, les passions par nécessité, l'infidélité par contagion, & où la vertu ne se sauve que par miracle.

Il est vrai, MESSIEURS, il est vrai, & les Prédicateurs ne sont que trop souvent obligés de vous faire de ces peintures, & de vous représenter vos dangers. Mais après tout le déréglement vient de l'homme, & non pas de sa condition : & s'il est bon de prêcher avec force contre les abus qu'on y commet ordinairement, il est raisonnable aussi de montrer les avantages qu'on y trouve & le bon usage qu'on en peut faire. Car quelle opposition trouvez-vous à mener une vie Chrétienne ? La noblesse est-elle un titre pour vous soustraire à la loi de Dieu, & non pas un engagement à bien vivre ? Rien ne relève davantage une grande naissance que la Religion & la piété. Les richesses ne peuvent-elles pas vous aider à gagner le Ciel ? les pauvres n'ont qu'une vertu à pratiquer, c'est la patience ; les riches ont mille occasions d'exercer la justice & la charité. Cette grandeur d'ame qui vous fait braver les périls & la mort même, ne peut-elle pas vous servir à surmonter une passion ? Cette intelligence qui vous rend si éclairés dans les affaires du monde, ne sauroit-elle être employée à discerner les voies de votre salut ? Ces sentimens d'honneur que le sang & l'éducation ont gravés dans le fond de votre ame, ne peuvent-ils pas vous rendre sensibles à une gloire plus solide & plus véritable que celle du siècle ?

Où trouvez-vous plus de sujet de vous désabuser du monde, que dans ce lieu, où le voyant de si près, malgré vos attachemens, vous en éprouvez l'illusion, & bien souvent vous en ressentez l'amertume ? où seriez-vous plus utiles qu'en ce rang élevé, où servant comme de spectacle & de frein au public, vous pouvez arrêter le vice par votre autorité, & conduire à la vertu par votre exemple ? Où y a-t-il plus de matière d'expier vos fautes, & de profiter plus facilement des révolutions & des traverses de la vie, que dans cette condition où l'on porte sa croix sans mérite, où l'on use inutilement sa patience, où l'on achète l'honneur par l'humiliation, où les passions des uns sont mortifiées par celles des autres, & où les péchés qu'on y fait portent presque toujours avec eux leur pénitence.

Si ces raisons ne vous touchent pas, je n'ai qu'à vous produire ici des Saints qui dans le même rang, & dans les mêmes emplois que vous, se sont sauvés de la corruption du monde. Les uns dans une dignité suprême, pouvant tout ce qu'ils vouloient, n'ont rien voulu que de juste & de raisonnable : les autres employés pour le bien public, ont exercé les charges sans orgueil & sans avarice. Ceux-ci accommodant la politique à la religion, & non pas la religion à la politique, ont trouvé le moyen de servir leur Prince, sans engager leur conscience, rendant à César ce qui est à César, & à Dieu ce qui est à Dieu. Ceux-là ont administré la justice sans faveur & sans intérêt, comme ayant eux-mêmes un juge à qui ils repondroient de tous leurs jugemens. Pourquoi donc ne les imiterez-vous pas ? N'avez-vous pas le même Evangile qu'eux ? N'étoient-ils pas de la même profession que vous ? Jesus-Christ est-il mort pour eux, & non pas pour vous ? les mêmes commandemens qui leur ont été faciles, vous sont-ils impossibles ? Etoient-ils plus habiles que vous ? suivez donc leurs exemples : êtes-vous plus habiles qu'eux ? profitez donc de vos lumières.

Ce qui regarde ordinairement les progrès qu'on pourroit faire dans la vertu, c'est qu'on s'arrête aux dangers de sa condition, sans vouloir en considérer & en accomplir les devoirs. Lorsque la Judée accouroit en foule aux bords du Jourdain, & que les Publicains & les Soldats consultoient comme leur Oracle, le Précurseur de Jesus-Christ ; quelque dangereux que fut l'état des uns & des autres, il ne le leur reproche pas, il ne leur ordonne pas de le quitter, mais il leur en prescrit les règles. Il dit seulement aux Publicains : *N'excedez pas la commission que vous avez reçue*, levez les impôts, mais *n'exigez rien au-delà de ce qui vous a été ordonné*, ayez soin des droits du Prince, mais n'abusez pas de son nom pour vous engraisser vous-mêmes du travail & de la substance des pauvres. Il dit aux Soldats : *N'usez point de violence, ni de fraude envers personne, & contentez-vous de votre paye*. Sur quoi saint Ambroise raisonne ainsi. Donc le mal n'est pas de faire la guerre, quand c'est pour une cause juste, quand c'est pour une bonne fin, quand c'est avec une modération chrétienne. Le mal est de s'abandonner à ses propres ressentimens, de piller indifféremment amis, ennemis, & de réduire tout à la cupidité d'avoir, & au barbare droit

Magister, quid faciemus. *Luc.* 3.

Nihil amplius quam quod constitutum est vobis faciatis. *Ibid.*

Neminem concutiatis : neque calumniam faciatis : contenti

estote stipendüs vestris. *Ibid.*

des armes. Le mal n'est pas de se mêler des affaires publiques dans le dessein d'entretenir l'ordre, & de contribuer au bien commun ; mais faire ses propres affaires aux dépens d'autrui & s'élever sur les ruines des misérables qu'on opprime, c'est-là l'endroit criminel.

Numquid omnes Apostoli ? 1. Cor. 12.

De-là il est aisé de conclure, que la perfection de chacun de nous consiste à remplir les devoirs de sa vocation. Je sai bien que nous ne sommes pas tous appelés à un même degré de sainteté : S. Paul nous avertit que tout le monde n'est pas fait pour être Apôtre : & Jesus-Christ nous enseigne qu'il y a plusieurs demeures dans la maison de son Père : il y a des ames, dit saint Augustin, que Dieu par une grâce particulière, détache de toutes les choses créées, qui ne tiennent presque plus à la terre par aucun endroit, & qui s'élèvent sans peine à la plus sublime vertu. Mais il y en a qui se trouvent engagées dans le commerce du monde, par l'ordre même de la providence de Dieu, qui ne s'avancent que peu-à-peu, qui sont foibles, mais qui sont humbles, fidelles & circonspectes. Les premières sont comme des aigles qui percent les nues par la force de leurs oraisons, qui pénètrent les grandes vérités, qui regardent le Soleil de Justice. Les autres sont comme des colombes qui gémissent de leurs imperfections, qui ne volent que terre à terre, & qui ne laissent pas d'arriver, par cette médiocrité de vertu, à la perfection qui leur est propre.

Pour mieux comprendre ceci, remarquez avec moi, MESSIEURS, qu'il y a dans le Christianisme, un état de perfection, & une perfection d'état. L'état de perfection est une condition de vie, qui détachant le Chrétien du monde, le lie plus étroitement à Dieu ; en lui consacrant d'une façon particulière, ou par des vœux exprès, les biens du corps, de l'esprit, & de la fortune. Tels sont ceux qui par une charité surabondante, suivant le conseil de Jesus-Christ, *vendent leurs biens pour en donner le prix aux pauvres* ; tels sont ceux qui par un zèle de Religion ont donné leur vie pour la vérité ou pour la justice, & pour le secours du prochain. Tels sont ceux, qui renonçant aux plaisirs, même légitimes, ont conservé dans un corps mortel une pureté toute angélique. Mais la perfection de l'état consiste dans la pratique des vertus qui conviennent à chacun dans sa profession particulière ; parce que Dieu a ses Elus par-tout, & qu'il les

Si vis perfectus esse vade, vende quæ habes & da pauperibus. *Matt.* 19. 1. *Cor.* 7.

conduit par des moyens proportionnés à leur condition ; les Rois par la juſtice ; les ſujets par l'obéiſſance ; les riches par les aumônes ; les pauvres par la patience ; les Paſteurs par la charité & par la vigilance ſur leur troupeau ; les pères par l'éducation chrétienne de leurs enfans, & par le règlement de leur famille.

Sur quoi l'on peut faire deux réflexions. La première, qu'encore que ceux qui ſe retirent dans les cloîtres embraſſent un genre de vie plus Evangélique & plus ſaint, que celui que vous exercez dans le monde ; ſi vous accompliſſez mieux vos devoirs, quoique communs, qu'ils n'accompliſſent les leurs ; ils ſont dans un état plus parfait que vous, mais vous êtes plus parfaits qu'eux. La ſeconde réflexion, c'eſt qu'il n'y a point de tentation plus dangereuſe, que celle de ſortir des bornes de ſon état, ſous l'apparence d'un plus grand bien qu'on croit pouvoir faire : car il prend à l'eſprit humain je ne ſai quelle inquiétude, même dans les affaires du ſalut, qui fait qu'il a bien de la peine à ſe tenir dans la place où il doit être, & où Dieu l'a mis. Ceux qui ſont deſtinés à la retraite veulent, ſous des prétextes de charité, renouer commerce avec le monde. Au lieu de ſonger à leur ſalut en particulier, ils veulent faire voir qu'ils ſont propres à travailler à celui des autres : ainſi s'embarraſſant inſenſiblement des affaires & des intrigues du ſiècle, dont ils devroient être ſéparés, en penſant à ſauver les ames d'autrui, ils viennent à perdre la leur. Ceux qui ſont appelés à l'action & au ſervice du prochain, veulent à contre-temps faire les contemplatifs. C'eſt ainſi qu'un Magiſtrat, ſous prétexte d'oraiſon & de piété, devient ſouvent chagrin & inacceſſible à ceux qui ont beſoin de ſon ſecours, & qu'occupé inutilement à des prières que Dieu ne lui demande pas, il laſſe la patience des malheureux, que Dieu lui ordonne d'écouter favorablement, lorſqu'il traîne en longueur la juſtice qu'il doit leur rendre.

C'eſt ainſi qu'une femme, dont la vocation eſt de ſe renfermer dans les ſoins & dans les devoirs de ſa famille, va ſouvent d'Egliſe en Egliſe, de Directeur en Directeur ; & qu'entrant dans toutes les parties de dévotion qui ſe préſentent, elle ne néglige que celle qui lui eſt propre ; qui eſt d'élever ſes enfans, & de régler ſon domeſtique. Rien n'eſt ſi commun que ces dévotions priſes de travers. On cherche

non pas ce qui convient, mais ce qui plaît & ce qui paroît davantage. Chacun veut être Saint, non pas selon sa vocation, mais selon son humeur. On néglige ses véritables devoirs, pour s'en faire d'autres à sa fantaisie. De-là vient qu'on s'empresse, qu'on se consume vainement, qu'on n'a ni le mérite de son état, ni celui des autres, & qu'on ressemble à ces arbres, qui ayant été transplantés mal-à-propos, jettent tout-au-plus quelques feuilles, & ne prennent plus racine, ni dans la terre où l'on les met, ni dans la terre d'où l'on les tire.

1. *Cor.* 7. *Que chacun demeure donc dans sa vocation*, dit l'Apôtre; que Moyse lève les mains sur la montagne, il est destiné à prier pour Israël; que Josué combatte contre Amalec, Dieu lui a donné les ennemis de son peuple à vaincre; que Joseph soit chargé de l'administration de l'Egypte, Dieu l'a établi sur ce Royaume. C'est ainsi que les Saints, dont nous renouvelons aujourd'hui la mémoire, sont parvenus à la sainteté. Les emplois où ils ont été engagés, & l'affaire de leur salut, ont été pour eux la même chose, & de quelque profession qu'ils aient été, ils se sont rendus saints, pour nous apprendre par leur exemple, à ne nous point excuser sur notre condition, & pour nous faire voir par les récompenses qu'ils ont reçues, à ne pas nous effrayer de l'austérité de leur vie.

III. PARTIE. Il est vrai, MESSIEURS, & c'est un ordre établi de Dieu, que l'on n'arrive à la gloire qu'il a préparée à ses Elus, que par les tribulations qu'ils souffrent en cette vie, soit parce que cette gloire étant le fruit des souffrances de Jesus-Christ crucifié, nous devons l'acquérir par les mêmes voies, qui nous l'ont méritée; soit que Dieu veuille éprouver la fidélité & la constance de ceux qui le servent; soit que la providence de Dieu, qui nous a voulu imposer la nécessité de travailler à notre salut, nous ait voulu aussi exciter à surmonter les obstacles qui s'y rencontrent, par l'espérance d'une Eternité bienheureuse. Aussi toutes les expressions dont l'Ecriture sainte se sert, pour nous marquer cette gloire, renferment ce qu'il faut faire pour y parvenir, & l'on ne sauroit presque la définir, que par les peines qu'elle coûte. Qu'est-ce que la gloire? c'est une *récompense*: il faut donc avoir travaillé, avoir servi pour l'obtenir. C'est *la couronne de justice*, il faut donc avoir combattu des ennemis: c'est *le Royaume*

des Cieux, & Jesus-Christ nous apprend qu'il faut le conquérir & l'emporter avec violence : c'est *la Terre de promission*, où coulent le lait & le miel ; mais pour s'y établir il faut avoir passé la mer, & traversé le désert aride de ce monde. C'est enfin *la béatitude de l'homme* ; mais cette béatitude en cette vie s'applique à la pauvreté, à l'humilité, à la patience.

beatipauperes... beatimites...beati qui lugent, &c.

Telle a été la condition des Saints dans le temps de leur vie mortelle : affligés, persécutés, mépriſés par les impies, ils se consoloient de leurs peines, dans la vue de la gloire qu'ils attendoient. Ils joignoient par leur considération & leur espérance le présent avec l'avenir. Ils unissoient leurs triomphes avec leurs combats ; & par ce mélange de travaux & de récompenses, ils adouciſſoient les uns par les autres. Assurés de recueillir en paix & en joie, ce qu'ils avoient semé en tristesse & en larmes : impatiens d'arriver au terme où la sainteté est récompensée, ils marchoient courageusement par les voies qui y conduisent, quelque rudes qu'elles puſſent être. Dans la liberté qu'ils avoient de choisir ou la félicité de ce monde, ou celle de l'autre vie, ils vivoient de l'esprit, & *mettoient*, pour me servir des termes de Tertullien, *leur corps à part, pour mériter la couronne* : & c'est la route que nous devons suivre.

Matt. 5.

Aſpiciebant in remunerationem. *Hebr.* c. 11.

Mais quelque dure & quelque austère que paroisse la Religion de ces hommes mortifiés, ne croyez pas qu'elle soit sans douceur & sans récompense dès cette vie ; car on se forme une fausse idée de la dévotion, quand on n'en juge que par les dehors, & qu'on n'en a nulle pratique. On regarde la pénitence comme une vertu meurtrière, qui afflige l'ame & détruit le corps ; l'application à la prière comme une contrainte fâcheuse qui gêne l'esprit ; la retraite & le silence, comme la marque d'une humeur qui est naturellement chagrine, ou qui le devient. On considère ordinairement les justes comme des gens plongés dans une tristesse continuelle, sans repos & sans consolation dans ce monde, ou comme des malheureux volontaires, qui s'interdisent les plaisirs par mélancolie ; & qui gémissant sous le joug pesant de la Loi & de la crainte de Dieu, traînent leur croix en tristesse, & tout au plus en patience. Les tièdes les blâment, les libertins s'en moquent, & souvent les honnêtes gens mêmes les plaignent. Quelle injustice ! dit saint Grégoire, Est-ce aux gens du monde à juger ainsi des choses spirituelles ? les ont-ils goû-

tées ? ſont-ils entrés dans les voies de Dieu, pour décider ſi elles ſont aiſées ou difficiles ? ont-ils eſſayé de porter le joug du Seigneur, pour ſavoir s'il eſt léger ou peſant à ceux qui le portent ? *Comment trouveroient-ils agréable ce qu'ils ignorent* ? dit ce Père, & l'Apôtre ſaint Pierre l'avoit dit avant lui.

Or la foi nous apprend ſans l'expérience, & l'expérience nous le peut apprendre ſans la foi, qu'il n'y a point dans le monde de gens plus heureux, & je dis même, qu'il n'y en a point d'heureux, que ceux qui ſont véritablement Chrétiens. Donnez à vos paſſions toute l'étendue qu'il vous plaira : mettez-vous au-deſſus des lois, & n'ayez, ſi vous pouvez, que votre volonté pour toute juſtice : faites-vous un art & une étude de la volupté : ne refuſez rien à vos ſens ; c'eſt Dieu qui le dit, non pas moi : il n'y a point de véritable joie pour les pécheurs, parce qu'ils ne la trouvent pas en eux-mêmes, & qu'ils ne la cherchent pas en Dieu. Ils gémiſſent malgré qu'ils en aient, ſous le poids de leurs péchés, ennemis des autres & d'eux-mêmes, tourmentés au-dehors par les contradictions, qu'ils trouvent en contrediſant aux autres, tourmentés au-dedans par autant de ſupplices qu'il y a de paſſions qu'ils ne peuvent ni ſatisfaire, tant elles ſont inſatiables, ni accorder enſemble, tant elles ſont contraires les unes aux autres. Ils ne peuvent être contens, ou s'ils le ſont, dit ſaint Auguſtin, il n'y a point de plus grand malheur, que de ne pas connoître qu'on eſt malheureux, & de ne ſavoir pas qu'une fauſſe félicité eſt une véritable misère.

Non eſt pax impiis, dicit Dominus. *Iſai.* 41.

Mais l'Apôtre nous apprend au contraire *que les juſtes paroiſſent triſtes, mais qu'ils ont dans le cœur une paix ſolide & une joie continuelle.* L'oraiſon, le recueillement, la pénitence, toutes ces vertus & tous ces exercices de la piété Chrétienne ne leur ôtent pas cette modeſtie & cette attention qui paroît triſteſſe ; mais ils répandent dans leur ame une joie intérieure & ſecrète que Dieu maintient & que rien ne trouble. Qu'eſt-ce qui troubleroit le repos du juſte ? les révolutions & les viciſſitudes du monde ? il s'en remet aux ordres de la providence qui le gouverne. Les ſcandales qu'y font les impies ? il ſait démêler les volontés de Dieu d'avec les malices des hommes. Les perſécutions qu'on lui fait ? ce qu'on eſtime un malheur, il le prend pour une béatitude Evangélique. La perte de ſes biens ? il les regarde comme des empê-

Quaſi triſtes, ſemper autem gaudentes. 1. *Cor.* 6.

chemens que la fortune auroit pu mettre à son salut. La mort de ses proches ? il sait qu'il ne faut pas s'attrister avec excès, comme ceux qui n'ont point d'espérance. D'ailleurs la connoissance de la vérité, l'intégrité de sa conscience, les grâces qu'il reçoit de Dieu & les services qu'il lui rend, le comblent de consolations spirituelles, & le mépris même des plaisirs, lui est un plaisir très-sensible.

Je parle ici, MESSIEURS, des Chrétiens qui sont tout-à-fait à Dieu, car pour ceux qui n'y sont qu'à demi, quel repos peuvent-ils trouver dans le partage & dans l'agitation de leur cœur ? Ils cherchent les moyens d'accommoder le monde avec l'Evangile, la Religion avec leurs passions. Ils voudroient bien plaire à Dieu, mais ils craignent de déplaire aux hommes. Une partie d'eux-mêmes les élève vers le Ciel, l'autre les ramène vers la terre. De-là vient qu'étant toujours incertains & irrésolus sur le parti qu'ils doivent prendre, ils sont tantôt emportés par leurs passions, tantôt retenus par leurs remords. Ils disputent & combattent sans cesse contre eux-mêmes, inquiets, incertains, demi-vainqueurs & demi-vaincus de leurs mauvaises habitudes. De-là vient que Dieu, qu'ils ne servent pas comme il faut, ne les assiste que foiblement ; & que n'ayant ni cette volonté pleine, ni ces secours puissans, ils succombent aux moindres tentations. De-là vient qu'étant désabusés du siècle, parce qu'ils sont assez éclairés pour en connoître les défauts, mais n'en étant pas encore assez détachés parce qu'ils ont encore des prétentions de s'y avancer, *ils n'ont*, dit saint Bernard, *ni les consolations du monde, ni le mérite de la dévotion.*

La paix & la joie sont donc le privilége de ceux qui sont à Dieu de tout leur cœur. Mais quand toute la vie ne leur seroit qu'affliction & que tristesse ; *les souffrances de ce temps*, dit S. Paul, *sont-elles proportionnées à cette gloire à venir, qui sera révélée en nous ?* Quelle est donc cette gloire qu'espèrent les Justes ? Elevez votre esprit au-dessus des honneurs, des plaisirs, des richesses, & des prospérités que vous connoissez. C'est la béatitude de l'homme : c'est la vérité contemplée sans voile & sans nuage : c'est la charité sans aucun mélange d'amour propre : c'est la vue de Dieu, non plus par images & en énigmes, mais à découvert & face-à-face ; c'est la jouissance entière & assurée d'un bien éternel & infini,

Non sunt condignæ passiones hujus temporis ad futuram gloriam, quæ revelabitur in nobis. *Rom.* 8.

qu'on aime ardemment, & pourtant sans inquiétude ; qu'on posséde toujours également & pourtant sans dégoût : en un mot, c'est Dieu même qui nous rend semblables à lui, pour nous rendre capables de ses communications éternelles, & pour nous faire jouir en notre corps & en notre ame des biens divins & incompréhensibles, qu'il a préparés à ses Elus.

Y a-t-il rien de si capable d'exciter nos désirs, & d'animer nos espérances ? Cependant, MESSIEURS, nous vivons comme si nous ne prétendions rien à cette gloire. Quelques satisfactions, qu'une trompeuse prospérité nous donne en ce monde, nous font oublier que nous sommes faits pour le Ciel. Deux Tribus prêtes à passer le Jourdain pour entrer dans la Terre promise, demandèrent pour toute grâce qu'on les laissât demeurer sur le rivage : *C'est ici*, disoient-ils, *un pays propre à nourrir des troupeaux, donnez-le nous pour notre partage*, c'est tout ce que nous prétendons. Malheureux ! ils découvroient des yeux la terre que Dieu lui-même avoit préparée pour être le plus doux séjour, & le plus fertile héritage du plus heureux peuple du monde. S'ils eussent eu de grands déserts, ou la Mer à traverser encore une fois ; s'il eût fallu repasser par des régions ennemies, & courir de nouveaux dangers, leur crainte eût été pardonnable : mais il ne leur restoit que les paisibles eaux du Jourdain à passer. Encore s'ils eussent dit, que l'air ou les fruits de cette contrée étoient faits, pour entretenir les hommes dans une longue santé, ou dans une grande abondance. Mais ils ont pour toute raison, qu'elle est propre à nourrir des bêtes.

Regio uberrima est ad pastum animalium.

Precamur... ut des nobis eam in possessionem. *Num.* 27.

Nec facias nos transire Jordanem. *Ibid.*

C'est à peu près l'erreur de plusieurs Chrétiens, & plût au Ciel que ce ne fût pas la nôtre ! Ils souhaiteroient que Dieu les laissât toujours sur la terre, & renonceroient volontiers aux prétentions qu'ils ont sur le Ciel. Ne pouvant s'y arrêter effectivement, ils y arrêtent leurs désirs & leurs espérances. Mais il n'y a que le Jourdain à passer, il n'y a qu'un peu de peine à souffrir : n'importe, cette terre leur plaît, & pourquoi ? parce qu'ils y trouvent de quoi nourrir leurs passions, & de quoi contenter leurs convoitises. Que la foi réveille donc notre zèle, & que la vue des biens célestes que nous attendons, nous fasse oublier & nos plaisirs & nos peines d'ici-bas.

SIRE,

Si je n'avois voulu donner ici qu'une idée de grandeur & de félicité selon le monde, je n'aurois eu qu'à représenter à VOTRE MAJESTÉ, Votre Majesté même : j'aurois trouvé en elle seule tout ce que la naissance a d'auguste, tout ce que la réputation a d'éclatant, tout ce que la gloire du siècle a d'héroïque. Mais je m'élève au-dessus de toutes les félicités humaines, & je dois, en vertu de mon ministère, vous faire penser aujourd'hui, non pas à la gloire que vous avez acquise sur la terre ; mais à celle que vous devez acquérir dans le Ciel, non par vos propres forces, ou par les suffrages des peuples, mais par la grâce de Jesus-Christ, & par la libéralité de Dieu même. Car qu'est-ce que la Couronne que vous portez, au prix de celle que Dieu vous prépare ? Qu'est-ce qu'un nom, pour immortel qu'il soit dans l'Histoire, s'il n'est écrit au livre de vie ? & quelque bruit qu'on ait fait, quelque approbation qu'on ait eue, qu'est-ce qu'a su faire de bien, celui qui n'a pas su sauver son ame ? Envain est-on heureux ici-bas, si l'on ne l'est pour l'éternité ; & dans l'engagement où tout Chrétien se trouve, de répondre à sa vocation, on peut se passer d'être Grand, mais il est nécessaire d'être Saint.

Ce fond de religion, SIRE, qui est gravé dans votre cœur, vous fait sentir vos obligations ; & ce que Dieu fait tous les jours pour vous, vous avertit de ce que vous devez faire pour lui. Sa bonté prévient vos souhaits & surpasse presque vos espérances. Son bras tout-puissant vous protège. La guerre faite avec succès, la paix conclue avec avantage, le calme & l'ordre dans vos Etats, la division & le trouble dans ceux des autres, une fortune constante dans tous vos projets ; pour comble encore de bonheur, une heureuse fécondité dans votre royale famille, font voir que sa providence veille sans cesse à votre gloire. Le Ciel s'intéresse à votre grandeur, les ligues qu'on fait contre vous se rompent, ou se brisent d'elles-mêmes, la guerre se tourne contre ceux qui pensoient à vous la faire, l'hérésie tombe sous vos Edits, sans oser presque murmurer, l'infidelle tremble à l'approche de vos flottes, & croit se voir enseveli sous les ruines de ses Mosquées.

Au milieu de tant de bienfaits, SIRE, dont Dieu vous comble tous les jours, il ne vous reſte plus rien à déſirer que votre ſalut. Il ne vous reſte plus rien à craindre que les grâces mêmes que Dieu vous a faites. Puiſſent ces proſpérités temporelles, par le bon uſage que vous en ferez, attirer ſur vous des bénédictions ſpirituelles ! Veuille ce Dieu qui vous comble de tant de biens, couronner ſes bienfaits, en formant dans votre cœur la reconnoiſſance qui lui eſt due ! Puiſſent les grandes vertus que vous avez à pratiquer, vous mériter de plus grandes récompenſes, & pour exprimer tout le zèle que nous avons pour votre ſalut : puiſſions-nous, après avoir vécu ſous vos lois, vous voir un jour, même au-deſſus de nous, dans la gloire.

SERMON

POUR LE JOUR

DE LA CONCEPTION

DE LA SAINTE VIERGE.

Prêché devant le Roi en ſa Chapelle de Verſailles, l'an 1682.

De quâ natus eſt Jeſus.

Marie de laquelle Jeſus-Chriſt eſt né.

En ſaint Matthieu, *chap.* 1.

SIRE,

Il n'appartient qu'à Dieu de louer les Saints, parce que lui ſeul connoît & fait les Saints. Il n'appartient qu'à lui de faire l'éloge de la Vierge, dont il connoît lui ſeul la grandeur & la ſainteté, parce qu'il en eſt le principe. Les hommes ne ſavent pas louer avec dignité. Comme ils manquent d'intelligence dans l'eſprit, ou de force dans les expreſſions, ils ſe répandent en paroles, font valoir les petites choſes comme les grandes, cachant le fond de leur matière ſous des ornemens empruntés; & donnant à la vanité de leurs penſées, plus qu'à la gravité de leur ſujet, il ſemble qu'ils ne font l'éloge des autres, qu'afin d'obliger les autres à faire le leur.

Mais lorſque l'Eſprit de Dieu qui voit les choſes comme elles ſont, & qui les exprime comme il les voit, veut don-

ner une louange dans l'Ecriture ; il dit beaucoup & parle peu. Il enveloppe de grands myſtères ſous l'efficace d'une parole ; & comme il fait le point de gloire & de grandeur, ſur lequel ſe fonde une illuſtre vie, il le poſe comme un principe, dont on peut tirer enſuite les conſéquences, & fait en un ſeul mot un panégyrique.

C'eſt ce que je remarque dans les paroles de mon texte, qui font l'éloge de la Vierge. Elle ſort de ces familles illuſtres, d'où toute la nobleſſe de la nature & de la grâce étant répandue, après une longue ſuite de Rois & de Patriarches, par laquelle elle a coulé comme par autant de canaux d'honneur & de gloire, s'eſt enfin toute ramaſſée en elle. Tout ce tréſor de grâces que Dieu partage à ſes Saints, avec poids & avec meſure, ſe réunit en elle ſeule, pour y former les inclinations les plus pures, & les vertus les plus parfaites. Cependant l'Evangile ne lui applique point cette ſucceſſion de générations nobles & vertueuſes. Il ne parle ni de la pureté de ſa conception, ni des priviléges de ſa naiſſance, ni de l'innocence de ſa vie, ni de la ſainteté de ſa mort. Il ſemble qu'il ait oublié tant de vertus, qui pouvoient nous fournir de ſi grands exemples ; cette foi toujours vive, agiſſante, appliquée à la contemplation des myſtères ; cette fidélité conſtante qui tenoit ſa volonté toujours liée à celle de Dieu ; ce déſir ardent du ſalut des ames, qui l'obligeoit à s'intéreſſer à la rédemption, & au myſtère de la Croix, qui devoit lui coûter un jour tant de douleur & tant de larmes.

Mais que dis-je ? *Jeſus-Chriſt eſt né d'elle*, voilà tout ſon éloge. C'eſt à vous, MESSIEURS, à entrer dans le ſens de cette parole ; c'eſt à vous à tirer de ce principe toutes les conſéquences : donc ſa famille eſt ſainte, ſa conception eſt pure, ſa naiſſance eſt merveilleuſe, ſa vie eſt innocente, & ſa mort précieuſe. Je vois au travers de cette ſeule qualité de Mère de Dieu les lumières de ſa foi, l'ardeur de ſa charité, la droiture de ſon eſprit, la pureté de ſes intentions, la fermeté de ſon courage, la ſageſſe de ſa conduite. C'eſt ſur ce mot que je fonde tout ce Diſcours. Si je vous prêche qu'elle eſt ſainte dans ſa conception, c'eſt que je ſai qu'elle a conçu Jeſus-Chriſt, & ſi je vous dis qu'elle a été comblée de grâce lorſqu'elle commença de naître, c'eſt que je me ſouviens qu'un Ange lui annonça que le Seigneur étoit avec elle, quand il lui dit : AVE MARIA.

Quoique la grandeur de Dieu soit renfermée en elle-même, & que son essence soit incompréhensible, les Théologiens pourtant ont trouvé deux moyens de nous le faire connoître, selon la foiblesse de nos esprits. Tantôt ils recueillent toutes les perfections qui sont répandues dans les créatures, & nous élevant, comme par autant de degrés, des ouvrages visibles de Dieu, à sa nature invisible, ils nous donnent une légère connoissance du souverain bien, par l'assemblage de tous les biens que nous connoissons hors de lui. Tantôt ils retranchent toutes les imperfections qu'on remarque dans les créatures mêmes les plus parfaites, & formant une idée de la pureté divine, par l'éloignement & par la séparation de toutes les impuretés connues, ils tâchent de faire comprendre ce que Dieu est, en disant ce qu'il n'est pas. Je pourrois aujourd'hui raisonner ainsi en faveur de la Mère de Jesus-Christ. Je n'aurois qu'à recueillir les vertus des Saints, la foi des Patriarches, l'espérance des Prophètes, le zèle des Apôtres, la constance des Martyrs, la pureté des Vierges, & vous dire, Dieu a fait encore de plus grandes choses, & sa main toute-puissante a élevé au-dessus de tous les hommes, celle qui devoit être la mère de leur Créateur. Mais je laisse les avantages qu'elle a sur les Saints; je m'arrête à l'opposition qu'elle a avec les pécheurs. Vous connoîtrez ce que la grâce a fait en elle par les désordres que produit en nous la corruption de la nature. Nous sommes pécheurs d'origine, pécheurs d'inclination, pécheurs d'action & d'effet; retranchez tout cela d'une créature, & vous formerez l'état de la Vierge. Dieu l'a délivrée par une sanctification particulière,

1°. Du péché.
2°. De l'inclination au péché.
3°. Des œuvres du péché.

Division.

Voilà tout le sujet de ce Discours.

I. PARTIE.

L'Ecriture-Sainte, dans le cinquième Chapitre de la Genèse, nous représente en peu de mots le bien & le mal; la grandeur & la misère de l'homme; deux conditions différentes, selon la différence de son origine. *Au jour de la création de l'homme. Dieu le fit à son image & à sa ressemblance.* Voilà sa grandeur. Les autres créatures n'ont été que des traces & des vestiges d'un Dieu tout-puissant: mais l'homme est l'image d'un Dieu sage, d'un Dieu spirituel, d'un

In die qua creavit Deus hominem, ad similitudinem

Dei fecit illum. *Gen.* 5. Vixit autem Adam ad imaginem & similitudinem suam. *Gen.* 5.

Dieu juste. *Or Adam ayant vécu, eut des enfans à son image & à sa ressemblance*, ajoute l'Ecriture; voilà la source de nos misères. Un pécheur engendra des pécheurs, & par une succession funeste, une race de criminels nâquit de cette tige criminelle. De-là vient qu'étant nés dans le péché & par le péché, nous naissons pour la pénitence. Notre corps est à peine formé, que nous sommes condamnés à le châtier & à le réduire en servitude; nos yeux ne sont pas encore ouverts, qu'ils sont obligés à verser des larmes; à peine avons nous un cœur, qu'il faut le serrer par la douleur & par le repentir, parce que nous appartenons au vieil homme, & que *d'origine & de naissance, nous sommes enfans de colère.*

Maturâ filii iræ. *Rom.* 5.

Saint Paul écrivant aux Romains, & voulant imprimer dans leur esprit ce principe de la Religion Chrétienne, afin de leur donner ensuite la connoissance de la justification par Jesus-Christ; leur enseigne que pour punir la désobéissance du premier homme, Dieu a répandu *un jugement de condamnation* sur tous ceux qui le devoient suivre. Vérité humiliante, qui nous apprend que le péché ayant changé l'état de l'homme dans sa source, & imprimé une tache qui ne s'efface point, & une corruption qui se perpétue jusqu'à ses derniers descendans; qu'il est devenu comme une propriété de la nature, qui croît & se répand autant que la nature s'étend & se multiplie, & qu'encore qu'il soit personnel & étranger, il est devenu par une communication fatale, commun à tous, & propre à chacun en particulier.

Judicium quidem in condemnationem. *Rom.* 5.

Vantez tant qu'il vous plaira cette prétendue pureté de sang qui coule dans vos maisons de père en fils depuis tant de siècles; remontez jusqu'à sa source, vous la trouverez empoisonnée. Comptez de génération en génération, les titres les plus nobles de vos familles; le premier titre de vous & de vos ancêtres, est celui de pécheur. Quand vous réuniriez en vous toute la gloire & toutes les fortunes de vos Pères; le premier Père dont vous sortez, ne vous a laissé que la mort & le péché pour héritage. Je reconnois ce que je suis, dit le plus sage de tous les Rois dans l'Ecriture. Un composé de grandeur & de bassesse, Fils de David Roi & Prophète tout ensemble, enfant d'Adam, mortel, & qui plus est, ennemi de Dieu; élevé par ma dignité au-dessus du reste des hommes, égalé par la condition de la nature aux moindres de mes sujets, ayant dans l'esprit une sagesse qui

Sum quidem & ego mortalis homo, similis omnibus & de genere terreni

qui me guide, & dans le cœur une concupiſcence qui me dérègle. *C'eſt ainſi que je ſui né, & tous les Rois, quelque grands qu'ils ſoient, naiſſent ainſi.*

illius quæ prior creatus eſt.

Mais pourquoi, direz-vous, être ainſi chargé d'une faute qu'on n'a pas commiſe, & porter la peine du déréglement d'une volonté étrangère ? Il ſuffiroit de vous dire que c'eſt une diſpoſition de Dieu terrible, mais juſte ; que ce qu'il fait eſt infailliblement ce qu'il doit faire, & que ſans entrer trop avant dans la profondeur de ſes jugemens, il faut adorer les ſecrets de ſa providence. Mais ſervons-nous des lumières que la Religion nous donne, & cherchons les raiſons de cette communication & de cette étendue du premier péché ſur tous les hommes. Saint Auguſtin, & les Théologiens après lui, en apportent deux principales, dont l'une eſt tirée de la nature du péché originel, & l'autre de la qualité de celui qui l'a commis : elles ſerviront à notre inſtruction, & à notre édification tout enſemble.

Sap. 7. Nemo enim ex Regibus aliud habuit nativitatis initium. *Ibid.*

C'eſt une règle certaine dans la Morale, que le péché eſt d'autant plus grand & plus digne de châtiment, qu'il part d'un eſprit plus éclairé, & d'une volonté plus pure & plus libre ; parce que l'ame agit avec plus de force, quand elle agit par ſon mouvement ; & qu'elle eſt moins excuſable dans le mal qu'elle fait, lorſqu'elle eſt maîtreſſe d'elle-même, & qu'elle le fait par ſon propre choix. Tel fut le péché de l'homme dans l'état de la Création. L'erreur, ni la foibleſſe n'y eurent point de part : ce ne fut pas la convoitiſe qui entraîna ſa volonté, ce fut ſa volonté qui excita ſa convoitiſe. Dieu l'avoit fait de ſes propres mains, & l'avoit fait à ſon image. Nulle ignorance n'obſcurciſſoit ſon eſprit : nul mauvais déſir ne déréglоit ſa volonté : nulle infirmité ne diminuoit la force de ſon libre arbitre. Ses eſpérances n'étoient pas combattues par ſes craintes : ſes paſſions n'inquiétoient pas ſa conſcience. Il n'avoit pour toute loi qu'un commandement facile à retenir, facile à obſerver, impoſé comme une marque de ſujétion, non pas comme un joug de ſervitude. Cependant, contre tous les ſentimens de ſon cœur, contre toutes les lumières de ſa raiſon, il rompit les liens qui l'attachoient à Dieu ; & de tout le poids de ſa volonté, il ſe précipita, pour ainſi dire, dans l'amour des créatures. De-là, par un juſte jugement de Dieu, s'eſt formé cet amour impétueux, qui nous porte à déſirer & à ſatisfaire nos dé-

firs illicites. De-là eſt ſortie cette proſcription d'iniquité & de mort, qui paſſe de corps en corps, & d'eſprit en eſprit, & qui a cauſé un renverſement univerſel dans toute la terre.

La ſource de nos maux ne vient pas ſeulement de la grandeur du premier péché, mais encore de la qualité du premier pécheur. C'étoit de lui que nous devions tous ſortir, & toutes nos volontés ſe trouvoient renfermées en lui, comme dans leur Chef & dans leur principe, *dans lequel nous avons tous péché*, dit l'Apôtre; enſorte que de lui eſt deſcendu ſur toute la race des hommes, & l'exemple de déſobéir à Dieu, & la peine de lui avoir déſobéi; & comme Jeſus-Chriſt forme les Saints en ſe donnant à eux pour modèle, & opérant leur juſtification par l'imitation de ſa juſtice, & par l'infuſion d'une grâce intérieure, & d'une communication d'eſprit qu'il donne aux enfans qui ne ſont pas capables d'imitation : de même Adam forme les pécheurs de volonté & de malice par l'exemple qu'il leur a donné de violer la Loi; & les pécheurs de contagion & d'origine, par cette tache intérieure & ſecrète, qui paſſe de lui à toute ſa poſtérité, parce qu'il eſt le chef de tous les hommes. Pour nous apprendre que les péchés des particuliers ſont bornés à eux-mêmes, & ne cauſent tout au plus que la ruine de ceux qui les commettent, mais que ceux qui ſont établis, pour être les chefs & la règle des autres, ne ſauroient tomber, que leur chute ne cauſe de grandes ruines.

Aug. de merit. & remiſſ. pecc.

In ſimilitudinem prævaricationis Adæ. Rom. 5.

D'où penſez-vous que viennent tant de déréglemens parmi les peuples, ſinon des péchés de ceux qui les gouvernent? Ils ſervent de ſpectacle au monde; on les regarde. Ils font la fortune des autres; on les imite. L'autorité de leur perſonne donne du poids à leurs exemples. Leur vie, quand elle eſt déſordonnée, eſt comme une excuſe publique, dont chacun ſe ſert pour juſtifier ſes mauvaiſes inclinations. Pluſieurs croient qu'il eſt utile, quelques-uns qu'il eſt honorable, & preſque tous, qu'il eſt permis de leur reſſembler dans leurs défauts mêmes; & comme il y a une flatterie de parole qui les porte à les louer du bien qu'ils ne font pas; il y a une flatterie d'action, par laquelle on prétend ſe faire un mérite auprès d'eux, non-ſeulement d'approuver, mais encore d'imiter tout le mal qu'ils font. Pourquoi voyons-nous dans la Religion ſi peu de foi pour les myſtères, ſi peu d'exactitude pour les mœurs, ſi peu de révérence pour les

lieux saints, si peu de respect pour les Sacremens? La vie irrégulière que mènent ceux que Dieu a élevés à la dignité de son Sacerdoce, est la source de ces désordres. Un intérêt sordide, une ambition démésurée, un faste séculier, une dissipation mondaine, passent de leurs ames dans celles des peuples. On se fait une Religion de ce qu'ils font, non pas de ce qu'ils enseignent. On croit avoir autant & plus de droit de se dispenser de la Loi de Dieu, qu'en ont ceux qui la savent & qui la prêchent, *tel est le Prêtre, tel est le Peuple*, dit un Prophète. Faut-il s'étonner s'il y a si peu de piété parmi les hommes; s'ils pèchent sans honte, puisqu'un tel exemple les autorise; & s'ils quittent le bon chemin, puisque ce sont leurs propres guides qui les égarent? *Isai.* 24.

Pourquoi voyons-nous de ces péchés qui passent de père en fils; qui sont comme originels, & qui se perpétuent dans les familles, ou par une corruption secrète qui se mêle avec le sang; ou par un juste jugement de Dieu, qui punit les pères par les enfans, & les enfans par les pères? Il n'y a rien de si commun, & personne n'y fait réflexion. Un père au lieu d'apprendre la crainte de Dieu à ses enfans, leur inspire tantôt par ses discours, tantôt par ses actions, les vices qu'il a; & leur forme insensiblement une vie semblable à la sienne: au lieu de corriger leurs passions naissantes, les nourrit par ses complaisances, les excite par ses persuasions, les fortifie par ses exemples, & leur laisse souvent après sa mort, avec l'héritage d'un bien mal acquis, la triste succession de son ambition, de son avarice, ou de sa vengeance. Une mère, après avoir passé ses meilleures années dans les vanités & dans les plaisirs, se plaît à composer de ses propres mœurs, les mœurs d'une fille, qu'elle idolâtre. C'est assez pour elle de lui avoir fait donner par bienséance une légère teinture de Religion, elle s'applique à lui donner l'esprit du monde, ravie de se remettre devant les yeux l'image de sa jeunesse mondaine, d'attirer sur une partie d'elle-même, l'encens qu'on commence à lui refuser, & de voir rajeunir, pour ainsi dire, sa vanité dans celle qu'elle inspire à cette ame sans expérience.

De-là vient qu'il y a des races orgueilleuses, des races avares, des races cruelles, où ces espèces de corruptions s'entretiennent visiblement, & deviennent comme héréditaires. S'il est donc vrai qu'il se fasse une communication de

péché d'un ordre supérieur aux inférieurs; reconnoissons que tous les hommes naissent dans la condition du premier, qui ayant reçu la nature humaine dans sa pureté, l'a corrompue dans cette première source, par laquelle elle coule dans ses descendans.

Mais ne confondez pas, MESSIEURS, la Vierge dont je dois vous parler, avec les hommes dont je vous parle. Effacez de votre esprit toutes les idées que je viens de vous donner. Marie étant choisie pour être la Mère de Jesus-Christ, & comprise dans l'ordre de la Rédemption, & de la réconciliation des hommes, tire de son élection & de sa dignité, le privilége de sa naissance. N'attendez pas que j'entasse ici des vraisemblances, ou que je suspende vos esprits par des subtilités étudiées, & par des applications ingénieuses des Ecritures. Je ne viens pas sonder un mystère que Dieu n'a pas encore révélé, ni mesurer ses miséricordes, ni marquer les temps & les momens de sa grâce, que les hommes doivent adorer, & qu'il n'appartient qu'au Père céleste de connoître. Je n'entreprends pas de prouver quelle Rédemption est plus noble & plus efficace; de celle qui détourne le mal, ou de celle qui le répare : de celle qui brise les fers, ou de celle qui les empêche : de celle qui prévient le pécheur, ou de celle qui le sanctifie. Laissons ces questions curieuses; & dans une fête que l'Eglise accorde à la piété des fidelles, ne disons rien qui ne les édifie, & qui n'aille directement à l'honneur de la sainte Vierge.

Dieu pour en faire un chef-d'œuvre de sa grâce & de sa puissance, & la remplir de l'abondance de son esprit, a voulu qu'il y eût une sainte proportion dans tous les états de sa vie, & que l'excellence de ses commencemens répondît à cette sainteté admirable, qu'il devoit ensuite produire en elle, par des accroissemens de lumière & de vertu : ensorte, qu'au lieu que l'homme juste, selon l'Ecriture; *lors même qu'il arrive à sa perfection, ne fait encore que commencer*, on peut dire de la Mère de Jesus-Christ, que lors même qu'elle commence, elle est déjà arrivée à sa perfection, & que pour prémices de la grâce, elle en a reçu la plénitude.

Cum consummaverit homo, tunc incipiet. *Eccl.* 18.

Je fonde cette vérité sur ce principe, que Dieu proportionne les dispositions des personnes aux grands effets qu'il a résolu d'opérer en elles. Il ne dépend pas des sujets qu'il choisit, pour accomplir ses grands desseins : les cœurs des

hommes ſont entre ſes mains, il les forme tels qu'il les déſire, & ſa grâce fait en eux tout ce que la Providence en attend. Les Rois du monde quelque ſages, & quelque éclairés qu'ils puiſſent être, ne ſont preſque jamais de choix qu'au haſard. Ils donnent les dignités, mais ils ne donnent pas les vertus néceſſaires pour les ſoutenir. Ils peuvent faire la fortune des hommes, mais ils ne ſauroient ajouter à leur mérite, & ſouvent répandant leurs grâces ſur des ſujets qu'ils ne peuvent pas en rendre dignes, ils ſont tort à leur ſageſſe, en communiquant leur bonté. Dieu n'eſt pas ſujet à cette foibleſſe; & choiſiſſant la Vierge pour être la Mère de Jeſus-Chriſt, il l'a comblée dès ſa Conception, de toutes ſes grâces, afin qu'étant pleine de Dieu, elle fût en état de devenir la Mère d'un Dieu. Il l'a ſéparée de tout le reſte des créatures, afin qu'elle n'eût point de part à leur corruption, & qu'elle le choisît pour elle, comme il l'avoit choiſie pour lui. Ainſi ſaint Bernard aſſure, qu'elle fut ſainte, avant que d'être née, qu'elle reçut tout-d'un-coup & la bénédiction, & la vie, & que devant produire la ſource de toutes les grâces, elle devoit en être remplie elle-même ſur le point de ſa production, & de ſon Etre dans l'ordre de la nature.

Quand il fallut bâtir un Temple digne de la grandeur & de la Majeſté de Dieu : *C'eſt un ouvrage de conſéquence*, dit l'Ecriture, *il ne s'agit pas de faire un Palais pour un homme mortel, mais de préparer une demeure au Dieu du Ciel & de la Terre.* Quel ſoin & quelle précaution n'y prend-on pas? On n'y emploie que les métaux les plus purs, les bois odoriférens & incorruptibles, les pierres les plus précieuſes & les plus durables, les mains d'ouvriers les plus induſtrieuſes & les plus ſavantes. David, cet homme ſelon le cœur de Dieu, n'eſt pas digne d'exécuter une ſi ſainte & ſi noble entrepriſe : il n'a pas toujours été le Juſte, le Clément, le Débonnaire; il faut une innocence qui n'ait jamais été ſouillée d'aucun crime, telle que celle d'un *enfant dans ſon âge le plus innocent & le plus tendre.* Quelle étoit cette habitation? Un Temple matériel & fait de main d'homme, pour ſervir de retraite à l'Arche, ce gage ſacré qu'il avoit donné à ſon peuple, d'une aſſiſtance particulière contre ſes ennemis. Toutefois c'eſt un deſſein digne de la grandeur & de la piété de ces deux Rois, de la gloire & de la magnificence de leur règne. Quel ouvrage donc, Chrétiens, doit être ce-

Opus grande eſt .. neque enim homini præparatur habitatio, ſed Deo. 1. *Paral.* 29.

Salomonem filium meum elegit Deus adhuc puerum & tenellum. 1. *Paral.* 29.

lui qui eſt deſtiné pour être l'habitation effective & corporelle d'un Dieu incarné ? quel doit être ce Temple bâti pour un Dieu, par un Dieu même ? Qui peut douter qu'il ne ſe ſoit intéreſſé à l'excellence & à la pureté de celle qu'il avoit choiſie entre toutes les femmes pour être ſa Mère ? qu'il n'ait voulu la rendre parfaite, afin d'apporter plus de diſpoſition au myſtère de ſon Incarnation, qu'il a opéré pour notre ſalut ? & qu'il n'ait employé ſa toute-puiſſance pour éloigner d'elle toute ſorte de corruption, & pour proportionner ſa perfection, à la dignité & au miniſtère qu'il lui avoit deſtiné avant tous les ſiècles ?

Ainſi, ſoit que je la regarde dans les Saints dont elle eſt ſortie, ou dans Jeſus-Chriſt qui eſt ſorti d'elle, je tire des preuves de ſes vertus. Elle eſt fille de ces chefs de famille qui ont joint la dignité du Sacerdoce avec la qualité de Princes, qui ont fait paſſer à la poſtérité la reconnoiſſance & le culte du vrai Dieu, qui ont conſervé au milieu de la corruption de tant de peuples, la loi naturelle en ſa pureté, & qui ont mérité par leur foi, d'être les pères des Fidelles. Elle eſt fille de ces vaillans Capitaines qui ont tant de fois répandu leur ſang pour le ſalut de la patrie, de ces Souverains qui ont régné ſur le peuple de Dieu, dont l'autorité n'étoit pas établie par une preſcription humaine, mais par la puiſſance de Dieu même, qui leur avoit mis la couronne ſur la tête par la main de ces Prophètes : Enfin elle eſt fille de David le plus doux de tous les hommes, de Salomon le plus ſage, de Joſias le plus religieux de tous les Princes. Mais je ne regarde point de qui elle eſt née, je regarde ſeulement qui eſt né d'elle. Je ne remonte pas à ſon origine, je deſcends à ſa poſtérité, & ſans m'arrêter à la gloire qu'elle tire de ſes ancêtres, je paſſe à celle qu'elle tire de ſon Fils. C'eſt de lui qu'elle a reçu le privilége *d'être délivrée du péché* dans la Conception, & *de l'inclination au péché* dans la ſuite.

II. PARTIE

QUOIQUE par un excès de charité, & par une miſéricorde infinie, Jeſus-Chriſt ait répandu ſon ſang pour nous réconcilier avec ſon Père, & pour détruire l'empire du péché ; toutefois pour abattre notre orgueil, pour exercer notre vertu, & pour nous tenir dans une continuelle dépendance de ſa grâce, il a laiſſé en nous un certain penchant, que ſaint Auguſtin appelle le poids de la cupidité

qui nous pouſſe au mal, preſque malgré nous ; & qui étant un reſte du péché originel, eſt la ſource & la ſemence des maux que nous faiſons, & des maux que nous ſouffrons dans tout le cours de notre vie. C'eſt cette guerre intérieure de la chair contre l'eſprit, & de l'eſprit contre la chair, qui faiſoit gémir l'Apôtre S. Paul, & qui lui faiſoit dire, les larmes aux yeux : *Hélas ! qui me délivrera de ce corps de mort ?* d'où me vient cette contradiction de moi-même contre moi-même ? Je ſens en moi deux inclinations contraires ; & preſſé d'un côté par la grâce qui m'appelle, & de l'autre par la cupidité qui m'entraîne, je fais ſouvent le mal que je voudrois éviter, & je ne fais pas le bien que je voudrois faire.

Quis me liberabit decorpore mortis hujus ? Rom. 7.

Auſſi la Théologie nous apprend que l'état des juſtes mêmes en ce monde eſt encore imparfait, & que la Rédemption de Jeſus-Chriſt n'eſt pas encore achevée. Je ſai qu'elle eſt *abondante* quant au mérite, puiſque Jeſus-Chriſt n'a rien fait, qui ne ſoit d'un prix infini ; quant à l'étendue, puiſqu'il a répandu ſon ſang pour tout le monde ; quant à l'effet, puiſqu'il a détruit le péché. Mais comme ce ſeroit une erreur de dire qu'elle a été défectueuſe, c'eſt une vérité de dire qu'elle n'eſt pas encore achevée à notre égard. C'eſt la doctrine de ſaint Paul dans ſon Epître aux Romains. En effet, Jeſus-Chriſt a détruit le fond du péché, mais il n'a pas détruit en nous l'inclination au péché. La tête du Serpent eſt coupée, mais il ne laiſſe pas d'avoir encore des mouvemens dangereux. Nous ſommes ſauvés de la mort de l'ame, mais nous ne laiſſons pas d'être infirmes. Jeſus-Chriſt eſt tracé en nous, mais il n'y eſt pas encore formé. Car il y a cette différence entre la création & la régénération ſpirituelle, que dans la première, les créatures ſont des ouvrages dans leur bonté & dans leur perfection naturelle ; mais dans la régénération, c'eſt un ouvrage imparfait, & *un commencement de créature* que Dieu a voulu former par ſa grâce & pour ſa gloire. C'eſt-à-dire que dans le baptême la grâce eſt répandue dans l'ame du pécheur ; mais le corps porte encore les marques & les caractères du péché. Une partie de nous-mêmes nous élève à Dieu, l'autre nous rabaiſſe vers les choſes créées : l'une nous aſſujettit à la Loi, l'autre nous révolte contre la Loi ; & par un aveuglement déplorable, nous ſuivons le plus ſouvent celle qui nous égare, au préjudice de celle qui peut nous conduire.

Copioſa apud eum redemptio. Pſal. 129.

Rom. 5.

Vidit Deus cuncta quæ fecerat, & erant valde bona. Gen. 1.

Voluntarie genuit nos verbo veritatis ut ſimus initium aliquod creaturæ ejus. Jac. Ep. c. 20.

De-là viennent tant de préventions & de faux jugemens qui nous font préférer les règles du monde à celles de l'Evangile. De-là ces empreſſemens naturels qu'on a pour ſe ſatisfaire ſoi-même, & ces irréſolutions perpétuelles, lorſqu'il s'agit de ſervir Dieu. On trouve, à la faveur de ſes paſſions, des facilités à tout entreprendre; à la pourſuite du ſalut, tout incommode, tout ennuie. On ſe fait un plaiſir de ſuivre ſa volonté propre dans les choſes mêmes les plus difficiles: on ſe fait un ſupplice de ſuivre la volonté de Dieu dans les choſes même les plus aiſées. Que dirai-je de ces tiédeurs qui rendent nos prières inutiles & nos dévotions languiſſantes? Nous ne faiſons pas un pas dans les voies de Dieu, que nous ne ſoyons prêts à tomber. L'erreur nous tente pour nous aveugler, le travail pour nous abattre, la volupté pour nous amollir, le chagrin pour nous décourager. Faut-il ſe déterminer au bien? quels combats, quelle violence! Faut-il accomplir la Loi? il y a je ne ſai quoi en nous qui s'y oppoſe, même malgré nous. Faut-il s'abſtenir d'un plaiſir défendu? la défenſe même irrite le déſir, & tout ce qui paſſe pour devoir, devient une peine.

Ce n'eſt pas ici une peinture d'imagination que je fais, c'eſt le portrait au naturel de chacun des hommes. Je ne veux autre preuve de ce que je dis que le témoignage de vos conſciences. C'eſt une vérité qui ſe fait ſentir, & qu'on n'a pas beſoin de prouver. Ce qui a fait dire à ſaint Auguſtin, que le péché originel eſt un point que la foi nous enſeigne, & que notre expérience nous confirme; qu'encore qu'il ſoit obſcur dans ſes principes, il n'eſt que trop évident dans ſes effets; Que s'il eſt difficile de le croire, il paroît encore plus difficile de ne le pas croire; que ſi ce myſtère eſt incompréhenſible à l'homme, l'homme eſt encore plus incompréhenſible ſans ce myſtère: que les payens mêmes en ont été frappés, & que d'un côté la lumière de leur eſprit ne leur permettant pas de ſe repréſenter Dieu autrement que ſouverainement bon & juſte; d'ailleurs la nature leur criant de toutes parts que l'état de la vie étoit viſiblement un état de condamnation & de ſupplice; n'oſant mal penſer de la bonté de Dieu, & ne pouvant douter de la misère de l'homme: *ils en ont vu les effets, mais ils en ont ignoré la cauſe.*

Mais pourquoi m'arrêterai-je à vous décrire nos misères, au lieu de vous entretenir des grandeurs de la Vierge, dont

nous célébrons aujourd'hui la fête ? Toute la grâce que Dieu fait aux Juſtes, ne va qu'à tempérer l'ardeur de leur convoitiſe, & à réprimer leurs paſſions déréglées. Mais la grâce qu'il donne à Marie éteint le feu de ſes paſſions juſqu'aux dernières étincelles, deſsèche l'amour propre juſqu'à ſes racines, & empêche le péché, non-ſeulement de régner en elle, mais encore d'habiter en elle. Il n'étoit pas de la bienſéance qu'elle fût ſujette à ces mouvemens irréguliers, qui troublent le repos de l'ame, ni que la convoitiſe, qui eſt la peine & la cauſe du péché, réſidât dans celle qui devoit être la Mère du Sauveur du monde.

Pour bien entendre ce privilége que Dieu lui a accordé, il faut remarquer, qu'il y a deux choſes qui retardent ordinairement la perfection des hommes. La difficulté qu'ils trouvent à faire le bien les rebute; l'inconſtance & l'inégalité de l'eſprit humain les porte au relâchement dans le bien qu'ils font. Ne vous étonnez pas ſi je fais ſouvent des oppoſitions de la nature avec la grâce : pourrois-je mieux vous faire connoître la ſainteté de la Mère de Dieu, qu'en vous découvrant la corruption des enfans des hommes ? Je dis donc que la Vierge, par une grâce particulière, a marché dans les voies du Seigneur ſans peine, qu'elle y eſt demeurée ſans interruption, & qu'elle n'a regardé que Dieu, comme l'unique fin de ſes actions, ſans aucun mélange ni d'intérêt, ni d'amour propre. Ce ſont des ſuites de ſa première ſanctification.

L'eſprit de l'homme au moment de ſa création fut éclairé de la lumière d'intelligence, & ſa volonté reçut une heureuſe facilité de ſuivre le bien, enſorte que connoiſſant la vérité & réglant ſes actions ſur ſa connoiſſance, il jouiſſoit d'une paix profonde au-dedans de lui, dans le lieu de la béatitude où Dieu l'avoit mis. Comme ſon eſprit ſuivoit les ordres du Ciel ſans réſiſtance, ſon corps ſuivoit auſſi ſon eſprit ſans aucune peine. Mais étant ſorti de cet état de tranquillité & de paix par ſa déſobéiſſance, le péché a rompu cette union. Comme il s'étoit révolté contre Dieu, ſes ſens ſe ſont révoltés contre ſon eſprit, & voulant ſe rendre indépendant de ſon Créateur, il eſt devenu eſclave des créatures, qui ſemblent vouloir lui ſervir d'obſtacle à ſon ſalut. N'eſt-ce pas de-là que viennent ces contrariétés que nous ſentons en nous-mêmes, & cette guerre continuelle que nous ſommes

obligés de ſoutenir contre nos paſſions ? Il faut tantôt arrêter cette crainte imaginaire qui nous trouble, tantôt modérer cette fauſſe joie qui nous emporte, tantôt régler ce déſir violent qui nous inquiète, tantôt renoncer à ces fauſſes eſpérances qui nous trompent. Il faut tous les jours réſiſter à ſes amitiés & à ſes averſions naturelles, changer d'humeur & de coutumes, garder ſon cœur des paſſions naiſſantes & en arracher celles qui y ſont enracinées. Que cet état eſt rude, & qu'il eſt difficile de combattre inceſſamment contre ſoi-même ſans s'ennuyer, & ſans être ſouvent vaincu !

Je ſai que pluſieurs ne reſſentent pas ces troubles intérieurs. Il vivent tranquillement au gré de leurs déſirs, ſans remords, ſans inquiétude. Ils ne ſont pas tentés, parce qu'ils donnent d'eux-mêmes dans tous les objets des tentations. Ils n'ont point d'ennemis, parce qu'ils ne ſavent pas réſiſter; ce ſont des vaincus qu'on a accoutumés à la ſervitude, & qui ſont volontairement ſous le joug de leurs paſſions. Qu'ils ſachent qu'ils ſont d'autant plus à plaindre, qu'ils ne ſe plaignent pas d'eux-mêmes; qu'ils jouiſſent d'une fauſſe paix, qui vient de l'endurciſſement de leur cœur, & non pas de la ſureté de leur conſcience; qu'il y a dans la Religion, comme dans la navigation certains calmes plus dangereux que les tempêtes; & que le comble de toutes les tentations, c'eſt de ne pas s'apercevoir & de ne pas ſentir qu'on eſt tenté.

L'état de la Mère de Jeſus-Chriſt étoit un état de paix & de repos, qui ſuit naturellement l'innocence. Elle ne ſentoit point d'ennemis intérieurs, parce qu'elle étoit dans une ſoumiſſion entière à la volonté de Dieu. La grâce produiſoit l'obéiſſance, & l'obéiſſance à ſon tour produiſoit la grâce. La contemplation régloit ſon action, & ſon action n'interrompit pas la ferveur de la contemplation. La charité qui étoit affermie en elle, l'affermiſſoit dans la pratique des autres vertus. Sa raiſon ne diminuoit pas ſa foi, mais ſa foi perfectionnoit ſa raiſon. Dieu ſeul étoit le principe, Dieu ſeul étoit la fin de ſes actions. Les paſſions ne troublèrent jamais ſon ame, & par tout ce qui nous eſt marqué dans l'Evangile, nous connoiſſons qu'elle n'a été ni émue par les louanges, ni touchée par les injures, ni abattue par les mépris, ni laſſée par les travaux, ni ébranlée par les périls &

par les souffrances. Quoiqu'elle n'eût point de difficulté, elle n'eut pas moins de mérite. Le temps que nous employons à résister à nos passions, elle l'employoit à multiplier les actes de sa charité. Nous combattons ; mais les Philistins fuyoient devant cette Arche du Seigneur. Notre vie est une révolution & un cercle perpétuel de chutes & de rechutes, de péché & de pénitence ; la sienne a été une suite constante de bénédictions & de vertus, dont l'une étoit l'effet & la récompense de l'autre ; & comme elle ne sentoit point de difficulté, elle n'étoit sujette ni au relâchement ni aux défaillances.

La marque la plus sensible de la foiblesse & de la corruption de la nature, c'est la disposition malheureuse de nous fortifier dans le mal, & de nous relâcher dans le bien que nous faisons. Le vice croit & se multiplie, la vertu s'affoiblit & diminue ; & comme ceux qui sont bons cessent aisément de l'être, ceux qui sont méchans sont portés à l'être toujours davantage, si Dieu les abandonne à eux mêmes, parce que le péché monte dans l'ame par des degrés imperceptibles, & qu'il prend toujours de nouvelles forces, quand on le néglige. Ces conversations inutiles & vagues, où vous vous mêlez de parler de tout, de juger de tout indifféremment, seront bientôt non-seulement vaines & indiscrètes, mais encore scandaleuses & funestes au prochain ; & si Dieu ne pose sur vos lèvres cette garde de circonspection, que lui demandoit le Roi Prophète, il en sortira bientôt des traits sanglans d'une médisance empoisonnée. Vous désirez de vous enrichir par des voies même légitimes ; si vous entretenez cette passion, bientôt vous ne craindrez point d'être injuste quand il s'agira de vos intérêts : vous n'épargnerez ni le sacré ni le profane, vous jouirez de votre bien avec avarice, vous regarderez celui des autres avec envie, & peut-être enfin le lui prendrez-vous avec violence. Vous mépriſez un pauvre en passant, & négligez de l'assister de vos aumônes ; vous en mépriserez un autre, vous vous formerez insensiblement un cœur cruel ; & dusse périr à vos yeux une partie des misérables, que vous avez peut-être rendus tels par vos oppressions, vous serez insensible & impitoyable. Vous avez quelque peine sur quelque point de Religion, si vous ne recourez au principe, il vous prendra une curiosité dangereuse, votre esprit se perdra dans les mystères que vous voudrez approfondir : votre foi deviendra foible & chancelante, vous dou-

terez, & peut-être enfin malheureuſement vous ne douterez plus.

Mais comme le vice prend des forces dans les hommes du monde, la vertu s'affoiblit auſſi dans les gens de bien. Par un orgueil ſecret qui nous fait toujours imaginer plus parfaits que nous ne ſommes, ou par une molle condeſcendance qui nous porte à nous épargner & à nous donner des libertés & des ſatisfactions recherchées, nous venons à interrompre le cours de nos bonnes œuvres. On ſent d'abord je ne ſai quel dégoût pour les exercices de piété : on ſe laſſe de la prière ; l'eſprit s'amollit ; on ſe perſuade qu'il faut ſe ſoulager : on raiſonne après ſelon ſes déſirs : on appelle un peu de relâche, ce qui eſt un relâchement entier : on prend pour néceſſité ce qui n'eſt que pure délicateſſe ; & ſous le nom d'adouciſſement d'une trop grande auſtérité, ſous prétexte de s'accommoder ſagement à la foibleſſe humaine, on deſcend par degrés juſqu'au déréglement, & l'on ſe familiariſe avec la mort & le péché, ſelon les termes de l'Ecriture.

Heureuſe & très-heureuſe la condition de la Mère de Jeſus-Chriſt ! Le péché n'a pas eu de progrès en elle, non pas même de commencement, & la vertu n'y a point eu de relâchement ni de fin. Dieu avoit ordonné dans l'ancienne Loi que le feu qui étoit allumé dans le Tabernacle, brûleroit continuellement, & que des mains ſacrées y mettroient ſouvent du bois pour l'entretenir : pour nous apprendre avec quel ſoin nous devons entretenir en nous la charité, ce feu que Jeſus-Chriſt eſt venu apporter dans le monde, qui nous étoit repréſenté par cette figure. Il n'y a eu que la ſainte Vierge qui ne laiſſa jamais amortir en elle ce feu divin. Elle l'entretenoit dans ſon cœur par des accroiſſemens perpétuels de grâce, par des renouvellemens de ferveur & de piété, par ſon attention à méditer & à pratiquer la Loi de Dieu, en quoi conſiſte ſa louange eſſentielle. *Bienheureux le ventre qui vous a porté*, s'écria dans l'Evangile une femme ſurpriſe de la doctrine de Jeſus-Chriſt & de l'éclat de ſa ſainteté & de ſes miracles ! Dieu plutôt, répond le Sauveur : *Bienheureux ceux qui écoutent la parole de Dieu, & qui la pratiquent* ! Veut-il affoiblir ou diminuer la louange véritable qu'on donne à ſa ſainte Mère ? Rejette-t-il cette béatitude qu'on lui attribue, d'avoir porté le Fils de Dieu dans ſes entrailles ? Ne reconnoît-il pas quel eſt le bonheur de cette Virginité féconde qui

Luc. 11. 27.

Luc. 11. 28.

a enfanté le Meſſie ſi long-temps attendu ; & ne veut-il pas qu'on eſtime cette bénédiction que les Prophètes ont prédite, & que les Patriarches ont ſouhaitée avec tant de paſſion dans leur famille ? Non, non, dit ſaint Auguſtin, bien loin d'ôter à Marie la gloire qu'on lui donne, il la relève, comme s'il diſoit, il eſt vrai qu'elle m'a porté dans ſon ſein, qu'elle m'a nourri de ſon lait ; mais elle me porte dans ſon cœur & ſe nourrit de ma parole : elle m'a fourni ce corps mortel ; mais elle a reçu mon eſprit qui fait vivre éternellement : elle a ajouté foi à la parole d'un Ange & m'a conçu pour le ſalut du monde, & c'eſt une béatitude qui lui eſt propre ; mais elle écoute Dieu parler ſans ceſſe à ſon cœur, & elle accomplit toutes ſes paroles, & c'eſt-là la béatitude eſſentielle de tous les hommes. Faut-il donc s'étonner ſi elle n'a eu aucune *inclination au péché*, & ſi elle n'a point eu de part *aux œuvres du péché* !

III. PARTIE.

ETRE pécheur de naiſſance, ſe trouver enveloppé dans le crime, avant que d'être capable de le commettre ; être ennemi de Dieu dès qu'on eſt homme, c'eſt un état déplorable. Mais on peut dire que c'eſt plutôt notre malheur que notre faute. Nous ſommes auſſi dignes de pitié que de châtiment. Quelque juſtes que ſoient les jugemens de Dieu ſur nous, nous ſerions innocens, ſi le premier homme l'eût été, & nous ne méritons la mort, que parce qu'il a été notre parricide. Etre pécheurs d'inclination, c'eſt-à-dire dans une crainte continuelle de perdre ſon ame, languir dans une triſte néceſſité de s'oppoſer à ſes inclinations les plus naturelles, entretenir une diviſion entière de ſoi-même contre ſoi-même, c'eſt un état bien dur & bien violent. Mais après tout c'eſt un danger, non pas un péché ; ces combats peuvent être heureux ; & ſi c'eſt une occaſion de chute pour les foibles, c'eſt une matière de triomphe par les Saints. Mais être pécheurs d'action & d'effet ; ſe ſentir dans un engagement actuel & perſonnel au péché ; non-ſeulement être abandonné de Dieu, mais avoir abandonné Dieu ſoi-même, ce n'eſt pas notre malheur, c'eſt notre faute ; ce n'eſt pas une foibleſſe, c'eſt une malice qu'il faut expier par une ſévère pénitence.

Si la Vierge a été exempte de la tache & de l'inclination au péché, avec combien plus de raiſon a-t-elle été exempte des œuvres du péché : s'il eſt vrai que *les pères ſoient les ſources de la gloire de leurs enfans*, ſelon la parole de l'Ecriture : Gloria filiorum patres eorum. *Prov.* 17.

si le Fils de Dieu n'a pas dédaigné cette gloire en qualité d'homme, s'il s'avoue & se reconnoît vrai & légitime enfant de Marie, par l'honneur & par l'obéissance qu'il lui rend; s'il veut que son Evangeliste soit l'historien de sa naissance, & termine sa généalogie par ces mots : *De laquelle*

De qua natus est Jesus. *Jesus-Christ est né* : Si dans les principales rencontres de sa vie, & même dans l'action la plus glorieuse de son ministère, *quand il paroîtra dans sa majesté*, Juge des vivans & des morts, il ne veut point d'autre qualité que celle de *Fils de l'Homme*, s'il s'honore enfin & se glorifie du nom de la Mère dont il est né, ne peut-on pas tirer de-là une conjecture certaine qu'elle n'a pas été sujette au péché ? L'humilité de Jesus-Christ *l'a abaissé jusqu'a l'anéantissement* : sa bonté lui a fait souffrir toutes les ignominies qu'on peut faire au dernier des hommes : non-seulement il a enduré les outrages avec patience, mais encore il en a fait gloire. Mais quand il s'agit du moindre ombrage du péché, le moindre soupçon lui paroît incompatible avec sa pureté, il repousse la calomnie. Or si sa mère eût été reconnue capable & susceptible de péché, on auroit pu confondre la réputation de l'un & de l'autre, & douter si le Fils étoit pécheur, en voyant la mère pécheresse. Il a donc fallu, dit S. Augustin, qu'elle ait été privilégiée : car ayant mérité de concevoir & de mettre au monde celui qui certainement a été exempt de tout péché, elle a reçu plus de grâce, que qui que ce soit pour vaincre entièrement le péché.

Cum sederit filius hominis in sede majestatis suæ. *Matth.* 19.

Exinanivit semetipsum. *Philipp.* 2. 7.

Quis ex vobis arguet me de peccato. *Joan.* 7. 46.

Aug. de nat. & grat. 6. 36.

Il étoit juste que Dieu la prévînt de toutes les qualités qui pouvoient contribuer à la gloire de sa naissance, & ôter de l'esprit des hommes cette image de bassesse & d'infirmité qui paroissoit dans l'Incarnation. Elle devoit être la première preuve de la divinité de Jesus-Christ; fille d'une mère stérile, elle-même mère & vierge tout ensemble. Il falloit qu'elle fût aussi une des preuves de sa sainteté par une vie pure & irréprochable. Je sai bien que dans l'ordre de la généalogie du Fils de Dieu, il se trouve parmi ses ancêtres & des hommes vicieux & des femmes même déréglées, pour montrer, dit S. Jérôme, qu'il n'étoit pas seulement venu au monde pour couronner les Justes, mais encore pour faire grâce aux pécheurs. Mais lorsqu'il s'agit de contribuer immédiatement à la naissance du Sauveur, & d'ôter tous les prétextes, que pouvoient alléguer les esprits incrédules & infi-

delles, pour ne pas croire à sa doctrine ou à ses miracles, il s'est choisi une mère vierge de corps & vierge d'esprit, dont la réputation & la sainteté pussent être liées à la sienne.

Revenons à nous, MESSIEURS : la Vierge dont nous prêchons la pureté, ne sera pas moins honorée par les soins que nous prendrons de l'imiter, que par les louanges que nous lui donnons. J'ai fait dans tout ce Discours le portrait de l'homme en général, c'est à chacun de nous à faire le sien en particulier. Comme il ne s'agit pas de réformer toute la nature, mais de nous corriger nous-mêmes, ce seroit peu de savoir ce qui convient à tous les hommes dans l'état du péché où ils sont nés, si nous ne connoissions ce qui nous convient personnellement dans l'état des péchés où nous vivons. Car encore que cette corruption soit commune & la même en tous par sa racine; elle prend néanmoins diverses formes, selon que l'ame s'y abandonne plus ou moins, & que la concupiscence déterminée & excitée par les occasions & par les objets, se répand d'un côté plus que d'un autre. C'est de-là que viennent ces défauts essentiels, auxquels nous nous attachons par des passions vives & agissantes; ces péchés de tempérament & de complexion qu'on peut dire originels, même après le Baptême, qui sont nés avec nous, qui croissent avec nous, qui demeurent comme imprimés dans la substance de l'ame, & qui tiennent à nous par tant de liens; qu'il faut un soin continuel, & une grâce extraordinaire pour les arracher entièrement, parce qu'ils sont en nous une espèce de nature.

Telle est la condition des hommes, chacun a son penchant & son caractère de vice. L'un est violent & colère, rien ne peut adoucir son ame féroce, quand elle est une fois émue. S'il ne peut achever une oppression, il intentera des procès, il suscitera des querelles, il troublera le repos de tous ses voisins. L'autre ne cherche qu'à s'agrandir; toute son ame sans réflexion se répand en désirs ambitieux. La vanité est la règle de ses actions, il n'y a point de rang qu'il ne prétende, point d'homme heureux qu'il ne haïsse, & que dans son cœur il ne fasse descendre de son élévation, pour se mettre lui-même à sa place. On voit des avares de naissance : toutes leurs vues vont à acquérir & à amasser. Leurs mains tombent de leur propre poids sur le bien d'autrui, & s'attachent à tout ce qui les accommode, sans aucune règle de droit ou

d'équité. Il y a des naturels pesans & paresseux ; rien ne les touche, ni les remords de leur conscience, ni les avertissemens des hommes, ni la crainte des jugemens de Dieu, ni les grâces qu'il leur fait, ni les afflictions qu'il leur envoie : s'ils se réveillent quelquefois, ils retombent aussitôt dans leur assoupissement ordinaire. Les uns enfin sont injustes, les autres voluptueux, & chacun a sa tache originelle & sa foiblesse de tempérament. Comme il y a dans les corps infirmes ou blessés des parties foibles, où se jettent toutes les mauvaises humeurs ; il y a de même des endroits foibles dans nos mœurs, où se jette toute la mauvaise constitution de l'ame.

Il faudroit se roidir sans cesse contre ces torrens d'iniquité, cependant on s'y abandonne. On ne pense pas être fort coupable parce qu'on aime ses fautes : on craint de toucher à ces endroits tendres. Un avare voudra bien se sauver par le jeûne & par l'abstinence, mais non pas par la charité & par la libéralité envers les pauvres. Un orgueilleux fera des libéralités éclatantes aux Hôpitaux & aux Eglises, mais il ne voudra céder à personne, quelque justice qu'il y ait. Un médisant consentira volontiers à ne pas prendre le bien d'autrui, pourvu qu'on lui sauve le droit de déchirer la réputation de tout le monde. Chacun se fait des restrictions sur son salut selon son humeur, & met toujours à part ses péchés de tempérament : comme s'ils étoient moindres, parce qu'on les aime : comme s'ils étoient moins dangereux, parce qu'ils sont plus naturels : comme s'ils étoient plus pardonnables, parce qu'on les commet plus souvent : comme s'il suffisoit pour se justifier de dire, cela est dans mon sang, c'est ma complexion, c'est mon étoile ; & comme si cette corruption naturelle étoit une raison pour nous défendre de la justice de Dieu, & non pas un sujet de recourir à sa miséricorde.

Rompons ce naturel qui nous porte au mal, par l'exercice des vertus contraires. Appliquons d'une main impitoyable le terrible, mais salutaire appareil de la pénitence, à ces plaies envenimées. Veillons sur ces endroits foibles, de peur d'y être surpris : combattons-y de peur d'y être vaincus, employons-y nos forces : appelons à notre secours celle qui est la protectrice des pécheurs & l'ennemie du péché, & qui peut nous obtenir par ses puissantes intercessions la grâce, & la gloire que je vous souhaite, *Au Nom du Père, &c.*

PANÉGYRIQUE

PANÉGYRIQUE

DE

SAINT JOSEPH,

Prêché dans l'Egliſe des Carmelites du Faubourg Saint Jacques à Paris, l'an 1682.

Quis putas eſt fidelis ſervus & prudens, quem conſtituit Dominus ſuper familiam ſuam.

Qui penſez-vous que ſoit le ſerviteur fidelle & prudent, que Dieu a établi pour avoir ſoin de ſa famille?

Ce ſont les paroles de Jeſus-Chriſt dans l'Evangile de ſaint Matthieu, *chap.* XXIV.

BIENHEUREUX l'homme, qui ſert Dieu, quand il eſt exact & fidelle dans les devoirs que Dieu lui impoſe! Bienheureux l'homme dont Dieu ſe ſert, quand il eſt ſage & éclairé dans les miniſtères où il l'appelle! Mais bienheureux par-deſſus tout, celui qui joignant à la ſimplicité de ſa foi, les lumières d'une prudence évangélique, ſait obéir ou commander, & ſe cacher ou ſe produire, ſelon les ordres de la providence qu'il accomplit en lui, ou qu'il exerce ſur les autres!

Qui penſez-vous, MESSIEURS, *que ſoit cet homme fidelle & prudent* dont je parle, qui ſelon l'Evangile, eſt ſerviteur & maître tout enſemble; qui reçoit les ordres & qui les donne; qui ſe repoſe ſur l'amitié du Seigneur, & ſur la fidélité duquel le Seigneur même ſe repoſe? C'eſt Joſeph, père de Jeſus-Chriſt, époux de Marie, tuteur de l'enfance

de l'un, protecteur & témoin de la virginité de l'autre, chef établi de cette Sainte & divine Famille.

Tout humble & tout petit qu'il eſt à ſes yeux, il entre dans les puiſſances du Seigneur en reconnoiſſance de ſes ſervices. Comme il s'eſt abaiſſé ſous lui, il ſe voit élevé ſur les têtes les plus nobles & les plus ſacrées du monde. C'eſt à lui que volent ces eſprits céleſtes, qui portent aux hommes les paroles de Dieu, dans les rencontres importantes. C'eſt à lui que s'adreſſent les oracles divins, lorſqu'il s'agit de l'honneur de la Mère, ou de la ſureté du Fils, ou du progrès des myſtères que Dieu dévoile peu à peu, & qu'il diſpenſe avec poids & avec meſure. C'eſt lui qui veille à la garde du Tabernacle du Dieu d'Iſraël, qui tranſporte l'Arche de la nouvelle Alliance ſelon les beſoins, & qui tient en dépôt le prix du ſalut & de la rédemption des hommes. C'eſt lui, qui par ſes ſoins, & par ſon travail, fait ſubſiſter cette famille vierge & féconde, qui eſt l'image & l'origine de l'Egliſe, qui doit produire tant d'enfans ſpirituels, non par les principes de la nature, mais par les opérations de la grâce, & former ce Royaume de Dieu, qui n'a d'autres bornes que le Ciel, ni d'autre durée que l'éternité.

Mais, quoique toute puiſſance lui ait été donnée ſur la terre, il ne relâche rien de ſon humilité, ni de ſa ſoumiſſion. Tout maître qu'il eſt, il ſe tient dans l'ordre de ſerviteur ſage & fidelle, recueilli en lui-même, attentif à Dieu, dans la contemplation de ſa grandeur, dans l'attente de ſes Commandemens, dans l'exercice de ſa Loi, dans la dépendance de ſa grâce. C'eſt de ces deux états de ſujétion, ou de ſupériorité qui renferment toute la ſainteté de ſaint Joſeph, que je tire toute la matière de cet éloge. Tout ſemble concourir à la gloire de mon ſujet. L'Eſprit-Saint, Jeſus-Chriſt, Marie s'y intéreſſent. Que ne puis-je eſpérer des ſecours de l'un, de la grâce de l'autre, & des interceſſions de la Vierge, à qui nous dirons les paroles que l'Ange lui dit, & que ſaint Joſeph lui redit ſans doute pluſieurs fois : AVE MARIA.

DIEU, qui eſt le ſouverain bien, & la ſource de tous les biens, ſe communique diverſement à ſes Saints. Comme il les conduit à ſes fins par ſa grâce, qui ſelon ſaint Pierre, a pluſieurs formes; il leur donne divers caractères de ſainteté, ſelon qu'il convient à ſa gloire, ou à leur propre ſanctification, ou à l'utilité de ſon Egliſe, en faiſant dominer en

Multiformis gratia Dei. 1. Petr. 4.

eux quelqu'une de ſes perfections divines. Il y a des hommes de ſa miſéricorde qu'il enrichit plus pour les autres que pour eux-mêmes ; qu'il ſuſcite pour être comme les bienfaicteurs publics, & pour ſoulager les misères du reſte des hommes. Il y a des hommes de ſa puiſſance à qui il ſemble qu'il ait donné toute la force de ſon bras ; qui étonnent toute la nature, & la ſurmontent par des ſignes & des prodiges, quand il s'agit de faire connoître ſa vérité, ou de faire craindre ſes jugemens. Mais il y a des hommes de ſa providence, qu'il conduit comme pas à pas ; à qui il donne un eſprit droit & un cœur docile pour connoître ſes volontés & pour les accomplir, & même pour les découvrir aux autres. Voila le caractère de ſaint Joſeph. C'eſt un homme qui ſe confie en Dieu, & en qui Dieu ſe confie, qui eſt le ſujet & le miniſtre de ſes grands deſſeins ; qui ſe tient toujours entre les mains de la Providence de Dieu pour ſa propre conduite : entre les mains duquel, Dieu met ſa providence pour la conduite de Jeſus-Chriſt & de Marie. Ce ſeront les deux parties de ce Diſcours.

Illi viri miſericordiæ ſunt, quorum pietates non defuerunt. Eccli. 44.

Diviſion.

SI craindre Dieu & obſerver ſes Commandemens, c'eſt la juſtice de l'homme en général : ſi vivre de la foi, & renoncer à ſon propre ſens, eſt la juſtice du Chrétien : ſi s'anéantir à la vue des grandeurs de Dieu & s'unir à lui, eſt la juſtice particulière de ceux qu'il approche de lui par ſa grâce ; l'Evangéliſte pouvoit-il donner à ſaint Joſeph une qualité qui lui fût plus propre, que celle de Juſte, & pouvoit-il dans la ſuite mieux expliquer cette juſtice que par la ſoumiſſion & la dépendance, ou ce Saint demeure à l'égard de Dieu dans les principales actions de ſa vie ? Il ne choiſit rien de lui-même, & il s'abandonne à tous les choix que Dieu fait de lui, quoique ce ſoit dans des rencontres délicates & difficiles. Au premier ordre qu'il reçoit d'un Ange, il ſe lève ; il va ſans affoiblir ſon obéiſſance par des retardemens affectés, & ſans la faire valoir par les dangers, ou par les peines qu'il y prévoit. Il n'examine jamais le commandement qu'on lui fait : c'eſt aſſez pour lui qu'on lui diſe que Dieu commande. Il ne répond que par un ſilence reſpectueux & par une exécution prompte & fidelle.

I. PARTIE.

Joſeph cum eſſet juſtus. Matth. 1.

Il ne s'informe ni des cauſes, ni des deſſeins, ni des ſuccès : & jamais une indiſcrète curioſité, ni une vaine inquiétude ne troublent la ſimplicité de ſon cœur, ni la tranquil-

lité de son ame. Il ne se fait pas honneur devant les hommes des commissions qu'il avoit reçues ; il renferme son secret en lui-même, & ne veut avoir que le mérite de la foi & la gloire de l'obéissance. Aussi il ne s'ingère en aucun emploi, sans un ordre du Ciel qui le détermine. Il ne regarde ni les hommes, ni les moyens humains, pour sortir des difficultés où il se trouve. Pour chaque action qu'on fait de lui, il lui a fallu une révélation, une vocation, une mission particulière. Voilà quel est le caractère & la vertu de S. Joseph.

Quoiqu'il comptât des Rois pour ses ancêtres, & qu'il descendit de ces Souverains, que Dieu lui-même avoit mis sur le Trône, il se vit sans chagrin dans une condition basse & obscure, & ne demanda point de sortir de la voie qui lui avoit été marquée. Il y a dans le cours de sa vie, certains endroits touchans & sensibles, pour des ames nobles & généreuses. On sent doublement son malheur quand on connoît qu'on devroit être heureux. Rien ne gêne tant l'esprit de ceux qui sont sortis d'une maison illustre & opulente, que de se voir dans une condition misérable. On regarde avec chagrin la place qu'on occupe, & celle qu'on voudroit & qu'on devroit même occuper. Il reste dans le cœur un certain fond de courage que la nature soutient, & que la fortune ne peut entièrement abattre par ses disgraces ; & il y a dans le sang, je ne sai quoi, qui rappelle chacun à son origine. Saint Joseph supporta patiemment cet ordre rigoureux de la Providence. Il fut sans murmurer, tributaire de ceux, dont, par le droit de sa naissance, il auroit pu prétendre d'être le maître. La pauvreté ne lui parut pas honteuse, quand c'étoit Dieu qui l'avoit permise. Ce fut assez pour lui de trouver dans le travail de ses mains, de quoi conserver à Dieu une vie qu'il avoit destinée à son service, & il considéra dans son état, non pas les révolutions d'une bizarre fortune ; mais les dispositions d'une sage & adorable Providence.

Que ne fait-on pas aujourd'hui pour relever sa famille quand elle est tant soit peu déchue ? On se regarde avec pitié, & les autres avec envie. On se jette dans les intrigues, & l'on se sert avec adresse tantôt de ses vices & tantôt de ses vertus. On s'attache servilement à la fortune d'autrui, pour réparer les bréches & les ruines de la sienne. On tâche de regagner par ses bassesses, le crédit qu'on a perdu peut-être

par sa vanité. On amasse du bien par toute sorte de voie, pour racheter sa gloire par ses richesses. On cherche à se remettre en honneur par quelque alliance considérable. Pour élever un de ses enfans, on devient le tyran des autres, destinant ceux-ci à l'Eglise sans discernement & sans vocation, afin de mêler à des richesses d'iniquité le patrimoine de Jesus-Christ & de ses pauvres, forçant celles-là par des dégoûts continuels & par des persuasions violentes, à se jeter dans des Monastères; non pas pour se consacrer à Dieu, par une oblation volontaire, mais pour se sacrifier par désespoir à l'ambition de leurs parens, & à l'élévation de leurs frères.

C'est ainsi qu'on veut se tirer de la dépendance de Dieu. Joseph voulut au contraire s'y maintenir : il reconnut que sa perfection & sa véritable gloire consistoit dans cet abaissement volontaire. Les relations qu'il devoit avoir avec Jesus-Christ, devoient lui faire prendre ses mœurs & ses inclinations par avance. Comme il devoit contribuer à la naissance de l'Evangile, il devoit s'y préparer par la pratique anticipée des vertus & des conseils évangéliques. Il étoit convenable qu'il portât la ressemblance d'un Dieu infirme & humilié, dont il devoit être regardé comme le gouverneur & le père. Comme il devoit servir à cacher le Mystère de l'Incarnation jusqu'au temps qu'il fallut le manifester au monde, il falloit qu'il fût caché dans l'obscurité de sa condition, & qu'il devînt lui-même comme un mystère de la Providence.

Que j'aime à me le représenter sous un toît rustique, & dans une étroite & pauvre maison, loin du bruit & du tumulte du monde, se sanctifiant par le travail, par la retraite & par la prière ! Quel Palais renferma jamais une si auguste Famille ? Que dans ce sombre & petit espace, il se passe de grandes choses ? C'est-là que se traçoit le plan d'un monde nouveau, créé dans la justice & dans la sainteté de la vérité. C'est-là que commençoient à s'exécuter dans le temps les projets éternels de la miséricorde de Dieu, sur les hommes ingrats & coupables. C'est-là que se formoient les premiers modèles du culte spirituel & intérieur qui s'alloit établir, & que se jetoient les fondemens d'un Evangile inconnu, qui devoit être porté dans toutes les parties de la terre. C'est-là que Jesus-Christ, tout enfant qu'il étoit, faisant déjà l'office

de médiateur & de Pontife, comme dans un Sanctuaire, offroit à Dieu un sacrifice de prières & pénitences ; qu'il traitoit de notre salut avec son Père, & qu'il avançoit l'œuvre de notre réconciliation, pendant que les hommes occupés des biens de la terre & de leurs folles passions, sembloient courir à leur ruine. C'est-là enfin que Joseph & Marie admiroient les merveilles de Dieu, qu'ils voyoient croître l'objet de leur espérance & de leur amour, & qu'ils recueilloient dans leurs cœurs & ses actions & ses paroles. Ils recevoient son obéissance au-dehors, & lui rendoient leurs adorations au-dedans. Tous ces mystères se passoient dans cette humble mais vénérable retraite, sous les auspices de S. Joseph & sous le sceau de la Providence divine.

Mais voyons ce Saint entre les mains de Dieu, dans les principales & plus nécessaires circonstances de l'Incarnation de son Fils. Jesus-Christ devoit naître d'une mère vierge ; les Prophètes l'avoient prédit : ainsi le portoit le décret éternel de la réparation du salut des hommes. Comme cette merveille étoit au-dessus des lois de la nature, il falloit un Dieu pour l'opérer : comme elle étoit au-dessus de la portée de la foi & de la créance humaine, il falloit un homme pour le voiler. Le Saint-Esprit est l'auteur invisible du mystère, & Joseph est le voile mystérieux qui le couvre.

Ils se partagent, ce semble pour cet effet leurs fonctions & leurs offices ; l'un, par une secrète & féconde vertu, suppléant au défaut d'une stérile virginité, formoit dans le chaste sein de Marie, le corps sacré du Sauveur du monde ; l'autre, par une protection visible mettoit à couvert la naissance du Fils, & la réputation de la Mère, sous l'ombre du plus pur & du plus saint mariage qui ait été destiné dans le Ciel, & qui ait été contracté sur la terre. L'un se réservoit la puissance de l'opération intérieure, pour former cette foi vive, cette charité parfaite, cette humilité profonde, qui étoient les fondemens de sa grandeur ; l'autre étoit chargé du pouvoir de l'administration extérieure, pour la secourir dans ses besoins, pour pourvoir à toutes les nécessités de sa vie, pour être son consolateur dans ses troubles, & le compagnon de ses travaux dans la garde du dépôt sacré, également commun à l'un & à l'autre. Le Saint-Esprit enfin par sa grâce étoit dans le fond, le chef de ce Mystère : Saint Joseph dans

la suite en étoit par sa vigilance & par ses travaux le conducteur & l'économe.

Quelles qualités ne supposoit donc pas en lui un si glorieux ministère ? La providence de Dieu qui proportionne les hommes dont il se sert, aux emplois qu'il veut leur donner & aux desseins qu'il a sur eux, avoit versé sur celui-ci ses bénédictions & ses grâces. Son cœur étoit rempli de ces affections tendres & pures qu'une parfaite charité allume quelquefois dans les ames vierges, & qu'aucun objet ne peut altérer. Tel devoit être un cœur uni à celui de Marie. Son esprit étoit éclairé d'une foi constante & inébranlable, que les apparences humbles & pauvres ne pouvoient blesser. Tel devoit être cet esprit paternel, choisi pour élever Jesus-Christ dans ses tendres années, parmi les persécutions & les misères de la vie. Cependant il conserve en lui-même ce fond de sainteté que la Providence y a mis, jusqu'à ce que cette même Providence la mette en usage. Il ne choisit pas son état, il attend que Dieu le choisisse par une vocation expresse, & selon quelques anciens Pères de l'Eglise, extraordinaire & miraculeuse.

Plût à Dieu, MESSIEURS, que je pusse arrêter par cet exemple ceux qui se jettent témérairement dans le sacerdoce de Jesus-Christ & dans les ministères de son Eglise ! Quelle réflexion y fait-on aujourd'hui ? On n'y entre presque plus que par des vues intéressées. C'est un moyen de faire fortune, de vivre dans une honorable oisiveté, de se sauver du débris des affaires de sa famille, d'entretenir plus surement sous un habit sacré un luxe & des désirs séculiers & profanes. On regarde l'Eglise comme une terre de promission où coule le lait & le miel, qui porte des fruits, sans qu'on ait la peine de la cultiver, où il y a peu de travail & beaucoup de profit à faire. On croit qu'il est permis de se faire un héritage de celui de Jesus-Christ & de ses pauvres. On va prendre dans la maison de Dieu des revenus qu'on ne trouve pas dans la sienne. On vit de l'Autel, sans servir à l'Autel. On devient riche, si l'on peut, sans devenir charitable ; & comme on y est entré sans vocation, on y demeure sans honneur & sans conscience.

Saint Joseph n'entra qu'en tremblant dans le ministère de la famille de Jesus-Christ, & il s'en acquitta avec une fidélité inviolable. Avec quelle circonspection, avec quelle

dépendance de Dieu regarde-t-il le mystère que le Saint-Esprit venoit d'accomplir en Marie, avant même qu'il en fût instruit ? Voyez comme il se comporte dans une affaire aussi délicate. Il ne s'abandonne pas à ses soupçons : il ne s'arrête pas aux apparences, de peur de blesser la vérité : il fait ses réflexions à loisir, & le trouble où il est ne lui fait rien perdre de sa patience. Il ne consulte personne dans la crainte qu'il a que la charité n'y soit offensée ? Il n'accuse pas son Epouse ; il ne convenoit ni à sa bonté ni à sa justice d'en user ainsi. Il ne lui découvre pas à elle-même le sujet de son inquiétude, de peur que cet éclaircissement ne fit quelque peine à sa pudeur : il lui semble qu'il lit dans ses yeux & sur son visage des preuves convaincantes de son innocence : il sait qu'une Vierge devoit enfanter, & il croit que cette Vierge pourroit être Marie : aimant mieux présumer en elle un miracle que de la soupçonner d'une faute, & croire qu'une Vierge fût mère, que non pas que Marie fût coupable.

Mais au milieu des difficultés que lui opposent la raison & la nature, il en laisse le jugement à Dieu, & souhaite que dans les secrets de sa providence il se trouve quelque voie, pour justifier une créature, qu'il est porté de regarder comme innocente. Elle la justifie cette providence ; le nuage se dissipe, l'Ange paroît, Joseph est confirmé dans la vérité, & récompensé de sa foi par la révélation, & par la connoissance du Mystère où il devoit avoir tant de part.

Mais quel est son abandonnement à la providence de Dieu, lorsqu'après la naissance de Jesus-Christ il faut qu'il parte promptement, & qu'il le sauve des mains & du glaive du cruel Hérode ? Pourquoi faut-il, mon Dieu, que l'injustice & la violence règnent dans le monde en un temps où vous commencez à y exercer vos grandes miséricordes ? Ne tenez-vous pas en vos mains le cœur des Rois, pour les tourner selon vos désirs & vos volontés ? Ne brisez-vous pas les Sceptres & les Couronnes, quand il vous plaît de punir l'orgueil de ceux qui les portent ? Pourquoi faut-il que celui qui sauve Israël, erre au gré d'un tyran qui le persécute pour l'étouffer dans son berceau ? Ne sondons pas les secrets de Dieu, MESSIEURS, & dans l'affliction d'une famille qui lui est si chère & si précieuse, apprenons à souffrir sans murmurer, & à porter le poids des tribulations de la vie. Appre-

nons, à l'exemple de S. Joseph, à obéir aux ordres du Ciel, sans raisonnement & sans répugnance.

Il n'allégua pas la difficulté d'échapper à la vigilance d'un Roi furieux qui craint de perdre sa Couronne, & qui croit faire un coup d'Etat, de l'oppression & de la ruine de cet enfant qui lui fait ombrage. Il ne répondit pas que c'étoit l'exposer à l'insulte des étrangers, en voulant le sauver des ennemis domestiques: il ne remontra pas que dans un danger si pressant & qui sembloit inévitable, il falloit suspendre l'humilité pour un temps, & faire éclater la puissance; & qu'il étoit plus séant à la majesté de détruire le persécuteur, que de lui céder. Il ne demanda pas que l'Ange lui servit de guide: il portoit la fortune du monde, en portant celui qui devoit dire un jour, qu'il étoit la voie, la vérité, la vie.

Quelqu'idée que l'Ange lui eût donnée de la grandeur future de Jesus-Christ, il ne se scandalise pas de le voir réduit à la fuite, il s'élève par sa foi au-dessus des préventions de sa Nation, qui ne vouloit voir que de l'éclat & de la gloire dans le Messie. Il aperçoit au travers des infirmités de l'homme, les grandeurs invisibles & cachées de Dieu dans Jesus-Christ. On lui ordonne de partir, il exécute l'ordonnance; il ne s'informe pas du temps de son exil. Il prend aux malheureux une inquiète curiosité de savoir jusqu'où doit aller leur malheur. C'est une espèce de consolation de prévoir la fin de ses peines, & de trouver dans l'espérance de l'avenir de quoi soulager une affliction présente. Mais Joseph suit aveuglement les ordres dont il est chargé, & sans pénétrer dans l'avenir, sans craindre la longueur de son exil, il ne veut ni satisfaire sa curiosité, ni donner des bornes à sa patience.

Figurez-vous cet homme de la providence de Dieu, fuyant devant la face du Tyran qui avoit occupé le Trône de ses pères, chargé de Jesus-Christ & du Christianisme; portant les mystères de la Religion & l'Eglise errante dans son origine, sur la tête duquel roule le salut général du genre humain, & la vie du Sauveur des hommes; marchant à la faveur de la nuit, sans secours, sans guide, sans assistance; cherchant comme un criminel dans une terre étrangère, la sureté que son innocence ne lui donnoit pas dans la sienne; & traînant le Dieu d'Israël, pour aller éprouver dans la cruelle & barbare Egypte, l'ancienne captivité de son peu-

ple. C'eſt-là que dans une ſolitude, qui n'étoit interrompue, que par les ſoins qu'il prenoit pour Jeſus-Chriſt & pour ſa Mère, il poſſédoit un tréſor encore formé pour tout le reſte du monde. C'eſt-là que conduiſant le Fils de Dieu de déſert en déſert, pour lui faire conſacrer par ſa préſence ces lieux qui devoient être un jour habités par tant de Pénitens & de Solitaires, il ſe rendoit comme leur chef ſous Jeſus-Chriſt, & traçoit à ces Anges revêtus d'un corps mortel, ces fameux aſiles contre la corruption du monde, qui n'eſt pas moins irrité contre la vertu que l'étoit Hérode.

Sapientiacallidi eſt intelligere viam ſuam. *Prov.* 12.

Enfin, MESSIEURS, ſi *la ſageſſe de l'homme conſiſte à connoître ſa voie*, de s'y appliquer & de s'y perfectionner, c'eſt-à-dire de ſuivre les règles de ſon état, & de ne point ſortir des bornes de ſa vocation; quel Saint a jamais obſervé plus régulièrement cette pratique? Le Ciel l'avoit lié avec Jeſus & avec Marie, il ne paroît jamais qu'avec eux; hors de-là il demeure comme inviſible. Il étoit deſtiné à la prière & à l'action; il s'eſt tenu dans le ſilence, & l'Evangile n'a pas marqué dans les récits qu'il fait de lui une ſeule de ſes paroles; il ne chercha pas le commerce du monde, quand il fallut mener une vie cachée en Dieu avec Jeſus-Chriſt: Il ne ſe tint pas dans une oiſive ſolitude, quand il fallut agir pour la Famille dont il avoit été chargé.

D'où vient qu'on voit aujourd'hui ſi peu de Chrétiens s'avancer dans les voies du ſalut? C'eſt que perſonne preſque ne s'applique à la condition où Dieu l'a mis: chacun veut ſe ſanctifier ſelon ſon humeur & à ſa mode. Ceux qui font profeſſion d'être retirés, ou font venir le monde chez eux, ou vont eux-mêmes trouver le monde, ſous des prétextes ſpécieux: ceux qui ſont appelés à travailler, veulent faire les contemplatifs, & ſe font une dévotion de leur pareſſe. On voudroit être ce qu'on n'eſt pas, & l'on ne s'étudie pas à être bien ce que l'on eſt: ainſi l'on ne fait pas de bonnes œuvres; l'on ſe conſume en vains déſirs & l'on perd la perfection de ſon état à la vaine pourſuite d'une perfection imaginaire. Saint Joſeph n'eſt pas ſorti de l'ordre où Dieu l'avoit mis; il s'eſt tenu entre les mains de la providence pour ſa conduite; vous l'avez vu: il me reſte à vous faire voir que Dieu lui a mis ſa providence entre les mains, pour la conduite de Jeſus-Chriſt, de Marie & de ſes myſtères.

II. PARTIE.

DIEU, pour former ſes deſſeins, n'a pas beſoin du con-

ſeil des hommes ; parce qu'il eſt la Sageſſe éternelle. Pour les exécuter, il n'a pas beſoin du ſecours des hommes, parce qu'il eſt la puiſſance ſouveraine : toutefois il veut bien par un excès de ſa charité, quoiqu'il ne dépende point d'eux, ſe ſervir de leur miniſtère, & les aſſocier à la production & à l'accompliſſement de ſes ouvrages ; en quoi, dit ſaint Chryſoſtome, il fait paroître ſa bonté, puiſqu'il daigne partager ſa gloire avec les hommes ; en quoi il fait éclater ſa grandeur en ſe ſervant de ces foibles inſtructions, pour opérer de ſi grandes choſes.

C'eſt dans cette vue qu'il choiſit ſaint Joſeph, pour lui confier l'adminiſtration viſible de ſa famille ; & que le ſubſtituant à ſa providence, il le commet à tous les ſoins & à toutes les aſſiſtances ſenſibles qu'il ne peut lui rendre par lui-même ; & le prend, pour me ſervir de l'expreſſion de l'Abbé Rubert, comme un homme à gage, pour ſe décharger ſur lui des travaux & des miniſtères, dont par ſon inviſible & ſpirituelle Nature il étoit incapable. Il lui donne donc une providence de conſolation pour la Vierge, une providence d'inclination pour Jeſus-Chriſt, une providence de diſcrétion pour le ſecret des Myſtères. Expliquons cette matière, & reconnoiſſons en ce Saint les ſervices qu'il a rendus à Dieu, & les grâces que Dieu lui a faites.

Il étoit de l'honneur de la Mère de Jeſus-Chriſt, & de l'honneur de Jeſus-Chriſt même, qu'elle fût dans la condition du mariage, diſent les anciens Docteurs, & que Joſeph fût ſon époux. Il falloit que la vertu de l'une fût ſans ſoupçon, que la naiſſance de l'autre fût ſans reproche, & qu'il y eût un témoin inconteſtable de la Virginité de Marie, & par conſéquent de la Divinité de Jeſus-Chriſt. Quand je parle donc d'Epoux & de Mariage, Eſprits attachés aux ſens, baſſes & groſſières idées, chair & ſang, qui ne poſſéderez jamais le Royaume des Cieux, loin d'ici : je parle d'une union toute ſpirituelle, toute céleſte, qui a été par la grâce, qui s'entretient par une ſecrète correſpondance de chaſtes penſées, qui naît de la charité, & qui produit la charité dans deux ames pures & indépendantes des corps mortels qu'elles animent.

Or je dis que c'eſt pour la conſolation de la ſainte Vierge, que Dieu lui a donné pour époux, un homme qu'il avoit formé pour elle ; afin que dans une reſſemblance d'humeurs & de vertus, ils conſpiraſſent tous deux enſemble, à l'ac- Faciamus adjutorium

similé sibi. Gen. 2. complissement du plus grand de tous les mystères : ressemblance qui est la source de la paix & de la bénédiction des familles, & la première condition que Dieu a mise dans les mariages qu'il a faits. Cependant c'est celle qu'on néglige le plus aujourd'hui. C'est l'ambition, c'est l'avarice qui en décide. On ne demande pas quelle éducation on a eue, quelle est la probité & la sagesse ; mais quelle est la charge, quel est le bien qu'on a. On pèse à loisir tout ce qui regarde la fortune, & l'on passe légérement sur les qualités de l'esprit & du cœur, & sur la crainte de Dieu, qui est la source des unes & des autres. Le mariage n'est plus traité comme un Sacrement *Ephes. 5.* *en Jesus-Christ & en son Eglise* ; mais comme un trafic qui se fait de personne à personne, non pas selon le mérite qu'elles ont, mais selon le bien qu'elles possèdent. On ne songe qu'à se rendre riche, sans songer qu'il importe plus de se rendre heureux, & plus encore de se rendre Saint ; & pourvu qu'on ait pris toutes ses précautions sur l'intérêt, on laisse au hasard les mœurs, les inclinations, la conscience ; qui doivent adoucir ou aigrir à l'un & à l'autre, tous les momens de cette vie mortelle. C'est ainsi qu'on entre sans réflexion dans un engagement, où les fautes sont sans remède, où les peines sont plus sensibles, parce qu'elles touchent de plus près, & où elles sont plus fréquentes, par la funeste commodité qu'on a de se troubler les uns les autres.

C'est de-là que viennent tous les désordres, qu'on voit régner dans la plupart des mariages, ces inégalités, ces rudesses, ces chagrins qu'on se donne, qui font d'une maison destinée à la paix & à la société, comme un enfer perpétuel de discorde, d'inquiétude & de jalousie. De-là ces aversions ; qu'on a du seul objet légitime qu'on doit aimer, qui éclatent peu-à-peu par des refroidissemens, par des infidélités, & enfin par des ruptures manifestes. De-là la ruine des fortunes les mieux établies, par la mauvaise intelligence de deux personnes qui se disputent l'empire de la famille, qui veulent avoir leurs plaisirs & leurs biens à part, & qui trouvent souvent la consolation du tort qu'elles se font, dans celui qu'elles font aux autres. De-là la perte des enfans, par la mauvaise humeur d'un père, qui court après ses divertissemens, & qui par ses discours & par ses exemples leur inspire le mal, avant même qu'ils le connoissent : par la négligence d'une mère, que la passion du jeu, le désir de voir ou d'être

vue, & l'amour d'elle-même occupent toute entière, & qui croit au-dessous d'elle, d'avoir le moindre soin de sa famille. Tels sont la plupart des mariages : l'esprit du monde les a faits, & l'esprit du monde les trouble. On n'a pas pris conseil de Dieu, & l'on tombe dans les tentations & dans les piéges du démon.

Mais le mariage de Joseph & de Marie a été l'ouvrage du Ciel même. Ils ont été choisis l'un & l'autre par la sagesse de Dieu, formés l'un pour l'autre par l'ordre de Dieu, unis l'un à l'autre par l'esprit de Dieu. Mêmes conseils, mêmes desseins, même élection de genre de vie, même profession d'intégrité & de continence. Ainsi la paix, la justice, la charité ont elles-mêmes formé cette heureuse alliance. La soumission de Marie est volontaire, la domination de Joseph est respectueuse ; elle l'honore comme chef de la famille, il la respecte comme chef du mystère. Leur reconnoissance est mutuelle, & tous leurs intérêts sont saints, parce qu'ils n'ont qu'un objet, qui est Jesus-Christ. Faut-il sur l'Edit d'un superbe Empereur, aller faire profession publique de soumission & de servitude ? ils vont ensemble confondre leurs Noms avec les noms de tout l'Univers. Perdent-ils Jesus-Christ ? ils mêlent leurs vœux & leurs larmes : & comme ils ont une même affection, ils ont une même douleur. Apprennent-ils par les bruits publics les merveilles de sa sagesse ? ils demeurent comme immobiles dans leur commune admiration ; semblables à ces Chérubins, qui regardoient le propitiatoire, toujours unis à Jesus-Christ, & ne se séparant jamais l'un de l'autre.

Mais si Joseph console & assiste Marie, Marie à son tour le perfectionne, & répand sur lui les grâces dont elle est remplie. C'est l'ordre naturel que l'épouse tire sa noblesse de l'époux ; parce que c'est lui qui doit lui communiquer ses vertus & sa perfection. Mais cet ordre est renversé dans le sujet dont je vous parle : Joseph tire sa gloire de son Epouse ; c'est d'elle qu'il reçoit la fécondité puisque c'est d'elle qu'il reçoit J. C. pour son Fils : c'est elle qui est la règle de sa sainteté, puisqu'il est fait à sa ressemblance : c'est d'elle qu'il tient les liaisons qu'il a avec J. C. puisque c'est par elle qu'il en approche : c'est elle enfin qui acheve la sanctification de Joseph par la sienne.

Heureux l'homme, dit l'Ecriture, *qui trouve une femme qui le porte au bien !* Car combien en voit-on servir comme de tentations domestiques à leurs maris, leur inspirer leurs ressentimens & leurs vengeances, par une malignité artifi- Mulieris bonæ beatus ir. *Eccli.* 25.

cieuſe ; les porter par des ſollicitations intéreſſées à faire faveur ou injuſtice , allumer leur ambition par leurs déſirs preſſans de s'élever au-deſſus de leur condition & de leur fortune ; laſſer leur patience par les aigreurs , & leur faire payer chérement par les peines qu'elles leur font , la fidélité qu'elles leur gardent ; les engager par des complaiſances affectées , ou par leur humeur inſociable , à les abandonner à leur conduite ; & les contraindre ſouvent par les folles & exceſſives dépenſes qu'elles font , à chercher dans l'oppreſſion des pauvres , de quoi fournir à leur vanité & à leur luxe ?

Saint Joſeph , plus heureux que les autres hommes , s'uniſſoit à Dieu par la Vierge : en aimant ſon Epouſe , il aimoit la Mère de ſon Dieu. Il ne voyoit rien en elle qui ne lui inſpirât la piété. Ses paroles l'élevoient à Dieu , ſes regards ſanctifioient ſon cœur , ſa modeſtie régloit toutes ſes actions ; & ſa beauté , par un miracle perpétuel , ne faiſoit naître que des penſées chaſtes dans ſon eſprit. La beauté , toute innocente qu'elle eſt , ne laiſſe pas de faire des criminels. Elle ſert même contre ſon gré , aux deſſeins du péché ; elle corrompt les regards , elle excite de mauvais déſirs , elle fait naître l'orgueil dans celles qui la poſsèdent , ou les paſſions dans ceux qui la regardent. Elle eſt vaine ou dangereuſe , & devient fatale aux conſciences , ou par le déſir de plaire , ou par le plaiſir d'avoir plu. C'eſt une fleur agréable à voir , mais le ſerpent eſt caché deſſous , pour l'empoiſonner. La beauté de la Vierge , qui n'avoit jamais eu de commerce avec le péché , étant heureuſement mêlée avec la grâce , produiſoit des effets tout contraires , imprimoit le reſpect , inſpiroit la pudeur , répandoit je ne ſai quelle influence de ſainteté , excitoit de chaſtes déſirs ; & puriſiant les yeux de ceux qui la regardoient , ramenoit à Dieu les penſées qu'on auroit pu arrêter ſur elle. Quelle fût donc la pureté de ſaint Joſeph , entretenue par celle de Marie , dont il étoit le conſolateur & l'Epoux ; & par la grâce de Jeſus-Chriſt , dont il étoit le tuteur & le père , & ſur lequel Dieu lui avoit donné ſa providence paternelle.

Car encore que le Père Eternel ait toujours aimé ſon Fils , & qu'étant l'objet de ſes complaiſances dans l'éternité , il n'ait pas ceſſé de l'être dans la plénitude des temps ; il eſt vrai pourtant qu'il l'aime dans le Ciel d'une manière ſortable à ſon état glorieux. Mais dans le cours de la vie mortelle de

Jesus Christ, il faut un homme mortel, qui soit chargé de tous les offices de Père, qui ait pour un Dieu infirme & souffrant, un amour compatissant & sensible, & qui sente des affections proportionnées à ses besoins, & c'est-là la fonction & le ministère de saint Joseph.

Il est donc Père de Jesus-Christ; ce n'est pas seulement l'Eglise qui le nomme ainsi, c'est Marie elle-même, & Marie parlant à Jesus-Christ. Non pas qu'il ait contribué à sa naissance : le Fils de Dieu n'a qu'un Père dans l'éternité, comme il n'a qu'une Mère dans l'ordre des siècles; mais parce qu'il a un cœur paternel, & qu'il dispute d'amour & de charité pour lui, avec sa propre Mère. Quel attachement n'a-t-il pas eu à sa personne? quelles assistances ne lui a-t-il pas données dans ses besoins? Ne croyez pas qu'il se soit arrêté à ces vaines tendresses, & à ces frivoles admirations, dont les pères se font des amusemens, dans les premières espérances qu'ils conçoivent de leurs enfans : ne vous le représentez pas dans l'exercice d'une tranquille éducation, observant les progrès d'une raison naissante, & tirant de toutes les actions de ce Fils des conjectures admirables pour l'avenir. Pater tuus & ego, *Luc.* 9.

Il donne des preuves bien plus efficaces & plus solides de son amour, en des temps & en des occasions difficiles, dans l'exil, dans les persécutions & dans les souffrances. Il ne s'est pas pressé d'accompagner le Fils de Dieu dans le triomphe de sa vie publique. Il n'a pas voulu profiter de sa réputation, quand par des miracles éclatans il étonnoit les peuples. Il n'est pas allé recueillir les acclamations de ceux qui le béniſſoient, & qui couroient en foule sur son passage; & n'a pas cru devoir se faire honneur de ces prospérités, ni détourner sur le Père, une partie de la gloire du Fils. Il a laissé au Père Eternel cette providence glorieuse, & il s'est acquitté de toutes les fonctions de la providence laborieuse à l'égard de Jesus-Christ. Il le suit dans ses travaux, il porte avec lui ses premières croix, il prend part à ses humiliations & à ses souffrances. C'est là qu'il lui rend tous les devoirs d'un Père généreux, affectionné, fidelle, & passionné d'un amour extrême pour son Fils.

Je dis extrême, mais non pas aveugle, comme sont la plupart des affections des pères envers leurs enfans; espèce d'idolâtrie qui se pratique impunément dans le Christianisme. On les abandonne à leurs humeurs & à leurs caprices: on

flatte leurs passions naissantes qu'on laisse croître à la faveur d'une prétendue innocence. Une fausse tendresse empêche de corriger, & de discerner même leurs défauts : on rapporte à leur agrandissement & à leur fortune tout ce qu'on fait & tout ce qu'on pense. C'est pour les pousser dans les charges dont on ne les rend pas capables ; c'est pour fournir à un train de vanité qu'on leur a fait prendre ; c'est pour les élever à cette alliance ou ils ont la témérité d'aspirer, qu'on accumule ces richesses qui viennent de l'avarice, & qui servent à l'ambition, qui sont les fruits des péchés qu'on a déjà faits, & les moyens de ceux qu'on veut faire. On diroit que l'amour des enfans est incompatible avec l'amour de Dieu, & qu'on ne sauroit être bon père, sans devenir mauvais Chrétien.

C'est ici une des principales prérogatives de S. Joseph. Il ne sauroit y avoir ni de l'excès ni de l'abus dans son amour pour J. C. Quelque étendue qu'il lui donne, il trouve heureusement dans une même personne & son Fils & son Dieu. La nature & la grâce, la raison & la religion se trouvent confondues ensemble. L'empressement est pour lui une ferveur de piété. Toutes les puissances de son ame se rapportent à Jesus-Christ. Il n'est pas sujet à cette fatale division de cœur, qui est inévitable en ce monde, parce qu'il n'a qu'un seul objet, & que toutes ses passions sont saintes. S'il craint, c'est pour la personne de Jesus-Christ ; s'il désire, c'est pour ses besoins ; s'il souffre, c'est de douleur de le voir souffrir. Toutes les demandes qu'il lui fait sont des oraisons & des prières, & tous les devoirs paternels qu'il lui rend, sont autant de sacrifices & d'actes d'adoration qu'il fait à ce Fils, qui tout caché qu'il est sous la forme de Serviteur, est pourtant égal à son Père Eternel ; & qui tout égal qu'il est à son Père Eternel, ne laisse pas de se soumettre & d'obéir à saint Joseph. Je ne sai ici ce que je dois admirer davantage, s'écrie saint Bernard, ou la soumission de Jesus-Christ, ou la supériorité de Joseph. L'une est une grandeur sans comparaison, l'autre est une humilité sans exemple. Jesus-Christ a pris la foiblesse de l'homme pour le sauver ; Joseph a reçu la providence de Dieu, pour gouverner Jesus-Christ dans la conduite de l'Incarnation.

Et erat subditus illis. *Luc.* 1.

C'est selon les ordres de cette providence, dont il est comme le dépositaire, qu'il a gardé le secret du mystère si régulièrement. C'est ce Sacrement éternel *conclu dans le silence*

Silence de l'Eternité, qui devoit être conduit par le silence de Joseph dans le temps. Il y a une vocation à se taire, & une vocation à parler, un don de secret, & un don de publication de l'Evangile. La mission des Apôtres a été de le faire connoître au monde comme Fils de Dieu, & la mission de saint Joseph a été de le cacher au monde & de le faire passer pour son Fils. les uns ont levé le voile qui couvroit la divinité, l'autre l'a tenu tiré pour ne laisser voir que l'humanité. C'est ainsi qu'il a exercé cette providence silencieuse & muette, & qui par des précautions nécessaires devoit cacher les desseins de Dieu, jusqu'à ce que le temps de la révélation fût arrivé.

Secundum revelationem Mysterii temporibus æternis taciti. *Rom.* 16. 25.

Nonne hic est fabri filius. *Matth.* 13. 55.

Concluons ce Discours, MESSIEURS, & cherchons dans les vertus de ce Saint, ce qui peut exciter les nôtres. Si par une foi vive il a suivi avec ardeur & avec courage les ordres qu'il reçut de Dieu, au milieu de tant de périls & de fatigues; pourquoi demeurons-nous dans nos irrésolutions, & dans nos incertitudes, lorsque la voix de Dieu par tant d'endroits différens nous appelle à la pénitence? Si dans l'ardeur de son amour pour Jesus-Christ, il a par un esprit & un cœur paternel, employé ses soins, son travail & ses veilles à son éducation & à son soulagement; pourquoi sommes-nous si indifférens à ses bienfaits, si infidelles à sa grâce, si insensibles à ses nécessités dans la personne de ses pauvres? S'il s'est acquitté avec fidélité & avec prudence des ministères dont il avoit été chargé; pourquoi négligeons-nous nos devoirs? pourquoi avons-nous si peu de soumission, quand on nous commande? tant de faste & d'orgueil, quand nous commandons?

Puisque notre foiblesse & notre misère est si grande, adressons-nous à saint Joseph, & tirons des secours de celui, dont nous avons tiré des exemples. Il est Père de Jesus-Christ, & par une suite naturelle il est Père de tous les Chrétiens, qui sont les frères & les cohéritiers de Jesus-Christ.

Il a regardé ce divin Sauveur comme son Fils, prions-le qu'il nous considère comme ses enfans adoptés; qu'il prenne soin de nous comme de ses pupilles; qu'il ait l'œil sur nos besoins & sur nos afflictions; qu'il entende nos vœux; qu'il écoute nos prières; & que les présentant à ce Père céleste de qui découle toute paternité, il attire sur nous les bénédictions paternelles que je vous souhaite, *Au Nom du Père, &c.*

SERMON

POUR LE JOUR

DE LA CONVERSION

DE SAINT PAUL.

Prêché dans l'Egliſe de Saint Paul à Paris le 25 Février 1682.

Dominus noſter Jeſus Chriſtus venit in hunc mundum peccatores ſalvos facere, quorum primus ego ſum.

Notre Seigneur Jeſus-Chriſt eſt venu en ce monde ſauver les pécheurs, dont je ſuis le premier & le plus grand.

Ce ſont les paroles de ſaint Paul. 1. *Timoth.* 1.

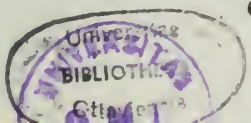
QUE le Verbe Eternel Fils de Dieu, Dieu lui-même, égal à ſon Père, ſelon l'adorable décret de ſa miſéricorde, ou de ſa juſtice, ſoit deſcendu du Ciel, pour ramener à lui le monde coupable; qu'après avoir inſtruit & appelé les hommes diverſement par la bouche de ſes Prophètes, il ſoit enfin venu lui-même répandre ſes grâces & publier ſes vérités, j'en ſuis touché, MESSIEURS, mais je n'en ſuis pas étonné. Il s'agiſſoit du ſalut de toute la nature humaine; il étoit de ſa dignité de manifeſter ſes grandes miſéricordes; & ce grand Sacrement, couvert, devant tous les ſiècles, du voile d'une impénétrable éternité, devoit être révélé dans la plénitude des temps. Que ce Dieu fait Homme pour nous, n'ait épargné ni ſoin, ni peine pour convertir les pécheurs ou pour ſe former des diſciples, pour fonder ſa religion & pour établir ſa doctrine: qu'il ait agi, qu'il ait ſouffert; il

accompliſſoit l'œuvre de ſon Père, & il ſuivoit le cours de ſa vie paſſible & mortelle.

Mais, qu'après avoir fini ſes travaux, aſſis à la droite de ſon Père, interrompant ſon repos éternel pour réduire un pécheur qui l'offenſe, il ſorte, pour ainſi dire, du ſein de ſa gloire; qu'il reprenne le miniſtère ſenſible qu'il avoit heureuſement achevé, & que revenant ſur la terre avec tout l'appareil de Sauveur, il faſſe pour un homme ſeul, ce qu'il a fait pour tous les autres enſemble: c'eſt, MESSIEURS, ce que j'ai eu peine à comprendre. Mais quand je penſe que ſaint Paul n'eſt pas pour Jeſus-Chriſt une conquête ordinaire; que ce ſeul homme doit être le Père de tant de fidelles; qu'en lui étoit comme renfermée toute l'Egliſe des Gentils, dont il devoit être le maître, & que la converſion du monde devoit être comme la ſuite de la ſienne, je ne m'étonne pas qu'elle ait été ſi miraculeuſe. Il étoit juſte que Jeſus-Chriſt glorieux s'apparût à celui qui devoit enſeigner Jeſus-Chriſt crucifié; qu'il donnât lui-même ſa miſſion à celui qu'il avoit choiſi pour porter ſon nom juſqu'aux extrémités de la terre; & qu'il fit ſentir ſa grâce plus vivement, à celui de ſes Docteurs qui devoit la prêcher avec plus de force.

C'eſt de cette converſion que je dois vous entretenir aujourd'hui. Si le récit des choſes merveilleuſes attache l'eſprit des auditeurs, mon ſujet eſt plein de miracles. Si le déſir & l'eſpérance du profit vous touchent, où trouverez-vous de plus grands exemples? & s'il faut vous intéreſſer au Saint que je prêche, ſongez qu'en lui vous avez été convertis à la Foi: heureux ſi vous pouvez par lui être aujourd'hui invités à la pénitence! Demandons à l'eſprit de Dieu, qu'il change nos cœurs comme il a changé le ſien, & pour l'obtenir, adreſſons-nous à la ſainte Vierge, en lui diſant avec l'Ange: AVE MARIA.

QUOIQUE la bonté de Dieu dans le cœur d'un pécheur converti, ſoit une ſource de repos & de confiance, elle ne laiſſe pas, dit ſaint Auguſtin, de lui être une occaſion de travail & de ſollicitude continuelle. Il n'eſt plus accablé du poids de ſes iniquités paſſées, mais il eſt chargé du poids de ſes obligations préſentes. Ses péchés ne le troublent plus; mais les grâces qu'il a reçues l'inquiètent. Il ne ſe ſent plus rebelle, mais il appréhende d'être ingrat: car c'eſt l'ordre de la juſtice de Dieu de proportionner aux biens qu'il a faits,



la reconnoiſſance qu'il en doit attendre, de redemander plus à ceux à qui il a plus donné, & de vouloir d'autant plus de fidélité, qu'il a plus exercé de miſéricorde. Suivant ce principe, il n'y a point eu dans l'Egliſe de converſion plus parfaite, que celle de notre Apôtre; ſoit du côté de ſa vocation, ſoit du côté de ſon obéiſſance; ſoit que vous regardiez la grâce que Jeſus-Chriſt lui a faite, ſoit que vous regardiez les ſervices qu'il a rendus à Jeſus-Chriſt. Vous voyez déjà mon deſſein, MESSIEURS, & je n'ai qu'à vous dire ſimplement & ſans art.

Diviſion. 1°. Ce que Jeſus-Chriſt a fait pour ſaint Paul.

2°. Ce que ſaint Paul a fait pour Jeſus-Chriſt.

Vous verrez ſon péché détruit par la grâce, & réparé par la pénitence. C'eſt-là tout le partage de ce diſcours.

I. PARTIE. FIGUREZ-vous d'abord, MESSIEURS, un homme vif, auſtère, entreprenant, enflé de la ſcience de la Loi, attaché aux opinions de ſes Pères, & prévenu des ſiennes propres, qui veut ſe diſtinguer par des actions d'éclat, qui condamne ſans examiner, toute doctrine oppoſée à ſes connoiſſances, & qui s'abandonnant à l'ardeur de ſon naturel, & à l'impétuoſité de ſon zèle, ſe trompe lui-même de crainte d'être trompé, & par un motif de Religion attaque la Religion même. Tel étoit Saul perſécuteur de l'Egliſe de Jeſus-Chriſt. La mort du premier Martyr, qu'il avoit lapidé par les mains de tous ſes meurtriers, n'avoit pas aſſouvi ſa haine : il en vouloit à tous les diſciples, corrompre les uns par ſes diſcours, étonner les autres par ſes menaces, laſſer les uns par les priſons, perdre les autres par les ſupplices. Jéruſalem n'étoit pas un aſſez grand théâtre pour lui : il veut porter ſa fureur juſqu'aux villes les plus éloignées. Il excite lui-même les Prêtres & les Pontifes, & ſe rend le ſolliciteur & l'exécuteur de leur cruauté. Il obtient un pouvoir d'exercer ſes violences, pour ſoutenir ſa paſſion par l'autorité, & pour la colorer du prétexte de cette obéiſſance affectée.

Spirans minarum & cædis in diſcipulos. *Act.* 9. Déjà il s'avançoit vers Damas, *reſpirant le ſang & le carnage.* Déjà il abattoit dans ſon cœur les premières têtes du Chriſtianiſme. Il ſe faiſoit un mérite d'étouffer dans leur naiſſance les vérités de la Loi de grâce, & croyoit faire des ſacrifices à Dieu, des ſacrilèges qu'il alloit commettre. Quand les paſſions humaines ſe mêlent dans ces ſentimens du cœur, qu'on appelle Religion, de quoi ne ſont-elles pas capables?

on ſe permet tout contre le prochain, & l'on ſe juſtifie tout à ſoi-même. On ſe fait une eſpèce de juſtice ſauvage qui juge tout; qui condamne tout indifféremment. On médit ſans ſcrupule : on ſe venge dévotement : on perſécute l'innocence à bonne intention : on déſeſpère le pécheur ſous prétexte de le corriger : on exerce, non pas une ſainte ſévérité, mais une impitoyable critique. Y a-t-il état plus déplorable que d'être ainſi méchant à titre d'homme de bien, & de faire paſſer & prendre ſes vices mêmes pour des vertus, à la faveur d'un peu de bonne intention & de zèle qu'on croit avoir ?

Saul ſe trouve dans de pareils égaremens. Qui n'eût dit qu'il devoit être l'ennemi perpétuel de Jeſus-Chriſt & de ſon Egliſe ? Quelle miſéricorde pouvoit-on eſpérer, pour celui qui n'en faiſoit pas à ſes frères ? & qui pouvoit s'imaginer que ce loup, qui ravageoit le troupeau, dût un jour en devenir le paſteur ? Cependant Jeſus-Chriſt l'appelle, dit ſaint Auguſtin; il le terraſſe & le relève; il l'aveugle & l'éclaire; il le fait mourir & le fait revivre; il le perd & il le recouvre; & pour dire tout en un mot, de ſon perſécuteur, il en fait ſon Apôtre. Voulez-vous apprendre de lui-même les raiſons de ce changement extraordinaire ? C'eſt afin qu'étant l'ouvrage de la main toute-puiſſante de Dieu, il annonçât ſes vérités avec plus de force, qu'il ſervît par ſa converſion miraculeuſe à confirmer la foi qu'il prêcheroit, & qu'il fût tout enſemble & le témoin & la preuve de l'Evangile. C'eſt auſſi pour faire voir un exemple ſolennel de la patience & de la miſéricorde de Jeſus-Chriſt, pour la conſolation des plus déſeſpérés pécheurs, qui peuvent devenir capables de la vie éternelle, & pour l'inſtruction de ces dévots orgueilleux, qui par une préſomption ſecrète, décident ſouverainement du ſalut de leurs frères, & condamnent ſouvent ceux que Dieu veut juſtifier.

Ut revelaret Filium ſuum in me, ut evangeliſarem illum. *Galat.* 1. Ut in me primò oſtenderet Chriſtus Jeſus omnem patientiam ad informationem eorum qui credituri ſunt illi. 1. *Tim.* 1.

C'eſt une des plus dangereuſes tentations des gens de bien, de ſe prévenir ainſi contre les pécheurs, & de les regarder, ou comme incapables, ou comme indignes de pardon. De-là viennent ces comparaiſons odieuſes, qu'on fait de ſoi avec les autres; ces jugemens avant le temps, ces vues téméraires jetées ſur l'avenir; ces atteſtations de bonne conſcience, qu'on ſe donne à ſoi-même aux dépens d'autrui; ces regards différens de la miſéricorde divine, qu'on groſſit &

qu'on diminue, selon qu'on y est plus ou moins intéressé; & ces dispositions capricieuses qu'on fait du mérite & du sort des hommes, des volontés ou de la grâce de Dieu même. MESSIEURS, il faut toujours espérer pour les pécheurs, quelque déréglés qu'ils soient : il faut toujours craindre pour soi, quelque juste qu'on puisse être. Il y a des révolutions du mal au bien, & du bien au mal dans les consciences. Les plus vertueux tombent souvent dans l'état des foibles, & les foibles s'élèvent souvent par la grâce, à l'état des plus vertueux; la charité nous doit faire supporter en autrui, ce que l'humilité nous doit faire appréhender pour nous-mêmes.

Mais la principale raison que saint Paul donne de la miséricorde de Dieu à son égard, c'est la miséricorde de Dieu même. Qu'avoit-il fait pour la mériter ? quelle disposition avoit-il au Christianisme ? il persécutoit impitoyablement les Chrétiens : quelle préparation à la grâce Evangélique ? il a juré la ruine de l'Evangile : quelle espérance y avoit-il qu'il se reconnût ? il prenoit son emportement pour ferveur : quel adoucissement pouvoit-on attendre ? il étoit dans l'acte même de sa rebellion, & cependant vous l'avez voulu, mon Dieu. *Lorsqu'il a plu à Dieu*, dit-il. Mais encore qu'il n'y ait rien eu dans saint Paul, qui ait pu obliger Dieu à lui faire miséricorde, que sa pure grâce; toutefois ce Dieu qui pèse les esprits & sonde les cœurs des hommes, & qui voit les choses qui ne sont pas encore, comme celles qui sont, a reconnu dans les défauts mêmes de cet homme préoccupé, ce qu'il pouvoit tourner à son honneur & à sa gloire. De ce dur & informe métal, qu'il a poli & consacré de sa propre main, dit saint Chrysostome, il a formé ce vase précieux, où il a enfermé son nom, pour être porté jusqu'aux extrémités de la terre; & par une industrie merveilleuse, il a su tirer de cet orgueil judaïque, une magnanimité chrétienne; de ce zèle indiscret, une passion ardente pour l'établissement de l'Evangile; & de cet attachement qui paroissoit inflexible pour la Loi, une fidélité inviolable pour la grâce de Jesus-Christ.

Cum autem placuit ei qui me segregavit. *Galat.* 1.

Paulus non ab hominibus neque per hominem, sed per Jesum

Ainsi, MESSIEURS, remarquez la dignité de sa vocation. *Il n'a pas été envoyé par les hommes : il ne tient pas sa commission d'un homme mortel* : c'est un choix tout particulier, & une mission sans exemple. Il ne la tient pas des autres Apôtres, non pas même de Jesus-Christ vivant parmi les hommes,

dans la foibleſſe & dans les infirmités de la nature, *mais de Jeſus-Chriſt vivant & régnant à la droite de ſon Père*, depuis qu'il eſt établi Juge des vivans & des morts, & que toute puiſſance lui a été donnée, & dans le Ciel & ſur la terre. Or, comme les anciens jugeoient que les enfans qui étoient nés depuis que leur père étoit parvenu à une fortune royale, étoient plus nobles que ceux qui étoient venus au monde dans le temps de leur vie privée, & les eſtimoient plus dignes de ſuccéder à la Couronne, que leurs aînés : nous pouvons dire auſſi qu'il y a quelque choſe de plus relevé & de plus glorieux dans l'Apoſtolat de ſaint Paul, qui eſt comme une génération ſpirituelle de Jeſus-Chriſt jouiſſant de ſon Royaume céleſte, que dans la miſſion des autres Apôtres, qu'il a appelés & engendrés, pour ainſi dire, durant le cours de ſa vie mortelle. Ainſi, quoiqu'il ſe nomme lui-même, & qu'il ſoit en effet le dernier des Apôtres, ſelon l'ordre du temps de ſon élection, il ne laiſſe pas d'être dans la manière de ſa vocation, le premier & le plus illuſtre en quelque ſorte. Jeſus-Chriſt a comme rencontré les autres, & il a choiſi celui-ci : Pierre lui fut amené, mais il eſt venu lui-même chercher Paul.

Chriſtum & Deum Patrem. *Galat.* 1.

En quel appareil penſez-vous, MESSIEURS ? dans l'éclat de Sa Majeſté & de ſa gloire. Il l'éclaire, non pas d'une foible lueur, ou d'une clarté paſſagère, mais d'une foule de rayons, & d'un cercle de lumière qui l'environne. Il le frappe d'une main inviſible, & lui imprimant juſqu'au fond du cœur la crainte ſalutaire de ſes jugemens, il l'abat, & le met comme hors de lui-même. Il lui parle avec amour, avec autorité, avec efficace ; & comme un maître qui vient en perſonne commander à ſon ſerviteur, & le réduire malgré lui à l'obéiſſance. Il efface de ſon eſprit & de ſa mémoire, tout ce qu'une ſcience ſuperbe y avoit gravé, & lui donne d'autres yeux & d'autres connoiſſances. Il lui arrache cette volonté violente & rebelle, que la lecture des Prophètes, la vue de pluſieurs merveilles, & la patience & la ſageſſe de ſaint Etienne n'avoient pu amollir, & lui donne une volonté patiente & ſoumiſe : *Que voulez-vous que je faſſe ?* Enfin la vertu de Jeſus-Chriſt crucifié ne parut jamais avec tant d'éclat, dans la converſion d'un particulier, & jamais la miſéricorde du Seigneur, dit S. Bernard, ne s'eſt déployée avec tant de magnificence.

Circumfulſit enim lux de cœlo *Act.* 9.

Cadent in terram. *Ibid.*

Audivit vocem. *Ibid.*

Apertis oculis nihil videbat. *Ibid.*

Quid me vis facere ? *Ibid.*

Peut-être croyez-vous, MESSIEURS, que cet exemple ne vous regarde pas. Peut-être dites vous dans votre cœur, si j'avois vu de ces lumières, si j'avois senti de ces mouvemens, si j'avois ouï de ces voix tonnantes, je renoncerois à mes passions. Faut-il donc que Jesus-Christ redescende du Ciel pour vous? lui êtes-vous si nécessaire, qu'il doive renouveler sa rédemption, & mettre encore une fois au hasard, tous les moyens qu'il a déjà employés pour vous sauver? Votre foi ne vous est donc d'aucun secours ni d'aucun usage? Combien de fois sur le chemin de Damas, je veux dire, sur la route du monde & de vos passions, un rayon de la vérité, perçant jusqu'au fond de vos consciences, vous a-t-il découvert l'iniquité de vos plaisirs, la vanité de votre ambition, l'injustice de vos vengeances? Vous avez éteint cette lumière. Combien de fois la main de Dieu s'appesantissant sur vous, vous a-t-elle fait sentir le poids de vos péchés, par la ruine de vos fortunes, par la perte de vos amis & de vos proches, & par les afflictions de la vie? Vous en avez été abattus, mais vous n'en avez pas été convertis.

Combien de fois, lorsque vous alliez troubler le repos de vos frères, une voix intérieure vous a-t-elle dit: *Pourquoi me persécutes-tu?* Combien de fois Jesus-Christ, venant comme à la rencontre de chacun de vous, vous a-t-il dit comme à Saul: Pourquoi tant de profusion ou tant d'épargne, pendant que mes pauvres meurent de faim? Fermeras-tu toujours tes entrailles à la pitié? Je les avois mis à ma place pour recevoir tes bienfaits, & tu les laisses sans secours. *Pourquoi me persécutes-tu?* Pourquoi fais-tu craindre le monde à cet homme que je veux attirer à moi, en traitant sa conversion d'inconstance ou d'hypocrisie? Pourquoi tentes-tu par tes conseils pernicieux, ou par tes railleries piquantes, une foible & timide vertu, & pourquoi viens-tu m'étouffer dans un cœur où je commence d'être formé? *Pourquoi me persécutes-tu?* Pourquoi parles-tu si indiscrètement des Prêtres qui servent à mes Autels? où est l'honneur que tu dois à mon Sacerdoce? Qui est-ce qui t'a établi juge & censeur de mon Eglise? Ne sais-tu pas que c'est s'en prendre à la prunelle de mes yeux que de déshonorer mes Ministres? *Pourquoi me persécutes-tu?* Vous avez entendu ces voix, & vous n'en avez été ni plus fidelles ni plus charitables.

Saule, Saule, quid me persequeris? *Act. 9.*

La grâce de Jesus-Christ sur saint Paul, je l'avoue, est

une grâce extraordinaire ; mais auſſi quels effets a-t-elle produits dès le moment qu'il l'a reçue ? C'eſt la conduite de Dieu dans les converſions communes, d'élever le pécheur inſenſiblement & par degres à la perfection de l'état qu'il lui deſtine. Il enſeigne ſes vérités ſucceſſivement ſelon qu'on eſt capable de les comprendre. Il retranche peu à peu les défauts que chacun reſſent en ſoi-même, & par des accroiſſemens de grâces & de charité, il conduit chacun à ſes fins, en s'accommodant par ſon infinie charité, à leurs imperfections & à leur foibleſſe. C'eſt ainſi qu'il a gouverné ſes autres Apôtres, en corrigeant leur tiédeur, & leur peu de foi, & perfectionnant par l'effuſion de ſon Eſprit leur amour & leur intelligence. Mais pour ſaint Paul, dit ſaint Chryſoſtome, il n'uſe pas de ces diſtances de temps, il le remplit tout d'un coup de cette vertu efficace, qui renouvelle tout un cœur ; & dès le point même de ſa converſion il en fait un parfait Apôtre. Il le fait paſſer tout d'un coup de la crainte à la charité, de l'ignorance a la doctrine, du zèle pour ſes traditions, à la publication de l'Evangile. Il perſécutoit l'Egliſe, & il l'édifie ; il répandoit le ſang des fidelles, & il eſt prêt à répandre le ſien propre ; il blaſphémoit Jeſus-Chriſt, & il va le prêcher dans les Synagogues ; & pour ce changement, il n'a fallu qu'un intervalle de quelques jours.

Fuit autem cum Diſcipulis qui erant Damaſci, per dies aliquot, & continuò in Synagogis prædicabat Jeſum. *Ibid.*

Auſſi Dieu ne le traite pas comme il traite les foibles & les commençans. Dans le cours de ſa providence ordinaire, il les attire à lui par des conſolations ſpirituelles, pour les faire marcher dans ſes voies ; il les leur applanit lui-même, & les accoutume à porter ſon joug, en leur faiſant ſentir, combien il eſt doux & facile à porter. Mais il traite ſaint Paul comme les parfaits ; il lui ouvre une carrière de tribulations & de ſouffrances, ſans crainte d'effaroucher ſa vertu naiſſante : *Je lui montrerai combien il faut qu'il ſouffre pour mon Nom.* Il ne lui montre pas l'honneur qu'il tirera de ſon miniſtère, les révélations qu'il aura de ſes vérités, la gloire qu'il y a de publier ſon Evangile, les moiſſons qu'il doit recueillir, & les ſervices qu'il doit rendre à ſon Egliſe. Il lui expoſe & lui fait voir tout d'une vue le détail de ſa pénitence. Il tire le voile de l'avenir, & lui découvre tout d'un coup l'image affreuſe de toutes ſes peines, pour lui faire ſouffrir à la fois, ce qu'il ne devoit endurer que ſéparément, ſans que cet amas de tribulations l'étonne ni le décourage.

Oſtendam illi quanta oporteat eum pro nomine meo pati. *Ibid.*

Son cœur eſt prêt à tout entreprendre, à tout exécuter, & à tout ſouffrir ; & pour marquer ſa converſion entière & parfaite : *Seigneur*, s'écrie-t-il, *que voulez-vous que je faſſe ?* Parole courte, mais pleine, mais vive, mais efficace, ajoute ſaint Bernard. Que nous ſommes éloignés de cette généroſité Chrétienne, MESSIEURS ! Qui nous préſenteroit à l'entrée de nos converſions, le tableau des difficultés de la pénitence : Qui nous marqueroit tous les endroits triſtes d'une vie néceſſairement auſtère & laborieuſe. Ici tu paſſeras pour hypocrite : Là, attaché ſur un lit comme ſur la Croix, tu ſouffriras une fièvre cruelle. Ici tu perdras cet enfant que tu idolâtres : Là, par un complot ſecret, tu verras renverſer ta fortune : Que je craindrois qu'un prompt & fatal déſeſpoir ne nous rejetât dans le monde, & ne nous fit dire dans notre frayeur, comme à ces pareſſeux, dont il eſt parlé dans l'Ecriture : il y a des monſtres ſur ce chemin, & c'eſt un meurtre que de s'avancer dans une route ſi périlleuſe. C'eſt un effet de la providence de Dieu de nous avoir caché nos maux, & de nous développer notre pénitence peine à peine, de peur que nous n'en ſoyons rebutés. Il ménage nos craintes, & il épargne à notre foibleſſe, la connoiſſance importune d'un fâcheux avenir.

Leo eſt foris : in medio platearum, occidendus ſum. Prov. 22.

Cependant la première diſpoſition d'un pécheur converti, eſt cette volonté déterminée de tout faire, & de tout ſouffrir pour Dieu, dans un eſprit de ſoumiſſion. Mais ce que S. Bernard blâmoit de ſon temps, n'arrive que trop aujourd'hui, qu'on veut ſe faire ſoi-même les lois & les conditions de ſa pénitence. La délicateſſe des Chrétiens eſt venue juſqu'à l'excès, & au lieu que c'eſt au pénitent à dire au Confeſſeur comme S. Paul : *Que voulez-vous que je faſſe ?* le Confeſſeur eſt ſouvent réduit à dire au pénitent, comme Jeſus-Chriſt à cet aveugle : *Comment voulez-vous que je vous traite ?* On veut être ménagé ſelon les foibles diſpoſitions qu'on a de ſe convertir. On ſe réſerve le droit d'être toujours ſon premier juge, & l'on penche toujours du côté de la grâce & de la faveur. On n'aime pas qu'un directeur veuille entrer trop avant dans le fond d'une conſcience, & l'on eſt d'avis qu'il ſe contente de certaines bonnes volontés qu'on lui montre. On lui abandonne certains défauts, pourvu qu'il ne touche pas à d'autres, auxquels on eſt plus attaché, & qu'on trouve bien le moyen de mettre à couvert de ſes remontran-

Quid tibi vis faciam ? Marc. 10.

ces. On se sert de lui pour faire le bien qu'on veut faire, & pour autoriser les foiblesses qu'on veut conserver; & s'il n'a de la fermeté, on se relâche de part & d'autre, & le Directeur est enfin dirigé lui-même, tant on a de peine à se soumettre à la pénitence, si Dieu ne fait en nous comme en S. Paul, une conversion véritable, entière & parfaite. Voilà ce que J. C. a fait pour S. Paul. Il reste à vous montrer ce que S. Paul a fait pour J. C. & la réparation de son péché.

II. PARTIE.

Ce n'est pas sans raison que l'Esprit de Dieu dans ses Ecritures, donne quelquefois à la pénitence le nom de reconnoissance & d'action de grâces. Car comme les deux principales fonctions de cette vertu, sont de satisfaire à la Justice de Dieu qu'on a offensé, & de louer la bonté de Dieu qui a pardonné l'offense; la vie d'un pécheur converti doit être un cercle perpétuel de réflexions sur sa propre misère, & sur la miséricorde divine, & un désir ardent, ou de souffrir pour l'expiation des péchés qu'il a commis, ou d'agir pour la gloire de celui qui l'en a délivré. Ce sont les maximes que saint Paul enseigne aux Chrétiens, & qu'il a pratiquées avec excellence depuis l'heureux moment de sa conversion.

Je ne vous dirai pas qu'il demeura trois jours sans action & sans mouvement, enveloppé dans sa conscience, & comme enseveli dans le fond de son néant; qu'étant privé de l'usage de ses yeux corporels, il ramassoit au-dedans de lui, les lumières que Jesus-Christ y avoit répandues; que déjà fervent, & déjà passionné pour le Maître qu'il alloit servir, il recueilloit dans son sein, les premiers feux de son nouveau zèle; & que plein de son propre salut, & de celui de tant de peuples, qui devoient lui être commis, il s'offroit lui-même avec eux, à celui qui étoit le Père & le Sauveur de tous. Ses premiers exercices furent le jeûne & la prière, la solitude & le silence, pour consacrer tout à la fois son corps, son cœur, son esprit. Il baissa sa tête humiliée sous la main d'un disciple inconnu; & réduisant sa mission extraordinaire, à l'ordre commun de l'Eglise, tout instruit qu'il étoit, il voulut bien l'accepter pour maître; pour apprendre à tous les fidelles, qu'aucun ne doit s'ingérer dans la Prêtrise, ni dans les saints ministères, s'il n'y est dûment appelé, & légitimement envoyé selon les règles de l'Eglise. Vous marquerai-je ici quelques traits confus de cette vocation constante & fidelle? qu'il a lui-même tracés dans ses Epitres?

s'humilier contre le premier des pécheurs; travailler comme le plus occupé des Apôtres; crucifier le monde en lui, & se crucifier lui-même au monde; châtier son corps d'un côté, élever son esprit de l'autre; établir l'Eglise par sa charité, l'édifier par sa patience; prêcher la Croix de Jesus-Christ, ou la porter : Voilà en peu de mots l'abrégé de cette vie Apostolique & pénitente.

Mais pour entrer dans le fond de sa pénitence, & pour donner des bornes convenables à ce discours, remarquez avec moi que pour une conversion parfaite, il faut qu'un pécheur se dresse un tribunal dans sa conscience, & qu'il exerce trois sortes de justice sur lui-même : Une justice *de réparation*, qui corrige les défauts passés par l'habitude des vertus contraires; une justice *de proportion*, qui compensant le mal par le bien, l'oblige de faire pour Dieu du moins autant qu'il fit pour le monde; & une justice *d'émulation*, qui l'animant par la charité, le fasse élever par une sainte ferveur au-dessus de lui-même, l'unisse à Dieu par une surabondance d'amour & de grâce.

Je dis qu'il faut corriger le péché, en substituant à sa place de bonnes œuvres, & sur-tout celles qui répondent & qui sont opposées à ce péché. Remords d'un cœur serré par ses propres iniquités; désirs superficiels, qui n'allez pas jusqu'aux satisfactions effectives; volontés foibles & demi formées, qui ne produisez aucun fruit, vous êtes tout au plus des témoignages du péché, mais vous n'êtes pas des réparations du péché. Il faut rétablir l'ordre, & le rétablir même par les endroits, par où l'on sait qu'on l'a rompu. Il faut redresser ce qu'on a fait contre la Loi de Dieu, par la pratique de la Loi de Dieu même, dans les parties où l'on sait qu'on l'a violée. En quoi on se trompe ordinairement. Il y a certains endroits sensibles dans le cœur, où personne n'a presque le courage de toucher, & l'on se jette sur des endroits indifférens. On fait volontiers des aumônes, quand on est naturellement libéral. On aime les longues prières, avec attention, ou non, Dieu le sait, c'est une formalité de dévotion, qui ne coute guères. On ne refuse pas quelque austérité, pourvu qu'on la choisisse soi-même, & qu'elle vienne du fond de la propre volonté; mais quand il faut se roidir contre une vieille prévention, ou contre un péché dominant, on se rebute au premier effort,

on voudroit bien être autre, mais on demeure toujours le même, & quoiqu'on veuille avoir l'honneur d'être converti, on ne veut pas en avoir la peine.

La pénitence de saint Paul alla droit à l'essentiel, il changea tout d'un coup d'opinion, de mœurs, d'habitudes, de créance, de religion. Il mit l'Evangile à la place de la Loi; & & de sa fureur, il en fit un véritable zèle. Il entra dans les Synagogues prêchant la divinité du Fils de Dieu, dont trois jours auparavant il étoit le mortel ennemi : il se servit de la Loi même pour montrer qu'elle étoit accomplie : il employa les prophéries pour découvrir la vérité, non pas pour la violer : il convertit toutes les raisons qu'il alléguoit contre J. C. en preuves pour J. C. même. Son ardeur sembloit croître par le bon usage qu'il en faisoit. Il s'appuyoit de toute la force de la vérité : Docteur aussitôt que Disciple, Apôtre aussitôt que Néophite.

Prædicabat, &c, *Act.* 9.

Convalescebat. *Ibid.*

Il ne dit pas en lui-même, que dira-t-on de moi? aujourd'hui Juif, demain Chrétien. Cette fausse pudeur, ces égards, ces circonspections hors de propos, ces modesties affectées qui retiennent d'ordinaire ceux qui sont nouvellement convertis, n'entrèrent point dans son esprit. Il se fortifioit de la grâce qu'il avoit reçue & de la vérité qu'il prêchoit. Les Juifs furent indignés, furent étonnés, furent convaincus. Qu'avoient-ils à lui opposer? L'ignorance? Sa doctrine leur étoit connue. L'indifférence de religion? Son zèle pour la leur avoit été public. La foiblesse d'esprit? Ils s'étoient même servis de sa fermeté. L'amour de la nouveauté? il ne s'étoit que trop déclaré & prévenu contre l'Eglise. L'intérêt? Il renonçoit à toutes les espérances d'honneur & de fortune, & s'exposoit à tous les périls dans sa patrie. Il confondoit les Juifs; ils ne purent résister à son esprit ni à sa sagesse, & ils trouvèrent en lui S. Etienne ressuscité, & quelque chose même de plus fort & de plus puissant. Ce sont les paroles de S. Chrysostôme.

Confundebat Judæos. *Ibid.*

Mais ce n'est pas assez pour lui d'avoir ainsi réparé son péché, il veut qu'il y ait de la proportion entre la réparation & l'offense, que ce qu'il a fait souffrir, soit la mesure de ses souffrances, & que ce qu'il a fait pour ruiner le Christianisme, soit la règle de ce qu'il doit faire pour l'établir. J'appelle ici en jugement ces Chrétiens lâches, qui après une longue & funeste licence qu'ils se sont donnée d'offenser

Dieu, croient avoir assez fait pour lui, quand ils ont ajouté à une froide confession quelques prières commandées ; qui sur la moindre mortification que Dieu leur envoie, ou qu'on leur impose en son nom, croient qu'on ne les épargne pas assez, & se font pitié sans cesse à eux-mêmes ; qui vivent en repos après avoir affligé leurs frères, sans vouloir toucher du bout du doigt les fardeaux qu'ils ont cruellement fait porter aux autres, & qui n'ayant point eu de bornes dans le mal qu'ils ont fait, veulent toujours en donner à tout le bien qu'ils doivent faire. Qu'ils se souviennent de ce que les saints Pères nous enseignent, qu'une pénitence qui demeure au-dessous du péché est comme un remède, qui ne va pas à la profondeur de la plaie : Qu'il faut du moins se réduire à l'égalité : qu'en matière de conversion, c'est se perdre que de se flatter ; & mourir, que de ne pas se guérir entièrement.

S. Paul ne se convertit pas à demi, il veut porter toute la peine de son péché ; ou, pour me servir de ses termes, il veut *crucifier son péché*, en souffrant lui-même tout ce qu'il fit souffrir à ceux qui invoquoient le nom de Jesus-Christ. Il a persécuté l'Eglise de Dieu, il le confesse en pleurant, & il s'estime indigne d'être Apôtre : toutes les Synagogues se soulèveront contre lui & cette persécution sera la pénitence de l'autre. Il a été le Tyran des *premiers Saints qu'il a jetés dans les prisons, qu'il a déférés aux puissances, qu'il a punis, & qu'il a lui-même envoyés au dernier supplice.* Il fait cette triste confession devant des têtes couronnées ; mais en récompense il sera l'objet de la haine publique, & le martyr de tout le monde, dès qu'il sera disciple de Jesus-Christ. A peine est-il converti dans Damas, que toute la ville s'émeut, on demande son sang, on garde les portes pour le prendre. Est-il entré dans Antioche ? *il se forme contre lui par l'intrigue des faux zélés une faction de femmes dévotes.* Arrive-t-il en Licaonie ? le peuple en courroux lui jette des pierres. Vient-il en Macédoine, on le déchire à coups de fouet, & on le renferme. Passe-t-il à Athènes ? il y est le sujet de la risée des Philosophes. Habite-t-il à Corinthe ? il est déféré comme un imposteur au gouverneur de la province. Veut-il séjourner à Ephèse ? le démon des Ephésiens irrite contre lui la fureur du peuple. Retourne-t-il en Jérusalem ? c'est cette ville qui massacre les Prophètes. S'embarque-t-il pour aller en Italie ? il n'y parvient que par des naufrages. Arrive-t-il enfin à Rome ? il

Multos Sanctorum ego in carceribus inclusi... detuli sententiam... puniens, infamiens. *Act.* 26.

Concitaverunt mulieres honestas & religiosas. *Act.* 13.

entrera dans la prison, & n'en sortira que pour le supplice. Il n'y a point de condition qui ne contribue à sa pénitence : point d'espèce de supplice qu'on ne lui fasse sentir, point de pays où il ne serve de spectacle par quelque sorte de martyre. *Paul*, dit S. Augustin, *porte la peine des péchés de Saul.* Comparez le mal & le bien, & vous trouverez la mesure & les proportions de sa patience.

C'est-là la preuve la plus solide d'une véritable conversion. Vous avez travaillé à établir votre fortune sur la ruine des petits; un plus puissant que vous, avec raison, ou sans raison, profitera du débris de la vôtre. Si vous n'adorez la providence de Dieu, ou si vous murmurez contre elle, dans la perte de votre bien, vous ne vous repentez pas sincèrement d'avoir volé le bien des autres. Vous déchirez la réputation de votre prochain, tantôt par des médisances grossières, tantôt par des tours délicats & ingénieux, assaisonnant un discours sanglant de quelques préfaces flatteuses, semant des fleurs sur ce que vous voulez empoisonner : il s'élèvera contre vous des langues médisantes, dont les traits envenimés vous blesseront dans la partie la plus sensible de votre ame. On n'épargnera ni votre honneur, ni votre sagesse : on noircira votre innocence par des bruits scandaleux, vrais ou faux, une maligne crédulité les approuvera; la patience que vous aurez dans l'injustice qu'on vous fait, me fera juger si vous vous repentez de celles que vous avez faites.

S. Paul ne se contente pas de souffrir ainsi, il fait encore pour l'Eglise tout ce qu'il fit pour la Synagogue. *Je profitois*, dit-il, *de la doctrine des Juifs, par-dessus tous ceux de mon âge.* Partisan passionné des traditions de ses pères, il étoit devenu comme chef de parti. *Pharisien de secte, persécuteur de profession* : Qui est-ce qui eut jamais plus d'ardeur & de passion de maintenir ou d'avancer sa créance, & de détruire toutes les autres? Mais depuis que Dieu l'a touché, quels travaux n'entreprend-il pas, pour satisfaire à sa charité, & pour remplir son ministère? Il partage son zèle entre les deux partis de religion, qui partageoient alors le monde; tantôt il désabuse les Juifs, tantôt il éclaire les Gentils; tantôt il condescend à la foiblesse des uns, tantôt il résiste à la malice des autres.

Quels obstacles ne trouve-t-il pas, & quels obstacles ne lève-t-il pas par sa patience & par son courage! Les premiers

Abundantiùs æmulator existens paternarum mearum traditionum. *Gal.* 1. Secundum legem Pharisæus, secundum æmulationem persequens Ecclesiam Dei. *Philip.* 3.

avoient reçu la Loi de Moyſe, Dieu leur avoit parlé par ſes Prophètes, il s'étoit engagé à eux par ſes promeſſes, il leur avoit donné des Sacremens & des cérémonies : Paul leur montre que tous enfans d'Abraham qu'ils étoient, leur naiſſance étoit criminelle : que la Loi ſans la grâce étoit inutile : qu'elle défendoit le mal ſans donner la force de l'éviter : qu'étant l'aiguillon du péché, elle faiſoit des prévaricateurs, & ne pouvoit faire des juſtes. Il repréſentoit aux Gentils, que tous leurs principes étoient faux ; qu'ils croyoient être raiſonnables, & que la raiſon ſans la foi étoit aveugle : qu'ils ſe perſuadoient d'être libres, & qu'ils étoient eſclaves de la concupiſcence ; qu'ils ſe vantoient d'être vertueux, & que leur vertu n'étant animée que de vaine gloire, elle les rendoit plus ſuperbes, & ne les rendoit pas meilleurs. Il perſuadoit, il convainquoit, il convertiſſoit, il réparoit ainſi par les progrès qu'il faiſoit pour l'Egliſe, les brèches qu'il lui avoit faites.

Mais que dis-je ? il fait plus pour l'Egliſe qu'il n'a fait contre elle, & où le péché avoit abondé, la grâce de J. C. surabonde. *S'il ſouffre, ce n'eſt pas ſeulement avec patience, c'eſt avec joie.* Il montre ſes chaînes, non-ſeulement comme une marque de ſa pénitence, mais comme une preuve de l'Evangile qu'il annonçoit, Il croyoit que ſes paroles, quoique confirmées par les miracles, avoient encore beſoin d'être appuyées par ſes ſouffrances ? Que rien ne perſuadoit tant la religion de Jeſus-Chriſt, qu'une vie vraiment chrétienne ; & que la preuve la plus naturelle & la plus efficace de la croix, étoit la croix même. S'il agit, c'eſt par un principe encore plus noble que ſes actions. La charité formoit dans ſon cœur pluſieurs paſſions dominantes, & toutes ſaintes qui le tranſportoient. Il s'occupoit du ſalut d'un homme ſeul, comme s'il eût dû les convertir tous. Il déſiroit les convertir tous, comme s'il n'y en avoit eu qu'un ſeul. Il n'y a point dans l'Egliſe d'infirmité qui ne le touche, de ſcandale qui ne le deſsèche, de diviſion qui ne l'inquiète, de queſtion qu'il ne décide, de diſcipline qu'il ne règle.

Quinunc gaudeo in paſſionibus. *Col.* 2.

Voilà, MESSIEURS, ce que ſaint Paul a fait pour Jeſus-Chriſt : il ne reſte plus qu'à nous interroger. Que faiſons-nous nous-mêmes pour Jeſus-Chriſt ? Je ſai bien que nous le perſécutons, comme Paul encore aveugle & infidelle, & qu'il a plus d'ennemis que d'enfans dans le Chriſtianiſme. On mépriſe

mépriſe ſa foi, quand on ne mène pas une vie conforme à ſes connoiſſances. On bleſſe ſa vérité, quand par des relâchemens dans les mœurs, on affoiblit ſes préceptes. On déshonore ſa parole, quand on l'écoute ſans deſſein de la pratiquer, quand au lieu de ſe préparer à l'entendre par le recueillement & par la prière, on vient dans l'Egliſe au haſard & en tumulte, & que d'une aſſemblée de religion on ſe fait un rendez-vous de vanité & de curioſité mondaine. On abuſe de ſes ſacremens, quand on s'en approche avec un cœur occupé de ſes paſſions, & rempli des déſirs du ſiècle. On profane ſes myſtères quand on y aſſiſte ſans attention & ſans révérence, quand on fait de la maiſon de Dieu, une maiſon de converſation & de commerce, & quand on va juſqu'au pied des Autels inſulter à la Majeſté de Dieu qui y réſide.

Mais ſi nous avons ſuivi Paul pécheur, pourquoi ne ſuivrons-nous pas Paul pénitent? pourquoi ne dirons-nous pas comme lui : *Seigneur que voulez-vous que je faſſe?* Que je penſe à mon ſalut? je déchargerai mon eſprit de tous ces ſoins embarraſſans qui m'en détournent. Que je me ſauve des périls où je m'expoſe dans le monde? je me cacherai dans une retraite, ou je me ferai au milieu de mon cœur une ſolitude dans le monde même. Que je reſtitue un bien mal acquis? je peſerai ce que votre providence m'a donné, & je rendrai au double, ce que mon injuſtice m'aura fait prendre. Que je m'acquitte du miniſtère que vous m'avez confié? j'irai diſtribuer le pur froment de votre parole à des ames qui ſont dans l'abandonnement & dans la diſette. Puiſſions-nous exécuter aujourd'hui ces bons déſirs! Puiſſe tomber ſur nous quelque rayon de cette lumière céleſte qui ſe répandit ſur ſaint Paul! Puiſſe une voix intérieure abattre notre orgueil comme le ſien! Puiſſe ſon exemple même être notre inſtruction pour exercer notre pénitence, & pour obtenir la grâce & la gloire que je vous ſouhaite, *Au nom du Père, &c.*

Domine, quid me vis facere.

PANÉGYRIQUE

DE

LA MAGDELEINE,

Prêché à Paris aux Filles de la Magdeleine, l'an 1683.

Remittuntur ei peccata multa, quoniam dilexit multum.

Beaucoup de péchés lui ſont remis, parce qu'elle a beaucoup aimé.

En ſaint Luc, *chap.* VII.

SI vous avez conſidéré, MESSIEURS, les circonſtances de l'Evangile que l'Egliſe nous propoſe aujourd'hui, n'avez-vous pas été touchés de la miſéricorde que Jeſus-Chriſt y exerce, & de la pénitence qu'y fait une pécheresſe? n'avez-vous pas reconnu en l'un la force de ſa grâce, en l'autre l'efficace de ſon amour?

Forcer les lois de la nature, commander aux flots & aux vents, calmer les orages par ſa parole, rendre aux uns l'uſage de la lumière, tirer les autres du ſein de la mort, rétablir des corps uſés & des ſantés déſeſpérées: Tu l'avois vu Judée incrédule, & tes prophètes l'avoient fait avant Jeſus-Chriſt. Mais arrêter le penchant des paſſions & le cours des cupidités humaines; attirer à ſoi, par une puiſſance ſecrète, une ame que le monde entraîne; renverſer des habitudes & des projets de vanité & de molleſſe, dans un cœur prévenu; ſauver une ame qui ſe veut perdre; & d'une pécheresſe, reconnue telle dans la ville, en faire une Sainte, digne d'être honorée dans toute l'Egliſe: il n'appartient qu'au Fils de Dieu.

Auſſi ſa divinité n'a-t-elle jamais mieux paru, qu'en cette rencontre. Il éclaire Magdeleine dans ſes ténèbres, & la détache en un inſtant, de tout ce qu'elle aime : rien ne lui eſt impoſſible. Lorſqu'il la voit à ſes pieds, il pénètre les jugemens du Phariſien, & répond à ſes ſecrètes penſées : rien ne lui eſt inconnu. Il monte, pour ainſi dire, ſur ſon Tribunal, non pas pour condamner, mais pour abſoudre, & fait connoître qu'il eſt Sauveur, & qu'il eſt Juge. Il parle avec autorité & avec empire; par le pouvoir qu'il a ſur les ames, *il donne la rémiſſion des péchés, le ſalut par la foi, le repos & la paix de la conſcience.*

Remittuntur tibi peccata tua. *Luc.* 7. Fidestua te ſalvam fecit : vade in pace. *Ibid.*

Mais quelle fut la pénitence de la Magdeleine ? Contrite, confuſe, humiliée, elle entre dans la ſalle du feſtin où eſt Jeſus-Chriſt, le viſage mortifié, les yeux éteints dans ſes larmes, cachant ſous le voile de ſa douleur ces grâces mêmes innocentes, que fait naître la modeſtie; chargée d'une boite de parfums, non pas pour jouir de ces odeurs, mais pour en faire un ſacrifice; les cheveux épars, non pas pour couronner ſa tête, mais pour eſſuyer les pieds du Sauveur : honteuſe de ſes mœurs, de ſa gloire, de ſa beauté, de tout, hormis de ſa pénitence. Mais ne cherchons pas ſon mérite dans ſes actions extérieures, cherchons-le dans les ſentimens de ſon cœur que Jeſus-Chriſt a révélés : *Elle a beaucoup aimé.* Un amour avoit fait ſon crime, & un amour fait ſa vertu. Sa vanité l'attachoit au monde, & elle étoit *péchereſſe.* Sa charité l'attache à Jeſus-Chriſt, & elle eſt *pénitente* & preſque innocente.

Peccatrix. Remittuntur ei. *Ibid.*

C'eſt de ces paroles que nous devons tirer notre inſtruction. Faſſe le ciel que notre foi ſe réveille par un exemple ſi touchant; que ces déſirs foibles & ces réſolutions ſi ſouvent ſtériles de converſion, produiſent enfin des fruits dignes de pénitence, & que nous cherchions dans notre propre cœur, de quoi guérir les foibleſſes de notre cœur même. Adreſſons-nous à l'Eſprit de Dieu, pour obtenir cette grâce, par l'interceſſion de la Vierge, à qui nous dirons avec l'Ange : Ave Maria.

Deux choſes ſont néceſſaires pour une véritable & ſolide converſion du cœur; une douleur & un amour; une douleur qui eſt en nous la première punition du péché, & un amour qui eſt le premier fruit de la juſtice : une douleur qui faſſe ſentir le poids de notre misère, & un amour qui

l'adouciſſe : une douleur ou triſteſſe ſelon Dieu, qui produiſe une converſion ſtable, & qui par une vive impreſſion de ſa grandeur, nous ſauve des rechûtes ; & un amour qui dilate notre cœur, & nous faſſe marcher avec joie dans ſes commandemens. Sans cette douleur la converſion eſt fauſſe ; ſans cet amour la converſion eſt infructueuſe : l'une ne produiroit que la crainte ; l'autre feroit naître la préſomption ; mais le mélange de l'une & de l'autre, eſt le tempérament & le caractère de la pénitence chrétienne. Telle eſt celle de Magdeleine. Elle s'afflige à la vue de ſes fautes paſſées ; & les pleurant aux pieds du Sauveur, elle commence à y ſatisfaire. Mais l'eſpérance du pardon, la connoiſſance des bontés de Jeſus-Chriſt, la reconnoiſſance de ſes grâces l'animent & l'encouragent. La douleur la pénètre, l'amour la tranſporte. C'eſt ce qui m'engage à vous faire voir l'amour pénitent de Magdeleine, l'amour ardent de Magdeleine.

Diviſion. 1°. La ſincérité de ſa converſion par ſa douleur.

2°. La ferveur de ſa converſion par ſon amour.

Voilà tout le ſujet de ce diſcours.

I. PARTIE. REPRÉSENTEZ-VOUS d'abord cette pécheresſe, comme une de ces ames mondaines que Dieu, par un ſecret jugement, abandonne à l'eſprit du monde ; qu'une jeuneſſe inconſidérée, & une vaine beauté font produire & font recevoir dans les compagnies, avec une eſpèce d'adoration ; qu'une flatterie continuelle du ſiècle, & plus encore leur amour propre, le plus dangereux de tous les flatteurs, rendent idolâtres d'elles-mêmes ; qui n'ont d'autre étude que celle de parer leur corps, par des ajuſtemens ſouvent indécens, & d'employer les ſecrets de l'art pour réparer les défauts, ou pour perfectionner les grâces de la nature ; qui ſongeant à gagner des cœurs, & ne ſongeant pas à garder les leurs, cherchent des occaſions de recevoir dans leur eſprit, ou d'introduire en celui des autres des affections dangereuſes, & comptent malheureuſement leurs journées par les paſſions qu'elles ont cauſées, ou par celles qu'elles ont priſes.

Repréſentez-vous Magdeleine dans Jéruſalem, ainſi occupée du déſir de voir & d'être vue, négligeant & ſon honneur & ſa conſcience, ſe mettant au-deſſus des devoirs & des bienſéances de ſon ſexe, dérobant des ames à Jeſus-Chriſt, dans le temps qu'il ſe fatiguoit, & que par ſon ex-

ceſſive bonté, il ſe préparoit à mourir même pour la ſienne. Repréſentez-vous enfin l'oiſiveté, le ſoin de plaire, la paſſion de paroître, le mauvais emploi du temps, & tous les autres déſordres qui ſont preſque inévitables, quand la vanité n'eſt pas modérée par la crainte de Dieu, ni la beauté réglée par la modeſtie.

Il faut un coup extraordinaire de la bonté & de la puiſſance de Dieu, pour réduire une ame, que les foibleſſes de ſon ſexe, l'ignorance de ſon état, les inclinations de ſon cœur, & une complaiſance enracinée attachent au monde, & empêchent d'aller à Dieu. Il faut un ſecours puiſſant qui la ſoutienne dans ſes infirmités ſpirituelles; une lumière vive qui lui découvre ſon intérieur, pour lui en faire voir la difformité, & la faire rentrer en elle-même; un amour du Créateur, qui par une douce violence chaſſe l'amour des choſes créées. Le Fils de Dieu l'éclaire, la met elle-même devant ſes yeux avec toute l'horreur du péché, voilà ſa douleur. Il ſe préſente lui-même à elle, avec tous les attraits de ſa grâce : voilà ſon amour. Elle court à Jeſus-Chriſt, pour lui demander plus par ſes larmes que par ſes paroles ſon ſalut, la ſeule choſe qu'elle ſouhaite.

De toutes les perſonnes, dont il eſt fait mention dans l'Evangile, qui s'étoient adreſſées à lui, il ne s'en étoit preſque pas trouvé qui n'eût eu quelque déſir d'un bien temporel, & qui ne lui eût fait des prières intéreſſées. L'un le prie de lui rendre la vue : l'autre lui demande la guériſon d'un fils ou d'un domeſtique : l'autre la délivrance d'une fille tourmentée par le démon : une multitude de malades ſe trouvoit ſur ſon chemin; ils étoient guéris; mais ce n'étoit pas pour ces ſortes de guériſons que Jeſus-Chriſt étoit venu. Magdeleine eſt la première qui s'adreſſe à lui par amour, qui le prie ſelon ſes intentions, & qui le reconnoit pour Sauveur des ames. Elle ne demande ni ſoulagement ni commodité, mais le pardon de ſes péchés, & n'oſe même le lui demander, que par les marques de ſon repentir. Elle eſt la première qui a bien connu la fin pour laquelle Jeſus-Chriſt étoit venu; qui a porté à ſes pieds un cœur chrétien, & qui a fait, s'il faut ainſi dire, une pénitence & une oraiſon évangélique.

Domine ut videam. *Luc.* 18. Puer meus jacet in domo Paralyticus. *Matth.* 8. Filia mea malè à dæmonio vexatur. *Matth.* 15. Multitudo magna languentium. *Joan.* 5.

Plût à Dieu, MESSIEURS, que nos prières fuſſent auſſi

pures, elles seroient plus souvent exaucées. Car que demandez-vous, je parle même de ceux qui se piquent de piété ? Les douceurs, les prospérités, les commodités de la vie ; la santé d'un fils dont vous faites votre idole, & qui sera peut-être un jour, par les passions que vous lui aurez inspirées, non-seulement le fléau de votre vieillesse, mais encore la cause de votre réprobation. Le gain d'un procès qui assurera votre fortune, mais qui ruinera votre humilité. La guérison d'une maladie qui étoit peut-être la seule croix que Dieu vous avoit imposée, pour réparer les déréglemens de votre vie. Une dignité, un établissement, un mariage où vous regardez l'agrandissement de votre famille, & non pas le salut de vos enfans ; votre ambition, ou votre avarice, & non pas leur vocation. On veut que Dieu bénisse ces intérêts & ces attachemens humains. Pour cela on porte des offrandes à chaque autel ; on intéresse les prêtres ; on emploie le saint sacrifice, comme si Jesus-Christ pouvoit être le ministre de nos passions, & si cette divine hostie, instituée pour la vie & pour les besoins spirituels des hommes, devoit servir à leurs cupidités, & leur obtenir des biens temporels qui peuvent les perdre.

Magdeleine n'a pas de ces dévotions désordonnées : elle cherche Dieu, & ne se cherche pas elle-même. Ce n'est pas la chair, selon les termes de saint Augustin, c'est le cœur qui prie en elle. Elle ne veut de Jesus-Christ, que ce qui peut l'attacher à lui. Bien loin de lui demander, elle lui apporte un parfum précieux, & ce qu'il aimoit encore davantage, les affections sincères d'un cœur pénitent. C'est ce cœur net que Dieu vient de créer en elle, où par une révolution que la grâce a faite, tout est différent & d'une autre forme : autres désirs, autres sentimens, autres plaisirs, autres peines. N'y cherchez plus Magdeleine pécheresse. *C'est ce changement que la droite du Très-haut a fait* : car en quoi consiste l'essence de la conversion ? Est-ce à pleurer ? il y a des larmes sans mérite, qui coulent sur le péché, & qui ne lavent pas le pécheur, qui sont des chagrins de la cupidité, & non pas des tristesses de la pénitence. Est-ce à jeûner ? l'Ecriture nous apprend qu'il y a des jeûnes réprouvés, & des abstinences hypocrites que Dieu rejette. Est-ce à confesser son péché ? ne cherche-t-on pas quelquefois dans ces confessions froides & historiques, le soulage-

Attulit alabastrum unguenti *Luc. 7.*

Hæc mutatio dexteræ excelsi. *Ps. 76.*

ment de sa conscience, plutôt que l'amendement de sa vie ? Est-ce de châtier son corps & de se punir ? n'y a-t-il pas des mortifications sans fruit ; & qu'importe d'être crucifié, si l'on ne l'est pas avec Jesus-Christ ? L'essence de la conversion, c'est de changer de mœurs, & de se renouveler dans la justice & la sainteté, par les douleurs de la pénitence, & par les douceurs de l'amour divin.

C'est ce qu'a fait Magdeleine. Le Pharisien la croit la même, & juge témérairement. *S'il savoit*, dit-il, *quelle est cette femme.* C'est lui-même qui la méconnoît. Il s'élève par sa présomption & par son orgueil, tandis que cette femme justifiée rentre dans son néant. Il ne veut pas, lors même qu'il la voit pénitente, croire qu'elle ne soit plus pécheresse, & il se croit juste, lors même qu'il est pécheur, & grand pécheur. Ne remarque-t-on pas tous les jours de pareils aveuglemens dans le monde. Combien voit-on de gens austères pour les autres, doux pour eux-mêmes, couvrir à l'ombre d'une orgueilleuse & fausse vertu, des vices intérieurs & spirituels, qu'on se pardonne aisément, parce qu'ils ne se font presque pas sentir, & qu'on ne corrige presque jamais, parce qu'ils ne font point de confusion au dehors ; critiquer cependant la conduite de tout le monde, & tenir un tribunal toujours dressé pour juger souverainement sur les moindres apparences, les actions les plus innocentes ? Combien voit-on de femmes, parce qu'elles ne tombent pas dans des péchés grossiers, insulter sans compassion à la fragilité & à la foiblesse, faire des crimes de tous les soupçons qu'elles ont, décrier même la vertu quand elle ne garde pas à leur gré toutes leurs scrupuleuses bienséances, médire de toutes les autres, parce qu'elles sont à couvert d'une espèce de médisance ? Comme s'il leur étoit permis d'être colères, impatientes, vaines, par la raison qu'elles sont chastes, & comme si elles avoient toutes les vertus, parce qu'il y a un vice qu'elles n'ont pas.

Si sciret quæ & qualis est mulier. *Luc.* 7.

C'est ainsi qu'on méprise souvent des personnes que Dieu a pourtant touchées intérieurement, & qu'il élévera peut-être à une grande perfection. Magdeleine fait déjà souffrir le mépris : elle ne pense qu'à réparer ses péchés, elle emploie ses yeux, ses cheveux, sa bouche, ses parfums, à la satisfaction qu'elle doit à Jesus-Christ. Tout autant d'instrumens de péché, sont autant de sujets de vertu pour elle.

Ses plaisirs se tournent en sacrifices : le nombre de ses crimes devient le nombre de ses pénitences, & dans les mouvemens de son zèle, elle consacre à Dieu, dans l'amertume de son ame, ce qui lui avoit aidé à le mépriser par ses offenses.

Elle suit tout l'ordre de la justice. C'est une des principales règles de la conversion, qu'il faut qu'il y ait de la proportion entre le péché & la pénitence. *Enfans d'Israël, convertissez-vous de la même manière que vous m'avez offensé*, dit le Prophète. Vous m'avez offensé de tout votre cœur, convertissez-vous de tout votre cœur : que votre douleur soit aussi profonde que votre péché, afin que le remède soit proportionné à votre plaie. Ce qui fait dire aux Pères de l'Eglise, tantôt qu'il faut effacer de grandes fautes par un grand amour ; tantôt que chacun selon ses besoins, doit se faire une mesure de larmes, c'est-à-dire une proportion & une convenance de pénitence ; tantôt qu'il y a une compensation de justice, & une équité qui règne dans la conduite des pénitens, sans laquelle ils ne font que des demi-satisfactions à la justice divine ; tantôt qu'il faut laisser à Dieu les diminutions qu'il veut faire sur les peines dues à nos péchés, par sa souveraine miséricorde, mais que nous devons nous juger nous-mêmes à la rigueur, & ne pas demeurer au-dessous de ce que nous méritons.

Convertimini sicut in profundum receseratis, filii Israël. *Isa.* 31.

N'est-ce pas là la maxime que notre sainte Pénitente a observée. Ses désordres avoient été publics, elle veut que la satisfaction qu'elle en fait soit publique. Elle édifie ceux qu'elle avoit scandalisés : elle méprise tout ce qu'elle a autrefois aimé, & ramasse tout cet amour qu'elle avoit dispersé par les créatures, pour en faire un sacrifice au Seigneur, où tout doit être brûlé par le feu céleste. Quels projets de retraite ne fait-elle pas, pour expier ces libertés que donne le commerce du monde ? quels arrêts ne prononce-t-elle pas contre tout ce qui l'a séduite, ou qui pourroit encore la séduire ? quelle guerre ne déclare-t-elle pas à ses sens, afin de leur faire payer, par une mortification & par une sévérité continuelle, les trahisons qu'ils lui ont faites ? La croix ne l'étonnera point : elle ne craindra ni les reproches ni les menaces des Juifs.

D'où vient que nous tremblons au seul nom de pénitence ? que notre esprit & notre cœur frissonnent, quand

on nous parle d'humiliation, de ſujétion & de ſouffrance ? que tous nos ſens ſe révoltent contre les ſaintes ſévérités de l'Evangile ? C'eſt que nous regardons la pénitence, non pas comme un ouvrage du ſaint-Eſprit, mais comme le tourment & l'affliction de l'homme. Nous connoiſſons les douleurs qui la compoſent, non pas les onctions qui l'adouciſſent ? C'eſt qu'on n'aime point. Je ne vous dirai pas qu'il faut vous briſer de douleur, & vous noyer dans vos larmes ; je ne vous arracherai pas ces ornemens, ces objets de vos vanités ; je ne veux pas vous ployer, malgré vous, ſous le joug de la *ſervitude*. Aimez, & faites ce que vous voudrez : les chaînes de vos péchés ſe rompront comme d'elles-mêmes ; votre vanité s'évanouira ſans violence, & vous vous réduirez à la ſimplicité chrétienne ; vos aumônes vous tomberont preſque des mains. Que je ſois aſſuré de votre cœur, & je m'aſſure de vos œuvres : les voies les plus difficiles s'applaniront devant vous. Votre cœur ira à Dieu ſans obſtacle dans vos oraiſons : cette onction ſpirituelle adoucira les amertumes de la pénitence ; elle fera fleurir les épines du déſert, elle parfumera vos croix ; & cet amour pénitent, deviendra un amour fervent, comme celui de Magdeleine.

Comme c'eſt Dieu qui fait les juſtes, & qui convertit les pécheurs, qui conſerve l'innocence des uns, & qui forme la pénitence des autres ; ils ſont également obligés de le ſervir & de l'aimer, en reconnoiſſance des grâces qu'ils en ont reçues. Les uns doivent bénir la main qui les ſoutient, les autres la main qui les relève. Ceux-là doivent ſentir ſa protection dans les péchés qu'ils n'ont pas commis, & ceux-ci doivent louer ſa miſéricorde dans les péchés qui leur ont été pardonnés. C'eſt ainſi que raiſonne ſaint Auguſtin. II. PARTIE.

Il ſemble pourtant que les pénitens ſont plus obligés que les autres, à la ferveur de la charité. Celui qui s'eſt maintenu dans l'innocence de ſon baptême, n'a qu'à jouir paiſiblement des fruits d'une tranquille conſcience. Qu'il ait ſoin d'entretenir l'amour de Dieu dans ſon cœur, comme ce feu ſacré qui brûloit autrefois dans le ſanctuaire ; par les exercices d'une fidelle piété, & d'une humble perſévérance ; qu'il marche en repos dans les voies de la vérité, & qu'il attende au bout de ſa courſe cette couronne de juſ-

tice, que le Seigneur a promiſe à ceux qui le ſervent.

Mais pour les pénitens, ils ont été juſtifiés, ils ont été reconciliés: double grâce, & par conſéquent double amour. Il faut qu'ils réparent par des efforts de charité, leurs infidélités paſſées; qu'ils redoublent leur piété, parce qu'ils l'ont interrompue; qu'ils rachètent le temps, & qu'ils ſe récompenſent des pertes qu'ils ont faites, par les acquiſitions qu'ils font pour l'éternité; qu'ils remontent à l'origine de la foi; qu'ils ſe remettent dans l'ordre & dans la juſtice, & que par la force de l'amour & de la douleur, ils regagnent, pour ainſi dire, le mérite de leur innocence. Tout doit exciter leur ferveur, les réflexions du paſſé, les précautions pour l'avenir, l'expérience de leur foibleſſe, la vue des miſéricordes de Dieu, le déſir de lui plaire, & la douleur de lui avoir déplu. Voilà l'état de Magdeleine. Tout eſt vif dans ſa converſion, l'empreſſement qu'elle a pour aller à Jeſus-Chriſt, les larmes qu'elle verſe, l'humilité qu'elle témoigne, l'amour dont elle eſt embraſée. Les mouvemens de ſon ame ſont encore plus ardens que ceux du dehors: & la pénitence du cœur, que Dieu ſeul connoît, eſt encore bien plus grande que celle qui paroît dans ſes actions. Voyons-en les principales circonſtances.

Ut cognovit. *Dès qu'elle fut éclairée*, elle fut touchée, elle eut recours à Jeſus-Chriſt ſans délai, ſans réſiſtance. Elle ne crut pas que la beauté ni la jeuneſſe, fuſſent des titres ſuffiſans pour autoriſer ſa vanité, & n'attendit pas que l'âge eût uſé les tendreſſes de ſon cœur, ou changé les traits de ſon viſage. Elle ne délibéra point, ne s'eſſaya point, ne prit pas d'une main tremblante ſes liens l'un après l'autre, & ne perdit pas ſa converſion à force de la ménager. Elle ne chercha pas des Docteurs de la loi faciles & accommodans, pour calmer ſes remords, & pour apaiſer par des traditions humaines, le premier trouble de ſa conſcience. Elle ne porta pas un deſſein de converſion juſqu'à l'extrémité d'une maladie, pour mourir avec quelque honneur, après avoir vécu ſans retenue, & donner au moins à Dieu les reſtes d'une vie ennuyeuſe, & déſormais inutile au monde. *Elle connoît, elle va.* Il n'y a point d'intervalle entre l'inſpiration, la réſolution & l'exécution de ſa pénitence. La charité que Dieu avoit répandue dans ſon cœur, la portoit déjà aux pratiques les plus parfaites du chriſtianiſme.

Abiit.

Je ſai bien, MESSIEURS, qu'il y a des grâces & des vocations qui ſont au-deſſus de la loi commune; que Dieu triomphe quand il lui plaît, & comme il lui plaît, des volontés les plus rebelles, par ſa miſéricorde toute puiſſante; qu'il n'a beſoin pour agir, ni de la diſpoſition des ſujets, ni de la ſucceſſion du temps: & que la Magdeleine eſt une de ces ames choiſies, qu'il regarde plus efficacement, qu'il purifie & qu'il échauffe de ſon amour d'une façon plus particulière. Je ſai que les vocations ordinaires ſe ſont par des progrès ſucceſſifs, & par des impreſſions lentes. Le voile que les paſſions mettent devant nos yeux ſe lève inſenſiblement; une lumière céleſte vient à paroître: on s'aperçoit de ſa foibleſſe & de ſon orgueil. La crainte des jugemens de Dieu reſſerre la cupidité: une étincelle de charité ſe rallume dans notre cœur: on entre dans les ſentiers de la juſtice à la faveur de la foi qui ſert de guide, & de l'eſpérance qui anime. On tombe & l'on ſe relève, on recule & l'on avance; juſqu'à ce que fortifié par le ſecours du ciel, & par les pratiques de la pénitence, on court enfin dans les voies de la perfection évangélique.

Il y a même de la prudence, dans ces converſions nouvelles, à ne pas s'élever au-deſſus de ſes forces. La vie ſpirituelle a ſon enfance; il faut s'établir dans la piété, avant que de s'y ſignaler, regarder les grandes choſes dans la religion, & s'en tenir à celles qui ſont poſſibles; s'exciter à la vue de la perfection, & ſe confondre par la conſidération de ſa foibleſſe. Il faut avoir du moins la ferveur des déſirs, ſi l'on ne peut avoir la grandeur des œuvres; s'exercer dans l'humilité, dans la mortification & dans la prière; & cueillir au pied de la croix, de petites vertus, ſi l'on n'a pas la force d'aller aux grandes. Il faut combattre vos paſſions ſéparément, ſi vous ne pouvez les vaincre toutes enſemble; & s'il ne vous eſt pas donné de fendre les airs comme des aigles, & d'aller vous perdre heureuſement dans une ſublime contemplation des myſtères, volez du moins terre à terre, & gémiſſez comme les colombes dans la ſimplicité de votre cœur, & dans l'amertume de votre ame.

L'amour fervent de Magdeleine, l'attache incontinent à Jeſus-Chriſt, la rend inſenſible aux jugemens & aux reproches des hommes. Avec quelle réſolution entreprend-elle ſa pénitence? Elle va, ſans être appelée, dans une maiſon

étrangère, troubler la joie d'un festin par une importune tristesse; se jeter aux pieds du Sauveur, sans craindre ce qu'on dira, ou de sa vie passée, ou de sa hardiesse présente; faire par cette action extraordinaire, comme une confession publique de ses désordres, & souffrir pour première peine de ses péchés, & pour première preuve de sa conversion, l'injuste murmure que l'orgueil des Pharisiens & sa mauvaise réputation attireroient sans doute sur elle. C'est la première qui a osé confesser Jesus-Christ devant les hommes, & qui même en présence de ses ennemis, n'a pas rougi de son évangile.

Vous le savez, MESSIEURS, un des principaux obstacles à la conversion des pécheurs, c'est une fausse pudeur, & une appréhension lâche des jugemens & des railleries du monde. Le Roi Prophète s'en étoit plaint: *Qu'on recherchoit sa vie passée; qu'on disoit de lui mille choses vaines; qu'on lui tendoit tous les jours des piéges, parce qu'il menoit une vie réglée, & qu'il commençoit à être homme de bien*: & S. Paul l'a déclaré à tous les Chrétiens dans son Epître à Timothée: *Que tous ceux qui ont dessein de vivre dans la piété, seront exposés aux reproches & aux persécutions des hommes du siècle.* On ne l'éprouva jamais mieux qu'en ce temps: car d'un côté la dévotion est si décriée par l'abus qu'on en fait, qu'on ne sait presque plus ce qu'il faut blâmer, ou ce qu'il faut approuver. L'ambition & l'intérêt se cachent souvent sous des apparences de religion. D'ailleurs la malignité est devenue si grande, qu'on empoisonne tout, qu'on médit de tout. On voit le mal où il n'est point, & l'on ne veut pas reconnoître le bien là où il est; & sous prétexte qu'il se trouve en général une fausse dévotion, on a peine à vouloir croire en particulier qu'il y en ait de véritable.

Qui inquirebant mala mihi locuti sunt vanitates, & dolos totâ die meditabantur: quoniam sequebar bonitatem. *Psal.* 37.

Omnes qui volunt piè vivere in Christo Jesu persecutionem patientur. 2. *Tim.* 3.

Qu'un homme, après de longues réflexions sur sa vie passée, vienne à s'éloigner du jeu, des compagnies, des emplois mêmes, où il sait par sa propre expérience, qu'il expose son salut; qu'il distribue ses biens aux pauvres, & qu'il assiste plus souvent & plus décemment aux sacrés mystères; qu'une Dame encore à la fleur de son âge, renonce au luxe & à la vanité, & se réduise aux règles de la modestie chrétienne; qu'elle visite les hôpitaux & les églises; on cherche les raisons de ce changement, & l'on prend toujours les moins charitables. On donne, autant qu'on peut, un

tour ridicule à ces converſions : C'eſt qu'on aime à ſe diſtinguer, c'eſt qu'on donne dans les nouveautés, c'eſt qu'on ſuit ſon humeur & ſon caprice, c'eſt le mauvais état de ſes affaires, c'eſt la légéreté de l'eſprit humain. Combien d'actions de piété ſont demeurées ſans effet dans l'eſprit de ceux qui les avoient réſolues ? Combien de pénitences naiſſantes ont été étouffées ? combien d'ames ont été comme arrachées à Jeſus-Chriſt par ces dégoûts qu'on leur a donnés, qui tombant ſur des converſions mal aſſurées, à peu près comme ces froids & ces gelées hors de ſaiſon, qui ſurprennent des fruits encore tendres & naiſſans, leur ôtent toute eſpérance d'accroiſſement & de maturité ?

Que ſi cette malignité eſt grande, combien eſt déraiſonnable la foibleſſe de ceux qui ſur la crainte des bruits & des opinions des hommes, abandonnent, ou n'oſent accomplir les deſſeins qu'ils auroient de ſervir Dieu ; qui cachent le bien qu'ils font, non pas par humilité ou par précaution, mais par timidité & par honte, & qui appréhendent de paſſer pour inconſtans, parce qu'ils ſont devenus ſages !

Magdeleine ſurmonte cette tentation des reſpects humains. Tout lui eſt indifférent, hormis ſon ſalut : rien ne la trouble que ſon péché, & s'il lui reſte quelque gloire, c'eſt celle qu'elle peut tirer de ſa confuſion. D'où lui vient cette fermeté ? Les Pères en donnent deux raiſons. La première, c'eſt qu'*on ne craint qu'à proportion que l'on aime*, dit ſaint Auguſtin. Ces deux paſſions s'entreſuivent. Or Magdeleine n'a qu'un amour, & par conſéquent qu'une crainte. Elle ne compte pour rien d'être jugée des hommes, parce qu'elle ne reconnoît plus que Jeſus-Chriſt ; & comme elle met toute ſon affection à le ſervir, elle met toute ſon appréhenſion à lui déplaire. D'où vous pouvez conclure, que ſi vous vous troublez de ce que les hommes diſent ou penſent de vous, c'eſt que votre cœur eſt partagé. Vous avez deux amours, & par conſéquent vous avez deux craintes. Vous craignez Dieu, parce que vous avez quelque déſir d'être à lui : Vous craignez le monde, parce que vous n'en êtes pas encore détaché. Vous voudriez trouver le ſecret de ne perdre ni votre ſalut, ni votre repos ; de ſervir en même temps à deux maîtres, contre les règles de l'Evangile, & d'avoir ce cœur double que Dieu maudit dans ſes Ecritures. Quelque bonne intention que vous

Mat. 6.

Eccli. 2.

croyiez avoir de vous corriger, quelque repentir que vous fassiez paroître à l'extérieur, de votre conduite passée : quelque inspiration que vous ayez reçue de Dieu : Si vous rougissez de votre pénitence, vous ne haïssez pas assez votre péché : & si vous craignez de déplaire au monde croyez-moi, le monde ne vous déplaît pas.

La seconde raison de l'intrépidité de cette sainte Pénitente, c'est, dit saint Gregoire, qu'*elle rougissoit tellement d'elle-même, au fond de son cœur, qu'elle ne croyoit rien au dehors d'elle qui fût capable de la faire rougir.* C'est cette confusion intérieure qui l'occupe. Elle ressent son mal, & court au remède, fermant les yeux à tout ce qu'elle pouvoit voir, les oreilles à tout ce qu'elle pouvoit entendre. Que le monde la juge comme il voudra, elle se juge elle-même dans sa conscience. Attentive à ses propres accusations, elle n'écoute pas celles des autres. Pleine de douleur, incapable de crainte, pénétrée de componction & de regret, elle demeure aux pieds du Sauveur, trop heureuse si par sa douleur & par sa confusion publique, elle peut obtenir la grâce qu'elle lui demande.

Si nous avions comme elle, un douleur véritable de nos péchés, rien ne pourroit affoiblir notre pénitence : mais où trouve-t-on aujourd'hui de ces conversions généreuses ? Dieu parle, on se sent ému, mais on n'est pas pour cela converti. A chaque pas qu'on fait dans la piété, on s'arrête pour écouter ce que dit le monde. Pour peu que les hommes se choquent de notre dévotion, nous nous effrayons, comme s'ils étoient nos souverains juges. Une secrète vanité nous fait croire que chacun a les yeux sur nous, sans que personne nous regarde. C'est que nous ne sommes pas recueillis en nous-mêmes ; que notre pénitence n'a ni amour, ni douleur sincère. Nous ne pouvons souffrir d'être mépriſés, parce que nous sommes remplis de bonne opinion de nous-mêmes, & nous n'avançons pas dans la vertu, parce que nous sommes plus en peine de notre réputation que de notre innocence, & que nous avons plus d'attention à ce que les hommes jugent ou pensent de nous, qu'à ce que Dieu demande, on à ce que nous lui devons, pour satisfaire à sa Justice.

Notre sainte Pénitente, en s'approchant de Jesus-Christ, ne songe ni à sa réputation, ni à sa justification, ni à ses

intérêts ſelon le monde : elle ne vient que pour ſe condamner & pour mériter que Jeſus-Chriſt prenne ſa défenſe. Son Juge même devient ſon Protecteur : par une heureuſe ſurpriſe, celui qui devoit prononcer ſon arrêt, veut bien faire lui-même ſon apologie. Au lieu de lui reprocher ſa vanité, il rend témoignage de ſa converſion & de ſon amour. Pour apprendre, dit ſaint Grégoire, à ſes Miniſtres qu'il appelle à la conduite des ames, de ne pas rebuter par une indiſcrète ſévérité ceux qui ont recours au tribunal de ſa grâce, d'avoir pour eux des entrailles de pères, quand par un humble & ſincère confeſſion, ils vont chercher à leurs pieds le véritable remède à leurs plaies, & d'exercer leur charité, en exerçant ſes miſéricordes.

Combien cette bonté du fils de Dieu anima-t-elle la ferveur, la reconnoiſſance & la fidélité de Magdeleine ! Elle ſe proſterne à ſes pieds, elle les arroſe de ſes larmes, elle les baiſe, elle les parfume, elle les eſſuie avec ſes cheveux. C'eſt à ſes pieds, dit ſaint Paulin, qu'elle ſe dreſſe comme un Autel, & un Sanctuaire, ſur lequel elle lui offre avec une Foi vive, le véritable Sacrifice, qui eſt celui d'un cœur contrit & humilié. C'eſt-là que perdant l'uſage de la parole, & parlant pourtant par ſes pleurs, par ſes ſoupirs & par ſon ſilence même, elle demande la rémiſſion de ſes péchés, dont elle ſe conſeſſe indigne. C'eſt-là que cette ame conquiſe vient, en poſture de ſuppliante, ſe préſenter à ſon vainqueur, pour apprendre ſes volontés, & recevoir avec reſpect les lois & les règles de ſon heureux eſclavage. C'eſt-là qu'arrêtant & purifiant par ſes chaſtes regards, ſes yeux autrefois impurs & volages ; & qu'employant à un office de Religion, ſes cheveux qui avoient été un des principaux ornemens de ſa vanité, elle conſacroit les dépouilles d'Egypte à la gloire du Tabernacle, & faiſoit ſervir à Jeſus-Chriſt, tout ce qu'elle avoit fait ſervir au monde.

Preuve infaillible d'une ſolide converſion. Pour obtenir le pardon de ſes péchés, il faut aimer, & pour aimer véritablement, il faut le témoigner par des effets & par des œuvres. Mais eſt-ce aimer Jeſus-Chriſt, que de penſer qu'on l'aime dans de vaines ſpéculations, ou de le dire dans des formules de dévotions & de prières ? Eſt-ce l'aimer que de n'avoir point de goût par ſa parole, de chaleur pour ſes intérêts, point de ſoumiſſion pour ſes volontés, quand elles re-

pugnent à nos inclinations, & qu'elles choquent notre amour propre ? eſt-ce l'aimer que d'approcher de ſes Autels ſans reſpect & ſans réflexion, & de le recevoir dans le Sacrement de l'Euchariſtie avec un cœur, où fume peut-être encore le reſte de nos paſſions mal éteintes ? Eſt-ce l'aimer que de regarder ſans pitié les misères des pauvres, & de n'oſer tirer du fond de notre luxe & de nos vanités, de quoi fournir à nos aumônes.

Que nous ſommes éloignés de Magdeleine ! Sa converſion fut parfaite, mais elle fut encore conſtante. La charité de ſa nature eſt immortelle & ne finit point : tout dans le
1. Cor. c. 13. monde eſt ſujet à la décadence. *La ſcience ſe détruit*, dit l'Apôtre : *les Prophéties s'anéantiſſent ;* les vertus n'ont plus d'action après la mort, parce qu'elles n'ont plus d'objet : la charité ſeule ne manque jamais. Elle paſſe du temps à l'Eternité, parce qu'elle tend à Dieu, & qu'elle s'unit à Dieu, qui n'a ni commencement, ni fin, ni viciſſitude. Telle fut la charité dans le cœur de cette Pénitente. Elle y ſoutint ſa pureté ſans affoibliſſement, & conſerva, ce qui n'arrive que rarement dans nos affections, ſa violence & ſa durée. Depuis qu'elle eut commencé d'aimer Jeſus-Chriſt, elle ne ceſſa de l'aimer. Elle le ſuit pour écouter ſes paroles, pour voir ſes actions, pour le ſervir dans ſes beſoins. Ira-t-il dans le Château de Béthanie ? elle répandra ſur lui ſes parfums, même juſqu'à la profuſion. Le conduira-t-on au ſupplice ? elle ira ſur ſes traces, compagne inſéparable dans ſes ignominies & dans ſes ſouffrances. Expirera-t-il ſur la Croix ? Elle recueillera ſon ſang & le mêlera avec ſes larmes. Sera-t-il dans le fond d'un ſépulcre ? elle s'y repoſera en la compagnie des Anges. Reſſuſcitera-t-il glorieux ? elle ſera comme l'Aurore de ce Soleil renaiſſant, & l'adorera dans ſa gloire. Montera-t-il au Ciel ? ſon cœur y volera par avance, & ſon ame occupée du ſouvenir de ſes bienfaits, de la méditation de ſes Myſtères, du déſir & de l'eſpérance de le retrouver, ſoulagera par ſes dévotes penſées, l'impatience de ſon amour.

Je ſais, MESSIEURS, qu'il y a des cœurs, où le ſaint Eſprit ſe plaît de répandre ſa charité ; que les lampes de ſes Epouſes ſont des lampes de feu & de flammes, & que Magdeleine vous paroît un miracle, plutôt qu'un modèle de

de converſion. Mais Dieu n'eſt-il pas le maître de nos volontés comme de la ſienne ? La loi de la charité n'a-t-elle été faite que pour elle ? Jeſus-Chriſt ne l'a-t-il pas propoſée pour exemple, & ne dit-il pas à chacun de nous comme au Phariſien : *Voyez-vous cette Femme* ? Vous êtes d'une nature fragile, n'a-t-elle pas eu ſes fragilités ? Vous vivez dans le tumulte du monde, n'y avoit-elle pas vécu ? Vous avez eu une éducation molle, n'avoit-elle pas été nourrie délicatement ? Cependant elle ſe rend lorſque Dieu l'appelle, & vous réſiſtez : *Voyez-vous cette Femme* ? Vous croyez que le temps ne vous peut manquer, quand vous ſerez fatigué de vos paſſions, quand vous ſerez content de votre fortune, & que quelques ſoupirs pouſſés en mourant, du fond d'une conſcience effrayée, fléchiront à propos la Juſtice de Dieu, que vous avez tant irritée ? *Voyez-vous cette Femme* ? qui conſacre ſes plus beaux jours, & renonce au monde, lorſqu'elle pouvoit en jouir, & qu'elle étoit encore en état de plaire ? Vous vous étonnez des difficultés de la pénitence, tout vous rebute, tout vous paroît au-deſſus de vos forces : comment quitter cette habitude ? comment rompre cet engagement ? une fille foible ne trouve rien de difficile, quand il s'agit de chercher ou de ſuivre Jeſus-Chriſt : *Voyez-vous cette Femme ?* Vous menez une vie mondaine, mêlée de quelques pratiques de Religion, paſſant par une viciſſitude continuelle du péché à la confeſſion, de la confeſſion au péché, & croyant avoir droit de retomber, parce que vous faites de temps en temps quelque effort pour vous relever : voyez Magdeleine, à qui il ne faut qu'une confeſſion, qu'une abſolution, qu'une pénitence.

Videsne hanc mulierem ? *Luc.* 7.

Concluons l'éloge de cette Sainte avec ſaint Paulin : Aimons donc comme elle celui à qui notre amour eſt dû ſi uniquement & ſi légitimement : Donnons un ſacré baiſer à celui dont l'attouchement nous rend chaſtes : Uniſſons-nous par une ſainte union à celui qui en nous uniſſant à lui, nous rend vierges : Aſſujettiſſons-nous à ce grand Maître qui nous tenant au-deſſous de lui, nous met au-deſſus de tout le monde : Tombons aux pieds de celui qui nous relevera de toutes nos chutes. Mourons enfin en celui qui eſt la ſource de la vraie vie, afin que nous puiſſions régner avec lui dans la gloire, que je vous ſouhaite. *Au Nom du Père & du Fils, &c.*

PANÉGYRIQUE

DE

SAINT ANTOINE.

Prêché à Paris dans l'Egliſe des Pères de ſaint Antoine, l'an 1684.

Mortui eſtis, & vita veſtra abſcondita eſt cum Chriſto, in Deo.

Vous êtes morts, & votre vie eſt cachée en Dieu, avec Jeſus-Chriſt.

En ſaint Paul aux Coloſſiens, *chap.* 3.

MOURIR & vivre avec Jeſus-Chriſt, mourir au monde & vivre en Dieu, c'eſt, au ſentiment de l'Apôtre, la profeſſion de tous les Chrétiens; parce qu'ayant été baptiſés dans la Mort & dans le Sang du Fils de Dieu, il eſt juſte qu'ils ſe rempliſſent de ſon Eſprit, & qu'ils mènent une vie conforme à la ſienne, détachée des ſens, libre des paſſions de l'ame, toute pure, toute céleſte. Mais c'eſt la vocation particulière de ces Chrétiens, qui aſpirant non ſeulement à la ſainteté, mais encore à la perfection de la ſainteté, comme parle ſaint Bernard, loin de la corruption & du commerce même du monde, ſe ſont enſevelis tout vivans dans des tombeaux, n'ayant d'autre vue que celle du Ciel, d'autre exercice que la Pénitence, d'autre conſolation que la Foi d'autre entretien que l'Oraiſon, d'autre eſpérance que leur ſalut, & d'autre témoin de leurs actions, que Dieu qui en étoit l'objet & la fin, & qui en devoit être la récompenſe.

Tel fut le grand ſaint Antoine, dont je dois aujourd'hui vous repréſenter les vertus. Cet homme que Dieu tira, pour

ainſi dire, de la maſſe des autres hommes, & qu'il cacha près de cent ans, par une grâce particulière, *dans le ſecret de ſa face*, ſelon l'expreſſion du Roi Prophète, pour le ſauver de la malice du ſiècle, & pour donner aux âges ſuivans l'exemple d'une innocence pénitente : Cet homme qui comme une chaſte colombe, ſoutenue ſur les ailes d'une Foi vive, & d'une charité fervente, s'envolant du milieu du monde, pour aller chercher une terre nouvelle & des Cieux nouveaux, traça les routes du déſert, & apprit à gémir devant Dieu dans les ſolitudes : Cet Ange qui tout mortel qu'il étoit, s'étant rendu comme inviſible, protégea les Empires par ſes prières, ſoutint l'Egliſe par la pureté de ſa Foi, confeſſa le nom de Jeſus-Chriſt par les auſtérités & les ſouffrances de ſa vie, confondit la ſageſſe humaine par ſa ſimplicité Evangélique, combattit les Hérétiques par la force de ſa parole & par l'efficace même de ſon ſilence, dompta les démons & triompha de l'enfer par les ſecours du Ciel & par la conſtance ; & dont la vie ſurpaſſant la portée & les lumières ordinaires de la raiſon, fut un miracle de la grâce de Jeſus-Chriſt, & une preuve de la vérité de ſa Religion. C'eſt ainſi que parle ſaint Athanaſe. *Pſal.* 30.

Il y a des myſtères dans la vie de quelques Saints, comme dans celle de J. C. même qui n'entrent point dans l'eſprit de l'homme, ſi Dieu ne les révèle par les Docteurs de ſon Egliſe ; & les vertus d'Antoine auroient été peut-être incroyables, ſi Athanaſe ne les eût écrites, ne les eût vues. La providence divine a voulu que le même Saint qui ſoutenoit la vérité de ſa génération éternelle, autoriſât une vie, qui eſt un des plus puiſſans ouvrages de ſa grâce ; que la même main qui ſignoit la condamnation des Ariens par les témoignages des Ecritures, ſignât la condamnation des libertins par les exemples de ſaint Antoine, & que celui que Dieu avoit choiſi pour le défenſeur de la Divinité de ſon Fils, fût le témoin de la ſainteté de ce fameux Anachorète.

Eſprit-Saint qui l'avez conduit dans le déſert, rompez ces funeſtes liens, qui nous attachent encore au monde : Jetez dans le cœur de mes Auditeurs ces mouvemens ſubits de converſion & de pénitence, que vous inſpiriez autrefois juſques dans les Palais de Rome, & dans les cours des Empereurs, au récit de l'Hiſtoire de ſaint Antoine : Fortifiez le courage des foibles par l'idée de ces vertus extraordinai-

res : Briſez l'orgueil de l'eſprit humain à la vue de cette bienheureuſe ignorance : Faites enfin que notre ferveur ſe reveille, & que nous imitions ſelon nos forces, ce que nous aurons admiré. C'eſt ce que nous vous demandons par l'interceſſion de Marie. AVE MARIA.

COMME l'eſſence & la grandeur de Dieu conſiſtent dans cette ſouveraine indépendance, qui le met au deſſus de tous les biens qui ſont hors de lui, & dans cette parfaite jouiſſance de lui-même, qui lui fait trouver au dedans de lui ſa vie & ſa béatitude éternelle : Ainſi la perfection de l'homme conſiſte dans le détachement de toutes les choſes créées, qui ne méritent ni ſon cœur ni ſon affection ; & dans l'union avec Dieu qui eſt la ſource de ſon bonheur, & la fin de tous ſes déſirs. C'eſt le raiſonnement de ſaint Auguſtin. Or, MESSIEURS, quel Saint a jamais moins participé aux ſoins, aux déſirs, & aux coutumes du ſiècle ? a jamais moins retenu des ſentimens, des inclinations, des néceſſités & des dépendances de la Nature ; s'eſt jamais rendu plus inacceſſible aux hommes & aux paſſions humaines, que ſaint Antoine ? Quel Saint a jamais eu plus de pureté, plus de zèle, plus de ferveur, plus d'amour pour Dieu, que celui-ci, qui s'élevant au deſſus de toutes les choſes viſibles & paſſagères, & *cachant ſa vie en Dieu*, ſelon les paroles du ſaint Apôtre, n'a vécu que pour l'adorer, n'a penſé que pour le prier, n'a parlé que pour le louer, n'a déſiré que pour le poſſéder, n'a travaillé & n'a ſouffert que pour le mériter ? C'eſt ce qui me détermine à vous faire voir aujourd'hui cette mort ſpirituelle de ſaint Antoine, dans une entière ſéparation des hommes : cette vie ſpirituelle & céleſte de ſaint Antoine dans les exercices de ſa retraite.

Ipſe enim fons noſtræ beatitudinis, ipſe omnis apperitionis eſt finis. *De Civit. Dei. l.* 10. *c.* 4.

Diviſion. 1°. Antoine mort au monde avec Jeſus-Chriſt dans le déſert.

2°. Antoine vivant en Dieu, dans le déſert, comme Jeſus-Chriſt.

C'eſt-là tout le ſujet de ce diſcours.

I. PARTIE.

IL n'y a rien de ſi conforme à la loi de Dieu, rien de ſi ſouvent recommandé dans les Ecritures, que la retraite, c'eſt-à-dire la fuite & la ſéparation du monde. *Sortez, ſortez, éloignez-vous*, diſoit le Prophète. C'eſt le premier conſeil que ſaint Pierre, rempli des lumières & des impreſſions récentes de l'Eſprit-Saint, donne à des ames contrites : *Sau-*

Recedite, recedite, exite de medio ejus. *Iſa.* 52.

vez-vous de cette race corrumpue. C'eſt un ordre de Dieu, qu'une voix céleſte porte à ſon Peuple, & qui retentit dans les airs : *Sortez de Babylone, & ne vous rendez pas complices de ſes crimes.* C'eſt la première penſée que Dieu inſpire à ceux qu'il veut engager à ſon ſervice, & une pratique ſi importante, qu'il ſemble que ſaint Paul ait réduit tout le deſſein & tout le fruit de l'Incarnation du Fils de Dieu, à cette ſéparation du ſiècle : Siècle trompeur & méchant, où les mœurs ſont corrompues par les relâchemens, les vérités diminuées par les erreurs, les vertus affoiblies par les mauvais exemples, les vices accrus par le libertinage & l'impénitence ; où le menſonge déguiſe tout, où la vanité s'inſinue dans tous les cœurs, où l'intérêt propre occupe toutes les penſées, où croiſſent preſque malgré nous, une foule de déſirs ſéculiers, par les diſcours, par les actions, & par la vue des gens du ſiècle ; où le péché s'établit par des occaſions dont ſe forment les engagemens, par des coutumes qui deviennent des néceſſités, par des bienſéances dont on ſe fait de miſérables devoirs, par des imitations auxquelles on eſt aſſujetti, & par l'orgueil & la complaiſance qu'on ſe communique les uns aux autres.

Salvami-ni à generatione iſtâ pravâ. *Act.* 2. Exite de illa, & ne participes ſitis delictorum ejus. *Apoc.* 18. Qui dedit ſemetipſum pro peccatis noſtris, ut eripe. retnos de præſenti ſæculo nequam. *Galat.* 1.

Les Saints ont tremblé dans la crainte de ces dangers ; & touchés de l'Eſprit de Dieu, ils ont cru qu'il valoit mieux vivre hors du commerce & de la ſociété des pécheurs, dans les auſtérités de la pénitence & dans l'obſcurité du déſert, que de traîner au milieu du monde une vie tumultueuſe, un ſalut haſardé, une conſcience agitée, & une Eternité douteuſe. Dieu par ſa miſéricorde fit comprendre à ſaint Antoine ces vérités. Il permit qu'il fût élevé par des parens eux-mêmes détachés du monde. Il ſe trouva renfermé dans l'enceinte d'une famille paiſible & pieuſe. Il fut comme voué à la ſolitude dès ſon enfance, & ſon premier Hermitage fut la maiſon de ſon père. C'eſt-là que ſous une vertueuſe diſcipline, on le tint comme à couvert des embûches & des tentations de l'eſprit du monde. C'eſt-là que ſur le fond de la grâce de Jeſus-Chriſt, qui détournoit ſes yeux & ſon cœur de la vanité, à la vue des exemples domeſtiques, qui le portoient au mépris des choſes viſibles, il établit ſon innocence, & conçut le deſſein de n'être qu'à Dieu. C'eſt-là que renonçant à la ſcience & à l'étude des lettres humaines, il ſe deſtinoit à un ſilence éternel, pour éviter tout commer-

ce avec les hommes, & n'avoir que Dieu seul pour entretien & pour maître. C'est ainsi qu'il croissoit, qu'il se fortifioit en esprit, à l'exemple de Jesus-Christ, & qu'il s'accoutumoit à vivre dans les déserts.

Puer autem crescebat, & confortabatur Spiritu, & erat in desertis. *Luc.* 8.

Qu'il seroit à souhaiter que tous les pères eussent les mêmes soins de leurs enfans! & combien de vies chrétiennes sont étouffées aujourd'hui par des éducations mondaines? A peine les a-t-on consacrés à Jesus-Christ par le Baptême, qu'on les lui ravit pour les rendre de nouveau esclaves du monde, auquel ils viennent de renoncer. A peine se sentent-ils, à peine savent-ils parler, qu'on leur apprend à flatter, qu'on les accoutume à être flattés. On allume par des caresses & des approbations indiscrètes les premiers feux de leurs cupidités naissantes. On jette dans leurs cœurs encore tendres, des semences d'ambition qui ne croissent que trop avec l'âge. On se met en peine de les rendre polis & civils, en leur révélant tous les secrets de la chair & du sang; & non pas de les rendre vertueux, en leur apprenant les Mystères de Jesus-Christ. On les produit dans les compagnies, pour leur faire perdre cette pudeur & cette innocence qui ne revient plus, & pour les familiariser avec la vanité, la volupté & le mensonge. On les sacrifie au démon, en les immolant aux torrens, comme parle le Prophète Isaïe, c'est-à-dire en les exposant au courant du monde & aux torrens de la coutume & de la nature corrompue.

Immolantes parvulos in torrentibus. *Isai.* 57.

Ce fut donc sur les inspirations de Dieu & sur les instructions paternelles, que saint Antoine dressa le plan d'une retraite, dont il n'avoit aucun exemple. Il s'y disposa par un renoncement intérieur à toutes les commodités de la vie, & par un abandonnement actuel des biens qu'il possédoit. Il entend les paroles de Jesus-Christ qu'on lit dans l'Eglise : *Si tu veux être parfait; va, vends tout ce que tu as, donne-le aux pauvres, & me suis.* Il ne crut pas que ce fût une lecture faite au hasard, il n'en fit pas des applications étrangères; il ne s'effraya pas d'une sentence qui le condamnoit à la pauvreté, & qui retranchoit la cupidité jusqu'à la racine. Il ne se tint pas aux bornes d'une médiocre & foible vertu; & sans examiner la différence des conseils, & des commandemens Evangéliques, il prit pour lui ce qui s'adressoit aux parfaits. Il ne retint pas son patrimoine sous pré-

Si vis perfectus esse; vade: vende quæ habes & da pauperibus. *Matth.* 19.

texte de ſes bonnes intentions, & ne ſe mit pas en danger d'en abuſer, dans la vue du bon uſage qu'il en vouloit faire. Il prit pour lui ces paroles du Fils de Dieu, il crut à l'Evangile ſimplement, il ouit l'Oracle, & il l'accomplit.

Ce fut alors qu'ayant quitté tout ce qu'il poſſédoit au monde, il réſolut de quitter le monde même, pour ſe perdre dans les déſerts, par une ſéparation volontaire & courageuſe, de tout le commerce des hommes. Juſqu'à lui il y avoit eu je ne ſai quoi de lâche dans la retraite; & la perſécution avoit fait plutôt des fugitifs, que des ſolitaires. L'Egliſe avoit toujours gémi ſous le poids de ſes premières tribulations. Le glaive des tyrans levé ſur la tête de tous les fidelles immoloit les uns, écartoit les autres, il n'y avoit d'autre habitation pour les Chrétiens, que les priſons ou les déſerts; & l'on peut dire que le Royaume de Jeſus-Chriſt étoit compoſé de Martyrs ou de Solitaires. Le ſeul moyen d'échapper aux perſécuteurs étoit de leur être caché. Ceux qui demeuroient en Judée, comme parle Jeſus-Chriſt, ſe réfugioient dans les montagnes. La crainte des ſupplices & l'infirmité de la Foi engageoient les uns à chercher leur ſureté dans des régions ſouterraines; la prudence même obligeoit les autres à retenir leur propre courage pour céder au temps, & pour ſe réſerver aux beſoins & aux néceſſités de l'Egliſe. Si l'on voyoit alors des Chrétiens hors du commerce des hommes dans les ſolitudes, c'étoient à proprement parler des ſuites non pas des retraites; c'étoient des précautions de la crainte & de la prudence, & non pas des fruits de la charité. Ils s'éloignoient des terreurs du monde, & non pas des amours du monde: c'étoient les Edits de l'Empereur qui les avoient écartés, & non pas la ſentence de l'Evangile. Paul même ce premier Anachorète, qu'Antoine a reconnu pour ſon Maître, étoit entré par force dans le déſert, la tempête l'avoit jeté dans ce port, & ſa vocation pour la ſolitude avoit eu pour principe la perſécution de l'Empereur Déce. *Matth.* 14.

Mais la retraite de ſaint Antoine a été une retraite ſans précipitation & ſans tumulte, telle que le Prophète l'ordonne de la part de Dieu. C'eſt Dieu qui l'a conduit dans la ſolitude & dans les voies dures de la pénitence, en un temps où l'Egliſe comme renaiſſante, ſortoit des grottes & des cavernes de la terre; où ſes perſécuteurs étoient devenus ſes *Non in tumultu exibitis, non in fuga pro.*

perabitis : præcedet enim vos Dominus. *Isai.* 52.

Pères par la protection, & ses enfans par l'obéissance ; & où la croix de Jesus-Christ étoit élevée sur leurs couronnes : En un temps où la paix commençoit à affoiblir la discipline, où il étoit permis d'être Chrétien & d'être riche, & où les plaisirs commençoient à prendre la place des craintes. Y a-t-il une plus grande marque de résolution, de ferveur & de piété ?

Où voit-on aujourd'hui, je ne dis pas de ces séparations, mais seulement de ces retranchemens de fréquentation & de commerce, qu'on appelle dévotion & retraite, qui soient sincères ? Le chagrin, la bienséance, la vanité font une partie de ces conversions. Car on se fait un art de se retirer, quand le crédit commence à diminuer, & qu'on cesse d'être à la mode ; quand l'âge commence à refroidir les passions, & à semer des rides sur le visage ; quand par les disgraces de la fortune, ou par sa mauvaise conduite on s'est mis en état de ne pouvoir plus soutenir sa qualité : quand on est rebuté d'une vie souvent fâcheuse par ses accidens, quelquefois même laborieuse dans ses plaisirs. Alors on commence à penser que tout ne convient pas à tout temps & à tout état ; qu'il y a un âge à donner à la vanité, & un âge à donner à la modestie ; qu'il faut enfin affecter d'être sage, de peur de passer pour ridicule. On s'éloigne du monde, parce que le monde commence lui-même à s'éloigner. On cherche à se venger du mépris que les autres font de soi, par le mépris qu'on fait semblant d'avoir pour les autres. On se jette dans des partis de dévotion, pour se consoler de n'être plus propre pour les intrigues du monde. On se fait un mérite de cette espèce de nécessité, comme si c'étoit un désir de réforme, & non pas une règle de bienséance ; & changeant de manières, sans changer de cœur ni d'inclination ; après avoir eu la vanité de suivre le monde, on veut encore avoir la vanité de le quitter. Antoine, dans une florissante jeunesse, dans une fortune établie, dans une possession paisible d'un patrimoine opulent, né pour être estimé des autres, & déjà maître de lui-même, renonce à tout pour Jesus-Christ, & abandonne, en quittant le siècle, tout ce que la fortune lui a donné, & tout ce qu'elle semble lui promettre.

La solitude de saint Antoine ne fut pas seulement volontaire, elle fut encore entière. Il y a deux voies de renoncer au monde ; la première, d'y vivre sans affection & sans

attache, & *d'en uſer comme n'en uſant pas*, ſelon l'expreſ- 1. *Cor.* 7.
ſion de l'Apôtre. La ſeconde eſt de s'en éloigner abſolument, & d'en perdre la vue, & ſi l'on peut, le ſouvenir, afin de n'en être pas perverti, & de n'avoir aucune part à ſes œuvres. Je ſai que cette ſéparation ſpirituelle & morale ſuffit pour accomplir la Loi de Dieu ; que l'éloignement du cœur ſupplée à la diſtance des lieux, & qu'on peut être mêlé avec les méchans, pourvu qu'on ne ſe trouve point mêlé dans leurs méchancetés, ou en les imitant, ou en les approuvant, ou même en les diſſimulant, quand on eſt obligé de les reprendre.

Je ſai que les juſtes trouvent le ſecret de ſe renfermer dans leurs propres cœurs, & de ſe faire une ſolitude intérieure & ſecrète, au milieu même du bruit & de la multitude ; de poſſéder leur ame en paix, dans le recueillement & le repos que donne la ſageſſe, & de laiſſer frémir vainement le monde & ſes paſſions, dans les dehors de leur conſcience. Mais je ſai auſſi qu'il eſt dangereux que l'ame au milieu de tant d'objets ne s'attache preſque ſans y penſer, par des paſſions imperceptibles, qui la retardent d'aller à Dieu, qu'il eſt plus ſûr & plus aiſe de s'interdire l'uſage même permis de la plupart des choſes du monde. que de ne pas paſſer les bornes d'une juſte modération ; que la liberté d'en uſer eſt du moins une tentation pour en jouir ; & qu'enfin il eſt plus noble de rompre tout d'un coup ſes liens, que de les délier avec tant de circonſpection & de foibleſſe.

C'eſt ce que ſaint Antoine a fait par une actuelle & entière ſéparation du monde & de la ſociété des hommes. Je pourrois vous le repréſenter renfermé durant le cours de pluſieurs années dans le fond d'un ſépulcre étranger à toute la nature, caché aux rayons même du ſoleil, plus mort au monde, que ceux qu'on y avoit enterrés, connu d'un ſeul homme, qui lui portoit de temps en temps de quoi ſoutenir une vie mortifiée & déjà morte, pour ainſi dire. Je pourrois vous le faire voir dans les maſures d'un vieux château ruiné, où il ne reſtoit aucun veſtige d'habitation humaine, & d'où les ſerpens ſortirent comme par reſpect, à ſon arrivée, moins par la crainte d'être chaſſés, que par l'appréhenſion de troubler ſon attention, ou d'interrompre ſa ſolitude. Je pourrois vous le montrer errant, tantôt dans les montagnes, tantôt dans le déſert, cherchant des lieux im-

pénétrables à la curiosité des mortels, ennuyé d'être vu & de voir, & presque importuné de sa propre vertu, qui lui attiroit de la gloire, & qui faisoit qu'après avoir quitté le monde, le monde venoit le troubler dans le repos de sa Cellule. Mais son esprit étoit encore plus loin du monde que son corps. Sa conversation étoit dans le Ciel. La contemplation, le travail la prière & le chant des Pseaumes occupoient ses nuits & ses jours. Plus il étoit vide du monde, plus il étoit rempli de Dieu; & les consolations du Seigneur, nourrissant dans son ame une joie pure & sans mélange, il goûtoit le plaisir d'être à Dieu, & se plaignoit de la rapidité du temps, qui coulant trop vîte à son gré, ne lui donnoit pas le loisir de l'aimer & de le servir autant qu'il le souhaitoit.

C'est-là, MESSIEURS, une séparation entière. On ne voit aujourd'hui que des solitudes imparfaites, des demi-retraites. On se croit bien avancé dans la dévotion, quand après une vie tumultueuse, touché de quelques mouvemens d'une conversion qui n'est souvent que superficielle, on rompt ce commerce universel que l'on avoit avec le monde, pour se réduire au choix de quelques amis qu'on préfère aux autres. On cherche la douceur & non pas la sainteté de la vie: on éloigne le monde fâcheux, mais on conserve le monde qui plaît. Le cercle est un peu plus étroit, mais on y fait entrer tout ce qu'on aime. On veut avoir le plaisir de la société & le mérite de la retraite: De-là viennent ces conversations particulières, & ces commerces de confiance, que la solitude rend plus suspects & plus dangereux; où l'on se dit en secret ce qu'on n'oseroit dire en public & en compagnie; & où, sous prétexte de piété & même de direction, on mêle des discours frivoles à des entretiens spirituels, & beaucoup de nouvelles du monde, à quelques affaires de conscience.

Voilà ce qu'on appelle vivre en retraite. Combien voit-on de personnes vouées à Dieu, entretenir une curiosité mondaine, nourrir leur imagination des inutilités & des vanités du siècle, qu'elles aiment qu'on leur raconte; entendre & parler le langage des pécheurs, attirer dans Jérusalem les intrigues de Babylone, faire de ces lieux destinés au silence & à la retraite, des réduits où l'on débite jusqu'aux mensonges & aux médisances, tenir au monde par des cor-

reſpondances qu'elles y ont ; & ne pouvant avoir la liberté de faire ce qui s'y fait, avoir du moins l'empreſſement de s'informer de ce qui s'y paſſe ? Y a-t-il rien de plus oppoſé à cet eſprit de retraite entière, que ſaint Antoine a pratiquée ?

Mais de plus ſa ſolitude a été toute Chrétienne & toute divine : car remarquez, MESSIEURS, qu'il y a une ſolitude de Chrétien, & une ſolitude de Philoſophe. On fuit quelquefois les hommes pour s'attacher à ſoi-même par la bonne opinion qu'on a de ſoi, par le mépris qu'on a des autres. Il faut s'en ſéparer pour s'unir à Dieu. *Je me ſuis éloigné*, dit le Prophète, j'ai fui le monde, *je me ſuis établi dans la ſolitude* : Il ajoute auſſitôt : *J'étois toujours dans l'attente de celui qui m'a délivré de ma foibleſſe & des tempêtes qui s'élevoient dans mon ame.* Et Jeſus-Chriſt ne nous enſeigne-t-il pas que ce n'eſt rien d'être retiré, ſi l'on n'eſt uni avec Dieu dans ſa retraite, ſelon cette parole de l'Evangile : *Je ne ſuis pas ſeul, parce que mon Père eſt avec moi.* Autrement, comme dit ſaint Bernard, être ſéparé du monde, & n'être pas avec Dieu, *c'eſt être ſeul, mais ce n'eſt pas être ſolitaire* ; c'eſt fuir les entretiens des hommes, mais c'eſt ſe livrer à ſes propres penſées ; c'eſt s'éloigner du monde, mais c'eſt porter le monde avec ſoi.

Ecce elongavi fugiens, & manſi in ſolitudine. Expectabam eum, qui ſalvum me fecit à puſillanimitate Spiritus & tempeſtate. *Pſ.* 54.

Saint Antoine entra dans le déſert, dépouillé de tout & de lui-même. Il pouvoit dire avec Jeſus-Chriſt : *Celui qui m'inſpire de venir ici, ne m'abandonnera point à moi-même, & ne me laiſſera pas ſeul, parce que je n'y ſuis que pour accomplir ſes volontés.* Quel ſoin n'avoit-il pas pris de ſe former à cette ſainte vocation dès ſa première jeuneſſe ? avec quelle ſageſſe alloit-il recueillir les inſtructions & les exemples de tous les Serviteurs de Dieu de ſon voiſinage, obſervant la douceur de celui-ci, la vigilance de celui-là ; touché de l'oraiſon de l'un, & de l'auſtérité de l'autre ; tirant du ſuc de leurs vertus, comme une induſtrieuſe abeille, de quoi nourrir ſa piété ; revenant chargé de ces tréſors ſpirituels, qu'il conſervoit dans ſon eſprit & dans ſon cœur ; & travaillant à raſſembler en lui ſeul tant de dons de Dieu différens, qu'il trouvoit diſperſés en d'autres. Avec quelle humilité alla-t-il enfouir pour ainſi dire, dans la terre du déſert les talens qu'il eût pu faire valoir à la vue de toute l'Egliſe ! La Providence n'a pas permis que tant d'exemples aient été cachés.

Solus non ſum, quia Pater mecum eſt. *Joan.* 16.

Qui me miſit, mecum eſt, & non reliquit me ſolum, quia ego quæ placita ſunt ei facio ſemper. *Joan* 8.

Nous l'avons vu mort avec Jesus-Christ : voyons-le vivant comme Jesus-Christ dans sa retraite.

II. PARTIE.

CE n'est pas sans raison que saint Clément d'Alexandrie appeloit autrefois Jesus-Christ le maître & le modèle universel de la Sagesse & de la Sainteté Chrétienne. Il nous a tous régénérés, & nous avons tous reçu de sa plénitude. Il est venu enseigner sa Loi à tous les hommes, & leur donner au même temps les exemples de l'accomplir ; & comme sa grâce a plusieurs formes pour attirer chacun à lui, par les moyens qui lui sont propres, sa Sainteté a plusieurs usages, montrant à chacun à se sanctifier dans sa profession & dans son état. Il a paru dans une vie commune pour la consolation & pour l'instruction des gens que sa Providence engage aux soins & aux occupations de cette vie. Il s'est retiré quelquefois dans le désert pour donner à ceux qu'il appelle à la contemplation, l'idée d'une vie solitaire.

Ductus est Jesus à Spiritu in desertum. *Math.* 4. Secedebat in desertum, & orabat. *Luc.* 5. Fugit in montem ipse solus. *Joan.* 6.

C'est sur ce modèle que saint Antoine s'est réglé dans tout le cours de sa retraite. Il a suivi, pour ainsi dire, Jesus-Christ pied à pied dans ses solitudes, il a recueilli les vertus que ce divin Sauveur y avoit semées ; la force pour résister aux tentations, la tranquillité & la persévérance dans l'Oraison, la fuite des honneurs & l'humilité, la disposition à la Croix & aux souffrances. Parcourons en peu de mots ces circonstances de la vie de saint Antoine.

Entrons dans le désert de sa tentation, & considérons ses victoires. L'Ecriture sainte nous enseigne que *la vie de l'homme sur la terre est une guerre continuelle* ; que dès qu'on s'engage à servir Dieu, il faut s'attendre à la tentation & à l'épreuve ; & que la tribulation est la compagne inséparable de la bonne vie. L'ennemi ne cesse d'attaquer au dehors ceux qu'il ne gouverne pas au dedans, & il faut qu'un vrai Fidelle défende sa Foi, non seulement contre la chair & le sang, & contre la malice des hommes, mais encore contre ces Princes du siècle, & ces Puissances spirituelles qui règnent dans les ténèbres. Mais la fureur du démon s'exerce sur-tout contre les Solitaires, parce qu'ils se sont comme dépouillés de leur propre chair, & qu'étant échappés au monde, ils se sont cachés dans le sein de Jesus-Christ, où ils mènent une vie plus pure & plus parfaite, & que n'ayant plus d'obstacle à leur salut du côté des hommes, le tentateur qui veille à leur perte, fait tous ses efforts pour y en mettre de son côté,

Militia est vita hominis super terram. *Job.* 7.

s'ils ne ſont dans une perpétuelle attention ſur eux-mêmes.

Qu'il eſt difficile de réſiſter à ſes perſuaſions, à ſes ſuggeſtions, à ſes violences ! *Aucune Puiſſance ne peut l'égaler ſur la terre*, dit l'Ecriture. Il ne manque ni de deſſein, ni d'invention, ſa malice eſt inépuiſable. Il ne s'affoiblit pas par le temps, il eſt immortel : il ne ſe laſſe pas de ſes pourſuites, il eſt infatigable : il n'eſt pas retenu par le repentir, il eſt incorrigible : il ne s'apaiſe pas par les prières, c'eſt un aſpic ſourd à la voix & aux plaintes de l'enchanteur. Il eſt tantôt ſerpent, tantôt lion ; il joint l'adreſſe à la force, la ſurpriſe à la guerre ouverte. Il nous attaque par toutes les créatures faute d'autres moyens ; il ſe ſert de nous pour nous perdre, il remue nos paſſions, il excite nos humeurs, il combat l'eſprit par la chair, & la chair par l'eſprit ; il nous tente par nos vices & par nos vertus. Si nous ſommes négligens, il nous accable ; ſi nous ſommes foibles, il ſe joue de notre foibleſſe ; ſi nous nous croyons aſſez forts pour le combattre, nous ſommes vaincus ſans combat ; & ſi nous ſommes aſſez heureux pour le vaincre, il eſt à craindre qu'il ne tire avantage de ſa défaite ; & que nous faiſant perdre l'humilité, il ne triomphe même de notre victoire.

Non eſt ſuper terram poteſtas quæ comparetur ei. *Job.* 41.

Il déploie contre ſaint Antoine ſes efforts & ſes artifices. Il s'agiſſoit d'ébranler une ame affermie dans la vertu, d'empêcher les progrès d'une vie, qui devoit être d'un ſi grand exemple, & de chaſſer de ſa retraite, un homme que Dieu avoit ſuſcité pour peupler les déſerts d'une eſpèce inconnue de Saints, & pour fonder comme une Egliſe nouvelle de Pénitens & de Solitaires, dont il devoit être le Chef & le Patriarche. Que fait le tentateur ? il cherche à l'effrayer par de terribles fantômes ; à l'amollir par des repréſentations laſcives ; à l'attendrir par le ſouvenir de ſes parens & de ſa patrie ; à l'abattre par le dégoût de ſa ſolitude ; à l'élever par l'excellence de ſa piété & de ſon mérite ; à le corrompre par des richeſſes qu'il lui préſente, & à l'amuſer par les images d'une pénitence apparente. Il lui inſpire de donner quelque relâche à ſes travaux ; & lui donne une fauſſe pitié de lui-même. Il lui conſeille des auſtérités indiſcrètes, afin qu'il tombe ſous le poids des infirmités de la nature. Il le flatte du bien qu'il pouvoit faire dans les Villes, & lui reproche l'oiſiveté & l'inutilité de ſes talens, pour le ramener dans le monde. Il lui apparoit enfin environné de fauſſes lumiè-

res, pour lui donner de faux préſages de ſa réprobation ou de ſon ſalut, afin qu'il cède ou à la préſomption, ou au déſeſpoir.

Arrêtez, eſprits incrédules, & ne prenez pas ces vérités pour des fictions. Le peu d'expérience que vous avez d'une vie ſpirituelle & chrétienne, doit retenir vos jugemens; & ſi vous êtes à couvert des tentations du démon, c'eſt que vous faites ſes volontés & ſes œuvres. Sachez que ce malheureux repos où vous êtes ne vient pas de la paix, mais de la dureté de vos conſciences: Que vos chaînes ne vous pèſent pas, parce que votre eſclavage eſt volontaire; Que l'eſprit en vous ne contredit point à la chair, parce que la chair en eſt la maîtreſſe: Que la tentation la plus redoutable de toutes eſt celle qui damne, & qui ne ſe laiſſe pas ſentir. Sachez que Dieu, ſelon la profondeur de ſes jugemens, qui ſont toujours adorables, permet quelquefois aux démons d'éprouver les Saints; qu'il les retient ou les lâche comme il lui plaît; qu'il les emploie pour exécuter ſes juſtices ou ſes miſéricordes; & que comme il s'en ſert pour punir les méchans, il exerce & purifie auſſi quelquefois les bons par leur miniſtère.

Ce fut la gloire de ſaint Antoine. Tout l'enfer aſſemblé ne put arracher de ſon cœur un conſentement au péché. Les attaques des démons ne firent que le rendre plus circonſpect, plus mortifié, plus fidelle. Il employa contre eux les armes dont le Fils de Dieu s'étoit ſervi dans le déſert, le jeûne, la prière, l'Ecriture; toujours vainqueur & toujours humble, reconnoiſſant ſon infirmité, & ſe glorifiant en la puiſſance de ſon Maître. Combien de fois, muni de ſon nom & de ſa force, leur reprocha-t-il leur foibleſſe & leur impuiſſance? Combien de fois, lorſqu'ils ſembloient devoir lui ravir ſon ame, leur marqua-t-il avec une ſainte confiance les bornes qui leur avoient été preſcrites? Combien de fois alla-t-il porter, avec une modeſte joie, les dépouilles qu'il avoit remportées, aux pieds de Jeſus-Chriſt ſpectateur & témoin de ſes combats, & ſeul Auteur de ſon ſalut & de ſes victoires? Combien de fois, au milieu de ces ſpectres affreux, conſerva-t-il la tranquillité de ſon ame, & l'attention de ſon Oraiſon?

Encore que l'Oraiſon ſoit l'exercice ordinaire de tous les Chrétiens, ce doit être l'occupation continuelle des Soli-

taires. Comme ils ne ſont plus de ce monde, ils doivent être plus à Dieu; ils ont été délivrés de plus de dangers, & ils doivent rendre plus d'actions de grâces; ils ſont plus attaqués des tentations, & ils doivent recourir plus ſouvent à celui qui peut les délivrer & les défendre; ils ſont plus aimés & favoriſés de Dieu, & ils doivent l'aimer avec plus d'ardeur & plus de reconnoiſſance. Ce fut ce que ſaint Antoine recommanda le plus à ſes diſciples, que cette Oraiſon ſans intermiſſion, & ce qu'il pratiqua avec plus de ſoin & d'exactitude.

Repréſentez-vous ce ſaint Anachorète, dont le corps attenué par les jeûnes, conſacré par la pénitence, ayant preſque perdu tout ce qu'il avoit de terreſtre, & devenu comme ſpirituel, ſecondoit les fonctions de l'ame, bien loin de les retarder; dont l'eſprit qui n'étoit pas appeſanti par la chair, prenoit de lui-même l'eſſor vers le Ciel, ſans paſſer par ces nuages de diſtractions, qui ſe mettent entre Dieu & nous dans nos prières; dont la mémoire, où toutes les images du monde étoient effacées, retenant fidellement ce qu'il avoit lu, ce qu'il avoit oui, lui ſervoit d'un Livre vivant dans ſes méditations & dans ſes penſées, dit ſaint Athanaſe. Figurez-vous cette application qui lui faiſoit trouver les jours trop courts dans ſa ſolitude, & qui lui faiſoit dire le matin avec une ſainte indignation, après avoir paſſé la nuit dans l'admiration des grandeurs de Dieu & de ſes Myſtères: *Soleil, pourquoi viens-tu par ta lumière importune m'interrompre dans la contemplation de cette lumière éternelle?* Figurez-vous ce cœur pénétré de la reconnoiſſance des bienfaits & des miſéricordes de Dieu, où la charité parfaite ayant conſommé tous les ſentimens imparfaits de la nature & même de la piété, lui faiſoit dire après une exacte recherche de ſon intérieur, *Je ne ſaurois plus craindre Dieu, je ne ſaurois plus que l'aimer.*

C'eſt dans cet exercice journalier qu'il renouveloit ſa ferveur. C'eſt-là, que ſavant ſans étude, il entroit dans les ſens les plus obſcurs des Ecritures, dont il avoit une claire & ſublime connoiſſance. C'eſt-là que méditant ſans art & ſans méthode, & s'abandonnant à l'Eſprit de Dieu, il ſe perdoit heureuſement dans l'abîme de ſes perfections. C'eſt-là que Dieu tirant pour lui les voiles de l'avenir, & lui découvrant les déſolations prochaines de ſon Egliſe par l'héréſie des

Ariens, puis la paix & la tranquillité des fidelles, il animoit ſon zèle & ſa foi, pour le temps des tribulations, & le conſoloit par l'eſpérance de ſa gloire & le triomphe de ſa vertu. C'eſt-là qu'au milieu des grâces & des grandeurs de Dieu, il reconnoiſſoit ſon néant & ſe fortifioit dans l'humilité.

Rien n'eſt ſi capable d'inſpirer la vanité aux gens de bien que la ſingularité, dit S. Bernard. On aime à ſe voir diſtingué des autres, à être le premier de ſa profeſſion & de ſon Ordre, & le chef de quelque ſainte entrepriſe. Il y a dans la domination & la ſupériorité une complaiſance naturelle que le chriſtianiſme même a beaucoup de peine à régler. On ſe plaît à ſe faire un nom & un rang qu'on puiſſe diſputer à d'autres; & quand la dévotion n'eſt pas ſolide, on ne voit guère ſur ce point deux dévots s'accorder enſemble. On dreſſe Autel contre Autel: on oppoſe vertus à vertus: on ſe diviſe en partis: on a des diſciples à part, l'un eſt *Apollo*, l'autre eſt *Cephas*: chacun veut être le Saint primitif & original: quelquefois même on ſe décrie, on ſe plaide mutuellement. On ſe fait un devoir de conſcience de ce défaut de charité, & au lieu de s'exciter par une émulation de piété, on s'aigrit par des jalouſies de réputation & de gloire. Saint Antoine ſe voit le chef, l'inſtituteur des Solitaires; il croit avoir percé le premier l'intérieur du déſert, il ſe regarde comme le premier vivant, ou pour mieux dire, comme le premier mort dans les ſolitudes: il s'arrête à cette penſée, non pas par un orgueil de préférence, mais par une ſatisfaction louable & ſecrète des ſervices qu'il rend à Dieu. Mais dès que Dieu lui révèle que S. Paul eſt encore plus avancé & plus ancien Anachorète, il le reconnoît pour ſon maître, & s'en va volontairement s'aſſujettir à ſa diſcipline.

Avec quel empreſſement courut-il le chercher dans le déſert, traînant ſon corps affoibli par ſes abſtinences, & courbé ſous le poids des ans, & des fatigues d'une contemplation laborieuſe? Avec quelle reſpectueuſe crainte ſe proſterne-t-il à l'entrée de cette grotte, pour y être introduit comme par pitié par ce ſaint Homme qui l'habite? Avec quel ſentiment de douleur & de pénitence, pénétré de la gloire de Paul, frappant ſa poitrine, s'écrioit-il: *Malheur à moi, miſérable pécheur, qui ne mérite pas le nom de Solitaire*! De quelle force faiſoit-il retentir les rochers de ces paroles d'admiration: *J'ai*

vu

vu Elie, j'ai vu Jean-Baptiſte : j'ai vu Paul dans ſon Paradis ! Avec quelle vénération chargea-t-il les triſtes & ſacrées reliques du Saint ſur ſes foibles épaules, pour lui rendre les devoirs de la ſépulture ? Avec quel reſpect ſe revêtoit-il tous les ans, le jour ſolennel de Pâques, de la tunique de ce Saint, s'en faiſant comme un habit de gloire & de triomphe, pour honorer le triomphe de Jeſus-Chriſt reſſuſcité.

Telle eſt ſa ſoumiſſion pour ſon Maître. Mais quelle eſt ſa modération & ſa douceur pour ſes diſciples. Il les inſtruit, il les conſole, il leur enſeigne à vaincre les tentations, il leur prêche non pas l'auſtérité, mais la diſcrétion. La ſolitude fait ſouvent qu'on contracte une humeur ſauvage : parce qu'on eſt auſtère pour ſoi, on ne pardonne rien aux autres : on veut impoſer à chacun par néceſſité un joug qu'on porte volontairement ſoi-même, ſans conſulter ni la portée de l'eſprit, ni la meſure de la grâce qui lui eſt donnée ; à force d'être loin des hommes on oublie l'humilité ; ſous prétexte de corriger le monde, on le perſécute ; & voulant trop donner à la pénitence, on renonce à la charité. Il y a de l'orgueil dans cette conduite ; on ne croit perſonne parfait, que ceux qu'on rend ſemblables à ſoi. Saint Antoine a été plus modéré, & il eſt preſque le premier qui a ſu & qui a montré par ſes exemples à être rigoureux pour ſoi-même, & doux pour les autres. Il a tout attribué à la grâce de Jeſus-Chriſt, & il a cru qu'il falloit avoir quelque égard à la foibleſſe, & que ſans être parfait comme lui, on pouvoit être agréable à Dieu.

Mais il conſerve ſon humilité dans les honneurs que lui rend le ſiècle, & dans le pouvoir que Dieu lui donne. Les peuples & les Empereurs implorent ſa protection & ſes prières. Choſe étonnante ! Les élémens obéiſſent à ſa parole ; les animaux les plus farouches s'adouciſſent auprès de lui ; les maladies les plus incurables cèdent à ſes vœux & à la force de ſes oraiſons. Mais ce qui m'étonne davantage, c'eſt que rapportant tout à Dieu, il ne s'élève pas des guériſons qu'il fait ; il ne s'afflige pas de celles qu'il manque ; il regarde d'un viſage égal & ſa force & ſon impuiſſance, & rend grâces à Dieu, & des miracles qu'il a faits, & des miracles qu'il n'a pu faire.

Toutes ces vertus éminentes n'étoient pas ſeulement des diſpoſitions à la mort, mais encore des préparations au mar-

tyre. Quand le cruel Maximien ravageoient le troupeau de Jesus-Christ, & que le sang des Chrétiens couloit de nouveau en Egypte, on vit Antoine sortir de sa retraite pour assister les martyrs, ou pour les suivre dans le martyre: pour être le compagnon de leurs combats, ou le témoin de leurs triomphes: pour mourir pour Jesus-Christ, après être mort avec Jesus-Christ. On le vit plus soutenu par son courage, que par ses forces, courir à la ville d'Alexandrie, présenter aux tyrans le peu de sang que la vieillesse & la pénitence lui avoient laissé. On le vit exhorter ces bienheureux confesseurs, tantôt aux portes des prisons, tantôt au pied des échafauds, plus touché d'envie, que de compassion de leurs peines; plus prisonnier qu'eux, quoiqu'il fût libre; plus martyr qu'eux, quoiqu'on s'obstinât à le laisser vivre. Il parut malgré les édits & les défenses sur un lieu élevé avec ses vêtemens blanchis, pour se rendre plus remarquable, étonnant par sa générosité & par sa foi les Juges qu'il eût voulu irriter par sa hardiesse. On le vit enfin retourner dans sa solitude, triste d'y reporter une vie qu'il eût voulu sacrifier à J. C. mais résolu de redoubler ses austérités, & d'être lui-même son persécuteur & son juge, & de récompenser le supplice qu'il avoit évité, par la pénitence qu'il alloit faire.

Voilà, MESSIEURS, ce que c'est que mourir, ce que c'est que vivre en Dieu, avec Jesus-Christ. Au récit de ces actions, les Paule, les Sophronie, les Marcelle, renonçoient au luxe & aux vanités, & s'élevant au-dessus de la foiblesse de leur sexe, suivoient le mouvement de l'Esprit de Dieu qui les appeloit à la retraite, pour y pleurer leur vie mondaine. Les courtisans touchés de cette lecture, reconnoissoient le néant du monde, rougissoient de leur ambition, & se confinant dans les solitudes, alloient chercher le Dieu qu'Antoine avoit servi dans les gémissemens & dans les larmes. Augustin errant, Augustin pécheur, fut éclairé, fut attendri par une si sainte vie; cet homme à qui Dieu avoit donné toute la lumière de la raison, avant qu'il eût versé sur lui toutes les lumières de sa vérité, reconnut que la seule Eglise de Jesus-Christ pouvoit produire de ces hommes & de ces vertus extraordinaires. L'admiration de la vie de S. Antoine fut le premier pas que la grâce fit dans celui qui en devoit être le défenseur; & peut-être le récit que je viens de faire n'aura pas touché votre cœur.

Eſt-ce que ces grandes actions écrites par un Saint, n'ont pas la même efficace, quand elles paſſent par la bouche d'un pécheur ? Mais le bras de Dieu n'eſt pas raccourci. Le Saint dont je vous ai parlé n'en eſt pas moins Saint, & la Religion n'a-t-elle pas toujours la même force ? Eſt-ce que notre ſiècle eſt plus endurci ? tous les temps ſont égaux pour Jeſus-Chriſt. N'avons-nous pas des exemples qui nous conduiſent à Dieu, comme nous en avons qui nous en détournent, & le ſoin de notre ſalut nous eſt-il devenu moins important dans ces derniers ſiècles ? Eſt-ce que les vertus de S. Antoine ſont inimitables ? Il eſt vrai qu'elles ſont au-delà de notre portée ; mais réduiſez-les à votre foibleſſe. Je ne demande pas que vous alliez vous perdre dans un déſert ; mais renoncez à cette compagnie qui vous perd, à ce commerce qui ſcandaliſe vos frères. Vous n'êtes pas appelés à des abſtinences & à des jeûnes exceſſifs ; mais retranchez ces excès & ces feſtins continuels, & donnez aux pauvres de Jeſus-Chriſt une partie de ces dépenſes ſuperflues. Je n'oſerois vous propoſer de mourir entièrement au monde : mais mourez à cette vengeance qui vous poſsède. Saint Antoine ſortit autrefois de ſa retraite, pour prononcer des anathèmes contre les Ariens, qui nioient la divinité de Jeſus-Chriſt. Eh ! qu'il auroit d'anathèmes à prononcer contre les Chrétiens qui le mépriſent par leur orgueil, qui le trahiſſent par leur hypocriſie, qui l'abandonnent par leurs lâchetés, qui le négligent par leur ignorance, qui le déshonorent par leur vie ? Qu'il nous attire plutôt les bénédictions céleſtes, qu'il ſe loue de notre foi, qu'il voie revivre en nous une imitation quoique légère de ſes vertus, & qu'il nous obtienne la grâce & la gloire que je vous ſouhaite, *Au Nom du Père, &c.*

PANÉGYRIQUE

DE

SAINT AUGUSTIN,

Prêché dans l'Egliſe des Grands Auguſtins à Paris, l'an 1679.

Qui fecerit & docuerit, hic Magnus vocabitur in regno cœlorum.

Celui qui aura pratiqué, & qui aura enſeigné, ſera appelé Grand dans le Royaume des Cieux.

En ſaint Matthieu, *chap.* 5.

ENSEIGNER la vertu ſans la pratiquer, c'eſt une vanité de philoſophe ; la pratiquer ſans l'enſeigner, c'eſt une dévotion louable, mais ſtérile & ſans conſéquence : la pratiquer & l'enſeigner tout enſemble, c'eſt la grandeur & la perfection des Saints. C'eſt par ce double eſprit que la Religion s'eſt établie. Les peuples n'ont pu réſiſter aux perſuaſions efficaces de ceux qui réduiſoient les enſeignemens en exemples, & qui montroient, en faiſant connoître la vérité, qu'on pouvoit la pratiquer & la ſuivre.

Je ſai que la vérité ne dépend pas des œuvres de ceux qui l'enſeignent. Par quelque canal qu'elle coule, elle retient toujours ſa pureté ; & ſoit pécheur, ſoit Saint qui l'annonce, comme elle eſt toujours également pure en elle-même, elle doit être également vénérable à ceux qui l'écoutent. Mais lorſqu'on joint à l'utilité de l'inſtruction, l'autorité de l'exemple ; & qu'ouvrant les voies de la ſageſſe & de la juſtice, on apprend aux hommes à connoître Dieu & à le ſervir ; comme c'eſt le plus noble miniſtère du royaume de Jeſus-Chriſt, Dieu lui prépare dans le Ciel une couronne plus éclatante.

Qui eſt-ce qui l'a jamais mieux méritée, cette Couronne, que le grand Auguſtin, qui n'a pas moins édifié l'Egliſe par ſa ſainteté, qu'il l'a éclairée par ſa doctrine; & qui par ſes vertus & par ſes ouvrages a contribué ſi ſolidement à maintenir la foi & à régler les mœurs des fidelles? Il fut le docteur de la vérité, & le modèle de la piété chrétienne; & le même eſprit animant & ſes actions & ſes penſées, & ſes paroles.

Diviſion.

1°. Il enſeigna la vérité, & la ſuivit.

2°. Il enſeigna l'humilité, & il la pratiqua.

3°. Il enſeigna la charité, & il en fut pénétré.

Voilà tout l'éloge de S. Auguſtin. Je n'ai garde d'entreprendre ici de relever par ce Diſcours la matière que je traite: je mets aujourd'hui ma gloire à demeurer au-deſſous de mon ſujet. Heureux ſi je puis vous donner quelque légère idée des vertus que je vous prêche, & vous inſpirer le déſir de les imiter! C'eſt la grâce que je demande au Saint-Eſprit par l'interceſſion de la Vierge. AVE MARIA.

I. PARTIE.

DEUX choſes faiſoient la perfection de l'homme avant le péché, la juſtice & la vérité. La vérité éclairoit ſon eſprit, la juſtice régloit ſes actions. La vérité lui donnoit une claire connoiſſance de ſes devoirs, la juſtice lui donnoit une heureuſe inclination de les accomplir. Ainſi l'erreur n'obſcurciſſoit pas ſa raiſon, la convoitiſe ne s'oppoſoit pas à ſa volonté, & ſe trouvant affermi dans la connoiſſance & dans l'amour du vrai bien, il ne pouvoit que ſuivre avec plaiſir ce qu'il connoiſſoit avec certitude. C'eſt ſur ce modèle que l'homme nouveau, ſelon l'Apôtre, a été créé *dans la juſtice & la ſainteté de la vérité.* S'il eſt donc conſtant que la perfection du Chrétien conſiſte à connoître la vérité, ce qui eſt la vraie ſageſſe; & à l'aimer, ce qui eſt la véritable juſtice: voyons ces deux qualités en S. Auguſtin, malgré tous ſes égaremens.

In juſtitiâ & ſanctitate veritatis. *Eph.* 4.

Dieu lui avoit donné un eſprit éclairé, pénétrant, univerſel. Il n'y a rien de ſi ſublime dans les ſciences humaines où il ne s'élevât par la force de ſon génie; rien de ſi obſcur, qu'il ne perçât par la vivacité de ſa raiſon & de ſes lumières; rien de ſi embrouillé qu'il ne démêlât par un juſte diſcernement, & par une profonde pénétration, prévenant les difficultés & voyant les conſéquences dans les principes. Maître & diſciple tout enſemble, il comprit par ſa ſeule méditation & par une ſimple lecture, ce que les Philoſophes ont

imaginé de plus ſubtil, pour gêner les eſprits des hommes, plutôt que pour les inſtruire. Sa curioſité n'eut beſoin ni de temps, ni de travail pour ſe ſatisfaire. Les ſciences manquoient à ſon eſprit, plutôt que ſon eſprit aux ſciences; & dans la facilité qu'il avoit à les apprendre, on eût dit qu'il les inventoit.

Vous le vouliez, mon Dieu, vous qui tenez en vos mains le ſort des hommes, & qui par des voies inconnues les conduiſez au point que votre Providence leur a marqué; vous vouliez qu'il ſe remplît des connoiſſances du ſiècle, dont il devoit faire un ſi ſaint uſage. Cet art de diſcourir & de raiſonner, que les Payens ont fait ſervir à la vanité & au menſonge, il devoit l'employer à la défenſe de vos vérités, & à l'explication de vos Ecritures. Il cueilloit dans ces parterres étrangers des fleurs dont il devoit vous faire un jour des couronnes, & vous le laiſſiez enrichir des dépouilles des Egyptiens, que vous ſaviez bien qu'il amaſſoit pour vous les conſacrer un jour, & pour en orner votre Tabernacle.

Ses inclinations furent proportionnées à ſon eſprit, & un heureux naturel lui ſervit de fondement, pour acquérir & pour poſſéder la ſageſſe. Son exactitude en tous ſes devoirs, ſon équité dans ſes jugemens, ſa fidélité dans ſes amitiés, ſon eſtime pour les gens de bien, ſa pitié pour les malheureux, ſon déſintéreſſement & ſa probité dans les offices de la vie civile, faiſoient voir dès ſa jeuneſſe, qu'il y avoit en lui un fond de juſtice naturelle; & que ſi ſon eſprit ſembloit être fait pour connoître la vérité, ſon cœur étoit fait pour la ſuivre. Cependant Dieu permet, ſoit pour humilier & pour applanir les hauteurs ſuperbes de ſon eſprit, ſoit pour lui faire ſentir la foibleſſe & la corruption de la nature, & le beſoin qu'il avoit de cette grâce de Jeſus-Chriſt, dont il devoit parler avec tant de force, Dieu permit, dis-je, qu'il tombât dans tous les déſordres que cauſent l'erreur dans l'entendement & les paſſions dans la volonté.

Enflé de l'orgueil des ſciences humaines, & rempli de ſon propre eſprit, il commença à ſe moquer des expreſſions humbles & baſſes des Ecritures. Ses yeux n'étoient pas encore aſſez perçans pour découvrir ces vérités cachées ſous le voile des figures & des myſtères. Sa vanité lui faiſoit trouver une fauſſe majeſté dans les Ecrits des Philoſophes, qui lui donnoit du dégoût pour la ſimple & modeſte ſageſſe des Li-

vres sacrés. Il n'avoit pas encore appris ces grandes maximes qu'il a depuis enseignées ; qu'il y a dans les divines Ecritures une simplicité pour les rendre utiles, & une sainte obscurité pour les rendre plus vénérables ; qu'il est de la grandeur de Dieu, de n'y pas découvrir ses mystères, mais qu'il est de sa bonté d'y expliquer ses volontés ; que celui qui n'y cherche que son salut y trouve la science même qu'il n'y cherche pas, & que celui qui les lit par un vain désir de savoir, devient plus ignorant & plus aveugle ; que rien ne sert tant à l'intelligence de la doctrine, que la pratique de la vertu ; & que le moyen le plus sûr pour entendre ce que Dieu nous dit, c'est de faire ce qu'il nous ordonne.

Méprisant ainsi les pures sources de la vérité, par un juste jugement de Dieu, il tomba dans les abîmes du mensonge. Celui qui ne pouvoit s'assujettir à la doctrine de Jesus-Christ se soumit aux erreurs & aux extravagances des Manichéens. Il croit avec eux qu'il y a deux principes éternels, l'un du bien & l'autre du mal : qui sont comme deux Divinités contraires qui se combattent l'une & l'autre. Qu'il y a deux ames dans l'homme, l'une qui le porte à la justice, l'autre qui le détermine au péché. Il rejette l'ancienne Loi & les Prophètes, & renonçant à l'usage de son libre arbitre, il se persuade que c'est une fatale nécessité qui entraîne nos volontés ou à l'amour, ou à la haine ; & quelque crime qu'il commette, il s'estime plus malheureux, mais il ne s'estime pas moins innocent, parce qu'il fuit sa destinée, & qu'il croit avoir en lui une ame qui s'attache au bien, durant que l'autre se dérègle. *Je croyois*, disoit-il à Dieu dans le temps de son repentir : *Je croyois que ce n'étoit pas moi qui péchoit, mais une nature étrangère qui péchoit en moi. Infidelle & orgueilleux que j'étois, j'avois du plaisir à m'imaginer que je n'étois jamais coupable. Je vous offensois sans implorer votre miséricorde, & cherchant à me justifier moi-même à moi-même, en rejetant toutes mes fautes sur je ne sai quel principe distingué de moi, quoique pourtant il fût en moi, j'étois moi-même la véritable cause de mon aveuglement ; & mon péché étoit d'autant plus incurable, que je ne croyois pas être pécheur.*

Sa volonté ne fut pas moins agitée que son esprit, que de désirs, que de passions, que d'engagemens ! Il languit plusieurs années dans les bras de la volupté, insensible aux larmes d'une mère affligée, inflexible aux prières & aux re-

montrances de ſes amis, touché ſans être converti, des amertumes qu'il trouvoit au milieu même de ſes plaiſirs. Mais que ne peut-on eſpérer d'un pécheur qui recherche & qui aime la vérité, qui la reçoit quand elle ſe préſente, qui ſe condamne quand elle l'accuſe ? Comme il y a un art de découvrir, ſous une ſuperficie ſtérile & sèche, les mines d'or qui ſont cachées dans les entrailles de la terre : comme il y a certaines marques de la fertilité d'un champ, lors même qu'il eſt encore couvert d'épines ; ainſi il y a certains préſages heureux, & certaines traces d'un regard favorable de Dieu ſur des ames prédeſtinées, qui s'entrevoient au milieu même de leurs déſordres, dont la première eſt l'amour de la vérité, & la recherche de la ſageſſe.

Telle étoit la diſpoſition de S. Auguſtin dans les déréglemens de ſa jeuneſſe. Il conſerva une paſſion ardente de connoître Dieu. Il fit paroître dans la nuit ténébreuſe dont il étoit environné, des étincelles de ce feu, qui brûlant ſon ame, devoit éclairer toute l'Egliſe, & l'on vit au travers d'Auguſtin pécheur un Auguſtin prédeſtiné. En effet, il couroit après le menſonge, mais il étoit attiré par quelque lueur de la vérité. Il marchoit par des chemins détournés, mais ſon intention étoit d'aller au ſouverain bien. Il aimoit le nom de Jeſus-Chriſt lors même qu'il rejetoit ſa doctrine. Tout ennemi de Dieu qu'il étoit, il ſe ſouvenoit quelquefois qu'il étoit ſa créature. Combien de fois fit-il des efforts, mais efforts impuiſſans pour diſſiper les ténèbres dont il étoit enveloppé ? Combien de fois, preſſé d'un juſte remords, malgré toutes les préventions de la coutume, eut-il envie d'échapper à ſes paſſions & de ſe révolter contre elles ? Combien de fois une partie de lui-même ſoupirant pour ſon ſalut, pendant que l'autre ſembloit entraînée à ſa perte, tourna-t-il les yeux vers le Ciel, pour lui demander du ſecours contre lui-même ?

Il l'obtint enfin ce ſecours. Il me ſemble que j'entends cette voix divine, qui frappant ſon cœur encore plus que ſes oreilles, lui dit avec autorité : PRENDS ET LIS. Il me ſemble que je le vois d'une main tremblante ouvrir ce volume fatal, où il devoit trouver ſon jugement. Je me le repré-
Rom.13. ſente ici liſant dans les Epîtres de S. Paul, l'obligation de ſe revêtir de Jeſus-Chriſt & de renoncer à toutes les convoitiſes. Quel changement ! Ses inquiétudes s'apaiſent, ſes

ténèbres se dissipent, sa raison se purifie, ses doutes s'éclaircissent, sa foi s'affermit, son zèle s'échauffe, & par ces paroles d'un maître divin, où la Providence l'avoit renvoyé, il devient le disciple fidelle de la vérité. Comme les Rois par grandeur & par dignité, ont accoutumé de traiter leurs grandes affaires par l'entremise de leurs ministres, Dieu voulant appeler à lui Augustin, se servit du ministère de son Apôtre. Il commit le salut & la conversion de ce grand Homme à celui à qui il avoit commis l'instruction & le salut de tous les peuples. Le plus savant des Pères de l'Eglise, devoit être la conquête du plus savant d'entre les Apôtres. Il étoit juste que celui qui avoit été le docteur de la grâce de Jesus-Christ, enfantât par la parole de la vérité, celui qui en devoit être le défenseur, qu'il lui laissât comme par titre d'héritage cette portion de son apostolat, & qu'il le formât comme le successeur de son esprit, & l'interprète de sa doctrine.

Ne vous souvenez donc plus, MESSIEURS, de cet Augustin pécheur dont je viens de vous entretenir; c'est un homme nouveau, aussi élevé par ses vertus, qu'il s'étoit abaissé par les désordres de sa vie: semblable à ces eaux qui après être tombées de toute la hauteur de leur source par des canaux souterrains, jusques dans le fond des vallées, sortent en bouillonnant de leur prison; & s'élançant vers le Ciel, remontent aussi haut qu'elles étoient descendues. Représentez-vous donc un homme qui par des accroissemens perpétuels de science & de charité, s'avance dans les voies de Dieu; & qui reçoit les plus pures impressions de cette sagesse éternelle, qui fait savoir à l'ame ce qu'elle doit faire, & qui lui fait faire ce qu'elle lui a fait savoir: un homme que Dieu a destiné pour être un des plus solides appuis de sa religion, à qui le Saint-Esprit qui est venu enseigner toute vérité, semble l'avoir toute enseignée.

L'Ecriture sainte nous apprend que c'est la sagesse qui a créé ce vaste Univers, qui en a distribué toutes les parties, & qui en maintient l'ordre & les mouvemens. Elle nous apprend aussi que c'est cette même sagesse qui a formé le projet de l'Eglise avant la naissance des siècles, qui en a tracé des figures dans la Loi ancienne, & qui l'a établie sur les fondemens inébranlables de sa puissance souveraine, & de son immuable vérité. Mais parce que l'esprit d'erreur & de mensonge s'y introduit insensiblement, Dieu a suscité de temps

en temps des défenseurs zélés de la pureté de sa foi & de sa discipline, qui ont combattu contre ses ennemis avec autant de courage que de force ; avec autant de succès que de justice. On peut dire qu'il n'y en eut jamais de plus ardent, ni de plus heureux que S. Augustin. Dieu l'avoit suscité comme un docteur universel pour la destruction des hérésies. Comme toutes les lumières qui étoient disperſées pendant les trois premiers jours de la création furent réunies le quatrième en un corps de soleil, il semble que les lumières de la vérité qui étoient comme disperſées en divers Docteurs dans les trois premiers siècles de l'Eglise, se recueillirent toutes en Augustin.

Vous dirai-je, MESSIEURS, qu'il découvrit le défaut des mœurs & de la doctrine des Manichéens, comme s'il n'eût été trompé par eux, qu'afin de les détromper eux-mêmes, & comme s'il n'eût fléchi le genou devant cette Idole, qu'afin de la renverser peu de temps après l'avoir adorée ? Vous dirai-je qu'il acheva de ruiner la secte des Ariens, qui comme une hydre renaissante reprenoit de nouvelles forces, & qui malgré tous ses détours reçut de la main d'Augustin, le coup de la mort, après tant de blessures mortelles qu'elle avoit reçues des Athanase & des Hilaire ? Vous dirai-je que par ses écrits, par ses travaux, par les périls mêmes de sa vie, il arrêta le cours de ce schisme, qui divisoit depuis long-temps l'Eglise d'Afrique, par la fureur des Donatistes ? Il convainquit ceux qui ne voulurent pas se laisser persuader, il fit voir que leur résistance ne venoit que de leur opiniâtreté, & que s'ils ne se rendoient à la vérité, c'est qu'ils étoient indignes de la connoître. S'il eut tant de zèle pour détruire les hérésies qu'il trouva établies, quelle fut sa vigilance pour empêcher les nouvelles de s'établir ?

Il sortit en ce temps, des bords de l'Océan britannique, un homme présomptueux, plein de lui-même, inconstant dans la foi, ingrat envers Jesus-Christ & envers sa grâce ; jaloux de sa liberté & de son indépendance ; capable de gagner la bienveillance des hommes, en flattant leur orgueil & leur amour propre ; assez foible pour tomber dans l'erreur ; assez hardi pour la soutenir ; assez adroit pour y engager les autres. Tel & plus dangereux encore étoit Pélage dans le royaume de Jesus-Christ. La profession religieuse qu'il avoit embrassée ; la réputation de sainteté qu'il s'étoit acquise ;

l'austérité de vie qu'il affectoit; la correspondance qu'il avoit avec les plus saints personnages de son siècle, lui donnèrent lieu de produire son erreur, avant même qu'on eût osé l'en soupçonner; & l'innocence apparente de sa vie, répondant au public de la pureté de sa foi & de sa doctrine, il prépara si bien son poison, qu'il étoit difficile de l'éviter, parce qu'il n'étoit pas aisé de le connoître.

Il nioit le péché originel, & rendoit la grâce dépendante de nos mérites. Il assuroit que l'homme se suffisoit à lui-même, & qu'il avoit en lui une capacité naturelle de faire le bien & le mal : que la raison seule sans le secours du Ciel pouvoit résister aux plus fortes tentations de la vie : que comme il y avoit dans la volonté des chutes du bien au mal, il y avoit aussi dans la même volonté des retours du mal au bien : que notre ame n'avoit qu'à faire ses choix, & à se déterminer elle-même : que nos volontés étoient les principes de nos bonnes actions, & que nous étions nous-mêmes les principes de nos bonnes volontés : qu'enfin il y avoit dans nos ames un fond d'innocence, & pour ainsi dire, une justice naturelle qui préside à toutes nos facultés, qui discerne le bien d'avec le mal, qui forme les bons désirs en nous, & qui selon les règles d'une conscience naturelle, approuve les bonnes actions, & condamne les criminelles.

Il trouve par avance dans l'esprit de ceux qu'il vouloit corrompre, les semences de la corruption. Sa doctrine étoit appuyée par la Philosophie, qui ne peut souffrir que nous ayons perdu la liberté de faire le bien; elle étoit fortifiée par l'orgueil de l'esprit humain, qui veut qu'on soit maître de son salut. Ses principes étoient gravés dans le cœur des hommes, où la nature corrompue défendoit elle-même ses intérêts; & si Tertullien a dit autrefois que nous naissons tous hérétiques, parce que les ténèbres de l'erreur sont répandues dans la nature; on peut encore mieux dire, que nous naissons tous Pélagiens, parce que le premier péché nous a laissé comme en partage l'orgueil de l'esprit, l'amour de nous-mêmes, le désir de l'indépendance, & la confiance en nos propres forces. L'Eglise d'Afrique étonnée, cherche les moyens de réprimer cette hérésie naissante. Elle s'assemble dans ses Conciles provinciaux : les saints Evêques s'encouragent, & par une inspiration particulière du Ciel, ils chargent Augustin de combattre pour la grâce, & de délivrer

Israël des insultes du Géant orgueilleux qui le menaçoit.

C'est alors qu'Augustin, comme un autre David, sort en campagne : il écrit, il dispute, il attaque, il défend, il répond, il interroge : par-tout il confond ses ennemis, par-tout il fait triompher la vérité. Il oppose à toute la délicatesse de la raison, à toutes les subtilités de la Philosophie, à tous les artifices de l'éloquence, à toutes les douceurs de l'orgueil, à tout le penchant de la nature ; il oppose, dis-je, un esprit élevé, une raison épurée, un naturel heureux & cultivé, une éloquence forte, une humilité profonde, une grâce étendue, toute l'Eglise l'écoute avec admiration. Jérôme dans la Palestine, courbé sous le faix de ses travaux, accoutumé lui-même à vaincre, quitte sa plume fatale à tant d'hérétiques, & ne veut dire autre chose, sinon qu'il n'y a rien à dire après Augustin. Qu'il étoit difficile d'expliquer le mystère ineffable de la communication de cette grâce, qui découle de Jesus-Christ à ses fidelles, qui les anime, & qui les fait mouvoir conformément à sa grandeur & à leur nature, c'est-à-dire avec force & avec liberté ! Comment rendre la grâce de Dieu triomphante, & la liberté de l'homme inviolable ? Comment déterminer les mouvemens & les mesures de l'une & de l'autre ? Il faut donner à la grâce une force invincible qui ne soit pas une violence ; donner à la liberté un acquiescement qui ne soit pas une contrainte ? Mêler si bien les droits du Ciel & ceux de la Terre, qu'on rende à Dieu ce qui est à Dieu, & qu'on n'ôte pas à l'homme ce que Dieu lui laisse. Ce qui faisoit dire à saint Paul : *O profondeur des richesses de la sagesse & de la science de Dieu* ! Mais si cet abîme peut être sondé, si ces richesses peuvent être découvertes ; si cette science peut être pénétrée, ce sera par Augustin ; non par la force de son esprit, mais par les lumières de l'Esprit de Dieu, par lequel il combat pour la vérité, & par le secours duquel il enseigne & il pratique l'humilité.

O altitudo divitiarum sapientiæ Dei ? *Rom.* 4.

II. PARTIE.

ENCORE qu'il ait plu à Dieu, MESSIEURS, d'établir d'abord sa religion par des hommes ignorans & simples ; soit pour faire éclater sa toute-puissance, en s'assujettissant le monde par les plus foibles instrumens du monde même, soit pour confondre l'élévation orgueilleuse de la sagesse payenne, par la bassesse & la folie de la prédication de la croix : soit pour faire voir que sa foi ne dépend pas de l'industrie

ni de l'esprit de ceux qui l'annoncent : toutefois, comme il n'y a auprès de lui, ni acception de personnes, ni différence de condition, il n'a pas rejeté les sages & les savans du siècle, pour faire voir que sa doctrine n'a rien de contraire à la raison, & que les sciences humaines ne sont faites que pour être sujettes & tributaires a sa sagesse. Mais s'il élève l'esprit des uns, il veut que les autres abaissent le leur, & que leur savoir ait la charité pour compagne, & pour maitresse l'humilité.

Ce sont les principes de saint Augustin, & ce furent les règles de sa conduite ; la connoissance & l'amour de Jesus-Christ le portèrent à s'anéantir lui-même. Il avoit lu dans les livres des Platoniciens, *Au commencement étoit le Verbe* ; mais il n'y avoit pas lu, *Que le Verbe s'étoit fait chair.* Ces Philosophes comprenoient aisément que Dieu étant un Etre souverainement intelligible, se connoissoit lui-même, & produisoit une Image ou un Verbe Eternel comme lui ; mais ils ne croyoient pas qu'il fût de sa dignité de le représenter couvert d'une chair mortelle, où ils voyoient tant de corruption. Le premier étoit conforme à leur connoissance, le second choquoit leur orgueil. Leur curiosité étoit satisfaite à regarder Dieu dans le séjour de ses lumières, mais leur raison étoit rebutée de le voir dans l'humiliation. Augustin fut réduit à cet aveuglement : mais depuis qu'il eut appris dans les livres sacrés l'union du Verbe divin avec la nature humaine, il s'embrasa de l'amour de Dieu ; tantôt sortant comme hors de lui-même, & s'élevant par la force de son esprit, au-dessus de toutes les choses créées, il va se perdre heureusement dans le sein de son créateur ; tantôt se renfermant dans son propre cœur, & ramenant ses pensées sublimes à la connoissance de lui-même, & à des réflexions humbles & basses, il descend jusqu'à l'humilité du Rédempteur. *Joan. 5.*

Quand il s'éleve, pénétré de la grandeur & de la majesté de Dieu, il s'écrie : *Eternelle Verité, c'est après vous que je soupire, vous êtes mon Dieu, & tout ce qui n'est pas vous ne m'est rien.* Quand il s'abaisse, touché des sentimens les plus vifs d'une tendre reconnoissance, à la vue d'un Dieu fait Homme, il s'écrie : *Quand je vous vois, Seigneur, revêtu de ma pauvreté & de mes foiblesses, je ne puis assez me confondre, je ne puis assez vous aimer.* Ainsi se partageant sans se diviser entre Dieu & Dieu même, se prosternant au pied de son

trône, se jetant au pied de sa croix ; par l'un il guérit son orgueil, par l'autre il nourrit son amour : il se fait en lui comme un cercle de flamme & de lumière. Sa science produit sa charité ; sa charité produit sa science, & l'une & l'autre se soutient par l'humilité. Il adore ce qu'il connoît, il aime ce qu'il adore, & il s'anéantit devant cet objet de son adoration & de son amour. Voilà le fondement de son humilité.

Je pourrois vous le représenter ici, lorsque par un mouvement de l'esprit de Dieu, il fut ordonné Prêtre malgré toute sa résistance, fondant en larmes, se reprochant à lui-même son insuffisance ; craignant que ce ne fût un effet de la justice de Dieu pour le punir de ses péchés, plutôt qu'un effet de sa providence, pour l'élever à ce ministère ; entrant dans le Sacerdoce de Jesus-Christ avec toute sa science & toute sa vertu, avec plus de crainte que n'en ont ceux qui s'y engagent sans disposition & sans connoissance. Je pourrois vous les représenter quand il fut appelé à la dispensation de la parole & des Sacremens de Jesus-Christ ; implorant la pitié, la charité, & la justice de son Evêque, pour obtenir de lui le temps de méditer dans le silence & dans la retraite, les mystères qu'il devoit annoncer au peuple.

Que penseront ici ceux qui par une vaine & indiscrète passion de paroître, se produisent avant le temps, dans les fonctions Evangéliques, & se hâtent de distribuer aux ames une nourriture qu'ils n'ont pas assez digérée ; & qui n'ayant ni l'intelligence des Ecritures, ni l'usage de la prière, se mêlent de parler de Dieu, avant que de l'avoir écouté dans la retraite ? Je pourrois vous faire voir Augustin dans une sainte horreur des charges & des dignités, s'éloignant des Eglises dont les siéges étoient vacans ; & regardant comme un fardeau redoutable ces dignités qu'on regarde comme une gloire mondaine, qu'on recherche avec une ambition séculière, qu'on demande comme la récompense des services, qu'on prétend comme le fruit d'une longue patience, & qu'on acquiert même souvent par des indignités & par des bassesses.

Mais, MESSIEURS, voyons notre Saint dans l'élévation ; & pour bien juger quel fut son esprit, reconnoissez avec moi, que deux qualités sont nécessaires à ceux que Dieu appelle au gouvernement & à la conduite de l'Eglise, la sagesse & la docilité. La sagesse à l'égard des ames qui leur sont

commiſes ; la docilité à l'égard de Dieu qui les a choiſis : la ſageſſe, parce qu'étant les chefs de ſon peuple, ils doivent agir comme ces ſages Pilotes qui s'attachent au gouvernail, & qui regardent dans le ciel & dans les étoiles la route qui leur eſt marquée : la docilité, parce que tenant la place de Dieu, il eſt juſte qu'ils ſe conduiſent par ſes ordres ; l'une les autoriſe devant les hommes, l'autre les humilie devant Dieu. Ainſi la ſageſſe ſe trouvant en eux réglée par l'humilité ; l'humilité ſe trouvant éclairée de la ſcience & de la ſageſſe, ils peuvent faire ce que Dieu commande, parce qu'ils ſont humbles ; ils peuvent commander aux autres ce qu'ils doivent faire, parce qu'ils ſont ſages. Ce fut-là le caractère de ſaint Auguſtin. Qui eſt-ce qui eut plus d'étendue d'eſprit & de raiſon pour la conduite des ames ? qui eſt-ce qui fut mieux inſtruit des règles de la prudence chrétienne ? A qui eſt-ce que Dieu avoit communiqué plus abondamment les lumières de ſa vérité ?

Cependant, qui eſt-ce qui eut jamais plus de retenue & d'humilité ? qui eſt-ce qui dans une vie glorieuſe retint jamais moins de gloire pour lui ? S'il eſt élevé dans les miniſtères de l'Egliſe, il en prend tout le ſoin & le travail, & il en laiſſe toutes les commodités & tout l'éclat : s'il gouverne, c'eſt pour ſervir, & non pas pour dominer : s'il prêche, ce n'eſt pas pour s'attirer des applaudiſſemens, c'eſt pour annoncer Jeſus-Chriſt : s'il écrit c'eſt pour enſeigner la Religion, non pas pour s'acquérir de l'eſtime : s'il eſt conſulté, il répond comme un diſciple qui doute, non pas comme un maître qui réſout : s'il diſpute, c'eſt pour l'éclairciſſement de la vérité, non pas pour l'honneur de la victoire : s'il attaque les hérétiques, il en veut à leurs opinions, & non pas à leurs perſonnes, & il ſoutient la vérité, ſans bleſſer ni la charité ni la juſtice : s'il ſe défend, il réfute leurs erreurs, & il ſouffre leurs injures : s'il les convainc, c'eſt pour faire triompher l'Egliſe, & non pas pour triompher lui-même. On voit régner dans toutes ſes actions cette charité qui ne cherche point ſes intérêts, & cette humilité qui ne s'élève d'aucun ſuccès, & qui ne refuſe aucune occaſion de ſe confondre.

Ce fut dans cette vue que conſidérant qu'il eſt difficile de garder une exacte modération, de ne ſe pas relacher inſenſiblement dans ſes diſcours, ou dans ſes mœurs, & qu'il

eſt juſte de redreſſer ſa raiſon, quand elle s'eſt éloignée de la juſtice ; il ſe dreſſa un tribunal contre lui-même ; il s'examina en juge ſévère, & condamna par une cenſure publique & impitoyable, tout ce qu'il trouva de faux, de défectueux ou d'imprudent dans ſes ouvrages. J'appelle ici ces hommes vains & inflexibles, qui ne rétractent jamais leurs penſées quand ils les ont une fois produites ; qui voudroient, ſelon le langage du Prophète, graver tous leurs ſentimens ſur des tables de diamant pour les rendre éternels & ineffaçables, & qui pour ſe décharger du ſoin de s'examiner, ou pour s'épargner la peine de voir ce qu'ils ont ignoré, idolâtres de leurs propres ouvrages, ont honte de ſe détromper, & n'ont pas la force de ſe dédire.

Qu'Auguſtin fut éloigné de cette vanité ! il lui prit une humble défiance de ſon eſprit & de ſes penſées. Il craignoit de bleſſer la conſcience de ſes frères, & de leur être un ſujet de chute par ſon inconſidération, & même par ſon ignorance. Il entreprit de s'expliquer ou de ſe déſavouer, afin que s'il n'avoit pas eu toute la précaution de la ſageſſe, il eût au moins tout le mérite de l'humilité ; & que s'il n'avoit pas connu qu'il devoit ſe repentir de ce qu'il avoit écrit, il écrivît qu'il s'en repentoit. Combien de temps ſoupira-t-il après ſon repos ? Avec quel empreſſement ſe fit-il nommer un ſucceſſeur, pour ſe décharger d'une partie des ſoins de l'Epiſcopat, afin de vaquer à ce jugement, & de s'humilier par cet aveu, ſi difficile à tirer de la bouche des hommes, & pourtant ſi juſte & ſi conforme à leur condition naturelle, en diſant, je doute, je me ſuis trompé, je me condamne : & pour expier par une pénitence de rétractation, les fautes de ſon eſprit, comme il avoit réparé par une pénitence de confeſſion, les péchés & les égaremens de ſa jeuneſſe.

Que n'ai-je ce ſtyle tendre & affectif dont il ſe ſert pour reconnoître ſa misère, pour louer les miſéricordes de ſon libérateur, pour publier les grâces qu'il en a reçues, & pour pleurer amérement ſes péchés ! Que ne puis-je graver dans votre mémoire ces expreſſions ſi vives & ſi touchantes qu'une profonde reconnoiſſance & un amoureux repentir ont tiré du fond de ſon ame ; & que ne puis-je vous rapporter ici une partie de ſes Confeſſions ! L'orgueil des hommes du monde leur a inſpiré le ſecret de faire dreſſer des arcs de triomphe, & d'élever des ſtatues pour être des monumens éternels de leur

leur victoire, afin de recevoir de l'art une espèce d'immortalité que la nature ne donne point : ils gravent sur le marbre & sur l'airain les actions éclatantes de leur vie, pour rendre leur vanité aussi durable que ces pierres & ces métaux. L'humilité de saint Augustin lui a inspiré le secret de rendre sa pénitence éternelle, & de pleurer encore après sa mort les désordres de sa vie. Avec quel soin remonte-t-il dans ses premières années de son enfance, pour y examiner les premiers effets, & pour ainsi dire, la naissance du péché dans la foiblesse de cet âge ? Avec quelle douleur déplore-t-il les égaremens de sa jeunesse à la face de toute l'Eglise, & des Chrétiens de tous les siècles ? Avec quelle application porte-t-il cette vue que la nature & le Saint-Esprit avoient rendue si claire & si pénétrante dans les plus sombres replis de son ame, pour y découvrir les moindres défauts, & les moindres foiblesses qui pouvoient y être restées ? Avec quelle exactitude sonde-t-il les trois sources empoisonnées de tous les péchés des hommes, le désir de la volupté, la curiosité de savoir, & l'amour de la grandeur & de la gloire, qui avoient corrompu son cœur ?

Rien n'est plus naturel au pécheur que de vouloir cacher son péché. Jesus-Christ nous enseigne, que *tout homme qui fait mal, hait la lumière, & ne vient pas à la lumière, de peur que ses œuvres ne soient connues.* On ne rougit pas de commettre des fautes, mais on rougit de les avouer. Au lieu de les couvrir devant Dieu par l'humilité, on y ajoute un nouvel orgueil qui s'efforce de les cacher ; sur-tout quand on est dans quelque rang élevé où l'on croit avoir besoin de sa réputation, pour le bien même du public. De-là viennent ces soins qu'on a de cacher ce qu'on est, & de paroître ce qu'on n'est pas ; ces circonspections par lesquelles on se garde, non pas d'être pécheur, mais d'être reconnu tel ; cet art de faire incessamment des portraits flatteurs de soi-même, & de se justifier jusqu'aux pieds même de son Confesseur ; ces facilités qu'on a de blesser la justice & la charité, pourvu qu'on sauve les apparences ; & ces hypocrisies qu'on se croit permises, pour se donner plus de créance dans les charges qu'on exerce, & dans l'exécution de ses volontés.

Omnis enim qui malè agit odit lucem, & non venit ad lucem ut non arguantur opera ejus Joan. 3. 20.

Augustin n'eut pas de ces délicatesses, & n'usa pas de ces prétextes : Evêque exposé aux railleries & à la calomnie de ses envieux & des hérétiques ses adversaires, il veut bien dé-

couvrir & ſes erreurs extravagantes, & ſes péchés, pour la plupart groſſiers & ſenſuels, que la honte fait cacher avec tant de ſoin. L'humilité, non plus que la foi, n'eſt ni timide ni raiſonneuſe : elle ſe moque de ces diſcrétions qui viennent de l'orgueil, plutôt que de la prudence ; elle regarde Dieu, & non pas les hommes. Auguſtin, qui connoiſſoit le fond de cette vertu, crut que la pénitence n'avoit rien qui déshonorât ſon Sacerdoce ; que l'exemple d'une humilité profonde ſeroit plus utile pour l'édification de l'Egliſe, que n'auroit pu être la réputation d'une vie mieux réglée avant le Baptême ; & qu'il ne pouvoit être juſtement repris de s'anéantir ſoi-même, pour rendre gloire à Dieu ſeul, & pour relever d'autant plus la toute-puiſſance de ſa grâce, qu'il ſe repréſentoit plus rempli de ténèbres, de vanités & de foibleſſes.

Mais non-ſeulement il s'humilie de ſes péchés, il s'humilie des grâces mêmes qu'il a reçues. Comme il y auroit de l'aveuglement de s'élever au-deſſus de ce que l'on eſt par ſoi-même, il y auroit de l'ingratitude de s'abaiſſer au-deſſous de ce que l'on eſt par la grâce de Jeſus-Chriſt. C'eſt une partie de l'humilité de faire connoître à chacun ce qu'il a de mal par une confeſſion ſincère ; c'en eſt une autre de faire que chacun attribue à Dieu ce qu'il a de bon par de continuelles actions de grâces, & que tout le monde confeſſe que tous les dons excellens viennent d'en-haut. Jamais Docteur n'enſeigna avec plus de force cette doctrine : jamais Chrétien ne la pratiqua avec plus de fidélité qu'Auguſtin. Tantôt recevant les louanges des hommes, & renvoyant à Dieu l'encens qu'on donne à la créature : ou il y redouble ſon humilité, penſant au bien qui n'eſt pas en lui, & que pourtant on lui attribue ; ou il excite ſa reconnoiſſance, en voyant le bien qui eſt en lui, & qui pourtant n'eſt pas de lui : tantôt jugeant par le témoignage que lui rend l'eſprit au-dedans de lui, qu'il eſt enfant de Dieu ; & ſe reſſouvenant d'avoir été ſon ennemi, il lui offre des ſacrifices d'expiation & des ſacrifices d'action de grâces : tantôt tranſporté d'une ſainte tendreſſe qu'il exprime par ſes paroles, & qu'il reſſent encore plus dans ſon cœur, il exhorte toutes les créatures à s'unir enſemble pour chanter les grandeurs du Seigneur ; & parce que toutes les louanges ſont limitées, & que les grâces que Dieu fait, ſont infinies ; il prie cet Etre ſouverain de

se louer lui-même. Enfin il enseigne la charité & il en est pénétré lui-même. C'est ma dernière partie.

III. PARTIE.

RIEN ne devoit tant exciter l'homme à la piété que l'étude & la connoissance des mystères de la Religion. C'est le propre de la vérité de se faire aimer à mesure qu'elle se découvre. Il est difficile qu'en contemplant la grandeur de Dieu, on n'en tire des conséquences pour le culte qu'on lui doit rendre; & que l'ame frappée d'un si grand objet, ne s'empresse à le posséder par amour, après l'avoir cherché par l'intelligence. Cependant il n'arrive que trop souvent que la charité se trouve comme étouffée sous des spéculations froides & sèches; que la curiosité affoiblit la foi; que ce qui devroit être une étude, devient une distraction; & qu'à force de considérer nos mystères pour en parler, on y devient presque insensible, & qu'on trouve la cause de son endurcissement dans ce qui mérite le plus notre tendresse, & qui nous marque davantage celle du Sauveur.

Augustin n'abuse pas ainsi de son esprit, il ne perdit rien de sa simplicité & de sa ferveur, par cette science qui enfle quelquefois le cœur sans le remplir; il n'avoit acquis tant de lumières & de dons spirituels que pour sa propre sanctification, & pour l'édification de toute l'Eglise. Le Saint-Esprit étoit son véritable Maître, qui lui apprit cette science des Saints, qu'on goûte mieux par les sentimens du cœur, qu'on ne la pénètre par la force de l'esprit, qui fait que nous entrons dans la vérité, & que la vérité entre en nous, qu'elle nous possède, & que nous la possédons; qu'elle est toute en nous, & que nous sommes tout en elle. Qu'on lise ses Ouvrages, on y trouvera autant d'ardeur que de lumière, autant d'onction que de raison. Ce ne sont pas de simples efforts de l'esprit humain, ce sont des productions de l'ame purifiée par la piété, qui instruisent & qui touchent, qui éclairent & qui embrasent. Qu'on examine sa doctrine, on y verra par-tout ces grands principes, que tous les devoirs des Chrétiens se réduisent à l'amour de Dieu, comme à un centre mystérieux où se réunissent toutes les lignes de la Religion. Que toute la loi n'est qu'amour, & que pour l'accomplir, il ne faut qu'aimer; que Dieu étant le souverain bien dont la possession seule peut nous rendre heureux, il doit être la règle de tous nos désirs, & le but de toutes nos actions; & qu'ainsi toute l'occupation d'une ame fidelle ne

doit être qu'à retrancher du poids de la cupidité, pour renforcer la charité, parce qu'on ne déplaît à Dieu que par l'une, & qu'on ne le sert que par l'autre.

Qu'on repasse sa vie depuis le temps de sa Conversion, on verra que ce cœur naturellement grand & élevé, ne pouvoit avoir d'autres bornes que Dieu même : tout autre amour ne pouvoit le satisfaire. Quoique toutes les créatures soient bonnes, il croyoit qu'elles n'étoient pas bonnes pour lui, parce qu'elles auroient pu lui être un obstacle à l'amour divin s'il s'y fût attaché. Il eût voulu recommencer à vivre, & renouer le fil de ses jours pour en marquer tous les momens par quelque mouvement d'amour de Dieu. Quel regret n'eut-il pas de l'avoir aimé trop tard, & de ne l'avoir pas aimé autant qu'il mérite qu'on l'aime ? Je ne crains pas, MESSIEURS, que vous vous ennuyiez d'entendre si souvent redire ce terme. Augustin dont je vous parle, ne se lassoit jamais de le prononcer & de l'écrire. Il lui sembloit que toutes les choses créées dans leur langage muet, & pourtant intelligible, l'exhortoient à aimer leur Créateur & le sien. Il les exhorte lui-même à s'unir toutes ensemble, pour louer les grandeurs du Seigneur qui les a faites, & qui les maintient par son amour & par sa puissance.

C'est de tous ces mouvemens de son cœur qu'il recueilloit cette confiance, avec laquelle il disoit à Dieu : je sai qu'il est difficile à l'homme de sonder la profondeur de son cœur ; & votre Ecriture nous enseigne que l'on ne peut juger si l'on est un vase d'honneur, ou un vase de colère ; si l'on est digne d'amour ou de haine. Mais après avoir examiné mon cœur, je sens que je vous aime, Seigneur, & je n'en puis douter. Mes craintes ne sont pas serviles, mes espérances ne sont pas intéressées. Eteignez les feux de l'enfer ; je ne crains que parce que j'aime. Détruisez votre Paradis ; ma joie, mon espérance & ma félicité ne consistent qu'à vous aimer.

La preuve la plus évidente de cet amour, c'est le travail : rien ne marque tant qu'on n'aime point Dieu, que toutes ces irrésolutions & ces incertitudes, où sont la plupart des hommes lorsqu'il s'agit de faire le bien. La loi leur paroît une rigoureuse servitude ; & n'étant poussés par aucun motif de Religion qui les anime, ils vivent dans une oisiveté dangereuse, & font de leurs propres devoirs le tourment & la mi-

sère de leur vie. Ce fut durant long-temps l'état où se trouva saint Augustin : mais aussitôt qu'il eut senti la douceur de la charité, rien ne lui parut difficile. La continence qui lui paroissoit une contrainte insupportable, lui devint une vertu comme naturelle : l'image grossière des plaisirs du monde, se dissipa comme d'elle-même : les chaînes qui lioient sa volonté, tombèrent presque sans effort : le joug de la loi de Dieu sous lequel il gémissoit, lui devint léger : son zèle fut infatigable ; on le vit bégayer avec les enfans, raisonner avec les doctes, semer quelquefois même sans espérance de moisson, servir des ingrats, persuader des obstinés, adoucir des barbares, & perdre enfin pour Dieu & pour son Eglise, ce repos qu'il avoit tant aimé.

On le vit tantôt exhorter des Catéchumènes à conserver la pureté de leur baptême ; tantôt instruire les clercs qu'il avoit assemblés, & leur communiquer les trésors de la science & de la sagesse qu'il avoit puisée en Dieu ; tantôt donner des règles à ceux qui étoient appelés à suivre les conseils évangéliques, & conduire les Vierges de Jesus-Christ dans les voies de la pureté chrétienne. Quelle erreur s'éleva de son temps, dont il ne fût le destructeur ? quel doute fut agité, dont il ne fût comme l'arbitre ? quelle vérité fut attaquée, dont il ne devînt le défenseur ? quelle persécution souffrit l'Eglise, qu'il ne partageât avec elle ? quel avantage remporta-t-elle sur ses ennemis, dont il ne triomphât lui-même ? Ne sont-ce pas des marques certaines d'une charité fervente & infatigable ?

C'étoit peu pour lui, s'il ne fût mort dans les fonctions de la charité. Aussi ne perdit-il pas la triste occasion qui se présenta de l'exercer envers son peuple. Rappelez dans votre esprit, MESSIEURS, ce temps malheureux, où l'irruption des Barbares, la foiblesse des Empereurs, l'ambition & la jalousie de leurs Ministres, & pour parler plus chrétiennement, la Justice de Dieu qui punissoit les péchés des peuples, réduisirent l'Empire Romain jusqu'au penchant de sa ruine. L'Afrique fut un des plus funestes théâtres de ces étranges révolutions, & celui qui la gouvernoit, réduit à la fatale nécessité de défendre son innocence contre les accusations de ses envieux, & les préventions de ses Maîtres, appelant les Vandales à son secours, & s'abandonnant à son désespoir, devint enfin infidelle pour soutenir sa fidélité, &

livra son pays & sa Religion pour conserver un peu d'autorité, de réputation, & de fortune.

Je ne vous ferai pas ici la triste peinture des cruautés de ces barbares, que ni l'honneur du sacerdoce, ni la considération de la noblesse, ni la foiblesse de l'âge, ni l'infirmité du sexe ne purent toucher; & qui après avoir porté le fer & le feu dans toute la campagne, vinrent enfin mettre le siége devant Hippone. C'est-là qu'Augustin se renferma pour être le secours & la consolation des assiégés. Il crut que c'étoit le devoir d'un bon Pasteur, de vivre & de mourir avec son peuple; que Dieu le regarderoit comme un déserteur, s'il ne le trouvoit dans le poste où il l'avoit mis; & comme un mercénaire, s'il abandonnoit son troupeau; qu'un Evêque plus qu'un Empereur devoit mourir debout & dans les fonctions de sa charge. Combien de fois leva-t-il les mains au Ciel, pendant qu'Israël combattoit sur ses murailles? Combien de fois animant ses Citoyens, plutôt contre leurs péchés que contre leurs ennemis; plutôt à la garde de leurs ames, qu'à la défense de leurs remparts, les faisant juger par la foi des événemens de ce monde, & leur montrant dans leur malheur la justice du Dieu qui les frappoit, leur fit-il des leçons de contrition & de pénitence? Combien de fois sacrifiant à Dieu tout ce qui lui restoit de vie, lui demanda-t-il, ou qu'il fortifiât sa foible vieillesse, pour assister tant de malheureux, ou qu'il le tirât de ce monde pour ne pas voir la désolation de son peuple? Ainsi, après une longue suite de travaux & de vertus, rempli de jours, & plus encore de mérite, il mourut dans le sein de la pénitence, & dans l'exercice de la charité.

Que nous serions heureux si nous pouvions dire comme lui, que nous aimons Dieu! c'est le devoir du Chrétien, c'est l'occupation des Saints, c'est la vie éternelle, de le connoître & de l'aimer. Mais est-ce aimer Dieu que de croire foiblement sa vérité? que d'entendre indifféremment sa parole? que de suivre négligemment ses volontés? Est-ce aimer Dieu que de partager son cœur entre lui & le monde; & de mener une vie demi-Chrétienne & demi-payenne? Est-ce aimer Dieu que de remplir son cœur & son esprit de vaines idées d'ambition & de fortune, & de s'arrêter aux biens passagers qu'on possède & oublier les biens éternels qu'on espère? Est-ce aimer Dieu que de murmurer des afflictions qu'il nous envoie, comme si notre vie ne devoit

être qu'une longue ſuite d'événemens heureux ; & comme s'il y avoit pour nous une diſpenſe d'être conformes à l'image de J. C. & de participer à ſes ſouffrances ?

Suivons les ſentimens & les exemples de ce ſaint Docteur. Figurons-nous à nous-mêmes comme les Peintres nous le repréſentent, nos cœurs à la main, pour voir de quel feu ils ſont embraſés. Ils brûlent à la vérité, mais de quelle flamme ? Eſt-ce d'ambition ? eſt-ce de haine ? eſt-ce d'envie ? eſt-ce d'avarice ou d'impureté ? Peut-être c'eſt une de ces paſſions qui les conſume, & peut-être pluſieurs enſemble. Pourquoi n'éteindrons-nous pas ces ardeurs profanes ? Pourquoi ne brûlerons-nous pas de ce feu que Jeſus-Chriſt eſt venu allumer ſur la terre ? Dirons-nous que nous ſommes foibles, que les tentations ſont violentes, que nos attachemens ſont grands, que nous ne pouvons ni ſurmonter nos foibleſſes, ni réſiſter à nos tentations, ni rompre nos chaînes ? Auguſtin eut-il de moindres difficultés que nous, & avons-nous de moindres ſecours que lui ? La grâce n'eſt-elle pas toujours également puiſſante ? Cette grâce qui l'a rendu ſi humble dans une grande réputation, ſi modeſte dans une ſcience ſublime, ſi diſcret dans un zèle vif & animé, ſi ferme dans de grandes adverſités, ſi intrépide dans d'extrêmes périls, ſi ſage dans de difficiles affaires, ſi infatigable dans de continuels travaux, ſi patient dans de ſenſibles injures : cette grâce ne peut-elle pas, ſi nous ſuivons ſes mouvemens, nous porter à l'humilité, dans une médiocrité de gloire & de crédit où nous ſommes ? à la conſtance, dans de légères tribulations qui nous inquiètent ? à la ſageſſe, dans les petits embarras de la vie ? à la patience, dans les occaſions qui ſe rencontrent de la pratiquer ? à la pénitence dans la vue des péchés qui nous accablent ? Suivons les traces du grand Auguſtin ; écoutons comme lui la voix du Ciel qui nous appelle ; nourriſſons-nous de ſa doctrine ; imitons ſes vertus, & travaillons à mériter la gloire dont il jouit dans le ſein de l'éternité, que je vous ſouhaite : *Au Nom du Père, &c.*

PANÉGYRIQUE

DE

SAINT SULPICE,

Prêché à Paris, dans la Paroiſſe de Saint Sulpice, l'an 1681.

Lex Dei ejus in corde ipſius, & non ſupplantabuntur greſſus ejus.

La Loi de ſon Dieu eſt dans ſon cœur, & il ne fera point de fauſſes démarches.

C'eſt ainſi que parle le Roi Prophète dans le *Pſeaume* XXXVI.

LA Loi de Dieu, lorſqu'elle eſt dans l'eſprit ; c'eſt lumière, c'eſt vérité : Lumière qui éclaire, vérité qui inſtruit. Mais l'Ecriture ſainte nous enſeigne qu'il y a une lumière ſans chaleur, une intelligence ſans fruit, une vérité qui demeure inutile & captive dans le fond de l'ame ; & combien voit-on de Chrétiens qui la ſavent, peut-être même qui l'enſeignent, montrer aux autres les voies de Dieu, & marcher dans les voies qu'ils ſe font eux-mêmes ; inſtruits de leurs devoirs, & pourtant ſupplantés par leurs paſſions ; qui s'aveuglent de leurs propres lumières, & *à qui*, ſelon les paroles de ſaint Proſper, *toute leur ſcience & toute leur prétendue ſageſſe devient un piège, & une occaſion de chute.*

Queis ſua fit laqueus ſapientia. *Proſp. Poem.*

Mais la Loi de Dieu, lorſqu'elle eſt dans le cœur, c'eſt juſtice, c'eſt charité. On aime ce que Dieu commande, & on l'accomplit : on connoît ſes fautes, & on les corrige : on cherche la vérité & on la ſuit : on prévoit les dangers, & on les évite : on trouve des tribulations & on les

souffre : on est élevé, & on s'humilie : on persuade les autres, & on est persuadé soi-même. La foi opère par la dilection, l'obéissance suit le précepte, la charité du cœur passe dans les œuvres : on ne s'égare point, parce qu'on est dans la voie des justes : on ne se prévient point parce qu'on a ses règles & ses principes : on ne tombe point, parce qu'on est éclairé par la Foi, & qu'on est soutenu par la grâce.

Ce fut-là, MESSIEURS, l'esprit & le caractère de saint Sulpice. On eût dit que Dieu avoit gravé lui-même ses vérités dans son cœur. Il commença à se sanctifier dès les premières années de sa vie, & rien ne fut capable d'interrompre ou de retarder sa piété. Il fut fidelle à la Loi, & la Loi lui fut fidelle. Il lui donna toute son attention, & elle lui découvrit tous ses devoirs. Dans tous les états différens où la providence divine l'appela, sa droiture fut toujours égale. Le siècle lui offre ses richesses, & ses grandeurs, & il renonce aux désirs du siècle pour se consacrer à Dieu dans les ministères les plus bas de son Eglise. Un Roi l'attire dans sa Cour, & il se fait dans son cœur une solitude intérieure, ou ramassant toute sa vertu, il se sauve non-seulement des passions, mais encore du bruit & du tumulte du monde. Il est élevé aux premières dignités de l'Eglise, & il conduit les ames à Dieu par l'esprit, en priant pour elles ; par la parole, en leur annonçant ses miséricordes & ses justices ; par ses actions, en leur montrant l'exemple d'une sainte vie.

Esprit-Saint, qui selon l'oracle de vos Prophètes, devez écrire votre loi nouvelle dans le cœur des justes, & donner votre sagesse à ceux qui la prêchent, faites que j'inspire à mes Auditeurs, par les exemples du Saint qu'ils révèrent, le courage de marcher comme lui dans cette sainte & divine Loi, sans être arrêtés par les difficultés qui l'environnent, & sans être supplantés par les artifices des ennemis qui s'y opposent. C'est ce que nous vous demandons par l'interceſſion de la Vierge. AVE MARIA.

QUELQUE bonne disposition que l'homme puisse avoir à suivre le bien, il y a trois choses qui sont d'ordinaire les écueils de sa foible vertu, & qui lui font faire des démarches contraires à la loi de Dieu : la jeunesse, la communication du monde, & l'élévation. La jeunesse excite en lui de mauvais désirs : le monde lui fait voir de mauvais exemples : l'éléva-

tion lui impose de grands devoirs. Qu'il est dangereux qu'on ne soit emporté par ses passions, qu'on ne soit corrompu par le commerce des pécheurs, qu'on ne soit accablé du poids de ses obligations? Que j'aime à vous représenter aujourd'hui un Saint prévenu des bénédictions du Ciel, qui se faisant autour de son cœur comme un rempart de la Loi de Dieu, se mit au-dessus des tentations & des foiblesses humaines.

Division. 1°. Il fit pénitence dès sa jeunesse.

2°. Il conserva son innocence dans la Cour.

3°. Il remplit tous ses devoirs dans l'Episcopat.

Voilà, MESSIEURS, l'éloge de saint Sulpice, la matière de ce discours, & le sujet de votre attention.

I. PARTIE. QUOIQUE chaque portion de notre vie appartienne à Dieu, par qui nous vivons; & que la pénitence, selon saint Basile, ne soit jamais plus nécessaire que dans le cours de ces dangereuses années, où la nature commmence à éveiller en notre esprit les premiers sentimens des passions de la jeunesse: l'expérience ne fait que trop voir ce que l'Ecriture nous enseigne, que la présomption, le plaisir, la vanité, la jeunesse, ne sont presque qu'un même chose, & que la voie des jeunes-gens agités de leurs convoitises, est semblable à celle d'un vaisseau au milieu de la mer sans pilote & sans gouvernail, qui est le jouet des vents & de la tempête. Ils déshonorent leur raison, dès qu'ils l'ont acquise; susceptibles des mauvaises impressions, ennemis des réprehensions charitables; incapables de prendre, ou de recevoir de bons conseils; enclins au mal par penchant de la nature; fortifiés par l'exemple & par la coutume, ils se plongent dans les délices, ils consument leurs belles, mais fatales journées en désirs souvent différens, mais toujours ou frivoles ou criminels. Ils laissent par-tout où il passent des vestiges de leurs débauches; & ce qu'il y a de plus déplorable, c'est qu'ils tirent leurs excuses de leurs fautes mêmes; qu'ils se persuadent que leurs péchés sont des bienséances de leur âge; qu'ils font gloire de leurs propres déréglemens, & qu'ils ont honte de bien faire. Les pères voient avec regret dissiper malheureusement des biens, peut-être encore plus malheureusement acquis; ils veulent en vain réprimer par autorité ces passions qu'ils ont peut-être fait croître par leur indulgence; & trouvant par une juste pu-

Eccles. 11. *Prov.* 30.

nition de Dieu, dans leurs enfans mal-élevés, leur ſupplice, au lieu des conſolations qu'ils en attendoient, ils ſont contraints de les ſouffrir tels pour leur malheur, parce qu'ils les ont rendus tels par leur complaiſance & par leur tendreſſe déſordonnée.

Saint Sulpice, MESSIEURS, ne tomba pas dans ces déſordres. N'attendez pas de voir ici une vie dont les commencemens puiſſent juſtifier celle que vous avez peut-être menée; qui puiſſe ſervir de prétexte à différer votre converſion de jour en jour, & qui vous donne une vaine préſomption, ou une fauſſe confiance. Sulpice, ſuivant le conſeil du ſage, *donna ſon cœur à Dieu dès le point du jour.* Ses premières penſées furent celles de ſon ſalut: ſes premiers exercices furent le jeûne & la prière: ſa première étude fut celle de la Loi de Dieu; & les premières peines qu'il ſouffrit, furent ſes mortifications & ſes pénitences. Juſtus cor ſuum tradet ad vigilandum diluculo. *Eccli.* 39. 6.

Je ne vous dirai pas que Dieu lui donna dès ſa jeuneſſe le don des miracles, ou comme un augure de ſa ſainteté, ou comme un privilège de ſon innocence: qu'étant encore enfant il chaſſoit les démons, & ſe jouoit, comme parle le Prophète de l'aſpic & du baſilic: qu'il commandoit à la fièvre & à la douleur, & qu'il avoit un empire abſolu ſur les infirmités du corps & les langueurs de la nature. J'aime mieux vous le repréſenter cherchant le Seigneur dès qu'il fut en état de le connoître; édifiant le prochain par la pratique des vertus chrétiennes, de celles mêmes qui ſembloient être au-deſſus de ſa portée: étouffant dans le fond de ſon cœur les premiers déſirs d'une concupiſcence naiſſante, ſe guériſſant ſoi-même de l'ambition & de l'avarice, & ſe préſervant des erreurs de l'eſprit & des corruptions du ſiècle. *Iſai.* c. 11. *Pſal.* 90.

Quelque avantage qu'il eût reçu du la nature, quelque eſpérance que lui pût donner la fortune, il ne voulut que Jeſus-Chriſt pour ſon héritage; & la première réſolution qu'il prit, ce fut d'abandonner ſes poſſeſſions & ſes prétentions mondaines, pour ſe conſacrer au ſervice de ſon Egliſe. Quelle fut cette vocation? Ce ne fut pas une légéreté d'eſprit, ni une ferveur de dévotion indiſcrète: Dieu le conduiſoit par ſes lumières. Ce ne fut pas une vue d'ambition ou d'intérêt: il devoit recueillir toute la fortune d'une maiſon noble & opulente. Ce ne fut pas un déſir de vivre dans une

honorable oiſiveté à la faveur des Bénéfices, que le crédit de ſa famille, ou ſes ſollicitations importunes, auroient pu lui faire obtenir; ſa vie fut un travail continuel, & il ne ſe réſerva jamais de tous ſes biens, que le ſoin de s'en dépouiller & de les diſtribuer aux pauvres. Ses parens ne le deſtinèrent pas à l'Egliſe ſans diſcernement: ils étoient pieux, ils étoient grands ſelon le monde; la conſcience les empêchoit d'en faire la victime de leur ambition, & le monde même leur conſeilloit d'en faire l'appui de leur famille. Ce fut donc une vocation intérieure un mouvement de l'Eſprit de Dieu. Il s'y deſtina par ſa volonté, & il s'y prépara par la pénitence.

Figurez-vous, MESSIEURS, cet enfant dans un âge encore tendre, & nourri délicatement, ſortant de ſa maiſon paternelle, dans les ténèbres & le ſilence de la nuit, revêtu d'un ſac & d'un cilice, pour expier les péchés qu'il voyoit commettre dans une Egliſe, que le malheur des temps, & les déſordres de la guerre avoient ruinée. Ces reſtes d'Autels quoiqu'abandonnés, lui étoient encore vénérables. Il marchoit avec reſpect ſur ces débris du Sanctuaire: il baiſoit les traces, preſque effacées de la préſence de Jeſus-Chriſt, dans ces Tabernacles renverſés, & ſe proſternoit ſur ces pierres autrefois bénites. Ecoutez, MESSIEURS, vous qui par vos inquiétudes & par vos profanes diſcours, troublant le ſaint & vénérable ſilence des ſacrés Myſtères, interrompez l'attention des fidelles qui aſſiſtent au Sacrifice, & des Miniſtres mêmes qui le célèbrent: Vous qui portez juſqu'au pied des Autels où Jeſus-Chriſt s'anéantit, l'attirail de vos vanités & de vos pompes mondaines; vous qui fléchiſſant à peine les genoux lorſqu'on propoſe Jeſus-Chriſt à l'adoration des peuples, laiſſez douter par vos poſtures indécentes, ſi vous le croyez ſans l'adorer, ou ſi vous l'adorez ſans le croire: Vous enfin qui venez entretenir vos paſſions où la Loi de Dieu vous commande de venir les étouffer; & commettre de nouveaux péchés, où vous devez prier qu'on vous pardonne ceux que vous avez déjà commis.

Sulpice révéroit juſqu'aux ruines du temple de Dieu. C'eſt-là qu'il affermiſſoit ſa vertu par des réflexions chrétiennes: C'eſt-là qu'il s'offroit lui-même en Sacrifice au défaut de celui de Jeſus-Chriſt, qu'on n'y offroit plus: C'eſt-

là que n'ayant que les Aſtres pour témoins, & Dieu pour juge de ſes bonnes intentions, il perſévéroit dans la compoſition & dans l'anéantiſſement de lui-même. Ces nuits qu'on paſſe dans les aſſemblées, où le luxe, la vanité & l'intempérance triomphent, & où la malheureuſe vertu ne fait que trop ſouvent naufrage : Ces nuits qu'on paſſe dans un jeu également ruineux pour la conſcience de ceux qui perdent, & de ceux qui gagnent : ces nuits faites pour le repos & pour le ſilence, qu'on fait ſervir au bruit & au tumulte des paſſions ; ce Saint les employoit à la pénitence & à la prière. Ces ténèbres qui ſervent de voile à tant d'iniquités ſecrètes, lui ſervoient à exercer ſes vertus, & à les ſauver de l'éclat & de la tentation des louanges.

Dans cette auſtérité de vie, ſa conſcience étoit en repos, mais ſa ferveur n'étoit pas encore ſatisfaite. Un déſir ardent de ſouffrir & de mourir pour Jeſus-Chriſt occupoit ſes penſées. La paix de l'Egliſe lui étoit à charge ; il eût voulu faire renaître des Tyrans pour lui : ſon ſang lui peſoit dans les veines ; & à l'exemple des premiers témoins de la Foi, il auroit payé ſes bourreaux. Hélas ! combien de fois allant ſur les tombeaux des Martyrs, pour ſoulager du moins ſon cœur par la repréſentation de leurs ſouffrances, les invoqua-t-il avec une affection mêlée de douleur, de ne pouvoir les imiter ; combien de fois auprès de leur ſépulcre comme au pied de leur échaffaud, ſouffrit-il en eſprit les tourmens, qu'ils avoient ſoufferts dans leur corps ? combien de fois ne pouvant trouver une mort qu'il déſiroit, réſolut-il de faire lui-même un ſacrifice continuel de ſa vie, & de la conſacrer, ſinon par un martyre court & violent, du-moins par une longue patience.

Auſſi entreprit-il de mortifier ſon corps ; & ne pouvant être martyr de la Foi, il voulut l'être de la pénitence, en un âge où l'on ne penſe ordinairement qu'à la vanité, & où l'on n'a pour objet que les douceurs & les commodités de la vie : en un état d'innocence & de pureté, qui ſembloit le devoir diſpenſer de ces pratiques rigoureuſes, principalement établies pour être les peines & les ſatisfactions du péché. Mais Sulpice ne ſe flatte point ; il ſait que pour appartenir à Dieu, il faut être conforme à l'image de Jeſus-Chriſt ; que la cupidité devient maîtreſſe, ſi l'on ne l'affoiblit inceſſamment, & que la pénitence, qui, ſelon les pè-

res, eſt le remède du péché, en eſt auſſi le préſervatif.

Quelle raiſon alléguerons-nous donc, MESSIEURS, pour juſtifier nos divertiſſemens ? Serons-nous inſenſibles aux vérités qu'on nous propoſe ? Il n'eſt que trop vrai : les petits exemples ne nous touchent pas ; & les grands nous paroiſſent au-deſſus de notre portée. L'amour propre eſt ſi ingénieux, qu'encore que nous ſoyons perſuadés de la néceſſité de la pénitence, il trouve toujours le moyen de nous exempter en particulier. Chacun ſe juſtifie à ſoi-même : chacun renvoie l'auſtérité de la vie, ou aux grands pécheurs, ou aux grands ſaints, & ne croit être ni l'un ni l'autre. Ceux qui dans le ſang de leur frère ont aſſouvi leur brutale vengeance : ceux qui par des calomnies concertées, ou par des Arrêts ſurpris ou achetés, ont renverſé des fortunes innocentes, & ruiné toute la famille, & peut-être toute la poſtérité d'un homme de bien : Ceux qui ſe ſont enrichis des dépouilles des pauvres, & qui ont dévoré le peuple de Dieu, en le rendant tributaire de leur cruelle avarice ; Ceux qui ont abuſé des ſacrés Myſtères, en couvrant leur ambition & leurs intérêts, ſous le voile de la religion & de la juſtice : nous les jugeons, nous les condamnons à toutes les rigueurs de la loi ; & il eſt vrai que la pénitence eſt faite pour eux.

Nous aſſujettiſſons à ces mêmes règles ceux qui ont embraſſé une profeſſion auſtère. Qu'un bon Religieux qui ſe ſera confiné dès ſes jeunes ans dans le fond d'un cloître, de peur de goûter, ou de voir même les plaiſirs du ſiècle, vienne à paroître par néceſſité ou par charité dans le monde : qu'il ſe retire, diſons-nous, dans les ténèbres de ſa cellule, & que ſelon ſa vocation il pleure ſes péchés & ceux du peuple. Il a choiſi ſa croix, il faut qu'il la porte. Voyons-nous un Eccléſiaſtique recueilli, mortifié ? nous trouvons que c'eſt ſon état : il conſacre tous les jours le Corps & le Sang de Jeſus-Chriſt, il doit apprendre en offrant ce redoutable Sacrifice à ſe ſacrifier ſoi-même.

Nous jugeons que les, uns à cauſe des déſordres de leur vie, ſont obligés à la pénitence ; que les autres y ſont engagés à cauſe de la ſainteté de leur profeſſion ; & nous faiſons pour nous un troiſième état de diſpenſe & de liberté. Nous ne ſommes pas aſſez méchans pour être des premiers, nous ne ſommes pas aſſez dévots pour être des ſeconds. Nous

n'avons pas les raisons de suivre les uns, nous n'avons pas le courage d'imiter les autres : ainsi donnant aux uns un titre de pénitence par justice, & aux autres un titre de pénitence par choix & par état, nous nous regardons à l'égard des uns comme justes, & nous donnons une malheureuse impunité à nos passions, parce qu'elles ne vont pas jusqu'aux derniers excès. Nous nous regardons à l'égard des autres comme foibles, & nous nous dispensons d'être pénitens, parce que nous n'aspirons pas à être parfaits.

Sulpice crut que le premier titre qui nous oblige à porter la croix de Jesus-Christ, est celui de Chrétien. Il tira son engagement de son Baptême : il crut que l'Ordre Ecclésiastique où il entroit, étoit une obligation nouvelle à porter sa croix, & que pour mériter d'être Prêtre de Jesus-Christ, il falloit être sa victime. Quelle fut sa sagesse dans sa conduite ? Il cacha son dessein de peur d'être exposé aux louanges des gens de bien, ou aux reproches que le monde fait à ceux qui le quittent. Il chercha un guide pour sa conscience, & non pas des patrons pour sa fortune, & se mit entre les mains de son Evêque, pour être son disciple, non pas pour être son courtisan. Il ne se jeta pas dans les Offices de l'Eglise sans intervalle & sans précaution : il n'avanca qu'a mesure qu'il croissoit en lumière, en sagesse, en humilité, & ne voulut pour monter à ses emplois, d'autres degrés que ses vertus. Il s'attacha à l'Eglise ou il avoit été régénéré, & la regarda comme sa patrie spirituelle, & n'alla pas porter par inquiétude ou par intérêt, dans un diocèse étranger, les fruits de la bonne éducation qu'il avoit reçue dans le sien. Bien-loin de se produire, & de vouloir ambitieusement étaler les études de la Loi de Dieu qu'il avoit si assidûment méditée, il s'en nourrit long-temps en secret, & le premier effet de sa science toute divine, fut la modestie & le silence.

Il n'osa approcher des Autels, qu'il n'eût reçu de ses bonnes œuvres le témoignage de l'amour qu'il portoit à Dieu, & qu'il n'eut trouvé dans les grâces qu'il avoit reçues, les marques de l'amour que Dieu lui portoit. Il convertit les uns, il toucha les autres par ses exemples. Pour les mieux instruire tous, il voulut auparavant les édifier ; & pour honorer la Prêtrise de J. C. à laquelle il aspiroit, il s'y prépara, & par la pénitence qu'il pratiqua sans relâche, & par l'innocence de son Baptême, qu'il conserva sans interruption.

Que n'ai-je à prêcher cet exemple à ceux, qui le cœur encore rempli du monde, se précipitent dans les Ordres de l'Eglise, dont ils ne savent ni l'esprit ni la discipline : à ceux qui à la faveur d'un désir superficiel de leur salut, après avoir mené une vie licencieuse, se font Prêtres pour se convertir ; & plus encore à ceux qui par des ordinations précipitées, leur imposent les mains légèrement, sans avoir éprouvé leurs mœurs & leur conduite, & se rendent participans des fautes d'autrui, ainsi que parle l'Apôtre. Pourquoi ne pleureront-ils pas leurs péchés dans quelque sainte retraite ? Pourquoi ne travailleront-ils pas à vider leurs cœurs de leurs passions, & à les purifier par de saints désirs ? Comment oseroient-ils intercéder pour les autres, eux qui ne seroient peut-être pas écoutés pour eux-mêmes ? Comment oseroient-ils demander grâce pour leurs frères, incertains qu'ils sont eux-mêmes, de l'avoir reçue ? & avec quelle présomption dispenseroient-ils aux Fidelles les sacrés Mystères, dans un état où ils méritent peut-être d'en être privés ?

Timoth. 5.

Levit. 21. Sanctus, innocens, impollutus, segregatus à peccatoribus. *Heb.* 17.

Dieu dans les Livres de la Loi, ordonne aux Prêtres d'être Saints, parce qu'il est Saint. L'Apôtre parlant de Jesus-Christ dans l'état de son Sacerdoce, dit qu'il est Fils de Dieu, & par conséquent *qu'il est Saint* ; concluant que la nature de son Office, demande la perfection de la sainteté. Les Pères de l'Eglise nous enseignent qu'il faut pour disposition à une vocation si divine, ou une pureté qui n'ait pas été altérée par les corruptions du siècle ou une pénitence si longue, qu'il ne reste pas même de cicatrice à leurs vieilles plaies. Il faut pour se faire Prêtre, être un pénitent fait, & non pas un pénitent à faire : le Sacerdoce de Jesus-Christ doit être la récompense d'une longue piété, & non pas l'essai d'une conversion foible & mal assurée. Il faut porter au pied des Autels les fruits des vertus qu'on a pratiquées, ou les dépouilles des passions qu'on a vaincues ; & non pas les restes d'une réputation décriée ou d'une mauvaise conscience ; parce que, selon la Doctrine des Conciles, les mauvaises mœurs des Prêtres sont des rides & des taches sur la face de l'Eglise ; & qu'encore que le ministère ne tire pas son efficace du Ministre, il tire pourtant son honneur de sa probité.

Greg. in Pastor.

Sulpice, MESSIEURS, fit honorer sa profession, en l'honorant

l'honorant lui-même. Veut-on qu'il garde le silence ? il prie ; il médite, il triomphe en secret des démons. Lui ordonne-t-on de parler ? il instruit les peuples, & Dieu donne l'efficace à sa parole. Tout ploie sous une éloquence qui part de son cœur, plutôt que de son esprit. Les enfans viennent s'instruire de leur foi, & se confirmer dans leur innocence. Les vieillards viennent apprendre la perfection, de ce jeune homme. Les riches désabusés de leurs préventions, apportent leurs biens aux pieds de ce nouvel Apôtre. Les Savans reconnoissent en lui la science de Dieu, & lui soumettent leurs connoissances. Les politiques trouvent une sainte simplicité, qui leur fait mépriser leur sagesse. Le Clergé se réforme sur les leçons & sur les exemples de ce nouvel Ecclésiastique. Les pécheurs sont touchés, autant de voir le Pénitent que de l'entendre prêcher la pénitence : & les grands du monde à l'envi le veulent pour conducteur & pour maître. Mais comme il a fait pénitence dans sa jeunesse, il conserve son innocence dans la Cour.

II. PARTIE. Qui cum sapientibus graditur, sapiens erit. *Prov.* 13. Amicus stultorum similis efficietur. *Prov.* 12.

Il est vrai que l'Ecriture sainte nous enseigne, que la communication avec les Sages, inspire & produit la Sagesse. Leur exemple est comme un livre vivant où l'on s'instruit sans peine, & presque sans s'en apercevoir : on voit les règles de la vie dans leurs actions, & *à force de les voir & de les entendre, on s'accoutume à les imiter.* Ce qu'elle ajoute est aussi vrai, & même plus ordinaire, que *le commerce qu'on a avec les pécheurs, fait qu'on leur ressemble* ; parce qu'il y a une malheureuse fécondité dans le mal, par laquelle il se dilate & se communique. La nature nous y porte par toute la pente de nos inclinations & de nos désirs. L'exemple nous y engage, & c'est comme une corruption spirituelle qui se répand parmi les hommes, par laquelle ils s'infectent les uns les autres d'une manière imperceptible. La vue même des objets frappe le cœur, & fait mouvoir les passions. La vanité passe des yeux jusques dans l'esprit & dans les mœurs ; & ce qui n'est d'abord que le spectacle de notre curiosité, devient insensiblement la matière de nos convoitises. De-là vient la difficulté de conserver dans le monde, & sur-tout dans les Cours des Rois l'innocence & la fidélité que l'on doit à Dieu.

Quelle fermeté de vertu ne fallut-il pas à saint Sulpice, pour résister à tant de tentations différentes. Il avoit reçu

du Seigneur ces sages & nobles talens, qui font qu'on trouve grâce devant Dieu & devant les hommes. Sa sainteté le fit respecter, & sa douceur le rendit aimable. Les Puissances Ecclésiastiques & Séculières le rechercherent à l'envi l'une de l'autre : l'Evêque l'avoit demandé au Roi Thierry, pour le proposer à son Clergé, comme un modèle de vertus Chrétiennes : Le Roi Clotaire le redemande à l'Evêque, pour en faire le conducteur spirituel de sa Cour & de sa famille. Le monde le donne à l'Eglise, & l'Eglise le prête au monde ; & par les services qu'il rend, & par les honneurs qu'il reçoit, il fait voir que l'Eglise a des enfans incorruptibles, & que le monde, quelque injuste qu'il soit, ne peut s'empêcher d'honorer les Saints.

Si parmi le tumulte & le murmure des passions, il conserve la paix de sa conscience ; si dans cette région d'inquiétudes & de désirs, il ne veut posséder que Dieu ; si dans ces lieux où l'on sacrifie tout à une gloire périssable, il ne cherche que les Couronnes éternelles ; si au milieu de la flatterie & du mensonge, il rend par-tout témoignage à la vérité ; enfin s'il est saint à la Cour, ne vous en étonnez pas, MESSIEURS, Dieu a purifié son cœur, sa providence l'y appelle, il y entre sans brigue, il y demeure sans ambition, il en sort sans regret.

Quelle est l'intention du Prince qui le demande ? cherche-t-il un homme instruit de la politesse & des bienséances du siècle, qui sache déguiser ses passions, & flatter celles de son Maître ? qui lui fournisse les moyens d'accommoder sa religion à sa politique ? qui le suive dans ses armées, non pas pour lui donner des conseils de paix ; mais pour applaudir à ses victoires ? qui s'entretienne dans sa bienveillance par de lâches complaisances, & qui faisant un trafic & un commerce de la piété, comme parle saint Paul, lui vende peut-être pour un peu de faveur & de crédit, l'honneur de son ministère ? Veut-il un Prêtre, qui lui soumette l'autorité que Dieu lui a confiée, qui lui prêche les vérités qui brillent, & non pas celles qui instruisent ou qui corrigent ? *qui apaise les remords de sa conscience*, & qui lui dise, *Paix, paix, où il n'y a point de paix* ? qui s'insinue dans l'esprit des Grands ; qui aime mieux gagner leurs amitiés que leurs ames, & qui les excusant dans leurs péchés, s'attire leurs bénédictions. *Malheur* à ces Pasteurs, qui *étant*

Et sanabant contritionem..... dicentes : Pax, pax, cum non est pax *Jerem.* 8. Væ cum benedixerint vobis ho-

bénis des hommes, ſont maudits par la voix du Fils de Dieu. *mines: Luc. 6.*

Sil faut un homme de ce caractère, Sulpice n'abandonne pas ſa retraite. Il faut que le Roi s'explique, & qu'il déclare qu'il demande un Prêtre, & non pas un courtiſan : qu'il veut lui confier le ſalut des ames, non pas les affaires de ſon Etat : qu'il ſera le diſpenſateur de ſes aumônes, le cenſeur charitable de ſa vie, & le père commun de ſon peuple & de ſes armées Qui de nous ne regarderoit pas un pareil choix, comme une récompenſe de ſon mérite, ou comme un chemin ouvert à l'honneur & à la fortune ? Qui de nous n'auroit pas eu quelque impatience de s'établir dans une place auſſi honorable, qui eſt un témoignage de l'eſtime du Prince, & qui met en poſſeſſion de ſa confiance ? Nous auroit-il fallu d'autre conſeil, que celui de notre amour propre ? Mais le Saint veut s'éprouver, veut conſulter ; il délibère, il ſe défie de ſa capacité, de ſa vertu ; il lui faut une inſpiration particulière de Dieu, une miſſion & un commandement exprès de ſon Evêque.

La première tentation d'un homme introduit dans la Cour, eſt ordinairement celle des richeſſes, parce que, dit Salvien, elles ſont la matière, la ſource & le ſecours univerſel pour toutes les autres parties de la cupidité. Elles ſervent de degrés pour s'élever dans les emplois & dans les charges : elles fourniſſent le fond qui entretient le luxe & la vanité : elles procurent le plaiſir, & tentent ſouvent la vertu même. Outre la protection qu'elles donnent par elles-mêmes, elles gagnent celle des autres : elles achètent juſqu'à la réputation & la gloire, & trouvent des flatteurs qui corrompent la vérité, qui font des vertus de nos vices ; & comme elles ſont néceſſaires pour s'agrandir, c'eſt auſſi la première acquiſition qu'on veut faire dans une fortune naiſſante. Mais Sulpice commence au contraire, par le mépris ſolennel qu'il en fait. Quelle nouvelle forme d'entrer dans les Cours des Rois ? On y va d'ordinaire pour recueillir des grâces ; Sulpice y va pour en faire. On commence par les civilités qu'on rend aux Grands, pour s'aſſurer de leur faveur ? Sulpice commence par la viſite des pauvres, & par les ſoins qu'il prend de pourvoir à tous leurs beſoins. On voit d'abord groſſir l'équipage & les revenus ; Sulpice voit avec plaiſir diſtribuer juſqu'à ſa propre ſubſiſtance ; & bien-loin de pro-

fiter des premières libéralités que le Roi lui fait, il les reçoit & les répand en aumônes sans réserve.

Peut-être pensez-vous, MESSIEURS, que sa vertu étoit encore dans sa force ; qu'il falloit mériter d'abord la bonne opinion qu'on avoit de lui par quelques actions d'éclat, & sur-tout par la charité, qui procurant du bien à plusieurs, attire aussi plus de louanges? Non, non sa vertu se soutint & fut à l'épreuve du temps & des tentations du monde : & comme il y étoit entré sans brigue, il y demeura sans ambition. Je ne parle pas de cette ambition grossière, qui usurpe les dignités par violence, qui s'y introduit par adresse, qui les achète par des bassesses, qui les obtient par des surprises, qui les gagne par des services, qui prévient les uns par des recommandations mendiées, qui supplante les autres par de mauvais offices & par des calomnies ; qui n'apaise pas ses désirs par l'acquisition, qui s'élève aux dépens d'autrui, & qui fonde sa fortune comme elle peut, sur les débris de la vertu même. Je parle d'une ambition délicate & cachée, qui convient mieux à des ames qui sous un désintéressement apparent, ne laissent pas d'avoir des désirs & des espérances mondaines : car il y a un art de s'approcher des honneurs, en faisant semblant de s'en éloigner, de couvrir l'esprit du siècle, sous les dehors trompeurs de la piété, & sous un air extérieur de réforme, afin d'arriver plus facilement au but qu'on s'est proposé, & de surprendre l'approbation des hommes, en leur faisant accroire qu'on a déjà celle de Dieu.

Notre Saint, MESSIEURS, n'est pas capable de ces foiblesses ; il resserre ses désirs dans ses devoirs, il s'acquitte de son administration, sans aucune prétention de récompense. Hé ! qui est-ce qui pouvoit plus raisonnablement que lui espérer d'être élevé ? Sa naissance étoit illustre, son mérite connu, sa fidélité éprouvée, sa capacité incontestable. Le Roi l'honoroit de son amitié, & lui devoit sa Couronne avec sa vie. Représentez-vous ce Prince dans l'extrémité d'une maladie, dans ces cruelles inquiétudes, que donne en ces tristes momens l'incertitude du salut, & la perte d'une Couronne. Il sembloit n'avoir plus que quelques soupirs à pousser, tant la nature en lui étoit défaillante. Cet art, qui se vante de conserver ou de rendre la santé, avoit épuisé ses secrets & confessoit son impuissance. La Reine, après mille vœux & mille soins inutiles, alloit mourir de douleur, &

les Officiers alarmés, voyant expirer leur fortune, trembloient tout enſemble pour lui & pour eux. Tout le Royaume pleuroit déja la perte inévitable de ce Prince. Où trouvera-t-on, au défaut des ſecours humains, quelque aſſiſtance céleſte & miraculeuſe ? Ira-t-on chercher dans les ſolitudes quelque Prophète, qui vienne de la part de Dieu lui dire : *Me voici, & je vais ajouter de nouveaux jours* à vos années ? Le croirez-vous, MESSIEURS, le Saint, le Prophète, ſe trouve au milieu de la Cour, Sulpice s'attendrit, il jeûne, il prie, il arrête ce ſemble l'ame du Prince : tout mourant qu'il eſt, il répond de ſa guériſon ; & dans le jour qu'il a marqué, il le guérit, & pour ainſi dire, le reſſuſcite. Que vous ſoyez béni, mon Dieu, qui ſavez conſerver quand il vous plaît, dans la corruption même du monde, les ſerviteurs qui vous ſont fidelles, & qui faites voir quelquefois par la toute-puiſſance de votre grâce, des courtiſans qui ſont des miracles !

Ecce ego adjiciam ſuper dies tuos. *Iſaï.* 38. 5.

Quelle gloire pour un ſujet, de pouvoir regarder ſon Roi comme ſon ouvrage & ſa créature ! Mais ſe prévalut-il du miracle qu'il venoit de faire à la vue de tout le Royaume ? Se ſouvint-il de ce que l'Ecriture a dit, qu'*il n'y a rien que l'homme ne veuille donner pour ſa vie* ? Demande-t-il adroitement quelque récompenſe, en un pays, où l'on ne veut rien perdre du bien qu'on fait, & où l'on fait valoir les ſervice mêmes qu'on n'a pas rendus ? Employa-t-il pour lui le crédit qu'il avoit acquis auprès du Roi ? que ne pouvoit-il pas eſpérer avec bienſéance & avec juſtice, & quelle reconnoiſſance pouvoit égaler le bienfait ? Toutefois cette gloire ne fait que relever ſon humilité, il en devient plus modeſte, on diroit qu'il a honte de la grâce que Dieu lui a faite. MESSIEURS, je n'inſiſte pas pour l'honneur du Saint ſur cette action miraculeuſe, je dis ſeulement que ſon déſintéreſſement & ſon humilité ont été ſon plus grand miracle.

Et cuncta quæ habet homo dabit pro animâ ſuâ. *Job.* 2.

A cette marque, le monde eſt convaincu de ſa ſainteté : car ce monde, tout déréglé qu'il eſt, fait tous les devoirs & toutes les règles des gens de bien ; & il n'y a rien ſur quoi il ſouffre moins d'être trompé, que ſur la dévotion & ſur les dévots. Il examine ſi la conduite eſt uniforme, ſi les actions répondent toujours aux paroles, s'ils ſont à l'épreuve de certains intérêts délicats, ſur leſquels on n'eſt pas toujours ſur ſes gardes. Il aperçoit juſqu'aux moindres de leurs foi-

bleſſes ; il n'y a pas ſi petit orgueil qu'il ne découvre au travers de leur humilité ; & quelque voile qu'ils jettent ſur leurs défauts, la défiance & la curioſité les pénètrent : Mais rien n'eſt plus vénérable aux méchans mêmes qu'une vertu ſolide, éprouvée ou déſintéreſſée. Sulpice devint par-là l'oracle des grands & des petits, le miniſtre des charités publiques & particulières, le réformateur des mœurs, les délices des peuples, & de la Cour même.

Mais quelque honneur qu'il y reçût, il en ſortit ſans regret, comme il y demeuroit ſans attachement. Cette image du monde qui enchante, ne le charma point : tous ces objets qui ne l'avoient pas touché préſens, ne l'affligèrent pas par leur abſence. Il trouva Dieu par-tout où ſa providence le conduiſit, & portant avec lui ſa vertu, toute demeure lui fut égale, toute la terre lui fut un exil. Vous me direz peut-être qu'il étoit deſtiné à un des premiers Siéges de la France, qu'il n'avoit autre choſe à déſirer même pour ſa fortune ; qu'on n'entre à la Cour que par ce motif, & qu'on n'en veut ſortir que pour ce ſujet. Hé, MESSIEURS, il eſt vrai ; mais quand on n'eſt pas touché de Dieu, on a beau s'éloigner du monde, on le porte avec ſoi ſans y penſer dans le déſert. Au milieu même de la ſainte Sion on ſe ſouvient de Babylone ; après une réſidence peut-être forcée, on retourne où l'on a laiſſé ſon cœur & ſon affection. Sous prétexte de venir ſoutenir ſes droits devant les premiers tribunaux du Royaume, on renoue ſes anciennes habitudes, & l'on oublie ſon troupeau. Sulpice ſortit de la Cour, & ne regarda pas derrière lui. Dans les plus grandes néceſſités de ſon peuple, il ſe contenta d'envoyer un de ſes diſciples. Voilà comme il conſerva ſon innocence dans le grand monde ; voyons comme il remplit tous ſes devoirs dans l'élévation de l'Epiſcopat.

III. PARTIE.

C'EST une vérité, MESSIEURS, que dans l'ordre de la ſageſſe & de la providence de Dieu, toutes les dignités ſont des miniſtères, elles honorent, mais elles chargent. Il eſt juſte, dit ſaint Bernard, que ceux qu'on y élève trouvent dans leurs obligations un contrepoids qui les rabaiſſe, & que le reſpect qu'on leur rend ſoit tempéré par le travail qu'on leur ordonne. C'eſt encore une vérité, que les devoirs ſont proportionnés aux honneurs, & que l'Epiſcopat & le Sacerdoce de Jeſus-Chriſt étant le comble de la grandeur & de

la gloire de l'Egliſe, obligent auſſi à plus de ſoins & de devoirs, & rendent ou plus vigilans, ou plus coupables. Il faut s'être rempli de la vérité, & la répandre; diſpenſer aux hommes la miſéricorde de Dieu, ſans s'attirer ſa juſtice; conduire les ames par ſa ſageſſe & poſſéder la ſienne par ſa patience. Un fond de connoiſſance & de lumière, un empreſſement de zèle, une ſollicitude de charité, une condeſcendance raiſonnable, une diſcrète ſévérité, une prière continuelle, & une vigilance ſans relâche. Tant de vertus ne ſont qu'une partie des qualités que doit avoir un Paſteur fidelle. Il faut qu'il éclaire les eſprits, qu'il gagne les cœurs, qu'il liſe dans les conſciences, qu'il ſoit le docteur de tous les ignorans, le conſolateur de tous les affligés, le pourvoyeur de tous les pauvres, l'eſclave de tous ſes ſujets, & le père de tous les fidelles.

Mais pour réduire tous ces devoirs, il faut qu'il édifie par ſon exemple, qu'il inſtruiſe par ſa doctrine, qu'il aſſiſte ſon peuple par ſa charité: & quel Evêque a jamais mieux rempli ſon miniſtère que ſaint Sulpice? Le Seigneur l'avoit lui-même élevé, & le ſoutint dans ſon élévation. L'Egliſe de Bourges pleuroit la mort d'un ſaint Prélat, & ne pouvoit être conſolée que par un Succeſſeur qui lui reſſemblât. Mais ſes vœux étoient traverſés, & ſes eſpérances preſque perdues, par les factions de ſes propres enfans, que l'eſprit du monde avoit diviſés. Telles ſont ces élections tumultuaires, où chacun porte ſa faveur & ſon ſuffrage, ſelon ſon opinion & ſouvent ſelon ſon caprice; où les grands tantôt par autorité, tantôt par adreſſe entrainent les petits à leurs intérêts; où les Sages du ſiècle pour des miniſtères ſpirituels, ne cherchent que des qualités mondaines, & où l'intrigue & la paſſion prévalent d'ordinaire à la religion & à la raiſon. Telle eſt l'Aſſemblée du Clergé de Bourges. Les uns briguent pour leurs amis, les autres emploient les Puiſſances; on offre même de l'argent au Prince, & l'on tente ſon avarice; & ſans les remontrances de la Reine, que Dieu avoit ſuſcitée pour rompre ces pratiques d'iniquité, la chair & le ſang alloient faire un choix que Jeſus-Chriſt n'eût pas approuvé, & le troupeau du Seigneur au lieu d'être conduit par le Paſteur, alloit tomber malheureuſement entre les mains du mercénaire.

Que dis-je, MESSIEURS, le Roi nomma Sulpice, les peu-

ples le proclamèrent ; mais c'étoit Dieu qui l'avoit élu. Combien d'exemples d'une parfaite vertu donna-t-il dans ce diocèse ? Je dis d'une parfaite vertu : car il n'est pas permis, dit saint Grégoire, à ceux qui sont les chefs de l'Eglise, d'être médiocrement vertueux. Ils ne sont pas louables, ils sont même répréhensibles, s'ils n'excellent dans la piété. Ils ne peuvent passer pour bons, s'ils ne sont tous les jours meilleurs ; & ce mérite commun qui fait la bonté des particuliers, est un défaut & une imperfection pour eux. Sulpice avoit appris ces vérités, il eût non-seulement les vertus parfaites, mais encore la perfection de chaque vertu. Il fut humble jusqu'au mépris de lui-même ; patient jusqu'à payer par des bienfaits les injures qu'on lui avoit faites ; charitable jusqu'à se retrancher de sa propre nécessité. Les fidelles qui l'admiroient, tâchèrent en vain de le suivre ; trop heureux d'être les copies d'un si parfait & presque inimitable original.

Les instructions qu'il leur donna, furent les règles de leur vie. Que ne puis-je vous exprimer ici cette sagesse persuasive, & cette énergique simplicité qui gagnèrent tant d'ames à Jesus-Christ ? Pourquoi faut-il que le temps ou la négligence de nos Pères, aient laissé perdre les restes de cet esprit apostolique ; lorsque dans les Conciles qu'il assembloit dans sa Province, pour réparer les brèches que le relâchement avoit faites à la discipline, il communiquoit ses lumières à ses suffragans, les remplissoit de son esprit, & les animoit de son zèle ? Avec qu'elle force leur disoit-il plusieurs fois ces paroles de leur commun Maître, comme son histoire le rapporte : *Gardez-vous de vous attacher à l'or, ni à l'argent*, leur remontrant qu'un Evêque doit être au-dessus de toute sorte d'intérêts ; qu'il est le tuteur général des pauvres ; qu'il ne doit pas posséder pour lui les biens dont il est le dispensateur, puisqu'il ne doit pas même posséder son ame, qu'il doit être prêt de donner à tout moment pour son troupeau, & qu'étant à la place du souverain Prêtre, & du Prince des Pasteurs *qui nous a rachetés, non pas par l'or & par l'argent, mais par le sang précieux de ses veines*, il doit représenter son désintéressement & sa pauvreté, comme il représente son sacerdoce ?

Nolite possidere aurum nequeargentum. *Matt.* 10. 9.

Non corruptibilibus auro vel argento redempti estis, sed pretioso sanguine.... 1. *Petr.* 1.

Après avoir excité ses frères, il distribue le pain de la parole à ses enfans : & quels furent les fruits de son zèle ? Il sème le grain évangélique, & à peine put-il recueillir de si

abondantes moiſſons. Là il forme des Prêtres dignes des temps apoſtoliques ; ici il conſacre des Vierges, & leur donne des règles & des préceptes de perfection : Dans ces cloîtres il renferme des pénitens volontaires : il entretient des ſolitaires dans ces campagnes; & l'on eût dit que tout ſon diocèſe n'étoit compoſé que de communautés de religieux, & de troupes d'Anachorètes. Il donne à chacun des règles de ſa conduite, & Dieu donne par-tout ſon efficace à ſa parole.

Mais quelle fut ſa charité & ſa tendreſſe pour ſon peuple ? Le ſoin des pauvres a toujours été une des plus nobles & des plus importantes parties de l'office épiſcopal & apoſtolique ; & c'a été la plus ordinaire fonction de notre Saint. Il regarda ſes richeſſes Eccléſiaſtiques comme l'héritage de Dieu, qui appartient à Jeſus-Chriſt & à ſon Epouſe, & il crut qu'un ſage Paſteur, après avoir donné la nourriture ſpirituelle à ſes peuples, leur devoit encore celle du corps dans leur beſoin : il n'en réſerva pas pour ſes propres commodités. Il n'eut pas des palais ſuperbes, il garda la magnificence pour les Egliſes & pour les Hôpitaux qu'il fit bâtir. On ne vit pas des vaſes précieux charger ſes buffets pour montrer ſa vanité, & pour irriter celle d'autrui ; il n'uſa que de vaiſſeaux de terre, avec leſquels il condamna le luxe & l'avarice de ſon ſiècle. On ne vit pas chez lui des lits ornés plus richement que les Autels ; il couchoit ſur la dure, & ſon repos étoit ſouvent interrompu pour chanter les louanges de Dieu. Tout étoit employé à la ſubſiſtance des pauvres. Vous l'auriez vu pénétrer dans ces chambres obſcures, où la pauvreté va ſe plaindre à Dieu & ſe cacher aux yeux des hommes. Vous l'auriez vu dans les plus ſombres cachots porter lui-même ſes aumônes à ces malheureux, que la faim & le déſeſpoir y tyranniſent.

Quelle fut cette mortelle douleur qu'il conçut, lorſqu'il apprit qu'un pauvre, ou par la rigueur du temps, ou par la négligence d'un domeſtique, à qui il l'avoit recommandé, étoit mort de faim ou de froid ! Il regarda ce malheur comme ſon péché ; il s'imputa la négligence d'autrui ; il reprocha cent fois cet homicide à ſa conſcience innocente ; & gémit & pleura devant Dieu juſqu'à ce qu'il eût reconnu en reſſuſcitant le mort, ou que ſa faute lui étoit pardonnée, ou qu'il avoit lieu de la réparer. Quelle fut ſa triſteſſe lorſque Dieu,

pour exercer sa vertu, lui fit voir la désolation de son peuple, par la cruauté d'un avare & superbe exacteur, qui semblait avoir juré sa ruine? Que ses entrailles furent émues en voyant les riches dépouillés, les pauvres dans l'oppression, les Prêtres confondus avec les Laïques, la maison des Justes désolée, & l'héritage de Jesus-Christ même ravagé? Qu'il fut touché, lorsqu'il vit la ville & la campagne désolées, les prisons remplies de malheureux qui n'avoient d'autre crime, que celui d'être déjà pauvres, & de ne pouvoir être ruinés? Combien de fois implora-t-il, mais vainement, la pitié de cet homme impitoyable? Combien de fois lui montra-t-il le glaive de la vengeance de Dieu, prêt à tomber sur sa tête criminelle? Il ordonne des jeûnes; il demeure en prières; il se fait anathème pour ses frères, jusqu'à ce qu'il eût obtenu de la clémence du Prince, le soulagement de son peuple; & de la justice de Dieu le châtiment du persécuteur de son Eglise.

Enfin, avec quelle tendresse répara-t-il cette calamité par le redoublement de ses aumônes? Avec quelle constance persista-t-il dans ces fonctions de miséricorde? C'étoit-là son occupation selon son cœur; & lorsqu'accablé de vieillesse il se choisit un Coadjuteur, il voulut bien, se mettant au-dessus des jalousies qu'on prend à cet âge, lui donner tous les emplois éclatans de l'épiscopat, & se réserva la nourriture des pauvres, la consolation des affligés, & le soulagement des misérables. C'est cet exemple que je propose aujourd'hui à votre imitation, MESSIEURS, & où puis-je le proposer plus à propos, que dans une paroisse où la providence de Dieu semble avoir mis tant de pauvres & tant de riches, afin que l'abondance des uns supplée à l'indigence des autres, & que les uns se sanctifient par leur charité, les autres par leur patience. Tant de grandes vertus que S. Sulpice a pratiquées vous paroîtront peut-être inimitables; mais quelle excuse trouverez-vous, si votre charité n'est excitée par la sienne? Suivez les traces d'un Saint que vous honorez, & vous arriverez comme lui, à la gloire que je vous souhaite : *Au nom du Père, &c.*

PANÉGYRIQUE

DE

SAINT BENOIT,

Prêché dans l'Abbaye de Saint Germain-des-Prez, l'an 1680.

Dixit autem Dominus ad Abram : Egredere de terra tua, & de cognatione tua, & de domo Patris tui..... Faciamque te in gentem magnam, & benedicam tibi, & magnificabo nomen tuum, erisque benedictus.

Alors le Seigneur dit à Abraham : Sortez de votre terre, de votre parenté, & de la maison de votre Père..... Et je ferai sortir de vous un grand Peuple : je vous bénirai, je rendrai votre nom célèbre, & vous serez béni.

Dans le Livre de la Genèse, *chap.* XII.

LORSQUE je considère ces paroles de mon Texte, je ne sai, MESSIEURS, duquel des deux je dois être plus touché, ou de la fidélité de l'homme à suivre les ordres de Dieu, ou de la grandeur & de la bonté de Dieu à récompenser la fidélité de l'homme. Si d'un côté je me représente Abraham, à la voix du Seigneur qui l'appelle, rompant tous les liens de la chair & du sang, renonçant aux sentimens les plus naturels des amitiés & des bienséances humaines, quittant son pays, ses parens, & l'héritage de ses pères; & sortant d'un monde connu, pour passer dans un monde étranger, sans secours, sans honneur, au gré d'une Providence invisible qui le guide, j'admire son obéissance & sa foi, & je m'écrie avec un Père de l'Eglise, *ô parfait Chrétien avant le temps de*

Jesus-Christ ! *ô conduite Evangélique avant l'Evangile* ! *ô homme vraiment Apostolique avant les Apôtres.*

Mais quand je vois d'autre côté la protection de Dieu & les bénédictions qu'il verse à pleines mains sur ce Patriarche; qu'il le conduit dans les prospérités & dans les traverses de la vie; qu'il lui parle comme à son ami, & au dépositaire de ses mystères; qu'il fait avec lui une alliance particulière, en l'établissant dans la terre qu'il lui avoit préparée; qu'il se déclare son protecteur & sa récompense infiniment grande; qu'il lui donne une gloire, qui selon le langage de l'Ecriture, n'eut jamais d'égale, en le choisissant pour être le Père de Jesus-Christ, & le Chef de tous les fidelles, & qu'enfin oubliant, ce semble, pour lui, le reste des hommes, il veut bien par privilége & par préférence prendre son nom, & s'appeler le Dieu d'Abraham : je m'écrie avec le Roi Prophète, *Que le Dieu d'Israël est bon à ceux qui ont le cœur droit* !

Quam bonus Israël Deus, his qui recto sunt corde ! *Psal.* 72.

Ne vous semble-t-il pas, MESSIEURS, que je vous parle de saint Benoît, en vous parlant ainsi d'Abraham, & que sous la figure du Patriarche de l'ancienne Loi, je vous trace l'image du Patriarche de la nouvelle? Touché comme lui d'un mouvement intérieur de l'Esprit de Dieu, étouffant dans son jeune cœur les affections & les tendresses de la nature, ne renonça-t-il pas dès qu'il se sentit & qu'il se connut, à ces désirs & à ces espérances, que le monde & l'amour propre ne donnent que trop, à ceux de son âge, de son esprit, & de sa naissance? Ne sortit-il pas du séjour de la volupté, & des délices Romaines, pour aller dans une grotte sauvage, se jeter dans les saintes horreurs de la solitude? Ne demeura-t-il pas durant tout le cours de sa vie, dans les mains de la Providence de Dieu, ayant sa Loi devant ses yeux, sa sainte parole en sa bouche, sa miséricorde dans sa pensée, & sa charité dans son cœur.

Aussi, Dieu le remplit de son esprit, & le comble de ses bénédictions & de ses grâces. Ses vertus cachées percent l'obscurité de sa retraite; des assistances imprévues lui survinnent dans ses besoins; les secrets du Ciel lui sont révélés; les élémens entendent sa voix & lui obéissent; les Puissances les plus barbares vont à ses pieds perdre leur férocité naturelle; les démons en vain le maudissent, & demeurent comme enchaînés autour de sa grotte. Un peuple nouveau vient se

ranger sous la discipline, & Dieu lui découvrant par sa lumière éternelle, les choses qui ne sont pas, comme celles qui sont, lui fait voir, au travers des nuages du temps, la multitude & la gloire de sa postérité spirituelle. C'est de ce grand sujet que je dois vous entretenir aujourd'hui, si l'Esprit-Saint daigne nous accorder sa grâce, par l'interceſſion de la Vierge. AVE MARIA.

C'EST la conduite ordinaire de Dieu à l'égard des Saints qu'il a choisis, ou pour soutenir la pureté de sa foi; ou pour renouveler la discipline Evangélique dans son Eglise : il les cache & il les produit : il les humilie & il les honore devant les hommes, selon les lois de son amour, & les règles de sa providence. Il se plaît à former en eux dans le secret & dans le silence, cet amas de pures & humbles vertus, qui mettent une ame à couvert de la corruption du siècle, & des tentations de la gloire. Mais lorsque le temps de la manifestation de ses grâces est arrivé, il élève sur ce fond de sagesse & d'humilité, une sainteté de gloire & d'éclat, pour autoriser ses vérités, & pour édifier son peuple par les exemples d'une piété éminente & inconteſtable. C'est ainsi qu'il conduisit saint Benoît dans les voies de la perfection Chrétienne, en le séparant du monde pour mettre en sureté sa vertu naissante, en l'attirant à la solitude, pour l'y fortifier dans les exercices de la pénitence; & le communiquant ensuite au monde avec ce caractère d'humilité magnanime, qui fait qu'on ne craint, qu'on n'aime que Dieu, & cette supériorité de vertu qui sert à gouverner les hommes, & à les ramener à la Loi & à la justice de l'Evangile. Ce qui m'oblige à vous faire voir.

1°. Benoît se cachant au monde pour se sanctifier dans sa retraite. Division.

2°. Dieu produisant Benoît au monde, pour réformer le monde par ses exemples & par sa règle.

La fidélité de S. Benoît à suivre la voix de Dieu, & la fidélité de Dieu à reconnoître & glorifier S. Benoît. Voilà tout le sujet de ce discours.

I. PARTIE.

LA retraite & la séparation du monde, dans des siècles relâchés & corrompus, a toujours été regardée, selon les principes de l'Evangile, comme une condition nécessaire à ceux qui ont un véritable désir de s'avancer, & de se perfectionner dans la piété. Dans la naissance du Christianisme &

dans l'âge d'or de l'Eglise, rien n'étoit si utile au Chrétien que la société & le commerce des Chrétiens, dit saint Augustin. Une innocence universelle étoit répandue dans leurs esprits & dans leurs actions. Ils n'étoient qu'un cœur & qu'une ame. Comme ils n'avoient ni cupidité ni intérêt, ils n'avoient aussi ni division ni jalousie. Dans leurs fréquentations, ils se prévenoient en honneur & en déférence; leur courage ne s'enfloit point dans les prospérités; dans leurs tribulations ils possédoient leurs ames en paix & en patience; tout conspiroit à leur salut & à la gloire de la religion; les coutumes, les exhortations, les exemples, les prières, la pénitence étoit plus occupée à prévenir les péchés qu'à les expier: la vérité régloit les discours, la sagesse entretenoit l'ordre, la charité excusoit les défauts, & la crainte de Dieu étouffoit les vices. Un Chrétien déréglé étoit une singularité monstrueuse.

Alors il falloit séparer les méchans d'avec les bons. Mais depuis que le corps du péché s'est formé, & qu'une malignité presque générale s'est établie dans le monde; que les Chrétiens n'ont presque plus que le nom & l'apparence de la religion qu'ils professent; qu'on se juge par ses préventions, & non par sa foi ou par sa conscience; qu'on se fait une loi de ses désirs, & une étude de la vanité & du mensonge: qu'on n'a d'autres vues que celles d'un foible intérêt & d'une fragile fortune; qu'on se joue de la réputation & du salut les uns des autres, dans les conversations & dans le commerce de la vie: Qu'il est dangereux, dit saint Augustin, que les gens de bien même, entraînés par l'exemple & par la coutume, à force de voir le mal ne s'accoutument à le souffrir, & à force de le souffrir ne s'accoutument à le commettre. Depuis que la multitude des coupables a prévalu, il faut que les bons se séparent des méchans. *Mets ton ame en sureté, & ne demeure pas dans les régions d'alentour; mais sauve-toi, de peur que tu ne périsse avec les autres.*

Salva animam tuam, necesse in omni circa regione . . . . salvum te fac ne & tu simul pereas. *Gen 19.*

Dieu fait comprendre à Benoît cette vérité dès son enfance. Ayant déjà dans ses premières années la sagesse d'un âge avancé, & les inspirations secrètes lui tenant lieu d'expérience, il reconnoît les dangers du monde, & fait dessein de le quitter, lorsque tout sembloit devoir l'y attacher. Il compte des Sénateurs & des Consuls Romains pour ses ancêtres; un heureux naturel donne déjà des présages de sa

fortune. On l'envoie dans la Capitale & de la Religion & de l'Empire, pour allumer son ambition à la vue des grandeurs ecclésiastiques & séculières : on l'applique à l'étude des lettres humaines pour polir son esprit, & pour l'avancer dans les dignités à la faveur de ses connoissances. La volupté se présente à lui soutenue du penchant de l'âge & de la nature & des exemples d'une jeunesse déréglée. Il s'ouvre sous ses pas un chemin tout semé de fleurs qui le conduit au précipice. Benoît, *sauvez-vous*, & *songez au salut de votre ame!*

Quelle étoit alors la face de l'Italie ? Les divisions l'avoient affoiblie, les guerres l'avoient désolée, les hérésies l'avoient corrompue. Ses tyrans étoient devenus ses maîtres, ses Pontifes étoient opprimés, l'idolâtrie respiroit encore sous ses ruines ; & si le culte des dieux étoit aboli, les mœurs des Payens n'étoient pas changées. Les Goths, les Huns, les Erules & les Vandales avoient porté dans ce pays de politesse & de religion, l'impiété & l'ignorance. Rome, par un juste jugement de Dieu, étoit devenue successivement la proie de tant de nations barbares ; & cette ville orgueilleuse, qui dans le temps de ses triomphes, avoit pris les vices des peuples qu'elle avoit vaincus, dans le temps de sa servitude prenoit les vices, aussi-bien que les Lois de ses vainqueurs. L'injustice, la cruauté, la flatterie, l'incontinence régnoient dans cette Capitale du monde Chrétien : plus de pudeur, plus de piété, peu d'honneur & de Religion. Fuyez, Benoît, sur la montagne, & ne demeurez pas aux environs de cette région infidelle.

Il suit la voix de Dieu qui l'appelle, désabusé du siècle presque avant que de le connoître, fuyant les hommes & ne voulant que plaire à Dieu ; savant sans étude, & sagement ignorant, il quitte sciences, grandeurs, compagnies, & se renferme dans une caverne éloignée sur un rocher inaccessible, se mettant non-seulement au-dessus des consolations, mais encore des nécessités de la nature, ne vivant que d'un peu de pain que lui apportoit avec peine & de temps en temps l'unique confident de sa pénitence. Trois ans passés dans cette austérité, ne lui semblent rien : & quelques jours de jeûne que l'Eglise nous a ordonnés, nous paroissent une mortification excessive. Combien d'excuses & de prétextes d'infirmités qui sont bien souvent affectées ou imaginaires ? Combien de dispenses injustement demandées, légèrement

accordées ? Quelle répugnance n'a-t-on pas à faire pour son salut ce qu'on feroit pour sa santé, & à observer par religion des abstinences qu'on observeroit par régime ? Quelle plainte ne fait-on pas de la sévérité de l'Eglise, quoiqu'elle ait relâché sur ce point de ses anciennes disciplines, par une condescendance de piété, dont elle permet qu'on se serve, mais dont elle ne veut pas qu'on abuse ? Quels adoucissemens n'a-t-on pas trouvés pour satisfaire, non-seulement ses besoins, mais encore sa délicatesse, & pour mêler contre toutes les règles de la Loi de Dieu, l'intempérance avec le jeûne ? Dans quel abattement ne tombe-t-on pas, dès qu'on veut s'attacher à la régularité du précepte, faute d'avoir exercé à la pénitence ce corps qu'on amollit tous les jours par le luxe & la bonne chère ?

Saint Benoît commença cette vie austère & retirée à la fleur de son âge. Non-seulement il quitte le monde ; il sort, pour ainsi dire, de toute la nature ; il s'ensévelit comme dans son sépulcre, il ne sait plus la différence des jours & des nuits, & ses ténèbres sont comme sa lumière. Occupé de l'éternité, il a perdu la suite des temps, & ne sait pas même quand on célèbre le jour de Pâques : rempli de Jesus-Christ tout entier, & l'adorant dans tous ses mystères ensemble, il n'en sépare point ni la solennité ni l'ordre. Il croit que pour un pécheur comme lui, il n'y a ni réjouissance ni fête, & que tous ses jours doivent être des jours de larmes & de pénitence. Ainsi, mort au siècle, & citoyen du Ciel par avance, il oublie presque la région où il est ; il n'est plus ni d'aucun temps, ni d'aucun pays, ni d'aucun commerce : il est tout en Dieu, tout avec Dieu, tout pour Dieu.

Mais s'il a oublié les hommes, & si les hommes l'ont oublié, la Providence veille sur lui. Il me semble que j'entends cette voix céleste, qui troublant la joie & le repas d'un Prêtre voisin, lui reproche la faim & la misère de S. Benoît : *Tu te prépares un festin, & mon Serviteur abandonné dans ses pressantes nécessités, languit dans ces grottes prochaines ;* va soulager sa pauvreté, & porte lui les consolations que je lui destine. Qu'il seroit à souhaiter qu'une pareille voix retentît aujourd'hui du haut des Cieux, aux oreilles de tous les riches du siècle ! Vois tant de pauvres qui gémissent dans la ville & dans la campagne ; retranche un peu des superfluités de cette table que tu entretiens, peut-être des violences ou des injustices que tu leur as faites. Tu bâtis des maisons superbes,

Tu tibi delicias paras & servus meus fame torquetur. D. Greg. vit S. Bened.

ſuperbes, où tout l'art des ouvriers s'épuiſe à chercher tes commodités, tandis que des Hôpitaux fondés par la piété de tes Pères, chancellent ou tombent par ton avarice & ta dureté. Tu te ruines en habits, en propretés, en ajuſtemens; contente-toi d'une honnête & décente ſimplicité, & tu nourriras pluſieurs familles miſérables, de ces dépenſes exceſſives que ton ingénieuſe vanité t'engage de faire. Tu cours aux jeux & aux ſpectacles que les ſaints Pères & les Conciles avoient autrefois interdits, ſur-tout en ce ſaint temps de Carême : emploie plutôt ta curioſité à découvrir tant de misères que la honte cache, & fais-toi un ſpectacle charitable & chrétien, de la vue des néceſſités humaines, que tu peux ſoulager par tes aumônes.

Mais laiſſons-là le peu de charité des hommes, & voyons les miſéricordes que Dieu a faites à ſaint Benoît, non-ſeulement par les ſecours humains qu'il lui procura pour la conſervation d'une vie, que le jeûne & la pénitence avoient atténuée, & preſque détruite; mais plus encore pour la confirmation de ſa piété, que le démon & la chair avoient ébranlée. Bien que la ſolitude mette l'homme à couvert des paſſions & des habitudes ordinaires du ſiècle, il ne doit ni préſumer de ſa vertu, ni s'aſſurer ſur ſon innocence. Les paſſions croiſſent en tous lieux, la nature ſe trouve partout, & il n'y a point de paradis ſur la terre où le ſerpent ne s'inſinue, & ne ſe gliſſe. Quelqu'éloigné qu'on ſoit des occaſions, on n'eſt jamais hors de péril, tant que l'on eſt avec ſoi-même. Le monde eſſaie de ſe venger de ceux qui le mépriſent & qui le fuient. Quand il ne peut corrompre de près, ſes poiſons agiſſent de loin. Pour être abandonné, il ne s'eſtime pas vaincu. S'il ne peut bleſſer de nouveau, il va r'ouvrir les vieilles plaies. Au défaut du ſpectacle des yeux, il ſe ſert de la repréſentation des penſées, & cherchant quelquefois dans le paſſé de quoi détruire le bien préſent, il perd ſouvent par de vaines images de ſes plaiſirs, ceux qu'il n'a pu gagner par ſes plaiſirs mêmes.

Grâces à Jeſus-Chriſt, Benoît ſe ſauva de ces illuſions qui jettent le trouble & le déſordre dans ſon ame. Repréſentez-vous ce ſaint anachorète, à qui Dieu a donné pour prémices de ſon eſprit le déſir de la perfection, & la grâce même des miracles; qui s'eſt fait de ſes rochers comme un rempart inacceſſible aux attraits du ſiècle; à qui une conti-

nuelle oraiſon a fait perdre le ſentiment & le ſouvenir des choſes créées ; qui ſe ſacrifioit cent fois le jour par la pénitence ; un cœur que le péché n'avoit preſque pas effleuré, & que Dieu avoit préſervé des cupidités humaines, pour le conſacrer tout entier par ſa charité ; & cependant, prêt de ſuccomber à une tentation, & à perdre dans le déſert cette innocence qu'il avoit conſervée au milieu du monde. Le démon de l'impureté répand je ne ſai quel poiſon dans cette grotte. Il vole autour de lui & infecte l'air qu'il reſpire. Le Saint ſe trouble : il ſent refroidir ſa ferveur & obſcurcir inſenſiblement ſes lumières accoutumées. Il s'élève du fond de ſes ſens mortifiés une vapeur groſſière dans la ſurface de ſon ame ; les reſtes preſque effacés d'une tentation ancienne ſe rétracent dans ſa mémoire ; le ſouvenir importun d'une beauté qu'il avoit vue autrefois à Rome, ſe renouvelle malgré lui. De cette mortelle penſée, commence à naître le déſir ; de ce déſir un dégoût ſecret de la ſolitude. Vous le permîtes ainſi, mon Dieu, afin de l'attacher plus fortement à vous, par la reconnoiſſance de vos bontés, & par l'expérience de ſa foibleſſe.

Greg. Vit. S. Bened.

Il ſe repent, il gémit, il pleure, il prie preſque au même temps ; & ſe roulant tout nud dans des ronces & des épines que produiſoit ſon déſert, favorable en tout à ſa pénitence, il ſe déchire ſans pitié, guériſſant la plaie de ſon cœur, par les bleſſures de tout ſon corps ; expiant un commencement de plaiſir par une infinité de douleurs ; verſant par mille endroits un ſang que ſes auſtérités n'avoient pas aſſez amorti ; & relevant ſa chaſteté ſur les débris de ſa chair rebelle. MESSIEURS, un regard ſans deſſein, ſans malice, échappé à des yeux, tout au plus inconſidérés, a preſque renverſé une des colonnes du Chriſtianiſme : & nous croyons pouvoir expoſer ſans péril de tièdes & fragiles vertus à des tentations volontaires. Au lieu de retenir ſes yeux par une ſage & modeſte circonſpection, on les abandonne à une curioſité vague & indiſcrète : on languit dans l'oiſiveté & dans la molleſſe, ſources fatales de l'incontinence. Les divertiſſemens les plus innocens ſont des repréſentations profanes & des muſiques efféminées. Les entretiens ne roulent plus que ſur les tendreſſes vraies ou fauſſes, & ſur un commerce de complaiſance & de flatterie, par lequel on ſe ſouffle, dit Tertullien, des étincelles d'impureté les uns aux autres. On ne

craint plus d'offenser la pudeur par ces discours libres, où l'on salit l'imagination, pourvu qu'on n'offense pas grossièrement la chasteté des oreilles, & qu'on enveloppe un sens malhonnête, sous quelque bienséance superficielle de paroles. On se trouve sans cesse dans les compagnies, & l'on se familiarise sans précaution avec un sexe qui cherche à plaire, qui est presque également dangereux par ses vices & par ses vertus, & qui blesse par sa beauté; & même par sa modestie. N'est-ce pas marcher sur des charbons, & cacher le feu dans son sein, selon le langage de l'Ecriture, & prétendre de n'en être pas brûlé? *Prov. 6.*

Benoit s'éloigne des objets, & punit même de son sang une pensée involontaire: aussi Dieu le met hors d'atteinte des tentations; & comme il le confirme dans la pureté par sa grâce, il le confirme dans l'esprit de retraite, par la connoissance qu'il lui donne de ce monde qu'il a quitté. Vous le savez, MESSIEURS, dans l'ardeur de son oraison, il se sent élevé au-dessus de lui-même; le ciel s'ouvre, il sort du milieu même de la nuit, une espèce de jour extraordinaire; & la vision se joignant à la foi, le monde recueilli dans un rayon du soleil, par une permission divine, vient se présenter à ses yeux, & lui découvre le néant & la difformité des choses humaines. Soit que Dieu eût resserré pour lui le ciel & la terre, soit qu'il eût élargi son cœur & son esprit, dit saint Grégoire, il voit les révolutions & les vicissitudes d'ici-bas, les créatures forcées à servir contre leur gré à la vanité, & tout l'univers assujetti aux convoitises des hommes. Il voit à la faveur de cette lumière céleste, & des grâces intérieures qu'il reçoit, décroître ces grandeurs, que nous élevons dans notre opinion & dans notre estime; rétrécir ces vastes espaces, que l'ambition dilate dans l'imagination des hommes; disparoître cette figure du monde qui passe; cette fiction & cette hypocrisie universelle du siècle, où le vice se fait honorer comme la vertu, & la vertu paroît mépriſable comme le vice; où l'on fuit de fausses misères; où l'on court après de fausses félicités.... Il voit un assemblage de désirs frivoles, d'espérances mal fondées, de haines injustes, d'amours déréglés... Il voit la vanité de nos pensées, l'extravagance de nos plaisirs, la folie de notre sagesse, l'inutilité de nos occupations, l'instabilité de nos fortunes, le vide de nos désirs,

la petiteſſe de nos intérêts : avec cela l'immobilité de Dieu, la fainteté de ſes opérations, l'immenſité de ſon être, l'éternité de ſa durée. Que le monde lui parut petit ! Faut-il s'étonner ſi ſaint Benoît le mépriſe, & s'il fait avec lui un divorce éternel ?

Animæ videntis Creatorem angusta est omnis creatura. Greg.

Un rayon de la Foi pourroit nous en éloigner comme ſaint Benoît ; mais nous demeurons dans nos ténèbres. Il faut que nos propres expériences nous en déſabuſent : qu'une humiliation & une diſgrace imprévue nous faſſent apercevoir du peu de ſolidité de nos honneurs & de nos fortunes : que la perte d'un père ou d'un protecteur, ſur qui nos eſpérances ſe fondoient, nous apprenne que c'eſt en Dieu ſeul qu'il faut mettre ſa confiance : que le peu de cas qu'on fait de nous ou de nos talens, nous oblige à penſer à la modeſtie & à la retraite : que la crainte de la mort prochaine, nous détache par bienſéance, de ce que nous devons quitter par néceſſité. Il nous faut faire ſentir le néant du monde : il n'a fallu que le montrer à ſaint Benoît, & il s'eſt caché dans le déſert, mais Dieu l'a produit & l'a glorifié devant les hommes. C'eſt ce qui reſte à vous faire voir.

II. PARTIE.

Prov. 15.

S'IL eſt vrai ce que le Sage nous enſeigne, que la confuſion fuit l'orgueil, *& que l'humilité précède la gloire* ; S'il eſt vrai que dans le monde ſpirituel comme dans le monde viſible la lumière des Saints eſt tirée de leurs ténèbres : S'il eſt vrai enfin que Dieu, dont la providence a marqué l'uſage & l'emploi de toutes choſes, & principalement de ſes Elus, après avoir comme joui de leur vertu, dit ſaint Bernard, dans la ſolitude où il les appelle, veuille ordinairement en uſer pour l'avancement de ſon règne, dans les miniſtères qu'il leur deſtine : quel Saint a jamais été plus renfermé & plus anéanti dans ſa retraite ; & par conſéquent a jamais mérité mieux que ſaint Benoît, d'être béni, d'être honoré, & de recueillir ces fruits d'honneur & de piété qu'il a vu croître & multiplier par le nombre de ſes diſciples, & par la vigueur de ſa diſcipline ?

Faciam te in Gentem magnam, & benedicam tibi, & magnificabo nomen tuum. Gen. 12.

Je pourrois vous dire, après ſaint Grégoire, qu'il éclata par la puiſſance de ſes œuvres ; qu'à l'imitation de Moyſe, il tira des eaux du rocher, pour la néceſſité de ſes frères ; qu'il commanda aux corbeaux de porter le pain, & leur traça dans les airs, comme un autre Elie, la route qu'ils y

devoient ſuivre : qu'il ranima par ſon ſouffle & par ſa parole des enfans dans le ſein de la mort, pour la conſolation des familles affligées, à l'exemple d'Eliſée : qu'il fit marcher ſur les eaux, comme avoit fait Jeſus-Chriſt même, ſon diſciple qui devoit être l'héritier de ſon eſprit, pour couronner ſon obéiſſance : qu'il lut dans l'avenir les ſecrets que Dieu ſe réſerve, ainſi que faiſoient les Prophètes ; & qu'enfin il fut rempli ſous un même Eſprit de Dieu, de l'eſprit preſque de tous les Juſtes. Mais je prétends tirer ſa gloire du fond de ſes vertus, & non pas de la réputation de ſes miracles.

Je pourrois vous dire que les Grands du ſiècle venoient à ſes pieds pleurer leurs péchés ; que les Evêques les plus ſaints recevoient les inſtructions & les conſeils de ce Solitaire, qui n'oſa jamais aſpirer à la dignité du ſacerdoce : qu'on amenoit dans ſa cellule les poſſédés qu'on avoit conduits vainement ſur les ſépulcres des Martyrs, & que ces bienheureux morts, pour faire honneur au Saint vivant, ſembloient lui renvoyer ces guériſons miraculeuſes, pour faire voir l'empire qu'il avoit ſur les démons.

Vous le repréſenterai-je reconnoiſſant le Roi Totila, malgré ſes déguiſemens & ſes artifices ? le tenant abattu par ce reſpect & cette crainte, que la préſence d'un homme de Dieu inſpire aux ames les plus barbares ; lui reprochant ſa cruauté, dans le cours de ſes brutales victoires ; lui marquant les bornes de ſon règne & de ſon orgueil, par une prédiction qui ne pouvoit lui être douteuſe, lui commandant d'uſer plus humainement de la fortune de ſes armes, & d'épargner le ſang humain ; effrayant & radouciſſant tout enſemble ce Prince, devant qui marchoit la terreur, & qui venoit de laiſſer ſur tout ſon paſſage, des traces ſanglantes de ſa colère ?

Il vaudroit mieux vous le faire voir tel qu'on le vit dans le mouvement de ſon zèle, viſiter les environs de ſa montagne, pour y détruire les reſtes de l'idolâtrie, que l'éloignement du lieu & la négligence des Paſteurs y avoient laiſſés ; inſtruire ces peuples groſſiers qui n'étoient pas encore éclairés des lumières de l'Evangile ; porter le feu dans ces bocages que la ſuperſtition avoit conſacrés ; renverſer d'une main hardie ces ruſtiques autels, où l'on brûloit encore un profane encens. Mais cherchons le point véritable

de ſa grandeur dans l'établiſſement de ſon inſtitut, & dans le renouvelement de la diſcipline monaſtique, qui par le malheur des temps & par l'inconſtance de l'eſprit humain étoit déchue dans l'Orient.

L'eſprit des Antoine & des Hilarion étoit éteint dans l'Egypte & la Thébaïde : les pluies & les roſées du ciel ne tomboient preſque plus ſur ces bienheureuſes montagnes, qu'ils avoient ſi ſaintement cultivées : les Solitaires s'étoient multipliés, & la ferveur s'étoit rallentie dans les Solitudes : l'oiſiveté y avoit introduit le relâchement, la diverſité, les diviſions, la curioſité de ſavoir, les nouveautés & les héréſies. Ces hommes autrefois morts au monde, erroient par le déſert & dans les villes, non pas pour exercer la charité, mais pour contenter leur inquiétude ; & ceux donc le ſiècle venoit autrefois admirer les vertus & recevoir les conſeils, venoient prendre les mœurs & les coutumes du ſiècle, & les rapportoient dans leurs monaſtères. La retraite devint ennuyeuſe. On vit la pénitence s'affoiblir, les déſirs ſéculiers ſe gliſſer dans la religion, les obſervances ſe négliger, & le déſert changer de face. Tant il eſt vrai qu'il n'y a que Dieu ſeul qui ſoit invariable, & que les choſes les plus ſaintes tombent aiſément dans l'affoibliſſement & la décadence !

Dieu, par ſa miſéricorde, ſuſcita ſaint Benoît, pour être le réformateur de ces déſordres, & pour réparer en Occident par ſes ſoins, par ſa règle & par ſes exemples, les ruines de la religion d'Orient. Il entreprend ce grand ouvrage : on le tire de ſa caverne : il ſe trouve chargé, malgré lui, de la conduite d'un monaſtère. Des Religieux ſans régularité & ſans diſcipline, le choiſiſſent pour leur Supérieur & leur Père. Il leur impoſe des lois ; il veut les réduire à la règle ; il tâche, par une inflexible ſévérité, de leur arracher leur vieil eſprit & leurs vieilles mœurs ; ils ſe repentent de leur choix, ils murmurent, ils attendent en vain qu'il condeſcende à leurs foibleſſes volontaires. Sa vertu les avoit attirés, & ſon auſtérité les rebute : ils ne peuvent blâmer le commandement, mais ils veulent ſecouer le joug de l'obéiſſance, & perdant la crainte de Dieu, dont ils ne vouloient pas ſuivre les volontés, ils conſpirent contre la vie de celui dont ils ne peuvent ſupporter la rigueur, & dont ils n'oſent imiter l'exactitude.

Benoît, retourne à ta ſolitude, ou jette d'autres fondemens de l'Inſtitut que tu prépares : forme toi-même des diſciples à qui tu donnes ton eſprit, & ne perds pas les fruits de tes inſtructions & de tes travaux. Il choiſit en effet des ſujets propres à ſeconder ſes intentions, il les nourrit de la ſubſtance de ſa piété & de ſa doctrine céleſte ; il les établit ſur douze monaſtères qu'il fonde, & les met comme à la tête des douze nouvelles Tribus. Quelle fut alors la réputation & la gloire de ce Patriarche ? Combien d'Iſraélites épars ſous la ſervitude du monde, accoururent dans le déſert, pour aller adorer le Seigneur & marcher vers la terre promiſe, ſous la conduite de ce Moyſe ? Combien de pénitens déchargés du fardeau de leurs péchés & des affections terreſtres, voulurent apprendre de ſa bouche les voies du ſalut, & faire ſous lui l'apprentiſſage des vertus chrétiennes ? Combien de Pères, pouſſés par la foi & par l'obéiſſance aux mouvemens intérieurs de l'eſprit de Dieu, amenoient à ſes pieds leurs Iſaacs, pour les immoler au Seigneur ſur la montagne ?

Il me ſemble que je vois les nobles Sénateurs de Rome courir à l'envi, pour lui offrir & leurs héritiers & leurs héritages ; & les Maur, les Placide baiſſer le col ſous le joug du Seigneur, aux plus beaux jours de leur enfance. Que la conduite des Pères eſt différente aujourd'hui ! quels obſtacles ne met-on pas à la vocation d'un enfant, à qui les grâces du ciel ou les ſemences d'une bonne éducation, ont fait naître quelque déſir de retraite ? quels moyens n'emploie-t-on pas pour les faire pencher du côté du monde, & pour rompre les deſſeins de Dieu, quand la chair & le ſang ont déjà pris pour eux des meſures d'établiſſement ou de fortune ? quelles larmes ne verſe-t-on pas ſur ces créatures qu'on aime, lorſque Dieu les attire au repos de ſa ſainte maiſon, pour les délivrer des troubles d'une vie mondaine & tumultueuſe ?

On veut garder pour ſoi & pour le monde ce qu'on a de plus cher & de plus précieux, ce qu'on aime & ce qu'on eſtime, & l'on voudroit donner à Dieu par force ce qu'on n'aime point, & ce qu'on regarde comme la charge & le rebut de ſa famille. Y a-t-il un enfant ſans eſprit, ſans agrément, qui ne réponde pas aſſez au déſir qu'on a de paroître & de ſoutenir une gloire domeſtique dont ont ſe fait

ſon idole ? on le deſtine à la religion & à l'Egliſe : on lui fait entendre avec adreſſe & ſouvent ſans ménagement, que c'eſt le ſeul parti qui lui reſte à prendre ; que malheureuſement il n'a pas le talent de plaire ; que le monde a beſoin de corps & d'eſprits mieux faits ; que la fortune ordinairement ſuit les grâces ; qu'il faut contribuer à l'agrandiſſement d'un frère qui portera les affaires bien loin. On n'oublie rien pour abattre le courage de l'un, pour relever celui de l'autre, pour obliger ce malheureux à laiſſer, malgré lui, ce qui lui appartient légitimement de la ſucceſſion de ſes pères, & pour faire paſſer s'il le faut, à Jacob qu'on aime, le droit d'aîneſſe d'Eſaü que l'on n'aime point.

C'eſt ainſi qu'un jeune homme plie ſouvent ſous le joug qu'on lui impoſe, & ſe jette ou dans la religion ou dans l'Egliſe. La raiſon ſe fortifie, les paſſions croiſſent, & conſidérant le monde, que le démon lui dépeint tout autre qu'il n'eſt, il le regarde comme un Paradis dont il a été banni ; & la Religion comme un enfer, auquel la barbarie d'un père l'a condamné. Ce ne ſont pas de ces victimes que Dieu veut voir au pied de ſes autels. Ce n'étoit pas dans cet eſprit qu'Eutiche & Tertulle alloient offrir Maur & Placide à ſaint Benoît : c'étoit ce qu'ils avoient de plus pur & de plus cher dans leur famille : c'étoit ce que Rome avoit alors de plus conſidérable & de plus noble : c'étoit la fleur de leur eſpérances, & les ſucceſſeurs nés de leurs biens & de leur ſageſſe. Que j'aime à me repréſenter ce vénérable Patriarche, élevant ces enfans dans l'amour de la vérité & de la juſtice ; fondant la ſuite de leur vertu, ſur la grâce de leur innocence & de leur baptême, cultivant ces jeunes plantes, avant que le ſouffle du monde les eût flétries, les accoutumant à la retraite, à l'obéiſſance, à l'humilité, & leur rendant la raiſon & la piété comme naturelles, voyant fructifier leurs premières œuvres, & leur ferveur croître avec l'âge ; tantôt mortifiant leurs jeunes déſirs, pour les mettre dans les voies de la pénitence ; tantôt les obligeant à des aſſiſtances mutuelles, pour les exercer dans la charité ; tantôt leur faiſant voir les ſecrètes opérations de la grâce, & leur communiquant avec une bonté paternelle, ſes lumières, ſes exemples, ſes miracles mêmes, & les rendant enfin capables d'aller enſeigner en ſon nom les vérités qu'ils avoient appriſes, & raſſembler dans des provinces

étrangères, une infinité de disciples d'un Institut, dont ils étoient comme les seconds fondateurs.

Ce fut par ces soins qu'il forma ces hommes fidelles; & ce fut par sa Règle qu'il les fixa dans la perfection de leur état. Quelle profondeur de sagesse & de discrétion dans le recueil de ces préceptes évangéliques? Avec quelle tendresse s'adresse-t-il à ses enfans pour les disposer à recevoir la loi & la doctrine de leur Père! Avec quelle prudence forme-t-il ce tempérament de douceur & de fermeté, qui est le caractère des Supérieurs qui gouvernent? Avec quel soin & quelle exacte briéveté propose-t-il à ses Religieux les moyens différens de sanctification, que le saint-Esprit a marqués dans ses Ecritures? Avec quel discernement va-t-il creuser, pour ainsi dire, les fondemens de l'humilité, passant par tous les degrés & par toutes les circonstances qui la composent? Avec quelle efficace persuade-t-il aux inférieurs l'obéissance & le silence? Avec quelle précaution ordonne-t-il l'attention dans la prière & les saints Offices? Avec quelle sévérité prescrit-il la retraite & l'éloignement du siècle, les jeûnes & les abstinences, le désintéressement & la pauvreté, la régularité & l'observance?

Voilà sa Règle, MESSIEURS, & voilà sa vie. Vous pouvez voir en ce qu'il a enseigné, ce qu'il a pratiqué lui-même. Ce seroit peu, s'il n'avoit laissé que des préceptes à ses frères, il leur a laissé des exemples d'une solitude exacte; on ne l'a point vu sortir de son désert, je ne dis pas pour vaquer aux affaires temporelles, je dis même aux spirituelles: il ne s'est pas permis d'entretenir des correspondances dans le siècle, d'aller solliciter les intérêts de son Ordre naissant dans les Cours des Rois de la terre; & sous prétexte de piété, leur rendre des civilités mondaines. Le Mont-Cassin fut sa demeure & son tombeau. Il leur a servi de modele de patience & de douceur. On le vit exposé aux persécutions d'un prêtre barbare qui s'efforce même de corrompre ses Religieux; bien loin de le citer devant les Tribunaux, il s'humilie devant lui: loin de le chasser de son voisinage, il est prêt de s'éloigner & de lui céder son monastère: lorsque Dieu l'eut puni par un châtiment imprévu, il ne se souvint pas de son injustice, il s'affligea de son malheur, & réprima par une juste sévérité la joie que saint Maur en avoit eue. Il a fait éclater sa charité envers

Quia sanctus vir nullo modo potuit aliter docere quam vixit. *D. Greg. Vit. S. Ben.*

les pauvres : ne se réduisit-il pas lui-même à la faim, bien loin d'amasser du bien sous des prétextes spécieux de Communauté, ou de le disputer même avec justice. Ne secourut-il pas des misérables, je ne dis pas de son abondance & de son superflu, mais de son indigence propre, ne se réservant pour ses Religieux & pour lui que les ressources de la Providence ?

Faciam te in gentem magnam. *Gen.* 12.

La grande gloire de saint Benoît est dans sa vertu, & dans celle de ses enfans. Je ne vous dirai pas qu'ils ont gouverné l'Eglise durant plusieurs siècles, qu'ils l'ont honorée de leurs dignités, qu'ils l'ont éclairée & l'éclairent encore par leur Doctrine, j'aime mieux dire qu'ils l'ont édifiée comme saint Benoît. Je ne compterai pas quarante Papes, deux cents Cardinaux, seize cents Archevêques, & plus de quatre mille Evêques qui relèvent la grandeur de son Ordre : je me contente de voir des Martyrs, des Apôtres, & cinquante-cinq mille Saints qui l'ont honoré.

Il ne resteroit plus pour consommer la gloire de ce Patriarche, que d'imiter ses actions, de marcher sur ses traces, de réformer nos mœurs sur les siennes ; non pas d'observer cette Règle étroite & austère que ses disciples pratiquent si exactement. Je sai qu'il y a des vocations extraordinaires, & des vertus au-dessus de notre portée ; que Dieu est admirable en ses Saints ; que saint Benoît est un de ces prodiges, que la grâce produit quelquefois pour édifier & pour humilier les autres hommes. Mais pourquoi ne l'imiterons-nous pas dans sa retraite, en renonçant à ces compagnies qui nous sont occasion de péché, à ces sollicitudes du siècle, qui nous détournent de la prière, à ces embarras d'affaires qui nous dissipent ? Pourquoi n'imiterons-nous pas cette vigilance & cette attention qu'il eut sur lui-même, en observant nos foiblesses pour nous confondre, nos péchés pour nous en punir, nos devoirs pour nous en acquitter ? Pourquoi n'imiterons-nous pas sa charité envers les pauvres, en faisant part à nos frères dans leur nécessité, des biens que Dieu nous a donnés pour les assister ? Que sa sainteté nous fortifie : que l'innocence de sa vie nous instruise, & que son intercession nous obtienne la Couronne, que je vous souhaite : *Au Nom du Père, &c.*

PANÉGYRIQUE

DE

SAINT LOUIS,

Prêché dans l'Egliſe de Saint Louis, dans l'Iſle Notre-Dame à Paris, le 25 Août 1681.

Sicut diviſiones aquarum, ita cor Regis in manu Domini : quocumque voluerit inclinabit illud.

Le cœur des Rois eſt dans les mains du Seigneur comme une eau courante, il le fait tourner du côté qu'il veut.

Au Livre des Proverbes, *chap.* XXI.

LORSQUE le cœur des Rois eſt dans leurs mains, & que Dieu, par un ſecret jugement de ſa providence ou de ſa juſtice, les abandonne à eux-mêmes, hélas ! enivrés de leur propre grandeur, ils oublient celui qui les a fait Grands. Ils n'ont d'autre loi ni d'autre règle de leurs volontés, que leur volonté même. Tout ce qui flatte leurs déſirs leur paroît permis ; l'orgueil de la vie, les pompes du monde, les plaiſirs des ſens occupent toutes leurs penſées ; & il eſt difficile qu'ils ne tombent dans les déréglemens ordinaires & inévitables à une condition éclatante mais dangereuſe, où les paſſions ſont continuellement excitées par les objets, & entretenues par les occaſions, & où le penchant au péché eſt fortifié par la facilité de le commettre, & par l'impunité quand on l'a commis.

Lorſque le cœur des Rois eſt dans les mains des hommes, hélas ! tout conſpire, ce ſemble, à les pervertir. La flatterie les corrompt, la politique les trompe, le mauvais conſeil

les préoccupe, le mauvais exemple les entraîne, la diversité des affaires les dissipe. On surprend leur crédulité par des apparences de bonne-foi : on réveille leur ambition par des intérêts supposés : on nourrit leurs défauts par des complaisances affectées : on prend des tours ingénieux, pour donner du relief à certains commencemens de vertu, qui n'ont rien de grand ni de solide : on a des voiles toujours prêts pour jeter sur la vérité, de peur qu'elle ne leur plaise trop, ou qu'elle ne leur déplaise. Enfin, tout ce qu'ils voient, tout ce qu'ils entendent, c'est autant d'amusemens qu'on donne à leur vanité, ou de piéges qu'on tend à leur innocence.

Mais lorsque le cœur des Rois est dans les mains de Dieu, & que par sa miséricorde, il les tourne à sa religion & à sa justice, en leur donnant des inclinations bonnes & bienfaisantes, il s'en sert comme d'un noble & glorieux instrument, pour faire admirer sa puissance, pour faire craindre ses jugemens, pour faire observer sa sainte loi, pour répandre ses miséricordes, pour représenter sa sainteté & pour régner par eux sur l'esprit & sur le cœur des autres hommes. Tel fut le grand saint Louis, dont l'église célèbre aujourd'hui la mémoire. Dieu le prévint de ces bénédictions de douceur, par lesquelles il se hâte, pour ainsi dire, d'entrer en possession de ses élus. Il lui donna un de ces naturels heureux qui sont faits pour la vertu, & qui semblent être la vertu même. Il permit qu'une sainte éducation fît fructifier, dès son enfance, ces premières semences de piété, qu'il avoit versées dans son ame ; & soit qu'il régnât dans une glorieuse paix, soit qu'il entreprît de grandes guerres, soit qu'il souffrît de grandes tribulations, Dieu le sanctifia dans sa gloire, Dieu le soutint dans ses travaux, Dieu le couronna dans sa patience.

Si je n'avois, MESSIEURS, qu'à vous parler de la grandeur d'un Roi, je me servirois des règles de cet art ambitieux qui apprend aux hommes à louer des hommes : mais dans l'engagement où je suis de vous parler des grandeurs d'un Saint, je ne dois tirer ce que je dis que du sein de la vérité & des lumières de l'esprit divin, que j'invoque par l'interceſſion de la Vierge. AVE MARIA.

C'EST toujours l'ouvrage de la main de Dieu, & un effet de sa puissance, que la sanctification des hommes, de quel-

que état qu'ils puiſſent être. Il faut arrêter le cours de leurs inclinations naturelles, réprimer leurs mouvemens contraires à la loi & à la diſcipline, leur inſpirer de nouveaux déſirs & de nouvelles affections, & faire en eux des changemens & des révolutions qu'il n'appartient qu'à ſa grâce de faire : mais quand il veut s'aſſurer du cœur des Rois & des Grands du monde, & former en eux une ſainteté ſincère & conſtante, *c'eſt l'ouvrage de ſa main droite.* Il faut qu'il agiſſe de toute la force de ſa grâce, qu'il ſurmonte cette fatale oppoſition qu'il y a entre la grandeur & la piété ; qu'il retienne tout le poids de la cupidité, qui d'elle-même tombe ſur eux ; & que renverſant tous les obſtacles qu'y met le monde, il les arrache à eux-mêmes, & leur faſſe changer, au moins intérieurement, de condition & de nature. Hæc mutatio dexteræ excelſi. *Pſal.* 76.

Mais il y a trois défauts qui ſont ordinaires à leur état, un amour propre qui les attache à leur gloire, à leur intérêt & à leur plaiſir, & leur rend tout le reſte indifférent : une imagination d'indépendance, qui leur perſuade que tout ce qui leur plaît leur eſt permis : un eſprit du monde, auquel ils tiennent par tant d'endroits, qui les jette dans l'irréligion, ou pour le moins dans la tiédeur. Or, MESSIEURS, je prétends vous montrer que Dieu, par ſa grâce, a ſauvé ſaint Louis de ces trois ſortes de corruption, en lui donnant,

1°. Un cœur tendre pour ſon peuple, Diviſion.

2°. Un cœur modéré pour lui-même,

3°. Un cœur ſoumis & fervent pour Dieu.

Voilà les trois réflexions qui feront le partage de ce diſcours, & le ſujet de votre attention.

I. PARTIE.

SI l'Ecriture ſainte nous enſeigne que toute ame doit être ſoumiſe aux Puiſſances, elle nous enſeigne auſſi, que toute Puiſſance doit veiller ſur les ames qui lui ſont ſoumiſes. La providence de Dieu a établi cet ordre & ces devoirs réciproques dans la ſociété des hommes. S'il y a donc des Rois dans le monde, ce n'eſt pas pour donner aux peuples le vain ſpectacle d'une grandeur & d'une magnificence mondaine ; ce n'eſt pas pour recevoir, comme des idoles, l'encens & les vœux de leurs ſujets dans une oiſiveté ſuperbe ; ce n'eſt pas pour entretenir leur orgueil ou leurs inquiétudes, par l'ambition de tout avoir, ou par la licence de tout faire. A Dieu ne plaiſe, qu'un Roi ſage, qu'un Roi chrétien ſe propoſe des fins ſi peu raiſonnables & ſi peu chrétien-

Dei enim minister est in bonum : vindex in iram ei qui male agit. *Rom.* 13.

nes ! La royauté, selon saint Paul, n'est pas seulement une dignité qui élève un homme au-dessus des autres, c'est aussi un ministère de religion envers Dieu, de justice envers les peuples, de charité envers les misérables, *de sévérité envers les méchans, de tendresse envers les bons.* Voilà les principes sur lesquels saint Louis a fondé la gloire & la sainteté de son règne.

Il sentit le poids de sa couronne, dès le moment qu'il la porta ; il reconnut la difficulté du travail, & il demanda, comme Salomon ; la sagesse pour travailler avec lui. Les premières vérités qu'il apprit, furent ce qu'il devoit à Dieu, comme homme ; ce qu'il devoit à son peuple, comme Roi. Les premières pensées qu'il eut, furent de rendre son royaume heureux, & de se rendre saint lui-même. Les premières actions qu'il fit, furent des actions de clémence & de justice, & il commença de régner en sacrifiant son repos, & en exposant sa propre vie pour mettre fin aux guerres civiles.

Mitte illam de cœlis sanctis tuis, & à sede magnitudinis tuæ, ut mecum sit & mecum laboret. *Sup.* 9.

Vous tracerai-je ici la triste image d'une minorité & d'une régence traversée ? Vous représenterai-je cette fatale division, que la jalousie & le désir de commander excitèrent dans les premières années de son règne ? On vit des Princes armés sous le prétexte ordinaire du bien public, l'Anglois répandu jusques dans le sein de la France, l'autorité du Roi violée, les bons sujets opprimés, & ce royaume si florissant, prêt à devenir la proie des ennemis étrangers & domestiques. Quelle désolation, MESSIEURS ! Louis, sans consulter la chair & le sang, sans s'excuser sur sa jeunesse, sans craindre les incommodités des saisons, ni les dangers de la guerre, sort en campagne, implore le secours du Dieu des armées, va chercher & combattre ses ennemis : je me trompe, va soulager ses sujets, & leur rendre la paix avec le gain d'une bataille.

C'est-là qu'assisté du secours du Ciel, & plus touché de la justice de sa cause que de ses propres intérêts, portant la terreur dans les terres & dans les troupes étrangères, il fit voir que la véritable piété n'est pas contraire à la véritable valeur, & que les plus difficiles victoires ne sont que les coups d'essai de ceux que Dieu même instruit pour la guerre. C'est-là qu'on le vit suppléer par sa vertu à l'inégalité du nombre, soutenir lui seul le poids de l'armée, défendre le

pont de Taillebourg, avec une fermeté plus merveilleuse que celle que l'ancienne Rome a tant vanté, & faire des actions qu'on pourroit accuser de témérité, si l'Esprit de Dieu n'élevoit quelquefois au-dessus des règles d'une vertu & d'une prudence commune, ces grandes ames qu'il destine à combattre l'orgueil & la rebellion des hommes.

Ce ne fut ni l'envie de vaincre, ni le désir de se venger qui allumèrent ce jeune courage, ce fut le désir de la paix & de la sureté publique. Aussi, la fin de la rebellion fut le repentir, & non pas la ruine des rebelles. Il n'abattit pas ces têtes orgueilleuses, il se contenta de les avoir humiliées: il leur donna son amitié, dès qu'il les eut remis dans l'ordre, & l'on eût dit que Dieu lui avoit préparé ces guerres, & qu'il lui avoit mis les armes en main pour lui donner la gloire de vaincre & le plaisir de pardonner. Jamais amnistie ne fut signée de meilleure foi. Après leur avoir sauvé la vie, il ne la leur rendit pas ennuyeuse par des froideurs & des défiances éternelles: il les regarda comme des amis acquis, non pas comme des ennemis réconciliés, & les employant dans ses expéditions saintes, il ne leur demanda pour satisfaction d'avoir été contre leur patrie, que d'aller combattre avec lui pour la foi & pour la religion.

Où trouve-t-on aujourd'hui de ces cœurs sincères & magnanimes? On ne fut jamais si pointilleux ni si délicat: on s'offense de tout, & l'on ne veut jamais être offensé impunément. Il n'y a presque plus de réconciliations qui ne soient feintes & simulées. On ôte l'appareil du dehors, mais la plaie demeure au dedans: on croit être en sureté pourvu qu'on sauve les apparences. *Aimez vos ennemis*; *faites du bien à ceux qui vous haissent*. C'est un conseil de perfection, & non pas un précepte de nécessité, vous dira-t-on. Chacun se croit le malheureux & l'offensé: la haine se resserre, mais elle ne se perd point: lors même qu'on proteste qu'on ne veut point de mal à son frère, on lui en fait, on lui en procure, & on l'accablera même, si l'on peut, en lui disant toujours que chrétiennement on lui pardonne.

Diligite inimicos vestros, bene facite his qui oderunt vos. *Matt.* 5. 44. *Luc.* 6. 27.

Ce n'est pas ainsi que pardonna saint Louis, quelque grand qu'il fut, & quelque grande que fût l'injure. Ne croyez pas pourtant que sa clémence eût rien de bas; il sut retenir les Grands dans leur devoir, mais ce fut par sa bonté plutôt que par sa puissance, par la vénération qu'ils eurent pour

ſa vertu, plutôt que par la crainte de ſes armes : & s'il eut aſſez de douceur pour remettre l'injure qu'ils lui avoient faite, il ne manqua jamais de force & d'autorité, pour empêcher qu'ils n'en fiſſent à ſes ſujets.

Deus judicium tuum Regi da. *Pſal.* 61.

Dabis ſervo tuo cor docile ut populum tuum judicare poſſit & diſcernere inter bonum & malum. 3. *Reg.* 3.

Après que Dieu eut donné de ſi heureux ſuccès à cette première guerre, ſaint Louis s'appliqua tout entier à régler ſes Etats. Une des plus eſſentielles & des plus nobles fonctions des Souverains, c'eſt de rendre la juſtice aux peuples. Le Roi Prophète ne demandoit rien à Dieu avec plus d'inſtance que ſon jugement. Salomon ne lui demandoit qu'une docilité de cœur, & un juſte diſcernement pour connoître le bien & le mal, & pour juger ſon peuple ſur cette connoiſſance. Et ſaint Louis en fit une des principales occupations de ſon règne. Il écoutoit, il examinoit lui-même par ſon équité les différents de ſon peuple. L'entrée du Louvre étoit libre à tous ceux qui recouroient à ſa protection. On ne voyoit pas autour de lui des rangs affreux de Gardes en haie, pour effrayer les timides, ou pour rebuter les importuns : il ne falloit pas gagner par préſens ou fléchir par prières des Huiſſiers intéreſſés ou inexorables. Il n'y avoit point de barrière entre le Roi & les ſujets que le moindre ne pût franchir. On n'attendoit pas quel ſeroit ſon ſort auprès de ces portes ſuperbes qu'on entr'ouvre de temps en temps pour exclure, non pas pour recevoir ceux qui ſe préſentent. On n'avoit beſoin d'autre recommandation ni d'autre crédit que celui de la juſtice, & c'étoit un titre ſuffiſant pour être introduit auprès du Prince, que d'avoir beſoin de ſa protection.

Que j'aime à me le repréſenter, ce bon Roi, comme l'hiſtoire le repréſente, dans le bois de Vincennes, ſous ces arbres que le temps a reſpectés, s'arrêtant au milieu de ſes divertiſſemens innocens pour écouter les plaintes, & pour recevoir les requêtes de ſes ſujets ! Grands & petits, riches & pauvres, tout pénétroit juſqu'à lui indifféremment, dans le temps le plus agréable de ſa promenade. Il n'y avoit point de différence entre ſes heures de loiſir & ſes heures d'occupation. Son Tribunal le ſuivoit par-tout où il alloit. Sous un dais de feuillage & ſur un trône de gazon, comme ſous le lambris doré de ſon palais, & ſur ſon lit de juſtice ; ſans brigue, ſans faveur, ſans acception de qualité ni de fortune, il rendoit ſans délai ſes jugemens & ſes oracles avec autorité,

avec

avec équité, avec tendreſſe; Roi, Juge & père tout enſemble.

Quel Magiſtrat aujourd'hui veut interrompre ſes divertiſſemens, quand il s'agiroit, je ne dis pas du repos, mais de l'honneur, & peut-être même de la vie d'un miſérable? Les temps des plaiſirs abſorbent ceux des devoirs. La magiſtrature n'eſt que trop ſouvent un titre d'oiſiveté qu'on n'achète que par honneur, & qu'on n'exerce que par bienſéance. Ceux mêmes qui paroiſſent les plus ſages veulent bien être un peu occupés de leur charge, mais ils ne veulent pas en être incommodés. C'eſt ne ſavoir pas vivre & leur faire injure, que de leur demander juſtice, quand ils ont réſolu de ſe divertir. Leurs cabinets ſont impénétrables; ils ont leurs temps eux-mêmes où ils ſe rendent inacceſſibles, & où le ſeul nom d'affaire les ſcandaliſe. Leurs amuſemens ſont comme la partie ſacrée de leur vie à laquelle on n'oſe toucher, & ils aiment mieux laſſer la patience d'un malheureux, & mettre au haſard une bonne cauſe, que de retrancher quelques momens de leur ſommeil, de rompre une partie de jeu, ou une converſation inutile, pour ne rien dire de plus criminel.

Saint Louis ne fuyoit pas ainſi le travail, & quelque fatigué qu'il fût de la multiplicité de ſes devoirs, c'étoit pour lui ſe délaſſer, que de pouvoir être utile au peuple. Mais quoiqu'il ſe crût redevable à tous, & qu'il dit ſouvent avec l'Apôtre: *Je ſuis debiteur à tout le monde*, il penſa qu'il étoit encore plus obligé d'avoir ſoin des pauvres. Quoiqu'il eût établi des juges d'une probité reconnue & d'une réputation irréprochable, il ſe réſerva le jugement des affaires des pauvres, comme ſa fonction favorite. Il ſavoit que la juſtice n'eſt pas toujours ſi bien voilée qu'elle n'entrevoie les perſonnes qui la recherchent; que celui qui eſt ſans crédit, ſe trouve aiſément ſans ſecours, & qu'un pauvre qui ſollicite eſt preſque toujours importun. L'expérience ne le fait que trop voir: quelque bonnes que ſoient leurs raiſons, on s'ennuie de les entendre. Si l'on ne les rejette pas avec dureté, du moins on leur parle avec hauteur & avec empire; & quand même on leur rend juſtice, on la leur rend ordinairement de mauvaiſe grâce. Louis voulut empêcher cette corruption, ou prévenir ce danger, en ſe chargeant lui-même de cette partie de la juſtice, & leur donna deux fois la ſemaine

Omnibus debitor ſum. *Rom.* 1. Judicare populum tuum in juſtitiâ, & pauperes tuos in judicio. *Pſal.* 71.

de longues & faciles audiences, où tempérant l'éclat de la royauté, par un air de bonté & de simplicité chrétienne, il leur ôtoit la crainte qu'imprime la Majesté, & la timidité que la pauvreté donne d'elle-même.

C'est-là que comme un père commun il soutenoit le foible contre le puissant, & punissoit l'injustice, de quelque autorité qu'elle fût appuyée. C'est-là qu'il dissipoit par la lumière de son esprit ce que la malice ou la calomnie avoit tâché d'embrouiller. C'est-là qu'*étant assis sur le trône de son jugement, il dissipoit d'un de ses regards les nuages qui s'élevoient* dans cette région inférieure de son royaume. C'est-là enfin qu'il prononçoit des arrêts de miséricorde, & qu'entrant en jugement entre soi-même & son peuple, il se relâchoit de ses droits, & renonçoit à ses propres intérêts, & qu'il donnoit ces grands exemples d'équité & de désintéressement que ses successeurs font gloire de suivre.

Rex qui sedet in solio judicii dissipat omne malum intuitu suo. *Prov.* 20.

Ce fut pour satisfaire à cette tendresse paternelle, qu'il conserva la paix avec ses voisins, & qu'il l'entretint parmi ses sujets. Il avoit appris ces grandes maximes, que les Rois doivent aimer la paix par inclination, & faire la guerre par nécessité : que leur véritable grandeur ne consiste pas à mettre des armées sur pied, & que la tranquillité publique entretenue, vaut mieux que ces victoires qui coûtent d'ordinaire tant de sang & tant de larmes. Ce fut dans ce même esprit qu'il se contenta du revenu de son domaine royal & de quelques tributs presque volontaires. Il ne mit point en parti les biens & la fortune des pauvres. Pour être bon courtisan, il ne fallut pas étudier les moyens de remplir l'épargne du Prince. Il ne crut pas que pour avoir des sujets obéissans, il fallût les rendre misérables. Quoiqu'il n'y ait jamais eu de Roi plus noble & plus magnifique, ne sut-il pas régler ses dépenses, ensorte qu'elles firent honneur à sa dignité, & ne furent à charge à personne ? Lorsqu'il marchoit dans ses provinces, ne laissoit-il pas dernière lui des hommes justes & fidelles, pour examiner, & pour réparer largement les dommages, que la marche tumultueuse d'une grande & nombreuse Cour cause quelquefois au public & aux particuliers ? Ainsi il marquoit son chemin par les traces de sa bonté & de sa justice, & traversoit son pays, non pas comme un torrent qui le ravage, mais comme un fleuve lent & paisible, qui porte par-tout la richesse & l'abondance. Prêt

à partir pour la guerre sainte, ne fit-il pas publier qu'il étoit prêt de satisfaire avant son départ, ceux qui croiroient avoir sujet de se plaindre de sa justice? & que recommanda-t-il plus soigneusement à ses successeurs, que l'amour & la piété pour les peuples?

Mais voyons le fond de ce cœur pieux & compatissant dans une triste conjoncture de son règne. Dieu, pour punir les péchés de son peuple, ou pour exercer la charité du Roi, permit que la peste & la famine tout ensemble, désolèrent ce grand royaume. Cette double calamité se répandit par-tout. La terre ne produisoit point de fruits; l'air n'avoit que de malignes influences; la vie manquoit aux uns, la mort surprenoit les autres: les élémens sembloient être conjurés contre les hommes, qui se voyoient réduits à la triste nécessité de périr, ou par la colère du ciel, ou par la stérilité de la terre. Ce fut alors que ce saint Roi déploya toute sa charité: il répandit d'une main prodigue ces trésors qu'il amassoit avec tant de retenue. Il se regarda comme un père de famille, chargé de la vie & du salut de ses enfans. Il envoya aux uns les secours nécessaires pour vivre; aux autres les consolations pour bien mourir: il fut malade avec les malades: il fit malgré les saisons, naître par ses soins l'abondance. Non-seulement il se chargea du soulagement de la misère publique, il voulut même prendre sur soi la pénitence: Il pleura en secret; il s'offrit à Dieu; il s'affligea. Combien de fois, courbé sous la haire & sous le cilice, offrit-il à Dieu le sacrifice qui lui est le plus agréable, d'un cœur contrit & humilié? Combien de fois, exténué de jeûnes & d'abstinences dans les processions publiques, donna-t-il à Dieu & aux hommes le spectacle si grand & si rare d'un Roi innocent & pénitent tout ensemble? Combien de fois, se regardant lui-même comme le sujet de la vengeance divine, tout juste & tout saint qu'il étoit, dit-il, comme un Prince pécheur dans une rencontre pareille: *C'est moi qui suis le coupable; tournez sur moi, Seigneur, votre colère.* Voilà, MESSIEURS, le cœur tendre que Dieu lui avoit donné pour son peuple; voyons maintenant ce cœur modéré & sans passion. C'est la seconde partie de ce Discours.

Ego qui peccavi ... vertatur, obsecro manus tua in me. 1. *Paral.* 22.

II. PARTIE.

LORSQUE les passions se trouvent jointes avec un pouvoir absolu, qu'il est difficile de les régler & de les vaincre; & que l'Ecriture sainte dans les paroles de mon Texte, a raison de les comparer à certaines eaux ramassées qui coulent avec rapi-

dité! Les désirs des particuliers sont des ruisseaux qui vont sans bruit, qu'on arrête facilement, & qui ne nuisent tout au plus, qu'à quelques plantes ou à quelques fleurs qui naissent trop près de leur rivage. Mais les désirs des Souverains sont des torrens qu'aucune digue ne peut arrêter; qui grossissent toujours dans leur cours, & qui ravagent toute une campagne. Telle est la condition des Grands du monde, soit parce qu'agissant pour de grands intérêts, ils en sont frappés plus vivement; soit parce que ne trouvant aucune résistance dans l'accomplissement de leurs volontés, ils s'y appliquent avec plus de force; soit parce qu'ils y sont poussés ordinairement par les conseils pernicieux de ceux qui les environnent. Vous seul, mon Dieu, quand ils vous ont mis leurs cœurs en vos mains, pouvez les gouverner & leur donner la pente & le mouvement que votre Providence a résolu de leur donner.

Qui auferet spiritum Principum. *Psal.* 25.

C'est, MESSIEURS, la grâce qu'il fit à saint Louis. Comme il l'avoit choisi pour en faire un Roi selon son cœur, *il lui ôta*, selon l'expression de l'Ecriture, *cet esprit de Prince* qui porte à dominer avec orgueil, & à s'agrandir sans règle & sans mesure. Il mit sur toutes ses passions le sceau de sa modération & de sa sagesse, & lui donna des inclinations contraires à tous les vices de son état. Il abaissa sa grandeur Royale sous l'humilité chrétienne. Il changea la mollesse de la Cour en une vie austère & pénitente. Il soumit au pouvoir de la charité & de la justice le pouvoir souverain de tout faire. Examinons la conduite de ce saint dans tous ces états.

Quand je parle ici de l'humilité de saint Louis, ne vous figurez pas, MESSIEURS, une humilité naturelle, qui vient de manque d'esprit & de courage, qui ne se sent pas, ou qui se néglige. Il fut humble par modération, non par foiblesse. Cette vertu ne fut pas en lui un effet de son tempérament, ce fut un effet de la grâce de Jesus-Christ; & s'il eut dans le cœur la simplicité d'un Chrétien, il eut, quand il le falloit, toute la majesté & toute la hauteur d'un Roi. Quel Prince a jamais soutenu ses droits avec plus de fermeté? Quelle main, fût-elle sacrée, osa toucher à sa Couronne? Avec quel juste, mais noble discernement, sut-il séparer les intérêts de la religion, d'avec ceux de la politique; obéir aux ordres des Souverains Pontifes, sans entrer dans leurs préventions; & sans perdre le respect de Fils, défendre les droits de Souverain? Avec quelle résolution arrêta-t-il l'humeur inquiète

d'un Empereur qui l'avoit menacé de lui faire la guerre ? Avec quelle fierté parut-il dans sa prison après sa défaite, lorsqu'il s'agît de l'honneur de la religion, ou de la dignité de sa Personne ? La crainte des supplices & d'une mort prochaine, ne put le faire consentir à payer de rançon pour lui, ou à donner d'autre garant de sa parole, que sa parole. Un rayon de majesté & de vertu que Dieu fit luire sur son visage, arrêtoit la fureur de ces barbares ; le vaincu parloit en vainqueur ; & les Sarrazins étonnés de la surprise de leur Sultan, & de la grandeur d'ame de leur prisonnier, doutèrent quelque temps lequel des deux étoit leur Maître.

Cependant, MESSIEURS, il eut le secret de s'ôter à lui-même une partie de sa grandeur, & de rendre la royauté petite à ses yeux, & il put dire avec le Roi Prophète, qu'*il n'a pas marché dans les voies de grandeur.* On le vit baisser sa tête sacrée aux pieds des pauvres qui lui représentoient Jesus-Christ, employer ses mains charitables pour les servir dans leurs besoins, porter lui-même les corps morts de ses soldats, & courber ses épaules royales, sous ces fardeaux de charité & de miséricorde Chrétienne. Orgueil du monde, délicatesse du monde, tremblez & condamnez-vous.

Neque ambulavi in magnis ; neque in mirabilibus super me. *Psal.* 130.

Je ne parlerai pas ici de la modestie de sa conversation & de la simplicité de ses habits, qui furent comme des lois efficaces contre le luxe & la hardiesse des courtisans. Je ne vous dirai pas qu'il ne permit point au pécheur de répandre ses parfums sur sa tête, & qu'il aima mieux être repris par la vérité, que corrompu par les louanges. Son Histoire nous fournit de plus grands exemples. Les Princes se font honneur des titres ambitieux, & des noms qu'ils prennent de leurs états ou de leurs victoires, vous savez jusqu'où le caprice des hommes a souvent poussé cette extravagante vanité. Saint Louis renonça à toutes ses qualités mondaines, & ne voulut point d'autre titre que celui de *Louis de Poissy*, qui avoit été le lieu de son Baptême. Il ne compta que sur les avantages de sa naissance spirituelle. Il tira sa gloire du royaume céleste où il aspiroit, & non pas du royaume qu'il possédoit sur la terre. Sa fortune fut d'être enfant de l'Eglise, & non pas d'être Roi de France ; & foulant aux pieds les grandeurs humaines dont il connoissoit le néant, il oublia ce qu'il étoit par sa dignité, & ne songea qu'à ce qu'il devoit être par son Baptême.

Mais pour bien connoître son humilité, voyons-le dans ces

temps heureux d'une prospérité touchante & inespérée, où le cœur se dilate & s'occupe ordinairement de son bonheur. Repassez en votre mémoire le noble dessein qu'il conçut d'aller combattre les infidelles, de porter la Croix & les Mystères de Jesus-Christ dans les lieux de leur origine. Sa piété le presse, l'espérance du succès l'anime, il part avec ardeur, il s'embarque avec confiance. Les vents semblent être d'accord avec son zèle. La mer baisse flots, & porte avec respect ces vaisseaux chargés de tant de Noblesse chrétienne. La flotte arrive devant Damiette. A la vue de cette ville superbe & de vingt mille Barbares qui la défendent, le courage des Croisés s'excite. Louis à leur tête, brûlant d'une sainte impatience, s'avance l'épée d'un main, le bouclier de l'autre, & sautant de son vaisseau, va prendre terre au travers des vagues, & d'une grêle de traits qui tombent sur lui de tout le rivage. L'ennemi s'étonne, le Chrétien gagne du terrain, les Croix se plantent sur les murailles, tout cède, & dans un jour il se rend maître d'une place, & s'ouvre le chemin à toutes les autres.

Quel pensez-vous que fut le lendemain l'appareil de son triomphe ? Va-t-il sur un char pompeux recueillir les louanges & les acclamations d'une armée, que l'exemple de sa valeur a rendue victorieuse ? Entasse-t-il les dépouilles des ennemis, pour en dresser des trophées à sa propre gloire ? Eclate-t-il d'or & de diamans ? & joint-il à ses propres richesses celles du Tyran qu'il vient de vaincre ! apprenez, MESSIEURS, une espèce de nouveau triomphe. Il entre en posture de pénitent, & non pas avec la fierté d'un vainqueur. Il suit pieds nuds l'étendart de la sainte Croix, & fait porter pour toute représentation de sa victoire l'Image de Jesus-Christ souffrant & humilié. Les cantiques qu'on chante ne sont pas à l'honneur de celui qui a vaincu, mais de celui qui a fait vaincre. Il veut que la Religion recueille les fruits d'une guerre qu'il n'a entreprise que pour elle. Pour lui il se confond, il s'humilie, & il ne contribue à son triomphe, que par le sacrifice qu'il y fait de sa grandeur & de sa gloire.

S'il a surmonté l'orgueil, il n'a pas moins surmonté la volupté, & on l'a vu au milieu de sa Cour vivre avec l'austérité & la mortification d'un Anachorète. La Cour est une terre fertile en amusemens frivoles, en amours profanes, en mauvais désirs. C'est la partie la plus décriée de ce monde, que

l'Evangile a tant de fois condamnée, où les passions s'excitent, s'entretiennent, se communiquent, & conspirent toutes contre l'innocence. C'est une région de ténèbres, où la vérité est étouffée par le mensonge, & la raison obscurcie par la vanité, & où la lumière de la Foi disparoît, comme l'étoile qui guidoit les Mages s'éclipsa sur la Cour d'Hérode. Mais Jesus-Christ nous apprend lui-même que *c'est le séjour du luxe & de la mollesse*, & saint Louis en fit un séjour de rigueur & de pénitence pour lui-même.

Ecce qui mollibus vestiuntur in domibus regum sunt. *Matth.* 11.

Vous dirai-je que malgré tous les pièges qu'on tendit à sa pureté, il conserva l'innocence de son Baptême; qu'il avoit fait comme Job, un pacte avec ses yeux, de ne les arrêter jamais sur un visage qui pouvoit séduire son ame, & qu'une rigide & sévère vertu le rendit toujours insensible aux charmes des voluptés défendues! Vous dirai-je qu'il châtia son corps, pour le réduire en servitude, qu'il le serra d'un cilice presque continuel, & qu'il arrosa souvent de son sang sa pourpre royale? Manqua-t-il à aucune de ces Lois que l'Eglise prescrit indifféremment à tous ses enfans, & dont les Grands du monde, par le relâchement d'autrui, ou par leur propre délicatesse, se dispensent tous les jours impunément? Quel jeûne n'a-t-il point observé avec une exactitude même scrupuleuse? Quel carême n'a-t-il pas continué aux dépens même de sa santé toute précieuse & toute importante qu'elle étoit au monde?

Il ne s'est pas excusé sur la bienséance de sa condition, ni sur l'honnêteté de ses mœurs. Il n'a pas cru qu'il pût se dispenser de la Loi, ou que la grandeur fût un titre suffisant contre les règles communes de l'Evangile. Il n'a pas renvoyé la pénitence ou aux pécheurs qui la méritent dans le monde, ou aux gens de bien qui la pratiquent volontairement dans les cloîtres. Son humilité lui a fait pleurer ses péchés, son courage lui a fait entreprendre l'ouvrage de son salut. Il n'étoit ni Religieux ni coupable, il étoit innocent & il étoit Roi: cependant il pratiqua toutes les austérités que pratiquent les Religieux, & il s'imposa toutes les peines qu'on a coutume d'imposer aux pénitens.

Mais il y a dans le cœur même des Rois les plus pieux, certain amour secret pour leur grandeur, qui les porte à la soutenir & à l'étendre, sinon avec injustice, du moins avec inquiétude. Ils ne sémeront pas la discorde entre leurs voisins, mais ils au-

ront un peu de maligne joie de l'y voir naître. Ils ne se serviront pas de leurs avantages pour usurper ; mais ils feront valoir toutes les raisons qu'ils auront d'acquérir. Ils ne rompront pas les Lois, mais ils les ployeront à leurs intérêts : & pour peu qu'ils croient qu'ils ne choquent pas la justice, ils ne feront pas grand scrupule de blesser un peu la charité. Saint Louis ne se laissa pas emporter à cette tentation délicate ; il se rendit de bonne foi l'arbitre de tous les différents de ses voisins, & leur ôta, par une amitié desintéressée, tous les sujets & tous les prétextes de rompre la paix. Les sages du monde lui représentèrent souvent, mais en vain, que l'habileté n'étoit pas de les unir, mais de les diviser, & de profiter de leurs divisions ; qu'il falloit les laisser user contre eux-mêmes des forces qu'ils pouvoient tourner contre lui ; que s'il étoit honnête de les empêcher de se détruire, il étoit avantageux de les laisser affoiblir. Il rejeta cette politique, il sacrifia tous ses intérêts à sa charité ; & comme il étoit l'amour & les délices de son peuple, il se rendit l'admiration des étrangers.

Mais quelle fut sa modération lorsque Rome irritée contre l'Empire, lui proposa de le mettre sur le Trône de l'Empereur, par un droit qui ne lui parut pas légitime ? Avec quelle sage fierté répondit-il, qu'il n'appartenoit qu'à Dieu de disposer des sceptres & des couronnes : que la perfection d'un Roi consiste à bien gouverner ses Etats, & non pas à s'emparer de ceux des autres ; & que comme la puissance temporelle ne devoit pas toucher à l'Autel, la spirituelle ne devoit pas toucher au Trône. Ainsi il regarda toujours l'Empereur comme son frère, il soumit son ambition à sa justice, & il fit voir sa grandeur d'ame en refusant une Couronne, quelque brillante qu'elle fût ; quelque sacrée que fût la main qui la lui offroit. D'où venoit cette conduite si noble, si pure, si désintéressée, sinon d'un cœur fervent & zélé pour Dieu ? C'est ma troisième partie, où je prétends en peu de mots renfermer de grandes choses, si vous continuez à m'honorer encore quelques momens de votre attention.

III. PARTIE. QUOIQUE la piété convienne à toute condition & à toute sorte de personnes, parce que toute condition tend à Dieu, & que toute personne est à Dieu, on peut dire toutefois que lorsqu'elle se rencontre dans l'ame des Souverains, elle a de grands avantages. Elle est plus noble, parce qu'elle a le moyen de rendre au Seigneur de plus grands hommages

& un culte plus magnifique : elle eſt plus utile, parce qu'ayant un plus grand nombre de ſpectateurs, elle répand plus loin ſes bons exemples : elle eſt plus ſûre, parce que l'hypocriſie n'a point de lieu où il n'y a ni peine à craindre, ni récompenſe à eſpérer : mais auſſi elle eſt plus néceſſaire, parce qu'ils doivent être dans une plus grande dépendance de Dieu, & qu'ils ſont plus chargés de l'édification des peuples.

N'attendez pas que je vous faſſe ici un fidelle récit de ſes dévotions ordinaires ; de ſes heures paſſées dans la lecture & dans la prière, qui ſont comme les deux canaux par leſquels Dieu répand ſa lumière dans nos cœurs ; de cette attention à la parole de Dieu, & aux entretiens ſpirituels qu'il avoit preſque tous les jours avec les plus ſaints & les plus ſavans hommes de ſon ſiècle ; de ces retraites intérieures qui lui rendoient Dieu préſent dans la foule même de ſes courtiſans, & dans l'accablement des affaires, de ces mortifications volontaires dont il s'étoit fait des engagemens indiſpenſables. Je laiſſe à votre imagination cette crainte & cette horreur du péché, que les paroles efficaces d'une vertueuſe Reine avoient gravées dans ſon ame dès ſon enfance : cette foi vive & bienheureuſe, qui n'eut beſoin d'autre ſecours que d'elle-même, & qui ſe contenta de croire Jeſus-Chriſt lorſqu'il pouvoit le voir dans l'Euchariſtie ; ces aumônes dont la mémoire paſſe de race en race juſqu'à la fin des ſiècles. Je ne m'arrête point à tout ce qu'il a de commun avec le reſte des Chrétiens.

Il y a une dévotion des Princes, dit ſaint Auguſtin, différente de celles des particuliers, non pas quant au motif & à la fin, mais dans les vues & dans l'exécution par laquelle ils emploient leur puiſſance à la gloire de la religion, & font des actions de piété qu'il n'y a que les Rois ſeuls qui puiſſent faire. Arrêter l'impiété, vaincre les ennemis de Dieu, conſacrer à la charité de grandes richeſſes, ſe roidir par vertu contre les grandes adverſités. Voilà le zèle, voilà les vertus de notre Saint.

A peine eut-il le ſceptre en main, qu'il ruina la ſecte opiniâtre des hérétiques Albigeois, qui, tant de fois battus, ſembloient ſe relever ſous les armes du Comte Raimond, & qui du fond d'une Province éloignée, menaçoient d'établir leur erreur dans toute la France. Il leur envoya des prédicateurs : il leva contre eux des armées : il tâcha de les ramener

comme errans, il les dompta comme rebelles : il leur propoſa la vérité, & il leur fit ſentir ſa puiſſance. On vit en peu de temps la multitude diſperſée, & leur chef orgueilleux conduit tantôt au pied du Trône, tantôt au pied des Autels, faire abjuration de ſon héréſie, & ſubir toute la rigueur de la pénitence demi-volontaire & demi-forcée, à la face de l'Egliſe & de ſes Miniſtres.

Après avoir foudroyé l'héréſie, il réprima par la ſévérité de ſes Edits, l'impiété, le libertinage & le blaſphème. La plupart des Princes juſqu'alors avoient penſé, qu'ils ne portoient l'épée que pour défendre leurs intérêts, ou pour venger leurs propres injures. Ils laiſſoient à Dieu le ſoin de la majeſté de ſon Nom, & la pourſuite de ſes offenſes. Ils ſe contentoient d'avoir horreur de l'impiété, & ſans ſe mettre en peine de la punir. Saint Louis porta ſon zèle plus loin. Non-ſeulement il ſentit dans ſon cœur l'outrage fait au nom de ſon Maître, il employa même le fer & le feu pour le réparer. Il condamna à un ſupplice rigoureux & à un ſilence éternel toutes les langues ſacrilèges. C'eſt ſur ce ſeul ſujet qu'il fut inflexible & impitoyable ; & lui qui pardonna la rebellion au fameux Comte de la Marche ; lui qui renvoya même avec préſens ces aſſaſſins venus pour l'égorger ſur ſon trône, de la part de ce formidable tyran, qui en vouloit à toutes les têtes couronnées, qui ſe diſoit & qui étoit l'aſſaſſin de tous les Princes de la terre : lui dis-je, ſi facile à ſigner des grâces & à modérer ſes reſſentimens, ne conſulta que ſa juſtice, & ſe rendit inexorable aux larmes & au repentir d'un blaſphémateur.

Permettez, MESSIEURS, que je déplore ici notre indifférence & notre lâcheté. Nous n'avons qu'une teinture & une ſurface de religion ; l'injure que l'on fait à Dieu ne nous touche pas. On n'oſe contredire à l'impiété, de peur de paſſer pour critique, ou pour hypocrite. Le zèle eſt une vertu que l'on n'eſtime plus ; on s'en moque comme d'un uſage qui convenoit à la groſſiéreté de nos pères, & qui ne convient plus à la politeſſe de ce temps. On ſe ſcandaliſe des moindres défauts des gens de bien, parce qu'on veut trouver à redire à la vertu, & l'on pardonne tout aux méchans, parce qu'on ne s'intéreſſe ni à leur converſion, ni à l'honneur de Dieu qu'ils offenſent. Combien de railleries fait-on tous les jours devant nous ſur la Religion ; nous ne

les trouvons pas mauvaiſes, peu s'en faut que nous ne les trouvions plaiſantes. Combien donne-t-on aux choſes ſaintes & à l'Ecriture, de mauvais tours, que nous condamnons quelquefois, parce qu'ils ne ſont pas aſſez ingénieux, & non pas parce qu'ils ſont contraires à la piété. On mépriſe devant nous le nom du Seigneur, & nous demeurons froids & inſenſibles. Prêtres de l'Eternel, Miniſtres du Dieu d'Iſraël, vous déchiriez vos vêtemens en ces rencontres, & vous marquiez au moins votre douleur; & nous, Prêtres de Jeſus-Chriſt, miniſtres de ſa nouvelle alliance, nous la diſſimulons par un ſilence criminel, & par une indigne timidité.

Saint Louis nous doit animer par ſa ferveur & par ſon zèle. Tout ce qui peut rendre la religion plus pure, plus majeſtueuſe, plus vénérable, fut l'objet de ſes ſoins, de ſes libéralités, de ſa patience. Ne bannit-il pas de ſes Etats les ſpectacles & les comédies, & tous ces arts que le monde a inventés, pour perdre les hommes en les divertiſſant, pour entretenir leur oiſiveté; & par le récit de feintes paſſions, leur en inſpirer de véritables? ne favoriſa t-il pas ces ordres naiſſans, que la Providence divine avoit ſuſcités pour le ſecours & pour l'édification de ſon Egliſe? Ne les combla-t-il pas de ſes bienfaits? Ne s'en ſervit-il pas pour établir la foi chez les infidelles, ou la piété parmi ſes peuples? Avec quel ſoin & quelle dépenſe rechercha-t-il les inſtrumens de la paſſion du Fils de Dieu, enrichiſſant la France des dépouilles du Calvaire & de tous les tréſors ſacrés de la Paleſtine.

Où n'a-t-il pas laiſſé des marques éclatantes de ſa piété magnifique & royale? Il y avoit dans ſes mains, & plus encore dans ſon cœur, un fond inépuiſable de charité, qui ſuffiſoit à tout, & qui venoit à bout de tout. Falloit-il fonder des Egliſes & des monaſtères pour ces ames ſaintes, qui par leurs bénédictions réparent les malédictions des impies & l'indévotion des pécheurs? Falloit-il bâtir des retraites pour les veuves, les orphélins & les aveugles? Falloit-il établir des hôpitaux pour recevoir les pélérins, & pour ſecourir les malades? Il ſut pourvoir à tous les beſoins, & ſoulager toutes les misères, & fit lui ſeul ce que pluſieurs Rois enſemble n'ont jamais pu faire. Ce fut-là l'emploi qu'il fit de ſes finances: Il n'augmenta pas pour cela les

charges publiques ; il ne fit pas d'injuſtice pour avoir de quoi fournir à ſa charité ; il nourrit des pauvres & des miſérables, mais il n'en fit point ; ſes profuſions ne coûtèrent rien à ſon peuple ; & ce qu'il donna pour ſes aumônes, étoit ce qu'il retranchoit de ſes plaiſirs. Loin d'ici ces faux charitables, qui prenant à toutes mains, & donnant de temps en temps quelque partie de ce qu'ils ont pris, croient effacer leurs péchés par leurs péchés mêmes, & faire un ſacrifice à Dieu des larcins qu'ils ont fait aux hommes. Loin d'ici ces riches du monde, qui par des fondations qui n'ont d'autre fond que leurs rapines, veulent impoſer à la poſtérité, & faire croire qu'une orgueilleuſe avarice eſt une libéralité pieuſe.

Mais pourquoi perdrai-je ſaint Louis de vue ? je me hâte de vous le repréſenter dans le véritable état de ſa gloire ; non pas dans ces temps heureux, où il portoit dans tout l'Orient l'honneur de la Nation & la fortune de ſes armes ; non pas dans ces deux grandes batailles, où perçant comme un prodige de valeur, les rangs des troupes infidelles, il obligea ſes ennemis à ſouhaiter d'avoir un tel Maître : Mais dans l'épreuve de la mauvaiſe fortune ; dans la conſtance & la ſoumiſſion aux ordres de Dieu, qu'il témoigna dans l'affliction de ſa défaite, de ſa priſon, de ſes maladies. Qui n'eût dit que le Ciel ſeconderoit les bonnes intentions de ce Prince ? que le ſuccès de cette guerre ſeroit auſſi heureux, que le deſſein en étoit juſte, & que Dieu combattroit pour lui, comme il alloit combattre pour Dieu ? n'eut-il pas droit de ſe promettre, que dans l'extrémité des affaires, la Croix lui apparoîtroit comme à Conſtantin ? les vents s'éléveroient, comme en faveur de Théodoſe, & qu'il auroit les mêmes ſecours, puiſqu'il défendoit la même cauſe ? Mais Dieu qui lui deſtinoit d'autres Couronnes, & qui demandoit de lui d'autres victoires, permit qu'il fût défait, & qu'il tombât lui-même ſous la puiſſance de ceux qu'il avoit tant de fois vaincus. Sages du monde, qui ne connoiſſez d'autres félicités que celles qui ſont l'ouvrage de la fortune, arrêtez vos raiſonnemens & vos penſées ; laiſſez-nous juger par la foi d'un ſi funeſte événement.

Quelle fut alors ſa conſtance, MESSIEURS, la proſpérité ne l'avoit point enflé ; l'adverſité ne l'abattit point. Dans la déroute de ſon armée, dans la défaillance de ſes forces,

dans les premières horreurs de sa prison, il paye à Dieu le tribut de sa prière accoutumée ; soutenu par sa grâce, & comme environné de sa protection, il conserve sa dignité même dans ses fers, & règne sur le débris & sur les ruines de sa fortune. Les Barbares qui le gardent sont comme désarmés à son aspect. Les Amiraux d'Egypte, encore sanglans du meurtre de leur Général, entrent dans sa tente, & leur férocité se change en respect. Quelle fut la disposition intérieure de son ame ? Il adore la Providence de Dieu par laquelle il a combattu, & par laquelle il souffre. Il s'estime heureux d'être humilié sous la main puissante du Seigneur. Il aime sa captivité, puisque c'est lui qui l'ordonne. Il est content de n'être pas libre, puisqu'il devient son prisonnier ; & l'on peut dire de lui, que *la Sagesse étoit descendue dans son cachot, & ne l'avoit pas abandonné dans ses chaînes.*

Descendit cum illo in foveam, & in vinculis non dereliquit eum. *Sap.* 10.

S'il remonte sur le trône, ce n'est pas pour s'y reposer de ses travaux passés, mais pour y prendre de nouvelles forces, pour lever de nouvelles armées, pour passer en Afrique. Lorsqu'il se représente tant de Chrétiens qui gémissent sous l'oppression des Infidelles, qui souffrent sans espérance, & qui ne voient de remède à leurs maux, que dans la charité d'un Libérateur que Dieu leur suscitoit des extrémités de la terre ; il croit entendre du fond de ces barbares climats, les cris de tant de misérables. L'impatient désir de rendre à Jesus-Christ les ames, que la dureté de ces tyrans avoit dessein de lui arracher l'anime & le pousse. Il porte l'étendart de la Croix sur les murailles de Tunis, & rien n'arrête son ardeur, que la volonté de celui qui la lui inspire.

Je me le représente dans cette seconde disgrace, au milieu de son armée, frappé d'une maladie contagieuse, étendu dans un pays ennemi, & dans une terre étrangère. Triste & funeste spectacle ! Où est cette grandeur de la France, où est cette florissante Noblesse ? ou est ce Roi qui commandoit à tant de Légions ? MESSIEURS, il règne dans le Ciel, il règne encore dans le cœur des bons François, qui imitent ses grands exemples ?

Il ne nous appartient pas, je l'avoue, de former de ces nobles & vastes desseins, qui ne conviennent qu'à la grandeur & à la puissance royale ; mais nous ne pouvons nous

diſpenſer d'imiter ſes vertus chrétiennes. Des pécheurs tels que nous ſommes, refuſeroient-ils de faire pénitence, comme la fit un homme juſte ? Des ſujets auroient-ils honte de s'abaiſſer juſqu'où un Roi s'eſt humilié ? Des Chrétiens feroient-ils difficulté d'apprendre d'un Prince Chrétien le zèle qu'ils doivent avoir pour la religion & pour la foi de Jeſus-Chriſt ? S'il a ſuivi les lois d'une modeſtie évangélique, pourquoi ne réformerons-nous pas notre luxe ? S'il a fondé des Hôpitaux, pourquoi ne nourrirons-nous pas quelques pauvres ? S'il a porté ſur ſon corps la mortification de Jeſus-Chriſt, pourquoi ne ſouffrirons-nous pas les peines dont Dieu nous afflige ? Conformons-nous à ce ſaint Roi, afin que pratiquant les mêmes vertus, nous arrivions à la même immortalité bienheureuſe, que je vous ſouhaite : *Au Nom du Père, &c.*

PANÉGYRIQUE

DE

SAINT BERNARD,

Prononcé dans l'Egliſe des Feuillans de la rue Saint Honoré, le 20 Août 1683.

Dedit illi ſcientiam Sanctorum, honeſtavit illum in laboribus, & complevit labores illius.

Il lui a donné la ſcience des Saints, il l'a rendu glorieux dans ſes travaux, & il l'a comblé de Bénédiction.

Au Livre de la Sageſſe, *chap.* x.

S'IL ne falloit juger des Saints que comme ils ont jugé d'eux-mêmes, & s'il ne nous reſtoit d'autre portrait de leur vertu, que celui qu'ils nous en ont fait, en vain, MESSIEURS, ſeriez-vous aſſemblés pour entendre l'éloge de ſaint Bernard. Je n'aurois qu'à vous dire, que quelque grand qu'il fût devant Dieu & devant les hommes, il fut toujours petit à ſes yeux; qu'il mérita toutes les louanges, & n'en ſouffrit jamais aucune; qu'il crut ſes défauts véritables, & ſes vertus défectueuſes; que tout le monde le crut Saint, & que lui ſeul ne crut pas l'être.

Rien ne lui parut ſi peu eſtimable, que l'eſtime qu'on fit de lui: toute gloire qui vint des hommes à ſon égard lui ſembla vaine; & la réputation de ſa vertu fut à charge à ſa vertu même. Dans les honneurs il ne ſe reconnoît pas, dans les humiliations il ſe retrouve: il craint toujours qu'on ne le loue pour le tromper, ou qu'on ne ſe trompe en le louant. Il appelle du jugement favorable de ſes amis, au témoignage de ſa timide conſcience: il croit que les autres le louent par

conjecture, & qu'il se blâme par sentiment & par connoissance, & craint que tout le bien qu'on dit de lui ne soit un piège qu'on dresse à son humilité chancelante, ou une charité qu'on exerce aux dépens de la vérité & de la justice. Ce sont ses termes, MESSIEURS, & peu s'en faut qu'en recueillant ces restes de son esprit dans ses ouvrages, je ne suspende ici mon discours pour révérer par un respectueux silence, ce qu'il eut dessein de cacher par une sainte modestie.

Mais l'humilité n'a plus de droit sur des vertus qui sont consommées. Il faut louer le Seigneur en ses Saints, quand il leur a donné lui-même après leur mort la louange qui leur est due. Prenons sur les Autels du Tout-Puissant cette portion d'encens, je veux dire d'estime & de louange qu'il leur destine. Montons dans les Chaires où s'annonce la parole de Dieu, pour encourager les fidelles par l'exemple de ceux qui l'ont si sagement & si constamment pratiquée. Craignons seulement que dans la bouche d'un pécheur la louange d'un Saint ne perde son efficace. Vierge Sainte, vous le regardâtes comme votre fils : il vous honora comme sa mère ; vous futes l'objet de sa tendre piété, & le sujet le plus touchant de ses éloges. Si par ses vives exhortations il vous attira tant de vœux & tant d'hommages ; si par vos puissantes interceſſions vous lui obtintes tant de lumières & tant de grâces, nous implorons votre secours, nous l'espérons, & nous vous disons avec l'Ange : AVE MARIA.

LORSQUE Dieu pour sa propre gloire, & pour le salut de ses Elus, dans des temps d'erreur & de trouble, veut susciter dans son Eglise des hommes capables de soutenir sa vérité, & de rétablir sa discipline, il les éclaire de ses lumières, afin qu'ils soient eux-mêmes persuadés de ce qu'ils doivent enseigner aux autres. Il les honore devant les hommes, afin de leur donner plus d'autorité & plus de créance quand il faut édifier ou détruire ; affermir les bonnes mœurs, ou arrêter les scandales du siècle ; & il les récompense par le succès qu'il donne à leurs travaux, & par les bénédictions qu'il répand sur leurs paroles & sur leurs œuvres. Si Dieu observe d'ordinaire cette conduite à l'égard des Saints, on peut dire qu'il l'a magnifiquement observée à l'égard de saint Bernard. Au milieu de la barbarie & de l'ignorance, il l'a choisi pour lui donner la science des Saints. Il l'a élevé au-dessus des puissances du monde, en lui donnant comme une autorité universelle,

verſelle, ſur tous les états qui étoient hors des règles : il l'a récompenſé en béniſſant ſes travaux, & lui faiſant voir ſes bonnes intentions accomplies par ſa grâce.

Diviſion.

1°. Saint Bernard rempli de la ſcience de Dieu.

2°. Saint Bernard revêtu de la gloire & de la puiſſance de Dieu.

3°. Saint Bernard accompagné de la grâce de Dieu dans toutes ſes entrepriſes.

Ce ſera tout le ſujet de ce Diſcours, pour votre inſtruction & pour votre édification.

I. PARTIE.

QUAND je parle de la ſcience de S. Bernard, n'entendez pas un amas préſomptueux de connoiſſances ſtériles & vaines, qui s'acquiert par l'étude & par le travail ; qui ſe nourrit de curioſité & d'orgueil ; qui tombe ſouvent dans l'erreur & dans la contradiction, & qui, ſelon S. Auguſtin, peut être de quelque ornement pour l'eſprit, mais n'eſt d'aucun ſecours pour le cœur. Je parle d'une ſcience qui prend ſon origine de celle de Dieu ; qui ſe forme plus dans le cœur que dans l'eſprit ; qui s'entretient par l'humilité & par la prière, & qui produit la juſtice & la charité. L'Ecriture l'appelle tantôt *la ſcience de l'ame*, parce qu'elle en fait connoître le prix & la dignité, tantôt *la ſcience du ſalut*, parce qu'elle en découvre les moyens & l'importance, tantôt *la ſcience des Saints*, parce qu'elle apprend à le devenir.

Prov. 16. *Luc.* 1. *Sap.* 16.

Tel fut ce don de lumière & d'intelligence dont ſaint Bernard fut prévenu dès ſon enfance. Dieu l'accoutuma, comme un autre Samuël, à la révélation de ſes volontés & de ſes myſtères, & dans le ſilence profond & la ſainte horreur d'une nuit conſacrée à la naiſſance du Sauveur du monde, le Verbe fait chair ſe préſentant devant ſes yeux, tel qu'il ſortit du ſein de ſa Mère Vierge, & ſemblant vouloir naître une ſeconde fois pour lui, fit croître la foi encore tendre de cet heureux & ſaint Enfant, & gagna ſes premières affections par l'intelligence de ce myſtère, dont il fut pénétré toute ſa vie.

Il ſut tirer les conſéquences de ce principe ; & connoiſſant par ce que Jeſus-Chriſt avoit fait pour le ſauver, ce qu'il devoit faire lui-même pour ſon ſalut, il réſolut de s'en aſſurer par un mépris ſolennel du monde, dont il craignoit les dangers & les tentations. L'idée d'une beauté mortelle commençant à allumer dans ſon jeune cœur un feu fatal à

ſon innocence, il ſe jette dans un étang glacé pour amortir cette flamme naiſſante. C'eſt-là que recueillant les reſtes d'une vie preſque éteinte, il puniſſoit l'indiſcrète curioſité d'un regard échappé preſque malgré lui. C'eſt-là que rallumant ſa charité au milieu des eaux, il défendoit à ſes yeux de ne penſer pas même à des objets qui lui puſſent plaire. C'eſt-là que la grâce le ſoutenant dans la défaillance de la nature, il étouffoit ſa cupidité même dans ſa ſource, & nous apprenoit à vaincre la tentation avant qu'elle s'établiſſe dans notre ame. Car nous marchons ſans crainte & ſans précaution; nos paſſions s'inſinuent, nous nous fions à notre foible raiſon, comme ſi elle étoit capable de les retenir dans les bornes & dans les meſures qui leur conviennent. Malgré nous elles ſe fortifient, elles ſe répandent, elles nous aſſujettiſſent. Ce n'eſt d'abord qu'une curioſité ſans deſſein; il en vient une affection qui paroît honnête, il s'y mêle quelque complaiſance mondaine; l'eſprit s'attache peu à peu, le cœur s'attendrit; on cherche les moyens de plaire: l'inquiétude ſe fait ſentir; à meſure qu'on ſe voit, le déſir de ſe voir augmente; certains déſirs vagues qu'on ne diſcerne pas d'abord, ſe forment dans l'ame: de-là viennent ces intelligences criminelles, ces commerces ſcandaleux; ces agitations continuelles, & toutes les ſuites d'une paſſion également fatale & inquiète, ſoit qu'on y puiſſe réuſſir, ſoit qu'on ne puiſſe la ſatisfaire.

Saint Bernard convaincu par ſes premières expériences de la néceſſité de veiller à la garde de ſon ame, connut qu'il n'y avoit point de moyen plus ſûr pour vaincre le monde, que de le fuir. Ni l'innocence de ſa vie, ni la bonté de ſon naturel, ni la ſainteté de ſon éducation, ne lui parurent pas capables de le ſoutenir dans ſes bons deſſeins. Il médita la retraite: il vit avec dedain les eſpérances d'une fortune riante, & l'heureux avenir que le monde lui promettoit; & de peur d'en être trompé, il voulut le tromper lui-même en l'abandonnant. Ceux que Dieu appelle à la Religion, cachent d'ordinaire le deſſein qu'ils ont, juſqu'au moment qu'ils l'exécutent: on fait un myſtère de ſa vocation, de peur qu'elle ne ſoit troublée par les obſtacles qu'on y peut mettre: on ſe défie de ſa force & de ſon courage: on craint d'être attendri par ſes parens, ou d'être gagné par ſes amis: on ſe conſulte, on s'éprouve ſans ſe découvrir: c'eſt un ſe-

cret qu'on ne veut confier qu'à Dieu, & qu'on cache soigneusement dans sa conscience : trop heureux de se dérober au siècle, à sa famille, à soi-même; de se sauver dans la solitude à petit bruit, & de commencer à vaincre le monde par la crainte d'en être vaincu.

Dans la vocation de S. Bernard il y a plus de gloire & plus de noblesse, il informe tous ses amis de son dessein, il le publie dans sa famille, il ne se contente pas d'éviter le péril où il se trouve, il veut montrer aux autres le chemin qu'ils ont à suivre pour l'éviter. Non-seulement il s'ôte au monde, il voudroit, s'il pouvoit, le dépeupler, ou du moins n'y rien laisser qui lui appartienne, & conduisant avec lui dans le désert, père, frères, sœurs, amis, tout jeune qu'il étoit, il devint comme le chef de sa maison, & le patriarche de sa famille.

Mais quelle retraite choisit-il ? Quand il prend à certains esprits qui ne sont convertis qu'à demi, un désir de séparation, & un dégoût des choses du monde, ils cherchent des maisons commodes, des monastères bien fondés, où sous un habit & des observances de religion, on puisse mettre à couvert ce qu'on veut se réserver de l'esprit du monde. S'ils ont dessein d'être solitaires, ils veulent du moins se faire une solitude à leur gré. Ils renoncent aux dignités séculières, mais ils veulent se faire honneur de leur piété, & pour se consoler de ce qu'ils se sont éloignés des hommes, ils sont bien aises que les hommes à leur tour se rapprochent d'eux. Mais S. Bernard n'eut pas de ces ménagemens, il se dit à lui-même ce qu'il a dit depuis à tous les Chrétiens; qu'il falloit rompre tout d'un coup & sans hésiter, tous les liens qui retiennent une ame, quand Dieu l'appelle. Aussi se chercha-t-il une retraite où il pût oublier le monde, & en être lui-même oublié, & pratiquer la vertu sans avoir la réputation d'être vertueux.

Si vis incipere perfectè incipe. *Bern.*

Déjà depuis quinze ans la maison de Cîteaux vivoit dans une étroite & sévère discipline. Un jeûne sans relâche, un silence éternel, une solitude impénétrable, un travail lassant, une contemplation continuelle étoient les principales règles de ceux qui s'engageoient à ce pieux Institut. Ils étoient pauvres & ils aimoient la pauvreté. Le monde leur étoit inconnu, & ils étoient inconnus au monde. On remarquoit en eux & la ferveur des commençans, & la force

des parfaits, & se renfermant dans le secret de leurs cœurs, ils ne cherchoient dans les services qu'ils rendoient à Dieu que la gloire du Dieu qu'ils servoient, ni d'autre louange de leurs vertus, que le témoignage de leur conscience. Peu de gens étoient capables d'une si grande perfection, leur vie étoit sainte, mais elle paroissoit inimitable, & l'austérité effrayant ceux que leur piété pouvoit attirer, il étoit à craindre que leur sainte discipline ne finît avec eux, & qu'ils n'eussent jamais d'héritiers de leur pauvreté, ni de successeurs de leur pénitence.

Ce fut-là que saint Bernard résolut de porter le joug du Seigneur dès sa tendre jeunesse, & de mourir à l'affection & au souvenir de tous les hommes. Ce fut-là qu'il se cacha & qu'il se perdit, pour ainsi dire, comme un vase qu'on ne compte plus, & qui n'est plus bon à aucun usage. Cet homme qui devoit être un vaisseau d'élection, non-seulement pour rétablir & pour honorer l'Ordre Monastique, mais encore pour porter son nom devant les Rois & les peuples de la terre, se regarda comme un serviteur inutile, qui ne méritoit pas d'être souffert dans la Maison du Seigneur, ou comme un pécheur que la patience de Dieu invitoit à la pénitence.

Factus sum tanquam vas perditum. *Psal.* 30.

Cette solitude fut pour lui comme une école de science & de sainteté, où son esprit se purifiant & se séparant en quelque façon de son corps, fut plus susceptible des impressions de la grâce. Hêtres & chênes de ces saintes forêts, qu'il appela ses précepteurs & ses maîtres, combien de fois le vîtes-vous sous l'ombre de vos feuillages recevoir les lumières de l'Esprit de Dieu quand il vaquoit à la méditation des choses célestes ? Combien de fois l'ouïtes-vous, non pas troubler, mais honorer votre silence par quelques mots entrecoupés, quand il épanchoit son ame devant Dieu, & qu'il laissoit échapper plutôt de son cœur que de sa bouche, quelques traits de ces vérités éternelles, qu'il devoit annoncer au monde ? Combien de fois s'égara-t-il dans vos routes écartées, ou demeura-t-il immobile dans la contemplation d'un mystère dont il étoit occupé, ou d'un passage des écritures, dont il cherchoit avec humilité & le sens & l'intelligence ?

Ce qui nous empêche ordinairement d'avancer dans la connoissance de Dieu & de ses vérités, c'est la trop grande

liberté que nous donnons à nos sens. C'est par eux que l'esprit se répand au-dehors, & se livre à tant d'objets de vanité qui l'arrêtent & qui le dissipent. C'est par eux que passent dans l'ame tant de figures & d'images différentes qui la rempliſſent & qui l'inquiètent De-là vient que donnant notre application à cette diverſité de repréſentations & de penſées mondaines, nous ne ſommes ni dignes, ni capables de concevoir celles de Dieu. Or il n'y eut jamais de recueillement plus parfait que celui de S. Bernard, il permettoit à peine à ſes ſens les fonctions néceſſaires au commerce de la vie civile. Son ame attentive & recueillie en elle-même ne s'en ſervoit que pour les offices de ſa piété. Comme il ne vivoit que pour l'eſprit, & que tout ſon eſprit étoit en Dieu, en voyant il ne voyoit pas, en écoutant il n'écoutoit pas, en mangeant il ne goûtoit pas. Toute la nature lui étoit devenue comme inviſible, ſa curioſité étoit non-ſeulement mortifiée, mais encore morte. Ces diſtractions importunes, qui malgré le déſir & la volonté, divertiſſent preſque par néceſſité, l'imagination & la mémoire, n'interrompirent jamais le cours de ſon oraiſon. Faut-il donc s'étonner ſi dans cette application entière de ſon eſprit, il amaſſoit ces tréſors de ſcience & de ſageſſe, qu'il a communiqués depuis avec tant d'édification & tant d'efficace ?

Il y a cette différence entre la ſcience qui eſt acquiſe par l'étude, & celle qui eſt inſpirée de Dieu ; que la première n'a pas cette force ſecrète qui perſuade & qui émeut la volonté. Elle produit une vaine admiration, & non pas une perſuaſion efficace, elle montre beaucoup de doctrine, & ne fait point de converſions. Mais la ſcience que Dieu inſpire ſe fait écouter avec attention, paſſe dans l'eſprit de ceux qui l'écoutent, les convertit à la créance, & les oblige preſque néceſſairement d'acquieſcer à la vérité. Telle fut la ſcience toute divine de S. Bernard. S'il exhorte ſes Religieux, il les pénètre, il les tranſporte, il les enflamme. S'il s'attache à la converſion des gens du monde, il leur imprime la crainte des jugemens de Dieu, & les attire à la perfection chrétienne. Glaive tranchant de la parole de Dieu, vous perciez juſqu'à la diviſion de l'ame, vous pénétriez juſqu'au travers des os dans les moëlles, & dans les plus ſecrètes parties du cœur, vous ſépariez le père d'avec le fils, & le fils d'avec le père, & vous briſiez tous les liens de la chair & du ſang,

de l'amour propre & de la nature. Repréſentez-vous ce concours de peuples qui venoient profiter des inſtructions de ce ſaint Homme : figurez-vous un auditoire chrétien, que la réputation du Prédicateur avoit aſſemblé, & un Prédicateur que le zèle du ſalut des hommes avoit fait ſortir de ſon cloître, pour leur annoncer la vérité, & leur prêcher la pénitence : & inſtruiſons-nous vous & moi de nos obligations.

Les auditeurs n'y venoient pas pour groſſir la foule, mais pour être touchés & pour s'inſtruire : non pas pour faire honneur au miniſtre de la parole, mais pour profiter de ſon miniſtère. Ils regardoient le ſermon comme une exhortation qu'ils devoient écouter avec reſpect, non pas comme une ſimple récitation dont ils devoient être les juges. Leur deſſein n'étoit pas de remarquer les fautes du Prédicateur, mais de corriger leurs propres défauts. Ils ne faiſoient pas de ces aſſemblées de piété, de modeſtie & de ſilence, un rendez-vous tumultueux de vanité, de curioſité, de cajolerie. Ils ne cherchoient pas de ces peintures agréables des vices du temps, où chacun croit voir le portrait d'autrui au lieu du ſien propre, où l'on ſe fait un plaiſir même de ſon péché, par les malignes applications qu'on fait ſur celui des autres, & où l'on tourne les ſages remontrances du Prédicateur en médiſances ſecrètes & en ſatyres contre le prochain. Ils venoient dociles, ils s'en retournoient contrits & humiliés ; & les larmes qu'ils répandoient étoient l'éloge du ſermon qu'ils venoient d'entendre. Les riches faiſoient un ſacrifice volontaire de leurs biens ; les pauvres étoient contens de leur pauvreté ; des Prélats quittoient la pourpre pour ſe revêtir d'un cilice : on voyoit baiſſer ſous le joug de l'obéiſſance des têtes faites pour commander, & deſtinées à porter des Couronnes. Les Cloîtres ſe peuploient, & le monde perdoit le crédit qu'il a ſur les ames.

Le Prédicateur de ſon côté étoit digne de ſon emploi. Il ne s'étoit pas ingéré dans les miniſtères évangéliques, avant que de s'être purifié dans la retraite, & il n'oſoit parler de Dieu qu'après l'avoir long-temps écouté dans le ſecret & dans le ſilence. Quelques talens qu'il eût pour ſe faire eſtimer, il prêcha Jeſus-Chriſt, & ne ſe prêcha pas lui-même. Il ne ſe propoſa pas la prédication comme un moyen de ſe diſtinguer, ou comme un chemin pour arriver aux dignités de l'Egliſe. On ne le vit pas briguer des auditeurs pour lui

applaudir, ni se mettre en peine d'appuyer une douteuse réputation par l'intrigue & par la cabale. Il ne démentit pas par ses mœurs la sainteté de ses paroles, & il fut toujours prêt d'aller pratiquer dans les ténebres de sa cellule, ce qu'il venoit d'enseigner dans la lumière & dans les chaires de l'Eglise. Il chercha, non pas dans ses propres inventions, mais dans les pures sources des Ecritures, de quoi convaincre & de quoi toucher les pécheurs. Quels effets merveilleux ne devoit donc pas produire sur les esprits une doctrine céleste dans son origine, fidelle dans sa dispensation, éclairée & puissante pour la défense de la foi & de la vérité, quand elles furent attaquées par l'erreur & par le mensonge ?

Ce fut en ce temps qu'il s'éleva dans l'Eglise certains esprits vains & subtils, qui voulant accommoder la raison humaine avec l'Evangile, & les mystères de Jesus-Christ avec les règles de Platon & d'Aristote, rompirent ces bornes sacrées qui avoient été plantées par nos Pères, & confondirent la Philosophie & la Religion. De-là vinrent ces raisonnemens humains en des matières toutes divines, ces enflures de la science si contraires à la simplicité chrétienne, *ces profanes nouveautés de termes* & de sentimens, que l'Apôtre ordonne à son disciple d'éviter. Par ces méthodes inusitées ils profanoient les mystères au lieu de les expliquer; ils établissoient pour la créance un autre fondement que celui qui a été établi. La lumière naturelle qui doit être sujette à la foi, en alloit devenir l'arbitre; & déjà se formoient des sectes & des hérésies dans la France, si S. Bernard n'eût arrêté la licence & la témérité de ces Philosophes théologiens, par son esprit & par son zèle.

Profanas vocum novitates devita. 1. *Tim.* 6.

Avec quelle sainte & noble confiance parut-il dans le Concile de Sens, pour remontrer à Pierre Abaillard les conséquences & les erreurs de sa doctrine ? Il l'exhorte, il le redresse, il le convainc, il oppose à la hardiesse, la retenue; à la nouveauté, la foi de nos Pères; à l'esprit de l'homme, la science de Dieu. Tout cède à ses lumières, & cet homme nourri dans les écoles, accoutumé aux spéculations & à la dispute, consommé dans les sciences humaines, qu'il avoit acquises par la force de son esprit, & par une étude infatigable : cet homme qui se croyoit à l'épreuve de toutes les difficultés qu'on pouvoit lui faire; qui se vantoit de ne rien ignorer, que ce que l'esprit de l'homme ne peut savoir, &

de n'avoir jamais prononcé cette honteuse parole : *Je ne sais* ; cet homme, dis-je, est confondu, perd la raison & la mémoire, & confesse qu'il ne peut résister à l'esprit de S. Bernard, ou pour mieux dire, à l'Esprit de Dieu, qui, quand il veut, éclaire les Saints, & aveugle les savans du monde. N'eut-t-il pas dans le Concile de Reims le même succès ? Sa voix & sa plume n'ont-elles pas été fatales à toutes les hérésies de son siècle ? les Gilbert de Poitiers, les Arnaud de Bresse, les Henri de Toulouse, n'ont-ils pas éprouvé l'ardeur de son zèle, la véhémence de son éloquence, & la force de sa doctrine ? & ne peut-on pas dire de lui ce qu'on disoit autrefois de S. Augustin, qu'il n'étoit échappé aucune vérité à sa pénétration & à sa lumière, ni aucune erreur de son temps à son zèle & à sa censure ? Voilà quel fut S. Bernard dans la sublimité de sa science, voyons quel il fut dans l'honneur & dans la gloire de ses travaux.

II. PARTIE. La vie des Saints, selon l'Ecriture, est une vie de travail, non-seulement dans cette opposition qu'ils forment contre leurs propres désirs & les mouvemens de leur convoitise, qui est une guerre continuelle ; mais encore dans les engagemens laborieux où ils se trouvent, quand Dieu par sa providence les appelle à la réformation des mœurs de son peuple, ou au rétablissement de l'ordre & de la paix de son Eglise. Mais ce travail est toujours accompagné de grandeur & de gloire, car outre que l'éclat de la vertu perce les voiles dont on la couvre, & devient honorable aux yeux des hommes, quelque soin qu'elle prenne de se cacher en elle-même ; il y a, dit S. Chrysostôme, dans les emplois & dans les ministères sacrés un honneur, non pas superbe, mais vénérable, qui n'est pas fait pour nourrir l'orgueil par des complaisances mondaines, mais pour adoucir le travail par des consolations spirituelles, & pour donner à la sainteté, le poids & le crédit qu'elle mérite.

Cette vérité se découvre dans les circonstances de la vie de S. Bernard. Un solitaire ne fut jamais si employé dans les affaires publiques : jamais humble Religieux ne fut si honoré par les Puissances mêmes du monde : jamais particulier ne fut si autorisé sur toutes les conditions du Christianisme. Formez-vous donc dans votre esprit, MESSIEURS, l'idée d'un Saint, que l'humilité & la pénitence avoient fait enterrer vivant dans un monastère, & que l'obéissance & la charité

ſont revenir au jour & à la lumière du monde, tantôt caché ſous le boiſſeau, pour poſſéder en repos ſon ame, & opérer ſon ſalut avec tremblement & avec crainte; tantôt mis ſur le chandelier pour éclairer toute la maiſon, ſe partageant ſans ſe diviſer & ſans ſe diſtraire; occupé ſans diſſipation; ſolitaire ſans oiſiveté; fait pour l'action, quand la Providence l'y appelle; fait pour la contemplation, quand la même Providence l'y retient; tantôt au prochain, tantôt à lui-même, & toujours à Dieu, portant le monde dans ſa ſolitude, pour l'offrir au Seigneur dans ſes prières; portant ſa ſolitude dans le monde pour s'y tenir à couvert dans l'embarras & dans le tumulte des affaires; ſongeant aux beſoins publics, comme s'il eût été chargé du ſalut de toutes les ames; veillant ſur lui, comme s'il n'eût eu qu'à ſauver la ſienne.

Quels ſoins ne prit-il pas de réunir les partis qui ſe formèrent de ſon temps, & qui étoient capables d'ébranler l'Egliſe de Jeſus-Chriſt, ſi elle n'eût été fondée ſur la pierre ferme & immobile, & ſi les portes de l'enfer euſſent pu prévaloir contre elle? Je parle de ce ſchiſme ſanglant & univerſel, qui déſoloit le Royaume de Dieu en le diviſant. On voyoit ſur le même trône un Pontife légitime, & un Pontife uſurpateur; l'un ſe ſoutenoit par la bonté de ſa cauſe, l'autre par la violence des armes. Les ténèbres étoient répandues ſur la face de la terre, l'artifice cachoit la vérité, la force étouffoit la juſtice, les droits étoient confondus, les raiſons particulières l'emportoient ſur l'utilité publique, les Princes étoient entraînés par leurs conſeils, ou par ceux des autres, & le monde chrétien prenoit parti, ſelon qu'il étoit ou prévenu par ſes paſſions, ou engagé par ſes intérêts, ou conſeillé par ſa politique. Il y a deux ſortes d'unités qui entretiennent l'Egliſe dans ſa grandeur; l'unité intérieure, qui conſiſte dans une communion d'eſprit, par laquelle les fidelles ſont liés dans les principes d'une foi & d'une charité commune; l'unité extérieure, qui conſiſte dans l'union des membres du corps myſtique de Jeſus-Chriſt, ſous le gouvernement & l'autorité d'un chef viſible, par laquelle ils reçoivent la direction & les influences de J. C. qui eſt le Chef ſouverain & inviſible de l'Egliſe.

Le ſchiſme rompoit tous ces accords; la foi des Chrétiens étoit chancelante, la charité refroidie, le gouvernement

partagé, le concile d'Eſtampes s'aſſemble: & remet à la prudence & aux lumières de S. Bernard la déciſion de la plus importante affaire du monde. On attend en ſuſpens la réponſe de l'Oracle, tous les ſuffrages de cette nombreuſe & ſavante aſſemblée vont à s'unir au ſien, comme s'il eût été téméraire de penſer & de juger autrement que lui; & pour prononcer ſur une élection que les diverſes affections & les préſomptions avoient rendue douteuſe; il eſt lui ſeul tout le conclave, il eſt lui ſeul tout le concile, il repréſente toute l'Egliſe. Que votre gloire eſt grande, mon Dieu, que vous êtes admirable en vos Saints, quand il vous plaît de les honorer? A la voix d'un homme mortel la prudence humaine s'arrête, les paſſions s'apaiſent, la paix ſe répand dans les conſciences, la Religion ſe réveille, tous les voiles qui couvroient la vérité tombent comme d'eux-mêmes, & le troupeau ſe raſſemblant, reconnoît le véritable paſteur, & rejette le mercénaire.

Si cet emploi lui fut honorable, on peut dire auſſi que cet honneur lui coûta bien des travaux. On le vit aller d'Egliſe en Egliſe, de Province en Province, de Nation en Nation, traverſer les plus épaiſſes forêts & les plus rudes montagnes, au haſard de tomber dans les piéges qu'on lui dreſſoit; aux dépens d'une ſanté qu'une exceſſive pénitence n'avoit déjà que trop uſée, ramenant les peuples à l'obéiſſance, plaidant devant des Rois mal affectionnés la cauſe d'un Pape errant & abandonné contre des langues diſertes & vénales qui déguiſoient la vérité avec toutes les couleurs que leur induſtrie pouvoit fournir à leur avarice, juſqu'à ce qu'il eût réconcilié les eſprits, & qu'après avoir étouffé juſqu'aux derniers reſtes du ſchiſme, il eût rendu le légitime ſucceſſeur de ſaint Pierre paiſible poſſeſſeur de ſon ſiége.

Ne craignez-vous pas, MESSIEURS, que ces occupations nobles, éclatantes, pieuſes, lui aient fait perdre le déſir & le goût de ſa ſolitude: elles n'ont fait que l'augmenter. Il conſidère ſes emplois comme un ſecret jugement de Dieu, qui lui ôte la meilleure part qu'il avoit choiſie, & qui le rejette comme un ſerviteur infidelle dans les ténèbres extérieures. Il ſe reproche ce dont un autre ſe loueroit: Hélas! diſoit-il lui-même, l'étrange vie que je mène! mon ame ſe confond & ſe trouble, ma conſcience inquiète me fait trembler: que ſuis-je enfin devenu? je ne me trouve plus en moi-

même. Solitaire par profeſſion, courant les villes par obéiſſance; Religieux par l'habit que je porte, ſéculier par le monde que je fréquente, n'étant entièrement ni l'un ni l'autre, & pourtant tous les deux enſemble, *Je ſuis comme le monſtre & le prodige de mon ſiècle.*

S'il fût ſorti ſans miſſion & par ſon choix de ſa retraite : s'il eût voulu, à la faveur de ſes talens naturels, ſe faire une réputation & une autorité dans l'Egliſe : s'il eût eu deſſein de s'inſinuer dans l'eſprit des grands & de s'aider de ſa vertu même ; pour ſatisfaire ſon ambition, & monter dans les grandes places : s'il eût penſé à s'établir dans la Cour des Rois, ſous prétexte de direction & de conduite, & à gouverner ces conſciences difficiles, peut-être aux dépens de la ſienne propre ; enfin, ſi au lieu de donner de bons exemples, il eût pris lui-même de mauvaiſes habitudes, & ſi faiſant en apparence les affaires de Dieu il ſe fût mêlé des ſoins & des intrigues du monde, qu'eût-il dit, & qu'eût-il penſé de lui-même ?

Sa propre élévation l'humilie, il n'a pas beſoin que Dieu lui donne au-dehors un contrepoids d'abaiſſement : il étoit aſſez ingénieux & aſſez humble, pour en trouver en lui-même. Ce Père nous enſeigne que l'honneur que Dieu permet qu'on rende aux Saints, eſt tantôt l'épreuve, tantôt la récompenſe de leur humilité; l'épreuve, parce qu'il n'y a point de vertu ſolide, ſi elle n'eſt établie ſur ce fondement; la récompenſe, parce qu'il y a peu de vertus utiles, ſi elles ne ſont appuyées de quelque crédit ; & quainſi, comme dans les règles de la vérité il n'eſt pas poſſible d'être homme de bien ſans être humble, il n'eſt pas juſte dans les règles de l'équité qu'on ſoit humble ſans être honoré. Saint Bernard s'eſt réglé ſur cette maxime. Loin de ſe produire lui-même, & de faire valoir ſon eſprit & ſes lumières, il craint de s'élever au-deſſus de ſa profeſſion : s'il les communique, & croit qu'il n'appartient pas à un Religieux tel qu'il doit être ; ni à un pécheur tel qu'il eſt, de donner des inſtructions & des conſeils; que ſon office eſt de pleurer, & non pas d'enſeigner & qu'il ne ſied pas à un pénitent de faire le docteur & le maître. Il devient toutefois l'Oracle du monde : tout eſt muet, tout eſt attentif quand il parle : il ſe renferme dans ſa cellule, ne voulant être connu que de Dieu ſeul, & rendant autant qu'il peut ſa ſolitude inacceſſible à tout ce qui ſent la

grandeur, la puiſſance & l'orgueil du monde ; cependant les Rois s'approchent avec reſpect de cette pauvre & triſte demeure, & le Pape même y entre pour la viſiter.

Quel fut ce jour, MESSIEURS, & combien glorieux à S. Bernard & à ſes enfans, quand le Vicaire de Jeſus-Chriſt fut lui-même le témoin & le ſpectateur de leur vie auſtère & pénitente ! une Croix de bois mal polie, quelques grains d'encens confuſément brûlés ſur ſon paſſage, des ornemens ſimples & ſans parure furent tout l'appareil de cette pauvre, mais religieuſe fête. Une affection ſincère, une modeſte joie, & une ſainte ſimplicité étoient peintes ſur leurs viſages. Des hymnes & des cantiques chantés gravement, leur tenoient lieu d'acclamations & de louanges. Le bruit confus d'une Cour tumultueuſe ne troubla pas leur recueillement, & toute la grandeur du monde ne fut jamais attirer un de leurs regards. Les courtiſans édifiés de trouver dans cette ſainte maiſon une eſpèce de pauvreté plus eſtimable que leurs richeſſes, au travers des auſtérités de ces ſaints religieux, aperçurent le repos de leur conſcience, & n'eurent pour un peu de temps d'autre ambition, que celle de leur reſſembler. Mais le ſpectacle le plus touchant, fut la préſence de S. Bernard : on regardoit avec reſpect cette vertu qui avoit formé celle des autres, une humilité ſans baſſeſſe, une gravité ſans affectation, une ſageſſe ſans politique, & une gloire ſans orgueil. Le Pape même ſembloit vouloir mettre à ſes pieds la Tiare qu'il tenoit de lui ; le traiter non pas de Fils, mais de bienfaiteur & de Père, & rendre à ſon mérite le même honneur que par le crédit de ce Saint, les autres rendoient à ſa dignité : cependant il n'en devient ni moins retiré, ni moins humble.

Le monde ne lui dit-il pas que les conjonctures étoient heureuſes ; que le moment étoit venu que ſa vertu ſeroit couronnée ; que l'Egliſe ne pouvoit lui rendre tout le bien qu'il lui avoit fait ; que pour donner plus de relief à ſes grands talens, il falloit le revêtir d'un caractère ? Ne fut-il pas élu pour remplir les ſiéges les plus honorables dans la France & dans l'Italie ? Il refuſa les charges, & Dieu lui donna l'autorité que les charges donnent : il vit ſans envie ſes diſciples élevés à l'Epiſcopat, & il demeura dans ſon cloître ſans inquiétude. Quoique la vertu doive être conſidérée pour elle-même ; pour s'accommoder néanmoins à la foibleſſe humai-

ne, elle a besoin ordinairement d'être élevée dans les trônes & dans les siéges éminens, afin qu'elle parle avec plus de force, qu'elle soit écoutée de plus loin, & qu'elle soit non-seulement plus formidable aux vices, mais aussi plus utile à la vertu. Un solitaire a peine à se faire entendre de son désert, & s'il quitte sa solitude, il n'en est pas plus écouté : il faut une apparence de grandeur & un droit de supériorité publique. Toutefois il y a je ne sai quelle puissance indépendante des charges, qui vient d'une héroïque vertu, & qui est propre à quelques Saints dont le ministère doit être de redresser, ou de corriger les abus & les déréglemens des hommes.

Tel fut S. Bernard, MESSIEURS, Dieu le fit naître dans le dernier âge, & pour ainsi dire, dans la vieillesse du monde, pour renouveler en lui l'esprit & la piété des anciens Pères, & pour détruire par lui dans toutes les parties de l'Eglise à venir, dont il devoit être le docteur, le directeur & le maître, l'ignorance présomptueuse des hérétiques, & le refroidissement de la charité des enfans & des ministres de l'Eglise Catholique. Aussi lui donna-t-il un esprit de doctrine, de dévotion & de conduite universelle. Avec quel zèle & & quelle capacité entreprit-il d'entretenir dans la vigueur de la discipline, je ne dis pas son Ordre, mais tous les Ordres ensemble ? car il n'avoit pas cette charité rétrécie de quelques-uns, qui font dans l'Eglise un esprit & un corps à part, qui dans le renoncement de toutes choses, veulent avoir un amour & un honneur pour eux, qui regardent comme étrangers tous ceux qu'ils ne regardent pas comme frères, & qui dans les progrès, & dans le bien que les autres font, sont quelquefois touchés, non pas d'une sainte émulation, mais d'une jalousie basse & intéressée. Saint Bernard ne fit pas de ces distinctions : ses monastères & ceux des autres, pour l'édification & pour le salut, lui furent également chers, & il employa ses soins par-tout où il trouva l'intérêt de Jesus-Christ & de l'Eglise qui est son Epouse.

Quelle fut sa sollicitude pour la conversion des peuples ? il les attira par sa douceur ; il les édifia par sa pénitence ; il les étonna par ses prodiges, il les toucha par ses discours. Par quelles villes de France, d'Allemagne & d'Italie a-t-il passé, où il n'ait laissé des marques & des vestiges de sa piété, de sa doctrine & de l'efficace de sa parole ? Il semble

dans l'ordre commun de la Providence, que Dieu ait diviſé ſes dons pour l'adminiſtration & pour l'avancement de ſon Evangile; aux uns la vertu des ſignes & des miracles, pour réduire les infidelles à la créance par ces marques extraordinaires de puiſſance : aux autres la grâce des prophéties, pour exciter les pécheurs à la pénitence, par les menaces & par les préſages de l'avenir; à pluſieurs les dons de la parole ou de la ſcience, pour ramener les Chrétiens aux bonnes mœurs, & les hérétiques à la vraie foi, par les exhortations ou par les diſputes; mais tout ſe réunit & ſe raſſemble en S. Bernard, Apôtre, Prophète, Docteur, miracles, prédictions, enſeignemens, & ce qui n'eſt pas moins utile pour les ames, exemples d'une vie irréprochable, édifiante & toute ſainte.

Quel fut ſon amour pour l'Egliſe, & ſon ardeur pour la perfection de ceux qui en ſont les Paſteurs & les Miniſtres! combien de fois repréſenta-t-il au Pape Eugene l'iniquité de ces promotions où la brigue, la faveur, le haſard ou la politique font des Evêques, pour le malheur de ceux qui les reçoivent, & plus encore pour ceux qui les nomment! Combien de fois aſſiſta-t-il de ſes conſeils & de ſon crédit ceux que des Puiſſances humaines, par des paſſions ou par des intérêts particuliers, voulurent troubler dans les fonctions de leur miniſtère? Combien de fois indigné du luxe, & des dépenſes exceſſives de quelques Prélats de ſon temps, leur prêcha-t-il ces grandes maximes : que la modeſtie eſt la vertu qui leur eſt propre; que la vénération des peuples envers eux doit venir de la pureté de leur vie, & non pas de la pompe de leur train; de l'innocence de leurs mœurs, non pas de l'éclat de leur équipage; que ces biens, dont ils ſont ſi mauvais diſpenſateurs, ſont le patrimoine de Jeſus-Chriſt, le prix & le revenu de ſon ſang; que leurs ancêtres étoient pauvres, mais qu'ils étoient indépendans; qu'ils étoient humbles, mais qu'ils s'attiroient le reſpect des Grands de la terre; qu'ils étoient ſans prétention, mais qu'ils étoient auſſi ſans craintes & ſans eſpérances?

Son autorité s'eſt étendue juſques ſur les Rois & les Empereurs, quand la charité l'obligea de traiter avec eux les affaires les plus importantes de la Chrétienté. Faut-il apaiſer deux Puiſſances, que des intérêts d'Etat, & des jalouſies de grandeurs rendoient preſque irréconciliables? il parle; il inſpire des penſées de paix. Faut-il faire tomber le fer de la

main de deux armées prêtes à se choquer ? Il se fait écouter au milieu du désordre & du tumulte des armes, & calme tout d'un coup la fureur de ces combattans. Faut-il entreprendre une guerre sainte pour délivrer la Patrie de Jesus-Christ de la servitude des Infidelles ? il engage les Princes Chrétiens à cette entreprise sacrée, qui peut-être auroit été heureuse, s'ils eussent suivi les conseils salutaires de ce saint homme. Faut-il faire fleurir la justice, la piété, la religion dans les Royaumes ? il enseigne aux peuples l'obéissance, il inspire aux Rois la douceur, & la tendresse pour les peuples, & ne craint pas d'être le censeur humble, fidelle, mais libre & généreux de ceux qui sont les maîtres du monde, quand ils ne sont pas eux-mêmes soumis à Dieu, & à son Eglise.

Si je dis qu'il osa s'élever jusqu'au Trône même de saint Pierre, pour prescrire des lois à cette souveraine Puissance, qui n'en reçoit que d'elle-même, & qui en donne à toute la terre : ne craignez pas, MESSIEURS, que sous ombre de liberté de l'Evangile, il se soit éloigné de sa modestie, & qu'il ait fait des invectives & des censures, au lieu d'avis & de remontrances. Il a su louer sans bassesse & reprendre avec respect, & il a trouvé ce juste tempérament que les sages du siècle ont tant de peine à rencontrer entre une hardiesse téméraire & une lâche complaisance. Quand on parle aux Rois du monde de leurs devoirs, on s'observe, ou craint d'être ou trop hardi ou trop complaisant, l'audace les irrite, la flatterie les corrompt : il faut leur montrer la vérité sans rudesse, trouver un milieu pour les instruire sans les offenser, ce qui n'est pas d'une prudence vulgaire.

Mais quand on s'adresse au Père commun, & au Pasteur général des ames, on ne peut être trop circonspect : il faut toucher les défauts de la personne, enforte qu'on sauve l'honneur de la dignité ; le plaindre comme homme mortel, & le révérer comme chef de la Religion : ne pas favoriser l'aveugle vénération de ceux qui admirent tout : ne pas suivre la malignité de ceux qui condamnent tout dans leurs supérieurs. Il faut un homme tel que saint Bernard, conduit par l'esprit de Dieu, & capable de joindre la liberté Evangélique avec l'humilité Chrétienne. En effet, il donne au Pape tous les titres de grandeur que l'un & l'autre testament fournit, mais il reconnoît en Eugene des foiblesses inévitables à la nature. Il distingue en lui la plénitude de puissance,

de la plénitude de juſtice, ce qu'il peut & ce qu'il lui convient de faire : il lui remontre qu'il doit ſe régler, non pas par ſa volonté, mais par ſa raiſon, & qu'encore qu'il n'y ait point de juge à qui l'on puiſſe appeler de lui, il faut qu'il en appelle lui même au tribunal de ſa conſcience.

Voilà, MESSIEURS, quelle fut l'autorité de ſaint Bernard. Pourquoi ne l'étendra-t-il pas encore ſur nous ? les exemples de ſa vie, qui furent autrefois ſes devoirs, ne nous marquent-ils pas les nôtres ? Je ſai qu'il n'appartient pas à tous comme à lui, d'enſeigner avec efficace, de reprendre avec force, de former de grandes entrepriſes, d'ériger des congrégations, de ramener des peuples entiers dans les voies de la pénitence ; mais il appartient à tout le monde d'être retenu dans ſes jugemens, modéré dans ſes paſſions, mortifié dans ſa vie, humble dans ſes ſentimens, doux & charitable dans le commerce qu'on a avec les hommes. Ne nous exhorte-t-il pas encore dans ſes ouvrages ? Cette parole qui touchoit tant de cœurs n'eſt pas perdue, pourquoi ne touchera-t-elle pas les nôtres ? ce ſtyle ſi doux & ſi perſuaſif, qui a corrigé tant de mauvaiſes mœurs ; cette piété ſi vive & ſi tendre, qui dans la bouche de ce Saint a fait tant de Religieux & de Pénitens, les ſentimens de cette grande ame ſi ſaintement conçus, & ſi efficacement exprimés, ne feront-ils aucune impreſſion ſur nous ? Sil nous a laiſſé les traits de ſa divine éloquence dans ſes écrits, ne nous a-t-il pas laiſſé une image vivante de ſes vertus dans ſes diſciples ? Il paroît encore aujourd'hui par eux au milieu de nous, & leur vertu formée ſur celle de leur Patriarche, n'eſt-elle pas une prédication perpétuelle & une cenſure muette, mais publique des mœurs & des vices du ſiècle ? Formons-nous ſur ſes inſtructions & ſur ſes exemples : ce ſeroit peu de dire on d'écouter ſes louanges, ſi nous ne travaillions à imiter ſes actions en cette vie, & à mériter ſes récompenſes en l'autre. *Au nom du Père, &c.*

PANÉGYRIQUE

DE

S. FRANÇOIS DE PAULE,

Prononcé dans l'Egliſe des Minimes de la Place Royale, le 14 Avril 1681.

Qui humiliatus fuerit, erit in gloriâ.

Celui qui aura été humilié, ſe verra dans la gloire.

Au Livre de Job, *chap.* XXII.

IL n'y a rien de ſi connu, rien de ſi inconnu que Dieu, diſoit un ancien Père de l'Egliſe. L'Ecriture nous enſeigne, tantôt qu'il eſt dans le ſéjour de ſa gloire, entouré de lumières; mais ce ſont *des lumières inacceſſibles*, qui éblouiſſent au lieu d'éclairer, & qui, nous faiſant entrevoir ſa grandeur, nous convainquent de notre foibleſſe : tantôt elle nous aſſure qu'il *a établi ſa demeure dans les ténèbres*; mais ce ſont des ténèbres myſtérieuſes, qui relèvent les objets au lieu de les diſſiper, & qui ne les éloignent de nos yeux que pour nous les rendre plus vénérables. Renfermé dans ſon eſſence il ſe manifeſte par ſes œuvres. Je ne vous connois pas, mon Dieu, & je ne ſaurois vous méconnoître. Rien ne me peut dire ce que vous êtes, & tout me prêche que vous êtes mon Dieu. Il en eſt de même des Saints, qui ſont les ouvrages de ſa miſéricorde & de ſa puiſſance. Il ſemble qu'il veuille ſe réſerver à lui ſeul toute la connoiſſance de leur ſainteté, pour en avoir toute la gloire. Il les appelle à la ſolitude & à la retraite : pour les rendre comme inviſibles au reſte du monde. Il produit ſecrétement dans leurs cœurs les plus nobles opérations de ſa grâce; & la première vertu qu'il leur inſpire, c'eſt celle qui doit cacher toutes les

Lucem habitat inacceſſibilem. 2 *Tim.* 5. Poſuit tenebras latibulum ſuum. *Pſal.* 7.

autres. Mais lorſqu'il veut être glorifié en ſes Saints, ſelon les décrets éternels de ſa Providence, il laiſſe couler ſur eux quelque rayon de ſa gloire. Ils ſont élevés par ſa grâce au-deſſus des forces de la nature. Ils étonnent toute la grandeur & toute la ſageſſe du ſiècle : cet amas de vertus que leur humilité tenoit ſecrètes, perce l'obſcurité qui les cachoit aux yeux des hommes, & le voile même qui couvroit ce tréſor céleſte, devient auſſi brillant & auſſi précieux que le tréſor même. Voilà quelle a été la conduite de Dieu à l'égard du Saint donc nous révérons aujourd'hui la mémoire. Cet homme caché dans ſon déſert, enveloppé dans ſa vertu, & comme anéanti en lui-même, devint un des plus nobles inſtrumens dont Dieu ſe ſoit ſervi dans ſon Egliſe pour faire éclater ſa puiſſance. Cet homme qui s'étoit mis au-deſſous du reſte des hommes, devint le Maître des Rois & des Puiſſances de la terre. Cet homme qui conſerva juſqu'à une extrême vieilleſſe l'innocence & l'heureuſe ſimplicité des enfans, apprit la ſageſſe aux prudens & aux politiques du ſiècle.

Diviſion. 1°. Grand dans ſon humilité.
2°. Grand dans ſon élévation.

Ce ſeront les deux Parties de ce Diſcours, ſi l'eſprit de Dieu qui fait les humbles, & qui élève ceux qui le ſont, nous favoriſe de ſes grâces, par l'interceſſion de celle qui fut la plus humble & la plus honorée de toutes les femmes, lorſque l'Ange lui dit, AVE MARIA.

I. PARTIE. L'HUMILITÉ eſt une vertu qui ſemble convenir proprement aux pécheurs qui ſe reconnoiſſent, & qui touchés du déſir de leur ſalut, entrent dans les voies de la pénitence. Il y a une vérité qui les découvre à eux-mêmes, & qui les confond : une juſtice intérieure qui les reprend & qui les condamne. Leur conſcience les afflige, le poids de leurs péchés les abaiſſe, & le premier effet de la grâce de Jeſus-Chriſt, c'eſt de leur faire ſentir combien ils s'en étoient rendus indignes. On peut dire pourtant que l'humilité eſt proprement la vertu des Saints; parce qu'étant plus convaincus de leurs foibleſſes, plus éclairés des lumières de Dieu, plus perſuadés de ſa grandeur, plus touchés de ſes bienfaits, & plus ſoumis à ſes volontés, ils lui rendent auſſi plus d'honneur, & ſe détachent plus d'eux-mêmes. De-là viennent ces conſéquences que les Pères de l'Egliſe ont ſi ſouvent tirées; que plus on

approche de Dieu, plus on eſt humble; que le fondement de l'humilité eſt la connoiſſance de ſoi-même, & que la meſure de la connoiſſance de ſoi-même, c'eſt la connoiſſance de Dieu; qu'on avance d'autant plus dans la juſtice & dans la charité, qu'on ſe perfectionne dans l'humilité chrétienne, & qu'on n'eſt Saint qu'à proportion qu'on eſt humble.

C'eſt ſur ce fondement que j'établis les preuves de la ſainteté de François de Paule. Son eſprit, ſon cœur, ſes actions, ſon nom, ſon Ordre, tout reſpire l'humilité; c'eſt par elle qu'il a vécu; c'eſt pour elle qu'il étoit né. La providence de Dieu qui veille ſur ſes élus, & qui poſe lui-même le fondement de leurs vertus, permit que celui-ci nâquit d'une mère humiliée par une longue ſtérilité, & qu'il fut obtenu par les vœux qu'elle fit au Patriarche ſaint François, modèle d'une vie humiliée & anéantie, afin que par les impreſſions qu'il recevroit de ces deux Aſtres, pour ainſi dire, qui préſidoient à ſa naiſſance, il fût comme le fruit & l'ouvrage de l'humilité, lui qui devoit un jour en donner de ſi grands exemples à toute l'Egliſe.

Il ſe perfectionna d'autant plus dans cette vertu, qu'il n'y trouva pas dans le commencement de ſa vie, les obſtacles qu'y mettent ordinairement les pères paſſionnés de la fortune de leurs enfans, & les mères ambitieuſes. Vous le ſavez, MESSIEURS, à peine ſont-ils nés, ces enfans, qu'on les accoutume à l'orgueil & à la molleſſe. On les élève ſans aucun principe pratique de Religion. Au lieu de maintenir en eux l'Eſprit de Dieu, on leur ſouhaite & on leur inſpire l'eſprit du monde: A peine viennent-ils de renoncer aux pompes du ſiècle: qu'on les leur montre, & qu'on leur enſeigne à les aimer: ils ont promis de ſuivre l'Evangile, & on les aſſujettit à la coutume. Ainſi la vanité ſe ſaiſiſſant de ces ames encore tendres, elles ceſſent d'être fidelles à meſure qu'elles deviennent raiſonnables; & perdent l'innocence de leur baptême, preſque auſſitôt qu'elles l'ont reçue. François fut formé dans une diſcipline plus chrétienne. La mère de ce nouveau Samuël le deſtina dès ſa naiſſance à la piété: elle voulut que la maiſon de Dieu devînt la ſienne. Dès qu'il fut capable de connoître la vertu, elle l'envoya la pratiquer parmi de ſaints & humbles Religieux, afin que l'humilité lui devînt comme naturelle. Elle ſe priva volontairement de la conſolation de voir un fils qu'elle avoit déſiré pour Dieu, plus que pour

elle; de peur que la contagion du siècle ne ternît en quelque façon la pureté de son innocence.

Ce fut pour favoriser l'humilité naissante de cet enfant, que Dieu permit qu'il fût élevé, non pas dans la science qui enfle, mais dans la charité qui édifie. Les discordes civiles ayant jeté le trouble & la confusion dans toutes les parties de la Sicile, & les Universités étant ou dissipées ou inaccessibles pour lui, Dieu lui servit lui-même de maître, dans la retraite & dans le silence, & lui apprit cette science des Saints qui fait les véritables humbles. Jamais disciple ne fut plus docile ni plus attentif. Il travailloit à purifier son cœur, & non pas à polir son esprit, il employoit à la prière ce temps qu'on donne à des études humaines: études, amusement sérieux d'un âge inutile, & fondement ordinaire de l'orgueil & de l'ambition de ceux qui s'y attachent; études, qui ne servent souvent qu'à faire gémir une foible raison sous le poids des difficultés qui s'y rencontrent; études, qui n'étant rapportées ni à la gloire de Dieu, ni au service de l'Eglise, ne font que confondre la vérité par des subtilités recherchées, & nourrir dans l'esprit une vaine complaisance de soi-même.

Aussi ne se proposa-t-il pas pour exemple ceux qui s'étoient servis de leur savoir, comme d'un moyen pour se faire une grande réputation, ou pour se pousser dans le monde. Il ne voulut point voir la conséquence de se rendre habile, en un temps où les Lettres étant peu cultivées, les esprits communément grossiers, il étoit aisé de se distinguer; en un pays où la fortune se donne au mérite & où la seule réputation d'en avoir, élève quelquefois aux premières dignités de l'Eglise. Il chercha des modèles d'humilité, & non pas des modèles de grandeur & de gloire. Ce fut dans ce dessein qu'il se fit conduire à Assise & au Mont-Cassin, pour y révérer les Fondateurs de deux des plus célèbres Ordres de l'Eglise. C'est-là que marchant avec respect sur les vestiges de ces saints hommes, il recueilloit les restes de leur esprit, qu'il avoit dessein de renouveler en lui-même. C'est-là que puisant dans les sources de la discipline monastique les règles de la ferveur & de la pénitence chrétienne, non-seulement il apprenoit à devenir Saint, mais encore à laisser un jour une nombreuse postérité de Saints. C'est-là que prosterné sur les tombeaux de ces hommes, qui s'étoient ensévelis vivans dans les so-

litudes, il se confirma dans le dessein de mourir entièrement au monde, & de mener une vie cachée en Dieu avec Jesus-Christ, selon le langage de l'Apôtre.

C'est une vérité que l'Esprit de Dieu nous enseigne, & que nous n'éprouvons que trop en nous-mêmes, qu'il n'y a rien de si funeste à la piété, que le commerce & la contagion du monde. On y marche par la voie large, dont la fin est la perdition : le vice y est autorisé par l'exemple & par la coutume : la pratique de la loi de Dieu y est interrompue par plusieurs péchés plus grands ou plus petits, selon que la cupidité domine, & que la charité s'affoiblit, le cœur ne peut s'y sauver de certains intérêts, & de certaines passions secrètes qui l'éloignent de la perfection. Il faut sortir de cette Egypte pour aller sacrifier à Dieu dans le désert, & quitter le monde ; si l'on ne le peut quant au lieu & à la demeure, du moins par esprit & par l'affection du cœur, en faisant tous les jours de nouveaux progrès dans la foi & dans la piété. Mais comme on trouve à tous momens des difficultés insurmontables, & qu'il faut se roidir sans cesse contre ses mœurs & ses coutumes, il est plus sûr de le quitter tout d'un coup, que de le vaincre tant de fois.

Ce fut la résolution que prit François de Paule, quittant le monde avant que de l'avoir connu. Il s'avança dans la perfection sans empêchement & sans obstacle ; il se retira dans les déserts de la Calabre, pour se dérober aux yeux des hommes, & n'avoir d'autre témoin de ses bonnes œuvres, que celui qui en devoit être la récompense. Il voulut avoir le mérite de la vertu, sans en avoir la réputation, & crut que son bonheur étoit d'être aimé de Dieu, & sa sureté d'être inconnu aux hommes. Il ne travailla plus qu'à pratiquer l'humilité, qu'à conseiller l'humilité, qu'à établir un ordre & une discipline d'humilité.

Quel fondement voulut-il donner à son Institut si saint dans ses principes, si édifiant dans ses pratiques, si évangélique dans ses fins, sinon l'humilité ? Comme les noms renferment l'essence des choses, & que les Ordres sont l'ouvrage des mains de leurs Fondateurs, les expressions de leurs vertus, & le caractère de leur esprit ; il voulut que le nom de ses disciples leur représentât leur principale obligation & sa principale vertu. Comme la vanité cherche les titres les plus éclatans pour se distinguer dans les familles, l'humilité lui

fit imaginer le moindre de tous, pour faire la différence de la ſienne. Il lui impoſa la loi d'une abſtinence perpétuelle, pour l'entretenir dans la pénitence, compagne inſéparable de l'humilité évangélique. On ne ſait que trop combien eſt formidable à la délicateſſe des hommes mondains, ce temps que l'Egliſe deſtine à la mortification des ſens, & à l'auſtérité du jeûne. On le ſent arriver avec tant de peine ; on s'y prépare par tant d'excès : on le paſſe avec tant de chagrin : on cherche tant de prétextes pour s'en diſpenſer, & tant d'adouciſſemens pour le rendre plus ſupportable. On en attend la fin avec tant d'impatience : on en ſort avec tant de joie : on cherche avec tant de ſoin les moyens de ſe réparer & de ſe refaire ; tant la chair & le ſang ſe révoltent contre cette pratique de religion & de pénitence.

Ce ſaint Patriarche a voulu que ſes Enfans paſſent toute leur vie, comme l'Egliſe vous fait paſſer une des moindres portions de l'année. Il leur a propoſé la charité comme l'ame de ce pieux Inſtitut. C'eſt pour cela qu'il reçut du Ciel ce glorieux étendart qui fut comme ſes armes, & ſon titre de nobleſſe, comme la marque des actions héroïques qu'il avoit faites, & qu'il devoit faire, & comme une exhortation vivante à ſes deſcendans du zèle & de l'amour qu'ils devoient avoir pour Dieu & pour ſon Egliſe. Mais il a voulu que l'humilité fût la gardienne des autres vertus, & la qualité eſſentielle de ſa Religion. Gédeon diſoit autrefois : *Ma famille eſt la plus baſſe dans Manaſſé, & moi je ſuis le moindre dans la maiſon de mon Père.* Notre Saint tenoit le même langage : mon Ordre doit être le plus humble de tous les Ordres de l'Egliſe, & il faut que je ſois le plus humble ſujet de mon Ordre.

Familia mea infima eſt in Manaſſe, & ego minimus in domo Patris mei. *Judic. 6.*

En effet, avec quelle joie ſervoit-il dans les plus bas miniſtères de la Religion, ceux dont il étoit le Père & le Maître par la ſupériorité de ſa vertu, autant que par la prééminence de ſa charge ? Avec quel humble ſentiment de lui-même refuſa-t-il de recevoir les Ordres ſacrés, que le Souverain Pontife voulut lui conférer par l'impoſition de ſes mains ſacrées ? Qui eſt-ce qui méritoit mieux d'entrer dans le Sacerdoce de Jeſus-Chriſt, que celui qui par ſa vie & par ſes mœurs, s'étoit rendu conforme à Jeſus-Chriſt même ? Lui manquoit-il quelque qualité néceſſaire à ceux qui s'engagent au miniſtère des Autels ? N'avoit-il pas cette foi vive dont parle Jeſus-Chriſt, capable de tranſporter les montagnes ?

Ne brûloit-il pas du feu de cette charité puiſſante qui détache le cœur du monde, & de tout ce qui lui appartient, & qui fait qu'on n'aime rien que Dieu, ou pour Dieu ? S'il faut être pauvre, pour imiter ce ſouverain Prêtre, qui ſe dépouille de tout dans l'Euchariſtie, François n'avoit que des racines pour vivre, & un cilice pour ſe couvrir. S'il faut être pur d'eſprit & de corps pour offrir cet Agneau ſans tache, la ſolitude où il s'étoit retiré dès ſes plus tendres années, pouvoit répondre de ſon intégrité & de ſon innocence.

S'il faut être déſintéreſſé quand on a choiſi Dieu pour ſon partage, François ſe ſervit-il de l'aſcendant qu'il eut ſur l'eſprit des Princes ? accepta-t-il les libéralités & les préſens qu'ils lui offrirent ? ſe fit-il un mérite devant Dieu de procurer à ſes Religieux des commodités temporelles ? eut-il ce zèle ardent & empreſſé, qu'on ne voit que trop ſouvent dans les maiſons mêmes les plus réformées, où les particuliers, par un déſir ſéculier de paroître habiles ; ou par la vanité de ſe rendre utiles & néceſſaires à leurs frères, tâchent d'agrandir la Communauté aux dépens de leur propre vertu, & contentent ſouvent leur propre cupidité, ſous le titre de la commodité commune ? Que pouvoit-on déſirer en lui ? la pénitence ? depuis les jours de Jean-Baptiſte on n'avoit pas vu une auſtérité de vie plus étonnante. La ſcience ? il avoit puiſé dans l'oraiſon & dans la retraite, des connoiſſances plus pures & plus nobles que celles que donne l'étude. Enfin, quel homme fut jamais plus propre à ſacrifier le Corps & le Sang de Jeſus-Chriſt, que celui qui lui avoit fait un ſacrifice de tous les momens de ſa vie ? Quelle bouche étoit plus capable de le conſacrer que celle qui ne s'étoit jamais ouverte que pour annoncer ſa vérité, ou pour louer ſa miſéricorde ?

Cependant cet homme ſi ſaint, à qui Jeſus-Chriſt, par la bouche de ſon Vicaire, donnoit des marques d'une vocation indubitable, ſe regarde comme indigne de cet excellent, mais redoutable miniſtère. Hé ! que peuvent penſer ceux qui étouffant tous les ſentimens de la foi & de la piété chrétienne, uſurpent le Sacerdoce de Jeſus-Chriſt ſans qu'il les y appelle, & ſe chargent inconſidérément d'un fardeau qui les preſſe & qui les accable ! Que diront ceux qui ſe jettent dans l'Egliſe ſans avoir expié leurs péchés paſſés par une pénitence ſincère, & qui après avoir mené une vie profane dans le mon-

de, vont encore au pied des Autels mener une vie sacrilège? Que diront ceux qui ne regardent la prêtrise que comme un passage aux dignités ecclésiastiques, & qui font servir d'instrument à leur ambition les mystères les plus saints de la Religion, & le Sacrifice de Jesus-Christ même? Qu'ils admirent l'humilité de François de Paule, & qu'ils gémissent de leur orgueil devant Dieu, & devant les hommes.

Mais la vertu de ce Saint ne fut jamais plus admirable; que lorsqu'elle se trouva comme hors de son centre & que la providence de Dieu le tira de l'obscurité de sa vie cachée pour le faire paroître dans la plus éclatante partie du monde, je veux dire dans les cours des Princes. Quand je me le représente assis à côté du Souverain Pontife, qui reçoit ses conseils comme des oracles; quand je me figure le plus grand Roi de la terre à ses pieds, implorant humblement son secours, & l'honorant comme l'arbitre de sa vie ou de sa mort; quand je me représente non-seulement les peuples, mais encore les Grands du monde, accourant à l'envi, pour avoir part à ses bénédictions & à ses prières: je dis en moi-même, que cette tentation est délicate, & que c'est une grande & rare vertu qu'une humilité qui est honorée! Il n'est pas difficile de se contenir dans les bornes d'une juste modération, & de se resserrer en soi-même, quand on est réduit aux ténèbres d'une vie obscure. On résiste aisément à l'orgueil, quand il n'est pas soutenu par une grande réputation, ou fortifié par un grand mérite. On a quelque honte de se croire, quelque bonne opinion qu'on ait de soi, quand on est seul à s'estimer & à s'applaudir, & quand on n'a pour soi d'autre approbateur, ni d'autre flatteur que soi-même. Mais lorsqu'on se voit honoré & qu'on fait du bruit dans le monde, lorsqu'on s'attire la louange & l'admiration par des talens, ou par des vertus extraordinaires; qu'il est dangereux qu'on ne soit de l'avis du public, qu'on ne vienne à se louer & à s'admirer un peu soi-même, malgré toute sa modération, & qu'on ne mêle quelque grain de son propre encens à celui qu'on reçoit des autres! Notre Saint évita ce péril; il se jugea par sa conscience, & non pas par sa réputation, & n'oublia pas ce qu'il étoit devant Dieu, quelque glorieux qu'il fût devant les hommes.

En effet, y eut-il jamais vie plus pleine de merveilles que la sienne? On l'avoit vu marcher sur les eaux comme sur un

marbre solide, & passer avec confiance sur son manteau, ce détroit qui sépare l'Italie de la Sicile, au milieu des Scylles & des Carybdes, lieux diffamés par tant de naufrages. Il avoit paru élevé dans l'ardeur de sa prière, & séparé de la terre, dans un corps terrestre & mortel à la vue des Rois & des Reines, témoins d'un si saint & si surprenant spectacle. On l'avoit vu tant de fois arracher des mains de la mort la proie qu'elle avoit déjà presque enlevée. Souffrez, MESSIEURS, que j'appelle ici en passant ces hommes de difficile créance, qui selon le langage d'un Apôtre, *Blasphèment tout ce qu'ils ignorent*, & qui donnant à la puissance de Dieu les mêmes bornes que Dieu a données à leur connoissance, se plaisent à rejeter les miracles les mieux établis, ou par un faux honneur de ne vouloir être ni trompeurs ni trompés; ou par une résolution vague de ne croire que ce qu'ils ont vu de leurs propres yeux. *Jud epist. vers.* 10.

J'avoue qu'il y a une simplicité superstitieuse qui croit tout, qui assure tout, qui se plait à donner au mensonge la forme de la vérité, quand elle peut le couvrir de quelque prétexte de Religion, & une crédulité populaire qui établit de faux miracles, comme la vaine subtilité des savans & la sagesse aveugle des libertins, refusent d'en reconnoître de véritables. Mais je sai aussi que Dieu a ses serviteurs choisis, à qui il communique plus abondamment sa sagesse & sa puissance : que le bras du Seigneur n'est pas accourci; qu'en tout temps il aura soin de son Eglise, & que le besoin des miracles étant souvent le même, il n'est pas incroyable qu'il en fasse en ces derniers temps, comme il en faisoit aux premiers siècles. Sa vérité qui a dit, que *ceux qui croiroient en lui, feroient de plus grands prodiges que lui*, dure encore; & tant qu'il y aura des Saints dans l'Eglise, on y verra des miracles qui surpasseront la portée des esprits foibles, & qui confirmeront dans les purs sentimens de la Religion, ceux qui auront le cœur soumis à l'Evangile. *Joan.* 14.

Mais le plus grand miracle qu'ait fait ce grand homme, c'est de n'avoir pas été ébloui de la gloire, que ses miracles lui avoient acquise. Il s'anéantissoit lui-même, tandis que tout l'univers lui applaudissoit. Il avoit plus de soin de cacher ses bonnes œuvres, que nous n'en avons de cacher les mauvaises. On eût dit qu'il avoit honte de servir d'instrument indigne à la puissance de Dieu, dans ses œuvres miraculeu-

ſes, tantôt les rejetant ſur la vertu de quelques herbes qu'il cultivoit lui-même exprès : tantôt donnant des cierges bénits pour faire tomber l'honneur de ces grands événemens ſur les bénédictions de l'Egliſe. Son humilité lui déroboit ainſi toutes les vertus & toutes les lumières dont il étoit rempli. La grâce qui le faiſoit paroître grand aux yeux des autres, le cachoit à lui-même ; & l'on a vu accomplir en ſa perſonne le ſouhait des plus grands ſerviteurs de Dieu, de ne point pécher, & de ſe regarder comme pécheurs, & d'être Saints ſans s'apercevoir qu'ils le fuſſent. Mais cette humilité fut la cauſe de ſon élévation & de ſa gloire. C'eſt ma ſeconde Partie.

II. PARTIE.

C'EST la conduite ordinaire de Dieu à l'égard des Saints de les élever à meſure qu'ils s'humilient. Comme il ſait confondre l'orgueil des pécheurs, il ſait honorer l'humilité des juſtes ; ſoit pour donner plus de créance & d'autorité à la vertu, qui d'elle-même paroît infirme, & pour la rendre plus vénérable aux yeux des hommes ; ſoit pour faire éclater ſa providence par ces moyens inconnus, mais infaillibles qu'il a, de tirer quand il veut la lumière des ténèbres, & la gloire du fond des abaiſſemens ; ſoit pour faire voir à ceux qui le ſuivent ; à ceux mêmes qui s'éloignent de lui, qu'on ne perd rien en le ſervant, & qu'on retrouve dans le monde les biens & les avantages mêmes qu'on y mépriſe & qu'on y ſacrifie pour lui. Quoi qu'il en ſoit, l'Ecriture ſainte nous enſeigne, tantôt, *Que la gloire eſt le partage de l'humble de cœur* : tantôt, *Que l'humilité eſt un préjugé certain & un préſage infaillible de la gloire qui doit la ſuivre* : tantôt, *Que l'élévation eſt une ſuite néceſſaire, & la récompenſe naturelle de celui qui s'eſt abaiſſé.* C'eſt ainſi que par le tempérament de ſon adorable ſageſſe, Dieu entretient & gouverne ſes Elus. Il les humilie, de peur qu'ils ne ſoient accablés du poids de la gloire qu'il leur deſtine ; il les élève de peur qu'ils ne ſuccombent ſous la connoiſſance qu'il leur donne de leurs infirmités & de leurs misères. Il leur fait ſentir par ſa vérité qu'ils ne peuvent rien par eux-mêmes, & il leur fait éprouver par ſa grâce qu'ils peuvent tout en celui qui les ſoutient & les fortifie.

Humilem ſpiritu ſuſcipiet gloria. *Prov.* 14. Gloriam præcedit humilitas. *Prov.* 15. Qui ſe humiliat exaltabitur. *Joan.* 14.

Or, MESSIEURS, cet ordre d'équité & de juſtice, cette compenſation de grandeur & d'abaiſſement ne parut jamais mieux que dans la vie de l'humble, du pauvre, & toutefois

du grand & de l'illuſtre François de Paule. Dieu le tira, pour ainſi dire, du néant de ſon humilité, pour le revêtir de ſa force & de ſa ſageſſe, & pour en faire un de ces hommes ſinguliers dont il ſe plaît de donner de temps en temps comme un ſpectacle à ſon Egliſe, par les grandes vertus que ſa grâce produit en eux, & par les œuvres merveilleuſes que ſa puiſſance fait par leur miniſtère, afin d'exciter la ferveur des gens de bien, par l'exemple vivant d'une piété extraordinaire, & de confirmer la foi des pécheurs par la vue des prodiges qui ſurpaſſent les forces de la nature. Examinez donc avec moi les grâces que Dieu fit par lui, & celles qu'il lui avoit faites. Voyez combien il eſt deſcendu, en voyant où il eſt monté; & jugez de la profondeur de ſon humilité par le degré d'honneur où Dieu l'élève.

Je n'ai d'abord qu'à parcourir tout cet univers, & à vous découvrir tout d'un coup toute la face de la nature. On eût dit que Dieu l'en avoit fait le Seigneur & le Maître. Eſt-il beſoin de confirmer la vérité? Faut-il inſtruire, ſecourir ou édifier le prochain? tout cède à ſa foi: ſa charité n'a point de bornes, les élémens pour lui obéir, rompent leurs lois, & perdent leurs qualités les plus naturelles. Les aſtres arrêtent leur cours, & détournent leurs malignes influences. Les vents étouffent leur ſouffle fatal & s'apaiſent. La mer briſe ſes flots écumeux & ſe calme. La terre force les ſaiſons, & devient fertile en tout temps. Des ſources d'eau vive ſortent des veines d'un rocher aride à la parole de ce Moyſe. Le feu diviſe ſes flammes, & les amortit, quand cet Ange du Seigneur va deſcendre dans la fournaiſe. Le ciel s'ouvre ou ſe ferme, retient ou répand ſes roſées à la prière de cet Elie. Les montagnes s'ébranlent, & ces maſſes ſans ſoutien demeurent ſuſpendues par la force de la foi de ce Thaumaturge. Les créatures les plus inſenſibles s'arrêtent ou ſe meuvent à la volonté d'un homme mortel; & toute la nature étonnée, attentive, obéiſſante, reconnoît en lui le pouvoir de ſon Créateur, & révère ſa ſainteté & ſon innocence.

Ne croyez pas, MESSIEURS, que je m'abandonne à ma propre imagination, que je prenne pour fondement de ce diſcours une tradition ſuperſtitieuſe, & que je veuille rendre vos eſprits attentifs par le magnifique récit de ces événemens admirables. Je parle ſur des témoignages certains, ſur la foi de l'Egliſe même, & je veux mériter votre attention,

plus par la vérité que par la grandeur de ce que je dis. Dieu eſt le maître de ſes faveurs & de ſes grâces, & pourquoi ne croirons-nous pas qu'il ait fait ſervir une partie de ſes créatures à la gloire de celui qui ne s'en ſervoit que pour ſe cacher, pour ſe confondre, & pour s'anéantir devant le Créateur qui les a faites?

Ce ſeroit peu d'avoir eu cet empire ſur les élémens, s'il ne l'avoit exercé ſur les hommes mêmes, par cette grâce des guériſons qui le rendoit l'objet de la vénération & de la tendreſſe des peuples. Il y a deux ſortes de miracles, ſelon la remarque de ſaint Cyrille d'Alexandrie: ceux de la puiſſance, & ceux de la charité. Les premiers n'étant faits que pour frapper, ou pour convaincre l'eſprit de ceux qui les voient, ne produiſent ordinairement que l'admiration & la crainte: les ſeconds étant faits pour le ſoulagement & pour le ſecours des miſérables, touchent le cœur, & joignent à la ſurpriſe & à l'étonnement, l'amour & la reconnoiſſance. Ceux-là effraient & rebutent, pour ainſi dire; ceux-ci conſolent & attirent. Jeſus-Chriſt montre ſon pouvoir par cette pêche miraculeuſe que ſon Evangile nous repréſente. Le plus hardi de ſes Apôtres s'écrie: *Sortez, Seigneur, & ne demeurez plus avec un pécheur tel que je ſuis.* Il chaſſe les démons; & tout un peuple alarmé de cette puiſſance qui pouvoit les protéger, mais qui pouvoit auſſi les perdre, le prie de s'éloigner de la contrée. Il propoſe le plus grand de tous ſes miracles, le Sacrement de ſon Corps & de ſon Sang: ſes Diſciples en ſont ſurpris & l'abandonnent. Mais guérit-il des lépreux, des aveugles, des paralytiques: *une grande multitude de peuple le ſuit, voyant les miracles qu'il faiſoit ſur les malades*; pour nous apprendre, ajoute ce Père, que la véritable gloire parmi les hommes, conſiſte à être puiſſans & à être utiles, & qu'on ne peut manquer d'en être honoré, quand on les tient par l'intérêt & par l'eſtime, & quand on ſait après s'être rendu conſidérable par ſa vertu, ſe rendre encore agréable par ſes bienfaits.

Luc. 5.

Rogabant ut tranſiret à finibus eorum. *Matth. 8.*

Sequebatur eum multitudo magna, quia videbant ſigna quæ faciebat ſuper his qui infirmabantur. *Joan. 6.*

Tel fut ce ſaint homme dans le cours de ſa vie mortelle. On le vit dans ſon déſert qui ſervoit comme de refuge public à tous les malheureux, réparer dans les uns les accidens de la fortune, dans les autres les défaillances de la nature. On le vit traverſer toute la Sicile, laiſſant par-tout des traces d'une charité bienfaiſante. Là il ranime un enfant mourant,

& le rend aux vœux d'une mère éplorée. Ici il remet la vigueur dans des corps usés & consumés par des fièvres invétérées. Là il guérit des plaies où tout l'art s'étant épuisé, n'avoit pu connoître autre chose, sinon qu'elles étoient incurables. Ici il fait refermer des sepulcres ouverts, & redonne la vie à ceux qu'on y porte. Tout cède à l'efficace de sa parole. Mais il ne s'arrête pas à la santé du corps, il travaille au salut de l'ame. Il détruit dans les mêmes sujets & les maladies qui les affligent, & les vices qui les corrompent. Partout où il porte sa charité, il inspire la pénitence, & guérit par ses instructions salutaires, l'avarice, l'ambition, la colère, l'aveuglement, maladies aussi populaires, & aussi dangereuses que toutes les infirmités corporelles.

Que ne puis-je vous représenter ici cet homme simple & sans étude, avec la seule autorité que lui donnoit sa vertu, & la seule éloquence que l'Esprit-Saint lui inspiroit, changeant par ses discours touchans & persuasifs, les mœurs d'une province entière, que le déréglement des Princes, & la licence des guerres passées avoient perverties? Que ne puis-je vous le faire voir au milieu des plus célèbres Docteurs, expliquant les mystères les plus profonds de la Théologie, & montrant combien ces lumières & ces connoissances, qu'on tire d'une humble & fervente Oraison, sont supérieures à celles qu'on acquiert par le travail, & par la force du génie? Que ne puis-je vous le représenter exposant à ses Disciples les sentimens de son esprit & de son cœur sur les règles de son Institut; & confirmant par son exemple, ce que disoit autrefois un Père de l'Eglise, qu'il n'appartient de parler dignement des maximes évangéliques, qu'à ceux qui les aiment, & qui les pratiquent? Mais ne nous arrêtons pas à ces talens quoique glorieux, qu'il avoit reçus pour l'instruction & pour le secours des peuples, passons à ces endroits éclatans de sa vie, où la Providence Divine l'élevant au-dessus de toutes les grandeurs de la terre, sembla l'établir le Protecteur; & si je l'ose dire, l'arbitre du salut des Rois & des Royaumes.

Rappelez en votre mémoire le danger que courut de son temps l'Italie, de tomber entre les mains de l'impie Mahomet, & de ses troupes infidelles. Ce Prince qui joignoit à une grande puissance une ambition démesurée, & qui par ses vices & par ses vertus s'étoit rendu la terreur de la ter- *Mahomet II.*

re, après avoir conquis l'empire des Grecs, se proposa de ravager celui des Romains, & crut que pour détruire la Religion de Jesus-Christ, il falloit l'aller étouffer jusques dans sa source. Quelque grande que fût l'entreprise, elle lui parut infaillible, s'il pouvoit la rendre secrète. Ainsi couvrant son dessein de la foi des traités & des apparences de paix, menaçant ses voisins, pour endormir les plus éloignés, il ne doutoit pas de la conquête de l'Italie, s'il pouvoit se saisir de quelque place dans la Sicile. Que les jugemens de Dieu sont adorables, & qu'il fait bien quand il veut, par de foibles moyens confondre l'orgueil & la fausse prudence des hommes!

François, cet homme caché dans les bois & dans les roches, sans aucune expérience dans les affaires, attentif à lui-même, & ne sachant ce qui se passe autour de lui, pénètre le secret de ce barbare politique, & découvre dans son désert ce qu'on projette dans l'Asie. *Je vous rends grâces, mon Père, de ce que vous avez caché ces choses aux sages & aux prudens, & que vous les avez révélées aux petits*, disoit autrefois Jesus-Christ. Nous pouvons dire aujourd'hui le même en faveur de notre Saint, enflammé du zèle de la Religion & de l'amour de la patrie. Il interrompt le cours de sa contemplation, il exhorte les Princes à la défense, les Evêques à la prière, les Peuples à la pénitence: il redouble lui-même ses austérités, pour fléchir le courroux céleste. Mais soit que Dieu eût aveuglé ces Princes & leurs conseils, pour faire voir qu'il est le maître des événemens: soit qu'il voulût punir les péchés des peuples, & les ramener à lui en les laissant aller jusqu'au penchant de leur ruine: soit qu'il eût dessein de relever la gloire de son serviteur, par le peu de créance même qu'on donneroit à ses paroles, il permit qu'on prît ses avis & ses prédictions pour des visions d'un Ermite contemplatif, ou pour des remontrances importunes d'un sujet bizarre, jusqu'à ce que l'événement eût justifié la vérité de la Prophétie, & que l'invasion subite des Turcs, par la prise d'une des meilleures places de la Sicile, eût jeté dans tout le monde Chrétien l'étonnement & l'épouvante.

Confiteor tibi, Pater.... quia abscondisti hæc à sapientibus & prudentibus & revelasti ea parvulis. *Matth.* 18.

Quelle fut alors la face de cette malheureuse Province! Ceux qui devoient répandre leur sang pour les autels & pour la patrie, songeoient à la fuite, & non pas à la défense. Les Prêtres se préparoient à être immolés à Jesus-Christ & à lui servir de victimes, peut-être en offrant son sacrifice. Les

peuples désespérant d'échapper au glaive ou aux chaînes des Infidelles, n'attendoient plus que la mort ou la servitude. On croyoit déjà voir les Temples changés en Mosquées, le Croissant arboré où la Croix de Jesus-Christ étoit adorée, & la capitale du Christianisme devenir le siége de la grandeur & de la puissance des Infidelles. Le Pape imploroit vainement le secours des Rois & des Capitaines de l'Europe. Cependant le Tyran, pour profiter de ses avantages, couvroit la mer de voiles & de vaisseaux, faisoit marcher ses vieilles troupes endurcies sous le fer, accoutumées au carnage, & se disposoit à venir lui-même à leur tête éteindre l'Eglise & l'Empire tout ensemble, & ajouter au meurtre de tant de Rois celui du Souverain Pontife de Jesus-Christ.

Tu viendras jusques-là, superbe & formidable Puissance; *& là tu briseras*, comme la mer, *tes flots orgueilleux* contre un atome & un grain de sable. Ce ne sera ni le nombre de nos soldats, ni la prudence de nos Capitaines, ni les efforts, ni les conseils des Princes confédérés qui renverseront tes desseins, ce sera la prière d'un pauvre Ermite. En effet, il se renferme huit jours entiers dans sa cellule pour prier en secret le Père Céleste. Il en sort comme un autre Moyse, pour annoncer à Israël la mort de Pharaon & la délivrance de son peuple. Il ranime le courage des soldats que la crainte avoit dispersés, dans le désespoir des affaires publiques; & donnant au Général qui les commandoit des cierges bénits pour gage assuré de la défaite des ennemis, il obtint la plus belle & la plus importante victoire que les Chrétiens aient jamais remportée sur les Infidelles.

Usque huc venies . . . & hîc confringes tumentes fluctus tuos. *Job.* 38.

Qu'il est vrai ce que l'Ecriture nous enseigne, que la prière d'un homme de bien est puissante sur les miséricordes de Dieu! cependant on n'y fait point de réflexion. Combien de guerres glorieusement soutenues; combien de paix heureusement terminées, dont on attribue le succès ou à la force, ou à la prudence de la chair, dont l'honneur est peut-être dû à l'Oraison d'un Solitaire, qui levoit les yeux & les mains au Ciel, tandis qu'Israël combattoit en pleine campagne? Combien de santés précieuses à l'univers qu'on croit conservées par la vigueur du tempérament, ou rétablies par le secours de l'art ou de la nature, qui sont le fruit des vœux & des larmes d'un homme de bien qui prie en secret le Père céleste? Hé, MESSIEURS, quand on voit le dé-

bordement des passions & des péchés qui règnent aujourd'hui dans le Christianisme, tant de corruption dans les mœurs, tant de relâchemens dans la discipline, tant d'iniquité dans les jugemens, tant d'infidélités dans les mariages, tant de profanations dans les Eglises, tant d'hypocrisie dans l'usage des Sacremens; qu'il est aisé de conclure, que parmi cette foule de pécheurs qui provoquent la colère du Ciel, il y a quelques Justes cachés qui la retiennent! On a peine à reconnoître le doigt de Dieu en ces rencontres, & l'on aime mieux attribuer ces prospérités publiques ou particulières à une impuissante sagesse dont les hommes se flattent, ou à je ne sai quelle fortune dont leur vanité se fait une idole, qu'au pouvoir que donne celui qui voit tout, & qui règle tout, à ceux qui l'aiment & qui le servent. Ainsi, François eut la gloire d'être le Libérateur & l'Ange visible de l'Italie.

Mais s'il eut le bonheur de protéger les états Chrétiens, il eut le courage d'annoncer la vérité aux Rois qui les gouvernoient. C'est ici, MESSIEURS, que j'ai besoin de cette favorable attention dont vous m'honorez. Une des plus grandes merveilles, dit saint Bernard, que Dieu opère en ses Saints, c'est de les rendre en même-temps humbles & magnanimes: humilité sans bassesse, magnanimité sans orgueil: humilité noble, qui fait qu'ils se confient d'autant plus en la puissance de Dieu dans les choses qui sont difficiles, qu'ils présument moins de leurs propres forces; magnanimité modeste, qui leur inspire d'autant plus de crainte & de reconnoissance pour Dieu, qu'ils en ont reçu plus de grâce. De-là se forme en leur cœur ce juste tempérament de retenue & de courage; ils respectent les hommes, mais ils ne peuvent respecter leurs erreurs. Ils n'ont pas dessein d'offenser les Grands du monde, mais ils craignent de blesser leur conscience, en leur dissimulant, ou en leur déguisant leurs péchés. Ils s'humilient toujours eux-mêmes, mais ils n'humilient jamais la justice; le crédit de la vérité est plus puissant sur eux que le crédit de la coutume, & résolus de se séparer du siècle par une sainte singularité, plutôt que de s'y conformer par une société criminelle, comme il se soumettent eux-mêmes à la Loi de Dieu, ils voudroient y ramener & y réduire tous les pécheurs qui s'en écartent, sans avoir égard ni à leur rang ni à leur naissance.

Ce

Ce fut dans cet esprit que François de Paule entra dans les Cours des Rois pour y annoncer la vérité que la flatterie de leurs Sujets, & leurs propres passions leur cachent ordinairement. Nosa-t-il pas remontrer au Roi de Naples les misères des peuples, qui gémissoient sous le poids des tributs excessifs qu'il leur imposoit ? Ne lui dit-il pas avec un zèle discret, mais généreux, qu'il n'étoit riche que du bien d'autrui ; qu'il ne devoit pas se regarder comme le maître de ses trésors, pour en disposer à sa volonté, mais comme le dispensateur pour les employer au salut public. Qu'il étoit établi ministre de Dieu pour rendre ses peuples heureux, non pas pour en faire des misérables, en consumant en luxe & en débauches les subsides tirés du travail & de la substance des pauvres? Ne fit-il pas distiller du sang d'une pièce de monnoie qu'il rompit en sa présence, pour le convaincre par le miracle, s'il ne pouvoit le convertir par les remontrances : pour lui inspirer la compassion par cette preuve sensible de la misère & de la calamité publique, & pour lui faire connoître sa violence & son inhumanité, en lui montrant sur cet insensible métal, une image touchante de la plaie qu'il faisoit dans le cœur des peuples ? Mais quelle fut sa fermeté, lorsqu'après avoir essayé d'apprendre à vivre à un Roi de Naples, il vint enseigner à un Roi de France à bien mourir?

Vous savez, MESSIEURS, que c'est de Louis onzième que je parle. Ce Prince impénétrable dans ses desseins, implacable dans ses colères, toujours soupçonneux & toujours suspect, accoutumé à tendre des piéges, & à craindre pour lui les piéges qu'il avoit tendus, odieux aux autres & à lui-même, traînoit dans une triste retraite les misérables restes d'une vie qu'il avoit passée à troubler les autres, & à s'inquiéter lui-même. Dieu qui punit souvent les pécheurs par leurs propres péchés, le livra à ses chagrins & à ses soupçons ; & faisant du sujet de ses passions, la matière de ses supplices, permit qu'il fût déchiré par ses propres défiances ; & qu'après s'être fait craindre de tout le monde, il craignît tout le monde aussi. Il avoit la mort sans cesse devant les yeux, non pas pour s'y préparer, mais pour s'en défendre : quelque habile qu'il fût en l'art de feindre, il ne put dissimuler cette foiblesse. Plus touché du désir de conserver son autorité, que de l'appréhension de perdre son ame ; entrepre-

nant des pélérinages plutôt par timidité, que par pénitence; cherchant à ſe ſoutenir dans ſes frayeurs & à calmer ſa conſcience inquiète, par des dévotions ſuperſtitieuſes, & ſe faiſant contre la mort, comme un rempart d'images & de reliques de ces mêmes Saints qui l'ont ſi ſagement attendue, ou ſi généreuſement endurée, il cherchoit vainement tous les ſecours imaginables; & ne pouvant rien ſe promettre ni de l'art, ni de la nature, il ſe flattoit enfin de l'eſpérance d'une guériſon miraculeuſe.

O mors, quam amara eſt memoria tua homini pacem habenti in ſubſtantiis ſuis. *Eccleſ.* 41.

O mort, que ta mémoire a d'amertume pour ceux qui vivent dans les biens & dans les grandeurs de ce monde! Ce fut alors que ce Prince, après avoir invoqué tous les Saints du Ciel, eut recours à ceux de la terre, & que donnant tout pour ſon ame, ainſi que parle l'Ecriture, il envoya des Ambaſſadeurs juſqu'au fond des montagnes de la Calabre, pour obliger François à venir faire un miracle en ſa faveur, & à lui prolonger la vie. Un homme moins ſolide auroit cru qu'il falloit ſe hâter de recevoir un honneur qu'on rendoit à ſa réputation & à ſa vertu. Il auroit regardé la France comme un théâtre propre à faire éclater la gloire de Dieu, & par accident la ſienne propre. Il auroit porté le Roi à la juſtice & à la piété, mais il auroit tâché de gagner ſes bonnes grâces : il eût pris cette occaſion de mettre en crédit ſon nouvel inſtitut, & d'attirer la protection & les libéralités du Prince, en lui donnant au haſard des eſpérances d'une longue vie; & faiſant les affaires de Dieu & de ſa Religion, il n'eût pas négligé les ſiennes propres.

Il y a certains intérêts délicats, & certaines ambitions ſpirituelles que les dévots ne ſavent que trop accommoder avec la vertu? Leurs intentions ne ſont pas toujours ſi pures, qu'il n'y entre un peu de raiſon & de conſidérations humaines; & dans ce qu'il ſemble qu'ils font pour Dieu, ils ne laiſſent pas de donner quelque ſatisfaction à leur amour propre. François ne ſe mut par aucun de ces motifs. Ni les fatigues d'une longue pénitence, ni le déſir d'avancer ſon Ordre encore naiſſant, ni le plaiſir de ſe voir recherché par le plus grand Roi de la terre, ni la gloire d'aller annoncer aux grands du monde des vérités que le monde ne leur apprend pas; ni l'eſpérance d'avoir un grand Royaume pour ſpectateur de ſa vertu : rien ne l'éblouit, rien ne l'ébranle. Il ne marche pas ſans miſſion; il faut que le ſouverain Pon-

tiſe le lui commande, & qu'il mette à couvert toutes ſes vertus par l'obéiſſance.

Mais conſervera-t-il dans l'occaſion une ſi ſainte indifférence? Quand il verra la première tête du monde s'abaiſſer devant lui, ne ſera-t-il point attendri? N'aura-t-il pas quelques égards? N'apprendra-t-il pas dans la Cour au moins un peu de complaiſance? Sera-t-il venu de ſi loin pour déſoler un Roi qui ſe confie en ſon pouvoir & en ſa vertu; & s'il ne peut le guérir par un miracle, ne tâchera-t-il pas de le conſoler au moins de quelque eſpérance. Il ſe répand autour des trônes certaines terreurs qui empêchent de parler aux Rois avec liberté. Le reſpect qu'imprime leur majeſté, ferme la bouche à ceux qui en approchent; & la délicateſſe qu'ils témoignent en tant de rencontres, eſt une barrière invincible qu'ils mettent entre eux & la vérité. Comme ceux qui les environnent ne tiennent à eux ordinairement que par des intérêts de fortune, les uns craignent de les affliger, les autres cherchent à leur plaire; les plus gens de bien même les plaignent ſouvent, & ne peuvent, ou n'oſent les aſſiſter. Qu'il eſt dangereux qu'ils ne s'aperçoivent pas qu'ils ſont en péril, & qu'ils ne meurent comme ils ont vécu parmi la foule de leurs flatteurs ſans avoir penſé à leur ſalut, & ſans avoir connu la vérité.

François, comme un ami fidelle, & comme un prophète déſintéreſſé, lui annonce ſa mort, & non pas ſa guériſon. Sans être étonné de cette majeſté ſi fière; ſans prendre ces détours dont on ſe ſert communément pour rendre une triſte nouvelle plus ſupportable; ſans craindre le courroux d'un Roi, de qui la diſſimulation avoit rendu la flatterie des courtiſans preſque néceſſaire, & que la paſſion qu'il avoit de vivre, rendoit intraitable à quiconque l'oſoit avertir de ſa mort: François, dis-je, lui remontre non-ſeulement qu'il eſt mortel, mais encore qu'il eſt mourant; & qu'il eſt mourant ſans reſſource. Il lui imprime par ſes exhortations & par ſes paroles, une crainte ſalutaire des jugemens de Dieu, & un déſir efficace de ſon ſalut. Il lui fit entendre la vérité qu'il n'avoit guères entendue; plus puiſſant d'avoir apaiſé les agitations de ſon ame, que s'il eût guéri la langueur & les infirmités de ſon corps; & plus heureux de l'avoir mis en état de recevoir la miſéricorde de Dieu, que s'il l'avoit mis en état de conſerver plus long-temps ſon autorité parmi les hommes.

Quia morieris tu, & non vives. *Iſai* 38.

Plût au Ciel que dans cet aveuglement déplorable où nous vivons aujourd'hui, chacun de nous eût ſon prophète qui l'avertît des néceſſités de ſon ame ; qui dit à celui-ci, reſtitue ce bien mal acquis, & répare tes injuſtices; à celui-là, deſcends de cette place que tu occupes indignement, & ne demeure pas dans un miniſtère où tu t'es ingéré ſans vocation, & dont tu n'es pas capable : aux uns, retranchez de ce train qui ruine votre famille; aux autres, rompez ces liens qui vous attachent à l'iniquité. Mais ce Saint ne nous parle-t-il pas lui-même par ſa vie & par ſes exemples ? Son auſtérité ne condamne-t-elle pas nos ſenſualités & nos délicateſſes ? Son humilité ne nous reproche-t-elle pas tacitement notre luxe & nos vanités ? Sa ſimplicité & ſon enfance ſpirituelle, ne détruit-t-elle pas nos raffinemens & nos ſubtilités, pour nous diſpenſer de la Loi de Dieu ? Sa perſévérance ne fait-elle pas honte à nos inégalités & à nos inconſtances ?

Laiſſerons-nous à ſes enfans la ſucceſſion entière de ſes vertus ; & tandis qu'ils s'appliquent à tous leurs devoirs, & que fidelles dans leur vocation, exacts aux obſervances de leur diſcipline, aſſidus à l'oraiſon & à la prière, ils ſont les perpétuels imitateurs de leur Père ; nous contenterons-nous d'en être les ſimples admirateurs ? Imitons nous-mêmes ſes vertus, pour obtenir comme lui les récompenſes éternelles. *Au Nom du Père, &c.*

PANÉGYRIQUE
DE
SAINT THOMAS
APOTRE,

Prêché dans l'Egliſe de Saint Thomas du Louvre, à Paris, l'an 1675.

Thomas unus ex duodecim non erat cum eis, quando venit Jeſus.

Thomas, un des douze Apôtres, n'étoit pas avec eux, quand Jeſus leur apparut.

Ces paroles ſont tirées de l'Evangile ſelon S. Jean, *chap.* xx.

LORSQUE j'examine, ſur ce Texte de l'Evangile, l'état de ſaint Thomas dont je dois vous entretenir aujourd'hui; je me le repréſente d'abord comme un homme que Jeſus-Chriſt avoit choiſi lui-même, pour répandre dans le monde la lumière de ſes vérités naiſſantes, & les premières ardeurs de l'amour divin, qu'il y venoit établir. Il eſt au rang des Apôtres deſtinés à être les miniſtres de ſa parole, les témoins de ſes actions, les dépoſitaires de ſon eſprit, les compagnons de ſes travaux, les Interprètes de ſes volontés & de ſes myſtères : *Thomas unus ex duodecim.* Mais lorſque je vois *Joan.* 20
qu'il ſe ſépare de la compagnie de ſes frères, ennuyé de leurs charitables remontrances, prenant leur foi ſincère pour une foible crédulité, & traînant dans une ſolitude affectée ſes imaginations & ſes erreurs; niant opiniâtrément la Réſurrection de ſon Maître, & traitant d'illuſion & de menſonge la plus importante vérité de la Religion : J'y trouve un pécheur, & je n'y connois point d'Apôtre : *Non erat cum eis.*

Je ne découvre en lui aucune trace de cet eſprit apoſtolique. Ses lumières ſont éclipſées; ſa charité refroidie, ſa foi non-ſeulement chancelante, mais preſque éteinte. Toute- *Ibid.*

fois l'Evangile en termes formels, lui conſerve encore ſon rang. *Thomas unus ex duodecim.* Je tremble, & je me conſole tout enſemble : Je trouve ici des principes d'humiliation, & des ſujets de confiance : Je vois qu'un Apôtre devient infidelle ; je vois qu'un infidelle eſt encore Apôtre ; & que lors même qu'il dit : *Je ne croirai point*, il ne perd ni ſa vocation ni ſon caractère.

Si je ſuis ſurpris de ſon peu de foi, j'admire en même-temps la miſéricorde de Jeſus-Chriſt. Il ſemble qu'il n'ait gardé les cicatrices de ſes plaies, que pour ranimer la foi mourante de S. Thomas. Il ſe rabaiſſe, par une douce condeſcendance, aux déſirs indiſcrets & injurieux de cet incrédule ; & lui montrant ſes mains, ſes pieds, ſon côté, il lui donne, & à toute l'Egliſe en ſa perſonne, des preuves ſenſibles de ſa réſurrection. Ce qui me donne lieu de vous faire voir aujourd'hui.

Diviſion. 1°. Les foibleſſes de S. Thomas.

2°. Les miſéricordes de Jeſus-Chriſt.

La conduite du Diſciple dans ſon incrédulité.

La conduite du Maître dans la converſion du Diſciple.

Ce ſeront les deux parties de ce diſcours ; après que nous aurons imploré le ſecours du Saint-Eſprit par l'interceſſion de Marie. AVE MARIA.

I. PARTIE. C'EST une étrange manière de faire l'éloge des Saints, que de le former ſur les péchés qu'ils ont commis. Il ſemble qu'il ne faudroit recueillir de leurs actions, que celles qui peuvent nous ſervir d'exemple, & qu'on devroit oublier leurs foibleſſes quand ils ſont parvenus à la ſainteté. Pourquoi mêler des ombres qui diminuent l'éclat de ces aſtres brillans ? Pourquoi rouvrir des plaies que la grâce de Jeſus-Chriſt a fermées ? & pourquoi blâmer en ce monde, ces ames pures & ſaintes, que Dieu a louées, & qui louent Dieu dans l'éternité. Mais auſſi pourquoi dérober aux yeux des fidelles, des repréſentations de la miſéricorde du Seigneur ? Pourquoi ne dire pas que des Saints ont été pécheurs, pour faire voir que c'eſt la grâce de Jeſus-Chriſt qui les a ſanctifiés ? & pourquoi ne découvrir pas leurs plaies, pour faire honneur au ſouverain Médecin qui les a guéries ?

Ne craignons donc pas, MESSIEURS, d'avouer que ſaint Thomas fût pécheur. Ne diſſimulons pas ſa chute, de peur de faire tort à la bonté de celui qui l'a relevé. Il doute de la

vérité des myſtères de ſon Maître, & le bleſſe, pour ainſi dire, à l'endroit qui lui eſt le plus ſenſible, je veux dire à ſa réſurrection, d'où ſe tire la preuve la plus eſſentielle de ſa divinité. Trois choſes, ſelon ſaint Paul, dans ſon épître aux Romains, ont fait connoître que Jeſus-Chriſt étoit Dieu, ſa puiſſance, ſa ſainteté, ſa réſurrection. Il a montré ſa puiſſance par les miracles qu'il a faits; il a fait connoître ſa ſainteté par les vertus qu'il a pratiquées; il a fait éclater ſa gloire & ſa majeſté par ſa réſurrection, avec cette différence pourtant, que ſa puiſſance a été cachée ſous les voiles de nos foibleſſes; que ſa ſainteté a été couverte ſous les apparences du péché; mais que ſa divinité s'eſt entièrement manifeſtée dans ſa réſurrection, & que ſortant du tombeau tout glorieux & tout immortel, il a fait le plus grand coup de ſa puiſſance, donné la plus grande preuve de ſa ſainteté, & poſé le plus ſolide fondement de ſa Religion. Car s'il n'y a point de réſurrection, il n'y a point d'immortalité; s'il n'y a point d'immortalité, il n'y a point de Juſtice; s'il n'y a point de Juſtice, il n'y a point de Providence, s'il n'y a point de Providence, vous détruiſez la divinité. Or, Jeſus-Chriſt venoit de confirmer toutes ces vérités par ſa réſurrection: ſa grandeur, puiſqu'il eſt reſſuſcité par ſa propre vertu: ſa juſtice, puiſque ſa gloire eſt une récompenſe de ſes ſouffrances: ſa Providence, puiſqu'il nous deſtine une bienheureuſe immortalité, & nous aſſure notre réſurrection par la ſienne. Auſſi il ſemble qu'il ait réduit tout l'Evangile & tout le témoignage de ſes Apôtres à la publication de ce ſeul myſtère, & qu'il ait fondé leur miſſion ſur cette ſeule vérité. Jugez du péché de cet Apôtre par toutes les vérités qu'il bleſſe, & par l'injure qu'il fait à Jeſus-Chriſt.

Qui prædeſtinatus eſt Filius Dei, in virtute, ſecundum ſpiritum ſanctificationis, ex Reſurrectione mortuorum Jeſu Chriſti. *Rom.* 1.

Teſtem Reſurrectionis ejus nobiſcum fieri unum ex iſtis. *Act.* 1.

Il détruit cette ſainte ſimplicité de la foi, qui ne demande qu'à ſe ſoumettre à l'autorité & à captiver ſon eſprit & ſa volonté ſous le poids de la parole divine, ſans vouloir pénétrer le fond des myſtères, & ſans entrer dans des diſcuſſions vaines & curieuſes. Tertullien remarque qu'il y a cette différence entre la religion des Payens, & celle des diſciples de Jeſus-Chriſt: que la religion des payens ne formoit qu'une foi tumultueuſe, & ne tiroit ſon autorité & ſa vénération que des pompes extérieures, de l'appareil de leurs ſacrifices, de la profuſion de leurs encens. La magnificen-

ce, la terreur, la surprise les rendoient crédules ; & leurs esprits voulant être frappés de grandes images sensibles, ils ne croyoient qu'autant qu'ils admiroient. Les Chrétiens agissent d'une manière bien différente : ils ne croient pas, parce qu'ils admirent ; ils admirent parce qu'ils croient : ils ne cherchent pas à satisfaire leur curiosité, ils veulent exercer leur foi ; ils laissent aux philosophes à chercher les raisons, & aux ames grossières à désirer de voir les vérités qu'on leur propose.

Cette simplicité est fondée sur le respect qu'ils ont pour Dieu, & sur la déférence qu'on doit avoir pour sa parole. Ils savent que l'esprit doit être soumis à tout ce que le Seigneur dit, comme la volonté doit être sujette à tout ce qu'il commande ; & que comme on doit réprimer ses inclinations, pour obéir à la loi de Dieu ; on doit combattre ses sentimens & ses répugnances, pour acquiescer à ses vérités. Ce n'est pas que la foi n'ait son raisonnement & sa prudence, & qu'encore qu'elle s'élève au-dessus de la raison, elle ne doive, comme remarque saint Bernard, avoir sa raison elle-même, sur laquelle elle fonde la sincérité de la doctrine qu'elle a reçue. Mais son raisonnement ne détruit pas sa simplicité, parce qu'elle réduit tout à ce seul principe de l'Apôtre : *Je sai à qui j'ai cru.* Je n'établis pas ma foi sur la pénétration de mon esprit, mais sur l'autorité de Dieu, qui ne peut ni tromper, ni être trompé. La vérité que je ne découvre pas, est enveloppée dans son principe. Bien-loin de la chercher hors de Dieu, par les efforts impuissans de mon esprit, je l'adore dans le sein de Dieu, où elle subsiste, quoiqu'elle y soit invisible & cachée aux yeux des hommes.

Scio cui credidi. 2. *Tim.*

Que saint Thomas étoit éloigné de cette saint simplicité de la Foi ! Il veut que Jesus-Christ paroisse ; que tout glorieux qu'il est, il montre encore les marques de ses souffrances. Il se défie de ses Frères : que dis-je ? de lui-même ; du Fils de Dieu : il ne veut croire que ses yeux ; il se défie de ses yeux mêmes ; il craint qu'il n'y ait encore quelque illusion à cette entrevue, & que ce qu'il verra ne soit un fantôme. Il veut employer le sentiment le plus immédiat & le plus grossier ; toucher J. C. de sa propre main ; chercher les places des clous encore empreintes sur sa chair sacrée, & sonder jusqu'à l'ouverture de son côté. Que l'incrédulité est embarrassante ? Il lui faut des miracles qui frappent l'imagination & les sens.

Nisi videro fixuram. clavorum. ... Et mittam digitum meum in locum clavorum, non credam. *Joan.* 20.

Mais la Foi eſt ſimple ; & comme dans la morale une action de Jeſus-Chriſt eſt un exemple complet pour la conduite ; une parole de ſon Evangile eſt une loi complette pour la créance, indépendamment des ſignes & des miracles.

Cependant, combien y a-t-il de Chrétiens qui croient & qui ne ſuivent pas leur Foi ? Les Myſtères ſont trop ſombres & ne les touchent pas aſſez ; ils voudroient des miracles. S'ils voyoient le Ciel s'entr'ouvrir, & deſcendre du ſein de la Gloire un de ces Eſprits Bienheureux que Dieu envoie pour l'exécution de ſes ordres & pour le ſalut des fidelles, que leur eſpérance ſeroit animée ! S'il ſortoit du fond du Sanctuaire une lumière qui perçât les Tabernacles, & que Jeſus-Chriſt parût rayonnant dans une Hoſtie, avec quel reſpect ſeroient-ils proſternés aux pieds des Autels ! quel zèle n'auroient-ils pas contre ceux qui profanent les lieux ſaints ! On entend ſouvent des gens du monde qui diſent : Il ne me faudroit qu'un miracle, & je ſerois converti pour toute ma vie. Ils ſe trompent, & ne ſavent ce que c'eſt que converſion. Ils s'imaginent qu'il ſuffit de connoître qu'il y a un Dieu, & de lui rendre certains hommages que les Payens rendoient à leurs idoles. Leur imagination ſeroit frappée de ce ſpectacle, mais cette légère impreſſion ne paſſeroit pas juſqu'au cœur. Ils admireroient la puiſſance de Dieu, mais ils n'avanceroient pas davantage dans ſa charité : ils ſeroient plus convaincus, mais ils ne ſeroient pas plus convertis ; & puiſque ni l'autorité des Ecritures, ni l'inſtinct, ou les ſentimens intérieurs de la conſcience, ni la prédication de l'Evangile, ni les inſpirations du Ciel ne les réduiſent pas à croire ; l'impreſſion d'un miracle ſeroit bientôt effacée. Il faudroit le renouveler à chaque action qu'ils feroient, & le déſir d'en voir eſt un prétexte ou un ſoulagement qu'ils cherchent à leur dureté, & non pas un remède & un ſecours qu'ils déſirent pour la perfection de leur foi.

Mais revenons à l'incrédulité de l'Apôtre : non-ſeulement il renonce à la ſimplicité de la foi, mais encore il perd la béatitude de la foi. Dieu nous a créés pour tirer de nous un hommage raiſonnable dans le culte qu'il nous a preſcrit, il a été néceſſaire qu'il ſe fît connoître lui-même. Ni la raiſon ni la philoſophie ne peuvent nous porter juſqu'à un point de connoiſſance de Dieu, qui ſoit le fondement d'un culte véritable & légitime. Il a fallu que Dieu même nous ait marqué

l'ordre & les règles de nos devoirs, & qu'il nous ait donné lui-même la connoiſſance de ſa vérité. Il avoit autant de voies de ſe découvrir à l'eſprit, que l'eſprit a de fonctions & de manières de connoiſſance. Il pouvoit ſe ſervir du ſoupçon, de la perſuaſion, de l'opinion, de la ſcience, ou de la Foi. Le ſoupçon eſt une légère impreſſion d'eſprit, un ſentiment de haſard, une demie lumière, & la moins noble des opérations de l'entendement. La perſuaſion eſt un conſentement de l'eſprit, par une croyance purement humaine, qui n'étant appuyée que ſur la parole des hommes foibles & trompeurs, a très-peu d'autorité. L'opinion eſt une connoiſſance douteuſe, qui n'eſt pas ſans apparence & ſans fondement, mais qui n'a point de certitude. La ſcience eſt une connoiſſance claire & certaine, mais elle eſt ſujette à l'orgueil; & comme elle a de l'évidence, elle ne peut avoir le mérite de la ſoumiſſion. Il reſte la foi qui eſt la plus noble de toutes les connoiſſances, parce qu'elle a l'autorité de la révélation, les raiſons & les fondemens de l'opinion, la certitude de la ſcience, & la gloire de déférer à ce que Dieu dit dans ſes Ecritures. Voilà l'eſprit de la foi qui fait les Bienheureux ſur la terre, comme la viſion fait les Bienheureux dans le Ciel.

In columna nubis per diem: in columna ignis, per noctem. *Nom.* 14.

C'eſt cette colonne de nuée dont parle l'Ecriture, qui s'obſcurcit le jour & qui éclaire la nuit. C'eſt ce mélange ſacré de ténèbres & de lumières, de vérités infaillibles & de preuves peu ſenſibles. C'eſt cette énigme dont parle ſaint Paul, qui enveloppe des ſens éternels que l'eſprit humain ne ſauroit réſoudre. C'eſt enfin cette vérité qui étant révelée, fait la joie & la félicité des Saints dans le ciel, & qui étant encore ſous les voiles, fait l'eſpérance & la félicité des Saints ſur la terre. C'eſt par cette raiſon que J. C. fait ce reproche à ſon Apôtre: Vous avez vu, vous avez touché pour croire. Vous devez à vos yeux & à vos mains ce que vous avez pu devoir à ma ſeule parole. Vous avez acquieſcé à une vérité viſible & palpable: c'eſt une curioſité, ce n'eſt pas une dévotion. Jouiſſez de ma paix & de la grâce que j'ai bien voulu vous faire; mais laiſſez les récompenſes à ceux qui ont cru ce qu'ils n'ont pas vu, & qui déférant à la force de ma parole, malgré la contradiction de leur raiſon & de leurs ſens, font profeſſion publique d'une vérité, qui n'eſt pas certainement inconnue, & qui eſt pourtant incompréhenſible.

Mais où conduit l'incrédulité, & quelle eſt ſa fin ordinaire ? eſt va juſqu'à perdre tous les ſentimens de la foi, & à dire, *Je ne croirai pas.* C'eſt la remarque de S. Chryſoſtôme ſur le ſujet de S. Thomas. Non-ſeulement il dit aux Diſciples : Je ne vous crois pas, mais il aſſure qu'abſolument il ne croira pas. Non-ſeulement il récuſe leur témoignage, il rejette même le myſtère, & ne croit pas la Réſurrection de Jeſus-Chriſt. Non credam.

Que j'ai pitié de ces impies, qui faiſant gloire de douter de tout, croient avoir bien raiſonné, quand ils diſent avec un air & une gravité de philoſophes : Nous naiſſons tous pour mourir, qui ſait ſi nous mourons pour reſſuſciter ? Nos pères ont paſſé, & nous paſſerons comme eux ſans eſpérance de retour. On parle de l'enfer & du paradis depuis tant de ſiècles, en eſt-il revenu quelqu'un depuis qu'on en parle ? Si l'on veut nous perſuader la réſurrection, qu'on ouvre les tombeaux, & qu'on nous la faſſe prêcher par des hommes reſſuſcités. Là-deſſus ils raiſonnent, ils doutent, ils déterminent de leur propre autorité, qu'il ne reſte rien de nous après notre mort ; que le tombeau renferme les dépouilles de l'homme entier, & que le dernier ſoupir d'un mourant qui épuiſe les forces du corps, exhale les reſtes de l'ame.

Que faire ? faut-il leur tenir des miracles tout prêts ? faut-il faire ſortir du fond des enfers des voix terribles pour les effrayer ? faut-il raſſembler les oſſemens épars, & du creux des tombeaux évoquer des ames, avec des marques viſibles de leurs ſupplices ? Non, je ne veux que leur repréſenter la réſurrection de Jeſus-Chriſt, appuyée ſur le témoignage irréprochable d'un Apôtre incrédule, & opiniâtre comme eux. S'il leur reſte quelque raiſon, ils verront que les membres d'un chef vivant doivent être vivifiés. Que s'ils ne croient pas la réſurrection de Jeſus-Chriſt, quel miracle pourront-ils croire ? Feront-ils difficulté de démentir leurs yeux, eux qui étouffent tous les ſentimens de la raiſon ? S'ils prennent l'Evangile pour une fable, ils prendront l'apparition des morts pour une illuſion ; & l'on peut dire d'eux ce qu'Abraham diſoit à un réprouvé à qui ils reſſemblent : *S'ils ne croient ni Moyſe ni le Prophètes, ils ne croiront non plus les morts.* Ils connoîtront un jour, mais trop tard, l'erreur où ils ſont, & ils éprouveront cette vérité, qui leur paroît ſi difficile à croire. Si Moyſem & Prophetas non audiunt, neque ſi quis ex mortuis reſurrexerit, credent. *Luc.* 16.

Mais je ne vois pas que je parle à des Chrétiens, qui ſavent qu'il y a un Dieu qui veille ſur leurs actions ; qui le

reconnoiſſent pour le maître de leur conduite ; qui recevront de l'équité de ſes Jugemens leur bonheur ou leur malheur éternel, & qui ont en horreur l'impiété & les impies. Il eſt juſte d'avoir cette indignation pour le péché, mais les Apôtres nous enſeignent qu'il faut avoir quelque pitié du pécheur. Ils voient un de leurs frères qui s'élève contre la vérité, qui ſe rit de leurs témoignages, qui ſcandaliſe l'Egliſe naiſſante ; ils ne les chaſſent point de leur ſociété ; ils ne lancent pas contre lui des anathêmes ; ils ne l'aigriſſent point par des reproches amers, ni par des corrections indiſcrètes ; ils paſſent légérement ſur la faute d'autrui, & s'arrêtent ſur les leurs propres ; & plaignant l'état miſérable où il eſt, ils voient le danger où ils ſont eux-mêmes, ſi Dieu ne les ſoutient par ſa grâce.

Je ne puis que je ne déplore ici l'injuſtice de ceux qui faiſant une profeſſion extérieure de vertu, ſe ſcandaliſent de tout ; ſe récrient au ſeul nom d'un péché groſſier ; s'éloignent des pécheurs par mépris & par orgueil, en inſultant à leur foibleſſe : s'applaudiſſent cependant au-dedans d'eux-mêmes ; & ſe donnent des atteſtations de bonne conſcience, diſant ſans ceſſe dans leur cœur : Je ne ſuis pas comme celui-ci, je ne ſuis pas comme celle-là. Il y a je ne ſai quelle malignité en nous, qui nous applique aux défauts d'autrui, & qui nous détourne des nôtres. On entre dans le détail de la conſcience des autres, & on étouffe les ſentimens de la ſienne propre : on fait toujours le procès aux autres, & l'on ſe pardonne toujours. J. C. au contraire n'abandonne pas ſon Apôtre, il le cherche pour le ramener, il vient pour guérir ſa foibleſſe ; & connoiſſant juſqu'où va ſa dureté, il le réduit à la foi de ſes myſtères par ſa préſence viſible, & par les mouvemens inviſibles, de ſa grâce. C'eſt la ſeconde Partie.

II. Diviſion. Il me ſemble, MESSIEURS, qu'étonnés de la foibleſſe & de l'incrédulité de S. Thomas, vous me demandez d'abord, pourquoi J. C. a-t-il abandonné ſes Apôtres à leur peu de foi, & à leurs propres ſens ? Pourquoi ne les a-t-il pas rendus Saints ? Pourquoi laiſſa-t-il ſi long-temps leur vocation imparfaite ? Pourquoi ſouffrit-il des défauts en ces hommes choiſis qu'il honoroit de ſon amitié ? Que n'avoit-il détruit lui-même dans ſes Diſciples tous ces ſentimens indignes du maître & contraires à ſa doctrine ? Miracle à faire, de peu d'éclat à la vérité, mais plus néceſſaire & plus utile que beaucoup d'autres.

L'Ecriture Sainte & les Pères nous donnent plusieurs raisons de cette conduite de Jesus-Christ : la première, c'est qu'il a voulu que ceux qu'il avoit choisis par une grâce particulière, fussent aussi humbles dans leurs cœurs, qu'ils étoient élevés par son choix, & leur apprendre non-seulement par ses paroles, mais encore par leur propre expérience ces premières maximes du christianisme : qu'il ne faut point se confier en sa propre vertu, comme si l'on étoit capable d'accomplir toute justice : qu'il faut prier & veiller sans cesse : que comme on ne peut commencer sans le Seigneur, on ne peut s'avancer ni se perfectionner sans sa grâce : de sorte qu'il faut vivre avec confiance, mais avec crainte, entre sa miséricorde & ses jugemens, afin que ceux qu'il laisse tomber reconnoissent leur foiblesse, & que ceux qu'il soutient ou qu'il relève, louent sa bonté, & que les uns soient humiliés par leurs chutes, & que les autres en soient instruits & étonnés.

La seconde raison, c'est pour encourager les pécheurs qui veulent entrer dans les voies de la pénitence, afin qu'ils tirent de ces exemples, non pas une injuste présomption, mais une timide confiance, & qu'ils animent leur foi par les préjugés, non pas en se relâchant par l'espérance de l'impunité, ou d'une conversion assurée, mais en travaillant à se relever par la connoissance de la miséricorde de Dieu. La troisième raison, c'est qu'il a permis quelquefois que ceux qu'il avoit choisis pour être les Pasteurs de son Eglise, soient tombés dans le péché, afin que le souvenir de leur chute leur inspirât la douceur & la compassion, pour ceux qui leur seroient un jour soumis ; qu'ils appriſſent à communiquer aux autres la grâce dont ils ont eu besoin eux-mêmes, & qu'usant d'une sage condescendance, sans blesser toutefois les règles de la justice, il conduisissent les foibles par les voies de la charité, & se gardassent bien de rompre le pont de la miséricorde de Dieu, par lequel ils ont passé eux-mêmes, pour me servir des termes de saint Augustin.

Jesus-Christ vouloit tirer encore un autre avantage de l'incrédulité de S. Thomas, c'étoit l'établissement de la foi de sa résurrection. La providence aveugle des hommes use mal presque de tous les biens : elle tourne la religion en hypocrisie, la science en curiosité, l'humilité en orgueil, l'espérance en présomption ; & convertissant les vices en vertus, les vertus en vices, elle réduit à ses mauvaises fins les choses

mêmes les plus saintes. Mais la Providence de Dieu tire au contraire des biens de tous les maux, en les rapportant à l'exécution de ses desseins; & détournant par des voies secrètes la malice des hommes, il établit quelquefois par elle ses vérités & ses mystères. C'est ce qui a fait dire à saint Grégoire, que l'incrédulité de saint Thomas avoit été plus avantageuse à l'Eglise, que la foi des autres Apôtres.

Mais ne cherchons pas davantage les intentions de Jesus-Christ, admirons sa charité à l'égard de ce disciple égaré. Il ne l'abandonne pas dans sa foiblesse, il le cherche avec soin. Il se présente à d'autres, afin de disposer celui-ci à la foi par leur témoignage. Il se présente à lui-même, afin de le ramener charitablement, & de le convaincre par ses propres yeux; pour nous apprendre qu'il faut aller au-devant des pécheurs & qu'il n'y a point de véritable Pontife, que celui qui sait compatir aux infirmités. Il le corrige avec douceur, & lui pardonne de bonne grâce; il ménage sa réputation, & le reprend dans la maison *porte fermées*. Comme sa faute n'étoit connue que des Apôtres, il ne lui en parle qu'en leur présence. Ce n'est pas par de longs discours, par des plaintes aigres, ou par des reproches amers qu'il le réduit à la soumission, trois mots d'exhortation, plutôt que de réprimande, réveillent dans le cœur de Thomas, la foi & la charité presque éteinte. Pasteurs indiscrets, qui donnez moins à votre jugement qu'à votre humeur & à votre zèle, qui pour faire valoir votre autorité, rendez vos réprimandes rudes & publiques; qui vous répandez en paroles pour grossir les défauts d'autrui; & qui vous emportant contre les pécheurs, blessez souvent non-seulement la charité, mais encore la justice, & méritez la correction, lors même que vous la faites, apprenez de Jesus-Christ à être doux & humbles de cœur.

Januis claufis.

Stetit in medio.

Noli esse incredulus.

Pour condescendre aux désirs bizarres de cet Apôtre, il lui montre ses plaies, & lui ouvre les entrailles de sa miséricorde. *Vois*, lui dit-il, *mes mains & mes pieds, & remarque la place de clous*, comme s'il disoit : Ce sont les signes de mes souffrances, ce seront les motifs de ta conversion. J'ai reçu ces plaies dans mon corps mortel pour tous les hommes, je les garderai pour toi dans mon corps impassible : dans ma mort elles ont servi de remède au monde ; dans ma résurrection elles guériront ton infidélité ; dans le temps de mes souffrances elles furent le prix de la Rédemption uni-

Joan. 20.

verſelle ; dans le temps de mon immortalité & de ma gloire, elle ſeront le prix de ton ſalut. Il lui ordonne de porter ſa main dans ſon côté & dans ſon cœur, ſanctuaire de la Divinité, porte ouverte de la miſéricorde, fournaiſe du divin amour. Du même endroit d'où ſont ſortis les Sacremens, les biens ſpirituels, & les richeſſes de la grâce de Jeſus-Chriſt, ſortirent l'amour, la foi & le zèle de ſaint Thomas.

Quels furent en cette occaſion les mouvemens de ſon ame ? la grâce ouvre les yeux de cet incrédule, il reconnoît ſon orgueil, ſon irrévérence, ſon obſtination : & d'une voix cent fois interrompue de ſoupirs, il pouſſe à demi ces paroles, que ſon cœur preſſé de ſon repentir & de ſa douleur, étouffe preſque dans ſa bouche : *Mon Seigneur & mon Dieu* ! Il voit par la Foi les cauſes ſecrètes de ſon ſalut, les motifs de la charité de Dieu dans la réconciliation des hommes, les dimenſions de ſa miſéricorde qu'il vient d'éprouver, les conduites de ſa grâce qu'il a ſenties en lui-même ; & touché des ſentimens d'une profonde reconnoiſſance, il s'écrie : *Mon Seigneur & mon Dieu* ! Il rappelle dans ſa mémoire toutes les actions, toutes les paroles de Jeſus-Chriſt, toute les grâces qu'il en a reçues. Ce ſont autant de traits de flammes, qui purifient dans ſon cœur ſon ingratitude & ſa lâcheté, & qui l'embraſant de l'amour de la vérité, tirent de lui cette confeſſion tendre & fervente : *Mon Seigneur & mon Dieu* ! Il s'élève au-deſſus de lui-même, il a ouï, il a vu, il a touché : il porte ſa converſion au-delà de tout ce qu'il a pu ſentir ; & confeſſant la Divinité de Jeſus-Chriſt, il s'écrie : *Mon Seigneur & mon Dieu* ! comme s'il eût dit : Je n'ai plus de Maître que vous, je me quitte moi-même avec mon propre Sang ; plus de lumières que les vôtres, plus de parole que pour rendre témoignage à la vérité, ou pour condamner mon infidélité paſſée ; plus de travail que pour annoncer par-tout cette Foi que j'ai violée ; plus de déſir que de vous plaire, après vous avoir ſi lâchement offenſé. *Mon Seigneur & mon Dieu* !

Il eſt le premier qui confeſſe abſolument Jeſus-Chriſt Dieu dans l'Evangile. Pluſieurs l'ont reconnu pour Fils de Dieu. *Vous êtes le Chriſt, Fils de Dieu vivant*, c'eſt la confeſſion de ſaint Pierre, *Vous êtes le Fils de Dieu*, dit Natanaël. *J'ai cru que vous êtes le Chriſt, Fils de Dieu vivant*, c'eſt ainſi que parle la ſainte Hôteſſe de Jeſus-Chriſt : *Vraiment cet*

Matth. 16. *Joan* 1. *Joan.* 11. *Marc.* 15.

Homme étoit le Fils de Dieu, s'écrie le Centenier : ce ſont des confeſſions par conſéquence, parce que le Fils naturel de Dieu doit être Dieu ; mais ſaint Thomas le confeſſe expreſſément. Il a vu & il a cru, ſingulier entre les Fidelles, & le plus croyable des croyans. Il peut prouver la Foi de la Réſurrection du Fils de Dieu, comme ſaint Jean veut prouver celle de ſa Paſſion. Il a joint la viſion à la créance, la conſolation de la vue, au mérite de la ſoumiſſion, les évidences des yeux aux obſcurités de la Foi ; & fortifié par cette double confiance, il a connu, il a cru *ſon Seigneur & ſon Dieu.*

Deus meus. Et qui vidit teſtimonium perhibuit. *Joan.* 19.

Il me ſemble que je le voi, après avoir reçu le Saint-Eſprit, courir avec ferveur juſqu'aux extrémités du monde, inſtruire les Parthes, les Mèdes, & les Indiens, ſans craindre ni les chaînes, ni la mort même. Les naufrages, les trahiſons, les calomnies, l'oppoſition des Lois & des Magiſtrats, la contradiction des peuples barbares, rien ne l'ébranle. Il prêche par-tout ce qu'il a nié, & dit par-tout, comme un autre Apôtre, au ſens de la Lettre : *Nous témoignons ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nos mains ont touché.* N'aurois-je pas ſujet de dire avec ſaint Chryſoſtome. Pourquoi faut-il que ſon péché nous ſoit ſi connu, & que ſes vertus ne ſoient pas connues ? C'eſt ainſi que la providence de Dieu ſe plaît quelquefois à cacher les actions des Saints, ſoit qu'il ſe réſerve à lui ſeul la gloire de leurs bonnes œuvres, dont il a été le principe, & qu'il retienne dans ſon ſein ceux qu'il a choiſis pour être à lui éternellement ; ſoit pour nous apprendre qu'il n'y a rien de ſolide dans la réputation des hommes, & qu'il n'y a que la vérité de Dieu & le jugement qu'il fait de nous, qui demeurent éternellement.

Joan. 1. *Ep.* 1. *c.* 1.

Que ne puis-je vous découvrir tous les myſtères de ſa vie pénitente & laborieuſe ? Que ne puis-je tirer ce voile qui couvre tant de grands exemples, & vous montrer des Idoles renverſées par un mouvement de ferveur & de zèle : des Idolâtres gagnés par des actes d'une douceur & d'une patience Evangélique : des miracles opérés pour confirmer la Foi qu'il prêchoit aux peuples, des Egliſes établies par ſes inſtructions & par ſes ſoins, & une infinité d'ames conduites à Dieu par ſon miniſtère. Mais tant d'actions ſaintes ſont perdues en Dieu, & n'ont été écrites que dans le Livre de Vie. Il nous en reſte encore aſſez, ſi nous voulons penſer à

notre

notre converſion. Suivons l'exemple de ſa Foi ; nous n'avons peut-être que trop ſuivi celui de ſon aveuglement.

Vous voulez être juſtifiés comme lui : mais apprenez que comme lui & comme tous les Juſtes, il faut vivre ſelon la Foi, ſuivant cette parole de ſaint Paul. Qu'eſt-ce que vivre ſelon la Foi ? c'eſt penſer comme la Foi nous ordonne : c'eſt juger des choſes grandes ou petites, utiles ou inutiles, juſtes ou injuſtes, non ſelon nos caprices, nos déſirs & nos inclinations humaines & corrompues, mais ſelon les règles de la parole de Dieu, & ſelon les Lois de l'Evangile. C'eſt régler nos craintes, nos eſpérances, nos joies, nos triſteſſes, nos amitiés, nos haines ; non ſelon le goût dépravé de notre cœur corrompu, mais ſelon les lumières de Dieu & de ſa vérité, qui doit éclairer toutes nos penſées, former tous nos deſſeins, animer tous nos déſirs, & conduire toutes nos entrepriſes. Juſtus ex fide, vivit. *Rom.* 1.

Mais les objets viſibles m'entraînent, direz-vous, le monde étouffe ma Religion : je ne puis preſque plus croire : je renoncerai à tous mes plaiſirs, ſi Dieu me donne la Foi comme je ſouhaite. Et moi je vous dis que vous aurez bientôt la Foi telle que vous la ſouhaitez, ſi vous renoncez à vos plaiſirs : Quittez ces vains amuſemens, qui vous rempliſſent l'eſprit, & Dieu vous le remplira des lumières de ſa connoiſſance. Vous voulez guérir de votre infidélité, commencez à dompter les paſſions qui la cauſent. Vous connoiſſez votre impuiſſance, & vous ne penſez pas à vos devoirs ; commencez à croire par le cœur, & vous croirez bientôt par l'eſprit. Mais Dieu ne vous a déjà que trop excités, ſi vous n'étiez retenus par votre molleſſe : reconnoiſſez votre ingratitude, recourez à Jeſus-Chriſt comme à l'auteur du ſalut, & au conſommateur de la Foi : & faites par votre fidélité & par votre zèle dans ſon ſervice, qu'il veuille bien être votre récompenſe dans le Ciel, où vous conduiſe *le Père, le Fils, & le Saint-Eſprit.*

PANÉGYRIQUE

DE

SAINT IGNACE

DE LOYOLA,

Préché dans l'Egliſe de Saint Louis des Pères Jéſuites, en préſence de la Reine, le 31 Juillet 1679.

Fuit magnus ſecundùm nomen ſuum, maximus in ſalutem electorum Dei, expugnare inſurgentes hoſtes.

Il fut grand ſelon le nom qu'il portoit, très-grand pour le ſalut des Elus de Dieu, capable de vaincre les ennemis qui s'élevoient contre lui.

Au Livre de l'Eccléſiaſtique, *chap.* XLVI.

MADAME,

Ce ſont les louanges que Dieu donne dans ſes Ecritures à ce vaillant & ſage Capitaine, qui fit tomber au bruit de ſes fatales trompettes, les murs de l'orgueilleuſe Jéricho, qui ſuſpendit le cours du ſoleil, pour en faire le témoin & le ſpectateur de ſa victoire, & qui malgré les efforts de tant de puiſſances ennemies, conduiſit Iſraël juſqu'à la poſſeſſion de ſon héritage. Ce ſont les louanges qu'appliquoit autrefois un Souverain Pontife à ſaint Ignace, qui brûla du déſir d'étendre le règne de Jeſus-Chriſt, qui triomphant du monde & de l'enfer, conduiſit les Elus dans la jouiſſance de leur

ſalut éternel, & de qui les enfans, ſous le nom & ſous les auſpices de Jeſus-Chriſt, vont porter les lumières de la Foi ſous l'un & ſous l'autre hémiſphère.

C'eſt de ce Saint, MADAME, que j'entreprends aujourd'hui de faire l'éloge. L'Eſpagne ſous le règne de vos Pères le vit naître : la France où vous régnez l'éleva : le Ciel où vous aſpirez le poſsède ; & l'Eſprit de Dieu qui le ſanctifia par la pauvreté & par l'humiliation, eſt le même qui vous ſanctifie dans la grandeur & dans les richeſſes. La gloire d'une auguſte naiſſance, l'éclat d'une brillante couronne, attirent moins ſur Votre Majeſté, les yeux & la vénération des peuples, que les pratiques édifiantes d'une piété conſtante & ſolide. Elevée ſur le trône, & preſque toujours proſternée devant les Autels, vous rendez à Jeſus-Chriſt que vous adorez, de grands hommages, & vous donnez aux hommes qui vous admirent, de grands exemples. La grandeur qui ne ſert d'ordinaire qu'à entretenir le faſte, & à donner plus de liberté aux paſſions, ne vous ſert que pour donner plus d'étendue à la vertu, & plus de crédit à la Religion. Les jours entiers ſuffiſent à peine à la ferveur de vos oraiſons ; & toujours occupée du déſir d'être humble & fidelle Chrétienne, vous n'avez preſque pas le temps de penſer que vous êtes Reine. Dans ces Temples ſacrés où vous habitez plus ſouvent que dans vos Palais, quelles grâces n'attirez-vous pas ſur vous ! quelles proſpérités n'attirez-vous pas ſur tout ce Royaume ! Ces larmes que vous avez verſées aux pieds des Autels, ont fait croître ces lauriers ſi frais, dont Dieu a couronné le Roi votre époux. Vous prépariez par vos prières les victoires qu'il remportoit par ſa valeur & par ſa prudence ; & le Ciel béniſſant & vos ſouhaits & ſes deſſeins au même temps, vous aviez à peine achevé de former vos vœux, qu'il vous obligeoit à lui rendre vos actions de grâces.

Puis donc que je me trouve engagé à vous parler aujourd'hui des vertus & de la gloire de ſaint Ignace, je prétends vous faire voir MESSIEURS.

1°. Quelle fut ſa ferveur dans ſa pénitence.
2°. Quel fut ſon zèle pour le ſalut du prochain.
3°. Quel fut ſon courage pour réſiſter aux ennemis de l'Egliſe.

Diviſion.

Demandons à l'Eſprit de Dieu qu'il anime notre Diſcours, & qu'il nous porte par ſa grâce à ces accroiſſemens de vertus

que nous remarquons dans ce Saint dont nous révérons la mémoire. Adreſſons-nous à la ſainte Vierge, en lui diſant, AVE MARIA.

MADAME,

I. PARTIE. Quoiqu'il y ait de la grandeur de la part de Dieu dans toutes les converſions des pécheurs, parce que ce ſont des œuvres de ſa bonté, & des effets de ſa puiſſance; quoiqu'il y ait de la grandeur de la part des hommes, parce qu'ils deviennent amis de Dieu, & qu'ils s'élèvent par ſa grâce au-deſſus de leurs inclinations naturelles: toutefois, MESSIEURS, il y a des ames choiſies, que Dieu retire avec plus d'éclat de la corruption du monde; ſoit qu'il veuille établir en elles un plus grand fond de ſainteté; ſoit qu'il les ait deſtinées à de plus nobles miniſtères, & qu'il les comble de plus de biens, parce qu'il en veut tirer plus de gloire; ſoit qu'il veuille les propoſer comme des modèles de perfection, dans quelque Ordre de ſon Egliſe. C'eſt dans ces vues que la providence de Dieu appelant Ignace du ſervice des Rois de la terre, au ſervice de Jeſus-Chriſt, fit voir dès les commencemens de quelle conſéquence devoit être ſa converſion. Je ne vous dirai pas que dans un combat opiniâtre, frappé de la main de Dieu, plutôt que bleſſé par les armes des ennemis, il fut abattu, afin qu'il ſe reconnût, & ſe relevât comme un autre ſaint Paul; qu'il fût guéri de ſa bleſſure mortelle par la main même du Prince des Apôtres; & que ſe dévouant à Dieu dans l'ardeur de ſa prière, la terre trembla, le Ciel s'entr'ouvrit, la maiſon s'ébranla juſqu'aux fondemens, & par des ſignes miraculeux, Dieu témoigna qu'il acceptoit ſon ſacrifice. Je ne veux m'arrêter qu'à la conduite du Saint dans l'exercice de la pénitence qu'il entreprit avec prudence, & qu'il ſoutint avec courage.

Je ne parle pas ici de la prudence de ces pénitens indéterminés, qui s'eſſaient, qui ſe ménagent, qui ſe demandent ſans ceſſe, s'ils peuvent, s'ils ne peuvent pas: s'il eſt temps, ou s'il ne l'eſt pas; & qui par une circonſpection, que la chair & le ſang leur inſpirent, craignant toujours d'aller au-delà de leurs forces, demeurent toujours au-deſſous de leurs devoirs. Je parle de ces pénitens qui entrent dans le chemin du ſalut avec une mûre délibération, ſans s'y jeter

par une ferveur précipitée ; qui cherchent la vérité pour la ſuivre ; & qui prévoyant les difficultés pour les ſurmonter, examinent leur converſion, non pas pour la différer par des ménagemens humains, mais pour l'affermir par de ſérieuſes & ſaintes réflexions. C'eſt ainſi qu'Ignace s'engagea dans la pénitence. La légéreté ni le caprice n'eurent point de part à ſon changement. Il s'éprouva, il s'aida de tous les ſecours qu'on peut tirer de la raiſon, & d'un bon ſens naturel, pour ſe défaire de tous les préjugés que le monde inſpire à ceux qui le ſuivent.

Que ne puis-je vous exprimer ici les mouvemens de ce cœur, que la grâce avoit commencé de toucher, lorſqu'après la priſe d'une place qu'il avoit défendue au prix de ſon ſang, revenant d'une bleſſure mortelle ; & trouvant au lieu des romans & des hiſtoires fabuleuſes qu'il demandoit, l'hiſtoire de Jeſus-Chriſt & celle des Saints, il commença à lire avec plaiſir ce qu'il liſoit par amuſement ? Que ne puis-je vous dire avec quelle attention, conſidérant la vie auſtère & laborieuſe de ces anciens Anachorètes, réfléchiſſant après ſur lui-même, étonné de leur courage, étonné de ſa foibleſſe, il ſe diſoit avec admiration & avec reproche : *N'étoient-ils pas de même nature que moi ? ne ſuis-je pas de même nature qu'eux ? & pourquoi ne ferois-je pas tout ce qu'ils ont fait ?* Que ne puis-je vous faire voir avec quelle ſageſſe, comparant l'eſprit du monde avec l'Eſprit de Dieu, diſtinguant les propriétés de l'un & de l'autre, il vint à connoître & à ſentir que ce monde peut nous enchanter, mais qu'il ne peut nous ſatisfaire, & que Dieu ſeul doit être l'objet de nos déſirs & de notre amour.

Après les premières agitations de ſon eſprit, & les premiers mouvemens de ſon cœur, éclairé des lumières du Ciel ; & fortifié d'une vertu toute divine, il travailla à ſa converſion, non pas comme nous, par quelque réforme extérieure, par quelques froides prières, par quelque retraite de bienſéance, & par quelques exercices apparens d'une piété ſuperficielle. Il alla droit au changement du cœur & au renverſement de ſes paſſions dominantes. Il deſcendit en jugement avec lui-même, il vit ſon cœur rempli de l'eſprit du monde, des folles idées d'une fauſſe gloire, & d'une vaine ambition : il entreprit d'étouffer en lui tous les mouvemens de l'orgueil & de l'amour propre. On vit cet hom-

me, qui pour conſerver toute ſa propreté & ſa bonne grâce, avoit ſouffert les inciſions les plus ſenſibles, ceindre ſes reins d'une chaîne de fer, ne prendre pour habillement qu'un cilice couvert de toile, & négligé dans toute ſa perſonne, cacher ſous un morne maintien, & ſous des groſſièretés affectées, cet air noble & grand qui paroiſſoit ſur ſon viſage. On vit cet homme, qui par ſa fierté naturelle, vouloit s'élever au-deſſus des autres, & ſe rendre comme indépendant, mendier ſon pain de porte en porte, ſervir les malades dans les hôpitaux, & ſouffrir ſans ſe plaindre, les railleries & les outrages des libertins. On vit cet homme qui avoit une ſi grande paſſion de s'avancer, renverſer en un moment tous ces grands projets de fortune, & ne connoître plus rien de grand, que le mépris des grandeurs humaines. Sa vie ne fut plus qu'une longue & ſévère pénitence. Jeûner tous les jours rigoureuſement, donner ſept heures à l'Oraiſon, châtier rudement ſon corps trois fois le jour, accorder à peine quelque heures de ſommeil interrompu à la néceſſité de la nature : voilà quelle fut la ferveur & l'auſtérité d'Ignace.

Ne vous figurez pas pourtant MESSIEURS, une pénitence ſans conſolation & ſans douceurs intérieures. Dieu répandoit ſes onctions ſur ſes croix ; & la charité qui ſupporte tout, adouciſſoit toutes ſes peines. Qui pourroit vous découvrir ici les ſentimens les plus ſecrets de ſon cœur, & tirer le voile qui couvroit ce ſanctuaire ? vous verriez la tranquillité de ſon ame, la pureté de ſa conſcience, la profondeur de ſon humilité, la ſincérité de ſa pénitence, & l'ardeur de ſa charité. Combien de fois, s'élevant au-deſſus de lui-même, s'écria-t-il : *Ah, Seigneur, ſi les hommes vous connoiſſoient* ! Combien de fois, touché de douleur pour les péchés qu'il avoit faits, & s'excitant à la reconnoiſſance pour les grâces qu'il avoit reçues : *Y a-t-il de plus grande preuve que moi, de la misère de l'homme*, diſoit-il, *Y a-t-il de plus grande preuve que moi de la miſéricorde de Dieu ?* Combien de fois, exhalant en ſoupirs, le feu de l'amour divin qui le tranſportoit : *Seigneur*, rediſoit-il, *je ne demande pour toute grâce que de vous aimer ; & pour toute récompenſe que de vous aimer encore davantage.* Voilà quel étoit le motif de ſa pénitence. Ses intérêts propres ne le touchoient plus, & dans les auſtérités de ſa vie, , au lieu de ſonger à ſatisfaire aux peines qu'il avoit

méritées, il ne penſoit qu'à réparer l'injure qu'il avoit faite à la Majeſté divine.

C'étoit ſur ce principe de la charité, & de la plus grande gloire de Dieu, que rouloit cette ſainte vie. S'il reçoit les conſolations ſenſibles, ſa joie redouble ſa ferveur; s'il eſt dans les aridités & dans les ſéchereſſes, ſa crainte redouble ſon exactitude; s'il ſe dérobe aux yeux des hommes, c'eſt pour ſe donner tout entier à Dieu; s'il ſe manifeſte par ſes bonnes œuvres, c'eſt afin qu'on glorifie le Père Céleſte qui eſt dans le Cieux; s'il entreprend un pénible voyage dans la Terre Sainte, c'eſt pour baiſer les veſtiges de Jeſus-Chriſt, pour renaître avec lui dans ſa Créche de Bethléem, pour s'enſévelir dans ſon Sépulcre, pour mourir d'amour au pied de ſa Croix. Auſſi rien ne lui parut difficile, lorſqu'il put avancer la gloire de Dieu.

C'eſt pour cette raiſon que voulant s'engager au miniſtère évangélique, & lier par un vœu ſes Compagnons à le ſuivre dans un ſi glorieux deſſein, parmi tant de lieux de piété, qui conſacrent cette ville royale, il choiſit la chapelle de Montmartre, pour jeter les premiers fondemens d'un Ordre qui devoit être ſi utile, & pourtant ſi perſécuté; ſur le tombeau, & pour ainſi dire, ſous les yeux du premier Martyr, & du premier Apôtre de la France. Nous apprenons de ſaint Cyrille d'Alexandrie, que dans ces ſiècles heureux de la ferveur & de la diſcipline des Chrétiens, c'étoit la coutume d'inſtruire les Catéchumènes dans les cimetières des Martyrs, afin qu'écoutant ce qu'ils avoient deſſein d'apprendre, ils viſſent au même-temps à quoi ils devoient être prêts de s'engager. Repréſentez-vous avec moi un de ces ſages Catéchiſtes. Il diſoit à ſes Diſciples que Jeſus-Chriſt étoit mort pour les hommes, & il leur montroit en même-temps qu'il y avoit des hommes qui étoient morts pour Jeſus-Chriſt. Il leur enſeignoit que Jeſus-Chriſt avoit porté ſa Croix, & leur montroit par des exemples, que pour ſe ſauver chacun devoit porter la ſienne. Il touchoit leurs eſprits, & par la grandeur des myſtères, & par le ſpectacle des Martyrs, afin qu'apprenant d'un côté ce qu'il falloit croire de Jeſus-Chriſt, & de l'autre ce qu'il falloit ſouffrir pour lui, leur eſprit fût éclairé des lumières de la Foi qu'on leur avoit expliquée, & leur courage fût animé des images de conſtance, qu'on venoit de leur repréſenter.

Telle fut la fonction de saint Ignace, au milieu de ce petit troupeau de Fidelles que Dieu avoit choisis, pour résister à la corruption générale de ces derniers siècles. Il me semble que je vois & que j'entends ce nouveau Patriarche, leur dire d'une voix ferme & assurée : Nous formons une grande entreprise, mes Frères, mais y a-t-il rien de trop grand pour Jesus-Christ ? Nous serons le rebut du monde, les Apôtres le furent aussi. On nous traversera dans notre dessein, mais la contradiction est le caractère des œuvres de Dieu Si le Ciel est pour nous, qui est-ce qui pourra nous nuire ? Pourvu que la Foi de Jesus-Christ soit annoncée, qu'importe que ce soit par la réputation, ou par l'infamie de ceux qui l'annoncent : Heureux celui de nous qui pourra servir Jesus-Christ par ses travaux, & plus heureux celui de nous qui pourra répandre son sang pour Jesus-Christ ! A ces mots, il me semble que je vois cette troupe fidelle baiser les reliques du saint Martyr, marcher avec respect sur cette terre encore teinte de son sang, & s'animer les uns les autres à la patience. Il sortit de ce tombeau un esprit de force & de constance qui les affermit contre toutes les craintes & tous les périls de ce monde ; & c'est ainsi que sa Compagnie, qui devoit croître comme l'Eglise par les persécutions & par les souffrances, nâquit dans le Temple, & pour ainsi dire, dans le sépulcre des Martyrs.

Depuis ce temps, ses discours ne tombèrent plus que sur la vanité des choses humaines, & sur l'aveuglement des hommes du monde. Extrême pauvreté, infirmités continuelles, infidélités d'amis, embûches d'ennemis, accusations fausses, haines mal fondées, prisons injustes, tout lui fut bon. Comme une victime de la charité destinée à la patience, il souffrit pour Dieu, parce qu'il l'aimoit, toujours agité & toujours soumis, toujours persécuté & toujours tranquille en lui-même. Ce détachement des choses du monde l'avoit rendu maître absolu de toutes les puissances de son ame. Les Philosophes mettoient autrefois toute leur sagesse dans la connoissance d'eux-mêmes, & trop contens de voir leurs défauts, sans se mettre en peine de les corriger, ils s'arrêtoient à cette vaine spéculation, dont ils ne pouvoient tirer que le triste avantage de se connoître misérables.

La plupart des Chrétiens ne se contentent-ils pas d'avoir

dans l'esprit quelque foibles impressions d'une Foi languissante & morte ; comme si c'étoit assez de ne pas ignorer ses devoirs sans les accomplir, & de savoir qu'on a des passions sans se mettre en peine de les combattre ? Ignace ne mit pas sa perfection à se connoître, mais à se vaincre. Il savoit que le royaume des Cieux ne sera possédé que par ceux qui se font violence. Il se disoit souvent à lui-même, comme un abrégé de tous ses devoirs, & de toute sa perfection : *surmonte-toi courageusement toi-même.* Ainsi, renonçant à tous les biens de la fortune, à l'amour de son pays & de ses proches, à tout plaisir sensuel, & à toute estime de soi-même, à toute volonté propre & à tout ce qui peut satisfaire les passions des hommes, il ne pensa plus qu'à servir Dieu, & à procurer le salut des ames. C'est ma seconde Partie.

II. PARTIE.

S'IL est vrai que le salut de l'homme, soit la gloire de Dieu qui le sauve, & que la fin & le fruit des travaux de Jesus-Christ aient été de sanctifier ses Elus par la vérité, de les conduire par son esprit & par sa grâce dans le royaume de son Père, combien sont coupables ceux qui se renferment en eux-mêmes, & qui préférant à un utile travail, une trop paisible retraite, retiennent pour eux les dons qu'ils ont reçus pour les autres, & sous prétexte de penser à leur propre salut, vivent dans une indifférence criminelle pour celui de leurs frères ? Mais combien méritent de gloire ceux, qui joignant l'ardeur de leur zèle au don de la science & de la sagesse, se font un point de leur perfection de perfectionner les autres, & gagnant des ames à J. C. travaillent à sauver la leur. L'Ecriture nous enseigne tantôt, *qu'ils brilleront comme des astres dans l'éternité* : tantôt, qu'ayant été les Ministres de Jesus-Christ, *ils seront assis avec lui sur des Trônes, lorsqu'il jugera l'univers dans sa Majesté.* *Dan.* 12. *Matth.* 5. *Ibid.* 19.

C'est-là le caractère, c'est-là la gloire du Saint que je vous prêche aujourd'hui. Jamais cœur ne fut enflammé d'une charité plus vive, plus constante, plus universelle ? Jamais esprit ne fut plus fertile en moyens d'attirer les hommes à Dieu. Combien de fois, pour apaiser la colère du Ciel, offrit-il de porter la peine du péché d'autrui, & d'être anathème pour ses frères ? Combien de fois, par ses vœux ardens, & par ses efficaces prières, fit-il pleuvoir les célestes rosées sur des ames stériles & sèches ? Combien de fois par

de saintes adresses, comme par autant de pièges innocens; ramena-t-il des cœurs égarés dans les voies de la pénitence? Que ne puis-je vous le représenter dans un étang glacé, au plus fort de l'hiver, sur le passage d'un pécheur qu'il avoit inutilement exhorté à rompre un commerce d'iniquité, l'étonner par la force de sa parole, & par le spectacle imprévu de la peine qu'il souffroit pour lui, lui faire honte du péché qu'il alloit commettre ou lui montrer la pénitence qu'il en devoit faire? Que ne puis-je vous le représenter confessant ses péchés passés, & fondant en larmes aux pieds d'un Prêtre scandaleux, pour jeter des motifs de conversion & des remords dans sa conscience? Dieu bénit son dessein. La componction du Pénitent passa dans l'ame du Confesseur. Le Juge s'accusant lui-même, descendit de son tribunal, pour prendre la place du criminel; & le Prêtre aux pieds du Laïque, touché de douleur d'avoir violé la pureté de son Sacerdoce, & n'osant en exercer les fonctions, s'imposa à lui-même la pénitence qu'Ignace lui demandoit; & au lieu de dire, *Je t'absous*, lui dit mille fois, *Je me condamne.*

Mais sans m'arrêter à ces actions particulières, quels fruits ne fit-il pas par ses exercices spirituels, Ouvrage que tant de Saints ont loué, & qui a produit tant de Saints? C'est-là que joignant aux lumières de l'Esprit de Dieu ses réflexions & ses expériences, & découvrant à l'homme la malice du péché, la dignité de sa fin, la reconnoissance qu'il doit à Dieu, il conduit un Chrétien à la perfection de son état, par une longue suite de vérités éternelles, comme par autant de degrés. C'est-là que par des considérations capables de convaincre l'esprit & de toucher le cœur, il enseigne à réprimer ses passions, & à se détacher des créatures, pour s'unir au Créateur. C'est-là enfin, que réduisant la science du salut en art & en méthode, il apprend aux autres à se convertir comme lui, & à pratiquer les vertus qu'il a pratiquées.

Le succès a répondu aux intentions qu'il avoit de porter les pécheurs à la pénitence; & l'on a vu au sortir d'une retraite de plusieurs jours, des impies réparer les scandales qu'ils avoient donnés, & devenir les défenseurs de la Religion qu'ils avoient méprisée: des avares, non-seulement restituer leur bien mal acquis, mais encore se dépouiller du

légitime : des ſavans renoncer à toute la gloire de l'eſprit, pour ne ſavoir que Jeſus-Chriſt crucifié ; des Dames mondaines, les unes ſe conſacrer dans les hôpitaux, aux plus vils miniſtères de la charité chrétienne, les autres ſe retirer dans les plus auſtères ſolitudes, pour couvrir d'un voile, une beauté dont elles étoient idolâtres, & pour expier par des auſtérités perpétuelles les vanités de leur vie paſſée. Plût au Ciel que l'uſage de ces méditations & de ces retraites fût aujourd'hui plus fréquent ! On verroit moins d'injuſtice dans les jugemens, moins de médiſance dans les converſations, moins de luxe dans les habits, moins de doute dans la Foi, moins de tiédeur dans les exercices de la Religion.

Ce ne fut là qu'un premier eſſai du zèle de ſaint Ignace. Appelé de Dieu au miniſtère de la parole, & ſachant que comme la ſcience ſans la charité produit l'orgueil ; la charité ſans la ſcience, tombe quelquefois dans l'erreur, il entreprit à l'âge de trente-trois ans, d'apprendre les premiers principes des Lettres, de redevenir enfant pour Jeſus-Chriſt, & d'appliquer à ces pénibles & baſſes connoiſſances, un eſprit nourri dans l'oiſiveté de la Cour, ou dans l'exercice des armes, & depuis, dans la douceur de l'Oraiſon, & dans la contemplation des choſes céleſtes. En vain l'eſprit d'erreur eſſaya-t-il de lui faire voir les Lettres humaines, comme le vain amuſement d'une inutile & oiſive jeuneſſe ; comme un travail ingrat qui gêne l'eſprit & le cœur, & comme une triſte occupation que Dieu a donnée aux enfans des hommes, pour punir leur curioſité, par la peine qu'ils ont à la ſatisfaire. En vain lui inſpira-t-il qu'il étoit né pour de plus grandes entrepriſes ; qu'il déroboit à la prière le temps qu'il employoit à ces études infructueuſes, & que depuis que Jeſus-Chriſt lui avoit révélé ſes vérités, il ne devoit plus avoir que lui ſeul pour Maître. Ignace démêla ces artifices, s'arrêtant moins à ce qu'il faiſoit, qu'à l'uſage qu'il en vouloit faire ; eſpérant qu'il recueilliroit avec plaiſir, ce qu'il ſemoit avec peine ; ſe partageant entre l'étude & l'oraiſon ; & quittant ainſi Dieu pour Dieu même. Il regardoit cette difficile occupation, comme un moyen de ſe ſanctifier par la patience & par l'humilité ; & de ſanctifier un jour le prochain par la charité & par la ſcience.

Ne croyez pas, MESSIEURS, qu'il entrât rien d'humain dans cette réſolution généreuſe. Qu'il étoit éloigné de la

vanité de ceux qui plus touchés de leur propre réputation que du désir de servir l'Eglise, étudient pour se rendre importans, & non pas pour se rendre utiles; & semblent n'apprendre à parler de Dieu, qu'afin de faire parler d'eux-mêmes! Il n'eut d'autre vue dans tout le cours de ses études, que celle du salut des ames. Dans la poussière même des Ecoles, il trouva le moyen de satisfaire son zèle, en conduisant des enfans à Jesus-Christ. Sous prétexte de prendre avec eux les mêmes leçons, il leur en donnoit de plus importantes: se faisant leur compagnon il devenoit leur maître dans la vie spirituelle; & lorsqu'il fut avancé, quel soin n'eut-il pas de discerner ceux qui pouvoient lui aider à l'accomplissement de l'œuvre de Dieu, qu'il méditoit dans son esprit, & qu'il devoit si glorieusement exécuter?

Mais pourquoi m'arrêtai-je à ces commencemens? Voyons quels furent dans la suite les mouvemens de ce cœur apostolique. Il y a deux vertus, selon saint Bernard, qui rendent un homme utile au prochain, le zèle & la prudence; le zèle qui anime toutes les vertus chrétiennes, & les empêche d'être molles & languissantes; la prudence qui les retient dans leur ordre, & les empêche de s'émanciper, & de sortir hors de leurs limites. Le zèle tout seul s'emporte à des extrémités dangereuses. Il aigrit souvent ceux qu'il faudroit ramener avec douceur, il brûle ceux qu'il ne faudroit qu'échauffer; & appesantissant le joug du Seigneur, il rend souvent la loi de Dieu odieuse à ceux à qui il faudroit travailler de la rendre aimable. La prudence seule est trop circonspecte & trop retenue. Elle se contente souvent de gémir, lorsqu'il faut agir avec efficace. Elle voit les impies avec horreur, mais elle ne les arrête pas avec courage. Elle pleure les déréglemens des hommes sans s'y opposer, & devenant souvent de vertu chrétienne qu'elle est, une vertu politique, elle abandonne la justice de Dieu, de crainte de blesser la délicatesse des hommes. Mais ces deux vertus jointes ensemble, qui font le tempérament d'un homme apostolique, ont été le caractère de saint Ignace.

Inexorable au péché, mais humain au pécheur, compatissant à la foiblesse des uns, de peur de les décourager, excitant la ferveur des autres, pour les porter à la perfec-
1. Cor. 9. tion: *Il se fit tout-à-tous pour les gagner tous.* Il n'étoit pas de ces Directeurs impitoyables, qui ne pardonnent rien à la

fragilité des hommes, qui se dressent un redoutable tribunal, d'où ils ne sont que condamner ; & qui par un zèle inconsidéré, ou par une dureté naturelle, lient des fardeaux pesans & insupportables, qu'ils mettent sur les épaules des hommes ; & qui rendant leur ministère inutile, de peur de le rendre moins honorable, rebutent par leur rudesse les pécheurs, que Dieu attire à lui par sa grâce.

Il n'étoit pas non plus de ces Directeurs relâchés, qui excusent tout, qui consentent à tout, qui disent toujours *paix*, *paix*, encore qu'il n'y ait point de paix, & qui épargnant le pécheur & le péché tout ensemble, affoiblissent les vérités, & s'attirent la colère de Dieu pour gagner la bienveillance des hommes, par une douceur & par une indulgence populaire. Ignace évita ces extrémités. Il ramenoit à la discipline, tantôt par des condescendances utiles ; tantôt par des sévérités discrètes ; tantôt il exerçoit les miséricordes du Seigneur ; tantôt il exerçoit ses justices ; tantôt il conduisoit à la foi par la raison ; tantôt il conduisoit à la raison par la foi ; & pour gagner les cœurs à Dieu, les prenant par les endroits qu'il savoit leur être les plus sensibles, il s'insinuoit dans l'esprit des pécheurs, leur faisoit connoître leurs maux, & les déterminoit à en supporter les remèdes.

C'est dans le dessein de servir plus utilement le prochain qu'il modéra ses austérités extérieures, & qu'il se réduisit à une vie commune. Qu'il est difficile, MESSIEURS, quand on a pris l'essor, & qu'on s'est élevé au-dessus des forces de la nature, par une profession publique de mortification & de pénitence, de descendre dans une condition de vie ordinaire ! Certains goûts spirituels qui font qu'on trouve du plaisir à souffrir, ou à faire pour Dieu de grandes choses ; & souvent certains désirs imperceptibles de se distinguer par les pratiques éclatantes d'une piété singulière, font qu'on s'attache, par amour propre à ces humiliations sensibles. Notre Saint qui agissoit par de plus nobles motifs, renferma toutes ses austérités dans son cœur. Pour être plus profitable au prochain, il voulut lui paroître moins sévère. Il crut que pour faire embrasser la Croix de Jesus-Christ, il ne falloit pas la faire voir d'abord si pesante, & qu'il récompenseroit par le zèle du salut des ames, qui redoubloit dans son cœur, les mortifications qu'ils retranchoit au-dehors,

non par un relâchement de discipline, mais par une condescendance de charité.

Divisiones ministrationum sunt, idem autem Dominus. 1. Cor. 12. Unicuique datur manifestatio spiritus ad utilitatem. *Ibid.*

Aussi sa charité n'eut point de bornes. Saint Paul nous apprend, *Qu'encore qu'il n'y ait qu'un même esprit qui est la source de toutes les grâces, & un même Dieu qui opère tout en tous, il y a pourtant une distribution de talens*, selon l'ordre de sa providence, & *que chacun a reçu une administration particulière pour l'utilité de l'Eglise*: l'un, le don de la sagesse; l'autre, le ministère de la parole; l'un, la grâce des guérisons; l'autre, le discernement des esprits. Mais Ignace semble avoir reçu toutes ces prérogatives ensemble. Non-seulement il s'attache à un moyen de servir le prochain, il les embrasse tous ensemble. Voit-il des monastères déréglés? il les réforme, & y consacre des Epouses fidelles à Jesus-Christ. Trouve-t-il le Clergé dans le désordre? il expose aux Ecclésiastiques la sainteté de leur profession, & leur montre l'exemple d'une sainte vie. Les pauvres sont-ils abandonnés? il se renferme dans les Hôpitaux, pour les assister dans leur pauvreté, & pour leur apprendre à la supporter avec patience. Des malheureux gémissent-ils dans les prisons? il y entre pour les rendre des captifs volontaires de Jesus-Christ, & des pénitens évangéliques. Les peuples ont-ils besoin d'être instruits? il s'applique à leur faire des entretiens familiers & des catéchismes touchans.

La parole de Dieu annoncée simplement & sans artifice, avoit dans sa bouche toute sa force & toute sa majesté. S'il prêche contre le luxe & l'immodestie des femmes, on voit disparoître la richesse des habits, les ajustemens peu honnêtes, & les nudités indécentes. S'il parle contre le jeu, toute une ville jette les dez & les cartes dans la rivière, & personne n'en touche de plus de trois ans. Par un seul de ses discours il extermine les faux sermens & les blasphèmes, dans un pays où ils étoient autorisés par l'usage & par la coutume. Que dirai-je davantage? il pénètre dans les consciences, & prophétise quand il le faut. Il passe pardessus les lois de la nature, quand il a besoin de miracles pour appuyer la vérité, ou pour confondre des incrédules. Il eût voulu pouvoir se partager en tous les endroits où il y avoit des ames à gagner à Jesus-Christ, au moins songea-t-il à se multiplier, en établissant une Compagnie d'hommes apostoliques, qui devoient être ses compagnons,

ou ſes ſucceſſeurs dans les fonctions de ſa charité.

C'eſt ici, MESSIEURS, que j'ai beſoin de toute cette attention dont vous m'honorez, pour vous repréſenter la conduite de l'eſprit de Dieu dans l'établiſſement de cet Ordre ; & la ſageſſe de ce nouveau Patriarche qui l'établit. Déjà depuis long-temps il conſidéroit les beſoins & les néceſſités de l'Egliſe, les relâchemens du ſiècle, la corruption dans tous les états, le progrès de l'héréſie naiſſante. Il n'y avoit preſque plus parmi les Chrétiens de piété ni de diſcipline. Les peuples vivoient dans une extrême ignorance de la loi de Dieu, ou dans les déſordres d'une vie licencieuſe. Le ſacerdoce étoit tombé en opprobre, & le monde ne diſtinguant plus la ſainteté du miniſtère d'avec la profanation du Miniſtre, avoit du mépris pour l'état Eccléſiaſtique. Les maux étoient preſſans & perſonne n'y apportoit les remèdes. Les Paſteurs comme des ſentinelles endormies, abandonnoient leurs troupeaux. Les religions anciennes, fondées la plupart ſur la retraite & ſur le ſilence, ou chargées de règles & d'obſervances monaſtiques, ne pouvoient pleinement vaquer au ſalut des ames.

Ignace ſuſcité de Dieu pour venir au ſecours de ſon Egliſe affligée, forme le projet d'un nouvel Inſtitut. Il imagine une forme de vie, qui fût non-ſeulement ſainte, mais encore utile, qui joignît les fins avec les offices de la vertu, où le commandement fût abſolu ſans être auſtère, où l'obéiſſance fût exacte, ſans être ſervile ; où la pauvreté fût évangélique, ſans être à charge à perſonne. Une vie mêlée d'action & d'oraiſon, tellement occupée, qu'elle ne tombât pas dans la diſſipation ; tellement tranquille, qu'elle ne demeurât pas dans l'oiſiveté ; qui édifiât le prochain par une régularité conſtante, & qui ne le rebutât pas par une auſtérité farouche. Une vie enfin qui eût la charité pour principe, l'humilité pour fondement, la vérité pour étude, l'Evangile pour règle, & la plus grande gloire de Dieu pour ſa fin.

Il choiſit pour l'aſſiſter dans ce deſſein, des hommes qui fuſſent capables d'avancer la gloire de Dieu par leurs travaux, par leurs prières, par leurs inſtructions & par leurs exemples ; prêts à ſacrifier leur repos, leur honneur & leur vie même pour Jeſus-Chriſt ; qui comme ces Séraphins de l'Ecriture, euſſent des aîles pour voler, & ſe communiquer

au monde, & des ailes pour se couvrir, & se recueillir en eux-mêmes, qui réglassent leurs études par leur dévotion, & qui soutinssent leur dévotion par leurs études; qui n'eussent d'autre pays, d'autre désir, ni d'autre emploi que celui qui leur seroit destiné par la Providence, pour l'intérêt de la Religion; & qui ne trouvant rien de bas, ni de difficile pour les ministères de l'Eglise; & renonçant à tout ce qu'elle a de grand & d'éclatant dans ses dignités, ne refusassent aucune peine en cette vie, & n'attendissent de récompense que dans l'autre.

Ce fut sur de tels fondemens que s'éleva cette Société naissante. Le monde & l'enfer entreprirent cent fois de l'ébranler. La haine irréconciliable qu'ont les hommes vicieux, contre ceux qui déclarent la guerre aux vices; la foiblesse qu'on a de tenir pour suspects tous les nouveaux établissemens; l'envie qu'attirent les grands succès, & la peine qu'on a d'ordinaire à croire le bien que les autres font; l'injustice de ceux qui veulent rendre une Compagnie responsable des moindres indiscrétions des particuliers; la malice des faux frères, qui ayant abandonné la discipline, croient se justifier en la décriant: Ce furent comme autant de sources de persécutions & de troubles. Ignace surmonta tous ces obstacles par sa constance, bâtissant, pour ainsi dire, cet ordre nouveau, comme les enfans d'Israël rebâtissoient les murs de Jérusalem, l'équerre d'une main & l'épée de l'autre, attentif à conduire l'ouvrage par son industrie, & à le défendre par son courage, jusqu'à ce qu'il l'eût mis, par l'autorité de l'Eglise, à couvert des attaques des envieux & des ennemis.

Ce fut alors qu'unissant sous les lois d'une même profession ce qu'il avoit assemblé d'ouvriers évangéliques, il les dispersa selon les besoins, pour glorifier le Seigneur, & pour travailler au salut des peuples. Quel soin n'eut-il pas de les former pour leurs emplois, & de donner à chacun d'eux comme une portion de son esprit & de son zèle? Avec quelle charité paternelle leur remontra-t-il qu'ayant l'honneur de porter le nom de Jesus-Christ, ils devoient se consacrer entièrement à sa gloire? Avec quelle force leur dit-il, comme en scellant leur mission: *Allez, mes Frères; embrasez, & enflammez tout du feu que Jesus-Christ est venu apporter en terre.* Comme il étoit le chef de tous, il voulut bien

bien prendre la meilleure part de leurs travaux, soit qu'il fallût prêcher l'Evangile en public, ou diriger les consciences en particulier, ou combattre les ennemis qui s'élevoient contre l'Eglise. C'étoit-là un des points essentiels de sa vocation. C'est ce que je prétends vous faire voir dans cette troisième partie.

III. PARTIE.

JAMAIS temps ne fut plus fatal au monde chrétien, que le dernier siècle, & le royaume de Jesus-Christ ne fut jamais plus divisé. Vous le savez, MESSIEURS, & vous en gémissez encore aujourd'hui. Il s'éleva des esprits vains & factieux, qui semant de nouvelles erreurs; & renouvelant les anciennes; voulant détruire l'Eglise sous prétexte de la réformer, se divisant dans leurs opinions, & se réunissant dans leurs intérêts; rompant tous les liens de la charité, & secouant le joug de l'obéissance, firent voir de quoi les hommes sont capables, quand Dieu les frappe d'aveuglement, & quand ils joignent la malice à l'erreur, & la rebellion à l'apostasie. La tradition de l'Eglise, la sainteté des Sacremens, l'autorité des Souverains Pontifes furent les sujets de leur division. Il n'y eut point de vérité si sainte, qui ne fût attaquée par quelque secte, point de secte si impie, qui ne trouvât des sectateurs. Les Royaumes entiers furent entraînés. Les ténèbres se répandirent presque partout en peu de temps, & l'expérience ne fit que trop voir combien il est facile de corrompre dans l'esprit ceux qui sont déjà corrompus dans le cœur, & de faire passer de la dépravation des mœurs à celle de la créance & de la doctrine. Vous l'avez dit, Seigneur, & vos paroles sont infaillibles, que votre Eglise est établie sur des fondemens inébranlables, & que *les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle.* *Matth.* 10.

La Providence qui veille sans cesse, & qui a des ressources que la prudence humaine ne prévoit pas, suscita, pour subvenir à ces nécessités pressantes, Ignace, comme un autre Esdras, pour rétablir la loi, & comme un nouveau Macchabée, pour réparer les ruines du Temple de Dieu, par son zèle & par son courage. Ne croyez pas, MESSIEURS, que ce fût par un pur effet du hasard, que dans le temps que Luther déclaroit & soutenoit ouvertement son erreur dans la Diète de Wormes, Ignace se consacroit à Dieu dans l'Eglise de Mont-Serrat. L'un prêchoit le liber-

tinage, l'autre embraſſoit la pénitence : l'un écrivant contre les vœux & les conſeils évangéliques dans ſa ſolitude d'Alſtat, ouvroit la porte à une infinité d'Apoſtats ; l'autre écrivant ſes exercices ſpirituels dans ſa retraite de Manrèſe, travailloit à repeupler les Ordres anciens, & à établir un Ordre nouveau.

Ne penſez pas que ce fût en vain, que lorſque Calvin prévenant des eſprits inquiets & légers dans la Foi, formoit par des cabales ſecrètes une ſecte contraire à la Religion, Ignace aſſembla de ſon côté des Religieux qui fuſſent capables de la défendre. Ne croyez pas enfin que ce fût ſans une diſpoſition particulière du Ciel, que ce nouveau Patriarche jeta les fondemens d'une Société qui devoit être dévouée au ſaint Siége, dans un temps où un Roi aveuglé par ſes paſſions, contre toutes les lois divines, ſe fit nommer chef de l'Égliſe de ſon royaume. Ces oppoſitions ne ſont pas des conjonctures ſans deſſein, & des rencontres fortuites : les événemens ont fait voir que le Ciel même y avoit part. Une main inviſible conduiſoit tout à ſes fins ; & comme la nature ſage & prévoyante fait naître des contrepoiſons où elle produit des ſerpens, la Providence divine ſuſcitoit des défenſeurs à ſa Religion, au même temps que par un jugement terrible, elle permettoit qu'il s'élevât contre elle des ennemis pour la détruire.

Ce fut depuis ce temps un des plus ſaints emplois d'Ignace, de confirmer les Catholiques dans leur ancienne créance, & de faire connoître la vérité aux Hérétiques déclarés. Combien de fois s'eſt-il mis comme un autre Joſué à la tête d'Iſraël, pour combattre les Amalécites ? Combien de fois a-t-il levé comme Moyſe les yeux & les mains au Ciel, pour faire pencher la victoire du côté de la vérité & de la juſtice ? Combien de fois a-t il ramené au pied des autels ces ames qui les avoient abandonnés, les conſacrant à Dieu comme des dépouilles qu'il venoit d'arracher à l'héréſie ? Combien de fois pénétré d'une vive douleur, en voyant les accroiſſemens de ces pernicieuſes doctrines, crut-il que ce n'étoient pas tant des marques de l'infidélité & de la corruption des autres, que des témoignages de ſon peu de zèle ? Combien de fois a-t-il exhorté ſes enfans à éviter toutes les profanes nouveautés, à s'attacher aux grands principes, à puiſer dans les pures ſources des Ecritures, & à n'apprendre que de

Jesus-Christ, ce qu'ils font profession d'enseigner aux autres, estimant que sa Compagnie ne devoit être coupable d'aucune erreur, non pas même en être raisonnablement soupçonnée. Il ne compta pour rien les accusations & les calomnies dont le chargèrent les Hérétiques. Il s'estima heureux d'être jugé digne de souffrir des injures pour Jesus-Christ, & d'avoir de tels ennemis. Ils le citèrent devant les tribunaux, & il y fit connoître son innocence. Ils lui lâchèrent des loups travestis en agneaux jusqu'au milieu de son troupeau, mais il découvrit leurs artifices. Ils essayèrent de décrier par leurs discours & par leurs écrits & sa créance & sa conduite; mais il ne craignit point qu'ils lui ôtassent sa réputation, pourvu qu'il leur ôtât les moyens de nuire. Il voulut réparer les brèches qu'ils avoient faites à la Foi & à la discipline, & maintenir la Religion avec la même ardeur, qu'ils faisoient paroître pour la ruiner.

Tertullien remarque qu'il y a deux sortes de bontés en Dieu; une bonté d'inclination & de nature, par laquelle, comme il est le souverain bien, il se communique à ses créatures en général, ou à chacune en particulier, selon la capacité & la disposition qu'elles ont de recevoir les grâces qu'il veut leur faire; & une bonté de puissance & d'émulation, par laquelle il se roidit, s'il faut ainsi dire, contre le mal que les hommes font; & redoublant sa miséricorde à proportion que nous augmentons notre malice, il prend les mêmes voies pour nous sauver, que nous avons prises pour nous perdre. Ignace par une noble ardeur, & par une sainte jalousie entreprit d'arrêter le cours des hérésies qui se répandoient dans l'Europe. Les nouveaux Docteurs avoient regardé l'autorité du saint Siége comme un frein insupportable à leur orgueil. Pour se faire eux-mêmes une mission qu'on ne leur auroit pas donnée; pour s'assurer par-là de l'impunité dont ils avoient besoin pour leurs crimes, & pour attaquer le Corps mystique de Jesus-Christ dans sa partie la plus éminente, ils s'étoient révoltés contre le Vicaire de Jesus-Christ. Ignace au contraire, fonde sa Religion sur la soumission & sur la protection du Souverain Pontife, pour recevoir de plus près les influences du Chef de l'Eglise, pour consacrer ses travaux apostoliques par le mérite de l'obéissance, & pour servir plus utilement le monde chrétien par les ordres de celui qui en connoissoit mieux tous les besoins.

O Deum non naturâ tantum, sed etiam æmulatione beneficum. *Tertull.*

Une des plus dangereuſes adreſſes des ennemis de Jeſus-Chriſt, fut d'abolir l'uſage des Sacremens, qui ſont comme des ſources divines par où ſe répandent dans les ames des fidelles, ces ſecours & cette force intérieure qui les ſoutiennent dans les exercices d'une piété humble & perſévérante. Ils crurent qu'ils viendroient aiſément à bout de leurs deſ-
Judith. ſeins, ſi comme ce Général des Aſſyriens dont il eſt parlé
7. dans l'Ecriture, ils arrêtoient le cours des fontaines, & coupoient ces ſacrés canaux par où Dieu fait couler abondamment ſes grâces dans ſon Egliſe. Ignace renouvela la ferveur des Chrétiens, portant les uns à s'approcher des Sacremens pour ſe relever de leur chute, les autres pour s'avancer dans les voies de Dieu, pluſieurs pour ſe fortifier dans les combats de cette vie, ou pour s'entretenir dans leurs ſaintes réſolutions, fondant toujours avec une admirable ſageſſe l'uſage fréquent qu'il en conſeilloit, ſur les diſpoſitions qu'il leur avoit auparavant inſpirées, & jugeant des diſpoſitions par le fruit qu'ils en retiroient.

Ne fut-ce pas auſſi par une ſainte émulation qu'il ſe chargea de l'inſtruction & du gouvernement de la jeuneſſe; moyen dont l'héréſie ſe ſervoit, en infectant les Univerſités du venin de ſes nouvelles opinions, & ſurprenant des ames ſans précautions & ſans expérience qui recevoient les principes d'erreur qu'on leur inſpiroit. Ce ſaint homme voulut remédier à ce mal, en dreſſant des colléges comme des ſéminaires publics de la Foi & de la Religion Chrétienne. C'eſt-là que les enfans apprennent à aimer la vertu dès qu'ils ſont en âge de la connoître. C'eſt là qu'on jette dans leurs cœurs des ſemences de piété, qui règlent après, toute la ſuite de leur vie. C'eſt-là qu'on cultive ces jeunes plantes, qui venant à croître avec les ſaintes impreſſions qu'on leur a données, fleuriſſent & répandent leur bonne odeur dans tous les états de la république. C'eſt-là qu'on nourrit ces ames tendres du lait d'une pure Doctrine; & qu'en les fortifiant dans les Lettres, on les accoutume inſenſiblement à une nourriture plus ſolide & plus forte. C'eſt-là que ſe forgent ces armes ſpirituelles, qui ſervent à établir ou à défendre la loi de Dieu, & que ſe forment non-ſeulement des ſoldats, mais encore des Capitaines de la Milice de Jeſus-Chriſt.

Si vous croyez, MESSIEURS, qu'il ne me reſte plus rien à dire, vous ne connoiſſez pas l'étendue du cœur d'Ignace.

un monde seul ne suffisoit pas à son zèle, il se croyoit appelé par-tout où Jesus-Christ n'étoit pas connu. Quelle ardeur n'eut-il pas de passer dans la Palestine, pour rétablir la Religion dans ces lieux où elle avoit pris naissance, pour verser son sang pour Jesus-Christ où Jesus-Christ avoit versé le sien pour lui ? Quel soin n'eut-il pas de faire porter la lumière de la foi dans toutes les terres idolâtres dès qu'il en eut l'occasion.

Par l'entremise d'un Roi puissant, & par l'heureuse navigation d'un pilote audacieux, s'étoit découvert depuis peu un ciel nouveau & une terre nouvelle, je veux dire les Indes Orientales. L'or & l'argent qui sont les principaux objets des passions des hommes, leur avoient inspiré ce téméraire dessein ; & leur cupidité peu satisfaite des richesses de leur pays, alloit sur des rivages barbares chercher des richesses étrangères. Mais la Providence de Dieu, qui gouverne tout, & qui conduit tout à ses fins, ouvroit par-là des chemins nouveaux à ses ouvriers Evangéliques ; & disposoit, selon ses décrets éternels, les moyens convenables à la conversion des peuples de ce nouveau monde. Ignace fut un des principaux instrumens d'un si grand ouvrage. Qu'il eût voulu porter lui-même la foi à tant de nations idolâtres ! Qu'il eût souhaité d'établir & d'étendre l'empire de Jesus-Christ dans ces régions nouvellement découvertes ! Mais ce qu'il ne fit pas par son travail, il le fit par son esprit, & par le zèle de ses frères. Xavier, cet homme Apostolique, ou pour mieux dire, cet Apôtre, entreprit cette partie du ministère, & ces deux Saints se partageant pour la gloire de Jesus-Christ, & pour l'honneur de leur Ordre, l'un en Occident, l'autre en Orient ; l'un attaché à sa mission vers les Chrétiens, l'autre appelé à la conversion des Gentils, ils remplirent tout l'univers du fruit de leurs travaux, & de la réputation de leur sainteté.

Ici, MESSIEURS, je m'arrête ; & faisant réflexion sur vous, sur moi-même, ames lâches & tièdes que nous sommes m'écriai-je : Que faisons-nous pour Jesus-Christ & pour le salut de tant d'ames qu'il a rachetées ? Quand nous disons tous les jours, *Que votre Nom soit sanctifié*, nos entrailles s'émeuvent-elles ? nous sentons-nous pressés de la charité de Jesus-Christ ? sommes-nous plus retenus, & plus circonspects dans nos actions, dans la crainte d'être des su-

jets de chute & de ſcandale à nos frères ? Oſons-nous haſarder une correction, quand elle peut avoir des ſuites fâcheuſes pour notre repos, ou pour notre fortune ? Songeons-nous en quel état eſt la foi & la Religion, loin de nous, autour de nous ? Qui eſt-ce qui veut, je ne dis pas s'incommoder, je dis s'intéreſſer à l'établiſſement d'une Miſſion ? Qui eſt-ce qui veut ſe priver de tant de choſes ſuperflues qui offenſent la tempérance ou la modeſtie chrétienne, pour fournir à l'entretien de quelque Miniſtre évangélique ? Combien de Prêtres qui ſavent que l'Egliſe a beſoin d'ouvriers, & que la moiſſon eſt prête à couper, & qui ne laiſſent pas de demeurer dans l'oiſiveté, & de jouir en repos du patrimoine de Jeſus-Chriſt, qu'ils ont acquis par leur ambition, & qu'ils ne veulent pas mériter par leurs ſervices ?

Il ne reſte preſque plus de zèle que parmi les Diſciples de ſaint Ignace. Faſſe le Ciel que leur ferveur ſoit toujours nouvelle ; que le temps qui uſe tout, juſqu'à la piété & à la diſcipline, ne diminue rien de la leur, & que ſelon les ſouhaits de leur Père, les ſeconds ſoient meilleurs que les premiers, & les troiſièmes encore plus ſervens que les ſeconds ! Que le Seigneur, qu'ils ſervent avec tant d'ardeur, favoriſe leurs entrepriſes ! Que les vents & les flots conſpirent enſemble pour porter ces Hommes évangéliques ſur les rivages des Idolâtres ! Que le ſang encore fumant de leurs nouveaux martyrs, ſoit une ſemence de Catholiques, dans un Royaume voiſin du nôtre ! Que Dieu répande ſur eux ces bénédictions qui conviennent à leur miniſtère, un eſprit de force ſur ceux qui combattent pour l'Egliſe, un eſprit de ſageſſe ſur ceux qui conduiſent les grandes ames, un eſprit de charité ſur ceux qui inſtruiſent : & pour dire tout en un mot, qu'il faſſe revivre en chacun de ſes enfans, l'eſprit & le zèle de leur Père, & nous conduiſe tous à la même gloire. *Au Nom du Père, &c.*

PANÉGYRIQUE

DE

SAINTE THÉRESE,

Prêché dans l'Egliſe des Carmelites du grand Couvent à Paris, l'an 1679.

Multæ Filiæ congregaverunt divitias, tu ſupergreſſa es univerſas.

Pluſieurs Filles ont amaſſé des richeſſes, vous les avez toutes ſurpaſſées.

Au Livre des Proverbes, *chap.* xxxi.

NE craignez pas, MESSIEURS, que je veuille me prévaloir de ces paroles de mon Texte, pour relever mon ſujet par des éloges exceſſifs, & que je vienne ici louer une Vierge de Jeſus-Chriſt, aux dépens de toutes les autres. A Dieu ne plaiſe, que je m'établiſſe le juge des vertus & du mérite des ſaints. Je laiſſe à Jeſus-Chriſt qui les a ſanctifiés par ſa grâce, d'en connoître les proportions & les meſures, & je ne veux qu'adorer le jugement qu'il en a fait.

La Sainte dont je dois vous entretenir aujourd'hui, n'a pas beſoin que j'emploie pour elle ces comparaiſons odieuſes, qu'une dévotion préoccupée, & un zèle inconſidéré peuvent tirer quelquefois de la bouche même des Prédicateurs. Je n'ai qu'à nommer ſainte Thérèſe, pour vous donner une grande idée de la vertu, & de la perfection évangélique: ſoit que je la voie dans cette élévation d'oraiſons & de connoiſſances où Dieu l'avoit appelée; ſoit que je la regarde à la tête d'un peuple nouveau, que Dieu avoit commis à ſa conduite; ſoit que je la conſidère dans ces excès

d'amour & de charité dont ſon ame fut ordinairement tranſportée : il me ſemble que je la vois au-deſſus des autres.

Elle a quitté les voies battues de la vertu, pour aller à Dieu par des routes nouvelles & inconnues. Je ne veux pas me contenter de vous donner aujourd'hui quelque connoiſſance de ſes actions; je veux, ſi je puis, vous découvrir le fond de ſon eſprit & de ſon ame, & vous montrer ce qu'elle a connu, ce qu'elle a déſiré, ce qu'elle a promis.

Diviſion. 1°. Ces connoiſſances ſublimes,

2°. Ces déſirs héroïques,

3°. Ces promeſſes extraordinaires, vous donneront ſans doute de la vénération pour mon ſujet. Faſſe l'eſprit de Dieu qui a produit ces grands mouvemens dans le cœur de ſainte Thérèſe, que le récit de ſes vertus produiſe en nous, non pas une admiration ſtérile, mais une ſincère imitation de ſa ſainteté. Demandons-lui cette grâce par l'interceſſion de Marie, en lui diſant, AVE MARIA.

I. PARTIE. VOUS vous étonnerez, peut-être, MESSIEURS, que je commence l'éloge de ſainte Thérèſe, par l'excellence de ſon eſprit, & par la grandeur de ſes connoiſſances & de ſes lumières. Il ſemble que la ſimplicité ſoit le partage des Vierges Chrétiennes; qu'elles ne doivent ſavoir que les volontés de Dieu, pour les ſuivre; qu'il leur ſuffit, ſelon les règles de leur état, d'être humbles & d'être dociles, & que la grâce s'accommodant à la foibleſſe de la nature, a mis leur perfection à écouter, & non pas à enſeigner; à obéir, & non pas à conduire. Toutefois il eſt vrai qu'il n'y a devant Dieu aucune différence de ſexe ni de perſonnes, & que ſe ſervant des plus foibles inſtrumens pour confondre la force & l'orgueil des hommes; il élève quand il lui plaît les ames les plus ſimples juſques dans le ſein de la ſageſſe. L'Evangile nous apprend qu'il y a des Vierges prudentes qui ſavent obéir, & qui ſont capables de commander, qui portent en leurs mains des lampes qui brûlent & qui éclairent, & qui vont au-devant de l'époux, pour être les premières à le connoître, & pour le montrer à ceux qui le ſuivent.

Thérèſe fut de ce nombre, MESSIEURS; Dieu lui avoit donné un eſprit vif, pénétrant, appliqué, porté naturellement à s'attacher aux grands objets, & à le faire par de grands principes : un jugement ſolide, qui ne ſe laiſſoit pas

prévenir par des imaginations, ni éblouir par des apparences; qui alloit toujours à de bonnes fins, & par les moyens les plus juſtes & les plus nobles; un cœur fidelle, généreux, capable de beaucoup aimer, & incapable d'aimer que ce qu'il falloit; un courage que rien ne rebutoit, lorſqu'il y alloit de l'intérêt de ſon ſalut, ou de la gloire de Jeſus-Chriſt. Toutes ces qualités qui la rendoient propre à aimer la vérité, & à la chercher & à la ſuivre, furent comme les fondemens de tant de lumières & de vertus qui ont édifié & éclairé toute l'Egliſe. Comme elle ſut que la connoiſſance de Dieu étoit la perfection de la ſageſſe, elle commença à purifier tout ce que les ſens ont de groſſier & de terreſtre, pour jouir de la vérité ſans diſſipation. Elle prit ſon vol & s'éleva de temps en temps comme un jeune aiglon, pour eſſayer à regarder la lumière juſques dans ſa ſource; & par les communications qu'elle eut avec Dieu, elle ſe remplit de cette doctrine, que l'Egliſe appelle divine & céleſte. Mais pour procéder avec ordre dans ce diſcours :

Cœleſtis ejus Doctrinæ pabulo. *Orat.*

Il faut ſuppoſer qu'il y a deux moyens d'arriver à la connoiſſance de Dieu, l'étude & l'oraiſon. L'une le découvre par les raiſonnemens de l'eſprit; l'autre par les ſentimens du cœur. Elles conſidèrent le même objet, & tendent à la même fin. Mais il y a cette différence : l'étude produit ſouvent la préſomption, parce qu'il y a dans l'eſprit comme un levain d'orgueil qui s'enfle & ſe dilate par la ſcience : l'oraiſon produit la charité, parce qu'il y a dans le cœur de celui qui prie, un fond de bonne volonté qui diſpoſe à embraſſer & à ſentir la vérité. Dans l'étude, c'eſt l'homme qui acquiert : dans l'oraiſon, c'eſt Dieu qui donne; & la libéralité de Dieu eſt infiniment au-deſſus de toute l'induſtrie de l'homme. Par l'étude, on s'élève aux choſes inviſibles de Dieu par celles qui ſont viſibles; & à l'excellence du Créateur par celle des créatures. Par l'oraiſon, on deſcend de la grandeur de Dieu au détachement & au mépris de toutes les choſes créées.

Ce ne fut donc pas par la voie du raiſonnement que Thérèſe parvint à ces connoiſſances ſublimes, ce fut par la voie de la charité & de la prière. Comme elle crut tout ſavoir, quand elle ſauroit Jeſus-Chriſt crucifié, ſon amour fut ſon raiſonnement; & ſon oraiſon ſon étude. Ce divin Sauveur, par une grâce ſingulière, voulut lui-même lui ſervir de li-

vre. C'eſt-là qu'apprenant ce que Dieu avoit fait pour elle, & ce qu'elle devoit faire pour Dieu, elle s'inſtruiſoit de ſa religion & de ſes devoirs. C'eſt-là que contemplant le myſtère de l'Incarnation, elle s'animoit à s'anéantir avec lui, à naître avec lui, à mourir & à reſſuſciter avec lui. C'eſt-là qu'elle avoit appris à eſpérer en ſa miſéricorde, à craindre ſa juſtice, à reconnoître ſes bienfaits, & à lui demander ſes grâces. Ce fut par ces communications fréquentes qu'elle perfectionna ſon eſprit. Car s'il eſt impoſſible que Dieu étant la ſouveraine charité, l'ame qui s'en approche ne s'enflamme & ne s'embraſe, comment pourroit-il arriver qu'étant la ſouveraine vérité, ceux qui communiquent plus intimement avec lui, n'obtinſſent à proportion une plus grande lumière, & une plus parfaite connoiſſance de ſes vérités & de ſes myſtères.

C'eſt ce que Thérèſe éprouva avec tant d'abondance, qu'elle confeſſe qu'elle en fut durant pluſieurs jours toute confuſe & épouvantée. Il ſembloit que les livres de l'éternité lui fuſſent ouverts. Elle eut une claire intelligence des grandeurs adorables du Verbe fait Homme, des richeſſes inépuiſables de ſa ſageſſe, des tréſors merveilleux de ſa grâce, de la différence de ſes conduites, & de l'impreſſion que fait ſon eſprit ſur des ames qui lui ſont ſoumiſes. Auſſi la terre lui étoit devenue comme un lieu d'exil, ſa converſation étoit dans le Ciel. C'eſt-là que s'élevant au-deſſus de toutes les choſes ſenſibles, elle va chercher Dieu, comme la ſource de toute perfection & de toute beauté, le conſidère comme l'origine de tout bien, l'embraſſe comme le principe de vérité & de bonté, s'abîme dans la contemplation de ſon immenſité & de ſa Majeſté; tantôt par les raviſſemens, les tranſports & les extaſes, où ſon corps demeuroit ſuſpendu & immobile; tantôt par les réflexions par leſquelles l'eſprit s'uniſſant à Dieu, ne laiſſoit preſque aucun uſage à ſes ſens.

Dans cet état, je me la repréſente ſous l'image de ce chariot myſtique qui parut au Prophète Ezéchiel. Un eſprit puiſſant & ſubtil faiſoit mouvoir cette machine volante. L'air s'entr'ouvroit par reſpect, par-tout où ſon agitation la pouſſoit, & les roues qui ſembloient être faites pour la conduire ou pour l'appeſantir, ne faiſoient que s'élever avec elle, & ſuivre le mouvement de l'eſprit. Le même arriva à ſainte

Thérèse, dans ces fréquentes élévations, dans ce vol impétueux de son corps, les organes & les ressorts de ces roues merveilleuses, où l'esprit fait ses opérations, s'élévoient avec son ame ; soit pour l'accompagner, quand elle va goûter les douceurs célestes ; soit pour aller au devant d'elle, lorsqu'elle redescend sur la terre, chargée des trésors qu'elle rapporte de la contemplation, pour vaquer aux offices de la charité.

Eunte spiritu & rotæ pariter elevabantur. *Ezech. I.*

Loin d'ici ces hommes incrédules, qui prennent pour illusion tout ce qui n'est pas dans l'ordre commun de la grâce ; qui regardent comme impossible tout ce qui semble extraordinaire ; & qui pour faire les esprits forts, & pour ne pas vouloir reconnoître en autrui ce qu'ils ne sentent pas en eux-mêmes, traitent tout d'imagination & d'erreur, & prennent sujet de blâmer la foiblesse des hommes, de ce qui devroit les obliger de louer & d'admirer la puissance de Dieu. Qu'ils sachent que la piété doit faire respecter toutes les marques que Dieu donne de son amour, & que la charité nous doit faire voir avec reconnoissance & avec estime toutes les grâces que Dieu fait aux autres. Qu'ils sachent que pour éviter une légère crédulité, ils tombent dans une incrédulité présomptueuse, & qu'ils se trompent de crainte d'être trompés. Qu'ils sachent enfin que la grâce divine a plusieurs formes ; que son esprit se communique, & comme il veut & quand il veut ; que sa puissance s'élève souvent au-dessus de nos proportions & de nos règles, & qu'il y a dans l'art de connoître Dieu & de l'aimer, comme dans tous les autres arts, certains secrets qui ne sont connus que de ceux qui les pratiquent & qui y excellent.

Pour ne pas m'arrêter pourtant à ces admirables effets de la grâce, qui sont si fort au-dessus de nous : il y a trois choses qui rendent une ame éclairée, le recueillement, l'humilité & la charité. La première empêche les ténèbres, la seconde attire les lumières ; la troisième les produit. Ce fut par ces trois moyens que notre Sainte parvint à ces grandes connoissances.

D'où vient qu'on demeure dans l'obscurité ; qu'on prie, & qu'on n'en devient ni plus intelligent ni plus éclairé dans les choses de Dieu ? C'est qu'on se répand trop dans le monde. On y ramasse tous les jours une foule d'images, qui s'impriment dans l'esprit, & s'y renouvellent à tous momens. On

donne toute liberté à ſes ſens & à ſes penſées, & quelle apparence qu'on puiſſe les réduire & les ramener à Dieu quand on veut? On laiſſe échapper ſon cœur après mille objets mondains: & croit-on le trouver toutes les fois qu'on en a beſoin dans l'oraiſon? On oublie Dieu tout le long du jour: a-t-il promis qu'il viendroit ſe préſenter lui-même à nous aux heures que nous lui aurions marquées? On auroit tort de s'y attendre: comme ſi la grâce pouvoit entrer dans une ame remplie de déſirs ſéculiers; comme s'il étoit poſſible de joindre la vanité avec la vérité, les choſes éternelles avec les temporelles, les biens du Ciel avec ceux de la terre.

Sainte Thérèſe prit bien d'autres précautions. Elle garda toutes les avenues de ſon cœur, ſelon le précepte du Sage: elle accompagna toutes ſes actions d'une ſecrète vue de Dieu. Tous les objets qui frappoient ſon eſprit lui étoient comme des occaſions de prier & d'honorer Dieu. Elle regardoit attentivement ſa Loi, comme un artiſan regarde ſon modèle pour le ſuivre; toujours occupée ou à le ſervir dans ſes actions, où à le conſulter dans ſes deſſeins, ou à le regarder dans ſes intentions, ou à recourir à lui dans ſes beſoins, ou à l'admirer dans ſes ouvrages, ou à l'aimer dans ſes bienfaits. Faut-il s'étonner ſi n'étant troublée d'aucune paſſion, elle recevoit les lumières du Saint-Eſprit, & ſi étant uniquement appliquée à connoître Dieu, Dieu s'appliquoit auſſi à ſe faire connoître à elle?

Son humilité ne lui ſervit pas moins à s'avancer dans cette connoiſſance. Bien loin de croire que ce fût une récompenſe de ſa vertu, elle croyoit que c'étoit une marque de ſa foibleſſe; comme ſi Dieu eût connu qu'elle avoit beſoin de ces ſecours pour la retenir dans ſes devoirs. Elle reconnoît que la perfection ne conſiſte pas dans ces connoiſſances extraordinaires, mais dans l'union de nos volontés à celle de Dieu. Elle n'étoit pas de ces ames prévenues, qui par une vanité ſecrète, veulent ſe ſignaler dans la dévotion; qui prennent ce qui ſe paſſe dans leur imagination pour des vérités que Dieu leur révèle: car on aime à faire voir qu'on eſt favoriſé de Dieu, & l'on ſe fait de la piété même un métier, où l'on veut réuſſir comme dans les autres. Que notre Sainte fut éloignée de cet orgueil! elle ne craignit rien tant que d'être le ſpectacle de ſon ſiècle. Ingénieuſe à découvrir ſes défauts & à cacher les faveurs extraordinaires dont Dieu l'honoroit;

prête à supprimer devant les hommes toutes les lumières qu'elle tiroit de Dieu, elle brûle, au premier ordre d'un confesseur, l'explication qu'elle avoit faite des plus beaux & des plus difficiles endroits de l'Ecriture. Elle donne à ceux qui sont chargés du soin de sa conscience, la liberté de publier ses péchés, & ne leur demande le secret que pour ses vertus. Elle eût voulu ne savoir écrire que pour publier ses défauts. Faut-il s'étonner si l'esprit de Dieu, qui aime à reposer sur les ames humbles, se plaît à lui communiquer ses lumières?

Mais ce fut principalement la charité qui fut la source de tant de sublimes connoissances. Elle savoit qu'il y a un œil intérieur du cœur, qui est seul capable de supporter les lumières qui viennent d'en-haut : que pour connoître la grandeur de Dieu, selon l'Apôtre, il faut être fondé & enraciné dans la charité ; & que comme la crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse, son amour en est la perfection & la fin. Ce seroit ici le lieu de vous faire juger par l'ardeur de sa charité, de l'excellence de ses lumières : mais je ne puis vous donner une plus grande idée de cette même charité, qu'en vous traçant ici la peinture de ses désirs.

SAINT Augustin nous enseigne, que toute la vie d'un Chrétien ne doit être qu'un long & pieux désir, parce que reconnoissant devant Dieu ses besoins & son impuissance, & ne voyant le souverain Bien qu'en éloignement, il est nécessaire qu'il étende la capacité de son ame, afin que Dieu la puisse remplir ; qu'il regarde avec affection le bien dont il ne peut encore jouir avec plénitude, & que faisant de cette vie présente comme un apprentissage pour la future, il soupire après ce bonheur éternel, & désire long-temps ce qu'il doit posséder toujours. Rien ne découvre tant, ajoute le même Père, le fond du cœur & de la conscience des hommes que leurs désirs, & il n'y a rien de si naturel, que de juger de ce qu'ils aiment par ce qu'ils souhaitent. Voyons donc quelle fut la perfection des désirs, & par conséquent de la charité de sainte Thérèse. II. PARTIE.

Ici, MESSIEURS, je remonte aux plus tendres années de sa vie, & aux premiers mouvemens de son enfance. La raison & la charité mûrirent tout d'un coup en elle. Elle eut de la ferveur dès qu'elle eut de la connoissance : l'essai qu'elle fit de sa liberté naissante, fut un sacrifice volontaire d'elle-

même ; les premiers exemples qu'elle suivit, furent ceux des parfaits ; les premiers pas qu'elle fit dans les voies de Dieu, la conduisirent à la Croix de Jesus-Christ, qui en est le terme ; & pour dire tout en un mot, son premier désir fut le désir d'être Martyre. Quelques Docteurs ont cru, & il est juste de le croire, que dans cet instant où la lumière de la raison commence à poindre dans notre esprit, & où les puissances de notre ame se développent, nous sommes obligés indispensablement de tourner notre cœur vers Dieu ; d'adorer cet Etre souverain, qui est l'unique fin de toutes nos actions, & l'unique objet de tout notre amour ; de lui consacrer les prémices de notre esprit, & de ranimer la foi de notre Baptême. C'est-là ce qu'ils appellent la véritable entrée de l'homme chrétien dans la vie, & comme la naissance de l'homme parfait.

Thérèse s'acquitta de ce devoir, & commença même plus noblement. Le premier acte qu'elle fit, fut un acte héroïque de Religion. Elle s'ennuya de vivre dès qu'elle sut qu'on pouvoit mourir pour Jesus-Christ, & commença d'être Chrétienne par la consommation de la charité. Touchée de la gloire & du courage des Martyrs, dont elle lisoit les histoires, elle entreprit de les imiter, pour obtenir leur récompense ; & sans consulter ni la foiblesse de son âge, ni la difficulté des chemins, ni la grandeur de l'entreprise, elle sort de la maison paternelle, à peine âgée de sept ans, pour aller courageusement dans un pays étranger, & dans un Royaume infidelle, chercher le glaive fatal qui devoit l'immoler à Jesus Christ.

L'Ange qui veille au salut du Carmel & à la gloire même de toute l'Eglise, arrêta cette innocente victime. Le Ciel accepta ses intentions, & ne voulut pas son sacrifice : il la destinoit à d'autres combats, & lui préparoit d'autres couronnes. Quoique Dieu lui rendît cette vie & ce sang qu'elle lui offroit, elle n'en devoit pas moins être martyre. Les persécutions, les souffrances, l'amour même pour Jesus-Christ, devoient un jour faire ce que les tyrans n'avoient pas fait ; & l'expérience lui fit connoître, qu'elle étoit du nombre de ceux, qui par des mortifications continuelles, & par un martyre moins sanglant, mais aussi plus long, se sanctifient par le débris de leur propre chair, & meurent mille fois pour une. Ramenée dans la maison de son père, elle déplora son

malheur ; & ne trouvant de consolation qu'à se renfermer dans des hermitages qu'elle bâtissoit de ses propres mains, pour prier plus tranquillement, & pour fuir les yeux des hommes, elle s'accoutumoit à cette vie d'oraison & de retraite, où par un instinct secret elle se sentoit appelée ; montrant dès cette tendre jeunesse, par ce qu'elle faisoit pour Dieu, ce que Dieu opéroit en elle, & faisant voir que tout âge est parfait devant lui, quand il daigne le fortifier par sa vertu, & le prévenir de ses grâces.

Mais hélas ! qu'il est difficile qu'une ame sans expérience, échappe à tant de périls & à tant de piéges que lui tend le monde, & que les plus généreuses résolutions ne soient interrompues par quelque foiblesse ! Avouons-le, MESSIEURS, & ne dissimulons pas une faute que Thérèse a si fort exagérée. Quelque désir mondain s'éleva dans son cœur, & y rallentit l'ardeur de sa première charité. L'exemple d'une mère, vertueuse à la vérité, mais trop attachée à la lecture des Romans ; la fréquentation d'une parente entêtée des vanités & des folies du siècle, & je ne sai quelles fumées, qui s'élèvent des bouillons du sang & de la chaleur de la jeunesse ; tout cela conspira à obscurcir un peu sa raison, & à refroidir sa piété. Certains désirs vagues de plaire, de voir, d'être vue ; certaines complaisances que le monde pardonne aisément aux jeunes personnes, quand elles ont de quoi soutenir leur vanité ; certaines propretés affectées, sans autre dessein que celui de satisfaire son amour propre ; certaines lectures engageantes, qui amusent le cœur par un enchaînement de passions agréablement exprimées, & qui nourrissent dans l'esprit une vaine & frivole curiosité : ce furent des fautes sur lesquelles on ne s'examine pas même aujourd'hui, & que sainte Thérèse a pourtant pleurées très-amérement durant le cours de sa vie, quoiquelle reconnût n'avoir perdu dans cet état dangereux, ni la crainte de Dieu, ni sa grâce.

Qu'eût-elle fait si elle eût passé sa jeunesse à examiner des modes & des ajustemens, & à se faire une étude des vanités & des extravagances du siècle ? Qu'eût-elle fait si elle n'eût cessé de courir après les spectacles & les divertissemens du monde, recueillant les passions d'autrui, & se livrant aux siennes propres ? Qu'eût-elle fait si elle eût attendu pour quitter le monde, que le monde l'eût quittée, & si elle n'eût

plus eu à donner à Dieu qu'un cœur uſé, & des reſtes d'une vie ſcandaleuſe? Qu'eût-elle fait, ſi elle eût abuſé de l'eſprit & de la beauté que Dieu lui avoit donnés, à ſéduire des ames que Dieu a créées pour ſa gloire? Il ne lui en falloit pas tant pour l'engager à une pénitence longue & laborieuſe.

Mais ce nuage fut bientôt diſſipé. Dieu qui la conduiſoit, lui fit connoître que le monde eſt une mer orageuſe, où parmi les ténèbres & les tempêtes, les fragiles vaiſſeaux ſe ſervent comme d'écueils les uns aux autres pour ſe briſer enſemble, & pour périr d'un commun naufrage; que c'eſt une région malheureuſe, où la corruption eſt ſi générale, qu'être corrompu & corrompre les autres, comme diſoit cet Ancien, c'eſt la fonction mutuelle des hommes: Que le naturel le plus heureux eſt ſouvent perverti par l'impreſſion que fait un mauvais exemple, comme le champ le plus fertile eſt ſouvent ravagé par une grêle fortuite. Convaincue de ces vérités, & étonnée de ces dangers, elle ralluma ſon premier déſir; & n'ayant pu donner ſa vie pour Dieu, au moins réſolut-elle de lui donner ſa liberté, en s'attachant à lui dans une profeſſion ſainte & religieuſe.

Ce fut alors que ſe voyant honorée de la qualité d'Epouſe de Jeſus-Chriſt, & ſe trouvant dans la voie d'une perfection, qu'elle avoit tant déſirée, elle donna toute l'étendue qu'elle put à ſa charité. Tous ſes ſoins, toutes ſes penſées, toute ſa gloire, toutes ſes prières étoient d'être à Dieu & de lui plaire. Tantôt ſe renfermant en elle-même, après quelque grâce qu'elle a reçue, elle ramaſſe toutes les forces de ſon ame, pour rendre quelque grand hommage à ſon bienfaiteur. Tantôt à la vue d'une image de Jeſus-Chriſt crucifié, attendrie de pitié, touchée de douleur, animée de reconnoiſſance, embraſée d'amour, & réuniſſant tous ces mouvemens au déſir qu'elle a de lui plaire, qui eſt comme le centre de ſon cœur, elle fond en larmes & s'anéantit devant ſon Sauveur. Tantôt, lui demandant ſon aſſiſtance, afin qu'elle pût le contenter dans toute ſa conduite, ſentant couler dans ſon ame un détachement ſecret de toutes les choſes créées, & une ſenſible confiance que ſes vœux ſeroient exaucés, elle ſort comme d'elle-même, & la foibleſſe de ſon corps peut à peine ſupporter la joie de ſon ame. Sa fidélité fut toujours inébranlable, les conſolations n'amollirent pas ſa vertu, les tribulations n'ébranlèrent pas ſon

courage,

courage, & dans les temps différens elle fut toujours également soumise & fervente.

Pour entendre jusqu'où elle porta ce désir de plaire à Dieu, & quel fut le fond de sa dévotion, remarquez avec moi qu'il y a deux sortes de ferveur; une ferveur de sentiment, & une ferveur de résolution : la première, c'est lorsqu'une ame attirée par des grâces sensibles, & *prévenue de ces bénédictions de douceur*, dont il est parlé dans l'Ecriture, court dans les voies de Dieu à l'odeur de ses parfums, comme l'Epouse des Cantiques. La Loi lui devient non-seulement facile, mais encore agréable : les difficultés qui accompagnent la vertu s'applanissent comme d'elles-mêmes, & le joug du Seigneur lui est doux, parce que le Seigneur le soutient lui-même. Heureux ceux à qui Dieu daigne ainsi dilater le cœur, & donner le goût de sa vérité & de sa justice! Mais il est dangereux qu'on ne se plaise trop à ces prospérités spirituelles; que la fidélité qu'on a ne soit un peu intéressée; qu'on n'aime le don de Dieu autant que Dieu même, & que le plaisir qu'on trouve à faire le bien, ne soit une partie de la récompense qu'on aura de l'avoir fait.

In benedictionibus dulcedinis. Psal. 20. Cant. 1.

Il y a au contraire une ferveur de résolution entièrement spirituelle, qui fait qu'on s'approche de Dieu, encore qu'il semble qu'on s'en éloigne. On sent toute la pesanteur de la Croix, & l'on ne laisse pas de la porter avec patience. On trouve à tous momens des obstacles, mais il y a dans le fond du cœur un courage sans présomption, & une force secrète qui les surmonte. On n'a pas la tendresse de la dévotion, mais on en a la fermeté. Etat plus rude, mais plus parfait pour des ames fidelles, parce qu'elles sont plus conformes à Jesus-Christ crucifié; qu'elles rentrent par-là dans une connoissance plus profonde de leur néant & de leur misère, & que l'amour n'est jamais plus grand, que lorsqu'étant privé de tout aliment, il se nourrit en quelque façon de lui-même, & subsiste au fond du cœur, parmi ces froideurs & ces obscurités qui l'environnent.

Thérèse a su se maintenir dans ces deux états de ferveur. Quels progrès ne fit-elle pas, lorsque Dieu lui fit goûter ces douceurs & ces délices surnaturelles, qui sont les effets de sa bonté & de son amour. Nul travail ne pouvoit suffire à son zèle, nulle douleur ne pouvoit épuiser sa patience. Son obéissance étoit à l'épreuve des plus austères commande-

mens. Les exercices les plus vils de la Religion lui paroiſſoient trop honorables. Les grâces extraordinaires qu'elle recevoit, ne faiſoient qu'augmenter ſon humilité. Elle ne craignoit pas d'être malheureuſe, mais d'être ingrate. Les peines que Dieu lui envoyoit lui étoient douces, parce qu'elle ſatisfaiſoit à ſa juſtice, & les faveurs qu'elle en recevoit lui étoient une eſpèce de ſupplice, parce qu'elle appréhendoit d'abuſer de ſes miſéricordes, dont elle s'eſtimoit indigne. Auſſi ne pria-t-elle jamais que Dieu la favoriſât, mais qu'il la ſouffrît; & lui étant un jour échappé dans une grande aridité, de demander au Ciel une goutte de roſée & un peu de conſolation, elle ſe reprocha cette foibleſſe, comme peu conforme à l'humilité & à la conſtance chrétienne.

Elle ne fut pas moins circonſpecte & moins fervente dans la tribulation. Jamais ame n'a paſſé par de ſi longues & ſi ſenſibles épreuves. Pourrai-je vous repréſenter cet état ſans vous étonner? Elle ne ſent plus cet inſtinct violent qui l'entraîne avec joie dans les voies des commandemens. Elle ne ſent plus Jeſus-Chriſt qui habite en elle: une nuit obſcure enveloppe ſon eſprit; ces grâces lumineuſes & touchantes qui l'éclairoient, ne ſont plus que des grâces ſombres & ſans attrait, qui la laiſſent dans l'abattement & dans la langueur. Veut-elle s'approcher de Dieu? il ſemble que certains liens imperceptibles la retiennent: entrevoit-elle ſon Sauveur? un nuage importun le lui dérobe: rappelle-t-elle en ſon eſprit le ſouvenir des grâces ſenſibles qu'elle a reçues? la triſte & confuſe image qu'elle en trace, lui paroît un ſonge; & la mémoire d'un bonheur paſſé ne fait qu'augmenter le déplaiſir de l'avoir perdu: s'adreſſe-t-elle à ſes Directeurs? elle trouve des demi-ſpirituels, des demi-ſavans, qui lui reprochent la ſtérilité de ſon ame.

Dans cette cruelle incertitude ſi elle plaît à Dieu: Vous ai-je perdu, diſoit-elle, mon Dieu, ne vous retrouverai-je plus? Vous ſentis-je autrefois ſans vous poſſéder? Vous poſſédai-je aujourd'hui ſans vous ſentir? D'où vient cette ſuſpenſion de ſecours & de protection? Eſt-ce vous qui vous cachez à moi? eſt-ce moi qui m'éloigne de vous? Aimer Dieu, être incertain ſi on lui plaît; ames élevées que Dieu conduit par des voies de crainte & de défiance de vous-mêmes, pour vous préſerver de l'orgueil, & pour vous purifier de tout amour propre; vous entendez ce que je dis. Je

me contente de dire à ceux qui font la plus grande partie de mon auditoire, que c'eſt la plus rude pénitence des Saints.

Mais ne croyez pas que la ferveur de notre Sainte en fût moindre. L'appréhenſion qu'elle avoit de déplaire à Dieu, ne faiſoit que redoubler dans ſon cœur le déſir qu'elle avoit de lui plaire. La grâce étoit obſcure en elle, mais elle n'y étoit pas oiſive. Elle étoit privée de cette préſence intime que Dieu fait ſentir à l'ame, lorſqu'il ſe communique à elle avec plus d'abondance. Mais cette privation produiſoit en elle une ſoif ardente, qui la faiſoit ſoupirer après la préſence de ce bien, dont elle conſervoit encore une idée aſſez vive pour exciter ſes déſirs. Avec quelle avidité recevoit-elle de temps en temps quelques rayons échappés, qui comme des éclairs lui faiſoient apercevoir que Jeſus-Chriſt ne l'avoit pas abandonnée ? avec quelle reconnoiſſance ouvroit-elle ſon cœur pour recevoir cette roſée du Ciel, qui ne tomboit que goutte à goutte ? Avec quelle circonſpection s'éloignoit-elle des créatures, ſe tenant à Dieu dans la ſimplicité de la foi, & poſſédant ſon ame en paix au milieu même des orages ? Avec quelle confuſion reconnut-elle qu'elle n'étoit par elle-même que ténèbres & impuiſſance, & que ſon ſort étant dans les mains de Dieu, elle tenoit de lui tout ce qu'elle pouvoit avoir & de juſtice & de lumières ?

Ce déſir de plaire à Dieu fit naître en elle un preſſant déſir du ſalut des ames. Rien ne marque tant l'amour qu'on a pour Jeſus-Chriſt, que le zèle qu'on a de ramener les pécheurs a lui. Ce zèle produit deux effets : il nous intéreſſe d'un côté à l'honneur & à la gloire du Rédempteur, & nous fait reſſentir tout ce qui s'oppoſe au ſuccès & à la plénitude de la rédemption ; de l'autre il nous inſpire une tendreſſe généreuſe pour les pécheurs, & nous fait ſouhaiter leur converſion ; & mêlant ainſi le déſir de la gloire de Dieu & celui du ſalut des hommes, il nous fait accomplir, comme remarque ſaint Auguſtin, les deux préceptes tout enſemble, & renferme toute la perfection de la loi.

Or, MESSIEURS, il eſt difficile d'avoir le cœur plus touché de cette ſainte paſſion, que l'eut toujours ſainte Thérèſe. De-là venoient ces gémiſſemens & ces larmes, au ſimple récit des ravages, que cauſoit l'héréſie naiſſante dans la France & dans l'Allemagne, ces prières qu'elle faiſoit tous les jours à Dieu, qu'il fortifiât le courage des Prédicateurs,

& qu'il formât des Miniſtres & des Ouvriers Evangéliques ; cette tendre dévotion qu'elle avoit pour tous les Saints, qui ont étendu l'empire de Jeſus-Chriſt par leur doctrine, par leurs travaux ou par leurs exemples ; ces exhortations efficaces qu'elle fit à ceux, qui dans une oiſive retraite négligeoient les talens qu'ils avoient reçus pour leurs frères, & cette douleur qu'elle reſſentoit de ſe trouver reſſerrée par les bienſéances de ſon ſexe, & par les règles de ſa profeſſion, elle qui eût voulu porter par tout l'Univers les vérités de l'Evangile. Combien de fois conſidérant les déſordres du ſiècle, *Hélas ! Seigneur*, s'écria-t-elle, *le monde & le démon vous enlèvent tous les jours tant d'ames, & moi ne pourrai-je jamais vous en gagner une ?* Combien de fois, lorſqu'on lui demandoit ſes prières pour des proſpérités temporelles, répondit-elle avec indignation : *Tant que l'Egliſe aura de ſi preſſantes néceſſités, il eſt bien temps de faire à Dieu des prières inutiles & baſſes ?*

Mais le déſir de ſouffrir pour Dieu, fut comme ſa paſſion dominante. Elle ſavoit que la Croix eſt le ſceau de l'alliance que les vierges ont avec Jeſus-Chriſt. Leurs corps lui appartiennent par la chaſteté qu'elles lui vouent ; mais ce n'eſt proprement que par les ſouffrances qu'il s'en met en poſſeſſion. C'eſt-là la conſommation du ſacrifice. Quarante années de maladies ſi aigues & ſi générales, qu'il n'y eut partie de ſon corps qui ne rendît à Dieu un tribut particulier de patience : vingt-deux années d'aridité & de ſéchereſſe ; les jeûnes, les mortifications, & tant d'auſtérités exceſſives remplirent à peine l'avidité de ce déſir. Ingénieuſe à trouver des proportions entre les peines dont Dieu l'affligeoit, & les fautes pour leſquelles elle ſe croyoit châtiée ; rapportant ſes ſouffrances préſentes à ſa vie paſſée ; regardant avec horreur les moindres défauts dont elle étoit plus touchée que de ſes maux mêmes, elle adora la main de Dieu qui la frappoit, comme ſi elle l'eût couronnée. Le pardon qu'elle obtenoit, lui étoit comme un nouveau lien qui l'attachoit à la Croix. Après avoir ſouffert par juſtice, elle vouloit encore ſouffrir par reconnoiſſance. Elle ne ſe contentoit pas d'avoir apaiſé la colère de Dieu, elle vouloit mériter ſa miſéricorde. Quand elle n'eût pas eu beſoin de ſatisfaire à Jeſus-Chriſt, elle eût voulu lui reſſembler, & ſouffrir par charité, quand elle n'auroit pas dû le faire par obligation. C'eſt dans cette vue qu'elle ſe rediſoit ſi ſouvent à elle-mê-

me : *Ou souffrir, ou mourir*, pour dire qu'il n'y avoit que la mort qui pût interrompre le cours de sa mortification & de ses souffrances. Telle fut l'ardeur de ses désirs Il me reste à vous faire voir quelle fut la grandeur de ses promesses.

III. PARTIE.

Il semble d'abord, MESSIEURS, qu'il n'est pas de la grandeur & de la majesté de Dieu de promettre à l'homme, parce qu'étant infiniment puissant, & par conséquent infiniment libre, il rétréciroit son pouvoir, & se donneroit des lois à lui-même. Il semble aussi qu'il ne soit pas de la sagesse de l'homme de promettre à Dieu, parce que lui devant tout, & ne pouvant rien sans lui, il est, ou inutile de s'engager à lui rendre ce qu'on ne peut lui refuser, ou téméraire de lui promettre ce qu'on ne peut exécuter sans son secours. Cependant l'Ecriture sainte nous enseigne, qu'il n'appartient proprement qu'à Dieu de promettre, parce qu'il n'appartient qu'à lui de donner ; que comme il nous détourne du mal par les menaces de ses châtimens, il veut nous exciter au bien par le désir de ses récompenses, & qu'il est enfin de sa grandeur de montrer, que comme il est juste dans ses jugemens, & saint dans ses œuvres, il est aussi fidelle dans ses promesses. La même Ecriture nous enseigne qu'il est bon à l'homme de s'engager & de se dévouer à Dieu ; que le plus grand hommage que la créature puisse lui rendre, c'est de lui consacrer sa liberté, & de se lier à son service, en s'imposant une heureuse nécessité de lui obéir & de lui plaire, & qu'on est d'autant plus parfait, qu'on aime plus la perfection, & qu'on s'oblige davantage & à la chercher & à la suivre.

C'est sur ce principe que sainte Thérèse voulut s'unir étroitement à Dieu par les vœux & par les promesses qu'elle lui fit. Jamais vierge chrétienne ne s'est donné tant d'engagement à la piété, & ne s'en est si fidellement acquittée. Commencerai-je par ces vœux qui sont des règles de perfection, que s'imposent ceux qui veulent suivre les conseils évangéliques ? Y eut-il jamais un plus grand détachement que le sien, de tout ce qui regarde les biens du monde ? La pauvreté ne lui parut point entière, si elle n'étoit extrême. La providence de Dieu lui sembloit toujours trop prompte à la secourir. La charité des Fidelles lui étoit à charge ; & souvent elle crut avoir beaucoup de superflu, parce qu'il ne lui manquoit rien du nécessaire. Avec quel courage établit-elle une partie de ses maisons sur le seul fond de la Providence ; soigneuse d'y

entretenir la discipline, sans se mettre en peine d'y assurer du revenu, craignant moins la nécessité que l'abondance, & s'élevant au-dessus des prévoyances inquiètes de l'avenir, qui font qu'on se jette dans la distraction, & dans la dépendance du monde, & que bien souvent on est abandonné de Dieu, parce qu'on cherche trop les secours & les assistances des hommes ?

Avec quelle sévérité défendit-elle qu'il y eût rien dans les bâtimens de son Ordre qui ressentît la vanité, souhaitant par un zèle semblable à celui de son père Elie ; que le feu du Ciel, qui doit un jour consumer ce vaste univers, tombât par avance sur ces édifices orgueilleux, pour les ruiner jusqu'aux fondemens ; & ne laissât dans les appartenances du Carmel aucune trace d'une grandeur & d'une magnificence séculière ? Combien de fois a-t-elle refusé les biens de ces personnes vaines & indiscrètes, qui appauvrissent leur maison pour enrichir des monastères, & qui donnant à des étrangers ce qui appartient à leur famille, sous prétexte d'exercer la charité, renversent toutes les règles de la justice ? Avec quelle confiance & avec quelle joie recevoit-elle des filles pauvres, lorsqu'elle remarquoit en elles un désir sincère de servir Dieu, cherchant l'édification, non pas l'utilité ; examinant la vertu, non pas les biens de celles qui se présentoient ? Aussi condamna-t-elle toujours ces Religieuses intéressées, qui se défiant de la bonté de Dieu, font une espèce de trafic de la Religion, refusant les pauvres, exigeant trop des riches; comme s'il étoit permis de faire perdre aux unes leur vocation, & de la faire acheter aux autres.

Son obéissance ne fut pas moins exacte que sa pauvreté. C'est le défaut de la plupart des hommes, & plus encore de ceux qui se piquent d'être spirituels, d'abonder en leur sens, & de trop s'arrêter à leurs propres lumières. On veut être dévot selon son humeur ; on veut marcher dans les voies qu'on s'est faites soi-même. Tel qui se plaît à l'oraison, se contente de lever ses mains oisives au Ciel, & regarde comme une distraction toutes les œuvres d'une charité qui lui paroît tumultueuse. Tel qui s'est destiné à l'action, regarde l'oraison comme un amusement d'esprit, & une oisiveté pieuse de gens qui ne savent être bons que pour eux-mêmes. Ainsi chacun demeure satisfait de soi ; & dans le

deſſein où il eſt de faire le bien, ſe réſerve au moins la liberté de choiſir le bien qu'il veut faire. Thérèſe au contraire réduiſit toute ſa perfection au ſeul point de l'obéiſſance. Elle chercha dans ſa dévotion, non pas ce qui la contentoit, mais ce qui lui étoit impoſé.

Elle ſe conduiſit, non pas par les chemins qui lui plaiſoient davantage, mais par ceux que Dieu lui avoit tracés, & que ſes Supérieurs lui faiſoient connoître. Eſt-elle appelée à la contemplation ? elle prend l'eſſor, & va ſe perdre heureuſement dans l'abîme des grandeurs & des perfections de Dieu. Eſt-elle rappelée de ces élevations ? elle deſcend juſqu'aux moindres offices d'une piété commune. Faut-il augmenter ſes mortifications ? elle redouble ſon courage. Faut-il les modérer ? elle ſacrifie ſon amour-propre. Veut-on qu'elle agiſſe ? elle ſe prépare au travail. Veut-on qu'elle ſouffre ? elle ſe détermine à la patience. Toujours prête à tout ce qu'on lui ordonne ; tranquille dans ſes occupations ; occupée dans ſa retraite ; humble dans les grandes choſes ; grande dans les petites, & joignant ſur-tout à la pureté de ſes intentions, le mérite de l'obéiſſance.

Que dirai-je de cette pureté qu'elle conſerva avec tant de ſoin & tant de précaution ? Depuis qu'elle ſe fut promiſe à Jeſus-Chriſt, elle ne chercha plus qu'à lui plaire. Les moindres attachemens aux créatures lui parurent des infidélités puniſſables. Elle examina juſqu'aux plus ſecrets mouvemens de ſon cœur, & y étouffa juſqu'aux affections qui pouvoient paroître les plus innocentes. Tantôt elle déclare qu'elle n'aime ni le monde ni ce qui eſt dans le monde ; que Dieu ſeul eſt tout ſon bonheur & toute ſa joie, & que tout le reſte lui eſt une croix. Tantôt elle fait voir par les règles d'une ſainte amitié qu'elle preſcrit, combien elle eſt éloignée d'en avoir, que dans la vue de ſon ſalut & de Dieu même. C'eſt ainſi qu'elle obſerve les promeſſes qu'elle fit, lorſque Jeſus-Chriſt la choiſit pour lui, & qu'elle choiſit Jeſus-Chriſt pour elle. C'eſt-là l'état des plus ſaintes ames. Mais ce n'eſt pas aſſez pour Thérèſe que ces engagemens communs, la charité lui inſpire le plus hardi & le plus noble deſſein qu'on ait jamais imaginé pour la perfection évangélique.

Elle s'engagea par une promeſſe ſolennelle de faire toujours ce qu'elle croiroit être de plus parfait & de plus agréa-

à Dieu. Elle savoit ce que Jesus-Christ nous enseigne : Qu'il ne suffit pas d'avoir une justice commune, qu'il faut en avoir une qui soit abondante. Elle savoit que saint Paul nous exhorte à nous porter avec une sainte émulation, aux dons qui sont les plus sublimes. Ce fut dans cet esprit qu'elle s'obligea d'entreprendre non-seulement ce que la Loi commande, mais encore tout ce que la charité suggère. Pénétrée de la grandeur & de la pureté de Dieu, elle cherche dans le culte qu'elle lui rend, tout ce qui peut contribuer le plus à sa gloire. Des conseils elle se fait des commandemens. Ces pratiques évangéliques qui sont si fort au-dessus de nous, deviennent ses devoirs & ses exercices ordinaires. Elle tire des vertus chrétiennes tout ce qu'elles ont de plus noble & de plus parfait. Elle porte la charité jusqu'à l'union intime avec son époux ; l'humilité jusqu'à l'anéantissement d'elle-même ; la pauvreté, jusqu'à l'entier dépouillement des biens, & du désir de les posséder ; la chasteté, jusqu'au crucifiement continuel de sa chair ; l'obéissance, jusqu'au renoncement à ses volontés & à ses lumières.

Que ne puis-je vous la représenter ici telle qu'elle étoit ! grande par ses actions, plus grande par ses motifs ; réglant son courage, non pas sur des possibilités humaines, mais sur la confiance en la protection divine ; s'animant par des difficultés, espérant même contre toute espérance ; discernant le bien d'avec le bien & la vertu d'avec la vertu, pour s'arrêter toujours à la plus parfaite, & cherchant à se distinguer dans le service de Dieu, par de grands mouvemens de son cœur & par les actes d'une charité sans mesure & sans bornes. Ce n'étoit pas assez pour elle d'aspirer à la perfection, elle voulut y engager les autres, en leur communiquant son zèle ; & c'est dans ce dessein qu'elle s'appliqua à établir la réforme de son Ordre, & à réparer les brèches que le temps y avoit faites.

Telle est la condition déplorable des Ordres même les plus saints, qu'ils perdent presque toujours de leur première pureté à mesure qu'ils s'éloignent de leur source. Soit l'instabilité naturelle de l'esprit humain, qui est toujours dans le mouvement, & qui ne peut se soutenir long-temps sans un grand travail, dans le même état de vertu ; soit le poids de la nature, qui, par des relâchemens imperceptibles, porte sans cesse au déréglement ; soit un jugement visible de Dieu,

qui punit les négligences & les infidélités des particuliers, par l'affoiblissement de la discipline commune ; soit l'envie des démons qui aiment à troubler le repos de ces maisons de retraite & de silence, qui sont comme des asiles publics, où se sauvent des ames choisies, pour marcher dans la voie étroite, & pour se séparer de la contagion & du commerce du monde. Quoi qu'il en soit, le temps emporte jusqu'à la force & à la ferveur de la piété ; & la charité venant à se refroidir dans les établissemens les plus saints, il s'y fait un mélange du monde & de la Religion, de la cupidité & de la charité, des affections séculières & des obligations chrétiennes. Grâces soient rendues à Jesus-Christ qui suscite de temps en temps certaines ames généreuses, qui renouvellent la ferveur des anciens instituts, & qui les ramènent au point de leur première vocation, en rallumant le feu divin que l'esprit du siècle y avoit presque éteint.

Voilà ce qu'entreprit sainte Thérèse ; ouvrage plein de difficultés qui paroissoient insurmontables. Ceux qui devoient l'assister lui résistent. Les puissances temporelles & spirituelles s'unissent contre elle. Toute l'Espagne se soulève. Des mémoires sanglans la déchirent de toutes parts. On la regarde comme une femme inquiète & dissimulée, qui veut se faire un nom par une entreprise hardie, & abuser le public par des apparences de piété. Les politiques s'imaginent qu'elle couvre d'autres desseins dont il faut arrêter le cours, & lui font un crime d'état de ce projet de Religion. Les Sages croient lui faire grâce de juger qu'elle est séduite par l'esprit d'erreur, & que sans dessein de tromper autrui, elle se trompe sans doute elle-même. Les plus pieux déclament contre elle. Les chaires & les assemblées rétentissent de ces murmures.

La piété s'arme contre la piété, & le zèle contre l'innocence. Que fera cette grande ame ? Rien ne la rebute, elle souffre, elle espère, elle adore les jugemens de Dieu, elle consulte ses volontés, elle attend les effets de ses promesses ; heureuse si par ses soins, par ses travaux & par sa mort même, elle peut relever les ruines du Carmel, cette montagne autrefois si sainte ; si elle peut être cette pierre de fondement sur laquelle doit porter tout le faix de ce nouvel édifice ! Heureuse de pouvoir former des épouses fidelles à Jesus-Christ, en qui le monde soit crucifié, & qui soient

crucifiées au monde ; qui marchent à grand pas dans les voies de Dieu, & ne comptant pour rien tout le chemin qu'elles ont fait, ne pensent qu'à celui qui leur reste à faire ; qui suivent par-tout l'Agneau, soit qu'il les mène sur le Thabor : soit qu'il les conduise sur le Calvaire ; qui se disposent à l'oraison par la mortification, & qui soutiennent leur mortification par l'oraison ; toujours appliquées à se perfectionner dans leur vocation ; régulières par réflexion, non par coutume ; aussi ferventes à la fin, que si elles ne faisoient que commencer ; aussi fermes au commencement, que si elles avoient long-temps continué ; qui ne négligent pas les petites choses, & qui embrassent les grandes avec courage, & qui faisant tout ce qu'elles peuvent, s'imaginent toujours qu'elles n'ont rien fait !

Puisse cette ferveur de Thérèse passer jusqu'à sa dernière postérité ! Que le Carmel qu'elle a cultivé, soit toujours verd & toujours fleuri, malgré les hivers & les refroidissemens de la charité dans ces derniers siècles ! Que ses interceſſions puissantes & ses exemples encore vivans entretiennent ce qu'elle a établi par ses soins & par ses travaux ! Que la gloire & les richesses qu'elle a amassées dans sa Maison, n'en sortent jamais, & que sa justice demeure jusqu'à la fin des siècles, afin que Dieu soit glorifié dans l'éternité, où vous conduise *le Père & le Fils*, *&c.*

PANÉGYRIQUE

DE

SAINT CHARLES,

Préché à Paris dans l'Egliſe de S. Jacques de la Boucherie, l'an 1684.

Suſcitabo ſuper oves meas Paſtorem unum qui paſcat eas.

Je ſuſciterai pour la conduite de mes brebis, un Paſteur qui les nourrira.

Dit le Prophète Ezéchiel, *chap.* XXXIV.

C'Est ainſi que Dieu parle par la bouche d'un de ſes Prophètes, en un temps, ou la crainte du Seigneur & le zèle de la Loi de Dieu, étoient preſque effacés dans le cœur de ceux qu'il avoit chargés de la conduite de ſon Peuple : *Malheur*, diſoit-il, *à ces Paſteurs qui abandonnent leurs brebis, qui ſe nourriſſent de leur lait, qui ſe couvrent de leur toiſon, qui choiſiſſent pour eux ce qu'il y a de beau & de gras dans le troupeau*; & qui deſtinés à un miniſtère public, ne cherchent que leur utilité particulière. *Malheur à ceux qui ne raffermiſſent pas ce qui eſt foible, qui ne lient pas ce qui eſt rompu, qui ne cherchent pas ce qui ſe perd*, & qui deviennent les tyrans de ceux dont ils devroient être les pères. Du milieu de ces anathèmes, il s'éleve une voix de douceur & d'eſpérance : *Je me prépare un Serviteur fidelle, & je tirerai du ſein de ma Providence, un Homme qui réformera ces abus*, & qui pourvoira à toutes les néceſſités de mon Peuple.

Ne vous ſemble-t-il, pas, MESSIEURS, que cette pro-

phétie s'eſt accomplie en ces derniers temps, & que Dieu, à qui tout eſt clair & tout eſt préſent, & qui perce l'obſcurité des ſiècles d'un rayon de ſa lumière éternelle, a voulu nous repréſenter ce pieux & charitable Paſteur, qu'il deſtinoit à être le réformateur & le ſoutien de ſon Egliſe ? dans un temps où la charité non-ſeulement de pluſieurs, mais de tous, étoit refroidie; où le Fils de l'Homme n'eût plus trouvé de foi en Iſraël; où les devoirs de la piété chrétienne étoient abolis ou négligés; où les vices étoient devenus les mœurs des Chrétiens, & où l'Egliſe affligée ne pouvoit plus ſouffrir ſes maux, & n'oſoit eſpérer des remèdes : Dans un temps où les Peuples languiſſoient faute d'inſtructions & de bons exemples; où les Evêques ne retenoient de toutes leurs fonctions, que la fierté du commandement & de l'empire, & où les héréſies naiſſantes ſe juſtifioient par la corruption du Clergé, & par les déréglemens de Eccléſiaſtiques, & paſſoient du mépris des Prêtres de Jeſus-Chriſt, au mépris de ſon Sacerdoce.

Ce fut alors que le Ciel fit naître ſaint Charles, pour rallumer le feu du Sanctuaire, pour remettre en vigueur la loi de Dieu, & pour renouveler ſon alliance avec ſon peuple. On vit en lui tout ce que l'Egliſe a de grand : dignité d'Archevêque & de Cardinal; autorité du Souverain Pontife Pie IV, ſon oncle; charges, honneurs, adminiſtrations des affaires. On vit en lui tout ce que l'Egliſe a de ſaint; éminence de piété, ardeur de zèle apoſtolique, auſtérité de vie pénitente. Eſprit Saint, qui formiez dans ſon cœur ces nobles mouvemens d'une charité vigilante, ingénieuſe, libérale : Vous qui mettiez ſur ſes lèvres ces paroles d'eſprit & de vie, qui portoient dans le fond de l'ame des déſirs ſincères de converſion & de pénitence : Vous qui ramolliſſiez devant lui les duretés des cœurs obſtinés, & qui applaniſſiez les hauteurs des eſprits ſuperbes : Vous qui lui inſpiriez les moyens dont il s'eſt ſervi pour retracer l'image de la Diſcipline chrétienne, telle qu'elle fut tracée autrefois par la parole vivante & efficace de Dieu, dans votre primitive Egliſe : Faites qu'étant touché moi-même du récit que je fais de tant de vertus, j'excite dans mes Auditeurs une ſainte ferveur, qui les porte à imiter de ſi grands exemples. C'eſt ce que je vous demande par l'interceſſion de Marie, en lui diſant, AVE MARIA.

TOUT Prêtre, diſent les Pères, eſt fait pour le peuple.

Tout Pontife, dit l'Apôtre, étant pris & choisi d'entre les hommes, est établi par des hommes, afin de les porter à Dieu en leur montrant par leurs actions la voie du salut, s'ils s'en éloignent; en leur enseignant leurs devoirs s'ils les ignorent; en leur apprenant à secourir leurs frères, s'ils les abandonnent. Il faut donc qu'un Pasteur évangélique ait ces trois qualités essentielles à son ministère : *Une vie pure*, *Une doctrine saine*, & *Une charité fervente*. Or, quel Saint a possédé ces qualités avec plus d'éclat & de perfection que saint Charles? Il s'est regardé par son élévation, comme le modèle des autres. Il s'est considéré par sa dignité, comme le Docteur & le Maître des ignorans. Il s'est regardé par ses richesses comme le Père des pauvres; & pour recueillir tout mon dessein, & tout le caractère de saint Charles en peu de mots :

Omnis namque Pontifex ex hominibus assumptus, pro hominibus constituitur, in iis quæ sunt ad Deum: *Hebr* 5.

1°. Il a édifié son Peuple par ses exemples.
2°. Il l'a réformé par ses instructions.
3°. Il l'a nourri par ses aumônes.

Division.

Voilà tout le sujet de ce Discours, si vous m'honorez de vos attentions.

Ce n'est pas sans raison que l'Apôtre saint Paul donne aux Evêques appelés au gouvernement de l'Eglise de Dieu, pour la première & plus nécessaire qualité, celle d'être irréprehensibles, & que les saints Canons défendoient d'ordonner ceux qui par quelque péché public, ou par une suite de mauvaise vie avoient scandalisé leurs frères, quelque désir qu'ils eussent de travailler à leur salut; & à la conversion des autres. Ils vouloient que l'innocence fût le degré pour monter à l'Episcopat. Ils craignoient que le souvenir & la connoissance des foiblesses des Supérieurs, ne diminuât le respect qu'on doit avoir pour leur dignité & pour leur personne. Ils ne croyoient pas qu'ils eussent toute la liberté de reprendre ceux qui tomboient dans les mêmes fautes qu'ils avoient commises; & ils étoient convaincus que Dieu ne souffroit auprès de ses Autels ni de vie impure ni de réputation décriée, & que pour servir dignement l'Eglise, il falloit auparavant, chacun selon son état, l'avoir édifiée.

I. PARTIE.

Oportet ergo Episcopum irreprehensibilem esse; 1. *Tim.* 3.

C'est ce que saint Charles a observé. La sagesse, la modestie, la Religion sembloient lui être naturelles. Dresser des Chapelles, orner des Autels, chanter les Cantiques du Seigneur, imiter les cérémonies du saint Sacrifice; étoient

les divertissemens de son enfance & les présages de sa piété. Ses premières vues furent des vues d'ordre & de discipline, & l'on lui entendit souvent dire au milieu des jeux innocens de l'enfance : *J'ordonne, je règle, j'arrange le monde.* Qu'il est vrai ce que le Sage nous enseigne, qu'on connoît les progrès que doit faire l'homme, par les inclinations de son enfance, & qu'il étoit aisé de conjecturer qu'il se formoit un esprit noble, capable un jour du talent qu'on lui a vu exercer depuis, d'ordonner des lois, de réformer le Clergé, d'arrêter la licence & l'iniquité, de prescrire des bornes aux Juridictions, d'être l'arbitre des Souverains dans leurs différents, & d'établir par-tout la justice & la discipline.

Ex studiis suis intelligitur puer. Prov. 20.

Il se destine au service des Autels, & s'y prépare par les Sacremens, qui sont les sources salutaires des consolations de son ame ; par la prière, où il reçoit les lumières de la vérité, par une pureté à l'épreuve des tentations de la jeunesse, & des premiers bouillons du sang, par un attachement inviolable aux lois de l'Eglise, & par une charité libérale pour les pauvres. A peine est-il sorti de l'enfance, que par la mauvaise coutume du siècle, il se trouve chargé d'une Abbaye & devient lui-même l'Administrateur des revenus ecclésiastiques. Avec quelle gravité remontre-t-il à son Père qu'il ne falloit pas employer un bien sacré, à des usages profanes : Que les richesses de l'Eglise ne devoient pas entrer dans le partage d'une famille : Qu'il n'étoit pas permis d'élever sa maison sur les ruines du Sanctuaire, & d'enrichir ses enfans des larcins que l'on fait aux pauvres.

C'est à vous que j'adresse ce Discours, pères ambitieux & avares, qui par vos soins & par vos intrigues procurez des Bénéfices à vos enfans, à peine encore raisonnables ; qui regardez une Abbaye, non pas comme une charge, mais comme une fortune domestique ; qui mettez la main sur ce fond sacré, d'où vous croyez pouvoir tirer de quoi fournir à votre jeu & à vos plaisirs ; qui faites servir le patrimoine de Jesus-Christ au luxe de vos femmes & de vos filles orgueilleuses ; qui entretenez l'ambition & la vanité, & peut-être les débauches de vos aînés, par les épargnes & par les Bénéfices de vos cadets, & qui abusez du bien des pauvres, jusqu'à ce que vos enfans soient en âge de vous en empêcher, peut-être par l'abus qu'ils en font eux-mêmes.

Avec quelle sagesse saint Charles ménage-t-il ce premier

bien dont il jouit. Il ne veut pas qu'il ſoit confondu avec le bien paternel : il ne peut ſe réſoudre à le confier à des mains étrangères, quoique fidelles ; & comme il en eſt reſponſable, il en veut être lui-même le diſpenſateur. Mais ſon exactitude va plus loin. Il conſidére ſes devoirs, & ne croit pas en être quitte pour porter dans ſes habits quelques marques de ſa profeſſion ; pour réciter négligemment quelques prières, & ſe mêler après dans toutes les converſations mondaines ; & pour recevoir tous les ans les revenus de ſon Bénéfice. Il s'exerce dans les vertus & dans les fonctions de ſon Ordre, & il oblige par ſes diſcours & par ſes exemples ſes Religieux à ſe réformer, & à vivre dans la rigueur de leur Inſtitut. Sa vertu, au défaut de ſon âge, lui donne toute l'autorité dont il a beſoin pour inſtruire ; & tout enfant qu'il eſt, il enſeigne aux vieillards la perfection de la vie Monaſtique.

Telle étoit la diſpoſition de ſon ame, lorſque Dieu le mit tout-à-coup à une épreuve capable de renverſer une jeune vertu, & d'ébranler la plus ferme conſtance. Que vous imaginez-vous, MESSIEURS, quelque révolution de fortune ? il tient à Dieu, & nul accident ne peut l'abattre. La mort d'un père ? le Sage dans ſes douleurs, ne s'afflige pas avec excès, comme ceux qui n'ont point d'eſpérance. Les traits d'une ſanglante médiſance ? il ſait déjà que ceux qui vivent ſaintement en Jeſus-Chriſt ſont expoſés à cette ſorte de perſécutions & de ſouffrances. Quelque maladie qui le gêne & le tyranniſe ? l'Image de Jeſus-Chriſt ſouffrant, qu'il a toujours devant ſes yeux, dans les plus grands maux ſoutient & fortifie ſa patience. Quelle eſt donc cette épreuve à laquelle il eſt ſi difficile de réſiſter ? c'eſt la proſpérité. Il ſe trouve preſque au même-temps, Cardinal, Archevêque, premier Officier du ſaint Siége, ſeconde tête du monde Chrétien ; & pour dire tout en un mot, neveu d'un Pape.

Ce n'eſt pas mon deſſein de louer ici ces choix inſpirés par la chair & le ſang, & non pas par le Père Céleſte. L'Egliſe n'a que trop gémi ſous cette pernicieuſe coutume ; & l'on n'a que trop vu les chefs de la Religion plus ſoigneux d'agrandir leur famille, que d'étendre le royaume de Jeſus-Chriſt ; faire aſſeoir leurs neveux à la droite du S. Siége, ſans examiner leur vocation ni leur mérite ; leur donner en proie les richeſſes Eccléſiaſtiques, & s'empreſſer plus pour les faire héritiers de leurs biens & de leur grandeur,

Innocent XI. que ſucceſſeurs de leur Sacerdoce. Nous ne craignons pas de le dire, ſous un Pontife en qui la grâce étouffe les ſentimens de la nature, qui, à l'exemple de Jeſus-Chriſt, ne reconnoît pour parens, que ceux qui font la volonté de ſon Père; qui n'a pour maiſon que l'Egliſe que Dieu lui a confiée, & qui n'emploie les tréſors de Jeſus-Chriſt, que pour la gloire de ſon Nom, & pour la défenſe de ſon Empire.

Mais quelque intérêt de ſang & de parenté qu'il y eût dans l'élévation de ſaint Charles, ces biens & ces dignités qu'il recevoit, tomboient ſur la vertu & ſur le mérite. La providence de Dieu ſe ſervoit de l'ambition des hommes pour l'accompliſſement de ſes deſſeins; & ce jeune Prélat redreſſant par ſa piété ce qu'il y avoit d'humain dans les projets & dans les affections de ſes proches; par le bon uſage des grâces qu'il avoit reçues, faiſoit pardonner la précipitation qu'on avoit eue à les lui donner.

Repréſentez-vous donc un jeune homme de vingt ans, au milieu des vanités & des délices, y renoncer courageuſement, dans un âge où les paſſions ſe débordent & s'excitent inceſſamment par l'inclination jointe à la facilité de les ſatisfaire; dans une Cour où la pompe, la vanité & toute la diſſolution des Cours ſéculières s'étoit introduite; dans un ſiècle où le vice avoit perdu la timidité & la honte qui lui eſt naturelle, & où la vertu paſſoit pour préoccupation & pour foibleſſe; dans une fortune où il n'auroit trouvé que trop de flatteurs & d'approbateurs de ſes propres vices: ſous un Pape qui le chériſſoit tendrement, & qui tout occupé de la gloire de ſa maiſon, ſongeoit plus à le rendre grand, qu'à le rendre Saint; & cependant rempli de l'eſprit de Dieu, & fortifié par ſa grâce, conſerver la modération dans ſa jeuneſſe, l'humilité dans les louanges, l'auſtérité dans les délices, la piété & l'affection à la prière, dans l'embarras de la Cour & des affaires, le mépris & l'averſion du monde, parmi tout ce qui peut le rendre agréable à ceux qui l'aiment.

Dieu le ſauve par les mêmes voies par leſquelles la plupart des hommes ſe perdent. Il y a des vertus foibles qui ne ſe ſoutiennent que par les diſgraces; des humilités, qui ſe perdroient ſi elles n'étoient humiliées; des régularités, qui s'écarteroient du droit chemin, ſi Dieu ne leur mettoit comme

comme une haie d'épines, pour les retenir dans leurs limites ; des miséricordes, qui s'endurciroient si elles n'étoient attendries par le souvenir de quelques misères. Dans l'adversité, l'ame toute entière se réunit & se resserre : on cherche dans la piété des consolations qu'on ne pourroit trouver ailleurs, & l'on a recours à Dieu par nécessité, quand on est rebuté du monde. Mais il y a des vertus fortes, que Dieu met dans les occasions, qui s'élèvent par leurs contraires, qui plantent la croix de Jesus-Christ dans les lieux mêmes où le monde seme ses fleurs. Dans la prospérité l'ame est dissipée par les objets, l'esprit & le cœur ordinairement se corrompent, & c'est comme un prodige de la grâce, que d'y conserver la sagesse & l'humilité. Ainsi la grandeur de ce jeune Prélat ne fait qu'augmenter en lui le désir passionné qu'il a de servir l'Eglise.

Tamquam prodigium factus sum multis, & tu adjutor fortis. *Psal.* 70.

Lorsqu'on lui porte la nouvelle de l'exaltation de son oncle, donne-t-il des marques d'une joie vaine & indiscrète ? va-t-il recueillir les acclamations & les louanges de la multitude ? s'occupe-t-il dans son esprit, des idées agréables de sa fortune ? court-il à Rome se placer auprès du S. Siége, & prendre possession du crédit qu'il y doit avoir ? Il se retire en lui-même, il a recours aux Sacremens, il court se jeter aux pieds de Jesus-Christ humilié dans l'Eucharistie. C'est-là qu'il fortifie son esprit contre les tentations de l'orgueil ou des flatteries du monde. C'est-là qu'il prend des forces pour résister au torrent de la coutume. C'est-là qu'il recueille les grâces qui le soutiennent contre l'éclat des honneurs, & les charmes de la volupté & de la gloire qui auroient pu le séduire. Quel fut son détachement, lorsque pour ne rien retenir qui ressentit encore le monde, il quitte jusqu'au nom & aux armes de sa maison : Armes qu'on met sur le frontispice des Palais ; qu'on fait graver sur les métaux les plus précieux ; qu'on pose jusques sur les autels & sur les tabernacles du Dieu vivant, pour consacrer la vanité, & pour éterniser la mémoire des hommes. Quelle fut sa constance à la mort du comte Frédéric son frère, lorsque porté par toutes les raisons que le sang & la nature peuvent inspirer, à recueillir la succession & les espérances d'une maison dont il étoit devenu le Chef, & qu'il pouvoit élever par quelque illustre alliance, il se fit aussitôt ordonner prêtre, pour s'imposer une heureuse nécessité de ne

pouvoir être qu'à Dieu ; & reçut par ordination l'esprit de la prêtrise de Jesus-Christ, qui est un esprit de mort & de crucifiement au monde.

Mais quelles réflexions fit-il sur les dignités dont il se trouva pourvu presque malgré lui ? S'il exerce l'office de grand Pénitencier, il songe qu'étant chargé des péchés d'autrui, il devoit l'être moins des siens propres ; qu'étant prépose pour l'administration de la Pénitence, il devoit commencer à s'y condamner soi-même ; & que sur ce même Tribunal où il jugeoit les pécheurs, il devoit être son propre Juge. S'il est Cardinal, il considère cette dignité comme une obligation d'avoir un zèle d'Apôtre, non pas comme une occasion de paroître avec une magnificence de Prince. Il regarde dans cette pourpre, non pas ce qu'elle a de commun avec celle des Rois & des Empereurs, mais ce qu'elle a de particulier avec celle de Jesus-Christ. Cette couleur de sang l'avertit d'être toujours prêt à mourir pour la cause de Dieu, ou du moins à marcher plus constamment que les autres hommes, dans les vestiges sanglans de la passion de son Maître. S'il est favori du Saint Père, il emploie son crédit à protéger la vertu opprimée, à mettre sur le chandelier le mérite inconnu ou négligé ; à solliciter la réformation des mœurs, & la conclusion du Concile de Trente, dont il exécutoit par avance les règles & les ordonnances.

Qui ne sait les difficultés & les obstacles presque invincibles qui traversèrent le cours de ce Concile ? Les intérêts des Rois, des Empereurs & des Papes mêmes ; les artifices & les embûches des hérétiques, les jalousies d'autorité inévitables dans le concours de tant de Puissances ; la prudence de la chair qui est opposée à la sagesse de Dieu ; la crainte qu'avoient les Grands d'être réduits à la loi & à la discipline ; la guerre allumée entre les Princes chrétiens : Tout avoit retardé les résolutions de cette sainte assemblée. Mais Dieu, qui se sert des conseils de la politique, des brigues, des passions & des adresses, comme d'autant de ressorts secrets & cachés pour exécuter les desseins de sa Providence éternelle, permettoit ces interruptions & ces délais, pour conduire ce concile plus heureusement à sa fin, en le faisant comme revivre du temps de S. Charles, afin que le monde chrétien eût tout ensemble & l'idée & la pratique de la réforme.

Les Pères assemblés à Trente, sous les ordres du Souverain Pontife, donnoient des règles de bien vivre, saint Charles à Rome, ou à Milan, donnoit des exemples d'une sainte vie. Pendant que ceux-là donnoient des leçons de réforme à ceux qui vouloient l'embrasser : celui-ci en se réformant lui-même ôtoit tous les prétextes à ceux qui la refusoient : les uns montroient qu'il étoit juste, l'autre montroit qu'il étoit possible de vivre dans la sévérité des ordonnances canoniques. Le Concile combattoit l'hérésie & la dépravation des mœurs par ses décisions & par ses canons : Saint Charles la combattoit par ses jeûnes, par ses prières, par l'exemple d'une vie pénitente & austère : Dieu l'avoit élevé comme un signal à tous ceux qui aimoient la correction des mœurs ; aussi la propose-t-il à son peuple par ses instructions.

II. PARTIE.

COMME la gloire & la beauté de l'Eglise consistent dans l'ordre & dans la discipline des mœurs des fidelles, la principale fonction de ceux qui la gouvernent, consiste à ramener les Chrétiens à l'observance de la loi de Dieu & à la pratique de l'Evangile. Or comme la correction & la censure supposent l'instruction & la doctrine, il faut que l'homme apostolique ait l'esprit éclairé, & qu'il éclaire l'esprit des autres, qu'il soit plein des vérités qu'il annonce, & que pour détruire l'impiété, il dissipe auparavant l'ignorance.

Ce fut-là toute l'application de S. Charles. Dès que Dieu l'eut appelé à la conduite du Diocèse de Milan, il considéra ses devoirs, & il résolut de les remplir, il reçut la dignité, & il n'en fut pas ébloui ; il vit le travail, & il n'en fut pas rebuté. Cette partie de l'Italie étoit depuis long-temps le théâtre d'une guerre sanglante & opiniâtre entre deux Princes également puissans & ambitieux, qui entraînoient toute l'Europe dans leurs partis, & qui tantôt vainqueurs & tantôt vaincus, avoient désolé cette malheureuse Province, qui non-seulement avoit souffert tous les maux que produit la guerre, mais avoit encore pris tous les vices des nations qui la lui faisoient. Tout ce que les armes ont d'injuste, de cruel & de violent s'y étoit répandu, & les mauvais exemples des soldats, étoient devenus les coutumes des citoyens. Il n'y avoit plus d'équité dans les jugemens, plus de bonne foi dans le commerce, plus de fidélité dans les mariages, plus de concorde entre les habitans, plus

d'amitié entre les proches, plus de reſpect pour les Lois : peu de connoiſſance de la Religion, & preſque plus de pratique de piété.

Pour remédier à tant de déréglemens, il falloit un homme d'une vertu ſingulière, d'un courage invincible, d'une dignité éminente, qui fût capable d'attirer les ames au bien, par la douceur de ſes remontrances, & de les y porter par la ſévérité de la cenſure & par la force de l'exemple. Tel étoit ſaint Charles, que Dieu avoit élevé aux premières places de ſon Royaume, afin que ſa vertu eût plus d'éclat & plus d'efficace pour la converſion des pécheurs, & pour la réformation des Fidelles. Il ſe regarda donc comme un Ouvrier envoyé du Père de Famille pour défricher cette terre inculte.

Jerem 1. Il crut que Dieu l'avoit mis là comme le Prophète, pour arracher, pour détruire, pour diſſiper, pour édifier, pour planter, & chercha dans la ſource des maux qu'il voyoit, les remèdes pour les guérir.

L'éloignement des Paſteurs avoit donné occaſion à ces déſordres, il entreprend de les réparer par une exacte réſidence. Les Egliſes étoient négligées, les Evêques d'alors ou faiſoient la cour aux Princes par ambition, ou ſe la faiſoient faire à eux-mêmes par orgueil. Ils jouiſſoient d'un malheureux repos au milieu de l'abondance & des richeſſes qui accompagnent leur dignité, & laiſſant errer leur troupeaux au gré de leurs déſirs, ils faiſoient de l'épiſcopat, contre toutes les règles de la Religion, un honneur ſans charge, un miniſtère ſans travail. Les peuples n'étoient ni inſtruits, ni conſolés, & Milan depuis plus de quatre-vingts ans n'avoitvu aucun de ſes Archevêques. Laiſſons leurs cendres en paix, & ne flétriſſons pas leur mémoire : quelque vertueux qu'ils fuſſent d'ailleurs, de combien de péchés étoient-ils complices ?

Saint Charles veut remettre la diſcipline, par ſa vigilance. Hé ! manquoit-il de prétextes ſpécieux & même raiſonnables de s'en diſpenſer ? La coutume n'auroit-elle pas juſtifié ſon abſence ? ſon crédit auprès du ſaint Siége ne paroiſſoit-il pas non-ſeulement utile, mais même néceſſaire au bien de l'Egliſe univerſelle ? le renverſement de la diſcipline de ſon Diocèſe ne lui donnoit-il pas aſſez d'affaires à ſolliciter à la Cour de Rome ? n'avoit-on pas beſoin de l'exemple de ſa piété & de ſa modeſtie, dans un temps de correction & de

réforme ? le Pape ne l'avoit-il pas conjuré plusieurs fois de le décharger d'une partie du poids des affaires, & de lui aider à porter le faix du monde Chrétien ? Cependant rien ne l'arrête, il n'attend pas qu'un remords importun reveille enfin sa conscience, ou qu'un commandement du Prince venant au secours de la Loi de Dieu, le renvoie malgré lui dans son Diocèse. Non, non, MESSIEURS, il sai l'obligation indispensable de demeurer dans la place où la providence de Dieu l'a mis ; il sait que l'Episcopat est un office de sollicitude & de travail : il sait qu'un étranger n'aura ni sa tendresse ni ses entrailles, & que selon saint Paul on peut avoir plusieurs maitres en Jesus-Christ, mais non pas plusieurs pères : il sait l'impression que fait sur les brebis, la voix du bon & du véritable Pasteur, & les fruits que produit la parole de Dieu, quand il la met lui-même en la bouche de ses Ministres évangéliques.

Lorsque la plénitude des temps est venue, & que l'ordre marqué dans les décrets éternels, pour opérer le salut des hommes est arrivé, Jesus-Christ quittant le sein de son Père, où il habitoit dans ses lumières éternelles, est descendu pour converser avec les pécheurs qu'il vouloit sauver, avec les malades qu'il vouloit guérir. Charles, à son exemple, descend du trône de son oncle, qui partageoit avec lui non-seulement les soins, mais encore les honneurs du Pontificat, & quitte, pour ainsi dire, le sein de sa gloire, pour venir instruire & convertir les ames que Dieu a commises à sa conduite. Il ne se contente pas d'envoyer des ouvriers, il y va lui-même, parcourir ces lieux incultes, ces déserts sauvages. Quelle Paroisse n'a-t-il pas visitée, instruite, réglée, secourue ? Quel rocher si inaccessible qu'il n'ait monté à la sueur de son front, pour y porter la semence de l'Evangile ? Quelle vallée si profonde où il ne soit descendu par les neiges, par les torrens, par les précipices, mortifié par ses jeûnes, fatigué par ses prédications, mais soutenu par sa charité & par son zèle ? *Galat. 4.*

C'est-là que brûlant de l'amour de Dieu, armé du glaive de sa parole, il écarte les erreurs & les profanes nouveautés qui alloient s'introduire dans sa province. Représentez-vous, MESSIEURS, cet Ange commis à la garde du Paradis Terrestre, tel que l'Esprit de Dieu le décrit dans le Livre de la Genèse, avec un glaive de feu, qui se tourne d'un côté & *Flammeum gladium*

atque versatilem: *Gen.* 3.

d'autre, pour empêcher la race coupable d'entrer dans ce lieu de pureté & d'innocence, où l'homme avoit trouvé son bonheur, & où Dieu même faisoit ses délices. Tel parut saint Charles sur les limites de son Diocèse. L'héréſie, après avoir ravagé la France & l'Allemagne, s'efforce d'entrer des deux côtés dans les Alpes. Ces montagnes inacceſſibles ne peuvent arrêter la violence de sa courſe. Tout favoriſe son deſſein; l'ignorance des Prêtres, la groſſièreté des peuples, la malice des temps, les veſtiges des Vaudois qu'elle trouve ſur ſon paſſage, & ſur-tout, les mauvaiſes mœurs qui ſont des diſpoſitions à de mauvaiſes créances. Elle ſe gliſſe par les détroits, elle parvient juſqu'au ſommet, pour ſe précipiter dans ces heureuſes Campagnes, où la foi des Barnabé, & des Ambroiſe étoit encore dans ſa pureté; & pour aller ravager, ſi elle eût pu, cette ſainte Cité, où Jeſus-Chriſt a mis le centre de ſa Religion & le trône de ſon Egliſe.

Que fait ſaint Charles? Il prend en main le glaive de la parole de Dieu qui tranche des deux côtés; il s'arme de toute l'ardeur de ſon zèle, & défend avec une vigilance incroyable les entrées de ſon Diocèſe. Tantôt il écarte cet homme ennemi, qui vient de nuit ſemer la zizanie dans le Champ que Dieu lui a donné à cultiver: tantôt il foudroie ce corrupteur, qui vient autoriſer ouvertement les relâchemens, & introduire avec l'erreur le libertinage. Tantôt il confond la vanité, qui veut montrer ſon eſprit à ſoutenir une mauvaiſe doctrine; tantôt il tranche la curioſité qui prête l'oreille à des perſuaſions dangereuſes; il écrit pour réfuter les uns, il prêche pour raſſurer les autres. La Foi triomphe, l'héréſie frémit & termine en grondant ſes malheureuſes conquêtes, ſur les dernières limites de ſon Diocèſe.

Il n'eut pas moins d'application à régler le dedans, & à rétablir la diſcipline. Il commença par l'inſtruction & par la réformation de l'Ordre Eccléſiaſtique. Pour renouveler le troupeau, il crut qu'il falloit renouveler les Paſteurs, & relever l'honneur & les fonctions du Sacerdoce. Vous le ſavez, MESSIEURS, les mœurs des Fidelles dépendent ordinairement des mœurs des Eccléſiaſtiques qui les gouvernent; & il eſt vrai ce que diſoit le Prophète, que *tel eſt le Prêtre, tel eſt le peuple.* Comme naturellement on a du penchant à mal faire; on eſt bien aiſe de juſtifier le mal qu'on

Et erit ſicut populus ſic ſacerdos *Iſai.* 24.

fait, par l'exemple de ceux qui doivent être les modèles des autres. On ne craint point d'être repris de ceux qui sont destinés à nous corriger, quand ils tombent dans les mêmes fautes que nous, & l'on se croit déchargé des devoirs de la Religion, quand ceux qui la prêchent & qui l'enseignent, la négligent & la décrient.

Jugez-donc, MESSIEURS, du déréglement des peuples, par celui du Clergé. Au lieu des Pasteurs, il n'y avoit presque plus que des mercénaires. La Prêtrise étoit devenue une dignité mondaine dans les Grands, ou un métier dans les petits. L'avarice leur paroissoit une prévoyance louable, le jeu perpétuel un passe-temps innocent, la paresse un repos convenable à leur profession, le concubinage un remède contre l'adultère. Leur grossièreté étoit parvenue jusqu'à se croire dispensés de confesser leurs péchés, parce qu'ils entendoient les confessions des autres. Ils ne vouloient ni savoir la Loi de Dieu, ni la pratiquer, & faisoient douter aux gens de bien qui gémissoient de ces désordres, lequel des deux étoit plus blamable du déréglement de leurs mœurs, ou de l'ignorance de leurs devoirs.

Ce qu'il y avoit de plus déplorable, c'est que ces vices étoient invétérés, & que s'il n'étoit pas permis de les souffrir, il n'étoit presque pas possible de les corriger. Ce fut-là le plus grand travail de saint Charles. Ecoutez, MES FRÈRES, & tremblez ici avec moi : Quand les personnes consacrées à Dieu ont une fois passé par-dessus les règles de leur profession, le retour est presque impossible. Ils sont plus instruits, & par conséquent plus coupables; leurs péchés sont plus scandaleux, & par conséquent plus difficiles à réparer : ils devroient faire respecter la Religion, ils la mépriſent & la font mépriſer aux autres ; ils sont plus obligés d'aller à Dieu, & ils sont frappés d'un plus grand aveuglement, quand ils s'en éloignent. En effet, on voit souvent par la miséricorde de Dieu, les gens du monde revenir de leurs égaremens : Pour les mauvais Religieux & les mauvais Prêtres, il faut un coup de sa main tonte-puissante pour les ramener.

Saint Charles n'oublia rien pour les réformer & pour les instruire; exhortations, remontrances, prédications, synodes, conférences. Avec quelle éloquence leur montre-t-il qu'il faut entrer dans l'Eglise par une vocation divine, &

non pas par des considérations intéressées ; Que le Sacerdoce de Jesus-Christ n'est pas un titre d'oisiveté, mais un ministère de soin & de travail pour l'Evangile : Que pour rendre leur dignité vénérable aux peuples, ils doivent la respecter premièrement en eux-mêmes, & que c'est en vain qu'ils entreprennent de reconcilier les autres avec Dieu, s'ils ne sont eux-mêmes bien avec lui, & si, comme ils sont les sacrificateurs du Dieu vivant, ils n'en sont aussi les victimes.

Avec quelle force leur apprend-il de quelle conséquence est le salut d'une ame rachetée du Sang de Jesus-Christ ? quelle suite traîne ordinairement après soi la vie scandaleuse d'un mauvais Prêtre ; de quel prix sont les Mystères que Dieu a mis entre leurs mains pour en être les dispensateurs fidelles ; quel compte ils doivent rendre au souverain Juge, des ames qui leur sont commises ; quelle doit être enfin la pureté d'un homme qui touche, qui consacre, qui distribue, & qui reçoit tous les jours le Corps & le Sang de Jesus-Christ ? Avec quelle efficace leur enseigne-t-il que les revenus de leurs Bénéfices ne sont pas institués pour fournir à leurs parens, ou pour agrandir leur famille ? Qu'ils sont scellés du sceau de la Croix & de la charité de Jesus-Christ, que comme ils viennent des aumônes, ils doivent retourner en aumônes ; & qu'il n'est pas permis d'en faire des dissipations, ou des acquisitions, & d'employer à des usages profanes le fruit de la piété des fidelles ?

Il les gagne par sa douceur, & les réduit par sa patience. S'il prêche, tous ses auditeurs sont attendris & fondent en larmes : S'il écrit des lettres pastorales, on diroit que c'est la charité qui les a dictées : s'il corrige, il touche les cœurs sans les attrister, ou s'il les attriste, c'est pour la conversion & la pénitence : s'il punit, on voit au travers d'une juste sévérité, une tendresse paternelle. Cette bonté pourtant n'a rien de foible ; & le zèle, quand il a fallu, a pris la place de la patience. Rome l'a vu auprès du saint Siège sollicitant la réformation des Grands, & tournant, pour ainsi dire, le glaive apostolique contre les cupidités invétérées de la Cour. Milan l'a vu la foudre en main, briser l'orgueil de ses Gouverneurs, lorsqu'ils osèrent s'opposer à la Justice, ou violer les droits de l'Eglise. Combien de fois a-t-il éloigné des Autels, les Prêtres qui scandalisoient l'Eglise de Dieu, & qui résistoient opiniâtrément à la discipline ? Com-

bien de fois, à l'exemple de Jesus-Christ, prenant le fouet en main, a-t-il chassé du Temple ceux qui faisoient de la Maison de Dieu une retraite de voleurs, ou une maison de mauvais commerce ? Combien de fois a-t-il allumé le feu de son zèle contre ceux qui brûlant du feu de leurs passions, osoient s'approcher des Autels & porter devant Dieu des encens étrangers & des feux profanes. *Joan. 2.*

Mais il n'en vient à cette rigueur salutaire, qu'après avoir épuisé toutes les adresses de la charité. Combien de larmes avoit-il versées pour apaiser la colère de Dieu, & pour obtenir la conversion de ses Frères ? Combien de nuits avoit-il passées enveloppé dans la haire & dans le cilice, se mettant à la place du pécheur, & se chargeant devant Dieu de sa pénitence ? Combien de fois avoit-il opposé sa libéralité à leur avarice, sa modération à leurs violences, sa pureté à leurs débauches ? Combien souffrit-il de persécutions & de peines pour la Justice ? On prend son exactitude pour une indiscrète sévérité, on lui reproche d'introduire des nouveautés, & d'imposer un joug insupportable à son peuple. Des Prédicateurs le déchirent en pleine chaire. Ses accusateurs par leur crédit font censurer un de ses Conciles Provinciaux; des Prêtres, pour défendre leurs prétendues immunités, font pleuvoir une grêle de coups sur une Croix qu'on porte derrière lui, qui lui sert de bouclier en cette rencontre. Un Religieux ou plutôt un démon, à la vue de saints Autels, dans un temps de recueillement & de prière, dans sa propre Chapelle, tire contre ce cœur sacré ses armes meurtrières. Où ne pénètre pas, & que n'ose pas l'impiété quand on veut la réduire à la discipline ? Que dis-je ? l'Ange qui veilloit à sa conservation, au bonheur de l'Eglise, arrêta le coup : le feu, comme parle l'Ecriture, oublia sa force & perdit sa vertu en faveur du Juste, & ce plomb fatal sans effet, alla tomber aux pieds du saint Archevêque. *Sap. 16.*

Il passe par-dessus tous ces obstacles avec une fermeté & une immobilité d'esprit admirables ; on eût dit que Dieu l'avoit rendu une colonne de fer & un mur d'airain, pour résister à tous ceux qui s'opposeroient au dessein qu'il avoit de rétablir la pénitence. Dieu donna par ses soins une face nouvelle à son Eglise ; les Religieux qui n'avoient auparavant que l'habit de leur profession, reprirent l'esprit de leurs premiers Pères. Les maisons des Vierges Chrétiennes, au-

paravant ſans clôture & ſans régularité, devinrent des jardins clos & des fontaines ſcellées ſous la garde du divin Epoux. Les Prêtres qui avoient négligé la grâce de leur vocation, & qui avoient ſervi de ſcandale à leurs Frères, devinrent les inſtrumens de leur converſion, entre les mains de S. Charles. Les Séminaires ſe peuplèrent d'une race nouvelle d'ouvriers Evangéliques, qui rallumèrent la ferveur de la piété dans toute l'étendue du Diocèſe. Les brebis revinrent dans le bercail; les enfans furent éclairés des vérités chrétiennes; le peuple devint ſage & pieux comme le Prêtre; le luxe fut aboli; les mauvaiſes coutumes comme arrachées; la nobleſſe ſe remit dans la piété, les ſujets dans l'obéiſſance, les Supérieurs dans la charité, les ſerviteurs dans la fidélité pour leurs maîtres, & tout le Milanois devint une nation ſainte, un Sacerdoce Royal, un peuple acquis par les ſoins & par les travaux de ſon Archevêque.

De quoi croyez-vous qu'il nourrit ces ames ainſi diſpoſées? Eſt-ce de ces dévotions ſuperficielles qui retranchent à l'extérieur quelques airs mondains, & qui laiſſent au cœur la liberté de ſes déſirs? Eſt-ce de ces ſpiritualités ſubtiliſées, qui s'exhalent en penſées frivoles, & en expreſſions myſtiques? Eſt-ce de ces doctrines & de ces traditions humaines, qui accoutument à excuſer & à ſouffrir les péchés, & non pas à les combattre? C'eſt de l'ancienne vérité de l'Egliſe. Il a ſu démêler ce qu'un vain uſage a introduit parmi les Fidelles, de ce que la pure doctrine des Saints avoit établi dans tous les ſiècles, & remontant à ces premières ſources, qui ont répandu les eaux de la vérité dans le Chriſtianiſme, pour les faire couler de nouveau ſur ſon peuple, il a pris pour règle de la conduite de l'Egliſe, l'Egliſe même, & les ſaintes Ordonnances qu'elle a établies dans ſes anciens Conciles, & qu'elle a renouvelées dans celui de Trente. Avec quel ſoin les a-t-il fait exécuter dans ſon Diocèſe? C'eſt par elles qu'il a fait refleurir la pénitence: C'eſt par elles qu'il a comme replanté la Religion dans les cœurs, remis les Autels en vénération, le Sacerdoce en honneur & en dignité: C'eſt par elles qu'il a reveillé le zèle des Paſteurs endormis, & qu'il a formé tant de bons prélats, & tant de ſaints Prêtres, qui vont travailler à toute heure à la vigne du Seigneur.

Peuples Chrétiens, ſoit de la ville ou de la campagne, ne dites plus que vous manquez & d'inſtructions & d'exemples.

N'excusez plus votre ignorance par celle des Ecclésiastiques qui vous gouvernent : ne prenez plus pour prétexte de vos duretés leur avarice : ne cherchez plus à autoriser par leur oisiveté votre nonchalance. Saint Charles les a corrigés de ces défauts, accusez-vous vous-mêmes de l'aversion que vous avez à guérir, de la paresse de recourir au Médecin : du peu de profit que vous faites de l'Evangile qu'on vous annonce : du peu de soin que vous avez d'écouter les conseils des fidelles Ministres de Jesus-Christ. Saint Charles a nourri son Peuple de ces mêmes vérités, mais il l'a encore nourri de ses aumônes : c'est ce qui me reste à vous montrer.

III. PARTIE.

RIEN n'est si convenable à ceux que Dieu élève à la dignité de son Sacerdoce, que la miséricorde & la libéralité envers les pauvres. Ils sont Ministres de l'Eglise, ils doivent prendre ses mœurs, & la gouverner selon son esprit. L'Eglise est née dans la pauvreté de Jesus-Christ, elle a dit par la bouche de ses premiers Pères, qu'elle n'avoit ni or ni argent. Ses richesses sont sa foi, sa patience ses Sacremens, ses vérités & ses espérances éternelles. Il est donc du devoir des Prêtres de Jesus-Christ, & plus encore des Evêques d'amasser les biens spirituels, comme le fond naturel de leur ministère, & de regarder les biens temporels comme un fond étranger, qui n'est dans leurs mains, que pour passer dans celles des pauvres. De-plus, ils tiennent la place de Jesus-Christ parmi les Fidelles, & doivent par conséquent se conformer à ses exemples. Or Jesus-Christ nous a tout donné & s'est donné lui-même à nous. Il est venu consoler des malheureux, guérir des infirmes, soulager des pauvres. Il a donné de temps en temps des marques de sa grandeur, mais il n'a cessé de faire paroître sa bonté.

Argentum & aurum non est mihi. *Act.* 3.

Ceux donc qui sont les chefs de sa Religion, doivent le représenter, non pas tant en imitant son autorité, qu'en exerçant ses miséricordes ; car en vain se glorifient-ils d'être les successeurs de sa puissance, s'ils ne le sont de sa charité. D'ailleurs les Evêques sont proprement les pères des peuples, non-seulement pour les instruire, mais encore pour les nourrir. La Providence divine a voulu que ces mêmes aumônes qu'on donne pour racheter les péchés, servent à soulager les misères : Que les mêmes Ministres qu'il lui offrent le Sacrifice, soient employés à distribuer aux pauvres, les oblations des Fidelles : Qu'après avoir dispensé le Corps & le

Sang de Jesus-Christ au pied des Autels, ils aillent répandre leurs propres biens dans les Hôpitaux : & que de la même main dont ils béniſſent le Peuple, ils l'aſſiſtent dans ſes beſoins; parce que ces deux Offices partent d'un même fond de charité, & que rien ne diſpoſe tant les hommes à profiter des biens ſpirituels, qu'on leur préſente, que ce ſoin qu'on a de les aſſiſter dans leurs néceſſités corporelles.

Ce fut ſur ces principes de Religion que ſaint Charles entreprit d'aſſiſter les pauvres. C'étoit un de ces hommes de
Eccl. 44. miſéricorde, comme parle l'Ecriture, dont la piété fut inépuiſable. On eût dit que Dieu lui-même l'avoit enrichi, pour faire voir juſqu'où peut aller la libéralité chrétienne. La fortune de ſes ayeux, l'héritage de ſes pères, la faveur d'un pontificat, ſucceſſions, dignités, bénéfices, principautés, grandeurs du ſiècle & de l'Egliſe, tout ſe trouve réuni en ſa perſonne; & cependant quel uſage fait-il de ſes biens ? Entrez dans ſon palais, ſa ſeule antiquité le rend vénérable, & vous n'y voyez rien de grand, que la vertu de l'Archevêque qui l'habite. Regardez ces murailles, ce n'eſt ni l'or ni l'argent qui les couvre, l'image de Jeſus-Chriſt crucifié, les figures de ſa Paſſion y ſont peintes de toutes parts, & le regard n'y peut tomber, que ſur des objets de pénitence & de dévotion.

Conſidérez ſa table, rien n'y reſſent la délicateſſe, & il n'y ſouffre que ce qu'il ne peut refuſer à la néceſſité de la nature, ou à une frugale hoſpitalité. Voyez ſon train, ce n'eſt pas une troupe de ſerviteurs, ou de courtiſans qui l'environnent : c'eſt l'humilité, la charité, la modeſtie, & une foule de vertus chrétiennes qui l'accompagnent. Ouvrez ſes coffres, ſi vous voulez, vous n'y trouverez ni des fonds pour fournir à ſa vanité, ni des épargnes pour contenter ſon avarice. Où cache-t-il donc ſes tréſors ? dans ces hôpitaux où rien ne manque, & où par ſes bienfaits, la pauvreté devient opulente : dans ces maiſons, où ſa charité curieuſe va découvrir des misères que la honte cache : dans ces monaſtères qu'il a fondés pour la ſureté & pour l'éducation des Vierges Chrétiennes : dans ces refuges, où la pudicité eſt à couvert des tentations, du déſeſpoir & de l'indigence. Dans ces ſéminaires où l'on nourrit & où l'on inſtruit au même temps des Prêtres, qui n'étoient ignorans, que parce qu'ils avoient le malheur d'être pauvres.

C'eſt-là l'emploi de ſes richeſſes. Vous le repréſenterai-je ici tantôt au milieu d'une foule de mendians, diſtribuant le pain de la parole de Dieu avec la nourriture corporelle, ſoulageant leur misère par ſa charité, & leur inſpirant la patience par ſes paroles? Vous le repréſenterai-je humilié devant des pauvres, les ſervant dans leurs beſoins, les conſolant dans leurs maux, panſant leurs plaies, & deſcendant aux miniſtères les plus bas de la miſéricorde chrétienne, ſans avoir égard à ſes infirmités & à ſes délicateſſes naturelles; & ſans craindre de mettre au pied des pauvres de Jeſus-Chriſt, cette pourpre, qu'on abaiſſe à peine devant les Têtes ſouveraines. Vous le repréſenterai-je traverſant ſon diocèſe, & laiſſant dans tout ſon paſſage des traces de ſes compaſſions & de ſes bienfaits, donnant aux uns de quoi ſuppléer à la ſtérilité des ſaiſons, aux autres de quoi réparer les diſgraces de la fortune, pourvoyant à la vocation de celle-ci, au mariage de celle-là?

Mais ne diſons rien que de ſingulier dans l'éloge d'un ſi grand Saint. Loin d'ici ces perſonnes circonſpectes & ménagères, qui ont beaucoup reçu, & qui donnent peu, qui comptent avec Dieu & avec les pauvres; qui verſent leurs conſolations goutte à goutte, comme parle le Prophète, & qui ſoigneuſes du lendemain, contre les règles de l'Evangile, & craignant toujours de s'appauvrir, ſe défient de la providence de Dieu, & n'exercent qu'à regret ſa miſéricorde. Ne parlons pas non plus de ceux, qui dans l'ordre d'une juſtice commune, gardent une honnête proportion entre leurs biens & leurs aumônes; qui donnent aux pauvres tout ce qu'ils peuvent s'ôter raiſonnablement à eux-mêmes, & qui voulant accomplir la loi de Dieu, mais n'aſpirant pas à la perfection Evangélique, ſe regardent au moins comme les premiers pauvres, ſe réſervent pour eux ce qu'ils croient de droit leur appartenir, & répandent en charités ce qui reſte de leurs commodités, ou du moins de leurs néceſſités particulières.

S. Charles porte plus loin ſa charité. Il donne de toutes mains, & ſa gauche n'examine pas ce que fait la droite. Il ne croit pas avoir fait tout le bien qu'il doit, s'il ne fait tout le bien qu'il peut; & la meſure de ſa libéralité, c'eſt celle de ſes biens & de ſon amour paternel envers ſon peuple. Il ne ſe compte pour rien dans la diſtribution de ſes richeſſes: il croit que les pauvres ont

besoin de tout, & qu'il n'aura jamais besoin de rien ; & non content d'être libéral, il devient saintement prodigue. Vingt-mille écus donnés à la fois, ce n'est qu'une de ses aumônes ; quarante-mille écus d'or donnés en un jour, ce n'est qu'une de ses bonnes-œuvres. Sa charité coule à ruisseaux dans les afflictions communes, & dans les disettes extraordinaires. C'est une source qui se répand toute entière, & qui non-seulement arrose quelques terres stériles & sèches, mais inonde toute la Province. Il ne sait pas ménager ses bienfaits, il veut que tout son Diocèse à la fois s'en ressente, & que tous ceux dont la Providence Divine l'a chargé, deviennent Saints, & cessent d'être misérables : ses Bénéfices ne suffisent pas pour cela ; il vend jusqu'à son patrimoine, & se dépouille de sa Principauté d'Arone.

Pour les revenus ecclésiastiques, qui ne sait que ce sont des biens consacrés à Dieu, où les pauvres ont leur portion & leur héritage ? On ne peut les dissiper sans remords : quelque dureté qu'aient ceux qui les possèdent, la conscience en arrache de temps en temps quelque part à la cupidité, & il faut avoir perdu non-seulement la charité, mais encore la pudeur, pour ne pas en assister le prochain dans d'extrêmes nécessités. Mais pour le patrimoine, on le veut pour soi ; certains égards de famille, certain instinct d'amour propre font qu'on s'y attache : on le conserve avec soin : on l'augmente avec plaisir : on le défend avec chaleur quand il est attaqué : on donne tout le reste pour le racheter quand il est perdu : on le regarde comme le fruit du travail & de l'industrie de ses pères, & comme un fond de justice qui ne doit rien à la charité.

Saint Charles en juge bien autrement ; il croit que tout appartient à Dieu, & qu'il ne peut rien faire de plus glorieux pour la mémoire de ses pères, que d'offrir en sacrifice tous les biens qu'ils ont amassés. Jesus-Christ est son père, l'Eglise est sa mère ; ses peuples sont ses enfans, son Diocèse est sa famille, les pauvres sont ses héritiers. Il leur donne sa maison & les richesses qui lui sont propres. L'ambition & la vanité ont fait donner par des Rois du monde des villes & des royaumes qu'ils avoient eu le bonheur de conquérir, & qu'ils n'avoient pas la force de gouverner. La charité plus généreuse presse saint Charles à donner une Principauté : heureuse de l'avoir eu pour maître, & plus heureuse d'avoir

été remise à Jesus-Christ en la personne de ses pauvres !

S'il est si libéral des biens de sa maison, quel usage pensez-vous qu'il ait fait des biens d'Eglise ? S'en est-il réservé la moindre partie, je ne dis pas pour ses vanités, je ne dis pas pour ses plaisirs, je ne dis pas pour ses commodités ; je dis pour ses besoins, & pour ses plus pressans besoins ? A-t-il cru qu'il fallût soutenir sa dignité par le faste & par l'opulence ? Y a-t-il eu dans ses revenus, quoique grands, la portion de l'Evêque & celle des pauvres ? Je sai que les biens même temporels ne laissent pas d'être nécessaires à ceux qui sont dans les premiers ministères de l'Eglise, pour conserver la décence de la dignité, pour rendre leur autorité plus vénérable aux yeux des peuples, pour arrêter dans les occasions l'insolence & l'impiété, pour maintenir la discipline & l'ordre de la Juridiction spirituelle. Mais qu'il est difficile, que sous prétexte de ces bienséances de condition, on ne viole les lois essentielles de l'Episcopat ; qu'en voulant partager avec les pauvres, on ne leur retranche une partie de ce qui leur appartient, qu'on ne dérobe à la charité ce qu'on donne à la raison & à la coutume ; & qu'on ne fasse servir à la vanité du Ministre, ce qui ne doit être employé qu'à l'honneur du ministère ?

Saint Charles est bien éloigné de tomber dans ce désordre. De peur de ne donner pas assez, il donne tout ; de peur de toucher à ce qui est aux pauvres, il leur donne ce qui est à lui ; de peur de retenir du superflu, il ravit à sa dignité tout ce qui lui est nécessaire, aux yeux du monde. Il croit qu'un Evêque doit se rendre vénérable, non pas par la magnificence de son train, ou par l'éclat de sa dignité ; mais par l'exercice de la charité, & par les fonctions de son ministère. Ce fut-là toute sa gloire, & l'Eglise depuis long-temps n'a rien vu de plus grand qu'un Archevêque, un Cardinal, un neveu de Pape, de très-riche, devenu pauvre ; non pas par de folles dépenses, mais par une sainte profusion de tous ses biens pour Jesus-Christ & pour ses pauvres.

Qu'il est grand, lorsqu'après avoir travaillé, toute la journée à la vigne du Seigneur sans relâche, & porté le poids du jour & de la chaleur, il trouve à peine un morceau de pain à son retour, pour réparer un peu ses forces, & soutenir pour le lendemain un reste de vie ! Qu'il est grand, lorsqu'après avoir donné les meubles de sa maison, les ornemens même des Autels, & s'être réduit à un rochet de

groſſe toile, & à une Croſſe faite de bois, il donne à l'Egliſe de Jeſus-Chriſt, la joie de revoir encore une fois l'heureuſe ſimplicité, & la riche pauvreté de ſes premiers pères ! Qu'il eſt grand, lorſqu'il vend ſon propre lit pour aſſiſter des malades, & qu'il couche depuis ſur la dure, également content, & d'avoir exercé la charité, & de pratiquer la pénitence ! Qu'il eſt grand enfin, lorſque manquant de tout, il ſe voit avec plaiſir le premier pauvre de ſon Diocèſe ! Mais qu'il eſt grand lorſque dans le fort d'une peſte allumée dans l'Italie, après s'être dépouillé de tout, il donne encore ſa vie pour ſon troupeau, & qu'il dit avec l'Apôtre dans l'ardeur de ſon zèle : *Nous voulions non-ſeulement vous communiquer l'Evangile, mais encore vous livrer notre propre vie.*

Volebamus tradere vobis non ſolum Evangelium Dei ſed etiam animas noſtras. 1. Theſſ. 2.

Repréſentez-vous ce temps malheureux ; où les Aſtres verſent de malignes influences ; où l'air qu'on reſpire eſt mortel ; où la terre eſt maudite & ſèche, & où toute la nature porte les marques de la colère de Dieu offenſé des péchés des hommes. Temps funeſte où l'on ſouffre ſans eſpérance, où l'on vit ſans ſecours, & où l'on meurt ſans conſolation ; où l'on ſe craint & l'on ſe fuit, quoique l'on s'aime ; où le danger évident ſemble diſpenſer de la loi d'aſſiſter ſes frères, & où quelque pitié qu'on ait pour autrui, on garde toute ſa charité pour ſoi-même. Telle étoit la misère du peuple de Milan. Cette ville ſi noble & ſi peuplée, gémiſſoit ſous ce fléau de la juſtice de Dieu, qui lui enleva en peu de temps plus de vingt mille ames. Les riches alloient chercher leur ſureté dans des retraites éloignées ; les pauvres qui demeuroient, étoient conſumés par la faim, ou emportés par la maladie, & Milan n'étoit plus qu'un cimetière pour les morts, & un hôpital pour les vivans. La campagne n'étoit pas moins déſolée, & ce qui étoit plus déplorable, c'eſt qu'on manquoit de ſecours ſpirituels par-tout. La crainte de la mort avoit diſperſé les Paſteurs ; perſonne n'oſoit écouter les pénitens, ou porter aux mourans le pain de vie. Les ames ne couroient pas moins de dangers que les corps, & pluſieurs n'étant ni excités à leur ſalut, ni inſtruits de leurs devoirs, frappés de la maladie & du péché, renfermoient dans leur ſein deux peſtes enſemble, & mouroient d'une double mort.

Ce fut en cette occaſion que ſaint Charles fit voir ſon zèle & ſa tendreſſe pour ſon peuple : toutes ſes entrailles s'émurent

s'émurent. Il dit avec saint Paul : *Qu'il étoit débiteur à tous ; qu'il désiroit de se sacrifier pour ses frères.* Chair & sang, raison humaine, persuasions vraisemblables, vous n'eutes point de pouvoir sur son esprit ni sur son cœur. On lui dit que sa vie est importante au public, & il répond que le salut d'une ame est encore plus important à Dieu : que c'est une œuvre de perfection, & il croit que son état l'oblige d'être parfait. On lui allègue que c'est un conseil ; & le respect & la fidélité qu'il a pour Dieu, lui fait vouloir, non-seulement ce qu'il commande, mais encore ce qu'il conseille. On lui représente que ce n'est pas une obligation de justice ; & il croit que les devoirs de la charité ne sont pas moins indispensables. On lui dit que peu d'Evêques l'ont fait ; & il répond qu'il faut donc de temps en temps quelqu'un qui le fasse. Rom. 1 :

Que ne puis-je vous le représenter allant dans tous les lieux infectés de la contagion, pour assister ses brebis languissantes ; traversant les rues, qu'une triste solitude rendoit affreuses ; entrant dans des maisons plus lugubres que des sépulcres ; passant au travers de ces souffles mortels qu'exhale de tous côtés un tas de morts & de mourans ; portant en ses mains sacrées & secourables, les remèdes de l'ame & du corps ; écoutant les Confessions ; administrant la sainte Onction ; distribuant le Corps & le Sang de Jesus-Christ ; appréhendant les moindres accidens pour les autres, & ne craignant rien pour lui-même, pressé de tendresse & de compassion pour ses ouailles, dur & insensible pour lui-même, & pour la conservation de sa propre vie ? Que ne puis-je vous le représenter recourant aux prières & à la pénitence ; marchant nus pieds, la corde au cou, une Croix pesante sur ses épaules ; criant miséricorde pour son peuple ; plus humilié au-dedans qu'au-dehors, se présentant soi-même comme un hostie vivante, comme une victime publique pour les péchés des Milanois, dont il vouloit subir lui seul le châtiment.

Mais il suffit de vous dire, que Dieu qui a suscité ce Pasteur à son diocèse pour y exercer sa charité, l'a suscité à toute l'Eglise pour réveiller la charité des Chrétiens de ces derniers temps, si relâchée & si refroidie. Hélas ! il n'y eut jamais tant d'occasions d'être charitable, les besoins sont pressans dans la Ville, la pauvreté est presque universelle dans la campagne, les maladies sont devenues & plus lon-

gues & plus fréquentes, les saisons prennent le train d'être plus rudes, & les années plus stériles, les Hôpitaux sont chancelans, les Paroisses sont accablées du nombre des pauvres honteux qu'elles contiennent : quels efforts faites-vous pour remédier à tant de maux ?

Où est la charité, où est le zèle de S. Charles ? Il reste encore dans ces Compagnies, qu'il a si saintement instituées pour le soulagement de toutes les misères humaines. C'est à vous, ames chrétiennes, dévotes à S. Charles par engagement, & charitables comme lui par profession, qui faites revivre l'esprit de votre saint Protecteur, qui répandez la bonne odeur de ses vertus, & qui donnez dans cette Paroisse de grands exemples à toutes les autres : c'est à vous, dis-je, à consoler les malheureux, à secourir les indigens, à visiter & à nourrir les pauvres, à assister la veuve & l'orphelin. Renouvelez aujourd'hui cette ferveur, dont vous avez donné tant de marques. Continuez à amasser des trésors dans le Ciel, par le bon usage que vous faites de vos biens sur la terre. Montrez au reste des fidelles les différentes espèces de miséricorde que vous exercez. Conduisez les ames tièdes par les sentiers de la charité, dans ces lieux obscurs, où la pauvreté se retire, & souffre sans être connue. Exigez des ames les plus avares, par vos saintes importunités un tribut salutaire à l'affliction, à la faim, à la nudité. Communiquez enfin cet esprit de compassion que vous avez reçu de Dieu, afin que conspirant tous à exercer la miséricorde, nous la recevions de Dieu dans le monde & dans le Ciel. *Au nom du Père, &c.*

PANÉGYRIQUE

DE

S. FRANÇOIS XAVIER,

Prêché dans l'Egliſe des Pères Jéſuites de la Maiſon Profeſſe à Paris, l'an 1683.

Ait Dominus ſervo : Exi in vias, & ſepes, & compelle intrare, ut impleatur domus mea.

Le Seigneur dit au Serviteur : Allez dans les chemins, dans les haies ; obligez-les d'entrer, afin que ma Maiſon ſoit remplie.

En S. Luc, *chap.* XIV.

IL ſemble, MESSIEURS, que Dieu, dans les grands établiſſemens, pour partager ſes faveurs, ou pour faciliter l'exécution de ſes deſſeins éternels, ait toujours employé deux hommes différens, pour être les miniſtres de ſa miſéricorde ou de ſa puiſſance. Lorſqu'il voulut établir ſa loi, & ſe faire un peuple qui lui appartînt par un titre & par un droit particulier, comme parle l'Ecriture, il choiſit Moyſe pour être le légiſlateur, Aaron pour être comme l'orateur de ſon peuple. Il chargea le premier de la conduite d'Iſraël, le ſecond de ſes remontrances pour Pharaon, dit S. Auguſtin, & il ordonna que la principauté fût en l'un, & en l'autre le miniſtère de la parole. Lorſqu'il voulut fonder ſon Egliſe, il choiſit Pierre pour en être le Chef, Paul pour en être le Prédicateur, comme parle S. Chryſoſtome ; l'un pour lui amener ceux qui étoient ſelon la Circonciſion, l'autre pour lui appeler les Gentils. Le premier eſt la pierre qui ſoutient l'édifice, & qui raſſemble les enfans dans la maiſon : & le ſecond eſt le vaſe d'élection, pour porter le Nom de

Populum peculiarem. *Deut.* 4.

In Moyſe principatus, in Aaron miniſterium. *Auguſt.*

Jesus-Christ aux peuples & aux Rois, jusqu'aux extrémités de la terre.

Ainsi lorsque Dieu, dans ces derniers temps, a voulu redresser les mœurs des Chrétiens dans l'Europe, & se créer un nouveau peuple dans l'Asie, il choisit Ignace & Xavier pour leur partager ses ministères. Il donne à l'un l'esprit & la sagesse d'un Patriarche, à l'autre le cœur & le zèle d'un Apôtre. Il dit à l'un, demeure, pour former ce Corps, qui doit s'étendre dans toutes les parties du monde, pour affermir ton Ordre naissant par les règles de ta discipline, pour t'opposer aux erreurs & aux relâchemens qui s'élèvent dans mon Eglise, pour travailler à l'édification de tes enfans & à la conversion de tes frères. Il dit à l'autre : Va dans ces Régions idolâtres, où mon Nom n'est pas connu, par des chemins qui ne sont pas encore ouverts à mes ouvriers évangéliques, franchis ces bornes & ces haies que j'avois mises entre l'ancien & le nouveau monde ; va porter ma parole & ma vérité à ceux que j'ai prédestinés ; & cueillir les moissons que ma Providence t'a préparées.

Exi in vias & sepes.

Toute la terre étoit ainsi le partage de ces deux grands hommes. Leur charité ne pouvoit être plus limitée ; & pour donner toute l'étendue à leur zèle, il falloit à chacun un monde. Mais réunissons aujourd'hui en Xavier toutes nos idées, pénétrons dans ce cœur apostolique, suivons si nous pouvons ses mouvemens, & demandons au Seigneur qu'il nous éclaire, & qu'il nous enflamme par l'interceſſion de la Vierge. AVE MARIA.

IL n'y a rien de si contraire à l'esprit de Dieu, que de s'ingérer de soi-même & d'entrer sans vocation dans les ministères de l'Eglise ; rien de si dangereux que d'y succomber & d'être abattu du travail qui les accompagne ; rien de si triste que d'essuyer les fatigues de son administration, & de n'en tirer aucun fruit. Mais il n'y a rien de si noble & de si glorieux que d'être conduit, d'être soutenu, d'être couronné de la main de Dieu dans les services qu'on lui rend. C'est, MESSIEURS, la gloire du Saint dont je dois vous entretenir aujourd'hui. Vous verrez dans mon discours & dans sa vocation,

Division.

1°. Un courage que Dieu commande.

2°. Un courage que Dieu soutient.

3°. Une entreprise que Dieu bénit.

Allez, voilà sa Mission. *Obligez-les d'entrer*, voilà son travail. *Afin que ma Maison soit remplie*, voilà ses succès. C'est tout le sujet de ce Discours.

Exi, compelle intrare, ut impleatur domus mea.

I. PARTIE.

LORSQUE Dieu, à qui seul appartient l'ouvrage du salut des hommes, veut révéler sa justice & sa vérité sur la terre, & conduire le monde à ses fins secrètes par les moyens qu'il a destinés, il fait une *élection de miséricorde*, en choisissant ses sujets qu'il veut éclairer des lumières de son Evangile, & une *élection de Ministère*, en formant des ouvriers capables de porter son Nom, & de fonder sa Religion parmi les peuples les plus barbares. Comme c'est la parole de Dieu qui opère dans ceux qui croient, ainsi que parle l'Apôtre, & que la foi ne s'établit que par l'ouïe, la vocation des uns suppose la Mission des autres; & tel est l'ordre de la sagesse & de la providence de Dieu, qu'encore qu'il pût immédiatement inspirer ses vertus & ses vérités, il veut qu'elles soient annoncées par voie d'instruction & de doctrine; afin, dit S. Augustin, de montrer sa puissance, en se servant de la foible voix d'un homme mortel pour gagner les Nations de la terre; & de sa bonté, en faisant exercer à ses serviteurs les talens qu'il leur a donnés pour la conversion de leurs frères, & sauvant l'homme par l'homme même.

Fides ex auditu. *Rom.* 10.

Ainsi lorsque le temps fut arrivé, que la providence de Dieu avoit marqué pour faire passer sa parole jusqu'aux extrémités de l'Orient, & pour ouvrir un nouveau monde à son Evangile, il suscita Xavier pour être le chef & le conducteur d'une si sainte, mais si difficile entreprise. Il lui donna toutes les qualités convenables à son emploi; de la noblesse, pour élever ses sentimens; de la force, pour supporter le travail; de l'agrément, pour s'insinuer dans les esprits; de la vivacité, pour s'entretenir dans l'action; de la sagesse, pour chercher le bien; du courage, pour résister au mal; de la générosité, pour entreprendre de grands desseins; de la patience, pour les soutenir. Il le rendit capable d'exécuter ses volontés; par sa science, de vaincre la raison humaine qui s'oppose aux vérités de l'Evangile: par sa charité, de surmonter les difficultés & faire gloire des Martyres: par son zèle, de souffrir les persécutions pourvu que Jesus-Christ fût annoncé: par sa puissance d'appuyer sa foi, & défendre sa doctrine par des miracles. En un mot, il lui donna le corps,

le cœur, l'esprit d'un Apôtre, & le forma tout entier pour son ministère.

Trois dispositions, selon S. Gregoire, sont nécessaires pour entrer dans une administration apostolique : *Il faut être choisi, il faut s'être éprouvé, il faut aimer le travail & craindre la gloire de son emploi.* Etre choisi, afin que ce soit la nécessité de l'obéissance, & non pas la cupidité qui nous y porte : s'être éprouvé, parce que c'est s'exposer à tomber dans le précipice, que de marcher dans les sentiers étroits, où l'on ne s'est pas encore mesuré : aimer le travail & craindre la gloire, parce que c'est un déréglement & un abus de la puissance, que de la retenir par amour & par complaisance, pour les avantages qu'on y trouve, & de l'adoucir par le relâchement ou par la crainte.

François entra dans son état avec ces saintes dispositions. Il fut choisi par Ignace, dont l'Esprit de Dieu régloit tous les choix & toutes les vues : envoyé par le Souverain Pontife qui est le centre de la Communion Ecclésiastique : ce ne fut pas un désir curieux qui le porta à parcourir tant de Provinces, pour y annoncer par occasion le nom de Jesus-Christ. Il n'eut qu'une curiosité en sa vie, ce fut de voir ces lieux que le Rédempteur des hommes a consacrés par ses actions & par ses souffrances. Quelle joie pour lui, s'il eût pu marcher sur les vestiges encore sanglans de son Maître, & se faire des leçons de zèle, de patience & de charité, à chaque trace de ses douleurs ou de ses travaux ? Quel bonheur, s'il eût pu recueillir les restes de tant de divines vertus, qui ont été comme semées dans cette bienheureuse terre ; & si donnant ame pour ame, vie pour vie, il eût trouvé l'occasion de répandre son sang sur cette sainte montagne où Jesus-Christ avoit répandu le sien ! Mais ce pieux dessein fut traversé, & la providence de Dieu lui préparoit d'autres régions & d'autres terres, qui devoient lui fournir plus de croix que la Palestine.

Ce ne fut pas non plus une humeur inquiète qui lui fit entreprendre de si longs & de si pénibles voyages. Il arrive bien quelquefois que l'esprit du monde se mêle dans l'œuvre même de Dieu. On veut se signaler par quelque dessein extraordinaire. Ennuyé des devoirs & des dépendances d'une Communauté peut-être trop austère & trop régulière, sous prétexte d'aller exercer la charité, on secoue le joug

de l'obéiſſance. On quitte ſans peine, pays, parens, amis, pour acquérir un peu plus de liberté, & pour faire en repos, meme parmi les peines & les fatigues de la Prédication, ſa volonté propre. On ne refuſe pas de travailler à la vigne du Seigneur, & de faire même le métier d'Apôtre; mais on veut être maitre de ſon zèle, ſe faire un Apoſtolat à part, & vivre dans l'indépendance.

Xavier n'a pas de ces penſées. A quelque miniſtère qu'on l'applique; en quelque endroit du monde qu'on l'envoie, tout ce qu'on lui commande lui paroit grand. Il n'eſt d'aucune nation, ou pour mieux dire, il eſt de toutes; ſon obéiſſance eſt aveugle, & ſa charité eſt univerſelle. Vous le repréſenterai-je, MESSIEURS, traverſant l'Italie & l'Eſpagne, paſſant ſous les murailles de ſa patrie, avec une pieuſe indifférence, ſans y arrêter même un de ſes regards, ne comptant plus pour ſon pays, que celui où la volonté de Dieu l'appeloit, & où il pouvoit rendre à Jeſus-Chriſt de plus grands ſervices? Vous le montrerai-je inſenſible aux prières & aux larmes de ſes parens, qui le regardoient comme une victime deſtinée à la mort, qui trainoit ſes liens juſqu'aux extrémités du monde pour y conſommer ſon ſacrifice? Vous le ferai-je voir dans un vaiſſeau, la Carte des Indes Orientales devant les yeux, pour y dreſſer le plan de ſes conquêtes ſpirituelles, & pour animer ſon zèle par la vue de cet objet qui devoit lui coûter tant de peines? Qu'eſt-ce qui produiſoit en lui tant d'ardeur & de mouvement? une parole du grand Ignace. Figurez-vous cet homme au milieu d'une Egliſe naiſſante, dont il étoit le fondateur & le père; parmi des peuples & des Rois qu'il avoit engendrés en Jeſus-Chriſt; attendu des uns, appelé des autres, écouté de tous; touché de cette multitude de converſions, & le cœur gros des eſpérances de tant d'autres. Attaché par tant de liens à ſon miniſtère, il eſt prêt d'arrêter ſa courſe, d'interrompre ſon zèle, & de venir en Europe pratiquer l'obéiſſance & l'humilité dans la moindre maiſon de l'Ordre, ſur une parole du grand Ignace.

Quel motif pouvoit-il avoir, que celui de l'obéiſſance dans une entrepriſe où tout étoit difficile, & où rien ne paroiſſoit honorable? Avec tant de perfections acquiſes & inſpirées, il va prêcher des peuples groſſiers & ruſtiques. L'Univerſité la plus célèbre du monde l'avoit vu enſeigner

avec ſuccès les ſciences les plus difficiles, & l'avoit jugé digne des emplois & des prélatures de l'Egliſe. Les villes les plus célèbres d'Italie avoient été touchées de ſon éloquence & de ſa doctrine. Le Pape l'avoit ouï avec admiration, diſputer des principaux myſtères de la foi en ſa préſence ; & cependant il va chercher des ignorans & des ſauvages, & ſe rabaiſſer juſqu'aux plus vils offices de l'inſtruction & de la diſcipline Chrétienne.

Qu'on voit peu de pareils détachemens de ſoi-même aujourd'hui ! Une vaine délicateſſe règne dans la plupart de ceux qui ſervent l'Egliſe. Ils rapportent toutes leurs études à leur établiſſement ou à leur réputation. Ils ne comptent pour rien les talens, quand ils n'aident point à leur fortune, & ils ne veulent ſavoir parler de Dieu, qu'afin de faire parler d'eux. Ils ſe rebutent de leur miniſtère quand il ne répond pas à la bonne opinion qu'on a de leur mérite. Ils ſe plaignent d'être relégués parmi des barbares ; c'eſt ainſi qu'on appelle les Chrétiens de la campagne, quelque dociles qu'ils puiſſent être. Ils ont pitié de leurs talens, qu'ils regardent comme enſouis, & de l'Egliſe qu'ils ne trouvent pas aſſez bien ſervie. Ce zèle qu'on croit qu'on auroit dans les villes, l'air du village le refroidit : la réſidence devient à charge. On cherche un plus grand théâtre à ſa réputation & à ſa gloire : on tâche de ſe placer, en des lieux où l'on puiſſe être eſtimé ce qu'on croit valoir ; & l'on contente ſon ambition & ſon avarice, ſous prétexte de ces capacités & de ces utilités, qui ne ſont bien ſouvent qu'imaginaires.

Xavier connoît mieux l'importance du ſalut des ames. Il croit éloquence, philoſophie, connoiſſance des lettres humaines & divines bien employées, pourvu qu'elles ſervent à la converſion de quelque pauvre Payen, en quelque coin reculé des Indes. Quoiqu'il ait en paſſant ravi la Cour de Portugal, par ſes prédications touchantes ; il ne ſe croit pas fait pour des auditoires de Courtiſans, & ne mépriſe pas les oreilles des provinciaux. Il eſt prêt à faire entendre ſa voix dans les hameaux & dans les bourgades, avec autant de ſatisfaction que dans Lisbonne & dans Rome même ; à catéchiſer un ſoldat ou un matelot, auſſi-bien que les riches & les grands du monde. Faut-il s'étonner ſi la parole de Dieu fructifioit par ſon miniſtre ? Il avoit reçu ſa miſſion, & il avoit éprouvé ſes forces.

Il y a deux défauts ordinaires à ceux qui ſont entrés dans le ſacerdoce de Jeſus-Chriſt, qui empêchent la gloire & le progrès de ſon Egliſe. Les uns par une fauſſe retenue craignent de s'appliquer à la conduite des ames, & s'excuſant ſur les ſoins qu'ils ont de leur propre ſalut, & ſur le malheur qu'il y a d'être reſponſable de celui des autres; ils manquent à la charité, & ils s'entretiennent dans leur pareſſe. Les autres par une indiſcrète facilité, ſouvent ambitieuſe où intéreſſée s'engagent témérairement dans les emplois & dans les charges de l'Egliſe; & n'ayant ni la prudence, ni le fond de vertu qu'il faut, ils perdent leur ame, en travaillant à gagner celles des autres. François évita également ces deux défauts. Il ne s'endormit point dans une oiſive contemplation, il ne ſe jeta pas dans l'action, ſans diſcernement & ſans connoiſſance.

Il fit en Europe comme un apprentiſſage univerſel de tout ce qu'il devoit ou faire ou ſouffrir dans ces miſſions Orientales. Lorſque dans la ferveur de ſa pénitence il jeûnoit juſqu'au dernier abattement, & que pour ſe punir d'une légère complaiſance, liant impitoyablement ſon corps, il le réduiſoit non-ſeulement à la ſervitude, mais à la mort. Ne jugez pas, prudence humaine, de ces pieux & nobles excès; il y a dans les actions des Saints certaines indiſcrétions apparentes, que le zèle produit, que la charité purifie, & qui ſont au-deſſus de vos principes & de vos règles. Il falloit que Xavier s'accoutumât à porter ſur ſoi la mortification de Jeſus-Chriſt, & qu'il fût toujours prêt à donner ſa vie. S'il ſe refuſe tous les biens & toutes les commodités; s'il ne vit que d'aumônes mendiées de porte en porte; s'il n'a d'autres maiſons que des Hôpitaux, il veut pouvoir dire comme l'Apôtre : *Je ſai ſouffrir la faim, & me paſſer de toutes choſes.* Si dans le cours d'une fièvre maligne & opiniâtre, ramaſſant le peu de forces qui lui reſte, & ſe traînant dans les places publiques, il exhorte les paſſans à changer de vie; & ſi au défaut de la voix, il prêche la pénitence par ſes ſoupirs, & par la paleur & l'abattement de ſon viſage, n'eſt-ce pas un eſſai de ce qu'il doit faire dans ces royaumes éloignés, dont il ne ſaura ni les coutumes, ni le langage?

Scio eſurire.. & abundare, & penuriam pati. *Philip.* 4.

Si on le vit dans la Cour du Portugal, introduire les vertus Chrétiennes où régnoit le libertinage; enchainer les paſſions au milieu des objets qui les excitent; obliger les

courtisans à communier tous les huit jours, & à songer plus à la pureté de leur conscience qu'à l'avancement de leur fortune ; faire des réconciliations sincères dans ces lieux où l'on dissimule les haines, & où l'on ne les quitte pas, & où bien loin de pardonner quand on est offensé, on ne pardonne pas même à ceux qu'on offense : s'il persuada au Roi de donner lui-même l'exemple, & si l'on vit sa maison aussi réformée qu'un monastère, & sa Cour plus semblable à une société religieuse qu'à une Cour séculière ; qu'étoit-ce qu'un apprentissage de ce qu'il devoit faire dans la conversion du Roi des Maldives, ou dans la Cour du Roi de Ternate ?

Reconnoissez par-là, MESSIEURS, combien s'abusent ceux qui ne mettent point d'intervalle entre une vie mondaine & une vie Ecclésiastique ; qui ne se disposent à leurs emplois, ni par la prière ni par la retraite ; qui se précipitent dans les grands ministères sans avoir passé par les petits ; & qui n'ayant ni la ferveur ni l'expérience pour s'acquitter de leurs fonctions, sont accablés d'un fardeau qu'ils n'ont pas accoutumé de porter, & qu'ils n'ont pas la force de soutenir. De-là vient le peu de respect pour le Sacerdoce de Jesus-Christ, le peu de fruit de sa parole, le peu de connoissance de ses mystères, le peu d'usage de ses Sacremens, le peu de progrès de sa Religion, les relâchemens de la discipline, les gémissemens de l'Eglise, & la ruine de tant d'ames.

François avoit passé par toutes les épreuves & par tous les offices des administrations évangéliques ; il étoit parvenu à l'Apostolat par les services qu'il avoit rendus à l'Eglise. Il entre dans les Indes avec une plénitude d'autorité & de puissance ; il porte à ces infidelles le nom & le royaume de Jesus-Christ ; il va par l'ordre de Dieu fonder une Eglise ; il règle tout, il pourvoit à tout, il pense à tout : la seule chose qu'il oublie, c'est sa dignité. Faut-il assister des malades dans le cours d'une ennuyeuse navigation ? à quels usages de charité si vils & si mépriſables ne mit-il pas ces mains sacrées qui alloient faire tant de Chrétiens, & bénir tant de nations différentes ? Veut-on rendre honneur à sa vertu ou à son rang, il quitte les palais qu'on lui prépare & va se cacher dans un hôpital pour s'y confondre avec les pauvres. Lui donne-t-on des officiers pour le décharg-

ger, au moins des soins les plus abjets & les plus serviles? il déclare qu'il est venu comme Jesus-Christ pour servir, non pas pour être servi. Plus il est honoré, plus il est humble.

Il entra dans le pays de ses conquêtes sans présomption & sans faste. La foi, la charité, le zèle, l'exemple, la grâce des guérisons, la gloire des miracles furent tout l'appareil de sa dignité. Son autorité vient de ses vertus & de son mérite, non pas de ses qualités ou de ses titres. La patience de François fit plus d'impression sur l'esprit des peuples que le nom de Légat Apostolique; & ceux qui ne voyoient rien de grand dans sa suite ou dans sa personne, découvroient je ne sai quoi de divin dans son humilité, dans sa pauvreté & dans sa constance. Que je crains que cette modestie ne soit pas assez estimée en ce siècle, où l'on ne parle que de soutenir sa qualité, de ménager son honneur, de faire valoir son caractère; où l'on regarde le faste, non-seulement comme permis, mais encore comme nécessaire; où l'on se fait plus respecter par les revenus que par les talens ecclésiastiques, & où le Ministre s'élève souvent en abaissant son ministère!

Xavier ne chercha pas de ces secours extérieurs pour rendre son emploi & sa Mission honorables. Il laissa au Viceroi à soutenir la dignité de son Maitre par la grandeur & par la magnificence; il soutint la gloire de son état & de sa vocation par son zèle & par ses souffrances. L'un travailloit à rendre les armes de sa nation terribles à ces peuples: l'autre essayoit de leur rendre l'Evangile de Jesus-Christ aimable. L'un étoit le Ministre d'une domination séculière: l'autre exerçoit la charité & les miséricordes du Seigneur, sachant bien que la vénération des hommes envers leurs Pasteurs se doit tirer de la pureté de leur vie & non pas de la pompe de leur train, & se rendre à l'innocence de leurs mœurs, & non pas à l'éclat de leur équipage. Les prudens du siècle eurent beau lui représenter qu'il falloit soutenir son rang; que la vertu avoit besoin de ses bienséances; qu'il falloit éblouir ces ames grossières de quelque apparence de gloire: il leur fit voir que ces délicatesses d'honneur & ces soins scrupuleux de soutenir la dignité de Prélat, étoient la source des désordres qui désoloient alors l'Eglise.

Que j'aime à me le représenter à son arrivée, le Bref Apostolique à la main, auprès de l'Evêque de Goa, non pas

pour lui signifier ses droits & ses prétentions, & pour établir dans l'étendue de sa Mission, une Juridiction indépendante, mais pour mettre à ses pieds sa commission, & lui sacrifier toute sa puissance! Quelle pitié s'il fût allé chercher un nouveau monde pour y porter ses inquiétudes & ses jalousies d'autorité, pour scandaliser par ses contentions ceux qu'il faut édifier par la douceur & par la patience, & anéantir le mystère de la Croix en le prêchant même aux Infidelles! Xavier a le cœur rempli de cette charité, qui n'a point de fausse émulation, & qui ne cherche pas ses intérêts. Qu'il commande ou qu'il obéisse, il est également à Jesus-Christ. Qui peut douter en le voyant ainsi soumis, que Dieu ne béniſſe ses desseins, qu'il ne couronne ses travaux, & qu'il ne gagne des ames à Jesus-Christ, autant qu'il dira de paroles?

Vir obediens loquetur victorias. *Prov.* 21.

Mais s'il craint sa dignité, il aime la travail qui l'accompagne. Il n'a plus de repos qu'il ne s'embarque: rien ne l'étonne, ni ces grands espaces de terre & de mer qu'il faut traverser, ni les incommodités & les périls d'une navigation difficile. Son imagination est remplie de ses devoirs. Ses songes mêmes lui représentent de vastes mers, des îles désertes, des terres barbares; par-tout, la faim, la soif, la nudité, les persécutions, la mort. Il voit au travers de tant de nuages les moissons qu'il doit recueillir, & il entend la voix de Dieu, qui lui commande de travailler & de faire entrer ces Idolâtres dans son Eglise. C'est la seconde partie de ce Discours.

Compelle intrare.

II. PARTIE.

IL est vrai, MESSIEURS, ce que nous enseigne saint Gregoire, que l'art le plus difficile, & le gouvernement qui demande le plus de science & de travail, c'est la conduite des ames. Il faut dans ceux qui l'entreprennent, un tempérament de vertu, qui ne se rencontre qu'en des hommes extraordinaires; un zèle qui soit modéré par la prudence; une prudence qui soit animée par le zèle, que l'austérité ne produise pas le chagrin; que la douceur & la condescendance ne causent point le relâchement; que la supériorité ne rende pas orgueilleux; que l'humilité ne rende pas méprisable; que la retraite ne porte pas à l'oisiveté; & que le commerce du monde ne jette pas dans la dissipation & dans le trouble. Il n'est pas moins vrai ce que saint Chrysostome nous enseigne, que rien n'est si laborieux & si divin que de gagner des ames à Dieu, & de les ramener à la foi de son Evangile. Quelle entreprise

quand il faut renverſer tous les préjugés de l'eſprit & toute la diſcipline du cœur humain, lui faire quitter ce qu'il aime, lui perſuader ce qu'il ne peut & ne veut pas croire, lui ôter les biens dont il jouit, pour des eſpérances éloignées ; lui faire trouver ſa joie dans la Croix de Jeſus-Chriſt, & ſa Croix dans les joies du monde ? Il faut s'accommoder au beſoin & à l'humeur de chacun, bégayer avec les enfans, raiſonner avec les ſages, ſe réjouir avec ceux qui ſe réjouiſſent, pleurer avec ceux qui pleurent, être infirme avec les infirmes ; ſe multiplier en quelque façon par la charité, & avoir autant d'eſprits & autant de cœurs qu'on a de ſujets qu'on veut acquérir à l'Egliſe : & ce qui rend encore ce miniſtère difficile, c'eſt qu'on eſt expoſé à la haine de ceux mêmes qu'on veut ſauver, qu'on ne ſauroit prêcher la Croix de Jeſus-Chriſt qu'on ne la porte ; & que ſon royaume ne s'établit que par les mêmes voies par leſquelles il l'a formé, je veux dire, par les travaux & par les ſouffrances.

J'ai fait, MESSIEURS, le portrait de S. François Xavier, en vous repréſentant ſes devoirs. Il avoit prévu & ſes dangers & ſes fatigues. Cet Indien qu'il portoit en dormant avec tant de peine, & ſous le poids duquel il gémiſſoit, lui étoit un préſage & un ſymbole de la grandeur de ſon entrepriſe. Les peines qu'il prit, & la charité qu'il exerça durant le cours de ſon voyage, furent les préparatifs de ſon zèle & de ſa patience. Il me ſemble que je le vois dans ce vaiſſeau où les hommes & les paſſions humaines voguent enſemble ; où les uns vont aſſouvir leur ambition, les autres ſatisfaire leur avarice, pluſieurs exercer leurs violences dans ce nouveau monde, plus agités de leurs déſirs que des tempêtes de l'Océan.

C'eſt-là que notre Saint, au milieu de tant de pécheurs, ſe met comme en poſſeſſion de ſon Apoſtolat, & qu'il aiguiſe, pour ainſi dire, ſur de mauvais Chrétiens, le zèle qu'il va déployer ſur des Idolâtres. Tantôt il fait connoître aux Magiſtrats qu'ils vont exercer la juſtice de Dieu même ſur des peuples barbares, qu'il faut diſpoſer à la Religion par l'exemple de leur piété & par l'équité de leurs jugemens. Tantôt il exhorte les marchands à chercher les tréſors éternels du Ciel, & non pas les richeſſes périſſables de ces régions nouvellement découvertes. Tantôt il arrête la licence des ſoldats, enſeignant à louer Dieu à ces langues déréglées qui le blaſphèment, & leur inſpirant la douceur & la

pénitence. C'eſt ainſi qu'il fait par avance comme un abrégé de ſes fonctions apoſtoliques ; qu'il réduit les compagnons de ſon voyage à être les imitateurs de ſa foi ; & que d'un vaiſſeau de guerre, il fait comme une Egliſe de paix & une ſociété chrétienne.

Mais ne reſſerrons pas dans un ſi petit eſpace une ſi grande étendue de zèle & de charité. Hâtons-nous de le voir dans la carrière que Dieu lui avoit ouverte, & jugeons de ſa ſollicitude & de ſes travaux pas l'état pitoyable de la Religion dans les Indes. Il n'y reſtoit plus aucune trace de la Religion de ſaint Thomas. Une Croix dont la vertu n'étoit pas connue, & quelques reſtes de tradition, que le temps avoit preſque effacés de la mémoire des hommes, étoient les ſeules marques du Chriſtianiſme, & la foi de Jeſus-Chriſt étoit demeurée enſevelie dans le ſépulcre de ſon Apôtre, qui l'avoit prêchée & comme noyée dans ſon ſang. Ceux qui avoient découvert ces vaſtes pays, la firent revivre en quelques endroits ; mais l'ambition & l'avarice ayant étouffé leur zèle dès ſa naiſſance, ils pensèrent à pouſſer leurs conquêtes, & non pas à étendre le Royaume de Jeſus-Chriſt : & ces nouveaux convertis n'étant ni cultivés par l'inſtruction, ni ſoutenus par les exemples, avoient repris leurs anciennes ſuperſtitions. Un culte bizarre & cruel régnoit parmi ces nations barbares : il falloit les ramener à la raiſon, avant que de les accoutumer à la Loi, & leur faire comprendre qu'ils étoient hommes, avant que de leur perſuader qu'ils fuſſent Chrétiens. Les Portugais dans la licence des armes, & dans l'éloignement & les défauts des ſecours ſpirituels, avoient preſque perdu l'uſage des Sacremens & des bonnes mœurs. Ils ſembloient avoir oublié leur Religion en s'éloignant de leur pays, & au lieu d'avoir porté les vertus des Chrétiens, ils avoient pris eux-mêmes les vices des Infidelles.

Que fera Xavier dans de beſoins ſi divers & ſi preſſans, ou pour mieux dire, que ne fera-t-il pas ? il prie, il exhorte, il reprend, il catéchiſe, il ſe partage, & fait lui ſeul tous les miniſtères de l'Egliſe. Il ſe ſert de l'autorité de ceux qui gouvernent pour arrêter les déréglemens ; il excite l'Evêque à rétablir la diſcipline ; il aſſiſte les pauvres pour les gagner par ſa charité ; il inſtruit les enfans, afin de convertir les pères ; il touche les Chrétiens, afin qu'ils édifient les Idolâtres. S'aidant ainſi des uns pour la converſion des autres ;

& communiquant par-tout quelque portion de ſon zèle, il remet l'ordre dans les villes principales & va de peuple en peuple juſqu'aux royaumes les plus éloignés, porter les lumières de la foi, où le Soleil avoit peine à porter les ſiennes.

N'attendez pas, MESSIEURS, que je recueille ici toutes ſes actions, dont une partie eſt preſque incroyable; ou que je cite tous les pays qu'il a parcourus, & que je laſſe votre attention d'une longue ſuite de mots barbares: ma mémoire n'y ſuffiroit pas, & votre imagination en ſeroit chargée. Déployez la Carte des Indes, les pas de ce géant ont meſuré ces grandes Provinces: voyez ces Iles du Japon qui compoſent tant de Royaumes, ce n'eſt qu'une partie de ſes conquêtes Apoſtoliques, & ce pays qui contente l'ambition de plus de cinquante Rois, ne remplit pas le zèle de cet Apôtre. Jetez les yeux ſur Travancor & ſur les Moluques, ſix-cents lieues de chemin traverſés à pied, dans les fatigues de ſa Miſſion ne font qu'animer ſon courage. Si votre vue s'égare parmi tant d'objets différens, vous pouvez dire ſans flatterie, par quels de ces détroits n'a-t-il pas paſſé pour y porter nos myſtères? Dans quelles de ces terres n'a-t-il pas jeté la ſemence de la parole Evangélique? Laquelle de ces Iles n'a-t-il pas renfermée dans les limites de la Juridiction de l'Egliſe? Lequel de ces déſerts n'a-t-il pas pénétré, lequel de ces rochers n'a-t-il pas fait retentir du nom de Jeſus-Chriſt, & quel lieu voyons-nous dans lequel il n'ait laiſſé quelque monument de ſa piété, de ſa charité, de ſon zèle, ou de ſes miracles?

Quelles difficultés & quels obſtacles ne trouve-t-il pas, qui auroient été inſurmontables à d'autres courages? Combien de fois, expoſé dans une nacelle, ſervant comme de jouet aux flots & aux vents, courut-il mille périls ſur la mer, pour parvenir à de plus grands périls ſur la terre, afin d'aller faire à Jeſus-Chriſt la conquête de quelques ames abandonnées? Combien de fois ſe mettant au-deſſus des craintes & des impoſſibilités de la nature, entreprit-il d'arrêter les efforts des miniſtres de l'impiété & les brutalités d'un peuple barbare, par les ſeules armes de l'Evangile, qui ſont la douceur, la patience & la charité? Combien de fois touché du déſir, ou attiré par quelque eſpérance du ſalut des ames, & réſolu de porter les richeſſes de Jeſus-Chriſt dans quelque contrée idolâtre, oſa-t-il s'expoſer à la rage des meurtriers ou à l'infidélité des pirates? Combien de fois

dépourvu de tout & prêt à tomber dans la défaillance, se nourrissant du pain de la parole de Dieu qu'il alloit distribuer, & se ranimant par la pensée du sacrifice qu'il alloit faire, tira-t-il des forces de sa foiblesse ?

Que notre zèle est éloigné, MESSIEURS, de celui de ce cœur apostolique. Je ne dis pas le zèle des Chrétiens en général, qui ne veulent rien souffrir pour Dieu, & qui cependant souffrent tant pour le monde. Je parle de ceux qui, par la nécessité de leur condition & de leur ordre, sont obligés de vaquer aux ministères évangéliques. On veut bien prêcher la pauvreté de Jesus-Christ, mais on veut vivre dans les commodités & dans l'abondance. On sait bien qu'on est redevable de quelques services à l'Eglise, mais on sait bien aussi qu'elle a quelquefois des dignités & des récompenses pour ceux qui la servent. On veut bien travailler, mais on veut se faire un travail réglé qui fasse honneur & qui ne donne que peu de peine. Ces bons ouvriers même qui vont de ville en ville & dans la campagne, repaître ces pauvres troupeaux qui languissent par la négligence de leurs Pasteurs ; quelque louange qu'ils méritent, sont à couvert des grandes contradictions & des grands obstacles. On reçoit leurs missions à bras ouverts, les personnes de qualité les favorisent, ils n'ont à craindre ni la faim, ni la soif, ni la persécution, ni le glaive ; ils n'ont qu'à se défendre de la faveur & des applaudissemens du monde. S'ils prêchent, ils trouvent des ames dociles qui les écoutent avec respect : s'ils disputent, l'hérésie frémit en secret, mais tremble en public devant eux : s'ils plantent la Croix de Jesus-Christ, chacun à l'envi la porte, & les mains les plus délicates se font honneur de creuser la terre qui doit la soutenir. A Dieu ne plaise que je diminue ici la gloire ou le mérite de ces serviteurs évangéliques. Que Dieu couronne leurs travaux, qu'il leur augmente leurs talens, & qu'il mette dans leurs cœurs, l'ardeur de son esprit, & dans leur bouche, l'efficace de sa parole.

Abundantius illis omnibus laboravi. 1. *Cor.* 15.

Mais l'Apôtre de ces derniers temps peut dire comme saint Paul avec confiance, *J'ai travaillé plus qu'eux tous.* Qui pourroit lui disputer cette prééminence de zèle ? il souffre toutes les injures, il s'accommode aux inclinations, il étudie la langue de ces Barbares qu'il veut convertir, se réduisant comme dans l'enfance, & dévorant ce travail si dégoûtant,

dégoûtant & si pénible. Il ne craint pas comme Moyse de bégayer devant Pharaon : il ne s'excuse pas comme Jérémie de ne savoir parler ; il s'expose à la risée des enfans, ridicule tant qu'on voudra, pourvu qu'il puisse leur être utile ; leur abandonnant son mauvais langage, pourvu qu'il les conduise à de bonnes mœurs, & ne refusant pas de passer par les ignominies de la Croix, pourvu qu'il la leur fasse adorer par ses instructions & par ses exemples. On l'a vu, quand les paroles lui manquoient, se faire comprendre par signes, lever les mains au Ciel, & leur enseigner à prier, à pleurer, à se repentir : & n'ayant rien à faire entendre à leurs oreilles, toucher leurs cœurs par son maintien & par son silence.

La seule crainte qu'il a, c'est que son zèle ne se refroidisse : il l'avoit allumé sur le tombeau de saint Denis ; il étoit comme né des cendres des premiers Chrétiens. Sur le point de commencer sa carrière, il avoit puisé là cet esprit d'Apôtre, qui fait qu'on va répandre la Foi ; cet esprit de Martyr, qui fait qu'on veut répandre son sang pour Jesus-Christ. Au milieu de sa course apostolique, il le renouvelle sur le tombeau de saint Thomas. C'est-là qu'il recueille les restes de son apostolat, & qu'à la vue de ces précieuses reliques, impatient de mourir, & confus d'avoir tant vécu, il s'écrie, *Allons & mourons avec lui.* C'est-là que voyant tant de périls dont il étoit environné, il s'arrête, non pas pour affoiblir son courage par des prévoyances humaines, mais pour l'enflammer par cet exemple de constance. C'est-là que repassant dans l'amertume de son ame, ses années d'ambition & de vaine gloire, touché jusques dans le fond de son cœur, des traits les plus perçans de la pénitence, se tournant amoureusement vers Jesus-Christ, il faisoit retentir les échos d'alentour de ces tendres paroles : *Mon Seigneur & mon Dieu.* C'est-là que passant sept jours entiers sans prendre aucune nourriture, soutenu par le seul amour & par la grâce de Jesus-Christ ; il sembloit reprendre de nouvelles forces malgré sa foiblesse.

Eamus & moriamur cum illo. *Joan.* 11.

Dominus meus & Deus meus. *Joan.* 20.

En effet, MESSIEURS, il sort de cette grotte sacrée, pour aller enseigner & confesser Jesus-Christ devant les Rois & devant les peuples. Il ne regarde plus ce qu'il a fait, mais ce qui lui reste à faire. Quelque mal qu'il endure, quelque travail qu'il découvre : *Encore davantage*, s'écrie-t-il. Les consolations seules & les joies qu'il ressent lui

Amplius.

ſont, pour ainſi dire, à charge. *C'eſt aſſez, Seigneur*, dit-il ; *c'eſt aſſez*. Que les démons ſoulèvent les flots & ſoufflent les vents, les tempêtes, il ſe rit des naufrages, il ſe ſauve ſur le débris de ſon vaiſſeau, ſon zèle lui ſert de gouvernail, & la Providence divine de Pilote : qu'ils forment des chaînes inviſibles pour lui fermer tous les paſſages, il force tous les retranchemens qu'ils ont faits contre l'Evangile. Il a détruit leur Empire dans le Japon & dans les Indes, il veut aller le ruiner juſques dans la Chine. Ces peuples qui poſsèdent tout ce que la nature peut donner, qui trouvent tout ce que l'art peut inventer, qui ſavent tout ce que l'eſprit peut apprendre, ne ſavent pas Jeſus-Chriſt crucifié. Il veut aller porter la Foi dans les pays des Lettres & de la raiſon humaine, & captiver ce peuple ſuperbe & ingénieux ſous le joug de l'Evangile de Jeſus-Chriſt. Les lois en défendent l'entrée, mais rien n'y empêche le martyre, & ce que les aſſaſſins du Malabar, ce que la cruauté des Sauvages, ce que les embuches des Bonzes n'avoient pu faire, il eſpère que ces peuples polis le feront. Mais Dieu, content de ſes bons déſirs, arrêta les victoires que François alloit remporter dans cette partie du monde, pour donner matière de triomphe à ſes ſucceſſeurs : & voulut qu'il fût dans le Ciel participant d'une entrepriſe qu'il n'avoit pu exercer ſur la terre. Quelle ferveur, MESSIEURS, & quel immenſe déſir de la gloire de Dieu ! Il veut remplir ſa maiſon, c'eſt le ſuccès de ſa miſſion, & la troiſième partie de ce Diſcours.

Satis eſt Domine.

Ut impleatur Domus mea.

III. PARTIE.

C'EST l'ordre de la Providence de Dieu que ſon Egliſe s'établiſſe par des progrès ſucceſſifs, & que le voile qui couvre ſes ſaintes vérités, ſoit tiré comme par parties. Si la lumière de la Foi avoit été donnée au monde comme celle du ſoleil, une grâce auſſi commune auroit perdu beaucoup de ſon prix. Les miſéricordes & les juſtices de Dieu auroient été moins évidentes, & la Foi dans ce conſentement univerſel auroit perdu de ſa difficulté, & par conſéquent de ſon mérite. Ce fut ſelon cette conduite que les nations du nouveau monde, enſevelies depuis tant de ſiècles, par un ſecret jugement de Dieu, dans l'aveuglement & dans les ténèbres, furent enfin découvertes & commencèrent à avoir la lumière.

Car n'attribuons pas, MESSIEURS, cet événement au haſard, ou à l'induſtrie des hommes. Ce n'eſt pas à l'heu-

reuſe témérité d'un Pilote, qui malgré les écueils & les tempêtes, oſa le premier aborder ces terres cachées ; ni à l'ambition & à la fortune des Princes, qui pour porter leurs noms au-delà des mers, & pour rendre ces nations tributaires envoyoient des armées pour les ſoumettre. C'eſt Dieu qui ſe ſervoit de la curioſité des uns & de la vanité des autres pour accomplir ſes deſſeins. C'eſt lui qui ouvroit des routes inconnues aux vaiſſeaux, qui tiroit de ſes tréſors les vents favorables qui pouſſoient ces heureuſes flottes, & qui montrant à l'avarice des mortels les richeſſes temporelles dans les extrémités du monde, avoit réſolu d'y faire paſſer les ſpirituelles, ſa foi, ſa grâce, ſon évangile.

Comme le Fils de Dieu ſait ceux qui ſont à lui ; qu'il ne perd aucun des Elus que ſon Père lui a donnés, & qu'il ſe ſert des temps qui ont été marqués pour ſa gloire, il envoya Xavier pour recueillir ces ames prédeſtinées, & il voulut que ce nouvel héritage fût cultivé par les mains de cet homme apoſtolique. Quelles bénédictions ne répandit-il pas ſur ſes travaux ? L'Egliſe étendue ſix mille lieues plus loin qu'elle n'étoit, l'Evangile prêché à cent îles ou royaumes différens, plus de ſept cents mille ames converties à Jeſus-Chriſt, ſont le fruit du zèle de cet Apôtre. On le vit tantôt adminiſtrant le baptême à tant d'infidelles, que ſes mains ſuccomboient ſous ce miniſtère : tantôt renverſant les idoles, & mettant Jeſus-Chriſt & ſon ſacrifice à la place de ces coutumes ſacrilèges de répandre le ſang humain ſur les autels dreſſés au Démon : tantôt entraînant des peuples entiers par l'efficace de ſa créance, & par la force de ſes vertus. La croix de Jeſus-Chriſt étoit plantée ſur les chemins & ſur les rivages : le Symbole de la Foi étoit le Cantique qu'on entendoit dans les maiſons & dans la campagne, & les inſtructions de Xavier voloient en tous pays & en toute langue. Là il formoit des Catéchiſtes & des Prêtres pour expliquer les myſtères, ou pour conférer les Sacremens. Ici il exhortoit ſes néophites à ſe dépouiller de leurs biens, & à ſuivre la pauvreté évangélique. En ce endroit il perſuadoit la patience & formoit des cœurs de Martyrs. On voyoit cette nouvelle Egliſe naître à peu près comme l'ancienne, & le chriſtianiſme vieilli dans l'Europe, refleurir & ſe renouveler au milieu de la barbarie.

C'eſt ainſi que Dieu, ſelon les termes du Roi Prophète, *Pſal.109.*

jugeoit les nations, rempliſſoit les ruines de ſa maiſon ; qu'au même temps qu'un héréſiarque combattoit parmi nous la doctrine & les traditions apoſtoliques, un Apôtre les prêchoit & les établiſſoit dans le fond des Indes. Sa Providence qui veille toujours au bien de ſon Egliſe, la conſoloit des pertes ſi ſenſibles qu'elle ſouffroit en Europe, par les acquiſitions qu'elle faiſoit dans ces terres étrangères, & réparoit ainſi avantageuſement dans le nouveau monde les brèches que l'héréſie faiſoit à ſes vérités dans l'ancien. Xavier lui-même étoit une preuve vivante de la religion de nos pères : non-ſeulement il convertiſſoit des infidelles, il convainquoit encore des hérétiques. Envoyé par l'Egliſe Romaine, rendant tous les jours des peuples & des Rois tributaires à la puiſſance ſpirituelle du Vicaire de Jeſus-Chriſt, attendant les oracles, ou exécutant les ordres du ſaint Siége, & faiſant reconnoître l'autorité de Rome la ſainte, à ces Royaumes éloignés qui ne ſavoient guère ce que c'étoit que Rome la conquérante ; il confondoit encore ces enfans rebelles, qui perdoient pour l'Egliſe le reſpect & l'obéiſſance.

Cet homme qui méritoit le nom d'Apôtre des Indes, qui poſſédoit avec éminence toutes les qualités des premiers fondateurs des Egliſes, par les voyages qu'il avoit entrepris, par les périls qu'il avoit courus, par les travaux & par les ſupplices mêmes qu'il avoit ſoufferts comme eux pour la gloire de Jeſus-Chriſt, & pour la propagation de ſon Evangile : ce zèle des premiers temps, cette renaiſſance de l'Apoſtolat ne condamnoient-ils pas ces Docteurs ſans onction qui ſemoient de nouvelles & commodes doctrines ? Cet homme, qui par ſon ſeul attouchement guériſſoit des maladies incurables : qui faiſoit comme Elie deſcendre le feu du Ciel ſur des villes maudites & corrompues : qui défaiſoit des armées en levant les mains au Ciel comme Moyſe : qui reſſuſcitoit des morts à la vue de ſes envieux, & qui ſcelloit & confirmoit tous les jours ſa doctrine par des miracles, ne leur montroit-il pas des marques & des caractères d'une miſſion ſolide & véritable ? Cet homme enfin à qui le Martyre a manqué, mais qui ne manqua jamais au Martyre, qui n'avoit aucune goutte de ſon ſang, que ſa charité n'eût deſtiné à répandre par une plaie ; qui meurt dans un rivage déſert, abandonné de tout le monde, au

défaut de ſacrificateurs & de tyrans, victime de ſa charité & martyr de ſon propre zèle, n'accuſe-t-il pas notre lâcheté, notre tiédeur & notre molleſſe ?

Je parle des Prédicateurs & des Auditeurs tout enſemble, MESSIEURS, & ſi nous devons rougir à la vue d'un miniſtère ſi pur & ſi apoſtolique, vous devez rougir à la vue de tant de peuples qui ſe ſont rendus ſi facilement à la vérité. Car quel fruit fait aujourd'hui la parole de Dieu parmi les Chrétiens ? L'Evangile ſe prêche tous les jours ; on enſeigne les vérités, on déclame contre les vices ; & dans ces grandes aſſemblées ſe trouve-t-il quelqu'un qui s'en retourne mieux perſuadé de ſa foi, ou mieux diſpoſé pour bien vivre ? Jugeons-nous, MESSIEURS : peut-être que nous nous cherchons nous-mêmes ; que nous nous propoſons l'applaudiſſement ou la vanité plutôt que le ſalut des ames ; & que nous détruiſons, par nos mœurs, la ſainteté de nos paroles.

Il n'eſt que trop vrai qu'il y a peu de ferveur & peu de zèle ; & que cette parole de Dieu, qui comme un glaive tranchant perce & pénètre juſqu'au travers des os, dans les plus ſecrètes parties du cœur, lorſqu'elle eſt dans la bouche des hommes apoſtoliques, n'eſt qu'un ſon inutile qui ne produit rien dans la bouche d'un ouvrier indigne. Mais ne rejetons pas toute la faute ſur ceux qui la prêchent : ceux qui l'écoutent ſans profit, ne ſont eux-mêmes que trop coupables. Le peu de ſoumiſſion & de docilité, le peu de recueillement & de réflexion, les amuſemens qu'on ſe donne, l'eſprit du monde dont on eſt rempli, les paſſions qu'on entretient dans le fond de l'ame ſont les ſources de ce déſordre. Jeſus-Chriſt ne manque pas de Miniſtres fidelles, & Xavier voit encore dans ſa Compagnie des ſucceſſeurs de ſon eſprit & des imitateurs de ſon zèle ; ſoit en ceux qui pour défendre la vérité n'ont craint ni les artifices ni les menaces de l'héréſie ; ſoit en ceux qui pour annoncer l'Evangile, ſe jettent tous les jours dans la plus épaiſſe barbarie, & donnant leur ſang & leur vie pour Jeſus-Chriſt, achèvent ſur leurs corps ce peu qui reſtoit à faire aux paſſions de leur Apôtre ; ſoit en ceux qui travaillent parmi nous avec tant de ſuccès à la converſion des pécheurs, prêts à catéchiſer les ſimples, à inſtruire les ignorans, à conſacrer quand il le faut les ſciences humaines,

à l'édification & au ſalut des ſavans, faiſant ſervir les richeſſes des Egyptiens à la ſtructure du Tabernacle.

Craignons donc, MESSIEURS, que Dieu ne puniſſe notre dureté, qu'il ne tranſporte ſa Foi de notre hémiſphère dans l'autre, & que laſſé de la ſtérilité de ſa vigne ancienne, il n'envoie ſes ouvriers en cultiver une nouvelle. Grand Saint, qui régnez dans le Ciel avec Jeſus-Chriſt, faites qu'il exauce aujourd'hui les vœux que nous vous adreſſons? Vous béniſſez ces peuples que vous avez éclairés des lumières de la Foi; ces Provinces que vous avez tant de fois parcourues; les enfans de ces pères que vous avez engendrés en Jeſus-Chriſt; il eſt juſte, c'eſt votre ouvrage: *mais n'avez-vous qu'une bénédiction, mon Père?* Nous avons appris ce que vous avez fait pour eux, & nous ſavons ce que vous pouvez faire pour nous. Ce monde nouveau a bien été le partage de votre zèle, mais le monde ancien n'a pas moins été l'objet de votre charité & de vos prières; l'un vous a vu Apôtre, & l'autre vous a fait Chrétien. Votre eſprit s'eſt répandu dans ces régions éloignées, faites qu'il ſe répande dans les nôtres. Vous avez formé des diſciples qui ont recueilli vos vertus, obtenez-nous des ouvriers qui raniment nôtre foi, qui rallument notre charité refroidie, & qui nous aident à recevoir la grâce & la gloire. *Au Nom du Père, & du Fils, &c.*

Num unam tantum benedictionem habes, Pater? Nobis quoque obſecro ut benedicas. *Geneſ.* 27.

PANÉGYRIQUE

DE

SAINT PHILIPPE, DE NÉRI,

Prêché dans l'Egliſe des Pères de l'Oratoire à Paris, l'an 1685.

Suſcitabo mihi Sacerdotem fidelem, qui juxta cor meum & animam meam faciet, & ædificabo ei domum fidelem, & ambulabit coram Chriſto meo cunctis diebus.

Je ſuſciterai pour moi un Prêtre fidelle, qui agira ſelon mon cœur & ſelon mon ame. Je lui établirai une maiſon ſtable, & il marchera toujours devant mon Chriſt.

Au Livre des Rois, *chap. II. verſ.* 35.

C'Est l'eſpérance que Dieu donnoit à ſon peuple, de réformer les Miniſtres de ſes Autels, & de réparer l'honneur de ſon Sacerdoce, en un temps où les Prêtres ingrats, infidelles, intéreſſés, renverſoient l'ordre des Sacrifices, partageoient à leur gré les hoſties & les victimes, & que violant eux-mêmes la loi de Dieu qu'ils auroient dû faire obſerver; & déshonorant l'éminence de leur dignité par la baſſeſſe & par l'indignité de leur vie, ils expoſoient le culte divin au mépris & aux inſultes des hommes, & devenoient les profanateurs des choſes ſaintes, dont ils étoient les dépoſitaires. Hâte-toi, Samuel, hâte-toi de croître; remplis les deſſeins de la providence de Dieu, & rends à ſes Autels l'honneur qu'on leur ôte.

C'eſt ainſi qu'en ces derniers ſiècles, où l'erreur, l'ignorance, l'avarice, & l'oiſiveté, déſoloient la maiſon de Dieu, nâquit, pour le bien & pour la gloire de l'Egliſe, S. Philippe de Néri, qui ralluma le feu preſque éteint du Sanctuaire, par la ferveur de ſa piété, & par la chaleur de ſon zèle; qui remit l'eſprit de diſcipline & de religion, dans le centre de la Religion même; & qui par la ſeule autorité que lui donnoit ſa vertu, & la force de ſon exemple, ſans dignité & ſans prééminence Eccléſiaſtique, rétablit l'ordre & la pénitence, & réforma le Clergé de Rome.

Ce fut la première année que les PP. de l'Oratoire de France ſolenniſèrent ſa Fête.

Dieu qui le fit naître pour lui, le fait comme renaître aujourd'hui pour nous, par ces premiers honneurs que nous lui rendons. Il inſpire aux imitateurs de ſon Inſtitut de tirer des ténèbres de l'oubli, la mémoire d'un Miniſtre fidelle de Jeſus-Chriſt, qui mourant dès ſon enfance à toutes les paſſions de la chair, mépriſa les proſpérités, & ne craignit pas les traverſes; qui bien loin de recevoir ou de prendre d'autrui, donna le ſien propre: qui s'éleva au-deſſus des hommes par la ſublimité de ſon oraiſon, & redeſcendit à eux par la compaſſion & l'humilité: pur & chaſte dans ſes penſées, vénérable dans ſes actions; régulier & uniforme dans ſa conduite; diſcret dans ſon ſilence, utile dans ſes diſcours, toujours rempli de ſes devoirs, & plein de Dieu même.

Vierge Sainte, à qui il s'eſt tant de fois adreſſé dans l'effuſion de ſon cœur, qui le conſoliez dans ſes déplaiſirs, qui l'aſſiſtiez dans ſes beſoins, qui l'inſtruiſiez dans ſes doutes, qui l'encouragiez dans ſes entrepriſes, écoutez nos vœux. Il eſt vierge; la concupiſcence qui n'approcha jamais de vous, étoit comme liée en lui. Il étoit Prêtre, & produiſoit ſur les Autels le même Dieu que vous reçutes autrefois dans vos chaſtes entrailles; & vous voyez en ſa perſonne quelque ombre de la pureté & de la fécondité de la vôtre. Obtenez-nous du Saint-Eſprit les grâces néceſſaires pour louer ſes vertus, & pour les tranſmettre dans nos cœurs. C'eſt à ce deſſein que nous vous dirons avec l'Ange: AVE MARIA.

Per me ſi quis introïerit ſalvabitur. Joan. 10.

DEUX choſes, MESSIEURS, ſont néceſſaires à ceux qui veulent être revêtus de la dignité, & jouir des avantages du Sacerdoce de la loi nouvelle. Il faut y entrer par Jeſus-Chriſt, par ſon inſpiration, par ſa volonté, par ſon eſprit, par la pratique de ſes vertus, par le déſir de ſon ſalut. C'eſt ainſi qu'il parle dans ſon Evangile. La ſeconde, c'eſt de travailler

pour Jesus-Christ ; son Père est agissant en lui, il est agissant pour son Père ; il faut donc que ceux qui sont comme unis à lui par la consommation de l'ouvrage de la rédemption, & de la réconciliation des hommes, agissent sans cesse avec lui. Ce sont les deux qualités essentielles & inséparables : *la vocation & le ministère.* L'oisiveté & le dégoût suivent ordinairement la précipitation & l'imprudence, dit S. Bernard. Celui qui est usurpateur de sa prêtrise, en sera du moins inutile possesseur. N'ayant pas consulté Dieu, il ne fera pas l'ouvrage de Dieu ; & ayant fermé dès l'entrée la porte à ses grâces, il n'accomplira pas les fonctions que la seule grâce de Dieu lui peut faire accomplir dignement. Au lieu que la pureté de la vocation produit ordinairement la ferveur de l'action, & qu'il est difficile que celui qui a mis tous ses soins & toute sa joie à être reçu dans le service de Dieu, ne mette son mérite & son application à l'honorer & à le servir.

Pater meus usque modo operatur, & ego operor. *Joan.* 5.

C'est ce qu'a fait Saint Philippe, MESSIEURS. L'usage ou l'administration des Sacremens, le zèle de sa perfection, le zèle de la conversion de ses frères, la recherche des dons de Dieu, & la distribution de ces mêmes dons ont fait le partage de sa vie : En un mot,

1°. Ses dispositions au Sacerdoce,

2°. Les occupations de son Sacerdoce,

Division.

feront le sujet de ce discours & de vos attentions.

I. PARTIE.

IL n'y a point d'état plus noble ni plus relevé que celui des Prêtres de Jesus-Christ : il n'y en a point aussi qui demande plus de préparation. Ils sont à Dieu par une consécration particulière, ils doivent lui être plus attachés. Ils approchent de Dieu par le privilége de leur caractère, & ils doivent être plus purs. Ils prient & apaisent Dieu pour les Fidelles, & ils doivent l'avoir propice & favorable pour eux-mêmes. Ils représentent Jesus-Christ, ils doivent entrer dans ses sentimens, & dans son esprit. Ils offrent & dispensent les saints Mystères, il faut qu'ils en recueillent les premiers fruits. Ils sont les maîtres de la vie spirituelle, il est juste aussi qu'ils l'établissent dans leur cœur, & qu'ils la fassent aimer dans leurs actions. Ils corrigent les autres, & doivent être irrépréhensibles. Ils ont reçu plus de grâces, & leur reconnoissance doit être plus grande. Leurs péchés sont plus regardés, & ils doivent avoir plus de précaution. Il leur est plus difficile de se relever de leur chute, & ils doi-

vent se conserver dans l'innocence avec plus de soin & de crainte.

Ces considérations touchèrent S. Philippe dès sa jeunesse; & Dieu, par des progrès étonnans de vertus, disposa lui-même son cœur pour les emplois qu'il lui destinoit. Quelque capable que fût son esprit de toutes sortes de connoissances, il s'appliqua à celles qui pouvoient nourrir sa piété. Il corrigea par la sainte simplicité des Ecritures l'orgueil que donnent les sciences humaines, & tira du fond même de ses études la matière de ses oraisons & l'exercice de ses vertus. On le vit dans l'intervalle de ses leçons, tantôt au fond d'une Chapelle baigné de larmes, portant secrétement au pied de Jesus-Christ crucifié les premières tendresses de son amour, & les premiers essais de sa pénitence. Tantôt sous le portique de Saint Pierre, au milieu d'une troupe de pauvres, leur enseignant les principes de la Foi & les élémens de la Religion, à la faveur de quelques épargnes qu'il faisoit sur ses propres nécessités, employant à la charité les restes de sa pauvreté & les fruits de ses abstinences. Tantôt dans les Hôpitaux consolant les malades par ses soins & par ses discours, & les assistant de ce peu de forces que ses mortifications & ses jeûnes lui avoient laissées.

Lassé des stériles spéculations de la science, il résolut de ne plus savoir que Jesus-Christ crucifié, & ne put supporter d'autres lumières que celles qu'il recevoit dans son oraison. C'est dans ce pieux exercice qu'il sentoit son esprit s'élever comme de lui-même; & le feu de l'amour divin s'allumer avec tant d'ardeur, que ne pouvant se soutenir, il tomboit accablé sous le poids & la violence de sa charité.

Ce fut alors que renonçant à tout commerce avec les vivans, il se fit une habitude de vivre, ou plutôt de mourir avec les morts, passant durant dix ans une partie des jours & toutes les nuits dans le Cimetière de Calliste, & dans les grottes des Catacombes. Cet affreux & triste silence; cet amas confus de cendres, de sépulcres & d'ossemens; ces profondes obscurités de cette nuit, pour ainsi dire, souterraine; ces pâles ombres des Martyrs, qui portent encore les marques de leurs supplices, ces restes vénérables, mais effrayans des tribulations de l'ancienne Eglise, favorisoient son recueillement & réveilloient sa pénitence. C'est-là que consultant ces corps qui pour être réduits en poudre, ne

laiſſent pas d'être les Temples du Saint-Eſprit, il apprenoit à ſe détacher de lui-même par un mépris généreux de cette vie périſſable. C'eſt-là que ſe mettant à la place des Tyrans, & ſa pénitence à la place des perſécutions, il s'accoutumoit à ſouffrir un martyre long & volontaire. C'eſt-là, qu'autour de tant de ſacrifices, il immoloit, tantôt ſa raiſon par une ſoumiſſion entière aux ordres de Dieu; tantôt ſon cœur par la privation des douceurs & des conſolations de la vie, & qu'il prenoit cet eſprit de ſacrifice qui étoit une préparation à ſon Sacerdoce. Et c'eſt-là pourtant, que malgré les tentations & les traverſes du démon, il reçut des grâces de Dieu ſi vives & ſi ſenſibles, qu'il fut ſouvent forcé de s'écrier: *C'eſt aſſez, Seigneur, c'eſt aſſez.*

Mais une des plus grandes diſpoſitions au Sacerdoce, c'eſt l'amour de Dieu. Il eſt juſte, dit S. Baſile, que ceux qui ſont deſtinés aux miniſtères de Jeſus-Chriſt, apprennent à l'aimer, & s'examinent s'ils méritent d'en être aimés; parce que toutes leurs fonctions étant des marques de la charité qu'il a eue pour nous, ou des gages de celle que nous devons avoir pour lui: il eſt juſte que celui qui en eſt l'interprète ou l'entremetteur, la reſſente avec abondance. Or c'eſt ici la plus grande gloire de S. Philippe. L'amour divin fit-il jamais des efforts plus violens que ſur lui? La grande contention de ſon cœur n'en dérégla-t-elle pas les mouvemens naturels; ſa poitrine ne s'élargit-elle pas pour dilater les eſpaces de la charité? Ne l'ouit-on pas pluſieurs fois, recueillant tous ſes déſirs en un ſeul, s'écrier: JE DÉSIRE? Ne dit-il pas ſouvent dans ſes tranſports, comme l'Apôtre S. Paul: *Je ſuis rempli de conſolation, je ſurabonde de joie?*

Cupio. Repletus ſum conſolatione ſuperabundo gaudio. 1. *Cor.* 7. *Exod.* 13.

Je ſai que cette dévotion ſenſible eſt quelquefois le partage des foibles & des commençans, que Dieu les prévient de ſes bénédictions de douceur pour les attacher à ſon ſervice; qu'il leur donne le lait des enfans juſqu'à ce qu'ils puiſſent porter une nourriture plus ſolide; que ſa Providence ſe plaît à leur applanir les chemins de la vertu, de peur qu'ils ne retournent en arrière; que ſelon la remarque de l'Ecriture, lorſqu'il retira les enfans d'Iſraël de la terre d'Egypte, il ne les mena pas par les pays des Philiſtins, quoique le plus court, de peur qu'ils ne s'arrêtaſſent au milieu de leur courſe, & que les guerres qu'il eût fallu ſoutenir, ne leur fiſſent reprendre le chemin d'Egypte, & qu'en-

Adolescentulæ dilexerunt te nimis. *Cant.* 1. 3.

fin les jeunes ames sont sujettes à ces transports, parce que la nouveauté de la lumière & du sentiment des choses divines, cause en elles plus d'altération.

Mais je sai aussi qu'il y a des faveurs extraordinaires qui sont proprement réservées aux parfaits, qui se donnent au mérite & non à la nécessité, & qui sont les récompenses, & non pas les secours de la vertu. Tels furent ces sentimens, ces joies & ces ferveurs qui furent répandues dans la vie de S. Philippe. Mais du fond même de ces douceurs, naissoit une amertume salutaire & une crainte qui venoit de son amour même. C'est alors que fouillant jusqu'aux moindres replis de son cœur, il cherchoit si quelque imperceptible intérêt s'y trouvoit caché, & s'il aimoit les consolations de Dieu, ou le Dieu des consolations. C'est alors qu'il désiroit d'être conduit par des stérilités & des sécheresses spirituelles, & de porter croix sur croix, pour montrer la pureté de ses désirs, & la fidélité de sa patience.

Dans cette agitation, il craignit qu'il n'y eût de l'oisiveté dans sa retraite ou de la délicatesse dans cette dévotion, accompagnée de tant de goûts; & par l'inspiration du Ciel, qui devoit bientôt l'appeler aux fonctions sacerdotales, il s'adonna à l'instruction du prochain & à la conversion des ames. Vous le représenterai-je allant dans les places & dans les assemblées, s'insinuant adroitement, à la faveur de cette douceur naturelle qui gagnoit les cœurs, pour avertir chacun de ses devoirs & de la nécessité du salut? Vous dirai-je que rassemblant des compagnons de sa piété, & faisant, tout laïque qu'il étoit, des entretiens publics sur toutes les matières de religion, il ramena plusieurs pécheurs à la pénitence, & peupla les Monastères des pénitens qu'il y envoyoit?

Mais quelque application qu'il eût au salut d'autrui, on eût dit qu'il ne pensoit qu'au sien propre: il ne se contenta pas d'être vertueux, il voulut encore être parfait. Disons-le à notre honte, MESSIEURS, nous n'avons que de basses idées du christianisme. On croit que c'est assez pour être homme de bien, que de n'avoir point de vice & de ne faire que peu de mal. On se croit chaste, pourvu qu'on ne soit pas tombé dans les derniers déréglemens. On se pardonne ses pensées, ses paroles libres, ses conversations dangereuses, & toutes ses libertés qu'on veut bien regarder comme innocentes, & qui, selon Tertullien, sont des marques

d'une chasteté ou perdue ou chancelante. Ce n'est plus l'usage de pleurer ses péchés, ou de les expier par les austérités pénibles. Les dire à un Confesseur avec un repentir superficiel qui n'empêche pas les rechutes, c'est ce qu'on appelle la pénitence. On s'imagine que la charité peut subsister avec la médisance. Pourvu qu'on ait la vérité de son côté, qu'on ne soit pas l'auteur de la calomnie, qu'on sache lui donner un tour naturel & plaisant, & qu'on encense d'une main celui qu'on va frapper de l'autre, on croit, selon la parole du Sage, que c'est un jeu & non pas un meurtre. Quoique le luxe & les ajustemens trop recherchés soient condamnés dans l'Ecriture; pourvu qu'on ait un reste de pudeur & de retenue, & qu'on n'aille pas aux derniers excès d'indécence, on croit être dans la propreté & dans les règles de la modestie. On s'est fait un mérite & une espèce de piété de n'être pas tout-à-fait méchant, ou de l'être moins que les autres.

Periuræ castitatis argumenta. *Tertull.*

Qui mittit sagitas & lanceas in mortem.... & dicit, ludens feci. *Prov.* 29.

Saint Philippe, au contraire, a porté toutes les vertus à la perfection. Il ne suffit pas pour lui d'avoir une dévotion commune, il veut acquérir la parfaite. Quel fut son détachement du monde! Vit-on jamais un cœur moins susceptible d'ambition? On jette les yeux sur lui pour l'élever dans les prélatures. Deux souverains Pontifes lui offrent la pourpre, & veulent l'approcher du trône de Jesus-Christ & de son Eglise: il prie, non pas qu'on épargne son humilité, mais qu'on ait pitié de sa foiblesse. Il ne veut pas que le monde sache qu'on l'a cru digne des honneurs, non pas même qu'il s'en est estimé indigne. Il arrive quelquefois dans ces refus éclatans, qu'après s'en être fait une vertu devant Dieu, on vient à s'en faire un mérite à soi-même; qu'on a quelque plaisir de s'être mis au-dessus de sa propre gloire; & qu'après avoir vaincu son orgueil, on vient à être vaincu par sa modestie. Philippe s'élève au-dessus des dignités sans y prendre garde; il ne veut avoir, ni la vanité de les accepter, ni la gloire de les avoir refusées, & par un nouveau genre d'humilité, il se cache son humilité même.

Quelle fut sa continence & sa chasteté? Ne retrancha-t-il pas par la grâce de Jesus-Christ, & par sa mortification continuelle jusqu'aux moindres désirs? On eût dit qu'il n'avoit point de corps, ou qu'il avoit changé de condition & de nature. Quel fut son zèle pour la Foi? Au seul récit des

missions des Indes, considérant l'abondance de la moisson & la disette des ouvriers, brûlant du désir de verser son sang dans la prédication de l'Evangile, peut-il être arrêté que par un ordre visible de Dieu qui le destinoit à d'autres combats pour sa gloire? Quelle fut son ardeur pour ramener les hérétiques dans les conférences & dans les exhortations? Et n'est-ce pas par son ordre que le célèbre Baronius composa les Annales de l'Eglise, pour convaincre les sectes nouvelles, par cette tradition divine qui coule depuis Jesus-Christ, qui lie ensemble toutes les Eglises & tous les siècles par l'unité d'une même Foi, & par la pureté d'une même doctrine évangélique & apostolique.

Tant de vertus furent les degrés par lesquels il s'éleva à la prêtrise de Jesus-Christ. Encore fallut-il un commandement de son confesseur pour l'y résoudre, suivant cette règle des Pères, que ceux qui en sont indignes ne doivent jamais être forcés d'entrer aux ministères des Autels; & que ceux mêmes qui en sont dignes ne doivent y entrer que par force. Avec ces dispositions pouvoit-il manquer de s'acquitter dignement des occupations de son sacerdoce?

II. PARTIE.

LA prêtrise de Jesus-Christ n'est pas un titre sans fonction, mais un ministère d'occupation & de travail, qui comprend une multiplicité de devoirs essentiels & difficiles à accomplir: *Pour vous, veillez continuellement*, disoit l'Apôtre à Timothée, l'exhortant à se fortifier par la grâce de Jesus-Christ dans sa vocation sainte, mais laborieuse; & à travailler, tantôt *comme un Soldat enrôlé dans la sacrée milice du Fils de Dieu*, qui doit résister aux forces de la chair & du sang, & des puissances des ténèbres; tantôt comme un Evangéliste pour annoncer au peuple la Loi de Dieu, après l'avoir lui-même écrite dans son propre cœur, & rendue vivante dans ses actions: *Faites la charge d'un Evangéliste*; tantôt comme dépositaire de la doctrine de la Foi, qu'il faut conserver pure & saine; des mystères du Sauveur, qu'il faut dispenser avec discernement & avec crainte, & des secrets des consciences qu'il faut garder avec religion, pour y remédier avec efficace: *Gardez le dépôt qui vous a été confié*; tantôt comme *un vase d'honneur consacré au Seigneur, qui doit lui être utile en tout*, & prêt à servir à tous les offices où sa Providence veut l'employer: enfin, *comme l'homme de Dieu qui doit être bon pour instruire*, pour repren-

Tu vero vigila, in omnibus labora... 2. *Tim.* 4.

Sicut bonus miles Christi Jesu... *Ibid.* 2.

Opus fac Evangelistæ. *Ibid.* 4.

Depositum custodi. *Ibid.* 2.

Vas in honorem sanctificatum & utile.

Ut per-

dre, pour édifier, pour reconcilier en toute justice, parfait & préparé à toute sorte de fonctions, que la vérité, la justice, la sagesse & la charité lui imposent.

fectus sit homo Dei ad omne opus bonum instructus. *Ibid.* 3.

Voilà, MESSIEURS, quel étoit l'Ouvrier apostolique dans la naissance de l'Eglise. Loin d'ici ces hommes profanes que la cupidité a poussés aux pieds des Autels, pour y chercher un passage à leur ambition, ou un refuge à leur indigence; qui n'ont eu d'autre principe de leur vocation que le désir de vivre à leur aise dans une douce & honorable oisiveté; qui sont entrés dans la vigne du Seigneur, non pas pour la cultiver, mais pour en cueillir les fruits; & qui se sont proposé en entrant dans l'Eglise de Jesus-Christ, non pas le travail ecclésiastique, mais la mollesse de la vie & l'établissement d'une fortune paisible, ou dans l'éclat des dignités, ou dans l'opulence des bénéfices. Loin d'ici ces Prêtres oisifs qui ont reçu en vain la grâce de l'Ordination, qui vivant de l'Autel, & ne servant pas à l'Autel, traînent sans honneur & sans emploi, un stérile & infructueux sacerdoce; qui retiennent en injustice la parole de Dieu qu'ils sont obligés de distribuer, & la puissance qu'ils ont de lier & de délier; qui bien-loin d'instruire les autres, ont eux-mêmes besoin d'être instruits; qui ne sont connoissables & Prêtres, pour ainsi dire, que par le nom & l'habit qu'ils portent, & qui n'ont d'autre occupation que celle de jouir tout ensemble des plaisirs du monde & du patrimoine de Jesus-Christ.

Je parle au contraire d'un Prêtre tout occupé de sa vocation, qui se consacra sans réserve au travail de son ministère, & dont toute la vie fut une suite d'actions de miséricorde & de charité, & une continuité de Sacerdoce: d'un Prêtre qui porta le poids du jour & de la chaleur sans se plaindre; qui se fatigua dans les voies de la justice sans s'y lasser; qui reconnut, comme l'Apôtre, qu'il étoit débiteur à tous, & que rien ne lui appartenoit moins que lui-même; qui voulut que sa porte fût ouverte les nuits aussi-bien que les jours, pour tous ceux qui avoient besoin de ses consolations ou de ses conseils; qui se retrancha jusqu'aux nécessités de la vie, & ne crut pas qu'il lui fût permis de donner à ses repas ou à son sommeil, un temps qu'il pût employer à l'instruction ou au soulagement d'un pauvre, à la correction ou à la réconciliation d'un pécheur; & qui malgré les remontrances de la chair & du sang, qui lui faisoient même

un devoir & un point de conscience de s'épargner, quittant toutes choses & se quittant lui-même pour la gloire de Dieu, & pour le salut de ses frères, répondoit à peu-près comme ce courtisan dont parle l'Ecriture, *Il faut que les affaires de Dieu se fassent.*

Impero.. negotia Regis impleri. 2. Machab. 16.

Mais entrons dans le détail de sa religion & de sa vie sacerdotale. La première & la plus divine action de ceux qui sont appelés au ministère des Autels, c'est d'offrir le Corps & le Sang du Fils de Dieu, & de présenter au Père Eternel cet adorable Sacrifice, en s'immolant soi-même dans le cours de cette oblation, où il est Jesus-Christ visible sur la terre, comme Jesus-Christ est le Pontife & le Sacrificateur invisible dans le Ciel. De-là vient le respect que l'on doit aux Prêtres. La personne est humaine & peut être corrompue, mais la dignité est divine, incorruptible, inviolable. Quels qu'ils soient devant Dieu ou devant les hommes, ils forment sur l'Autel, par l'efficace de leur parole, le Dieu même que vous adorez; & quoique leurs mains sacrées deviennent quelquefois profanes, l'Hostie néanmoins qu'elles consacrent & qu'elles offrent, doit vous les rendre vénérables. Mais c'est de-là que doit venir leur sainteté. Car si ceux qui portent les vases du Seigneur doivent être purifiés, selon les règles du Prophète; combien le doivent être ceux qui consacrent, qui touchent, qui portent, qui distribuent, qui reçoivent le Seigneur même?

Mundamini, qui fertis vasa Domini. Isai. 52.

Or, MESSIEURS, quel Saint s'est jamais acquitté avec plus d'attention, plus d'humilité, plus de foi, plus de ferveur du ministère eucharistique, que celui dont nous révérons la mémoire? Il ne vivoit que pour s'unir à Jesus-Christ. Son ame eût séché de langueur, s'il eût manqué l'espace d'un jour de cette nourriture céleste. La Messe qu'il disoit aujourd'hui étoit une disposition à celle qu'il devoit célébrer demain; la familiarité augmentoit le respect, & la coutume ne rallentissoit pas la dévotion. Le désir consommoit la jouissance, & la jouissance rallumoit le désir; il emportoit Jesus-Christ avec lui, ou se laissoit avec Jesus-Christ, & dans cette charité réciproque s'accomplissoit ce qui est dit dans l'Evangile: *Qui mange ma chair & boit mon sang, demeure en moi, & moi en lui.*

Joan. 6.

Qu'est-ce qui auroit pu le séparer & le désunir d'avec son Sauveur? quelque attache secrète au monde? Il avoit renoncé

renoncé à ſes mœurs & à ſes uſages, & diſoit ordinairement qu'il ne ſentoit en lui qu'une choſe qui lui dût plaire, c'eſt que le monde lui déplaiſoit. Quelque déſir des richeſſes? il avoit refuſé l'héritage de ſa maiſon; & le ſeul bien qu'il demandoit, c'étoit le mérite d'une pauvreté pure & évangélique; d'avoir beſoin de tout, de ne trouver rien, de vivre d'aumônes & de mourir dans un hôpital. Quelque diſſipation d'eſprit? il s'étoit fait une habitude d'oraiſon & une ſolitude intérieure, qui lui rendoit toujours Dieu préſent & le monde preſque inviſible. Peut-être quelque paſſion peu mortifiée? la pénitence avoit non-ſeulement reſſerré, mais détruit en lui tous les déſirs du ſiècle & toutes les inclinations de la nature. Faut-il s'étonner ſi la participation de Jeſus-Chriſt & de ſes myſtères, faiſoit ſur lui des impreſſions ſi vives, ſi touchantes & ſi ſenſibles?

On l'a vu pâlir, trembler, rougir à la vue des Saints Myſtères, & produire ſans le vouloir ſur ſon viſage les ſentimens ſucceſſifs de ſon cœur. Au milieu du Saint Sacrifice, lorſqu'on recueille ſon attention, on l'a vu ſe faire violence pour relâcher un peu de la ſienne, de peur de tomber en public dans des raviſſemens & des extaſes, & par une inquiétude d'humilité, modérer les tranſports & les excès de ſon amour. On l'a vu après la Communion deſcendre de l'Autel comme Moyſe de la Montagne, environné de lumière, jeter un voile ſur ſa face reſplendiſſante, pour dérober ſa gloire aux yeux des hommes, à qui Jeſus-Chriſt dans ce Sacrement a caché la ſienne. On l'a vu dans l'accablement d'une maladie, aux approches de l'Hoſtie qu'on lui portoit, reprendre tout d'un coup ſes forces, s'élever ſur ſon lit, ſoutenu par ſon cœur & par ſes déſirs; inſenſible à toute autre peine qu'à celle du retardement, & retombant non par la défaillance de la nature, mais par l'impatience de ſon amour, s'écrier: *Hâtez-vous, mon Père, hâtez-vous.*

Vous dirai-je que dans le temps de ſes Sacrifices, l'Egliſe étoit comme remplie de l'odeur de ſa piété, que ſon eſprit ſe communiquoit tout autour de lui; qu'une vertu ſecrète, par l'efficace de ſa prière, ſe répandoit ſur les aſſiſtans; qu'ils ſentoient leurs cœurs s'échapper, & s'unir au ſien malgré leurs diſtractions pour s'élever enſemble par une oblation commune; que les uns concevoient des déſirs effectifs de

conversion, que les autres fondoient en larmes, & qu'étonnés d'un renversement imprévu & presque involontaire de leurs consciences, ils se disoient les uns aux autres comme ces disciples de l'Evangile : *Notre cœur ne s'enflammoit-il pas*, lorsqu'il offroit Jesus-Christ pour nous, & qu'il nous offroit nous-mêmes à Jesus-Christ ?

Nonne cor nostrum ardens erat? *Luc.* 24. 32.

Jugez des mouvemens du dedans, par ceux qu'il inspiroit au dehors. Une foi vive & religieuse, qui le rempliſſoit du respect & de l'amour de nos Mystères, lui faisoit mettre toute sa joie & tout son honneur à s'en occuper. Aussi ne voulut-il jamais d'autre qualité que celle de Prêtre. On s'en offense presque aujourd'hui : on croit qu'il ne faut appeler ainsi que ceux qu'une petite éducation ou qu'une triste nécessité a réduits au service des Paroisses de la campagne. Quoique la Prêtrise de Jesus-Christ soit royale, pour peu qu'on ait de fortune ou de naissance, on veut des titres plus honorables. Au lieu de se faire respecter par son Ordre ou par sa vertu, on impose au monde par le rang qu'on tient, ou par le bien qu'on a dans l'Eglise ; & pour flatter sa vanité, ou pour réveiller son ambition, au défaut des bénéfices & des dignités qu'on n'a pas, on prend le nom des dignités ou des bénéfices qu'on désire.

Philippe, au milieu de la Cour & des grandeurs Ecclésiastiques, n'estime rien au-dessus de son Sacerdoce qui le lie avec Jesus-Christ, & qui le nourrit tous les jours de Jesus-Christ. Avec quelle indignation voyoit-il des Prêtres, après avoir été tirés par la miséricorde de Dieu des eaux amères de ce monde, pour être le sel de la terre, aller s'y rejeter & s'y fondre, comme parle saint Chrysostome ; renoncer à leurs droits & à leurs fonctions ; célébrer à peine une fois l'an les sacrés Mystères ; & se dégrader eux-mêmes, en se privant d'y participer, non pas par un esprit de justice & de pénitence, mais par une tiédeur & une indifférence volontaire ? Avec quelle peine voyoit-il des Chrétiens s'en approcher si rarement, ou par un injuste dégoût, ou par une négligence affectée, ou par une maligne humilité, ou par une indévotion effective, & une crainte de se corriger & de rompre les attachemens, & les affections du siècle ?

Il entreprit de les ramener à Jesus-Christ, & d'exciter en eux le désir & l'usage des Sacremens. Ne croyez pas pourtant qu'il les y poussât sans discernement & sans précaution, &

qu'au lieu de leur donner le pain de vie qui nourrit les ames bien disposées à le recevoir, il leur donnât le poison d'une Communion précipitée. Il leur fit une dévotion non pas de communier, mais de communier saintement. Il leur apprit à prier, à pleurer, à s'éprouver avant que d'approcher de l'Autel. Il se dressa un tribunal équitable pour juger les consciences des pécheurs par leurs propres confessions, selon les règles de la pénitence ; & ce fut la seconde fonction de son Sacerdoce.

Dieu voulut dans l'ancienne Loi, comme nous lisons dans le Lévitique, que l'oreille & la main des enfans d'Aaron fussent solennellement consacrées pour représenter cet office & ce Sacrement de la Loi nouvelle, par lequel s'opère la justification du pécheur, par l'entremise du Prêtre qui écoute ses accusations & son repentir, & qui le bénit & l'absout par la grâce de la réconciliation que Jesus-Christ a mise en ses mains & en sa puissance. Or, comme entre les œuvres de la Pénitence, il n'y en a point qui satisfasse plus à Dieu que l'aveu sincère des péchés que l'on a commis, & cette soumission intérieure qu'on rend au jugement d'un homme mortel comme au jugement de Dieu même : il n'y a point d'occupation plus sacerdotale que celle de reconcilier les pécheurs, & d'exercer sur eux les miséricordes & les justices du Seigneur, en leur remettant les péchés, & leur imposant les satisfactions & les peines qu'ils ont méritées. *Levit. 8.*

C'est à ce ministère que S. Philippe se dévoue : Il se sent tout-à-coup brûlé du zèle de la maison de Dieu & du désir du salut des ames. Je ne sai quel attrait de grâce & de charité rassemble autour de lui tous ceux qui veulent entrer dans les voies de Dieu. Il les attend avec bonté, il les instruit avec affection, il les écoute avec patience, assidu & infatigable dans ce triste & pénible exercice des Confessions. Je dis triste, car, MESSIEURS, entrer dans l'ennuyeux détail des passions & des foiblesses humaines : voir à découvert les mystères d'iniquité & les hontes cachées du siècle, selon le langage de l'Apôtre : percer la muraille, comme le Prophète, & voir les abominations qui se passent dans le temple, je veux dire dans le cœur des hommes : être comme obsédé de la malice & de la vanité du monde : devenir le confident de tout ce qu'on pense, ou qu'on dit de mal, & le témoin de la fécondité du péché & de la corruption de la nature ; *Occulta dedecoris. 2. Cor. 4.*

avoir sur la conscience des autres une inspection qui peut être fatale à la sienne propre, si l'on est juste ; être chargé du dépôt de l'iniquité, & si l'on aime Dieu, voir en combien de manières on le mépriſe & on l'offenſe ? Y a-t-il emploi plus importun, ſi la charité ne l'adoucit & ne le ſoulage ?

Je dis encore, difficile par ſes devoirs & par ſes dangers : car qu'eſt-ce qu'un Confeſſeur, MESSIEURS ? c'eſt un homme revêtu de l'autorité de Jeſus-Chriſt, mais chargé comme lui des péchés du monde ; établi pour ſauver les ames, mais ſur-tout pour garder la ſienne ; qui doit exercer les jugemens du Seigneur, non pas les ſiens propres, & craindre toutes les fois qu'il dit : *Je t'abſous*, que Dieu ne lui diſe : *Je te condamne.* Il faut qu'il ſoit attentif pour connoître & le péché & les diſpoſitions du pécheur ; éclairé pour percer l'obſcurité du cœur humain, & pour débrouiller le cachos des conſciences libertines ou ſcrupuleuſes : compatiſſant à l'infirmité, mais inflexible à la juſtice ; patient pour ne pas rebuter les foibles, prudent pour compenſer les biens & les maux, & pour proportionner les maladies & les remèdes : fidelle pour ſe conduire par l'eſprit & la loi de Dieu, qui doit être la règle du pénitent, & le directeur du directeur même.

Ce fut par cet eſprit qui n'eſt qu'amour & charité qu'il attira les plus rebelles à la pénitence. A ſes pieds le joug de la Confeſſion devenoit léger, la crainte & la honte ſe diſſipoient : un ſecret ſentiment de la miſéricorde de Dieu produiſoit dans le cœur une confiance reſpectueuſe. Ce tribunal étoit un aſile ouvert à ceux qui fuyoient le monde. Comme on trouvoit un ami & un père dans ſon juge, on reſpectoit ſes conſeils, on écoutoit ſes inſtructions, & l'on aimoit juſqu'à ſes corrections & ſes réprimandes.

Spiritum fobrietatis. 2. *Tim.* 1. Car il avoit ce caractère de prudence & de ſobriété que l'Apôtre recommandoit à ſon diſciple. Il joignoit à la tendreſſe & à la compaſſion le déſir de l'ordre & l'amour de la diſcipline. Il ſavoit qu'un Miniſtre de la pénitence évangélique doit avoir de la douceur & de la force. Une douceur qui conſole ſans faire tort à la juſtice ; une force qui corrige ſans offenſer la charité : une indulgence qui ne porte pas au relâchement, une ſévérité qui ne jette pas dans le déſeſpoir de la vertu ; une bonté qui ne pardonne pas au-delà de la raiſon & de l'équité, & un zèle qui ne ſort pas de la ſcience & de la

charité. Il s'appliquoit à la converſion du cœur des pécheurs, il leur faiſoit ſentir le poids de leur ſervitude, il délioit leurs chaînes inſenſiblement, il les ſupportoit pour les corriger, & les corrigeoit en leur faiſant appréhender la juſtice de Dieu, & non pas ſes cenſures & ſes rudeſſes. Après les avoir déchargés du péché, il les chargeoit inſenſiblement de la Croix de Jeſus-Chriſt; & par la part des conſolations qu'il leur donnoit, il les élevoit aux pratiques de la mortification & de la pénitence.

Mais quelle fut ſon intégrité dans cette partie de ſon Sacerdoce? Avec quelle humilité, diſoit-il comme Moyſe: *Qui ſuis-je pour faire ſortir de l'Egypte les enfans d'Iſraël?* pour tirer, non les corps d'une oppreſſion étrangère, mais les ames d'une ſervitude intérieure & inviſible? Il ſe regarde comme coupable de tous les péchés qu'il entend, & reconnoiſſant dans ce que les autres ont fait, ce qu'il eût été capable de faire, il en tire autant de ſujets de confuſion & d'actions de grâce. Exerce-t-il un empire abſolu ſur les ames qui lui ſont ſoumiſes? Veut-il faire couler à ſon gré le Sang de Jeſus-Chriſt qu'il tient en ſes mains? S'élève-t-il ſur la tête des pécheurs, qu'il voit à ſes pieds? Inſulte-t-il dans ſon cœur à leur foibleſſe? Se juſtifie-t-il à ſes propres yeux, en croyant qu'il n'eſt pas comme le reſte des hommes, & nourrit-il ſa vanité des humiliations de ſes pénitens? Quis ſum ego ut educam filios de Ægypto? *Exod.* 3.

Quelle précaution ne prit-il pas pour rendre ſon adminiſtration pure & ſans reproche? Remarqua-t-on jamais en lui d'affection ou de complaiſance pour un ſexe qui ſe fait craindre juſqu'aux pieds des Autels, & dans l'exercice de ſa pénitence? Se fit-il un amuſement de la direction? Aima-t-il à flatter ou à être flatté, & à devenir le tyran ou l'eſclave des femmes dévotes; Se fit-il un art de les attirer, ou de les attacher à lui par des civilités & des viſites de bienſéance? Souffrit-il les empreſſemens de ces perſonnes demi-ſpirituelles & demi-mondaines, qui ſe font un point de leur dévotion, de l'attachement qu'elles ont pour leurs Directeurs? Eût-il jamais avec elles des entretiens que la Religion ne rendit graves, & que la charité n'eût déjà rendu néceſſaires? Il s'abſtint de tous les commerces qui flétriſſent, ſinon la conſcience, du moins la réputation d'un Miniſtre de Jeſus-Chriſt. Il fit un pacte avec ſon cœur & avec ſes yeux, & ne regarda pas une ſeule fois une Dame, que Rome admiroit pour ſa beauté &

pour sa vertu, quoiqu'il l'eût confessée trente-six ans.

Mais quel fut son désintéressement ? Demanda-t-il d'autre récompense des peines & des soins qu'il prit pour le salut des ames, sinon qu'on en profitât ? Abusa-t-il jamais de la foiblesse des mourans qu'il assista, au profit de sa Communauté naissante & mal établie, aux dépens d'une absolution douteuse ? Entra-t-il jamais dans aucun embarras d'affaires ou d'intérêts temporels, quelque avantage qu'il y rencontrât, ou pour sa maison ou pour lui-même ? N'ordonna-t-il pas toujours très-expressément à ses disciples, de ne pas s'ingérer dans les testamens, de laisser les morts enterrer les morts, & de compter les ames qu'ils auroient gagnées & non pas l'argent qu'ils auroient acquis ? On le vit rendre les legs qu'on lui avoit faits, & obtenir par ses ardentes prières la santé d'un homme de bien qui le laissoit son héritier.

Quelle fut enfin sa persévérance dans ce travail ? Refusa-t-il jamais quelqu'un ? Eut-il des heures & des temps pour lui comme pour les autres ? Dans le fort de ses maladies ne suspendit-il pas ses douleurs pour entendre les Confessions, & le jour même de sa mort n'administra-t-il pas le Sacrement de la Pénitence, voulant finir par la charité, & se faire une préparation à bien mourir, des règles & des moyens qu'il donnoit de bien vivre.

Labia Sacerdotis custodiunt scientiam. *Malach.* 2.

Mais comme rien n'entretient davantage les peuples dans les pratiques de la Pénitence, & dans l'usage des Sacremens que la parole de Dieu que prêchent les Prêtres, qui sont les gardiens & les dépositaires de la science & de la doctrine, selon le Prophète ; il établit des exhortations, des entretiens & des conférences, & s'acquitta saintement de cet emploi, Dieu le remplissant de sa vérité, & mettant en lui la parole de la réconciliation, comme parle l'Apôtre. Combien de fois réveilla-t-il la foi mourante des assistans, par la force de ses discours, animés de l'esprit de Dieu, & renvoya-t-il avec des sentimens de componction & de pénitence, ceux qu'une simple curiosité, & la nouveauté de cet Institut avoit amenés dans ces assemblées ? Combien de fois, pénétré lui-même des vérités Evangéliques qu'il annonçoit, fut-il obligé de céder aux émotions de son cœur, & au torrent des larmes qu'il répandoit ? Combien de fois recommanda-t-il à ses enfans d'édifier le peuple en l'instruisant, & de chercher plutôt dans leurs discours une sainte

Posuit in nobis verbum reconciliationis. 2. *Cor.* 5.

ſimplicité qu'une éloquence préſomptueuſe ? C'eſt ainſi qu'il remplit les devoirs de ſon Sacerdoce. Telles en furent les fonctions, mais quelle en fut la conſommation ?

Comme il n'y a rien dans la Religion de plus vénérable que la dignité des Prêtres, rien de plus Saint que leur miniſtère, rien de plus touchant que leurs exemples; il n'y a rien auſſi que Dieu récompenſe davantage que leur fidélité & leur attachement à ſon culte & à ſon ſervice. *Jai fait*, dit-il dans ſes Ecritures, *avec Aaron une alliance de vie & de paix. Je lui ai donné ma crainte, afin qu'il n'appproche des mes Autels qu'avec une frayeur pleine de reſpect. La Loi de la vérité a été dans ſa bouche, il ne s'eſt point trouvé d'iniquité ſur ſes lèvres ; il a marché avec moi dans l'équité & dans la juſtice, & il a détourné les ames de la corruption & de la voie de l'iniquité.* Auſſi lui promet-il une poſtérité glorieuſe, une paix durable & aſſurée, une vie ſans fin.

Pactum meum fuit cum eo vitæ & pacis, & dedi ei timorem, & à facie nominis mei pavebat. Lex veritatis fuit in ore ejus, &c. *Malach.* 2.

Voilà, MESSIEURS, l'image de Saint Philippe & de ce qu'il fait pour Dieu, & de ce que Dieu fait pour lui. Il mérita par ſes travaux ſi glorieux & ſi utiles à l'Egliſe de laiſſer des héritiers de ſes vertus, & des ſucceſſeurs de ſon eſprit ; de mourir dans les fonctions du Sacerdoce qu'il avoit ſi dignement exercées; d'entrer dans le tombeau preſque en deſcendant de l'Autel, d'être la victime après avoir été le Prêtre, & de ſe préſenter au Souverain Juge, les lèvres encore teintes du Sang de Jeſus-Chriſt, qui fut l'objet de ſon amour, & le gage de ſa béatitude éternelle.

Voilà comme on meurt de la mort des Juſtes, & dans le baiſer du Seigneur ; mais c'eſt après avoir mené une ſainte vie. Vous ne diſpenſez pas les Saints myſtères, mais vous y participez. Eſt-ce avec un cœur pur & vide de toute affection du ſiècle ? N'y demeure-t-il point quelque ſecrète inclination à la vanité, à l'ambition, à l'avarice, à la médiſance ? quelque portion de votre cœur ne reſte-t-elle point dans les créatures ? Conſervez-vous toutes vos adorations pour l'Arche ? L'idole des Philiſtins n'y trouve-t-elle pas quelque part ? Vous n'êtes pas appelés peut-être au miniſtère de la parole, mais n'êtes vous pas au moins deſtinés à l'entendre ? Eſt-ce avec une ſoumiſſion & une docilité Chrétienne que vous l'écoutez ? Eſt-ce pour en faire le divertiſſement de votre eſprit, ou la nourriture de votre ame ? Eſt-ce comme la parole d'un homme ou comme la parole de

Dieu ? La faites-vous paſſer de votre eſprit dans le fond de votre cœur, de votre cœur dans vos actions & dans toute la conduite de votre vie ?

Vous avez ſouvent recours au tribunal de la pénitence ? Eſt-ce pour vous décharger aux pieds d'un Prêtre du fardeau de vos péchés, & pour le reprendre après une communion inutile & peut-être ſacrilège ? Eſt-ce pour donner quelque relâche aux remords de votre conſcience, & pour trouver par-là peut-être plus de facilité à vos rechutes ? Eſt-ce par un véritable déſir de ſatisfaire à la juſtice de Dieu, ou par une vaine & injuſte confiance en ſa miſéricorde que vous avez ſi ſouvent offenſée ?

Imitons ſaint Philippe au moins dans ſa douceur, dans ſa charité, dans ſa patience. Aimons Dieu qu'il a tant aimé, à qui nous avons les mêmes obligations, ſi ce n'eſt que Dieu nous a fait des miſéricordes, dont ce Saint n'a pas eu beſoin, parce que ſa vie a été auſſi innocente que la nôtre eſt criminelle. Accoutumons-nous à lui adreſſer nos vœux, afin qu'il obtienne de Dieu pour nous ce détachement du monde, & cette union avec Dieu qui l'a rendu Saint, & qui le rend bienheureux dans la gloire que je vous ſouhaite. *Au nom du Père, &c.*

PANÉGYRIQUE

DE

SAINT THOMAS,

ARCHEVÊQUE DE CANTORBERI,

Préché dans l'Egliſe de Saint Thomas du Louvre à Paris, l'an 1675.

Uſque ad mortem certa pro juſtitia, & Deus expugnabit pro te inimicos tuos.

Combats juſqu'à la mort pour la Juſtice, & Dieu vaincra pour toi tes ennemis.

Ces paroles ſont tirées du Livre de l'Eccléſiaſtique, *chap.* IV.

QU'IL eſt difficile, MESSIEURS, de louer les Saints, qui ſe ſont élevés par la grâce de Jeſus-Chriſt, non-ſeulement au-deſſus des forces de la nature, mais encore au-deſſus de l'uſage des vertus communes. Le ſiècle ne peut ſouffrir la condamnation de ſes foibleſſes; & jugeant de l'Eſprit de Dieu, par la prudence de la chair, trouve je ne ſai quel excès en tout ce qui le ſurpaſſe, & n'aime pas que d'autres aient fait ce qu'il ne ſe ſent pas capable de faire lui-même. Que ce ſoit aveuglement, que ce ſoit orgueil, il n'eſt que trop vrai que chacun au lieu de ſe mettre en la place du Saint veut mettre le Saint à la ſienne; & qu'un Prédicateur chargé de faire un Panégyrique, ſe trouve ſouvent réduit à faire une Apologie.

C'eſt ce que j'ai à craindre aujourd'hui en prononçant l'éloge de ſaint Thomas, dont le courage intrépide & la fidélité inviolable aux intérêts de Jeſus-Chriſt & de ſon Egliſe, condamnent ſi hautement nos relachemens, nos infidélités,

& nos foibleſſes ; que j'ai ſujet d'appréhender qu'un zèle auſſi ardent, ne vous paroiſſe ou incroyable, ou trop dur & trop inflexible. Vous verrez d'un côté l'emportement d'un Roi en colère; la rigueur de l'exil, la violence des perſécutions, l'abandonnement de tout le monde; de l'autre une conſtance ſans dureté, un courage ſans orgueil, une patience ſans baſſeſſe, & une ſoumiſſion ſans lâcheté dans un Evêque opprimé. Ne croyez pas pourtant, MESSIEURS, que je veuille élever le Saint aux dépens du Roi, & que pour augmenter la gloire du martyr, j'offenſe la dignité du perſécuteur. Il faudra par un juſte tempérament ménager les égards que je dois avoir pour la majeſté royale, & la juſtice qui eſt due à la ſainteté. Je nommerai le Saint, martyr, ſans appeler le Roi Tyran ; & rendant le reſpect qui eſt dû aux Puiſſances, je rendrai le témoignage que je dois à la vérité, en vous repréſentant ſur les paroles de mon Texte,

Diviſion. 1°. S. Thomas qui combat pour la Juſtice,

2°. S. Thomas qui meurt pour la Juſtice, & qui triomphe de ſes ennemis après ſa mort.

Ce ſeront les deux parties de l'éloge du Saint. Faſſe le Ciel que nous en tirions des inſtructions importantes pour notre ſalut, aſſiſtés des ſecours de l'Eſprit de Dieu, par l'interceſſion de la Sainte Vierge, à qui nous dirons avec l'Ange, AVE MARIA.

I. PARTIE. POUR vous faire connoître le caractère de ſaint Thomas, vous dirai-je d'abord, MESSIEURS, qu'il nâquit dans un pays où les fréquentes révolutions ont fait paroître de grands vices & de grandes vertus ; où la religion ſouvent opprimée a eu beſoin de défenſeurs ; & où les Rois dans la paix même de l'Egliſe ont fait quelquefois des Martyrs ; vous dirai-je qu'étant né de parens ſages & pieux, il fut formé dans la vertu par les conſeils & ſur les exemples d'un Archevêque de Cantorberi, dont ſaint Bernard a loué la ſageſſe & la piété ; & qu'une ſainte éducation ſoutint en lui, une heureuſe & noble naiſſance ? Dieu lui avoit donné ſur-tout un eſprit droit, équitable, ennemi de la diſſimulation & du menſonge, rempli de force, de vérité, & de zèle pour la Juſtice.

Faut-il porter aux pieds du Souverain Pontife les plaintes de l'Egliſe d'Angleterre, contre l'Evêque de Vincheſter frère du Roi, qui par ſa qualité de Prince du Sang, & par celle de légat du ſaint Siége, enflé de la gloire que lui don-

noit sa naissance, & du pouvoir qu'il avoit reçu du Saint Père, imposoit des servitudes inusitées aux Eglises de ce Royaume; & de ce mélange de puissance spirituelle & séculière, formant une domination tyrannique, opprimoit les Prélats, & insultoit à son Archevêque? Thomas remontre son arrogance & fait révoquer sa légation. Faut-il arrêter les désordres d'une Cour avare & cruelle? Thomas devient le protecteur de l'innocence persécutée, & s'élève contre l'oppression & la violence; plus jaloux de l'observation des lois, quoiqu'il ne soit que particulier, que les magistrats qui les font, ou qui les maintiennent; plus zélé pour la discipline de l'Eglise, tout laïque qu'il est, que les ecclésiastiques même qui la professent. Faut-il soutenir les droits de la royauté & s'opposer à l'injuste prétention d'Etienne, qui contre toutes les lois de l'état & de la raison, veut priver de la succession l'héritier légitime de la couronne d'Angleterre? Thomas conduit son Prince par la main jusques sur le trône, & Dieu permet qu'il travaille à se donner pour maître, celui qui devoit être un jour son persécuteur.

Vous le savez, MESSIEURS, c'est de Henri II que je parle. C'étoit un Prince bien fait, habile, courageux, politique; mais le dirai-je? injuste dans ses entreprises, impatient dans ses désirs, emporté dans ses colères, réduisant tout à son intérêt ou à sa grandeur, joignant l'artifice à la hardiesse, & couvrant le mal qu'il faisoit de bonnes intentions apparentes; allant à ses fins par des moyens aussi déraisonnables que ses fins mêmes; introduisant & dans l'Etat & dans l'Eglise un nouveau gouvernement, & ne connoissant les lois de l'un & de l'autre, qu'autant qu'elles pouvoient servir à son avarice ou à sa vengeance; assujettissant tout à ses volontés, & faisant voir dans toute sa conduite de quels égaremens est capable une ame fière & violente, que les passions agitent, que les mauvais conseils séduisent, & que les bons mêmes irritent.

La réputation de la probité de Thomas, & le désir de le gagner par ses faveurs, forcent d'abord ce Prince à lui donner des marques de sa confiance & de son estime. Pour autoriser par un choix universellement approuvé les commencemens de son règne; pour lier par la reconnoissance de ses bienfaits un esprit naturellement indigné contre l'injustice; & pour retenir, ou pour attirer par cet exemple de soumi-

sion ceux qui oseroient s'opposer à ses desseins, il le combla d'honneurs & de biens, & croyant pouvoir le rendre injuste, il entreprit de le rendre grand. Quels sont les détours d'une politique mondaine, & jusqu'où va la prudence des enfans du siècle?

Thomas, élevé presque malgré lui à la charge de Chancelier d'Angleterre, assiste le Roi de ses conseils & de ses biens mêmes. Il essaie de répandre un esprit de justice & de vérité dans tout le Royaume. Sa maison est un asile toujours ouvert à l'innocence. Les pauvres y trouvent de l'assistance dans leurs nécessités; les foibles de la protection contre les puissans: une piété à l'épreuve de toutes les tentations du siècle; une prudence capable des plus grandes affaires; une fermeté éclairée & inflexible lui donnent du crédit à la Cour, le font admirer dans les Conseils, & lui attirent les bénédictions des peuples. Chargé par le Roi de l'éducation de son fils, il instruit ce jeune Prince, comme devant servir de loi & de modèle à ses sujets. Il lui inspire des sentimens dignes de son rang. Il imprime dans son esprit l'idée d'une sainte gloire, & lui fait concevoir que sa véritable grandeur consiste à servir Dieu & à le craindre. Il lui propose l'exemple de ses prédécesseurs, & lui apprend à respecter l'autorité de l'Eglise, à rendre la Justice à ses peuples, & à n'oublier jamais que s'il est le maître de ses sujets, il est lui-même le sujet d'un plus grand Roi, & le serviteur d'un plus grand maître.

Que restoit-il à faire pour la gloire de ce Saint homme, sinon à l'élever dans les dignités de l'Eglise, afin qu'il en soutînt les intérêts. Le Roi, ou pour mieux dire, Dieu l'y appelle. Il n'y a rien de si saint, ni de si grand dans l'ordre du Christianisme, que l'office des Evêques & des Pasteurs évangéliques, que le Saint-Esprit a établis pour gouverner son Eglise; pour être les Ministres du Nouveau Testament & de la réconciliation des hommes, les dispensateurs des sacrés Mystères, & les lumières qui doivent éclairer & enflammer le monde. Ils sont appelés à être parfaits & à perfectionner les autres. Non-seulement Dieu les sépare des pécheurs; mais il les tire même de l'ordre commun des fidelles, afin qu'ils soient saints, & qu'ils travaillent à la sanctification des peuples; afin qu'ils soient à Dieu, & qu'ils lui offrent les ames que sa Providence leur a commises.

Mais quoique la grâce de l'épiſcopat ſoit toujours égale, on peut dire pourtant qu'elle agit avec plus d'abondance dans l'ame de ceux que Dieu deſtine à défendre la vérité, ou à maintenir la diſcipline des mœurs dans les conjonctures difficiles & dangereuſes. Il faut alors que l'eſprit ſoit ſi éclairé de la lumière divine, le cœur ſi dégagé des affections humaines, le courage ſi affermi pour réſiſter à l'iniquité, le zèle ſi ardent pour s'oppoſer aux relâchemens, la charité ſi vive & ſi agiſſante, la tempérance ſi auſtère, la douceur ſi vigoureuſe, la ſévérité ſi prudente & ſi raiſonnable, & toute la vie ſi pure & ſi irréprochable, qu'il paroiſſe que Jeſus-Chriſt les a choiſis pour être les images de ſa vie, & les imitateurs de ſon Sacerdoce.

J'ai fait ſans y penſer, MESSIEURS, le portrait du Saint que je dois expoſer à vos yeux comme un miroir de patience dans les perſécutions, un exemple de douceur pour ſes ennemis, un modèle des vertus épiſcopales, & un glorieux Martyr de l'Egliſe. Quel fut le fondement de cette perfection? la pureté de ſa vocation dans les emplois Eccléſiaſtiques. Ce ne fut pas lui qui choiſit ſon miniſtère, ce fut Dieu qui le choiſit pour ſon miniſtre. Ses parens ne l'avoient pas deſtiné dès le berceau aux premières dignités de l'Egliſe, par une ambition toute profane: ſon élection ne fut pas un effet de ſa brigue, ni une récompenſe de ſes ſervices; mais une marque de vertu reconnue, & une diſpoſition de la Providence de Dieu, qui voulut établir un défenſeur à ſon Egliſe, par le choix même d'un Roi qui ne penſoit qu'à l'opprimer. Faut-il s'étonner ſi étant entré par cette voie dans les miniſtères de Jeſus-Chriſt, ſans aucune de ces vues humaines qui ſe mêlent ſouvent dans les choſes mêmes les plus ſacrées, il a reçu du Ciel les grâces néceſſaires pour s'y ſanctifier.

Voyons les circonſtances de ſon élection. Le Siége de Cantorberi étoit à peine vacant, que par une eſpèce de miracle, & par une inſpiration divine, tout le monde jette les yeux ſur Thomas, Chancelier & Miniſtre du Roi d'Angleterre: chacun lui donne à l'envi ſes vœux & ſon ſuffrage. Que cette approbation publique eſt honorable, MESSIEURS, & qu'il eſt rare que les peuples veuillent confier leurs ames & leurs conſciences à ces hommes qu'ils croient moins attachés à la Religion qu'à la politique, & qu'ils ſouhaitent ceux qui gouvernent l'Etat pour leurs Evêques.

Le Roi se déclara presque aussitôt que le Royaume. Les Evêques s'assemblent & sont prêts à suivre ses intentions. Tout conspire à l'élévation spirituelle d'un homme de Dieu, & lui seul s'estime indigne du rang que tous les autres lui destinent. Tantôt il rentre en lui-même & se défie de ses forces; tantôt il embrasse les genoux du Roi pour lui demander grâce; tantôt il lui remontre avec une sainte hardiesse, qu'un Evêque est un défenseur intrépide des libertés ecclésiastiques; qu'il redemande les biens usurpés; qu'il démêle les droits du Sanctuaire d'avec ceux de la Couronne, & que faisant valoir la vérité & la justice que Dieu lui a mises entre les mains, il rend à César ce qui est à César, mais il fait rendre à Dieu ce qui est à Dieu. Payez, ames intéressées, payez, par des complaisances & des flatteries étudiées, les témoignages d'estime & de bienveillance du Prince : Thomas y répond par une sainte & généreuse liberté, qui est le caractère d'une ame fidelle & sincère.

Mais, larmes, prières, remontrances, tout est inutile : l'ordre du Roi, que dis-je, l'ordre de la Providence Divine s'exécute. Il est élevé malgré lui au premier Siége du Royaume, & passe de la Magistrature du siècle aux plus saints Ministères de Jesus-Christ. Il ne voit point la dignité, il n'envisage que les devoirs. L'éclat ne le touche pas, mais le danger l'étonne. Pénétré d'une sainte frayeur, il se dit sans cesse à lui-même : ai-je assez de connoissance des choses saintes, pour instruire les peuples que Dieu commet à ma conduite ? Ai-je assez de prudence pour gouverner des esprits inquiets, intéressés, infidelles ? Ai-je assez de force pour résister aux tempêtes qui se préparent, sans abandonner le gouvernail ? Suis-je prêt à souffrir les calomnies, les injures, & la mort même ? Se regardant ainsi, non pas comme un homme qu'on élevoit au-dessus des autres, mais comme un homme qu'on exposoit à l'opiniâtreté des passions humaines, & qui n'étoit à la tête du Clergé que pour être la première victime des Grands & du Roi même, dont il ne devoit pas souffrir les usurpations & les injustices.

Ses prévoyances ne furent pas vaines. A peine est-il entré dans l'Eglise qu'il faut la défendre. Sa consécration n'est pas seulement une cérémonie extérieure faire avec pompe & avec magnificence, c'est une onction intérieure qui le dispose à rompre courageusement l'iniquité, & à délivrer l'Epouse

de Jesus-Christ de la servitude qu'on lui impose : dût-il lui en coûter son repos & son sang, pourvu qu'il accomplisse son ministère.

La grâce du Christianisme, selon saint Paul, porte un esprit de mortification dans le cœur de tous les Fidelles, quant aux affections & aux attachemens du monde. Ils ont enseveli le vieil homme dans les eaux salutaires de leur Baptême. Ils y sont morts, & leur vie doit être cachée en Dieu avec Jesus-Christ. Mais la grâce de l'Episcopat imprime cette mort plus avant, quant à l'usage même licite des créatures. Il faut qu'ils meurent aux plaisirs même légitimes, par la continence ; aux richesses, par la distribution de leurs revenus aux pauvres, à qui ils appartiennent ; à la vanité, pour se conformer à Jesus-Christ, qui n'a pas cherché sa propre gloire, mais celle de son Père : ce sont les dispositions des Evêques, dans le temps du repos & de la paix de l'Eglise ; mais dans le temps de la tribulation, & sous des règnes violens, le Sacerdoce est une disposition prochaine au Martyre. C'est une participation de la Mission de Jesus-Christ, qui est établie sur l'exécution des volontés de son Père, & sur l'effusion de son propre sang. *Rom. 6. Coloss. 2.*

Lors donc que saint Thomas reçoit cette grâce, il me semble que l'Esprit de Dieu lui donne ces instructions : voilà mon Eglise opprimée, brise ses fers & la remets en liberté. Rétablis par ton courage, l'ordre de la discipline, qu'un Prince avare & colère a presque détruite. Renonce à tes passions, mais résiste à celles des autres, & souviens-toi qu'on perd la grâce de Dieu, en ménageant lâchement la faveur des hommes.

L'occasion n'en fut pas éloignée : le Roi fondé sur des coutumes, ou prétendues, ou abusives, entreprend avec éclat de se rendre maître absolu de l'Eglise de son Royaume, choisit des Prélats peu habiles pour profiter de leur ignorance ou de leur foiblesse ; laisse des évêchés vacans pour grossir son trésor, des revenus accumulés de ces Eglises abandonnées, & pour détourner à l'usage de ses plaisirs & de ses passions la substance des pauvres & le patrimoine de Jesus-Christ. Il empêche les Prêtres & les Evêques de s'acquitter librement de leurs fonctions. Il veut abolir les tribunaux ecclésiastiques, & réduisant tout à ses droits ou à ses intérêts particuliers, emporter tout par autorité, par usurpation,

par artifice & par colère. Il prétend que Thomas, Ministre d'Etat & de l'Eglise tout ensemble, trouvera des accommodemens pour assujettir le Clergé; qu'il sera plus Chancelier qu'Evêque; que par son autorité ecclésiastique, il fortifiera la séculière; & qu'au lieu de faire servir son crédit à la piété, il se servira de sa piété pour autoriser son crédit.

Il se trompe, MESSIEURS, l'Archevêque se démet d'abord de sa Charge, & se déclare contre l'usurpation. Il croit ne pouvoir servir deux Maîtres; il n'est plus temps qu'il porte aux peuples la parole du Roi, il la porte au Roi pour Jesus-Christ, & refuse aux affaires du monde un cœur qui n'étoit plus à partager. De-là naissent le refroidissement, les plaintes, la haine du Roi contre le Saint, l'envie d'établir ses Lois malgré lui. L'animosité des Grands se joint à celle du Prince, ou par l'engagement aux mêmes intérêts, ou par une fausse complaisance. Voilà la source des exils, des persécutions, des outrages: voilà ce qui met le Royaume en feu: voilà ce qui fait un Martyr.

Le respect, la discrétion, la reconnoissance retiennent quelque temps le zèle du Saint, il doit soutenir la Justice; mais il craint d'affliger un Prince qu'il aime. S'il abandonne l'Eglise, il est lâche; s'il résiste à son bienfaicteur; il se reproche d'être ingrat. Il ne peut oublier les bienfaits, ni se dissimuler ses obligations. Il sait la reconnoissance qu'il doit au Roi; mais il connoît la fidélité qu'il doit à Dieu. Il voudroit pouvoir sauver sa vertu des soupçons de l'ingratitude, & se répent de n'avoir pas dit à ce Prince ce qu'Abraham disoit autrefois au Roi de Sodome: *Je ne recevrai pas de vos présens, de peur que vous ne disiez: J'ai enrichi Abraham*; pour n'être pas engagé par des considérations d'honneur, à condescendre à ses volontés. Mais il affermit son cœur contre toutes ces sortes de bienséances. Il honore la grandeur du Prince, mais il s'oppose à son injustice; il regarde les grâces qu'il en a reçues comme des marques de bonté dans leur principe, mais comme des piéges tendus à sa conscience dans les suites: & le respect n'affoiblit pas en lui le courage. Il y a une magnanimité Chrétienne, qui s'éleva au-dessus des craintes & des complaisances humaines après avoir rendu aux Puissances de la terre ce qui leur est dû, selon les règles de l'Ecriture, reconnoît en même-temps, qu'il n'y a point de plus

Non accipiam ex omnibus quæ tua sunt, ne dicas: Ego ditavi Abraham. *Gen.* 14.

grand

rand maître que Dieu, ni de plus grande gloire que de le ſervir & de lui plaire.

C'eſt ainſi que ſe conduit ſaint Thomas. Les faveurs que le Roi lui avoit faites attendrirent ſon cœur, mais n'ébranlèrent pas ſa conſtance. La piété ne laiſſa point de place à l'ambition, il remit ces charges qui pouvoient l'attacher au ſiècle, & ne ſe réſervant que l'honneur d'être Miniſtre de Jeſus-Chriſt, il regarda l'Epiſcopat comme le vrai titre qui l'engageoit à la défenſe de la Juſtice. Les ſollicitations de ſes amis, les larmes de ſes parens, les conſeils des prudens du ſiècle, & même des gens de bien, les conſidérations de la paix, la crainte d'émouvoir des troubles, qu'il ſeroit difficile d'apaiſer, le portent quelquefois à ſe relâcher; mais il condamne ſa foibleſſe & ſans avoir égard à ce que la chair, & le ſang lui ſuggèrent, il ſuit ce que l'Eſprit de Dieu lui inſpire.

Il ſe jette aux pieds de ſon Prince & lui remontre avec reſpect ſes devoirs de Religion. Les Rois, lui dit-il quelquefois, ſont les enfans de l'Egliſe : ils ont un droit de protection pour elle, non pas un droit de domaine ſur elle. A Dieu ne plaiſe qu'ils touchent aux priviléges & à l'indépendance des Autels ; qu'ils s'attribuent ſur les Myſtères de Jeſus-Chriſt, & ſur les droits ſpirituels de ſon Epouſe, une autorité ſacrilége ; qu'ils attentent ſur les Lois du Royaume du Fils de Dieu ; & qu'occupés de leur propre grandeur, ils méconnoiſſent celui qui les a fait Grands. Le Saint-Eſprit les avertit qu'ils marcheront à la ſplendeur de cette aurore ; que ſon Empire fleurira par-tout où le ſoleil ſe couche ou ſe lève, & que les ſucceſſeurs de ceux qui l'ont perſécutée ſe courberont ſous ſes veſtiges, bien éloignés de lui impoſer de nouvelles ſervitudes, d'étouffer ſon autorité par la leur, & de faire ſervir à leur propre gloire les dépouilles du Sanctuaire.

Ambulabunt Reges in ſplendore ortus tui. Iſai. 60.

Ses biens ſacrés, ajoutoit-il, ne peuvent être deſtinés à des uſages vains & profanes. Ceux qui les ont donnés, ou pour conſommer leur vertu, ou pour racheter leurs péchés, ont eſpéré gagner le Ciel par l'efficace de nos prières, ou par le mérite de leurs aumônes. Ceux qui les poſsèdent ne doivent pas les regarder comme des occaſions de faſte & d'orgueil, mais comme des moyens de ſecours & de charité pour les pauvres. C'eſt le patrimoine de Jeſus-Chriſt, non pas le tréſor des Rois de la terre. Il y a je ne ſai quoi de ſpirituel

& de sacré dans ces richesses ecclésiastiques qui les distingue de celles du siècle ; & comme elles ont leur source dans la justice & dans la charité, elles doivent avoir la justice & la charité pour fin & pour règle dans la distribution qu'on en doit faire.

Persuadé de ces saintes maximes, & touché du désir du salut du Roi, il lui offre ses services, ses propres biens, sa vie. Il accompagne une juste & prudente liberté de tous les adoucissemens qu'inspirent le respect & la modestie. Mais que peut-on espérer d'un esprit aigri, qui réduit tout à ses volontés, qui se justifie à lui-même tout le mal qu'il fait ; & qui n'écoutant ni les conseils des Sages, ni la voix de sa conscience, se permet d'être injuste, & ne peut souffrir d'être contredit ? Mille flatteurs qui l'environnent entretiennent ses passions : & pour décrier un homme de bien & rendre sa fidélité suspecte, ils mettent en usage tout ce que l'avarice ou l'envie peuvent inspirer à des ames élevées dans l'art des mensonges, & des déguisemens de la Cour.

Ne vous étonnez pas si Thomas devient l'objet de la haine & des persécutions de ce Prince. Que vous dirai-je ? Chassé de sa patrie, & qui plus est, de son Eglise ; errant tantôt sur les bords du Tibre, tantôt vers ceux de la Seine, trouvant par-tout des piéges tendus, & des embûches dressées contre lui ; ayant pour exil la France, asile ordinaire des Prélats errans ; bénissant toutefois par-tout ses persécuteurs, & offrant pour eux à Dieu toutes ses peines en sacrifice, il se disposoit à mourir pour Jesus-Christ & pour son Eglise, & à triompher de ses ennemis par sa patience & par sa douceur.

II. PART. E. Christus dilexit Ecclesiam, & tradidit semetipsum pro ea, ut illam sanctificaret. *Ephes.* 5.

COMME le principal motif du Fils de Dieu dans le Mystère de la Rédemption, a été de témoigner l'amour qu'il portoit à son Eglise ; & sa principale fin, de se donner soi-même, & de répandre jusqu'aux dernières gouttes de son sang pour la sanctifier, suivant les paroles de saint Paul dans son Epître aux Ephésiens : Aussi il n'a fondé la Mission de ses Apôtres que sur la même charité, puisqu'il ne demande pas à saint Pierre s'il a de la fermeté, de la prudence, du savoir, du discernement ; mais de l'amour pour lui : *Pierre, m'aimes-tu* ? Ce fut-là le caractère de saint Thomas dans la suite de son ministère. Indifférent pour ses intérêts,

délicat sur ceux de l'Eglise, il ne peut souffrir qu'on blesse tant soit peu son indépendance & sa sainteté.

Rétabli dans son Siége par les sollicitations du Pape & du Roi de France, après avoir essuyé des persécutions de plusieurs années, on eût dit qu'il devoit jouir en repos du fruit de ses peines passées, ou pour mieux dire, employer ce qui lui restoit de force & de vie à des travaux plus utiles & moins lassans. Il réformoit les abus qui s'étoient glissés dans son Diocèse pendant son absence. Il réparoit les ruines de la discipline, & cultivoit les ames que Jesus-Christ avoit commises à ses soins, par sa doctrine, par ses charités, & par ses exemples; lorsque contraint tout d'un coup de s'opposer aux entreprises extravagantes, & aux animosités envénimées de quelques-uns de ses confrères, il retombe encore dans l'agitation & dans le trouble. On renouvelle les questions assoupies: on cherche des prétextes pour le perdre: on jette des semences de haine, qui ne devoient finir que par sa mort.

On l'accuse de cabale & d'intelligence; on r'ouvre dans le cœur du Roi les plaies que le temps & le repentir sembloient avoir fermées; on réveille ses vieilles préventions par de nouvelles calomnies. Ce Prince foible & crédule ne pouvant & ne voulant pas même connoître la vérité; croyant l'Archevêque coupable, souhaitant même qu'il le fût, pour justifier sur un crime imaginaire la violence de sa conduite passée, s'emportoit à des plaintes & à des reproches pleins d'excès, & dans les transports de son aveugle fureur, se plaignoit quelquefois qu'il n'avoit pas un sujet assez reconnoissant & assez fidelle pour le venger d'un Prêtre obstiné qui troubloit la paix de sa vie.

Arrête, Prince, rappelle, si tu le peux, ce discours indiscret. Souviens-toi que la parole d'un Roi en colère, devient comme une loi de parricide, & qu'un reproche cruel en sa bouche est un arrêt de mort contre un innocent. Pense que tes désirs, quelque injustes qu'ils puissent être passent pour des commandemens à des ames intéressées; & que pour satisfaire aux passions d'un maître emporté, tout flatteur est capable de devenir homicide. *Indignatio Regis nuntii mortis. Prov. 16.*

Il n'en fallut pas davantage à des Courtisans lâches & mercénaires. Ils roulent dans leur esprit le dessein de répandre le sang du Juste; ils songent aux récompenses qu'ils

eſpèrent, & non pas au crime qu'ils font. Thomas eſt l'oint du Seigneur ; mais il eſt l'ennemi du Prince ; il eſt innocent, il eſt vrai ; mais le Roi veut qu'il ſoit coupable. Ils partent de la Cour, ils paſſent la mer, ils arrivent, ils entrent dans l'Egliſe, où le Saint célébroit l'office ; & s'avançant vers lui, la fureur dans le cœur, le feu dans les yeux, le fer à la main, ſans reſpect des autels, ni du ſanctuaire de Jeſus-Chriſt, ni de ſes Miniſtres.....

Vous entendez preſque le reſte, MESSIEURS, & je voudrois pouvoir me diſpenſer de vous repréſenter un ſi pitoyable ſpectacle. Mais pour épargner votre pitié, j'offenſerois votre Religion, & je vous cacherois la gloire d'un Martyr en vous diſſimulant la cruauté de ſes bourreaux. Ils s'approchent donc, portant ſur leur viſage les marques de leur barbare réſolution. Le Clergé tremblant ſe diſperſe ou ſe raſſemble confuſément. Les Prêtres craignent leurs dangers. Les aſſaſſins ont eux-mêmes horreur du crime qu'ils vont commettre, & ſaiſis d'une frayeur reſpectueuſe, à la vue de l'Archevêque qui ſe préſente, demeurent quelque temps interdits : mais la fureur ayant enfin étouffé tous les ſentimens de reſpect & d'humanité tout enſemble, chacun le frappe, comme à l'envi, & veut avoir la meilleure part au crime, eſpérant l'avoir à la récompenſe ; & le Saint qui expire ſous leurs coups redoublés, s'offre comme une pure victime à Jeſus-Chriſt, qui du haut des autels, étoit le ſpectateur de ſa fidélité & de ſa conſtance.

Vous êtes effrayés, MESSIEURS, mais raſſurez vos eſprits. Ce n'eſt pas ici un meurtre, c'eſt un martyre : ce n'eſt pas le triomphe des impies, c'eſt le ſacrifice d'un Saint qu'ils oppriment. Son ſang répandu, bien loin de profaner le Temple de Dieu, le ſanctifie ; & réjailliſſant juſques ſur l'autel, ſemble aller s'unir avec le ſang de Jeſus-Chriſt, pour obtenir la grâce de ſes meurtriers, & pour conſommer en l'union du ſouverain Prêtre les fonctions de ſon Sacerdoce. En effet, il ne demande point vengeance : il avoit employé tout ſon zèle contre les ennemis de l'Egliſe pendant ſa vie, il recueille en mourant ſa charité, pour la converſion des ſiens propres.

Ce n'eſt pas en vain. Oubliez les emportemens & les violences du Roi. Au premier bruit de cette mort il reconnoît pour ſon martyr, celui qu'il avoit cru ſon ennemi,

Toute ſa haine ſe diſſipe : ſes tendreſſes ſe renouvellent. Ce n'eſt plus ce Prince rempli d'orgueil. C'eſt un pénitent qui ſe dépouille de tout l'éclat de ſa royauté, & qui gémit dans la cendre & dans le cilice. Tantôt la force de ſa douleur étouffe la parole dans ſa bouche. Tantôt il pouſſe des cris qui ſont les efforts & les marques de ſon repentir. Il s'enferme & ſe croit indigne non-ſeulement de grâce, mais encore de conſolation ; & traînant toujours dans ſon imagination frappée la pâle & triſte image d'un Archevêque maſſacré : *Hélas* ! diſoit-il, *hélas ! me voilà donc devenu perſécuteur de l'Egliſe, tout Chrétien que je ſuis. Je ſuis donc achevé tyran. J'ai fait des Martyrs.*

Il ne ſe contente pas de ſoupirs & de paroles ; il envoie des Ambaſſadeurs vers le Pape ; il proteſte qu'il n'eſt point l'auteur de cet exécrable ſacrilége ; il reconnoît qu'il en eſt la cauſe indirecte, & ſe ſoumet à toutes les rigueurs d'une ſalutaire pénitence. Il ſe jette aux pieds des Légats ; il reſtitue tous les biens dont il avoit dépouillé l'Egliſe ; il abolit toutes les coutumes, & caſſe toutes ſes ordonnances contraires aux libertés & à la diſcipline Eccléſiaſtique ; il entretient des troupes pour ſervir dans les guerres Saintes ; il jeûne, il prie, & n'oublie rien de ce qui peut marquer la ſincérité de ſa douleur & de ſa pénitence.

Mais cette humiliation volontaire ne ſuffit pas : il faut qu'il expie ſes crimes par une affliction plus ſenſible. Remarquez, MESSIEURS, en paſſant qu'il y a dans les péchés des Rois comme une double malice ; une malice de corruption qui bleſſe leur propre conſcience, & les rend les objets de la haine & de la juſtice de Dieu, quoiqu'ils ſoient les images viſibles de ſa Souveraineté & de ſa puiſſance inviſible. La ſeconde eſt une malice de communication, qui entraîne par le poids de l'autorité, par la dépendance des intérêts, & par la fécondité de l'exemple, ou le ſcandale, ou la punition de leurs crimes. Auſſi Dieu, dont la ſageſſe proportionne les peines aux péchés, exerce ſur eux comme deux ſortes de juſtices. La première, eſt une juſtice de ſatisfaction, par laquelle il veut qu'ils briſent leurs cœurs, & que dans la douleur intérieure de leur ame ils puniſſent en eux-mêmes leur propre déréglement. La ſeconde, eſt une juſtice de réparation, par laquelle il conſume toutes les ſuites de leurs péchés, & briſant hautement leur orgueil, ſe

fait rendre par eux comme un hommage public, à la vue des autres hommes. Ainſi quoique David ſe punît lui-même de ſon péché, Dieu voulut encore l'affliger par la rebellion de ſon fils, & par les calamités publiques de ſon Royaume, *parce qu'il avoit donné occaſion de blaſphémer le Nom du Seigneur.*

Quoniam blaſphemare fecit inimicos Domini. 2. *Reg.* 12.

Tel fut l'état où fut réduit Henri II, Roi d'Angleterre, par l'intrigue des Princes voiſins, par la révolte de ſes peuples, par la rebellion de ſon propre fils. Voyez, MESSIEURS, combien les jugemens de Dieu ſont équitables. Il avoit perſécuté ſon père ſelon l'eſprit, il eſt perſécuté par ſon fils ſelon la chair. Celui qui cherchoit ſi ambitieuſement à étendre ſes droits & ſon autorité royale, eſt ſur le point de perdre la Royauté, & cet avare uſurpateur des biens de l'Egliſe, à peine ſauve-t-il une partie de ſa Couronne. Attaqué deçà & delà les mers, rebuté par ſes ſujets rebelles, chaſſé de ſes principales villes, errant dans ſes propres Etats, cherchant un āſyle aſſuré ſur le tombeau du Saint qu'il a ſi cruellement perſécuté, il va s'humilier devant ſes cendres, & demander pardon à un mort. Il paſſe un jour & une nuit ſur ſon tombeau, édifiant toute l'Egliſe en ce lieu, où il l'avoit ſi indignement outragée.

Dieu n'abandonne pas ce Prince humilié. Il trouve du ſecours où il exerce ſa pénitence. Son martyr devient ſon interceſſeur. Les Rois ſes ennemis ſont ou vaincus ou priſonniers. Les peuples reviennent d'eux-mêmes à l'obéiſſance, & ſon fils rentre à ſon devoir.

Voilà, MESSIEURS, l'Egliſe qui triomphe par la patience du Saint & par la pénitence du perſécuteur. Vous me direz peut-être que ſa fermeté fut bien inflexible; qu'il y eut quelque dureté dans ſon zèle; qu'il avoit, ce ſemble, trop d'ambition d'être martyr: qu'il y a des ménagemens, & une honnête condeſcendance dans les affaires de la Religion auſſi-bien qu'en celles du monde; & qu'enfin, quoique le principe de ſon martyre ſoit glorieux, la cauſe en peut paroître un peu légère. Mais il ſavoit qu'un Evêque doit plus craindre de conſentir à l'oppreſſion de l'Egliſe de Jeſus-Chriſt, que de s'attirer la perſécution des hommes. Il s'animoit par la gloire de ces Chrétiens illuſtres des premiers ſiècles, qui cherchoient eux-mêmes à donner leur ſang pour la piété, & pour la vérité de la Religion.

Que ſi le ſujet en eſt un peu moins important, le courage eſt toujours le même, il eſt martyr de la diſcipline, comme les autres l'ont été de la foi. S'il a donné ſa vie, ſous un Prince catholique, pour conſerver les droits & les priviléges de l'Egliſe, que n'auroit-il pas fait ſous les tyrans infidelles, pour conſerver la pureté de ſa créance & de ſa doctrine? Avec quel zèle ſe ſeroit-il oppoſé à ceux qui profanoient les ſacrés myſtères? Avec quelle ferveur auroit-il renverſé des idoles?

Je ne puis que je ne faſſe ici réflexion ſur nous & ſur notre lâcheté. Nous entendons tous les jours des impiétés & des blaſphèmes, & nous ſommes tranquilles. Nous ſouffrons froidement les bons mots qu'on dit contre la Religion, lorſqu'on la tourne en plaiſanteries. Nous abandonnons la vérité à l'indiſcrétion des étourdis, à la cenſure des eſprits forts, à l'erreur des hérétiques, à l'irréligion des mondains, aux illuſions des hypocrites; & quel zèle aurons-nous pour les libertés & pour l'honneur de l'Egliſe, puiſque nous en avons ſi peu pour ſes créances eſſentielles? La plupart des Chrétiens ne connoiſſent, ſous le nom d'Egliſe, que ces Temples matériels, dans leſquels les peuples vont unir leurs vœux, ou cet amas de cérémonies ſaintes, mais extérieures qui frappent leurs ſens, & ne ſavent pas qu'il y a une Egliſe à laquelle Jeſus-Chriſt a donné ſa vérité & la pureté de ſa diſcipline, à laquelle il réſerve ſa gloire & ſa félicité; ou s'ils la connoiſſent aſſez; ils trouvent ſa vérité farouche, ſa condeſcendance lâche, ſa proſpérité ſcandaleuſe, & ſes maximes ſouvent inſupportables. Cependant c'eſt elle qui nous a conçus dans ſon ſein, qui nous a élevés par ſes ſoins, qui nous nourrit du ſang & de la ſubſtance de ſon Epoux, & qui nous élève aux glorieuſes eſpérances de l'éternité. *Au nom du Père, &c.*

PANÉGYRIQUE

DE

SAINT FRANÇOIS DE SALES,

Prêché à Paris, dans l'Egliſe de la Viſitation de la rue du Bac, l'an 1684.

In fide, & lenitate ipſius, ſanctum fecit illum.

C'eſt par ſa foi & par ſa douceur, que le Seigneur l'a rendu Saint.

Ces paroles ſont tirées de l'Eccléſiaſtique, *chap.* XLV.

L'ESPRIT de Dieu, qui nous a tracé dans ſes Ecritures les caractères & les portraits en abrégé de ces hommes des premiers âges, riches en vertu & puiſſans en œuvres, qui ont formé l'Egliſe des Saints, & qui ont établi la piété & le culte du Seigneur ſur la terre, a fait en ces termes celui de Moyſe, conducteur & légiſlateur de ſon peuple : *Moyſe chéri de Dieu, aimé des hommes, dont la mémoire eſt en bénédiction éternelle. Dieu l'a fait ſemblable aux Patriarches qui l'ont précédé, & a voulu ramaſſer en lui toute leur ſageſſe. Il l'a revêtu de ſa propre gloire, & l'a rendu vénérable aux Rois de la terre. Il l'a fait craindre à ſes ennemis, & lui a donné le pouvoir d'adoucir les monſtres les plus farouches par la force de ſa parole. Il lui a mis en main ſes commandemens, & lui a confié la Loi de vie & de diſcipline, afin qu'il enſeignât à Jacob ſon Teſtament, & qu'il annonçât ſes jugemens à Iſraël. Enfin il l'a choiſi parmi les hommes, & l'a ſanctifié par ſa foi & par ſa douceur.*

Vierges de Jeſus-Chriſt, qui ſavez juger des vertus des Saints, parce que vous les pratiquez, feriez-vous autrement

l'éloge de votre Bienheureux Fondateur, béni de Dieu, honoré des Rois, aimé des peuples & loué même des pécheurs? Sa mémoire eſt encore toute vivante dans nos eſprits. La réputation de ſa piété exhale encore ſa bonne odeur dans toute l'Egliſe. Dieu a réuni en ſa perſonne les vertus des ſiècles paſſés, & ſemble en avoir créé pour lui de nouvelles. Il a rendu les vices ſoumis, & l'héréſie même docile à ſes conſeils, à ſes remontrances, à ſes raiſons. Il lui donna ſa Loi de grâce & de douceur à publier, en ces derniers temps, & l'embraſa de ſon amour, afin qu'il enſeignât à ſon peuple la ſcience de la charité, & l'art, pour ainſi dire, de la dévotion chrétienne.

Faiſons juſtice, MESSIEURS, à ce dernier âge du chriſtianiſme, n'excuſons pas ſes défauts, mais auſſi ne diſſimulons pas ſes avantages. S'il eſt fécond en vices, il n'eſt pas ſtérile en vertus, & ſi l'excès & la multitude des pécheurs excite l'indignation, l'excellence & la diverſité des vertus d'un ſeul homme qu'il a porté, peut attirer l'admiration des ames fidelles. Vous entendez que c'eſt de ſaint François de Sales que je parle. Cette bonté d'ame, qui eſt le fruit d'une heureuſe naiſſance; ces bénédictions de douceur, dont le Seigneur prévient ſes élus; ces accroiſſemens de charité, que la grâce produit dans les cœurs dociles; ſes travaux ſoufferts pour l'Egliſe, ſa fidélité dans ſes miniſtères, ſon courage dans ſes entrepriſes, l'efficace de ſa parole dans ſes inſtructions, ſa patience dans les injures, ſa pureté dans la communication avec toute ſorte de perſonnes, ſon humilité dans l'eſtime & dans la vénération publique & ſon entier détachement du monde dans le monde même, ont formé en lui une ſainteté, non-ſeulement ſolide, mais éclatante.

On l'a vu marcher dès ſon enfance dans les voies de Dieu ſans ſe détourner, & vieillir dans les exercices d'une vie chrétienne, ſainte, apoſtolique. On l'a vu entre les déréglemens des mauvais Chrétiens, & l'aveuglement des hérétiques, ranimant dans les uns une foi morte, rallumant dans les autres une charité languiſſante, par la perſuaſion de ſes diſcours & par la force de ſes exemples. On l'a vu dans la corruption & dans la licence de ces derniers ſiècles, conſerver une innocence comparable à celle des premiers fidelles; honorer, défendre, rétablir la religion par ſes vertus extraordinaires, & ſervir comme de ſpectacle à toute l'Egli-

ſe, quelque ſoin qu'il prît de couvrir, ſous le voile d'une piété commune, ce qu'il y eut de plus pur & de plus élevé dans l'ancien chriſtianiſme. On l'a vu, uſant diverſement, mais toujours fidellement des grâces qu'il avoit reçues, pratiquer dans chaque état de ſa vie commune, une eſpèce particulière de ſainteté qui y répondoit. Il y eut de quoi édifier tout le monde dans ſa conduite, & de quoi faire pluſieurs Saints en un homme ſeul..... Mais pourquoi précipitai-je ainſi ſon éloge ? Je m'arrête, & je ſens que j'ai beſoin pour parler de lui, de cet eſprit qui le fit agir, & des interceſſions de la Vierge, qu'il regarda lui-même comme ſa protectrice. Diſons lui donc avec l'Ange, AVE MARIA.

QUOIQUE l'ancienneté ſoit ſujette au relâchement, & que la nouveauté ſoit ſuſpecte d'erreur en matière de Religion, il eſt pourtant vrai qu'il y a dans tous les Saints, que Dieu ſuſcite de ſiècle en ſiècle, dans ſon Egliſe, quelque choſe d'ancien, & quelque choſe de nouveau. Un eſprit éternel, immuable qui les ſanctifie, & un caractère particulier qui les diſtingue des autres Saints. On voit en eux la Religion dans la pureté de ſon origine ; & dans la force de ſes progrès ; & pour former ces ames choiſies, le père de famille qui travaille à la perfection de ſes enfans, & à la gloire de ſa maiſon, *tire de ſes tréſors les richeſſes anciennes & nouvelles* : les anciennes pour marquer qu'il eſt la ſource de tous les biens, & qu'il eſt le Dieu de nos pères ; les nouvelles, pour faire voir que ſes miſéricordes ſont inépuiſables, & que comme il n'y a point d'acception de perſonnes, il n'y a point auſſi de différence de temps auprès de lui.

Qui profert de theſauro ſuo nova & vetera. *Matth.* 13. 52.

C'eſt ce que la Providence divine a voulu découvrir de nos jours dans la perſonne de ſaint François de Sales. Il a vécu comme vivoient les anciens Chrétiens, dans la pratique des vertus ſublimes ; il a appris à ceux d'aujourd'hui à vivre dans la pratique des vertus communes. Comparable aux uns, imitable aux autres, il a ſu s'élever à la force des premiers, & s'accommoder à la foibleſſe des ſeconds : & par les ſecours de cet eſprit qui opéroit au commencement, & qui opère encore aujourd'hui, il nous a laiſſé une image de vie ancienne & nouvelle, ce qui me donne lieu de vous montrer.

Diviſion. 1°. Ce que la foi a fait en lui de commun aux premiers Saints.

2°. Ce que la douceur a fait en lui de nouveau & de singulier.

Ce sera tout le sujet de ce Discours.

I. PARTIE.

LA *foi est le fondement des choses que l'on espère, & une preuve certaine de ce qui ne se voit point. C'est par cette foi*, dit S. Paul, *que les anciens Pères ont reçu de Dieu un témoignage avantageux.* C'est elle qui a produit dans les Patriarches l'amour de Dieu, la confiance en ses bontés, le zèle de sa Religion, l'espérance de ses promesses. C'est elle qui a mis au-dessus des craintes & des corruptions du siècle, ces hommes errans dans les déserts & dans les cavernes de la terre, dont le monde n'étoit pas digne. C'est par elle enfin que les Saints de l'ancienne Loi ont accompli tous les devoirs de la piété & de la justice.

Dans la naissance de la Religion & dans le premier âge du Christianisme, Dieu a choisi, dit S. Augustin, pour les ministères de son Eglise, des hommes pleins de foi & capables d'instruire & d'édifier les peuples. Il leur a non-seulement communiqué sa puissance, pour renverser l'ordre de la nature; il leur a même communiqué sa sainteté pour établir l'empire de Jesus-Christ par leurs miracles. Il a voulu qu'une des preuves visibles de l'Evangile, fût la foi de ceux qu'il avoit destinés à l'annoncer, & qu'on invitât les Infidelles à le croire, en leur faisant voir par des vertus extraordinaires, le mérite qu'il y avoit à le pratiquer. Sa Providence n'a pas eu moins de soin, dans la suite des temps, de susciter à son Eglise des hommes semblables à ces premiers, qui pussent être les témoins & les défenseurs de la vérité, lorsqu'elle a été ou attaquée dans sa foi, par la malice des hérétiques, ou blessée dans sa discipline, par le relâchement & par la corruption des mœurs des Catholiques.

Ce fut dans ce dessein que cette même Providence fit naître S. François de Sales, en un temps où l'héréſie dans ses progrès, jouissoit en repos de ses erreurs & du fruit même de ses crimes, près de ces malheureuses contrées, où elle avoit élevé ses Temples superbes sur le débris de nos Autels, & ou par ses usurpations & par sa révolte, elle avoit établi, non-seulement son impiété, mais encore sa tyrannie. Ceux qui dans un voisinage si contagieux avoient pu conserver leur foi, avoient perdu beaucoup de leurs bonnes mœurs. La licence s'étoit introduite où l'infidélité n'avoit

pu pénétrer. Le souffle du serpent affoiblissoit ceux que son venin n'avoit pu corrompre ; & dans l'ignorance & la confusion où tout se trouvoit, on croyoit pouvoir être méchant impunément, pourvu qu'on fût dans le bon parti, & avoir beaucoup mérité de l'Eglise, que d'être demeuré dans sa communion.

François nâquit parmi tant de troubles, & dès son enfance, on eût dit qu'il avoit déjà atteint la plénitude de l'âge de Jesus-Christ. La première parole qu'il prononça fut un acte d'amour de Dieu, une confession & une reconnoissance de ses bontés. Le premier soin qu'il prit, fut de conserver la grâce de son baptême. Les premières prétentions qu'il eut, furent le Ciel & son salut. Les premières actions qu'il fit furent des imitations, ou des préludes de son Sacerdoce. L'Esprit de Dieu dans l'Ecriture, loue les premiers fidelles, de l'estime qu'ils faisoient de leur vocation, de leur persévérance dans la prière, de la distribution de leurs biens aux pauvres, de leur pureté d'esprit & de corps, & d'une sainte simplicité dans leur dévotion & dans la conduite de leur vie ; vertus qui ont été comme naturelles à notre Saint. Quoiqu'il pût se glorifier de sa naissance, il recueillit toute sa gloire à être enfant de Jesus-Christ. Il mit toute sa noblesse à l'imiter & à le servir. Il ne compta de grandeur dans son origine que du jour de sa génération spirituelle, & ce nom de Chrétien que nous portons sans réflexion, & que nous déshonorons si souvent par nos œuvres, fut le seul titre dont il voulut se faire honneur.

Quelle fut la ferveur de ses oraisons, lorsqu'aux pieds des Autels prosterné, recueilli, immobile, il répandoit devant Dieu les premières affections de son cœur, & le fortifioit contre les douceurs & les illusions du monde ! Quelle étoit sa charité & sa tendresse pour les pauvres, lorsque touché de tous leurs besoins, dans un âge que le peu de réflexion qu'on fait, & le peu d'expérience qu'on a, rend d'ordinaire insensible aux misères humaines, il employoit en miséricorde ce qu'on lui donnoit pour ses nécessités ou pour ses plaisirs, & se retranchant de sa propre nourriture, il partageoit son pain, & sacrifioit à Jesus-Christ les divertissemens de sa jeunesse, & une portion même de sa vie ? Quelle fut sa constance, quand le démon jaloux de sa pudeur, lui livrant de rudes combats, il devint par ses résistances aux tentations les

plus pressantes, l'exemple de la continence ; & par ses austérités qu'il redoubla, le martyr de la chasteté ? quelle fut enfin cette heureuse simplicité qui le rendit attentif aux ordres de Dieu, docile aux conseils de ceux qui furent chargés de sa conduite, ennemi du déguisement & du mensonge, & toujours zélé pour la vérité ?

Ne vous paroit-il pas déjà un Chrétien parfait ? & cependant ce n'est encore que l'image d'un Chrétien naissant que je vous ai représentée. Ces premières vertus ne furent que des dispositions à de plus grandes, & comme les fondemens de sa principale vocation & de la sainteté de son Sacerdoce. Quand je parle ici de vocation & de Sacerdoce, ne vous figurez pas un jeune homme destiné à l'Eglise par l'ambition de ses parens, ou déterminé par la sienne propre. Les craintes, ni les espérances du monde, n'eurent aucune part à la résolution qu'il prit de se consacrer au Seigneur. Il se proposa non-seulement d'être bon, mais encore d'être utile, & ne crut pas qu'il fût permis de porter un talent sans profit, ou un ministère oisif dans l'Eglise de Jesus-Christ. Ses premiers soins furent d'apprendre tous les devoirs de son état ; & ramenant toutes ses études à la science du salut, il alla porter aux pieds de son Evêque, usé par son âge & par les fatigues de ses travaux apostoliques, un esprit éclairé, & une volonté soumise, & dit à cet Héli, comme le jeune Samuël : *Me voici.* 1. *Reg.* 3

Figurez-vous plutôt un Prêtre de l'ancienne Eglise, nourri dans la méditation & dans la pratique des vérités évangéliques, préparé par la retraite & par la prière, poussé par l'Esprit de Dieu dans les Ministères Ecclésiastiques, qui regarde son état comme une obligation au travail, qui marche selon les besoins, sous les ordres de son Evêque, où l'intérêt de la Religion l'appelle, résolu de prêcher la Croix de Jesus-Christ, & de la porter, & de sauver son ame en travaillant au salut de celles des autres. Tel fut en ces derniers temps S. François de Sales. Il se considéra comme un homme choisi & séparé du monde, pour conduire par ses exemples & par ses paroles les peuples à Dieu ; & comme la charité d'un Prêtre de Jesus-Christ ne doit jamais être oisive, il s'offrit avec joie pour l'emploi le plus rude, le plus difficile, & le plus périlleux qui fût peut-être alors dans l'Eglise. Ce fut de faire replanter la Croix dans les vallées voisines de

Genève, & d'aller briſer à la pierre qui eſt Jeſus-Chriſt ; les enfans de ces miſérables filles de Babylone, qui recevant de plus près les ſecours & les influences de leur mère, ne ſouffroient pas même qu'on leur parlât impunément de la religion qu'ils avoient abandonnée.

Dois-je vous remettre ici devant les yeux l'image affreuſe des ravages que l'héréſie avoit faits dans cette malheureuſe contrée ; les Egliſes abattues ou profanées ; les Autels où Jeſus-Chriſt réſidoit renverſés ; ſon Sacrifice aboli, & ſes Prêtres devenus eux-mêmes les victimes ; les reliques de ſes Martyrs briſées ſous la ruine de ſes Temples ; ſa foi ſi ſainte & ſi vénérable tournée en riſée ; ſa parole étouffée ſous un amas de nouvelles doctrines & de traditions humaines, & ſon corps même, tout ſacré & tout adorable qu'il eſt, foulé ſans reſpect aux pieds des pécheurs ſacriléges. C'étoient les maux récens que l'Egliſe pleuroit alors, & dont elle ne prévoyoit pas les remèdes.

Quelle fut la douleur de François de Sales, lorſqu'étant
Marc.19. entré dans le bailliage de Chablais ; il vit *l'abomination*, dont il eſt parlé dans l'Evangile, *établie* dans ces terres autrefois Catholiques ? Mais quelle fut ſon inquiétude, quand il trouva ces peuples éblouis par la nouveauté, ſéduits par le menſonge, qui joignoient la malice à l'erreur ; & l'opiniâtreté à l'ignorance ? Les difficultés preſque inſurmontables qu'il rencontra dans ſa miſſion, ne firent qu'animer ſon courage. On le menace, & il prépare un fond inépuiſable de patience ; on lui ferme tous les paſſages, & il s'en fait pour l'Evangile au travers des neiges & des rochers inacceſſibles. On lui refuſe une retraite, & il va de maſure en maſure dans les débris des Temples ruinés, recueillir les reſtes du Chriſtianiſme. On défend de le nourrir, & ſa nourriture eſt de faire la volonté du Seigneur qui l'a envoyé, & d'annoncer ſa ſainte parole. A peine trouve-t-il qui veuille l'entendre, & il ne laiſſe pas de jeter la ſemence évangélique dans ce champ déſert & négligé, ſe croyant aſſez récompenſé de tous ſes travaux, par la conquête d'une ame ſeule.

Mais que ne peut-on pas eſpérer d'un homme animé de l'Eſprit de Dieu ? Il attire inſenſiblement ces peuples par ſa douceur, & par ſa conſtance, & leur fait d'abord comme une controverſe paiſible & muette d'action & d'exemple. Il leur montre en ſa perſonne un Prêtre charitable, ſavant,

humble, désintéressé, & justifie les Ministres de Jesus-Christ, qu'on leur avoit tant décriés, par la pureté avec laquelle il exerce son ministère. Il plante, il arrose, & Dieu donne l'accroissement; on vient à lui & l'on est instruit; on l'écoute & l'on est touché; il dispute & il convainc; il exhorte & il convertit. Ceux qu'il ne peut ramener par ses discours, il les édifie par sa patience! il prouve sa Religion par ses vertus, aussi-bien que par ses raisons, & persuade par son humilité ceux qu'il avoit éclairés par sa doctrine. Le service de Dieu se rétablit, les Autels se redressent, l'ancienne Religion refleurit, les bons Pasteurs retrouvent des brebis fidelles, & trente mille conversions sont les fruits de la charité & des travaux de notre Apôtre.

Ce fut par ces voies que Dieu le conduisit à l'Episcopat. On ne le vit pas attaché à la fortune de quelque protecteur puissant, mendier son crédit par des complaisances affectées; & pour s'agrandir, devenir le flatteur des Grands. On ne l'ouït pas alléguer les services que sa famille avoit rendus, ni demander les dignités de l'Eglise à titre de récompense, comme le prix de la gloire & de la vanité de ses pères. Il ne se fit pas un mérite d'une oisive & stérile piété, & d'un air extérieur de réforme; & ne s'avança pas dans les charges, en faisant semblant de s'en éloigner. Il ne s'y ingéra pas sans préparation ni sans expérience, & ne voulut pas profiter des biens de l'Eglise avant que de la servir. Il entra dans l'Episcopat comme les anciens Pères y sont entrés, après l'avoir mérité, & après l'avoir refusé. Il ne le regarda pas comme un honneur, mais comme un office; & la seule joie qu'il eut de son élection, ce fut d'être en état de travailler & de souffrir pour Jesus-Christ, dans un diocèse ravagé & comme investi par l'héréfie, où il avoit peu de revenu, beaucoup de travail, & où il étoit tous les jours réduit à chercher quelque brebis égarée, aux dépens même de la vie.

Je veux croire que ceux qui sont appelés à une dignité si éminente, en connoissent l'importance, en ressentent le poids, en accomplissent les devoirs. Mais après tout, ils jouissent dans ces heureux temps, de toutes les douceurs de l'Eglise en paix: ce n'est qu'éclat, que magnificence, que richesses: on ne les voit que dans des Palais, ou dans des Siéges élevés. Tout fléchit les genoux par-tout où ils pas-

ſent, & au lieu de les exhorter à la patience, comme Saint Paul faiſoit autrefois, il faut les avertir de conſerver l'humilité dans cette élévation, & la modération dans cette abondance.

Il n'en étoit pas ainſi dans les premiers temps. Il falloit ſoutenir l'Egliſe au prix de ſon ſang, comme Jeſus-Chriſt l'avoit acquiſe au prix du ſien. Etre élu Evêque & être deſtiné au ſupplice, c'étoit preſque la même choſe. Ce n'étoient pas des hommes qu'on élevoit au-deſſus des autres pour dominer, c'étoient des hommes qu'on expoſoit à la fureur des ennemis de Jeſus-Chriſt, pour être les premières victimes des infidelles. Leur exercice ordinaire étoit de gagner des ames, & de donner les leurs pour le ſalut de leurs peuples. C'eſt preſque à ces conditions que S. François de Sales devient Evêque de Genève, ville riche des dépouilles qu'elle avoit arrachées aux Prêtres & aux Egliſes; jalouſe d'une indépendance que ſa rebellion lui avoit acquiſe; puiſſante par les alliances qu'une conformité de paſſions avoit formées. Ville où le vice étoit impuni, où rien n'étoit défendu que la véritable Religion; & où ſe forgeoient les conſpirations & les entrepriſes contre les Souverains Pontifes. Ville qui par ſa ſituation & par ſa haine irréconciliable, ſembloit menacer le Royaume de Jeſus-Chriſt, & le premier Trône de ſon Egliſe. Ville dont les principaux citoyens étoient ou les miniſtres de l'erreur, ou les déſerteurs de la vérité; qui ne vouloit avoir de commerce avec les Catholiques, que pour en faire ou des apoſtats, ou des martyrs, & qui étoit devenue le refuge de l'impiété & le ſiége de l'héréſie.

Ce fut-là l'objet des vœux & le ſujet des travaux de ce ſaint Evêque. Combien de fois conſidérant les ruines ſpirituelles de cette Jéruſalem profane, touché de compaſſion & de zèle, pleura-t-il ſur elle à l'exemple de Jeſus-Chriſt? Combien de fois alla-t-il dans l'étendue de ſon territoire, arracher à ces loups raviſſans, des brebis qu'ils avoient détournées du bercail, & qu'ils étoient ſur le point de dévorer? Combien de fois fut-il juſqu'aux portes de cette Cité malheureuſe, adorer les croix qu'il y avoit lui-même ſolennellement plantées, & réparer par ſa piété les outrages qu'on avoit faits à Jeſus-Chriſt dans l'enceinte de ſes murailles? Combien de fois fut-il ſollicité par l'ardeur de ſa charité, & par la délicateſſe de ſa conſcience, d'aller redemander

mander, non pas les revenus qu'on lui avoit usurpés, mais les ames de son peuple qu'on lui retenoit, & qu'on lui avoit comme volées? Son zèle auroit-il pu se contraindre, s'il se fût estimé nécessaire, ou même utile au salut, ou à la conversion d'une ame? Avec quelle résolution alla-t-il presser & convaincre Théodore de Bèze, dont l'esprit, le savoir & l'éloquence auroient mérité des louanges immortelles, s'il y eût joint les bonnes mœurs, & s'il s'en fût servi pour défendre la bonne cause? Il l'ébranla, & il l'auroit sans doute entraîné, si l'intérêt, l'orgueil, la foiblesse de l'âge ne l'eussent retenu; ou pour mieux dire, si Dieu, dont les jugemens sont terribles, mais toujours adorables, n'eût permis qu'il fût mort dans l'abîme où il étoit tombé depuis long-temps.

Avec quel courage voulut-il administrer à un catholique mourant le sacrement de la pénitence, contre toutes les lois & tous les conseils de la prudence de la chair! Mais avec quel zèle évangélique, appelé par des nécessités de religion, & traversant, sans dissimuler son nom ni sa qualité, cette ville qui massacroit les Prophètes, se livra-t-il pour Jesus-Christ a ses ennemis? Ils en auroient fait, hélas, un sacrifice agréable à tout le parti! Un sang si noble & si pur alloit être répandu par ces mains impures; & la plus sainte tête du Christianisme alloit servir de butte à leurs coups parricides, si Jesus-Christ, qui a promis tant de fois sa protection à son Eglise, ne l'eût conduit par la main, & ne l'eût rendu invisible aux hérétiques, comme il le fut lui-même aux Juifs, quand il voulut se dérober à leur cruauté & à leur envie, jusqu'à ce que son heure fût venue? *Joan.* 10.

Que ne puis-je vous le représenter, tantôt visitant à pied des paroisses presque inconnues, dans les lieux les plus déserts & les plus sauvages des Alpes. Tantôt catéchisant des hommes grossiers de la campagne, & les soulageant par sa charité, après les avoir gagnés par sa patience. Tantôt se dévouant pour son troupeau dans les maladies contagieuses; tantôt se renfermant dans Annecy, que Genève menaçoit d'un siége, pour être le défenseur de son peuple, & le premier martyr de Jesus-Christ? On le vit dans les fonctions laborieuses de l'épiscopat, dans les agitations de son diocèse, toujours appliqué, vigilant, intrépide & infatigable. Mais quelques difficultés & quelque péril qu'il trouvât

dans la conduite de ſon Egliſe, on ne put jamais lui perſuader de la quitter pour une plus riche & plus tranquille. On lui offrit inutilement les premiers ſiéges du Royaume, il dit comme les anciens Pères, que les hommes ne pouvoient rompre ce que Dieu avoit lié; que s'ennuyer de ſon Epouſe, c'étoit une inquiétude; que de l'abandonner, c'étoit une infidélité; que d'en prendre une autre, c'étoit une incontinence; que le premier engagement venoit de la Providence divine, & le ſecond étoit preſque toujours l'effet des cupidités humaines, & que quelque bonne intention qu'on crût avoir dans ces changemens, on y étoit preſque toujours plus porté pour le bien qu'on en recevoit, que pour le bien qu'on y pouvoit faire. Ne reconnoiſſez-vous pas dans ces nobles & pieux ſentimens, la pureté de l'ancien Chriſtianiſme? Il me reſte à vous faire voir ce que la douceur fait en ſaint François de Sales, de nouveau & de ſingulier.

II. PARTIE.

DIEU, qui eſt le ſouverain bien, & la ſource de tous les biens, ſe communique diverſement à ſes Saints, pour faire voir les richeſſes de ſa grâce dans la variété de ſes dons; pour proportionner la ſanctification de chacun à l'eſprit & aux talens qu'il lui a donnés, ou aux fins qu'il s'eſt propoſées; & pour édifier les états différens de ſon Egliſe, par cette multiplicité d'exemples ou de conduites. Ainſi, quoique la voie du Ciel pour tous les élus ſoit la même, il leur trace pourtant des ſentiers nouveaux, dit l'Ecriture; & comme il y a un point de ſainteté commune, dans lequel néceſſairement ils ſe reſſemblent, il y a de même un point de ſingularité, dans lequel ils diffèrent les uns des autres, & peuvent dire chacun comme le Roi Prophète: *Je ſuis unique & particulier dans mon état.*

Singulariter ſum ego. *Pſal.* 140.

C'eſt cette variété & cette ancienneté toujours nouvelle, pour ainſi dire, qui fait la beauté de l'Egliſe, & la plénitude des Saints. Les uns, loin du tumulte & de la corruption du monde, ſe ſont comme enſévelis vivans dans des ſolitudes: les autres ont porté la mortification de Jeſus-Chriſt, viſiblement dans leurs corps, & ſe ſont diſtingués par les rigueurs de la pénitence. Pluſieurs par la ſainteté des vœux, par la ſévérité d'une règle, par l'auſtérité des jeûnes, ſont arrivés au plus haut point de la perfection évangélique: mais notre Saint s'eſt établi dans la piété par ſa douceur, vertu que Jeſus-Chriſt, nous a ſi ſouvent recommandée,

à laquelle il a réduit la doctrine de ſes exemples, & promis les récompenſes du Ciel, & l'héritage même de la terre. C'eſt cette douceur qui l'a rendu Saint, dans une vie commune, égale, tranquille & charitable. Le Seigneur ne lui dit pas comme à Abraham : *Sors de ton pays, éloigne-toi de tes parens & de tes amis.* Il n'entend pas comme Arsène une voix céleſte : *Va dans le déſert, demeure dans la ſolitude & dans le ſilence.* Une inſpiration ſecrète le retient dans les uſages ordinaires du monde, & Dieu, par un privilége particulier, le met à couvert de ſes corruptions. *Geneſ.* 12.

Dans la maiſon de ſon père, dans les études, dans les Académies, dans le commerce ordinaire des hommes, il trouve le moyen de ſe ſanctifier comme un Religieux, comme un pénitent, comme un Anachorète ; extraordinaire dans l'ordre commun des Chrétiens, particulièrement parfait, en ce qu'il n'affecta jamais de perfection particulière ; ſingulier, en ce qu'il n'a point eu de ſingularité, & que dans une condition commune & conforme aux coutumes de notre ſiècle, il s'eſt élevé aux vertus les plus nobles des ſiècles paſſés. Pluſieurs l'ont égalé dans la bonté des mœurs, quoiqu'il ait conſervé juſqu'à la mort l'innocence de ſon baptême ; dans l'ardeur de ſon zèle, quoiqu'on compte qu'il ait gagné ſoixante mille ames à Dieu ; dans ſa patience, quoiqu'il fit ſes délices des perſécutions, & des injures ; dans ſon humilité, quoiqu'il ait joint la docilité d'un enfant à la capacité d'un homme parfait ; dans le détachement de toutes choſes, quoiqu'il ait vu, ſans s'émouvoir, ſes bons deſſeins ſouvent traverſés, & ſa Congregation même, qui fut l'ouvrage de ſon eſprit, l'eſpérance de la ſainte poſtérité, la joie de ſon cœur, ſur le point d'être ruinée par des accidens imprévus.

Qui eſt-ce qui a ſu concilier comme lui, les devoirs de la vie civile avec ceux de la conſcience ? Il a ſanctifié le commerce & les bienſéances du monde, par le bon uſage qu'il en a fait, s'accommodant au temps & aux coutumes, toujours par raiſon & avec prudence ; ſenſible aux amitiés raiſonnables, & les réduiſant toujours à la charité qui en étoit le principe, & à l'utilité ſpirituelle de ceux qu'il aimoit, qui en étoit la fin. S'il attiroit les cœurs, ne croyez pas que ce fût pour les retenir, il ſavoit les conduire à Jeſus-Chriſt, comme un bien qu'il n'avoit acquis que pour lui. S'il s'inſinuoit dans les eſprits, il cherchoit à y établir la foi & la reli-

gion : c'étoit un préjugé qu'on alloit être bien avec Dieu, lorſqu'on étoit bien avec lui ; en un mot, aimer S. François de Sales & aimer la piété, c'étoit preſque la même choſe.

Rationabile obſequium veſtrum. *Rom.* 12.

On ne le vit jamais donner dans aucun excès, non pas même de dévotion. Il rendit à Dieu un culte intérieur & parfait, mais prudent & raiſonnable, ſelon le conſeil de l'Apôtre. Quelque humble ſentiment qu'il eût de lui-même, il ne refuſa pas à ſa dignité certains dehors que l'uſage ſemble exiger, quand il n'y a rien de contraire à l'ordre. Il porta dans les compagnies une vertu gaie & modeſte qui raviſſoit les gens de bien, & qui édifioit les pécheurs ; & dans toute ſa conduite on admiroit une ſimplicité ſans affectation, une prudence ſans déguiſement, un intérieur ſans ſcrupule, un extérieur ſans fard, une ſcience ſans vanité, une dévotion ſans faſte, & une converſation où paroiſſoit la douceur de ſon eſprit, la force de ſa raiſon, & la pureté de ſa vie.

Mais qui eſt-ce qui l'a jamais égalé dans la pratique réglée & uniforme de la piété, quoiqu'il fût dans les occaſions continuelles d'en être ou diſtrait, ou détourné ? N'a-t-il pas uſé du monde comme n'en uſant pas ; avec cette ſobriété que l'Apôtre recommande à tous les fidelles ? Il ne s'eſt pas caché, mais il s'eſt tenu recueilli. Il s'eſt trouvé dans les converſations & dans les compagnies ; mais il a ſu ſe faire au milieu du bruit du ſiècle un ſilence intérieur & une ſolitude ſpirituelle au-dedans de lui : il faiſoit les mêmes choſes que les autres, mais il les faiſoit autrement qu'eux : l'écorce étoit pareille, mais la racine étoit différente ; & la charité conduiſant juſqu'aux moindres actions de ſa vie, il ne faiſoit rien d'extraordinaire, & c'étoit cela même qui étoit extraordinaire en lui.

Auſſi ne chercha-t-il jamais à ſe diſtinguer. Il eut toujours une affection tendre & particulière pour certaines petites vertus qu'on néglige, parce qu'elles ne ſe font pas voir de loin, qu'elles croiſſent au pied & à l'ombre de la Croix ; & qu'encore qu'elles faſſent quelque peine, elles ne font preſque point d'honneur aux perſonnes qui les pratiquent. C'eſt l'illuſion ordinaire de ceux qui croient avoir de grands talens, & qui regardent la dévotion comme un art où ils voudroient exceller. Pour peu qu'on ait bonne opinion de ſoi dans la piété, on voudroit exercer des vertus de force, de conſtance, de magnanimité, de magnificence. Mais com-

me elles ont de l'éclat & qu'elles se font admirer, il est dangereux que ce ne soit la vanité qui les produise, ou qu'elles ne produisent la vanité. D'ailleurs les occasions en sont rares; & souvent dans l'attente incertaine & imaginaire de se signaler en quelque grande action, on perd le fruit d'une infinité de petites qui sont d'usage pour tous les jours.

De plus, c'est présumer de sa vertu que de compter sur sa fidélité dans les rencontres importantes, quand on n'a pas accoutumé son cœur à ces petites régularités, auxquelles le respect & l'amour que nous devons à Dieu nous obligent. Mais les simples & humbles vertus sans art, sans étude, sans ostentation, furent l'amour de S. François de Sales. Il chercha le mérite & non pas la réputation de la sainteté. Quoiqu'il eût amassé des trésors infinis de grâces, il ne négligea pas ces petits gains de dévotion qui surviennent à tous momens; & qui étant bien ménagés, font avec le temps un grand amas de richesses spirituelles dans une ame. Supporter certaines petites humeurs fâcheuses du prochain, dissimuler sans ressentiment de petites injustices, endurer de légères importunités sans se plaindre, recevoir avec docilité certaines petites corrections, ou trouver le temps de les faire soi-même avec douceur & avec profit, souffrir un petit refus avec patience, traiter ses domestiques avec humanité, s'humilier quand il le faut au-dessous même de sa condition, c'étoient ses exercices ordinaires. Ces vertus, petites par leur matière, devenoient grandes par leur principe. Dans les occasions éclatantes l'ame se recueille toute entière; la raison se mêle avec la foi; on est observé & l'on s'observe; on se soutient par sa vertu & par sa réputation tout ensemble; & l'on trouve souvent dans le bien même que l'on veut faire, la récompense de l'avoir fait. Mais de se régler dans ces occasions où l'on ne sert de spectacle qu'à soi-même; où l'on n'a pour témoin & pour juge de ce qu'on fait que Dieu & sa conscience. C'est une marque d'un bon cœur, & d'une fidélité confirmée.

C'est par ces pratiques continuelles qu'il s'élevoit à Dieu presque sans obstacle. Telle est la corruption de la nature, qu'elle ne peut s'accorder avec la vertu, ni se soumettre à la raison qu'avec peine. Je ne dis pas dans les agitations de l'ame, ou dans le transport de nos passions, mais dans la tranquillité même de nos cœurs, & dans le calme de nos

désirs. Il faut que Dieu par sa puissance assujettisse & lie, pour ainsi dire, cette convoitise indocile, pour arrêter ses contrariétés & ses répugnances. Mais François étoit en paix avec lui-même, il n'y avoit rien en lui qui s'élevât contre la grâce de Jesus-Christ. Son ame étoit entre ses mains: il ne sentoit nulle répugnance à suivre la Loi. Sa piété croissoit tous les jours par les docilités de la nature, & par les progrès de la grâce; & ses passions tranquilles, sous la garde de sa vertu, lui servoient de secours, & non pas d'obstacle à faire le bien.

De-là vint cette égalité de vie dans toutes ses actions. Il y a je ne sai quelle instabilité dans nos esprits & dans nos cœurs qui change l'ordre de nos mœurs & de notre vie. Nous sommes tantôt fermes, tantôt irrésolus; quelquefois fervens, & quelquefois relachés. Le caprice a souvent autant de part que la raison à nos résolutions & à nos entreprises. Mais toute la conduite de François fut régulière & uniforme. C'étoit un homme sans humeur. Ces intervalles de vices & de vertus; ces interruptions d'une bonne vie; ces inégalités enfin qui nous sont si naturelles, jamais il ne les éprouva. Sa vie ne fut sujette ni aux irrégularités, ni aux changemens; ses jours ne furent qu'un tissu de sagesse & de charité. Il ne fit qu'un seul personnage durant sa vie, c'est le personnage d'un Saint.

Qui est-ce qui n'est pas quelquefois troublé par les divers accidens qui arrivent? Il faut se faire un cœur capable de résister aux adversités: & pour les soutenir, il est nécessaire de les prévoir. François prévenoit les ordres de Dieu par une résignation générale. Il n'aimoit pas à pénétrer les secrets de sa Providence; c'étoit assez pour lui de les connoître par les événemens ou par les inspirations. Sa volonté étoit perdue dans celle de Dieu, & révérant l'ordre du Ciel dans toutes les révolutions humaines; il en étoit touché, mais il n'en étoit pas surpris, & recevoit les afflictions sans avoir besoin de s'y préparer. La calomnie ose attaquer sa piété, mais elle ne peut vaincre sa patience. On jette des défiances de sa fidélité dans l'esprit de son Prince, il s'enveloppe dans sa vertu; & content du témoignage de sa conscience, il laisse à Dieu le soin de le justifier devant les hommes.

Il s'est par-là dépouillé de toute affection humaine, & s'est trouvé le maitre des passions qui nous dominent. Les

uns les ont attaquées par les pénitences ; les autres les ont vaincues par la raiſon ; pluſieurs les ont détournées par le changement, François les a calmées par la charité. Son ame n'étoit plus ſujette aux orages qu'excite la colère. Son zèle même n'eut point de fiel. Il ſouffroit ſans impatience & corrigeoit avec miſéricorde. Il cédoit & faiſoit tout céder à l'amour divin dont il étoit enflammé. *Si je ſavois*, diſoit-il, *qu'il y eût en moi la moindre étincelle d'amour qui ne fût en Dieu & ſelon Dieu, je voudrois que mon cœur ſe fendît, pour faire ſortir ce profane amour.* L'amour divin avoit fait en lui ce que les mortifications du corps ont accoutumé de faire aux autres. Je ſai que ces peines extérieures ont été ſaintement inſtituées pour accomplir les œuvres de la pénitence, pour arrêter les mouvemens de la cupidité, pour empêcher les progrès de l'amour propre. Mais ſi la prudence ne les règle, & ſi la charité ne les adoucit, on ſe ſait bon gré de ce qu'on ſouffre ; on nourrit ſa volonté propre dans ſes jeûnes & dans ſes abſtinences ; on mépriſe ceux qui ne font pas les mêmes auſtérités ; on prend un air de critique & de ſévérité inſupportable. N'éprouve-t-on pas tous les jours l'humeur chagrine de ces dévots, qui n'ont ni pour eux ni pour autrui aucune condeſcendance raiſonnable, qui ſous prétexte de juſtice renoncent à la charité, & qui par leurs cenſures & par leurs plaintes perpétuelles ſe déchargent d'une partie de leur croix ſur les perſonnes qui les approchent, & font porter la peine aux autres de la pénitence qu'ils ſe ſont impoſée à eux-mêmes.

On ne vit point de ces chagrins dans notre Saint Evêque. Sa dévotion ne fut à charge à perſonne : il eut le ſecret de ſe faire aimer de ceux qu'il fut obligé de reprendre ; ſa croix fut toute dans ſon cœur, & toute pour lui. Il ne commandoit pas la vertu, il la perſuadoit ; & ſans rebuter les pécheurs par ſes réprimandes, il les ramenoit par ſa bonté. S'il prêche, il ne fait pas des invectives inutiles ; il va au fond de la Religion, ſans s'arrêter à de vaines réformes ou à des défauts extérieurs, il attaque la cupidité dans ſa ſource, & met à ſa place la charité. S'il traite avec les hérétiques, ce n'eſt pas par ces diſputes & ces controverſes tumultueuſes où l'on eſt moins en peine de la vérité que de la victoire ; où l'on a plus de ſoin de juſtifier ſon raiſonnement, que de perſuader ſa créance : où l'un perſiſte dans le

mal qu'il fait, l'autre gâte le bien qu'il pourroit faire ; où l'un veut soutenir son erreur par opiniâtreté, & l'autre soutient sa vanité aux dépens de l'humilité & de la charité Chrétienne. Il montre la justice de sa cause par son instruction ; il la persuade par sa douceur. Dans des entretiens pleins d'onction & d'efficace, il cherche plus à gagner leur cœur à Dieu qu'à convaincre leur esprit.

S'il confesse, il est Juge & il est Père tout ensemble ; il punit le péché, & il console le pécheur. Quelles remontrances ne fait-il pas à ces Confesseurs, qui rendent leur tribunal redoutable par leurs rudesses indiscrètes, qui éloignent les fidelles de l'usage des Sacremens, & qui par une humeur austère, leur faisant plus sentir la rigueur de leurs corrections, que le repentir de leurs fautes, doivent faire pénitence eux-mêmes de la peine qu'ils ont faite à leurs pénitens. S'il écrit, il travaille à inspirer la dévotion qu'il a pratiquée, ou l'amour de Dieu dont il est pénétré, semblable dans l'un à cet Ange, qui conduit les petits Tobies dans les voyages de cette vie ; dans l'autre à cet Ange qui porte dans les airs les Prophètes par des routes lumineuses.

Mais avec quelle sagesse a-t-il dans la méthode de sa piété applani les voies de Dieu sans les élargir ? Rien n'a été si sujet à l'illusion que la dévotion. Chacun se la figuroit conformément à son humeur ou à ses désirs. Les uns la resserroient dans les solitudes & dans les Cloîtres ; l'enveloppoient dans des imaginations vaines & dans des expressions mystiques, la chargeoient de devoirs superstitieux & peu pratiquables ; & pour vouloir la rendre sublime, la rendoient impossible, & par conséquent inutile. Les autres la représentoient au contraire avec des adoucissemens pernicieux, la réduisoient à des cérémonies & à des bienséances, en faisoient un mélange du monde & de l'Evangile, & la rendoient mondaine pour vouloir la rendre familière. Notre Saint a fait voir qu'elle n'étoit ni susceptible des relâchemens du siècle, ni incompatible avec les offices de la vie civile. Il a appris à vivre dans le monde, sans participer à l'esprit du monde ; à s'élever au-dessus de la nature sans détruire la nature ; à voler peu-à-peu vers le Ciel comme des colombes, quand on ne peut pas s'y élever comme des aigles, & à suivre les lois d'une condition commune, quand on n'est pas appelé à une charité plus parfaite.

S'il établit des Vierges Chrétiennes, il ne veut pas qu'elles gémiſſent ſous l'exceſſive auſtérité d'une règle pénible & laborieuſe ; mais qu'elles vivent dans une obéiſſance fidelle & dans une humble virginité ; qu'elles faſſent un ſacrifice ; libre & volontaire d'elles-mêmes ; qu'elles portent au dedans les croix qu'il leur a épargnées au dehors ; & qu'elles récompenſent par la charité dans leurs cœurs, les égards qu'il a eus pour la délicateſſe de leurs corps. Y eût-il jamais un caractère d'eſprit plus propre à gagner les hommes que celui de ce grand Evêque ?

Auſſi Dieu l'a comblé de bénédictions preſque inouies dans l'Egliſe. Les gens de bien dans le monde ſont ſujets à être ou corrompus ou mépriſés par les méchans. François de Sales a été à l'épreuve de leur corruption, & à couvert de leur malice. Ses propres ennemis n'ont pu s'empêcher d'être ſes admirateurs, & les hérétiques mêmes ont voulu dépoſer pour ſa Canoniſation, & rendre à la ſainteté de ſa vie un témoignage d'autant plus aſſuré & moins ſuſpect, que l'erreur qui les aveugloit les obligeoit à le condamner. Mais ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que ſes vertus ſont admirables, & peuvent pourtant être imitées, ce qui paroiſſoit preſque incompatible avant lui.

Oüi, MESSIEURS, nous pouvons dire que Dieu l'a fait naître pour nous donner un exemple à ſuivre, & pour nous ôter tout prétexte de nous excuſer. Ce n'eſt pas un Saint tiré des faſtes de l'ancienne Egliſe, ou du ſein des perſécutions ; & dont les actions ſoient ou peu reconnues, ou peu proportionnées à votre vie ? C'eſt un Saint de la connoiſſance de nos pères, né de nos temps & preſque ſous nos yeux, dont la mémoire eſt récente. Ce n'eſt pas un Anachorète nourri dans les ſolitudes d'Egypte, qui ait mené une vie triſte & ſauvage : c'eſt un Saint à-peu-près de nos climats, qui a mené une vie commune ; mais ſainte. Il a vécu comme nous, mais hélas ! nous ne vivons pas comme lui. Il a été environné de mauvais exemples comme nous, mais il les a condamnés par ſa piété. Pourquoi ne ſaurions-nous comme lui louer Dieu dans nos proſpérités, le chercher dans nos adverſités, & le glorifier dans nos actions ? Pourquoi n'aurons-nous pas comme lui de la douceur pour le prochain ; de l'amour pour Dieu, de la vigilance pour nous-mêmes ? Pourquoi n'aimerons nous pas comme

lui à honorer Dieu dans les actions de Religion, dans les actions mêmes faciles & indifférentes ? Pourquoi ne souffrirons-nous pas patiemment comme lui les peines qu'on nous fait, celles que Dieu nous envoie, celles que nous trouvons dans le monde, ou que nous nous causons nous-mêmes. Suivons des exemples si saints, si faciles, si raisonnables, afin que nous obtenions de Dieu la grâce en ce monde & la gloire en l'autre, que je vous souhaite, *Au Nom du Père, &c.*

ANALYSES
DES PANÉGYRIQUES
DE M. FLÉCHIER,
CONTENUS DANS CE VOLUME.

ANALYSE du Sermon pour le jour de la Touſſaints.

Sancti eſtote, quia ego ſanctus ſum.

Soyez Saints, parce que je ſuis Saint. (Levit. chap. XI.)

EXORDE. Les Chrétiens ne ſont jamais moins excuſables que ſur la perte de leur ſalut; il n'y a rien cependant où ils s'excuſent davantage : les uns en rejettent la faute ſur le peu de ſecours qu'ils ont, & ils ſont ingrats; les autres ſur l'impoſſibilité de ſe ſauver dans leur condition, & ils ſont injuſtes; les autres enfin ſur la trop grande auſtérité de la Religion, & ils ſont lâches. Trois prétextes qu'il faut détruire, en montrant, 1°. que les grâces qu'ils ont reçues de Dieu doivent exciter leur reconnoiſſance; 2°. les exemples que Dieu leur propoſe doivent animer leur ferveur; 3°. les récompenſes qu'il leur promet doivent ſoutenir leur conſtance.

Première Partie. Les grâces que les Chrétiens ont reçues de Dieu doivent exciter leur reconnoiſſance. Dieu a fait de ſon côté ce qu'il falloit pour nous rendre ſaints : il nous a régénérés; & en vertu de cette régénération ſpirituelle, il nous a appelés à la ſainteté, & nous a donné le droit & le pouvoir de nous y maintenir. Sa volonté eſt que chacun de nous ſe ſanctifie, & cette volonté ſeroit ſtérile, s'il ne nous donnoit pour cela les grâces qui ſont néceſſaires. Ne nous a-t-il pas rachetés? Ne nous a-t-il pas envoyé ſon Eſprit? N'a-t-il pas ſatisfait pour nos péchés? Quels moyens n'a-

t-il pas employés pour notre salut ? Inspirations, grâces, bienfaits, espérance de ses promesses, menace de ses jugemens, dégoût du monde, &c.

Ceux qui veulent marcher dans les voies de Dieu, doivent éviter deux écueils ; la présomption & la paresse. L'une fait qu'on s'imagine qu'il n'y a rien de si aisé que de se sauver, l'autre fait supposer que tout ce qu'il faut faire pour se sauver, est impossible. Deux extrémités vicieuses. Cela est difficile par la résistance que nous trouvons dans la corruption de notre nature ; cela est aisé par l'assistance que nous trouvons dans la grâce. Toute gratuite qu'elle est, elle coûte, parce qu'il faut s'en rendre digne par les peines & les soins ; quoiqu'elle coûte, elle est gratuite, puisque le travail même par lequel nous achetons cette grâce, est un effet de la grâce même. Ce sont-là les moyens qu'ont employé les saints ; les voies par où ils ont marché pour opérer leur salut. La grâce ne leur a pas manqué, mais ils n'ont pas manqué à la grâce, &c.

Seconde Partie. Les exemples que Dieu propose aux Chrétiens, doivent animer leur ferveur.

Il faut pour objet de notre imitation une vertu solide & certaine ; ce n'est que dans le Ciel que nous devons la chercher. Il est la patrie commune de tous les fidelles, & réunit une troupe innombrable de saints de tout âge, de toute nation, de toute qualité, de tout sexe. Les pauvres y sont admis, les riches n'en sont pas exclus : il y a des malheureux qui s'y consolent de leurs peines, des Martyrs dont on couronne la patience, des Vierges qui triomphent de leurs tyrans après leurs supplices, des Rois qui jettent respectueusement aux pieds de l'Agneau leurs Sceptres & leurs Couronnes, &c.

Personne ne doit donc se persuader que sa condition est un obstacle à sa sanctification ; & la perfection de chacun de nous consiste à remplir les devoirs de sa vocation.

Il y a dans le Christianisme un état de perfection, & une perfection d'état. L'état de perfection est une condition de vie qui détache le Chrétien du monde, le lie plus étroitement à Dieu, en lui consacrant les biens du corps, de l'esprit & de la fortune. La perfection de l'état consiste dans la pratique des vertus convenables à chaque condition, dans sa profession particulière. Dieu conduit ses Elus par des moyens proportionnés à leur condition. Les Rois, par la justice ; les sujets, par l'obéissance ; les riches, par les aumônes ; les pauvres, par la patience ; les Pasteurs, par la charité & la vigilance sur leur troupeau ; les pères, par l'éducation chrétienne de leurs enfans, & par le règlement de leur famille, &c. C'est ainsi que les Saints sont parvenus au vrai bonheur, & nous apprennent par leurs exemples à ne nous point excuser sur notre condition, &c.

Troiſième Partie. Les récompenſes que Dieu promet aux Chrétiens doivent ſoutenir leur conſtance.

Il n'y a d'heureux dans le monde que ceux qui ſont véritablement Chrétiens : il n'y a point de véritable joie pour les pécheurs, patce qu'ils ne la trouvent pas en eux-mêmes, & qu'ils ne la cherchent pas en Dieu. Les Juſtes paroiſſent triſtes, mais ils ont dans le cœur une paix ſolide, & une joie continuelle. Qui eſt-ce qui troubleroit leur repos ? Ni les révolutions & les viciſſitudes du monde, ni les perſécutions, ni la perte des biens, ni la mort des proches. La connoiſſance de la vérité, l'intégrité de ſa conſcience, les grâces que le Juſte reçoit de Dieu, le comblent de conſolations ſpirituelles, & lui font goûter dès cette vie, la paix & la joie qui ſont le privilége de ceux qui vont à Dieu de tout leur cœur, &c.

Quoi de plus capable d'exciter nos déſirs & d'animer nos eſpérances, que cette couronne de juſtice qui nous eſt réſervée ? Quelle eſt la gloire qui nous attend ? C'eſt la béatitude de l'homme, la vérité contemplée ſans voile & ſans nuage, la vue de Dieu, non pas en énigme, mais face à face, la jouiſſance aſſurée d'un bien éternel & infini ; Dieu même qui nous rend ſemblables à lui, pour nous rendre capables de ſes communications éternelles. Que la foi reveille donc notre zèle, & que la vue des biens céleſtes nous faſſe oublier nos plaiſirs & nos peines d'ici-bas.

ANALYSE du Sermon pour le jour de la Conception de la Sainte Vierge.

De qua natus eſt Jeſus.

Marie de laquelle Jeſus-Chriſt eſt né. (S. Matth. chap. 1.)

EXORDE. Nous ſommes pécheurs d'origine ; pécheurs d'inclination ; pécheurs d'action & d'effet : Dieu, par ſa grâce, a élevé au-deſſus de tous les hommes, celle qui devoit être la Mère de leur Créateur, en la délivrant par une ſanctification particulière, 1°. du péché, 2°. de l'inclination au péché, 3°. des œuvres du péché.

Première Partie. Dieu a délivré la Ste. Vierge du péché.

Pour punir la déſobéiſſance du premier homme, Dieu a répandu un jugement de condamnation ſur tout ce qui la devoit ſuivre. Un pécheur engendra des pécheurs ; & par une ſucceſſion funeſte, une race criminelle nâquit de cette tige criminelle. Notre corps eſt à peine formé que nous ſommes

condamnés à le châtier, & à le réduire en servitude. Nous sommes ainsi chargés d'une faute, quoique nous ne l'ayons pas commise, & nous portons la peine du déréglement d'une volonté étrangère ; parce que, comme nous devions tous sortir du premier pécheur, toutes nos volontés se trouvoient renfermées en lui. Il n'avoit pour toute loi qu'un commandement facile à observer. Par sa transgression, il a rompu les liens qui l'attachoient à Dieu ; & de-là est sortie cette proscription d'iniquité & de mort qui a causé un renversement universel dans toute la terre ; enforte que de la volonté de notre premier Père, comme d'une source empoisonnée, s'est communiqué à tout le genre humain, & l'exemple de désobéir à Dieu, & la peine de lui avoir désobéi, &c.

Marie fut préservée d'une corruption si générale étant choisie pour être la Mère de Jesus-Christ, & comprise dans l'ordre de la rédemption & de la réconciliation ; elle tire de son élection & de sa dignité le privilége de sa naissance. Dès sa conception, Dieu l'a comblée de toutes ses grâces, afin qu'elle fût en état de devenir la Mère du Sauveur du monde : il l'a séparée de toutes les créatures, afin qu'elle n'eût point de part à leur corruption. Destinée pour être l'habitation corporelle d'un Dieu incarné, il s'est intéressé à l'excellence & à la pureté de celle qu'il avoit choisi entre toutes les femmes pour être sa Mère, & a employé sa Toute-Puissance pour éloigner d'elle toute sorte de corruption, pour proportionner sa perfection à la dignité & au ministère qu'il lui avoit préparé avant tous les siècles, &c.

Seconde Partie. Dieu a délivré la Sainte Vierge de l'inclination au péché.

Jesus-Christ a détruit le fond du péché, mais il n'a pas détruit en nous l'inclination au péché. Nous sommes sauvés de la mort de l'ame, mais nous ne laissons pas d'être infirmes. Par le Baptême, la grâce est répandue dans l'ame du pécheur, mais le corps porte encore les marques & les caractères du péché ; & toute la grâce que Dieu fait aux Justes, ne va qu'à réprimer leurs passions déréglées, & tempérer l'ardeur de leurs convoitises. Dans Marie, au contraire, la grâce éteint le feu de ses passions jusqu'à la dernière étincelle; desséche l'amour propre jusqu'à ses racines, & empêche le péché, non-seulement de régner en elle, mais encore d'y habiter. De-là vient que par une faveur particulière, elle a marché sans peine dans les voies du Seigneur, qu'elle y est demeurée sans interruption, & qu'elle n'a regardé que Dieu comme l'unique fin de ses actions, sans aucun mélange ni d'intérêt, ni d'amour propre, &c.

L'homme au moment de sa création reçut une heureuse facilité de faire le bien ; il jouissoit d'une paix profonde au-dedans de lui ; mais étant sorti de cet état de tranquillité &

de bonheur par sa désobéissance, le péché a rompu cette union qui régnoit entre Dieu & lui ; il est devenu esclave des créatures, qui s'unissent pour servir d'obstacles à son salut ; & a allumé le feu de cette guerre continuelle qu'il est obligé de soutenir contre ses passions. La Mère de Jesus-Christ ne sentoit point d'ennemis intérieurs, parce qu'elle étoit dans une soumission entière à la volonté de Dieu. Les passions ne troublèrent jamais son ame ; elle n'a été ni émue par les louanges, ni touchée par les injures, ni abattue par le mépris, ni ébranlée par les périls & les souffrances, &c. Le temps que nous employons à résister à nos mauvais penchans, elle l'employoit à multiplier les actes de sa charité ; sa vie a été une suite de bénédictions & de vertus ; & comme elle ne sentoit point de difficultés, elle n'étoit sujette ni au relâchement, ni aux défaillances, &c.

Troisième Partie. Dieu a délivré la Sainte Vierge des œuvres du péché.

Si la Vierge a été exempte de la tache & de l'inclination au péché, avec combien plus de raison a-t-elle été exempte des œuvres du péché ; car ayant mérité de concevoir & de mettre au monde celui qui certainement a été exempt de tout péché, elle a reçu plus de grâces que qui que ce soit pour vaincre entièrement le péche ; &c. Il étoit juste que Dieu la prévînt de toutes les bénédictions qui pouvoient contribuer à la gloire de sa naissance, & que, pour ôter tous les prétextes que des incrédules & des infidelles allégueroient un jour pour ne pas croire à la Doctrine & aux Miracles de Jesus-Christ, il se choisit une Vierge Mère de corps & d'esprit, dont la réputation & la sainteté pussent être liées à la sienne, &c.

Honorons la Vierge dont nous admirons la pureté, par les soins que nous prendrons de l'imiter. Rompons ce naturel qui nous porte au mal, par l'exercice des vertus contraires ; combattons avec courage de peur d'être vaincus, & appelons à notre secours celle qui est la protectrice des pécheurs, & l'ennemie du péché.

ANALYSE du Panégyrique de S. Joseph.

Quis, putas, est fidelis servus & prudens, quem constituit Dominus super familiam suam.

Qui pensez-vous que soit le serviteur fidelle & prudent, que Dieu a établi pour avoir soin de sa famille? (S. Matth. chap. 24.)

EXORDE. Cet homme fidelle & prudent de l'Evangile, c'est Joseph, Père de Jesus-Christ, Epoux de Marie, Tuteur de l'enfance de l'un, Protecteur & Témoin de la virginité de l'autre, Chef établi de cette sainte & divine Famille; pourquoi? Parce que,

1°. Saint Joseph se confie en Dieu, & se tient toujours entre les mains de sa Providence pour sa propre conduite.

2°. Dieu se confie en S. Joseph & fait de lui l'instrument de sa providence, pour la conduite de Jesus-Christ & de Marie.

Première Partie. Saint Joseph se confie en Dieu, & se tient toujours entre les mains de la Providence pour sa propre conduite.

La qualité de Juste que l'Evangéliste donne à S. Joseph, se fait connoître par la soumission & la dépendance où il demeure à l'égard de Dieu dans les principales actions de sa vie. Il ne choisit rien de lui-même; il s'abandonne au contraire à tous les choix que Dieu fait de lui. Devant servir à cacher le mystère de l'Incarnation, il renferme son secret en lui-même, & ne veut avoir que le mérite de la foi, & la gloire de l'obéissance, &c. Il ne s'ingère en aucun emploi sans un ordre du Ciel qui le détermine; & pour chaque action que nous savons de lui, il lui fallut une révélation, une vocation, une mission particulière.

On fait ordinairement tous ses efforts pour se tirer de la dépendance de Dieu; Joseph voulut s'y maintenir: il reconnut que sa perfection & sa véritable gloire consistoient dans cet abaissement volontaire. Il étoit convenable qu'il portât la ressemblance d'un Dieu infirme & humilié dont il devoit être regardé comme le Gouverneur & le Père, &c.

Le Mystère de l'Incarnation du Fils de Dieu, étant au-dessus des lois de la nature, il falloit un Dieu pour l'opérer; mais étant au-dessus de la portée de la foi & de la créance humaine, il falloit un homme pour le voiler. Le Saint-Esprit & Joseph concourent à cette grande œuvre: l'un est l'auteur invisible du Mystère, l'autre en est le voile mystérieux. Ils se partagent, ce semble, pour cet effet, leurs fonctions & leurs offices: le premier par une secrète & féconde vertu, formoit dans

dans le chaſte ſein de Marie, le corps ſacré du Sauveur du monde; l'autre, par une protection viſible, mettoit à couvert la naiſſance du Fils & la réputation de la Mère ſous l'ombre de la plus pure & de la plus ſainte alliance. Le Saint-Eſprit, par ſa grâce, étoit dans le fond le chef de ce Myſtère: Saint Joſeph, par ſa vigilance & ſes travaux en étoit le conducteur & l'économe, &c.

Avec quelle circonſpection, avec quelle dépendance de Dieu, entre-t-il dans la conduite ſecrète de la Providence, ſans oſer ſe permettre, ni raiſonnemens indiſcrets, ni vaine curioſité? Il ſavoit qu'une Vierge devoit enfanter le Sauveur promis aux hommes; & il croit que cette Vierge pourroit être Marie: il n'accuſe pas ſon épouſe; il ne convenoit ni à ſa bonté, ni à ſa juſtice d'en uſer ainſi, aimant mieux préſumer en elle un miracle, que de la ſoupçonner d'une faute, & croire qu'une Vierge fût plutôt mère, que Marie fût coupable. Au milieu des difficultés que lui oppoſent la raiſon & la nature, il en laiſſe le jugement à Dieu, &c. La Providence juſtifie Marie, le nuage ſe diſſipe, l'Ange paroit, Joſeph eſt confirmé dans la vérité, & récompenſé de ſa foi par la révélation & la connoiſſance du Myſtère où il devoit avoir tant de part, &c.

Apprenons par ſon exemple à obéir aux ordres du Ciel, ſans raiſonnement & ſans réſiſtance.

Seconde Partie. Dieu ſe confie en S. Joſeph, & fait de lui l'inſtrument de ſa providence pour la conduite de Jeſus-Chriſt & de Marie.

Dieu, la ſageſſe & la puiſſance ſouveraine, n'a pas beſoin du ſecours des hommes; il veut bien néanmoins ſe ſervir de leur miniſtère, & les aſſocier à la production & à l'accompliſſement de ſes ouvrages. C'eſt dans cette vue qu'il choiſit S. Joſeph pour lui confier l'adminiſtration viſible de ſa Famille, & lui donne une providence de conſolation pour la Vierge; une providence d'inclination pour Jeſus-Chriſt; une providence de diſcrétion pour le ſecret des myſtères, &c.

C'eſt pour la conſolation de la Ste. Vierge, que Dieu lui a donné pour époux un homme qu'il avoit formé pour elle, afin que dans une reſſemblance d'humeurs & de vertus ils conſpirent tous deux à l'accompliſſement du plus grand de tous les myſtères. Ils ont été choiſis l'un & l'autre par la ſageſſe de Dieu, formés l'un pour l'autre par l'ordre de Dieu, unis l'un à l'autre par l'Eſprit de Dieu. La paix, la juſtice, la charité, ont formé cette heureuſe alliance. La ſoumiſſion de Marie eſt volontaire; la domination de Joſeph eſt reſpectueuſe. Elle l'honore comme Chef de la famille; il la reſpecte comme Chef du Myſtère: & ſi Joſeph conſole & aſſiſte Marie, Marie à ſon tour le perfectionne & lui communique les grâces dont elle eſt remplie, &c.

Quoique Jesus-Christ soit l'objet des complaisances de son Père dans l'éternité, & qu'il n'ait pas cessé de l'être dans la plénitude des temps; néanmoins, dans le cours de sa vie mortelle, il faut à l'extérieur un homme qui, en qualité de Ministre de la Providence, soit chargé à son égard de tous les offices de père, qui ait pour un Dieu infirme & souffrant un amour compatissant & sensible, & qui sente des affections proportionnées à ses besoins. C'est-là proprement la fonction & le ministère de S. Joseph. Il est père de Jesus-Christ, non pas pour avoir contribué à sa naissance, mais parce qu'il a un cœur paternel, & qu'il dispute d'amour & de charité pour lui avec sa propre Mère. Quel attachement à sa personne! Quelles assistances dans ses besoins! Quelles preuves efficaces de son amour, dans l'exil, dans les persécutions, dans les souffrances? Il le suit dans ses travaux; il porte avec lui ses premières Croix; il prend part à ses humiliations & à ses souffrances, & s'acquitte à son égard de toutes les fonctions que la Providence lui confie, dans tout ce qui a rapport à l'enfance & à la sainte humanité de l'Homme Dieu, &c.

C'est selon les ordres de la Providence, dont il est comme le dépositaire, que S. Joseph a gardé le secret du mystère si religieusement. Ce sacrement éternel conclu dans le silence de l'éternité, devoit être conduit par le silence de Joseph dans le temps. La mission des Apôtres a été de faire connoître Jesus-Christ au monde comme Fils de Dieu; la mission de Joseph a été de le cacher au monde, & de le faire passer pour son fils. Les uns ont levé le voile qui couvroit la Divinité: l'autre l'a tenu tiré pour ne laisser voir que l'humanité, jusqu'à ce que le temps de la révélation fût arrivé, &c.

ANALYSE du Sermon pour le jour de la Conversion de Saint Paul.

Dominus noster Jesus Christus venit in hunc mundum peccatores salvos facere, quorum primus ego sum.

Notre Seigneur Jesus-Christ est venu en ce monde sauver les pécheurs, dont je suis le premier & le plus grand. (Saint Paul, 1. Epît. à Timothée, chap. 1.

EXORDE. Il n'y a point eu dans l'Eglise de conversion plus parfaite que celle de S. Paul, soit qu'on la considère du côté de sa vocation, soit qu'on l'envisage du côté de son obéissance. Son péché est détruit par la grâce; voilà sa vocation,

& ce que Dieu a fait pour l'attirer à son service ; son péché est réparé par la pénitence, voilà sa correspondance à la grâce, & ce qu'il a fait pour obéir à la voix de Dieu qui l'appeloit. Attachons-nous à ces deux pensées, & voyons 1°. ce que Jesus-Christ a fait pour S. Paul, 2°. ce que S. Paul a fait pour Jesus-Christ.

Première Partie. Ce que Jesus-Christ a fait pour S. Paul.

Paul, persécuteur de l'Eglise de Jesus-Christ, s'avançoit vers Damas, respirant le sang & le carnage : il se faisoit un mérite d'étouffer dans leur naissance les vérités de la loi de grâce, & croyoit que les sacriléges qu'il alloit commettre étoient des sacrifices dignes de plaire à Dieu. Cependant Jesus-Christ l'appelle, le terrasse & le relève : il l'aveugle & l'éclaire : de son persécuteur, il en fait son Apôtre. La pure miséricorde de Dieu est la source de ce changement extraordinaire. Qu'avoit-il fait pour la mériter ? Quelles dispositions avoit-il au Christianisme ? Il persécutoit impitoyablement les Chrétiens, il avoit juré la ruine de l'Evangile, & il devient tout-à-coup ce vase précieux où est enfermé le nom de Jesus-Christ pour être porté jusqu'aux extrémités de la terre, &c.

Sa vocation est un choix tout particulier, une mission sans exemple. Il la tient de Jesus-Christ vivant & régnant à la droite de son Père. Il se dit lui-même le dernier des Apôtres, mais il ne laisse pas d'être le premier & le plus illustre. Jesus-Christ a comme rencontré les autres, & il a choisi celui-ci : Pierre lui fut amené ; mais il est venu lui-même chercher Paul dans l'éclat de sa majesté & de sa gloire. Il le frappe d'une main invisible, il lui parle avec amour, avec autorité, avec efficace. Il le réduit, malgré lui, à l'obéissance ; il arrache de son cœur cette volonté rebelle & orgueilleuse, qui étoit le principe de son incrédulité ; & dans la conversion d'un seul pécheur, il déploie sa miséricorde avec la plus grande magnificence, &c.

Cette grâce est extraordinaire ; mais aussi quels effets a-t-elle produit, dès le moment que Paul l'a reçue ? Dieu, dans les conversions communes, élève le pécheur insensiblement & par degrés à la perfection de l'état qu'il lui destine. C'est ainsi qu'il a gouverné ses autres Apôtres ; mais pour notre Saint, il le remplit de cette vertu efficace qui renouvelle tout un cœur ; il le fait passer subitement de la crainte, à la charité ; de l'ignorance, à la doctrine ; du zèle pour les traditions judaïques, à la publication de l'Evangile, &c. Son cœur est prêt à tout entreprendre, à tout exécuter & à tout souffrir. Que nous sommes éloignés de cette générosité chrétienne, & de cette volonté déterminée de tout faire, & de tout souffrir pour Dieu dans un esprit de soumission !

Seconde Partie. Ce que S. Paul a fait pour Jesus-Christ.

Les deux principales fonctions de la vertu de pénitence ;

ſont de ſatisfaire à la juſtice de Dieu qu'on a offenſé, & de louer la bonté de Dieu qui a pardonné l'offenſe. Pour une converſion parfaite, un pécheur doit ſe dreſſer un tribunal de conſcience, & exercer toutes ſortes de juſtices ſur lui-même: une juſtice de réparation, qui corrige les défauts paſſés par des vertus contraires: une juſtice de proportion, qui lui faſſe faire autant pour Dieu qu'il a fait pour le monde: une juſtice d'émulation, qui l'animant par la charité, l'uniſſe à Dieu par une ſurabondance d'amour & de grâces. Telle a été la conduite de S. Paul, pour conſacrer tout à la fois, ſon corps, ſon cœur, ſon eſprit à Dieu, &c.

La pénitence de S. Paul alla droit à l'eſſentiel. Il changea tout d'un coup d'opinions, de mœurs, d'habitudes, de créance & de religion. L'Evangile prit la place de la loi; & ſon zèle changeant d'objet, fut auſſi ardent pour l'Egliſe naiſſante qu'il l'avoit été pour la Synagogue: ni la fauſſe pudeur, ni ces égards, ces modeſties affectées qui retiennent ordinairement les nouveaux convertis, n'entrèrent point dans ſon eſprit. Il ſe fortifioit de la grâce qu'il avoit reçue, & de la vérité qu'il prêchoit, en confondant les Juifs, qui ne purent réſiſter à ſon eſprit ni à ſa ſageſſe, &c.

Ce qu'il a fait ſouffrir aux Chrétiens avant ſa converſion, il veut que ce ſoit la meſure de ſes propres ſouffrances; & que ce qu'il a fait pour ruiner le Chriſtianiſme, ſoit la règle de ce qu'il doit faire pour l'établir. Il s'eſtime heureux de devenir l'objet de la haine publique, pourvu qu'il ſoit le Diſciple de Jeſus-Chriſt. Il n'y a point de condition qui ne contribue à ſa pénitence; point de ſupplices qu'on ne lui faſſe ſentir; point de pays où il ne ſerve de ſpectacle par quelque ſorte de martyre, &c.

Il fait pour étendre la foi, tout ce qu'il fit pour l'étouffer dans ſon berceau. Partiſan paſſionné des traditions de ſes pères, il étoit devenu chef de parti; mais depuis que Dieu l'a touché, quels travaux n'entreprend-t-il pas pour obéir à l'impulſion de ſon zèle, & remplir ſon miniſtère? Tantôt il déſabuſe les Juifs, tantôt il éclaire les Gentils, & lève tous les obſtacles par ſa patience & ſon courage, &c.

Où le péché avoit abondé, la grâce de Jeſus-Chriſt ſurabonde. La charité formoit dans ſon cœur pluſieurs paſſions ſaintes qui le tranſportoient. Il s'occupoit du ſalut d'un ſeul homme, comme s'il eût dû les convertir tous. Il déſiroit les convertir tous, comme s'il n'y en avoit eu qu'un ſeul. Il n'y a point dans l'Egliſe de ſcandale qui ne le touche; point de diviſion qui ne l'inquiète; point de queſtions qu'il ne décide; point de diſcipline qu'il ne règle. Quelle gloire pour l'Apôtre des Gentils? Mais en même-temps quel exemple pour les Paſteurs chargés comme lui d'annoncer Jeſus-Chriſt? Et quelle confuſion pour ceux qui ne l'imitent pas?

ANALYSE du Panégyrique de la Magdeleine.

Remittuntur ei peccata multa, quoniam dilexit multum.

Beaucoup de péchés lui ſont remis, parce qu'elle a beaucoup aimé. (S. Luc, chap. VII. ℣. 47.)

EXORDE. La douleur & l'amour ; deux choſes néceſſaires pour une véritable & ſolide converſion du cœur : ſans cette douleur qui eſt la première punition du péché, la converſion eſt fauſſe : ſans cet amour qui eſt le premier fruit de la juſtice, la converſion eſt infructueuſe : telle eſt la pénitence de Magdeleine. La douleur pénètre ſon cœur, l'amour l'anime & le purifie ; ainſi, 1°. ſincérité de la converſion de Magdeleine par ſa douleur ; 2°. ferveur de ſa converſion par ſon amour.

Première Partie. Sincérité de la converſion de Magdeleine par ſa douleur.

Une femme occupée du déſir de voir & d'être vue, négligeant ſon honneur & ſa conſcience, ſe mettant au-deſſus des devoirs & des bienſéances de ſon ſexe, telle étoit Magdeleine ; & ne falloit-il pas un coup extraordinaire de la bonté & de la puiſſance de Dieu, pour changer, pour convertir cette péchereſſe, que les inclinations de ſon cœur & l'habitude du crime empêchoient d'aller à Dieu ? Jeſus-Chriſt l'éclaire, la met elle-même devant ſes yeux, avec toute l'horreur du péché, & ſe préſente lui-même à elle avec tous les attraits de ſa grâce. Elle court, elle s'adreſſe à lui par amour, elle veut obtenir de lui le pardon de ſes péchés, n'oſe le lui demander autrement que par les larmes de ſon repentir, & porte à ſes pieds un cœur vraiment pénitent & chrétien, &c.

L'eſſence de la converſion, c'eſt de changer de mœurs, & de ſe renouveler dans la juſtice & la ſainteté par les douleurs de la pénitence & par les douceurs de l'amour divin.

Magdeleine, autrefois du nombre de ces ames mondaines, entièrement livrée à l'eſprit du ſiècle, ſait déjà ſouffrir le mépris ; elle ne penſe qu'à réparer ſes fautes ; elle emploie ſes yeux, ſes cheveux, ſa bouche, ſes parfums à la ſatisfaction qu'elle doit à Jeſus-Chriſt ; ſes plaiſirs ſe tournent en ſacrifices : le nombre de ſes crimes devient le nombre de ſes pénitences ; & dans le mouvement de ſon zèle, elle conſacre à Dieu, dans l'amertume de ſon ame, ce qui lui avoit aidé à l'outrager par ſes offenſes, &c.

Une des principales règles de la converſion, c'eſt qu'il

doit y avoir de la proportion entre le péché & la pénitence. La douleur doit être auſſi profonde que le péché, & le remède proportionné à la plaie. C'eſt auſſi ce qu'a obſervé notre ſainte Pénitente. Ses déſordres avoient été publics; elle veut que la ſatisfaction le ſoit auſſi. Elle édifie ceux qu'elle avoit ſcandaliſés, mépriſe ce qu'elle avoit aimé, renonce à tout commerce avec le monde, déclare une guerre cruelle à tous ſes ſens, afin de leur faire expier par une mortification continuelle les trahiſons qu'ils lui ont faites, &c.

Seconde Partie. Ferveur de la converſion de Magdeleine par ſon amour.

Les pénitens ſont plus obligés que les juſtes à la ferveur de la charité : ils ont été juſtifiés; ils ont été réconciliés; double grâce, & par conſéquent double amour : il faut qu'ils réparent, par des efforts de charité, leurs infidélités paſſées, qu'ils redoublent leur piété, pour rendre à la vertu tout ce qu'ils lui ont enlevé. Voilà l'état de Magdeleine. Tout eſt vif dans ſa converſion : l'empreſſement qu'elle a pour aller à Jeſus-Chriſt, les larmes qu'elle verſe, l'humilité qu'elle témoigne, l'amour dont elle eſt embraſée, les mouvemens intérieurs de ſon ame ſont encore plus ardens que ceux du dehors; & la pénitence du cœur eſt encore plus grande que celle qui paroît dans ſes actions, &c.

Un des principaux obſtacles à la converſion des pécheurs, c'eſt une fauſſe pudeur & une appréhenſion lâche des jugemens & des railleries du monde. Magdeleine ſurmonte cette tentation des regrets humains : tout lui eſt indifférent, excepté ſon ſalut : rien ne la trouble que ſon péché; & s'il lui reſte quelque gloire à déſirer, c'eſt celle qu'elle peut tirer de ſa confuſion. Elle ne compte pour rien d'être jugée par les hommes, parce qu'elle ne reconnoît plus que Jeſus-Chriſt pour maître & pour juge; & comme elle met toute ſon affection à le ſervir, elle met toute ſa crainte à lui déplaire; elle reſſent ſon mal, & court au remède. Attentive à ſes propres accuſations, elle n'écoute pas celle des autres. Pleine de douleur, incapable de crainte, pénétrée de componction & de regret, elle demeure aux pieds du Sauveur, pour obtenir par ſon repentir & ſa confuſion, la grâce qu'elle lui demande.

Cette grâce eſt le pardon de ſes péchés; pour l'obtenir, il faut aimer, & pour aimer véritablement, il faut le témoigner par des effets & par des œuvres. Telle fut la charité dans le cœur de cette Pénitente. Dès qu'elle eut commencé à connoître Jeſus-Chriſt, elle ne ceſſa de l'aimer : elle le ſuit par-tout pour écouter ſes paroles, pour voir ſes actions, pour le ſervir dans ſes beſoins; elle ſe proſterne à ſes pieds, les baiſe, les parfume, les eſſuie, & emploie à un office de religion, ſes cheveux qui avoient été un des principaux ornemens de ſa vanité, &c. Si nous l'avons imitée dans ſes éga-

temens, imitons-la dans sa pénitence : renonçons au péché, réparons le péché. Que notre conversion soit vraie, constante, publique, manifestée par les œuvres comme la sienne ; & que notre amour pour Dieu soit vif, ardent, généreux comme le sien.

ANALYSE du Panégyrique de Saint Antoine.

Mortui estis, & vita vestra est abscondita cum Christo, in Deo.

Vous êtes morts, & votre vie est cachée en Dieu, avec Jesus-Christ. (S. Paul aux Colossiens, chap. 3. ℣. 3.

EXORDE. La perfection de l'homme consiste dans le détachement des choses créées, qui ne méritent ni son cœur, ni son affection ; & dans l'union avec Dieu qui est la source de son bonheur & la fin de ses désirs. Or, quel Saint a jamais moins participé aux soins, aux désirs & aux coutumes du siècle que saint Antoine ? Quel Saint a jamais eu plus de pureté, plus de zèle, plus de ferveur pour l'amour de Dieu ? Mort spirituelle qui le sépare des hommes ; vie cachée qui l'unit à Dieu : voilà son éloge & le partage de ce discours, où l'on verra, 1°. saint Antoine mort au monde avec Jesus-Christ dans le désert ; 2°. Saint Antoine vivant en Dieu dans le désert comme Jesus-Christ.

Première Partie. Saint Antoine mort au monde avec Jesus-Christ dans le désert.

Les Saints ont tremblé dans la crainte des dangers du monde ; & touchés de l'esprit de Dieu, ils ont cru qu'il valoit mieux vivre dans les austérités de la pénitence & l'obscurité du désert, que de traîner au milieu du monde une vie tumultueuse & une conscience agitée. Dieu fit comprendre ces vérités à saint Antoine : élevé par des parens eux-mêmes détachés du monde, il fut comme voué à la solitude dès son enfance. Son premier hermitage fut la maison de son père : il entend les paroles de Jesus-Christ qu'on lit dans l'Eglise : *Si tu veux être parfait, vas, vend tout ce que tu as, donne-le aux pauvres, & me suis.* Il prit pour lui cet oracle du Fils de Dieu, & l'accomplit fidellement par une retraite volontaire & par une entière séparation de tout commerce avec les hommes, &c.

Jusqu'au temps où a vécu notre Saint, le glaive des tyrans levé sur la tête de tous les fidelles, immoloit les uns, écartoit les autres. Il n'y avoit d'autre habitation pour les Chrétiens

que les prisons ou les déserts. Le seul moyen d'échapper à la fureur des persécuteurs étoit de leur être caché. Mais la retraite de saint Antoine fut d'un genre différent, elle fut sans précipitation & sans tumulte. Dieu le conduisit dans les voies dures de la pénitence, dans un temps où les persécuteurs de l'Eglise naissante étoient devenus ses protecteurs, où il étoit permis d'être Chrétien & d'être riche, & où les plaisirs commençoient à prendre la place des craintes. Antoine, dans une florissante jeunesse, dans une fortune établie, renonce à tout pour J. C. & abandonne, en quittant le siècle, tout ce que la fortune lui a donné, tout ce qu'elle semble lui promettre, &c.

Il y a deux voies de renoncer entièrement au monde; ou en y vivant sans affection & sans attache, ou en s'en éloignant absolument, afin de n'avoir aucune part à ses œuvres. Cette séparation spirituelle & morale suffit pour accomplir la loi de Dieu, & l'éloignement du cœur supplée à la distance des lieux: mais il est dangereux que l'ame, au milieu de tant d'objets, ne s'attache, presque sans y penser, par des passions qui la retardent d'aller à Dieu, &c. Il est plus noble de rompre tout d'un coup ses liens, & de chercher, à l'exemple de notre Saint, des lieux impénétrables à la curiosité des mortels. Là, dépouillé de tout & de lui-même, son esprit étoit encore plus loin du monde que son corps; sa conversation étoit dans le ciel; la contemplation, le travail, la prière occupoient ses nuits & ses jours. Plus il étoit vide du monde, plus il étoit rempli de Dieu, &c.

Seconde Partie. Saint Antoine vivant en Dieu dans le désert comme Jesus-Christ.

Jesus-Christ, le maître & le modèle de la sagesse & de la sainteté chrétienne, s'est quelquefois retiré dans le désert pour donner à ceux qu'il appelle à la contemplation l'idée d'une vie solitaire. Saint Antoine s'est réglé sur ce modèle dans tout le cours de sa retraite; il a recueilli les vertus que ce divin Sauveur y avoit semées; la force pour résister aux tentations, la tranquillité & la persévérance dans l'oraison; la fuite des honneurs & l'humilité; la disposition à la croix & aux souffrances, &c.

La vie de l'homme sur la terre est une guerre continuelle: dès qu'on s'engage à servir Dieu, il faut s'attendre à la tribulation & à l'épreuve. L'ennemi de notre salut ne cesse de nous livrer des attaques, mais sa fureur s'exerce sur-tout contre les Solitaires. Aussi déploie-t-il contre saint Antoine ses efforts & ses artifices, pour tâcher d'ébranler cette ame affermie dans la vertu, & empêcher les progrès d'une vie, qui devoit être d'un si grand exemple. Tout l'enfer déchaîné contre lui ne peut arracher de son cœur un consentement au péché; les attaques des démons ne le rendirent que plus circonspect, plus mortifié, plus fidelle, &c.

Quoique l'oraiſon ſoit l'exercice ordinaire de tous les Chrétiens, ce doit être l'occupation continuelle des Solitaires. Comme ils ne ſont plus de ce monde, ils doivent être tout à Dieu ; ayant été délivrés de plus de dangers, ils doivent rendre plus d'actions de grâces. La ferveur de notre Saint ſe renouveloit dans cet exercice journalier, méditant ſans art & ſans méthode ; s'abandonnant à l'eſprit de Dieu, il ſe perdoit dans l'abyme de ſes perfections, reconnoiſſoit ſon néant & ſe fortifioit dans l'humilité au milieu des grâces & des grandeurs de Dieu, &c.

Rien n'eſt plus ordinaire dans la domination & la ſupériorité, qu'une complaiſance naturelle que le chriſtianiſme même a beaucoup de peine à régler. Saint Antoine ſe voit le chef, l'inſtituteur des Solitaires ; mais dès que Dieu lui révèle que ſaint Paul eſt encore plus avancé & plus ancien Anachorète, il le reconnoit pour ſon maître, & s'aſſujettit à ſa diſcipline. Sa modération & ſa douceur pour ſes diſciples égale ſa ſoumiſſion pour ſon maître ; il les inſtruit & les conſole ; il leur montre par ſes exemples à être ſévère pour ſoi-même, & doux pour les autres, &c.

Tant de vertus éminentes étoient des diſpoſitions à la mort & des préparations au martyre. On le vit braver la fureur des perſécutions, ſortir de ſa retraite pour aſſiſter les Martyrs, ou les ſuivre dans leurs ſupplices, être le compagnon de leurs combats, ou le témoin de leurs triomphes, & retourner dans ſa ſolitude, réſolu de redoubler ſes auſtérités ; d'être lui-même ſon perſécuteur & ſon juge, & de remplacer le ſupplice qu'il avoit évité par la pénitence qu'il alloit faire, &c. Si nous ne pouvons quitter entièrement le monde, ſéparons-nous-en d'eſprit & de cœur ; renonçons à ſes maximes ; n'imitons pas ſes exemples ; faiſons-nous une ſolitude intérieure ; ne vivons pas pour le monde, mais pour Dieu. C'eſt le fruit que nous devons tirer de ce diſcours.

ANALYSE du Panégyrique de Saint Auguſtin.

Qui fecerit & docuerit, hic Magnus vocabitur in regno cœlorum.

Celui qui aura pratiqué, & qui aura enſeigné, ſera appelé Grand dans le Royaume des Cieux. (Saint Matthieu, chap. 5. ℣. 19.)

EXORDE. La vérité ne dépend pas des œuvres de ceux qui l'enſeignent ; mais dès qu'on joint à l'utilité de l'inſtruction, l'autorité de l'exemple, on apprend aux hommes

à connoître Dieu & à le servir. Qui est-ce qui a mieux rempli ce noble ministère que saint Augustin ? Docteur de la vérité, modèle de l'humilité chrétienne, exemple d'une charité qui ne connut rien de trop pénible & de trop difficile quand il s'agit de procurer la gloire de Dieu & le salut des ames. 1°. Il enseigna la vérité & la suivit ; 2°. il enseigna l'humilité & la pratiqua ; 3°. il enseigna la charité & en fut pénétré.

Première Partie. Saint Augustin enseigna la vérité & la suivit.

La perfection du Chrétien consiste à connoître la vérité, ce qui est la vraie sagesse ; & à l'aimer, ce qui est la vraie justice. Saint Augustin, malgré ses égaremens, a réuni ces deux qualités : Dieu lui avoit donné un esprit éclairé, pénétrant, universel. Un juste discernement joint à la force de son génie, lui faisoit prévoir les difficultés & les conséquences qu'on en pouvoit tirer. Ses inclinations furent proportionnées à son esprit, & un heureux naturel lui servit de moyen pour acquérir & posséder la sagesse. Son exactitude à tous ses devoirs, son équité, son désintéressement, sa probité dans tous les offices de la vie civile, montroient en lui un fond de justice naturelle, un esprit fait pour connoître la vérité, & un cœur fait pour la suivre. Mais enflé de l'orgueil des sciences humaines, & rempli de son propre esprit, sa vanité lui donnoit du dégoût pour la simple & modeste sagesse des livres sacrés. Il ignoroit encore ces grandes maximes qu'il a depuis enseignées, que rien ne sert tant à l'intelligence de la doctrine que la pratique des vertus qu'elle enseigne, & que le plus sûr moyen d'entendre ce que Dieu nous dit, est de faire ce qu'il nous ordonne. Sa volonté ne fut pas moins agitée que son esprit. Que de désirs ! que de passions ! que d'engagemens ! Mais que ne peut-on espérer d'un pécheur qui recherche & qui aime la vérité, qui la reçoit quand elle se présente, qui se condamne quand elle l'accuse ? &c.

Telle étoit la disposition d'Augustin. Dans les déréglemens de sa jeunesse, il conserva une passion ardente de connoître Dieu. Il couroit après le mensonge, mais il étoit attiré par quelque lueur de la vérité. Soupirant souvent pour son salut, pendant qu'il se sentoit entraîné à sa perte, combien de fois s'adressa-t-il au Ciel pour lui demander du secours contre lui-même ? Il l'obtint enfin ce secours ; cette voix divine qui lui dit, *Prends & lis*, se fait entendre : alors ses inquiétudes s'apaisent, ses ténèbres se dissipent, sa foi s'affermit, son zèle s'échauffe. Par ces paroles d'un Maître divin, il devient le disciple fidelle de la vérité ; c'est un homme nouveau, aussi élevé par ses vertus, qu'il s'étoit abaissé par ses désordres ; il s'avance à grands pas dans les voies de Dieu par les progrès

qu'il fait de jour en jour dans la connoiſſance de la vérité & dans la ſcience des Saints ; & l'on ne peut douter qu'il ne ſoit deſtiné pour être un des plus ſolides appuis de la religion, &c.

Il n'y eut jamais de Docteur plus ardent & plus heureux que ſaint Auguſtin pour détruire l'eſprit d'erreur & de menſonge qui s'étoit introduit dans l'Egliſe. Dieu l'avoit ſuſcité comme un Maître univerſel pour la ruine des héréſies : il découvrit le défaut des mœurs & de la doctrine des Manichéens ; & comme s'il n'eût fléchi le genou devant cette idole, qu'afin de la renverſer après l'avoir adorée, il couvrit de confuſion & réduiſit au ſilence ſes plus intrépides défenſeurs. Il acheva de ruiner la ſecte des Ariens, qui, comme une hydre renaiſſante, reprenoit de nouvelles faces. Par ſes écrits, ſes travaux, les périls même de ſa vie, il arrêta le cours de ce ſchiſme qui diviſoit depuis long-temps l'Egliſe d'Afrique par la fureur des Donatiſtes. Pélage, ce Religieux impie, commençoit à répandre le venin de ſa mauvaiſe doctrine, qui rendoit la grâce dépendante de nos mérites, & aſſuroit que l'homme ſe ſuffiſoit à lui-même. L'Egliſe d'Afrique étonnée, cherche les moyens d'étouffer cette héréſie naiſſante, & charge Auguſtin de combattre pour la grâce. Il écrit, il diſpute, il attaque, il défend, il répond, il interroge ; par-tout il confond ſes ennemis ; par-tout il fait triompher la vérité, &c.

Seconde partie. Saint Auguſtin enſeigne l'humilité & la pratique.

La connoiſſance & l'amour de Jeſus-Chriſt portèrent ſaint Auguſtin à s'anéantir lui-même. Depuis qu'il eut appris dans les livres ſacrés l'union du Verbe divin avec la nature humaine, il s'embraſa de l'amour de Dieu. Tantôt il s'élève, pénétré de la grandeur & de la majeſté de Dieu ; tantôt il s'abaiſſe, touché des ſentimens les plus vifs d'une tendre reconnoiſſance. Sa ſcience produit ſa charité ; ſa charité produit ſa ſcience ; l'une & l'autre ſe ſoutient par l'humilité : tel eſt le fondement de cette vertu dans notre Saint, &c.

Deux qualités ſont néceſſaires à ceux que Dieu appelle au gouvernement & à la conduite de l'Egliſe ; la ſageſſe & la docilité. La ſageſſe à l'égard des ames qui leur ſont commiſes ; la docilité à l'égard de Dieu qui les a choiſis. Ainſi la ſageſſe ſe trouvant en eux réglée par l'humilité ; l'humilité ſe trouvant éclairée de la ſcience & de la ſageſſe, ils peuvent faire ce que Dieu commande, parce qu'ils ſont humbles ; ils peuvent commander aux autres, parce qu'ils ſont ſages. Ce fut-là le caractère de ſaint Auguſtin. A qui Dieu avoit-il communiqué plus abondamment les lumières de ſa vérité ? Qui eſt-ce qui eut cependant jamais plus de retenue & d'humilité ? S'il eſt élevé dans le miniſtère de l'Egliſe, il en prend

tout le soin & le travail, & en laisse les commodités & l'éclat : s'il gouverne, c'est pour servir, & non pour dominer. On voit régner, dans toutes ses actions, cette charité qui ne cherche point ses intérêts, & ce profond abaissement qui le porte à expier par une pénitence de rétractation les fautes de son esprit, comme il avoit réparé par une pénitence de confession les péchés & les égaremens de sa jeunesse, &c.

Rien n'est plus naturel au pécheur que de vouloir cacher son péché : au lieu de couvrir ses fautes devant Dieu par l'humilité, on y ajoute un nouvel orgueil qui s'efforce de les dissimuler ; de-là viennent ces soins qu'on a de cacher ce qu'on est & de paroître ce qu'on n'est pas. Augustin n'eut pas de ces délicatesses de l'amour-propre, & n'usa point de prétextes pour excuser ses fautes, en les attribuant au feu de sa jeunesse & à l'impétuosité de ses passions. Connoissant le fond de son cœur, il crut que la pénitence n'avoit rien qui déshonorât son sacerdoce, & que l'exemple d'une humilité profonde étoit nécessaire pour l'édification de l'Eglise. Non-seulement il s'humilie de ses péchés, mais encore des grâces qu'il a reçu, & s'il reçoit les louanges des hommes, il renvoie à Dieu l'encens qu'on donne à la créature, &c.

Troisième Partie. Saint Augustin enseigna la charité & en fut pénétré.

Il n'arrive que trop souvent que la charité se trouve comme étouffée sous des spéculations froides & sèches ; que la curiosité affoiblit la foi ; & qu'à force de considérer nos mystères pour en parler, on y devient presque insensible. Augustin, au contraire, ne perdit rien de sa simplicité & de sa ferveur, par cette science qui enfle quelquefois le cœur sans le remplir. Il règne dans ses ouvrages autant d'ardeur que de lumière ; sa doctrine est pleine de ces grands principes, que tous les devoirs des Chrétiens se réduisent à l'amour de Dieu ; que toute la loi n'est qu'amour ; & que pour l'accomplir, il ne faut qu'aimer, &c.

La preuve la plus évidente de cet amour, c'est le travail. Aussi quelle erreur s'éleva du temps d'Augustin, dont il ne fût le destructeur ? Quelle vérité fut attaquée dont il ne devînt le défenseur ? Quelle persécution souffrit l'Eglise qu'il ne partageât avec elle ? Aussi dès qu'il eut senti dans son cœur les douceurs de la charité, rien ne lui fut difficile, le joug de la Loi devint léger, son zèle fut infatigable, &c.

C'étoit peu pour lui, s'il ne fût mort dans les fonctions de la charité. Dans ces temps malheureux, où l'Afrique fut le théâtre des plus étranges révolutions, où la cruauté des Barbares n'épargnoit ni l'honneur du Sacerdoce, ni la considération de la Noblesse, ni la foiblesse de l'âge, ni l'infirmité du sexe, on vit Augustin se renfermer dans Hyppone pour y être le secours & la consolation des affligés. Il crut

que le devoir d'un bon Pasteur étoit de vivre & de mourir avec son peuple, & qu'un Evêque, plus qu'un Empereur, devoit mourir debout & dans les fonctions de sa charge : ainsi, après une longue suite de travaux & de vertus, il mourut dans le sein de la pénitence & dans l'exercice de la charité. Demandons à Dieu qu'il nous remplisse de zèle pour la vérité ; qu'il nous fasse connoître le prix de l'humilité qui est la base de tout l'édifice du salut, & la gardienne de toutes les vertus ; & enfin qu'il allume dans nos cœurs le feu de la divine charité pour consumer tout ce qu'il y a d'impur en nous.

ANALYSE du Panégyrique de S. Sulpice.

Lex Dei ejus in corde ipsius : & non supplantabuntur gressus ejus.

La Loi de son Dieu est dans son cœur, & il ne fera point de fausses démarches. (Ps. 36. ℣. 31.)

EXORDE. Lorsque la loi de Dieu est dans le cœur, c'est justice, c'est charité. On aime ce que Dieu commande, & on l'accomplit : on connoît ses fautes & on se corrige : on cherche la vérité & on la suit. Tel fut l'esprit & le caractère de saint Sulpice. Il commença à se sanctifier dès les premières années de sa vie. Un Roi l'attire dans sa cour, & il se fait dans son cœur une solitude intérieure. Il est élevé aux premières dignités de l'Eglise, & il conduit les ames à Dieu par l'esprit de sagesse dont il est rempli, par la parole de vérité qu'il annonce aux hommes, par la sainteté de ses exemples qui donnent du poids & de la force à ses discours. C'est ce que nous allons voir dans les trois Parties de son éloge. 1°. Saint Sulpice fit pénitence dès sa jeunesse. 2°. Il conserva son innocence à la Cour. 3°. Il remplit tous ses devoirs dans l'épiscopat.

Première Partie. Saint Sulpice fit pénitence dès sa jeunesse. L'Ecriture nous enseigne que la présomption, le plaisir, la vanité & la jeunesse ne sont presque qu'une même chose. Les jeunes-gens déshonorent souvent leur raison, dès qu'ils l'ont acquise ; susceptibles de mauvaises impressions, incapables de prendre ou de recevoir de bons conseils, ils se plongent dans les délices, laissent par-tout où ils passent des vestiges de leurs débauches, se persuadent que leurs péchés sont des bienséances de leur âge, & se font gloire de leurs propres déréglemens. Saint Sulpice ne tomba pas dans ces désordres. Ses premières pensées furent celles de son salut ; ses premiers exercices furent le jeûne & la prière ; sa première

étude, la loi de Dieu ; les premières peines qu'il souffrit, furent ses mortifications. La première résolution qu'il prit, fut d'abandonner ses prétentions mondaines, pour se consacrer à Jesus-Christ. Sa vocation ne fut pas une légéreté d'esprit, mais un mouvement de Dieu. Il se destina, par sa volonté, au service des Autels, & il s'y prépara par la pénitence.

Ne pouvant être martyr de la foi, il voulut l'être de la pénitence. Dans un âge où l'on ne pense ordinairement qu'à la vanité, & où l'on n'a pour objet que les douceurs & les commodités de la vie, Sulpice fait que, pour appartenir à Dieu, il faut être conforme à l'image de Jesus-Christ ; que la cupidité devient maîtresse, si l'on ne l'affoiblit pas, & que la pénitence qui est le remède du péché, en est aussi le préservatif. Il crut que l'Ordre ecclésiastique où il entroit, étoit une obligation nouvelle à porter sa croix, & que pour mériter d'être Prêtre de Jesus-Christ, il falloit être sa victime. Pour honorer le sacerdoce auquel il aspiroit, il s'y prépara, & par la pénitence qu'il pratiqua sans relâche, & par l'innocence de son baptême qu'il conserva sans interruption, &c.

Seconde Partie. Saint Sulpice conserva son innocence à la Cour.

Il est difficile de conserver dans le monde, & sur-tout dans les Cours des Rois, l'innocence & la fidélité que l'on doit à Dieu. La nature nous porte à satisfaire nos inclinations & nos désirs ; l'exemple nous y engage ; la vue des objets frappe le cœur & fait mouvoir les passions ; la vanité passe des yeux jusques dans l'esprit & dans les mœurs. Quelle fermeté de vertu ne fallut-il pas à saint Sulpice pour résister à tant de tentations ? S'il ose paroître dans ces lieux où l'on sacrifie tout à une gloire périssable, c'est parce que la providence de Dieu l'y a appelé ; il y est entré sans brigue, il y est demeuré sans ambition, il en est sorti sans regret, &c.

Le Prince qui le demande veut un Prêtre & non un courtisan ; un homme qui soit le dispensateur de ses aumônes, le censeur charitable de sa vie, le père commun de son peuple. Avant de se charger d'un si difficile emploi, notre Saint veut s'éprouver, se consulter ; il se défie de sa capacité, de sa vertu ; il lui faut une inspiration particulière de Dieu, un commandement exprès de son Evêque. La première tentation d'un homme introduit à la Cour est celle des richesses ; Sulpice commence au contraire par le mépris formel qu'il en fait. On y va d'ordinaire pour recueillir des grâces, Sulpice y va pour en faire ; & loin de profiter des libéralités que le Roi lui accorde, il les reçoit & les répand en aumônes, &c.

Qui est-ce qui pouvoit plus espérer que lui d'être élevé ? Sa naissance étoit illustre, son mérite connu, sa fidélité éprouvée, sa capacité inconteſtable. Dans l'extrémité d'une maladie où le Roi sembloit n'avoir presque plus que quelques

soupirs à pousser ; au milieu des larmes & des douleurs de la Reine & du royaume entier, Sulpice prie, jeûne, répond de la guérison, & le ressuscite, pour ainsi dire, dans le jour qu'il a marqué. Se prévalut-il d'un miracle si éclatant? Employa-t-il pour lui le crédit qu'il avoit acquis auprès du Roi? Cette gloire ne fait que relever son humilité : on diroit qu'il a honte de la grâce que Dieu lui a faite. Demeurant à la Cour sans attachement, il en sortit sans regret. Il trouva Dieu par-tout où sa Providence le conduisit, & portant avec lui sa vertu, toute demeure lui fut égale, parce que toute la terre lui fut un exil, &c.

Troisième Partie. Saint Sulpice remplit tous ses devoirs dans l'épiscopat.

Les devoirs sont proportionnés aux honneurs ; & l'épiscopat & le sacerdoce de Jesus-Christ étant le comble de la grandeur & de la gloire de l'Eglise, obligent aussi à plus de soins & de devoirs, & rendent ceux qui en sont revêtus ou plus vigilans ou plus coupables. Un Pasteur fidelle doit édifier par son exemple, instruire par sa doctrine, assister son peuple par sa charité. Quel Evêque a mieux rempli ce ministère que saint Sulpice? Nommé par le Roi au siége de l'Eglise de Bourges qui pleuroit un saint Prelat, & ne pouvoit être consolée que par un successeur qui lui ressemblât, les peuples le proclamèrent, mais Dieu l'avoit élu. Il eut non-seulement les vertus parfaites, mais la perfection de chaque vertu. Humble jusqu'au mépris de lui-même, patient jusqu'à payer par des bienfaits les injures qu'on lui avoit faites ; charitable jusqu'à se retrancher le nécessaire, non de sa dignité, mais presque de la vie même, &c.

Quelle sagesse persuasive? quelle énergique simplicité dans les conciles qu'il assembloit dans sa province, pour réparer les brèches que le relâchement avoit fait à la discipline, communiquer ses lumières à ses suffragans, les remplir de son esprit, les animer de son zèle? Il distribue le pain de la parole à ses diocésains, il sème le grain évangélique, & à peine peut-il recueillir de si abondantes moissons. Il forme des Prêtres, consacre des vierges, entretient des solitaires, donne à chacun des règles de conduite, & Dieu donne par-tout l'efficace à sa parole, &c.

Une des plus nobles & des plus importantes fonctions de l'Ordre épiscopal, est le soin des pauvres : aussi notre Saint regarda ses richesses ecclésiastiques comme l'héritage de Dieu. Tout étoit employé à la subsistance des pauvres. Il pénétroit dans ces lieux obscurs où la pauvreté va se plaindre à Dieu & se cacher aux yeux des hommes, & portoit lui-même ses aumônes à ces malheureux que la faim & le désespoir y tyrannisent. Avons-nous pratiqué la pénitence, dès notre jeunesse, comme saint Sulpice? Avons-nous conservé, je ne dis

pas notre innocence, mais le goût de la vertu & de la piété dans le monde ? Avons-nous rempli les devoirs de notre état avec fidélité ? Sondons notre cœur, & persuadons-nous que si l'exemple des Saints ne sert pas à exciter en nous une sainte émulation, il sera pour nous le sujet d'une confusion éternelle.

ANALYSE du Panégyrique de Saint Benoît.

Dixit autem Dominus ad Abram : Egredere de terra tua, & de cognatione tua, & de domo Patris tui..... Faciamque te in gentem magnam, & benedicam tibi, & magnificabo nomen tuum, eritque benedictus.

Alors le Seigneur dit à Abraham : Sortez de votre terre, de votre parenté, & de la maison de votre Père..... Et je ferai sortir de vous un grand Peuple : je vous bénirai, je rendrai votre nom célèbre, & vous serez béni. (Genèse, ch. 12.)

EXORDE. Dieu conduisit saint Benoît dans les voies de la perfection chrétienne, en le séparant du monde pour mettre en sureté sa vertu naissante ; en l'attirant à la solitude pour l'y fortifier dans les exercices de la pénitence, & le communiquant au monde avec ce caractère d'humilité qui fait qu'on ne craint, qu'on n'aime que Dieu, & cette supériorité de vertu qui sert à gouverner les hommes, & à les ramener à la loi & à la justice de l'Evangile.

1°. Saint Benoît se cacha au monde pour se sanctifier dans sa retraite.

2°. Dieu produisit saint Benoît au monde pour réformer le monde par ses exemples & par sa règle.

Première Partie. Saint Benoit se cacha au monde pour se sanctifier dans sa retraite.

Dans la naissance du christianisme, rien n'étoit si utile au Chrétien que la société & le commerce des Chrétiens, qui étoient dans le monde comme n'y étant pas. Ils n'avoient qu'un cœur & qu'une ame ; exempts de cupidité & d'intérêt, il n'y avoit entre eux ni division, ni jalousie. Un Chrétien déréglé étoit une singularité monstrueuse ; mais depuis que le corps du péché s'est formé, que les Chrétiens n'ont presque plus que le nom & l'apparence de la Religion qu'ils professent, il est dangereux que les gens de bien, entraînés par l'exemple & par la coutume, ne contractent l'habitude de souffrir le mal & de le commettre. Benoît comprit cette

vérité

vérité dès ſes premières années, il reconnoît les dangers du monde & forme le deſſein de le quitter, lorſque ſa naiſſance, la fortune & les honneurs ſembloient l'y attacher.

Rome étoit devenue la proie des nations barbares, l'injuſtice, la cruauté, l'incontinence régnoient dans cette Capitale du monde chrétien ; plus de pudeur, plus de piété, peu d'honneur & de religion. Benoît, déſabuſé du ſiècle, ſuit la voix de Dieu qui l'appelle, quitte tout, ſciences, grandeurs, compagnies, ſe renferme dans une caverne éloignée ſur un rocher inacceſſible, & s'y enſevelit comme dans un ſépulcre. Occupé de l'éternité ſeule, il oublie preſque la région où il eſt ; ne vit plus qu'en Dieu, qu'avec Dieu, que pour Dieu, & attire par ſes auſtérités les regards de la Providence qui veille ſur lui pour ſoulager ſa pauvreté, & lui porter des conſolations, &c.

Quoique la ſolitude mette l'homme à couvert des paſſions & des habitudes ordinaires du ſiècle, il ne doit ni préſumer de ſa vertu, ni ſe repoſer ſur ſon innocence. Le monde eſſaie de ſe venger de ceux qui le mépriſent & qui le fuient. L'eſprit ſéducteur ſe ſert de la repréſentation des penſées, & perd ſouvent par de vaines images de ſes plaiſirs, ceux qu'il n'a pu gagner par les plaiſirs mêmes. Benoît ſe ſauve de ces illuſions qui jettent le trouble & le déſordre dans ſon ame ; prêt de ſuccomber à une tentation, & de perdre dans le déſert l'innocence qu'il avoit conſervée au milieu du monde, il gémit, il pleure, il prie avec ferveur, roulant ſon corps dans les ronces & les épines, il ſe déchire ſans pitié, guériſſant la plaie de ſon cœur par les bleſſures de ſon corps, & relève ſa chaſteté ſur les débris de ſa chair rebelle. Ainſi Dieu le met dans un état où il eſt, pour ainſi dire, inacceſſible aux atteintes des tentations ; & comme il le confirme dans la pureté par ſa grâce, il le confirme dans l'eſprit de retraite par la connoiſſance qu'il lui donne du monde qu'il a quitté, &c.

Seconde Partie. Dieu produiſit Benoît au monde pour réformer le monde par ſes exemples & par ſa règle.

Le véritable point de la grandeur de ſaint Benoît eſt dans l'établiſſement de ſon inſtitut & dans le renouvelement de la diſcipline monaſtique. L'eſprit des Antoine & des Hilarion étoit éteint dans l'Égypte & la Thébaïde. L'oiſiveté avoit introduit dans les ſolitudes le relâchement, les diviſions. La retraite devint ennuyeuſe, & on vit la pénitence s'affoiblir, les obſervances ſe négliger, le déſert changer de face. Dieu ſuſcita ſaint Benoît pour réformer & réparer les déſordres par ſes exemples & par ſa règle. On le tire de ſa caverne, & malgré ſa réſiſtance, il ſe trouve chargé de la conduite de Religieux ſans régularité & ſans diſcipline, à qui l'inflexible ſévérité de leur père devient inſupportable, & qui voulant

ſecouer le joug de l'obéiſſance, conſpirent même contre ſa vie de celui dont ils n'oſent imiter l'exactitude, & ſuivre les conſeils, &c.

Benoît jette d'autres fondemens de l'inſtitut qu'il prépare ; il ſe choiſit lui-même des ſujets propres à ſéconder ſes intentions ; il les nourrit de ſa piété & de ſa doctrine. Ce Patriarche élève ſes enfans dans l'amour de la vérité & de la juſtice ; il les accoutume à la retraite, à l'obéiſſance, à l'humilité ; il mortifie leurs déſirs naiſſans pour les mettre dans les voies de la pénitence, & leur communique avec une bonté paternelle ſes lumières & ſes exemples, pour les rendre capables d'enſeigner en ſon nom les vérités qu'ils avoient appriſes de lui, & les règles qu'il leur avoit fait pratiquer. Avec quelle prudence forme-t-il ce tempérament de douceur & de fermeté, qui eſt le caractère des ſupérieurs qui gouvernent ? Avec quelle efficace perſuade-t-il aux inférieurs la mortification & le ſilence ? Avec quelle ſévérité preſcrit-il à tous la retraite & l'éloignement du ſiècle, les jeûnes & les abſtinences, le déſintéreſſement & la pauvreté, la régularité & l'obſervance ? &c.

En laiſſant des préceptes à ſes frères, il leur a auſſi laiſſé des exemples d'une ſolitude exacte. Le Mont-Caſſin fut ſa demeure & ſon tombeau. Il leur a ſervi de modèle par ſa patience & ſa douceur, en oubliant l'injuſtice d'un Prêtre barbare qui s'efforce de corrompre ſes Religieux, en s'humiliant devant lui, & s'affligeant d'un châtiment imprévu dont Dieu punit le crime de ce vil corrupteur. Sa charité envers les pauvres étoit ſi grande & ſi généreuſe, qu'elle le portoit à ſe réduire lui-même à ſouffrir pour eux la faim & la ſoif, & à ſecourir les miſérables, non de ſon abondance & de ſon ſuperflu, mais, ſi l'on peut ainſi parler, de ſon indigence, &c.

ANALYSE du Panégyrique de Saint Louis.

Sicut diviſiones aquarum, ita cor Regis in manu Domini : quocumque voluerit inclinabit illud.

Le cœur des Rois eſt dans les mains du Seigneur comme une eau courante, il le fait tourner du côté qu'il veut. (Prov. chap. 21.)

EXORDE. La ſanctification des hommes, de quelque état qu'ils puiſſent être, eſt un effet de la puiſſance de Dieu ; mais pour s'aſſurer du cœur des Rois & des Grands du monde, & former en eux une ſainteté ſincère & conſtante, c'eſt l'ouvrage de ſa main droite. Trois défauts s'op-

posent ordinairement à leur sanctification ; un amour propre qui les attache à leur gloire, à leurs plaisirs, & leur rend tout indifférent : une imagination d'indépendance qui leur persuade que tout leur est permis : un esprit du monde qui les jette dans l'irréligion, ou au moins dans la tiédeur. Dieu a sauvé saint Louis de cette corruption, en lui donnant 1°. un cœur tendre pour son peuple ; 2°. un cœur modéré pour lui-même ; 3°. un cœur soumis & fervent pour Dieu.

Première Partie. Dieu a donné à saint Louis un cœur tendre pour son peuple.

La Royauté n'est pas seulement une dignité qui élève un homme au-dessus des autres ; c'est aussi un ministère de Religion envers Dieu, de justice envers les peuples, de charité envers les misérables. Les premières vérités qu'apprit saint Louis, dès qu'il commença à porter la couronne, furent ce qu'il devoit à Dieu comme homme ; ce qu'il devoit à son peuple comme Roi : ses premières pensées furent de rendre son royaume heureux, & de se rendre saint : ses premières actions furent des actions de clémence & de justice. Dans la fatale division qui s'éleva au commencement de son règne, où ce royaume si florissant étoit prêt de devenir la proie des ennemis étrangers & domestiques, assisté du secours du Ciel, & touché de la justice de sa cause, il fit voir que la véritable piété n'est pas contraire à la véritable valeur. La fin de la rebellion fut le repentir & non la ruine des rebelles : il rendit son amitié à ces têtes orgueilleuses après les avoir humiliées ; & l'on eût dit que Dieu ne lui avoit mis les armes en main que pour lui donner la gloire de vaincre & le plaisir de pardonner, &c.

Une des plus nobles fonctions des Souverains, c'est de rendre la justice aux peuples : saint Louis en fit une des principales occupations de son règne. Il écoutoit, il examinoit lui-même avec équité les différents de son peuple. Il n'y avoit point de barrière entre le Roi & les sujets, que le dernier d'entre eux ne pût franchir ; on n'avoit besoin d'autre recommandation, ni d'autre crédit que celui de la justice. Sans brigue, sans faveur, sans acception de qualité ni de fortune, il rendoit sans délai ses jugemens & ses oracles avec autorité, avec équité, avec tendresse ; Roi, juge & père tout ensemble, &c.

Le fond de son cœur pieux & compatissant ne parut jamais mieux que dans une triste conjoncture de son règne. Dieu, pour punir les péchés de son peuple, ou pour exercer la charité du saint Roi, permit que la peste & la famine tout ensemble désolassent ce vaste royaume. Alors ce bon Prince déploya toute sa charité ; il se regarda comme un père de famille, chargé de la vie & du salut de ses enfans : il envoya aux uns les secours nécessaires pour vivre, aux

autres les consolations pour bien mourir ; il s'offrit à Dieu pour victime à la place de son peuple, & donna aux hommes, dans les processions publiques, le spectacle si rare & si grand d'un Roi innocent & pénitent tout ensemble, &c.

Seconde Partie. Dieu a donné à saint Louis un cœur modéré pour lui-même.

Dieu avoit choisi saint Louis pour en faire un Roi selon son cœur ; il lui ôta cet esprit qui porte ordinairement les Princes à dominer avec orgueil & à s'agrandir sans règle & sans mesure : aussi notre Saint abaissa la grandeur royale sous l'humilité chrétienne, changea la mollesse de la Cour en une vie austère & pénitente, & soumit au pouvoir de la charité & de la justice, le pouvoir souverain de tout faire. Son humilité ne fut pas un effet de son tempérament, mais de la grâce de Jesus-Christ ; & s'il eut la simplicité d'un chrétien, il eut, quand il le falloit, toute la majesté d'un Roi. Elle ne parut jamais mieux que dans le noble dessein qu'il conçut d'aller combattre les Infidelles, & de porter la croix & les mystères de Jesus-Christ dans les lieux de leur origine. A la tête de toute la noblesse chrétienne, il part, il traverse les mers ; arrivé sur les côtes d'Egypte, il saute de son vaisseau, il aborde au travers d'une grêle de traits. Les Croix se plantent sur le rivage, & dans un jour il se rend maître d'une place & s'ouvre le chemin à toutes les autres. Quel fut l'appareil de sa victoire ? Il veut que la Religion recueille les fruits d'une guerre qu'il n'a entreprise que pour elle ; il se confond, il s'humilie, & la seule part qu'il se réserve dans son triomphe est le sacrifice de sa grandeur & de sa gloire.

Il n'a pas moins surmonté la volupté que l'orgueil : on l'a vu au milieu de sa cour vivre avec l'austérité & la mortification d'un anachorète, en faire un séjour de rigueur & de pénitence pour lui-même. Châtiant son corps pour le réduire en servitude, couvert d'un cilice presque continuel, il ne crut pas qu'il pût se dispenser des jeûnes & des autres observances de la Loi, dont les Grands du monde s'excusent ou par relâchement ou par délicatesse. Il y a dans le cœur des Rois, même les plus pieux, un certain amour secret pour leur grandeur, qui les porte à la soutenir & à l'étendre, sinon avec injustice, du moins avec inquiétude. Saint Louis ne se laissa pas emporter à cette tentation délicate : il sacrifia toujours ses intérêts à sa charité ; comme il étoit l'amour & les délices de son peuple, il se rendit l'admiration des étrangers par sa modération, en refusant un trône où il n'avoit pas un droit légitime, quelque sacrée que fût la main qui le lui offroit, persuadé qu'il n'appartient qu'à Dieu, & non à aucune puissance, même spirituelle, de disposer des sceptres & des couronnes, &c.

Troisième Partie. Dieu a donné à saint Louis un cœur soumis & fervent.

La dévotion des Princes est d'employer leur puissance à la gloire de la Religion, & parmi les actions de la piété, de ne s'attacher qu'à celles qui se concilient avec leurs autres devoirs; arrêter l'iniquité, vaincre les ennemis de Dieu, consacrer à la charité de grandes richesses, se roidir par vertu contre les grandes adversités : voilà le zèle & les vertus de saint Louis. Il ruina la secte des hérétiques Albigeois, & conduisit au pied des Autels leur chef orgueilleux, réduit à faire abjuration de son héréfie, à subir toute la rigueur de la pénitence publique à la face de l'Eglise & de ses Ministres. L'impiété, le libertinage & le blasphème furent réprimés par la sévérité de ses Edits. Il porta son zèle plus loin que ses prédécesseurs : il condamna à un éternel silence toutes les langues sacriléges, & ce Prince, qui fut toujours si facile à signer des grâces, & si prompt à modérer ses ressentimens, ne consulta que sa justice, & se rendit inexorable aux larmes & au repentir d'un blasphémateur, &c.

Tout ce qui peut rendre la Religion plus pure, plus majestueuse, plus vénérable, fut l'objet de ses soins, de sa libéralité, de son zèle. Les spectacles, les comédies, ces arts inventés pour perdre les hommes & les entretenir dans l'oisiveté, furent bannis de ses états : l'emploi de ses richesses fut digne de sa piété. Jamais il ne se montra plus libéral que quand il s'occupa du soin de fonder des Eglises & des Monastères, d'établir des hôpitaux, de bâtir des retraites pour les veuves & les orphelins, de pourvoir à tous les besoins, de soulager toutes les misères. Mais le véritable éclat & le plus haut point de sa gloire, viennent de la fermeté de son ame & de son courage dans l'épreuve de la mauvaise fortune; sa constance & sa soumission aux ordres de Dieu, dans l'affliction de sa défaite, de sa prison, de ses maladies. La prospérité ne l'avoit point enflé; l'adversité ne l'abattit point. Il adore la Providence par laquelle il a combattu, & par laquelle il souffre; il s'estime heureux d'être humilié sous la main puissante du Seigneur : il aime sa captivité, puisque c'est Dieu qui le veut dans cet état, &c. N'étant pas Roi comme saint Louis, nous ne pouvons comme lui faire régner la vertu dans nos états, mais nous pouvons la faire régner dans nos familles, & sur-tout dans notre cœur, en triomphant de nos passions, en réglant nos désirs suivant la loi de Dieu, & en faisant servir à sa gloire nos talens & nos facultés.

ANALYSE du Panégyrique de Saint Bernard.

Dedit illi scientiam Sanctorum : honestavit illum in laboribus, & complevit labores illius.

Il lui a donné la science des Saints, il l'a rendu glorieux dans ſes travaux, & il l'a comblé de Bénédiction. (Sag. chap. 10.)

EXORDE. Lorſque Dieu, dans des temps de trouble & d'erreur, veut ſuſciter au milieu de ſon Egliſe des hommes capables de ſoutenir la vérité & de rétablir la diſcipline, il les remplit de ſes lumières, afin qu'ils ſoient eux-mêmes perſuadés de ce qu'ils doivent enſeigner ; il les honore devant les hommes, afin de leur donner plus d'autorité ; ... il les récompenſe par les ſuccès & les bénédictions qu'il répand ſur leurs paroles & ſur leurs œuvres. Telle a été la conduite de Dieu à l'égard de S. Bernard ; au milieu de la barbarie & de l'ignorance il l'a choiſi pour lui donner la ſcience des Saints, il l'a élevé au-deſſus des puiſſances du monde, en lui confiant une autorité comme univerſelle ſur tous les états qui étoient hors des règles ; il l'a récompenſé en béniſſant ſes travaux. Ainſi vous verrez dans ce diſcours, 1°. Saint Bernard rempli de la ſcience de Dieu ; 2°. Saint Bernard revêtu de la gloire & de la puiſſance de Dieu ; 3°. Saint Bernard accompagné de la grâce de Dieu dans toutes ſes entrepriſes.

Première Partie. Saint Bernard rempli de la ſcience de Dieu.

La ſcience de Saint Bernard fut cette ſcience qui prend ſon origine dans celle de Dieu, qui ſe forme plus dans le cœur que dans l'eſprit, ... que l'Ecriture appelle, *la ſcience de l'ame ; la ſcience du ſalut ; la ſcience des Saints.* Ce fut un don de lumière & d'intelligence dont il fut prévenu dès ſon enfance, qui lui fit connoître qu'il n'y a pas de plus ſûr moyen pour vaincre le monde que de le fuir ; il médita de bonne heure ſa retraite ..... La maiſon de Cîteaux vivoit, depuis peu d'années, dans une étroite & ſévère diſcipline ; un jeûne ſans relâche, un ſilence éternel, un travail laſſant, une contemplation continuelle, étoient les principales règles de ce pieux Inſtitut. Ce fut-là que Bernard réſolut de porter le joug du Seigneur dès ſa jeuneſſe, & de mourir à l'affection & au ſouvenir de tous les hommes .... &c.

La trop grande liberté qu'on donne ordinairement aux ſens,

nous empêche d'avancer dans la connoiſſance de Dieu & de ſes vérités. Par eux l'eſprit ſe répand au-dehors, & ſe livre à des objets de vanité qui l'arrêtent & le diſſipent .... Le recueillement de S. Bernard le mit à l'abri de ces dangers. Son ame attentive & recueillie en elle-même, ne s'occupoit qu'à la piété ; la nature entière lui étoit devenue comme inviſible, & c'étoit dans cette application entière de ſon eſprit qu'il amaſſoit ces tréſors de ſcience & de ſageſſe qu'il a communiqués depuis avec tant d'édification & d'efficace....

La ſcience acquiſe par l'étude, produit une vaine admiration & non une perſuaſion efficace, montre beaucoup de doctrine & ne fait point de converſion : mais la ſcience que Dieu inſpire, paſſe dans l'eſprit de ceux qui l'écoutent, les touche, les convertit & les conduit à la vérité malgré toute leur réſiſtance. Telle fut celle de S. Bernard. S'il exhorte ſes Religieux, il les pénètre, les tranſporte, les enflamme; s'il s'attache à la converſion des gens du monde, il les attire à la perfection chrétienne. Ses inſtructions, puiſées dans les pures ſources de l'Ecriture, étoient ſoutenues par la ſainteté de ſes mœurs, pratiquant dans les ténèbres du cloître, ce qu'il enſeignoit dans la lumière & les Chaires de l'Egliſe. On le vit dans les Conciles de Sens & de Rheims, par l'ardeur de ſon zèle, la véhémence de ſon éloquence, la force de ſa doctrine, arrêter la licence & la témérité de ces eſprits vains & ſubtils, qui vouloient accommoder la raiſon humaine avec l'Evangile, les Myſtères de Jeſus-Chriſt avec les règles des Philoſophes ; on le vit détruire & confondre toutes les héréſies de ſon ſiècle ..... &c.

Seconde Partie. Saint Bernard revêtu de la gloire & de la puiſſance de Dieu.

Jamais ſolitaire ne fut plus employé que lui dans les affaires publiques; jamais Religieux ne fut ſi honoré par les Puiſſances mêmes du monde ; jamais particulier ne fut ſi autoriſé ſur toutes les conditions du Chriſtianiſme. Quel ſoin ne prit-il pas pour étouffer ce ſchiſme ſanglant & univerſel qui déſoloit le royaume de Dieu en le diviſant. Deux Pontifes, l'un légitime, l'autre uſurpateur, ſe diſputent le même Trône ; les Princes diviſés prennent parti ſelon leurs paſſions, leurs intérêts, leur politique. La foi devient chancelante, la charité ſe refroidit ; le Concile d'Eſtampes s'aſſemble ; & Bernard chargé de la déciſion d'une affaire ſi importante, devient lui ſeul tout le Conclave, eſt lui ſeul tout le Concile, repréſente en quelque ſorte lui ſeul toute l'Egliſe, & fait reconnoître le véritable Paſteur, en rejetant le mercénaire. Alors on le vit aller d'Egliſe en Egliſe, de Nation en Nation, pour ramener les eſprits, concilier les intérêts, & rendre le légitime ſucceſſeur de Saint Pierre paiſible poſſeſſeur de ſon Siége .... &c.

Loin de se produire lui-même, & de faire valoir son esprit & ses lumières à la faveur d'un service si éclatant, S. Bernard se renferme dans sa Cellule, ne voulant être connu que de Dieu seul. Cependant les Rois s'approchent avec respect de cette pauvre & triste demeure, & le Pape même entré pour la visiter, semble vouloir mettre aux pieds de l'humble Solitaire la Tiare qu'il tenoit de lui ; il le traite non pas de fils, mais de bienfaiteur & de père, & rend au mérite de notre Saint, le même honneur que les autres rendoient à sa dignité. Elu pour remplir les siéges les plus honorables de la France & de l'Italie, Bernard les refusa constamment, & Dieu lui donna l'autorité que donnent ordinairement les Charges & les Dignités, quoiqu'il n'en fût pas revêtu.

Son autorité s'est étendue jusques sur les Rois & les Empereurs, quand la charité l'obligea de traiter avec eux les affaires les plus importantes de la chrétienté. S'il faut concilier deux Puissances divisées par des intérêts d'Etat, des jalousies de grandeur, il parle, il inspire des pensées de paix ; s'il faut entreprendre une guerre sainte, pour délivrer la Patrie de Jesus-Christ de la servitude des infidelles, il engage les Princes Chrétiens à cette entreprise sacrée.... Pour faire fleurir la justice, la piété, la Religion dans les Royaumes, il enseigne aux peuples l'obéissance, aux Rois la douceur & la tendresse : il prescrit même des lois au Pontife assis sur le Trône de Saint Pierre, & lui donnant tous les titres de grandeur qui sont dus au Chef de l'Eglise, il reconnoit dans Eugene des foiblesses inévitables à la nature. Il distingue en lui la plénitude de puissance, de la plénitude de justice, & lui remontre qu'il doit se régler non par sa volonté, mais par sa raison, & les lois inviolables de la discipline .... &c.

Nota. *Le Panégyrique de Saint Bernard annonce trois divisions, mais les deux dernières sont renfermées dans la seconde partie.*

ANALYSE du Panégyrique de S. François de Paule.

Qui humiliatus fuerit, erit in gloriâ.

Celui qui aura été humilié, ſe verra dans la gloire. (Job. chap. 22.)

EXORDE. Rien de ſi connu, ni de ſi inconnu que Dieu, diſoit un ancien Père de l'Egliſe .... renfermé dans ſon eſſence, il ſe manifeſte par ſes œuvres .... il en eſt de même de ſes Saints, qui ſont les ouvrages de ſa miſéricorde & de ſa puiſſance ... Il les cache dans la ſolitude, & il les fait connoître au monde ſuivant les deſſeins de ſa ſageſſe & de ſa Providence .... Telle a été la conduite de Dieu à l'égard du Saint dont j'entreprends l'éloge. S. François de Paule, caché dans ſon déſert, devient un des plus nobles inſtrumens dont Dieu ſe ſoit ſervi dans l'Egliſe pour faire éclater ſa puiſſance. Il s'étoit mis au-deſſous du reſte des hommes, & devint le maître des Rois & des Puiſſances de la Terre. Il conſerva, juſqu'à une extrême vieilleſſe, l'innocence & la ſimplicité des enfans, & apprit la ſageſſe aux prudens & aux politiques de ſon ſiècle. Nous conſidérerons dans les deux parties de ce Diſcours : 1°. Saint François de Paule grand dans ſon humilité ; 2°. grand dans ſon élévation.

Premiere Partie. Saint François de Paule grand dans ſon humilité.

Le fondement de l'humilité eſt la connoiſſance de ſoi-même ; & la meſure de la connoiſſance de ſoi-même, c'eſt la connoiſſance de Dieu. On avance d'autant plus dans la juſtice & la charité, qu'on ſe perfectionne dans l'humilité Chrétienne. C'eſt ſur ce fondement qu'eſt établie la ſainteté de François de Paule. Son eſprit, ſon cœur, ſes actions, ſon nom, ſon ordre, tout reſpire l'humilité .... A peine les enfans ſont-ils nés que les père & mère les accoutument à la molleſſe. La mère de François de Paule, au contraire, le deſtina dès ſa naiſſance à la piété, l'envoya pratiquer la vertu parmi de Saints & humbles Religieux, afin que l'humilité lui devint comme naturelle. Jamais diſciple ne fut plus docile ni plus attentif, cherchant par-tout des modèles d'humilité, & non de grandeur & de gloire. Dans ce deſſein il viſita Aſſiſe & le Mont-Caſſin, & marchant avec reſpect ſur les veſtiges des Fondateurs de deux Ordres célèbres dans l'Egliſe, il ſe confirma dans le deſſein de mener une vie cachée en Dieu avec Jeſus-Chriſt, perſuadé qu'il n'y a rien de plus funeſte à la

piété que le commerce & la contagion du monde..... &c.

François de Paule se retira dans la Calabre, & ne travailla plus qu'à pratiquer l'humilité, & qu'à établir un ordre & une discipline d'humilité..... La vanité cherche les titres les plus éclatans pour se distinguer dans les familles : l'humilité lui fit imaginer le moindre de tous pour faire la différence de la sienne. Il a voulu que ses enfans passassent toute leur vie dans une abstinence perpétuelle, compagne inséparable de l'humilité évangélique, & leur a proposé la charité comme l'ame de ce pieux Institut. Avec quelle joie servoit-il dans les plus bas ministères de la Religion, ceux dont il étoit le Père & le Maître ? Avec quelle constance, avec quels humbles sentimens de lui-même refusa-t-il, malgré les marques d'une vocation indubitable, d'entrer dans le Sacerdoce de Jesus-Christ; lui qui réunissoit, dans un si haut degré, la pénitence, la science, la pureté de cœur & les autres qualités nécessaires à ceux qui s'engagent au ministère des Autels ? .... &c.

La vertu de notre Saint devint encore plus admirable, lorsque la providence de Dieu le tira de l'obscurité de sa vie cachée, pour le faire paroître dans les Cours des Princes. On résiste aisément à l'orgueil, quand il n'est pas soutenu par une grande réputation ou par un grand mérite ; mais lorsqu'on est honoré, qu'on s'attire la louange & l'admiration par des vertus extraordinaires, il est dangereux qu'on ne mêle quelque grain de son propre encens à celui des autres : S. François de Paule évita ce péril, en se jugeant par sa conscience, & n'oubliant pas ce qu'il étoit devant Dieu, quelque glorieux qu'il fût devant les hommes. Sa vie fut pleine de merveilles; il marche sur les eaux, il passe avec confiance sur son manteau le détroit qui sépare l'Italie de la Sicile, il arrache plusieurs fois des mains de la mort la proie qu'elle avoit déjà presqu'enlevée ; mais son plus grand miracle est de n'avoir pas été ébloui de la gloire, que ses miracles mêmes lui avoient acquise.

Seconde Partie. Saint François de Paule fut grand dans son élévation.

Dieu le tira du néant de son humilité pour le revêtir de sa force & de sa sagesse, & en faire un de ces hommes qu'il se plaît à donner en spectacle à son Eglise, par les grandes vertus que sa grâce produit en eux, & par les œuvres merveilleuses que sa puissance fait par leur ministère. On eût dit que Dieu l'avoit établi le Seigneur & le Maître de la Nature. Lorsqu'il s'agit d'instruire ou de secourir le prochain, les élémens lui obéissent, les astres s'arrêtent, la mer brise ses flots ; les montagnes s'ébranlent par la foi de ce Thaumaturge. Il exerça le même empire sur les hommes mêmes, devenu pour eux un objet de vénération & de tendresse .... Là il ranime un enfant mourant ; ici, il remet la vigueur dans des corps

uſés ; là, il guérit des plaies que l'art épuiſé avoit jugé incurables ; ici, il fait refermer des ſépulcres ouverts, & redonne la vie à ceux qu'on y porte. Il ne s'arrête pas à la ſanté des corps, il travaille au ſalut de l'ame .... Par-tout où ſa charité le porte, il inſpire la pénitence, & détruit par ſes inſtructions ſalutaires, l'avarice, l'ambition, la colère..... &c.

De ſon temps l'impie Mahomet ſe propoſa la conquête de l'Italie, & crut que pour détruire la Religion de Jeſus-Chriſt, il falloit l'aller étouffer dans ſa ſource. Déjà la terreur & l'étonnement étoient répandus dans tout le monde chrétien ; on croyoit déjà voir les Temples changés en Moſquées, le Croiſſant arboré à la place de la Croix, & la Capitale du Chriſtianiſme devenir le ſiége de la grandeur & de la puiſſance des infidelles ; mais la prière d'un homme de bien, ſelon l'Ecriture, eſt puiſſante ſur les miſéricordes de Dieu .... Notre Saint conſacre huit jours à la prière, renfermé dans ſa Cellule, & en ſort pour annoncer à Iſraël la mort de Pharaon & la délivrance de ſon peuple ; .... il ranime le courage des ſoldats, donne au Général des gages aſſurés de la défaite des ennemis, obtient la plus importante victoire qu'on eût remportée ſur les Infidelles, & eut la gloire d'être le Libérateur & l'Ange viſible de l'Italie....

S'il eut le bonheur de protéger les Etats Chrétiens, il eut le courage d'annoncer la vérité aux Rois. Avec quel zèle & quelle généroſité oſa-t-il remontrer au Roi de Naples les miſères de ſon peuple, en lui diſant qu'il n'étoit pas le maître de ſes tréſors, pour en diſpoſer à ſon gré, mais qu'il n'en étoit que le diſpenſateur pour les employer au ſalut public, & qu'il étoit établi, pour rendre ſes peuples heureux, & non pour en faire des miſérables ? Il apprend à un Prince d'Italie à bien vivre ; en France il apprend à un Roi à bien mourir. Louis XI, ce Prince implacable, dans ſes colères, traînoit les miſérables reſtes d'une vie paſſée à troubler les autres, & à s'inquiéter lui-même. Après avoir invoqué les Saints du Ciel, il eut recours à ceux de la terre : il fait venir François du fonds de la Calabre pour faire un miracle en ſa faveur, & lui prolonger la vie ; mais ni le déſir d'avancer ſon Ordre naiſſant, ni le plaiſir de ſe voir recherché par le plus grand Roi de la terre, ni la gloire, ni la réputation, rien n'éblouit l'humble Solitaire, rien ne l'ébranle. François annonce au Prince ſa mort, & non ſa guériſon ; lui remontre non-ſeulement qu'il eſt mortel, mais encore mourant, l'exhorte, le preſſe, lui fait entendre la vérité qu'il n'avoit guères entendue, & s'eſtime plus heureux de l'avoir mis en état de recevoir les miſéricordes de Dieu, que s'il lui avoit conſervé plus long-temps ſon autorité ſur la terre.

ANALYSE du Panégyrique de Saint Thomas Apôtre.

Thomas unus ex duodecim non erat cum eis, quando venit Jesus.

Thomas, un des douze Apôtres, n'étoit pas avec eux, quand Jesus leur apparut. (Saint Jean, chap. 20. ℣. 24.)

EXORDE. Deux choses sont remarquables dans Saint Thomas; sa vocation; il est choisi par Jesus-Christ pour être un de ses Apôtres, *Thomas unus ex duodecim;* son incrédulité; ses Collègues dans l'Apostolat lui rapportent inutilement toutes les preuves qu'ils ont recueillies de la résurrection de leur divin Maître, il répond qu'il ne croira point, à moins qu'il n'en soit convaincu par lui-même, *non credam.* Le peu de foi de cet Apôtre, & son opiniâtreté à nier la résurrection de son Maître, n'ont été permises que pour nous faire admirer la miséricorde de Jesus-Christ à son égard. Il semble qu'il n'ait gardé les cicatrices de ses plaies, que pour ranimer la foi mourante de cet Apôtre: il se rabaisse aux désirs injurieux de cet incrédule; il lui donne, & à toute l'Eglise en sa personne, des preuves sensibles de sa résurrection. Considérons donc, 1°. la conduite de S. Thomas dans son incrédulité, conduite pleine de foiblesse; 2°. la conduite de Jesus-Christ dans la conversion de S. Thomas, conduite pleine de miséricorde.

Première Partie. Conduite de S. Thomas dans son incrédulité, conduite pleine de foiblesse.

Trois choses établissent la divinité de Jesus-Christ; sa puissance, sa sainteté, sa résurrection. Sa puissance est prouvée par ses miracles; sa sainteté par ses vertus; sa résurrection par sa majesté & sa gloire. La résurrection de Jesus-Christ est liée avec sa grandeur, sa justice & sa providence, enforte qu'il semble avoir réduit tout l'Evangile à ce seul point, & fondé toute la mission des Apôtres sur cette seule vérité. Combien est donc grand le péché de S. Thomas, & combien son incrédulité est injurieuse à Jesus-Christ! En doutant de sa résurrection, il détruit cette simplicité de la foi, qui ne demande qu'à se soumettre à l'autorité, qui est fondée sur le respect qu'on doit avoir pour Dieu, & sur la déférence qu'on ne peut refuser sans crime à sa divine parole; & solidement établie, non sur la pénétration de l'esprit humain, mais sur l'autorité de Dieu, qui ne peut ni tromper, ni être

trompé. L'Apôtre incrédule veut que Jesus-Christ paroisse, qu'il montre encore les marques de ses souffrances; il se défie de ses yeux mêmes; il veut employer le sentiment le plus grossier & le plus immédiat, toucher Jesus-Christ de sa propre main, chercher les places des clous, & sonder jusqu'à l'ouverture de son côté .... &c.

Non-seulement S. Thomas renonce à la simplicité de la foi, il perd encore la béatitude de la foi ..... L'esprit de la foi qui fait les bienheureux de la terre, est de rendre à Dieu un hommage raisonnable dans le culte qu'il nous a prescrit, & pour lequel il s'est fait connoître ..... Il avoit autant de voies pour se découvrir à l'esprit, que l'esprit a de fonctions & de manières pour acquérir des connoissances; mais il a choisi la foi comme la plus noble, parce qu'elle a l'autorité de la révélation, les raisons & les fondemens de l'opinion; la certitude de la science, & la gloire de déférer à la parole .... C'est par cette raison qu'il reproche à Thomas son incrédulité: vous avez vu, vous avez touché pour croire; vous devez à vos yeux & à vos mains, ce que vous avez pu devoir à ma seule parole; jouissez de ma paix & de la grâce que je vous ai faite, mais laissez les récompenses à ceux qui n'ont pas vu ce qu'ils ont cru, & qui déférant à la force de ma parole, font profession publique d'une vérité qui n'est pas inconnue; mais néanmoins qui reste toujours incompréhensible.....

Seconde Partie. Conduite de Jesus-Christ dans la conversion de S. Thomas, conduite pleine de miséricorde.

Jesus-Christ a abandonné ses Apôtres à leur peu de foi; il a laissé long-temps leur vocation imparfaite; il a souffert des défauts dans ces hommes qu'il honoroit de son amitié, parce qu'il a voulu que ceux qu'il a choisis par une grâce particulière fussent humbles de cœur; que par leurs exemples, il vouloit encourager les pécheurs à entrer dans les voies de la pénitence, & qu'il a permis quelquefois que ceux qui devoient être Pasteurs de son Eglise soient tombés dans le péché, afin qu'ils apprissent à communiquer aux autres la grâce dont ils ont eu besoin eux-mêmes; ..... mais l'établissement de la foi de sa résurrection, étoit un autre avantage qu'il vouloit tirer de l'incrédulité de S. Thomas, puisque, selon S. Gregoire, elle a été plus avantageuse à l'Eglise, que la foi des autres Apôtres .....

La charité du Sauveur à l'égard de ce Disciple égaré, n'est pas moins admirable: il ne l'abandonne pas dans sa foiblesse; il le cherche avec soin; se présente à lui pour le convaincre de ses propres yeux; le corrige avec douceur; lui ordonne de porter la main dans son côté & dans son cœur; lui ouvre les entrailles de sa miséricorde, & par une exhortation courte en présence des Apôtres, témoins de sa faute, réveille dans le cœur de Thomas la foi & la charité presqu'éteinte.....

La grâce ouvre les yeux de cet incrédule : il reconnoît ſon orgueil, ſon obſtination, & touché des ſentimens d'une profonde reconnoiſſance, il rappelle dans ſa mémoire toutes les actions, toutes les paroles de Jeſus-Chriſt, & tous les bienfaits qu'il en a reçus .... Le feu de l'amour divin purifie dans ſon cœur ſon ingratitude & ſa lâcheté. Il confeſſe le premier que Jeſus-Chriſt eſt ſon Seigneur & ſon Dieu ; ſon courage & ſon amour généreux le font aller juſqu'aux extrémités du monde pour inſtruire les Nations & prêcher ce qu'il a nié. Il renverſe des Idoles, gagne des Idolâtres, opère des miracles, établit des Egliſes, & conduit à Dieu une infinité d'ames par ſon miniſtère évangélique, &c.

ANALYSE du Panégyrique de Saint Ignace de Loyola.

Fuit magnus ſecundùm nomen ſuum, maximus in ſalutem electorum Dei, expugnare inſurgentes hoſtes.

Il fut grand ſelon le nom qu'il portoit, très-grand pour le ſalut des Elus de Dieu, capable de vaincre les ennemis qui s'élevoient contre lui. (Eccl. chap. 46.)

EXORDE. Ces louanges que Dieu donna à Joſué, qui, malgré les efforts de tant de Puiſſances ennemies, conduiſit Iſraël juſqu'à la poſſeſſion de ſon héritage, s'appliquent naturellement à Saint Ignace, qui brûla du déſir d'étendre le Royaume de Jeſus-Chriſt ; qui, triomphant du monde & de l'Enfer, conduiſit les Elus dans la jouiſſance de leur ſalut éternel. Pour nous inſtruire & nous édifier, conſidérons 1°. ferveur de S. Ignace dans ſa pénitence ; 2°. ſon zèle pour le ſalut du prochain ; 3°. ſon courage pour réſiſter aux ennemis de l'Egliſe.

Première Partie. Ferveur de S. Ignace dans ſa pénitence.

La Providence de Dieu appelant Ignace du ſervice des Rois de la terre, au ſervice de Jeſus-Chriſt, fit voir dès qu'il entra dans les voies de Dieu, en renonçant au monde, de quelle conſéquence devoit être ſa converſion. Il ſe dévoua aux exercices de la pénitence avec prudence, & la ſoutint avec courage. La légéreté ni le caprice n'eurent point de part à ce changement, mais il s'éprouva, s'aida de tous les ſecours de la raiſon & du bon ſens pour diſſiper les préjugés que le monde inſpire. Eclairé des lumières du Ciel, fortifié

d'une vertu toute divine, il travailla sérieusement à réformer son cœur, & à dompter ses passions. Les jeûnes, les mortifications, les austérités succédèrent en lui à l'orgueil, à l'ambition, à l'indépendance & à l'amour propre..... Sa pénitence ne fut pas sans consolation. La charité qui supporte tout, adoucissoit toutes ses peines.... Le motif de sa pénitence étoit de s'exciter à la douleur pour les péchés qu'il avoit commis, & à la reconnoissance pour les grâces qu'il avoit reçues.... &c.

Sa vie ne roula que sur le principe de la charité & de la plus grande gloire de Dieu; aussi rien ne lui parut difficile lorsqu'il put l'avancer. Pour cela, il jeta les fondemens d'un Ordre qui devoit être consacré au ministère évangélique: il choisit à dessein la Chapelle de Montmartre; il y contracte devant Dieu ses premiers engagemens, comme pour apprendre à ses disciples, par la grandeur des Mystères & le spectacle des Martyrs, ce qu'il falloit croire de Jesus-Christ, ce qu'il falloit souffrir pour lui, & ce fut du tombeau du premier Martyr & du premier Apôtre de la France que sortit cet esprit de force & de constance qui les affermit contre toutes les craintes & tous les périls du monde.... &c.

Seconde Partie. Zèle de S. Ignace pour le salut du prochain.

Le caractère & la gloire de notre Saint fut de perfectionner les autres, & de gagner des ames à Jesus-Christ en travaillant à sauver la sienne. On ne vit jamais de cœur enflammé d'une charité plus vive, plus constante, plus universelle. Dans les exercices spirituels, en joignant aux lumières de l'esprit de Dieu ses réflexions & ses expériences, & réduisant la science du salut en art & en méthode, il apprenoit aux autres à se convertir, & à pratiquer les mêmes vertus que lui.... De ces retraites édifiantes, combien ne sortirent pas d'impies, d'avares, de dames mondaines, touchés de leurs désordres & des scandales qu'ils avoient donnés, avec la résolution d'expier par des austérités continuées jusqu'à la fin de leurs jours, les vanités de leur vie passée?.... &c.

Appelé de Dieu au ministère de la parole, il entreprit dans un âge déjà avancé l'étude des premiers principes des Lettres. Rien d'humain n'entra dans une résolution si généreuse: le désir de servir utilement l'Eglise fut son seul motif.... Il y a deux vertus qui rendent un homme utile au prochain, le zèle & la prudence; le zèle anime toutes les vertus chrétiennes, la prudence les retient dans l'ordre; mais ces deux vertus réunies forment l'homme apostolique. Ignace les posséda: il ne fut ni de ces Directeurs qui ne pardonnent rien à la fragilité humaine, ni de ces Directeurs relâchés qui excusent tout; mais il sut ramener à la discipline, par des condescendances utiles & par des austérités discrètes.... La parole de Dieu annoncée simplement & sans artifice, avoit dans sa bouche

toute sa force & sa majesté, & par une charité sans bornes; il réforma des Monastères déréglés, consacra des épouses à Jesus-Christ, visita les Hôpitaux, & rendit des malheureux qui gémissent dans les fers, des captifs volontaires de Jesus-Christ & des pénitens évangéliques.... &c.

Ne pouvant se partager en tous les endroits où il y avoit des ames à gagner, & suscité de Dieu pour venir au secours de son Eglise affligée, il forma le projet d'un nouvel Institut, & imagina une vie qui eût la charité pour principe, l'humilité pour fondement, la vérité pour étude, l'Evangile pour règle, & la plus grande gloire de Dieu pour fin. Pour l'assister dans ce dessein, il choisit des hommes zélés, studieux, désintéressés & patiens, qui renonçant à tout ce que l'Eglise a de grand & d'éclatant dans ses dignités, ne refusassent aucune peine en cette vie, & n'attendissent de récompense que dans l'autre.... &c.

Troisième Partie. Courage de S. Ignace pour résister aux ennemis de l'Eglise.

Il s'éleva dans le siècle dernier des esprits vains & factieux, qui joignoient la malice à l'erreur, & la rebellion à l'apostasie. La Tradition de l'Eglise, la sainteté des Sacremens, l'autorité des Souverains Pontifes, furent les vérités qu'ils attaquèrent; & les prétextes de leur séparation, des abus que les Pasteurs condamnoient comme eux.... La Providence suscita Ignace pour réparer de si grands maux par son zèle & son courage. Tandis que Luther soutenoit ouvertement son erreur dans la Diète de Wormes, notre Saint se consacroit à Dieu dans l'Eglise du Mont-Serrat; & tandis que Calvin formoit par des cabales secrètes une secte contraire à la Religion, il assembloit de son côté des Religieux capables de la défendre; il les exhortoit à éviter toutes les profanes nouveautés, à s'attacher aux grands principes, à les puiser dans les sources pures des écritures, pour détruire les accroissemens de ces pernicieuses doctrines..... &c.

Une des plus dangereuses adresses des ennemis de Jesus-Christ fut d'abolir l'usage des Sacremens, & d'arrêter le cours de ces canaux sacrés par où Dieu fait couler abondamment ses grâces dans son Eglise. Ignace renouvelle la ferveur des Chrétiens, en conseillant l'usage fréquent des choses saintes; mais avec une admirable sagesse, fondée sur les dispositions qu'il avoit inspiré, & jugeant de ces dispositions par les fruits qu'on en retiroit.... Un nouveau moyen dont il se servit pour la destruction de l'hérésie, fut l'établissement de ces Ecoles publiques de la foi & de la Religion Chrétienne dont on lui est redevable. C'est-là que la jeunesse apprend à aimer la vertu dès qu'elle peut la connoître, & que se forgent ces armes spirituelles qui servent à défendre & à établir la loi de Dieu.... &c.

Un monde seul ne suffisoit pas à son zèle, il se croyoit appelé par-tout où Jesus-Christ n'étoit pas connu. Un Ciel nouveau, une terre nouvelle se découvre de son temps. L'or & l'argent, principaux objets des passions des hommes, leur avoit inspiré le dessein d'aller chercher sur des rivages barbares des richesses étrangères; mais la Providence disposoit les moyens convenables à la conversion des peuples de ce nouveau monde.... Ignace fut un des principaux instrumens d'un si grand ouvrage : il eût souhaité d'étendre l'empire de Jesus-Christ dans ces régions nouvelles.... Mais ce qu'il ne fit pas par son travail, il le fit par son esprit & par le zèle de ses frères.... Il se partagea l'univers avec Xavier; & l'un attaché à sa mission vers les Chrétiens, l'autre appelé à la conversion des Gentils, ces deux Saints remplirent le monde entier des fruits de leurs travaux, & de la réputation de leur sainteté.... &c.

ANALYSE du Panégyrique de Sainte Thérèse.

Multæ Filiæ congregaverunt divitias : tu supergressa es universas.

Plusieurs Filles ont amassé des richesses, vous les avez toutes surpassées. (Proverbes, chap. 31. ℣. 29.)

EXORDE. Il suffit de nommer Sainte Thérese pour se former une grande idée de la vertu & de la perfection évangélique. Soit qu'on la considère dans cette élévation de connoissances & d'oraison où Dieu l'avoit appelée, soit qu'on la voie à la tête d'un peuple nouveau commis à sa conduite, soit qu'on la suive dans ces excès d'amour & de charité dont elle fut ordinairement transportée, il semble qu'elle est au-dessus de toutes les Vierges Chrétiennes. Elle a quitté les voies battues pour aller à Dieu par des routes nouvelles. Pour la connoitre, ce n'est pas assez de s'arrêter au détail de ses actions, il faut découvrir le fond de son esprit & pénétrer dans son ame, afin d'y voir, 1°. ce qu'elle a connu, connoissances sublimes, 2°. ce qu'elle a désiré, désirs héroïques, 3°. ce qu'elle a promis, promesses magnifiques & que le Ciel a justifiées.

Première Partie. Connoissances de Sainte Thérese, connoissances sublimes.

Dieu lui avoit donné un esprit vif & pénétrant, un jugement solide, un cœur fidelle & généreux, un courage que rien ne rebutoit, lorsqu'il s'agissoit de l'intérêt de son salut,

on de la gloire de Jesus-Christ. Ces précieuses qualités furent les fondemens de tant de lumières & de vertus qui ont édifié & éclairé l'Eglise..... Deux moyens conduisent ordinairement à la connoissance de Dieu; l'étude & l'oraison. L'une le découvre par le raisonnement de l'esprit, l'autre par les sentimens du cœur. Thérese ne parvint à cette connoissance, qui renferme toutes les autres, que par la voie de la charité & de la prière. Ce fut-là qu'elle eut cette claire intelligence des grandeurs adorables du Verbe fait homme, des richesses inépuisables de sa sagesse, des trésors de sa grâce, de la différence de sa conduite, & de l'impression que fait son esprit sur les ames qui lui sont soumises.... &c.

Trois choses rendent une ame éclairée, le recueillement, l'humilité & la charité. La première empêche les ténèbres; la seconde attire les lumières; la troisième les produit: trois moyens par lesquels notre Sainte parvint à ces grandes connoissances qui ont fait & qui font encore l'admiration des hommes les plus savans dans les voies intérieures..... Rien de plus contraire à l'intelligence des choses de Dieu, que la trop grande fréquentation du monde. On y donne toute liberté à ses sens, & on demeure presque dans un oubli continuel de Dieu..... Sainte Thérese prit de sages précautions pour écarter d'elle tout ce qui auroit pu la distraire; elle accompagna toutes ses actions d'une secrète vue de Dieu; toujours occupée à le servir, & n'étant troublée d'aucune passion, les lumières du Saint-Esprit se répandirent en elle avec effusion.... Son humilité ne lui fut pas moins utile pour conserver les dons qu'elle avoit reçus; ingénieuse à découvrir ses défauts & à cacher les faveurs extraordinaires dont Dieu l'honoroit, elle bannit de son cœur tout orgueil, & ne craignit rien tant que d'être le spectacle de son siècle; mais ce fut sa charité qui devint la source de tant de sublimes connoissances. Elle étoit persuadée que pour connoître la grandeur de Dieu, il faut être fondé & enraciné dans la charité; & que comme la crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse, son amour en est la perfection & la fin.... &c.

Seconde Partie. Désirs de Ste. Thérese, désirs héroïques. La raison & la charité parurent en elle dès les premières années de sa vie. Elle eut de la ferveur dès qu'elle eut de la connoissance, & son premier désir fut d'être martyre. Touchée de la gloire & du courage de ceux qui répandent leur sang pour la foi de Jesus-Christ, elle résolut de les imiter; sans consulter la foiblesse de son âge, la difficulté des chemins, la grandeur de l'entreprise, elle alla chercher dans un royaume infidelle le glaive fatal qui devoit l'immoler à Jesus-Christ..... Le Ciel accepta ses intentions, & ne voulut pas réaliser son sacrifice.... Ramenée dans la maison de son père, elle déplora son malheur; mais d'autres combats lui étoient destinés,

d'autres couronnes lui étoient préparées. Les persécutions, les souffrances, l'amour même pour Jesus-Christ devoit opérer ce que les tyrans n'avoient pas fait.... &c.

Dieu qui la conduisoit lui fit connoître que le monde est une mer orageuse. Convaincue de cette vérité, effrayée des écueils & des dangers qui s'y rencontrent, elle résolut de s'attacher à Dieu seul dans une profession sainte & religieuse, & de devenir l'Epouse de Jesus-Christ.... Nul travail ne pouvoit suffire à son zèle, nulle douleur ne pouvoit épuiser sa patience. Son obéissance étoit à l'épreuve des plus austères commandemens. Les exercices les plus vils de la religion lui paroissoient trop honorables; les peines que Dieu lui envoyoit lui étoient douces, parce qu'elle satisfaisoit à sa justice, & les grâces qu'elle en recevoit ne faisoient qu'augmenter son humilité.... &c.

Son désir de plaire à Dieu fait naître en elle un zèle ardent du salut des ames. Ce zèle produit deux effets, il intéresse à l'honneur & à la gloire du Rédempteur, il inspire une tendresse généreuse pour les pécheurs.... Il est difficile d'être plus touché de cette sainte passion que Thérese. Elle gémit, elle fond en larmes à la vue des ravages que causoit l'hérésie naissante dans la France & dans l'Allemagne; elle fait de continuelles prières à Dieu pour qu'il fortifie le courage des Prédicateurs, & qu'il forme selon son cœur des Ministres Evangéliques.... Mais sa passion dominante étoit de souffrir pour Dieu, sachant que ce n'est que par les souffrances qu'on se met en possession de son héritage, & que par conséquent il n'y avoit que la mort qui pût interrompre le cours de sa mortification & de ses souffrances.... &c.

Troisième Partie. Promesses de Ste. Thérese, promesses magnifiques & que Dieu a justifiées.

Le plus grand hommage que la créature puisse rendre à Dieu, c'est de lui consacrer sa liberté, de se lier à son service, en s'imposant une heureuse nécessité de lui obéir & de lui plaire. Les vœux & les promesses par lesquels Ste. Thérese s'unit étroitement à Dieu, furent fondés sur ce principe.... Il n'y eut jamais de plus grand détachement de tout ce qui regarde les biens du monde, que celui de cette généreuse Vierge; la pauvreté ne lui parut point entière, si elle n'étoit extrême. Son obéissance ne fut pas moins exacte; elle réduisit tout à ce seul point; & chercha dans sa dévotion, non pas ce qui lui convenoit, mais ce qui lui étoit imposé, ce qui contrarioit son goût & sa volonté....

Ce n'est pas assez pour Thérese que ces engagemens communs.... La charité lui inspire le plus noble dessein qu'on ait imaginé pour la perfection évangélique. Elle s'engagea par une promesse solennelle à faire toujours ce qu'elle croiroit être de plus parfait & de plus agréable à Dieu..... Les prati-

ques que le reſte des hommes regardent comme ſi fort au-deſſus d'eux, deviennent ſes devoirs, ſes exercices ordinaires.... Elle porte la charité juſqu'à l'union intime avec ſon époux; l'humilité juſqu'à l'anéantiſſement d'elle-même; la chaſteté juſqu'au crucifiement continuel de ſa chair; l'obéiſſance juſqu'au renoncement à ſes volontés & à ſes lumières; & non contente d'aſpirer elle-même à la plus haute perfection, elle veut y engager les autres par ſon zèle, ſes exemples, & la réforme qu'elle ſe propoſe d'établir dans ſon Ordre.... Voilà ce qu'elle promit à Dieu, ce qu'elle entreprit pour Dieu, & Dieu juſtifia ſes promeſſes, en lui donnant la grâce de les accomplir; il juſtifia ſes entrepriſes, en les couronnant par le plus heureux ſuccès.... &c.

ANALYSE du Panégyrique de Saint Charles.

Suſcitabo ſuper oves meas Paſtorem unum qui paſcat eas.

Je ſuſciterai pour la conduite de mes brebis, un Paſteur qui les nourrira. (Ezech. ch. XXXIV. ℣. 23.)

EXORDE. Charles que Dieu avoit deſtiné à être le réformateur & le ſoutien de ſon Egliſe... parut dans un temps où la charité, non pas de pluſieurs, mais de tous, étoit refroidie, où le Fils de l'Homme n'eût plus trouvé de Foi en Iſraël;... où l'Egliſe affligée ne pouvoit ſupporter ſes maux, & n'oſoit eſpérer de remède.... Ce fut alors que Dieu fit naître ſaint Charles, pour rallumer le feu du ſanctuaire, pour remettre en vigueur la Loi de Dieu & pour renouveler ſon alliance avec ſon peuple.... Tout Prêtre eſt fait pour le peuple, tout Pontife eſt établi pour porter les hommes à Dieu, en leur montrant par leurs actions la voie du ſalut, en leur enſeignant leurs devoirs, & leur apprenant à ſecourir leurs frères. Trois qualités eſſentielles à un Miniſtre, & que ſaint Charles a poſſédées dans le plus haut degré & porté à la plus haute perfection, puiſqu'il s'eſt regardé comme devant être le modèle, le docteur & le père de ſon peuple. Nous le conſidérerons ſous ces trois rapports. 1°. Saint Charles a édifié ſon peuple par ſes exemples; 2°. il l'a réformé par ſes inſtructions; 3°. il l'a nourri par ſes aumônes.

Première Partie. Saint Charles a édifié ſon peuple par ſes exemples.

L'innocence, ſuivant les Canons, doit être le degré pour monter à l'Epiſcopat, parce que Dieu ne ſouffre auprès de ſes Autels ni de vie impure, ni de réputation décriée, &

que pour servir dignement l'Eglise, il faut auparavant l'avoir édifiée chacun selon son état. C'est ce que saint Charles a observé ; il se destine au service des Autels, & s'y prépare par l'usage des Sacremens, la prière, la pureté, un attachement inviolable aux lois de l'Eglise, & une charité libérale envers les pauvres.

Chargé d'une Abbaye, & devenu l'Administrateur des revenus ecclésiastiques dans un âge peu avancé, il remontre à son père que les richesses de l'Eglise ne devoient pas être confondues avec le bien paternel, ni être employées à des usages profanes, mais qu'il doit en être le dispensateur ; .... il s'exerce dans les vertus & les fonctions de son Ordre ; .... il oblige par ses discours & ses exemples ses Religieux à se réformer, & à vivre selon la rigueur de leur institut.

Dieu sauva S. Charles par les mêmes voies par lesquelles la plupart des hommes se perdent ; dans la prospérité, l'ame est dissipée par les objets, l'esprit & le cœur se corrompent, & c'est comme un prodige de la grâce d'y conserver la sagesse & l'humilité. Devenu presque au même temps Cardinal, Archevêque, neveu d'un Pape, le jeune Prélat ne fit usage de sa grandeur & de son crédit, que pour servir l'Eglise avec plus de zèle. Bien éloigné de s'occuper des idées de fortune & d'orgueil, à la nouvelle de l'exaltation de son oncle, il court se jeter aux pieds de Jesus-Christ humilié dans l'Eucharistie, pour y fortifier son esprit contre les tentations & les flatteries du monde, l'éclat des honneurs, les charmes de la volupté & de la gloire. .... Il emploie son crédit auprès du Saint Père à protéger la vertu opprimée, à faire connoître le mérite oublié ou négligé, à solliciter la réformation des mœurs, la conclusion du Concile de Trente ; & tandis que cette sainte assemblée combattoit l'hérésie & la dépravation des mœurs par ses décisions, saint Charles triomphoit des ennemis de la foi & de la piété par ses jeûnes, ses prières, & par l'exemple d'une vie pénitente & austère.

Seconde Partie. Saint Charles a réformé son peuple par ses instructions.

La principale fonction de ceux qui gouvernent l'Eglise, consiste à ramener les Chrétiens à l'observance de la Loi de Dieu & à la pratique de l'Evangile. Pour cela, il faut un esprit éclairé, & qui éclaire les autres, un esprit rempli & pénétré des vérités qu'il annonce. Tel étoit saint Charles. Appelé de Dieu à la conduite du diocèse de Milan, il considéra ses devoirs, résolut de les remplir, reçut la dignité sans en être ébloui, & vit le travail sans en être rebuté. ... Une guerre sanglante allumée entre deux Princes également puissans & ambitieux, avoit rempli cette partie de l'Italie de tout ce que les armes ont d'injuste, de cruel & de violent. Les mauvais exemples des soldats étoient devenus les mœurs pu-

bliques des Citoyens, l'éloignement des Pasteurs avoit donné occasion à ces désordres, les Eglises étoient négligées, les Evêques faisoient de l'Episcopat un honneur sans charge, un Ministère sans travail.... La coutume auroit justifié l'absence de S. Charles, mais il se regarda comme un ouvrier envoyé pour défricher cette terre inculte, & crut que Dieu l'avoit mis là pour détruire tant de déréglemens, & chercher dans la source des maux les remèdes pour les guérir..... &c.

L'hérésie qui avoit ravagé la France & l'Allemagne s'efforce de passer les Alpes : Saint Charles, semblable à l'Ange commis à la garde du Paradis Terrestre, parut sur les limites de son Diocèse, brûlant de l'amour de Dieu, armé du glaive de sa parole pour défendre avec une vigilance incroyable son cher troupeau contre les attaques de l'ennemi.... Il n'y a pas de rochers si inaccessibles, pas de vallées si profondes, qu'il ne parcoure, fatigué par des Prédications, mais toujours soutenu par sa charité & son zèle.... Il ne négligea pas néanmoins de rétablir la discipline ; aussi commença-t-il par l'instruction & la réformation de l'ordre Ecclésiastique. La Prêtrise étoit devenue une dignité mondaine dans les Grands, ou un métier dans les petits : il n'oublia rien pour les réformer & les instruire ; Exhortations, Prédications, Synodes, Conférences : il apprend à son Clergé de quelle conséquence est le salut d'une ame rachetée du sang de Jesus-Christ, quel compte ils doivent rendre au souverain Juge des ames qui leur sont commises ; que les revenus de leurs bénéfices venant des aumônes, doivent retourner en aumônes : il les gagne par sa douceur, les réduit par sa patience, & n'en vient à une rigueur salutaire, qu'après avoir épuisé toutes les adresses de la charité.... On lui reproche d'imposer un joug insupportable ; on prend son exactitude pour une sévérité indiscrète, des Prédicateurs, des Prêtres, des Religieux, s'arment contre lui, & conspirent même contre ses jours..... Il brave ces obstacles avec fermeté ; Dieu par ses soins donne une nouvelle face à son Eglise ; les brebis revinrent au bercail ; le peuple, à l'exemple du Prêtre, devint sage & pieux ; la noblesse se remit dans la piété ; les sujets dans l'obéissance ; les supérieurs dans la charité, & le Milanois entier devient une Nation sainte, un Sacerdoce royal, un peuple acquis par les peines & les travaux de son Archevêque.... &c.

Troisième Partie. Saint Charles a nourri son peuple par ses aumônes.

L'Eglise est née dans la pauvreté de Jesus-Christ ; ses richesses sont sa foi, sa patience, ses Sacremens, ses vérités & ses espérances éternelles.... Les Chefs de la Religion doivent représenter Jesus-Christ en exerçant ses miséricordes, & les Evêques sont non-seulement les pères des peuples pour les instruire, mais encore pour les nourrir. Ce fut sur ce principe

de religion que S. Charles entreprit d'assister les pauvres. La fortune de ses Ayeux, l'héritage de ses Pères, la faveur d'un Pontificat, dignités, bénéfices, grandeurs du siècle & de l'Eglise, tout se trouve réuni en lui, mais il n'emploie les richesses, qu'à soutenir des Hôpitaux, établir des Monastères pour des Vierges Chrétiennes, fonder des Séminaires pour l'entretien & l'instruction des Prêtres, & qu'à laisser dans le cours des visites de son Diocèse des traces de sa compassion & de ses bienfaits.... &c.

Il n'est pas rare de trouver des Ecclésiastiques qui gardent une honnête proportion entre leurs biens & leurs aumônes, & répandent en charités ce qui leur reste de leurs commodités; Saint Charles porte plus loin son amour pour les pauvres; il ne se compte pour rien dans la distribution de ses biens; sa charité est une source qui se répand toute entière, & qui arrose & inonde toute la Province. Si ses Bénéfices ne suffisent pas, il vend son patrimoine. De peur de ne pas donner assez, il donne tout, & croit qu'un Evêque doit se rendre vénérable, non par la magnificence de son train, ou par l'éclat de sa dignité, mais par l'exercice de la charité & les fonctions de son Ministère.... &c.

Qu'on se rappelle ce temps malheureux où Milan devenu le théâtre du fléau de la justice de Dieu, n'étoit plus, par les ravages d'une peste allumée dans l'Italie, qu'un cimetière pour les morts, & un hôpital pour les vivans.... La crainte de la mort avoit dispersé les Pasteurs; personne n'osoit écouter les pénitens, ou porter aux mourans le Pain de vie: ce fut dans cette occasion que S. Charles fit voir son zèle & sa tendresse pour son peuple; il surmonte tous les obstacles, écarte toutes les représentations, & va dans tous les lieux infectés de la contagion, pour assister ses brebis; il porte en ses mains sacrées les remèdes du corps & de l'ame; il distribue le Corps & le Sang de Jesus-Christ; & se présentant à Dieu comme une victime publique, pour les péchés des Milanois, il marche nus pieds, la corde au cou, une Croix pesante sur ses épaules, demandant miséricorde pour son peuple, & que Dieu fasse tomber sur lui seul tout le poids de sa vengeance & de sa colère.... Quel héroïsme!.... Quelle leçon pour les Pasteurs & pour les fidelles!... Quelle condamnation de notre délicatesse & de notre lâcheté..... &c.

ANALYSE du Panégyrique de Saint François-Xavier.

Ait Dominus ſervo : Exi in vias, & ſepes; & compelle intrare, ut impleatur domus mea.

Le Seigneur dit au Serviteur : Allez dans les chemins & dans les haies; obligez-les d'entrer, afin que ma Maiſon ſoit remplie. (Saint Luc, chap. XIV. ℣. 23.)

EXORDE. Lorſque Dieu voulut établir ſa Loi, il choiſit Moyſe pour être le Légiſlateur de ſon Peuple, & Aaron pour en être le Pontife. ... Lorſqu'il voulut fonder ſon Egliſe, il choiſit S. Pierre & S. Paul pour prêcher l'Evangile, l'un aux Juifs, l'autre aux Gentils. ... Ainſi lorſqu'il voulut, dans ces derniers temps, réformer les mœurs des Chrétiens dans l'Europe, & ſe créer un peuple nouveau dans l'Aſie, il choiſit Ignace & Xavier; à l'un, il donna l'eſprit & la ſageſſe d'un Patriarche; à l'autre, le cœur & le zèle d'un Apôtre. ... Il n'y a rien de ſi contraire à l'Eſprit de Dieu, que d'entrer ſans vocation dans les miniſtères de l'Egliſe; rien de ſi dangereux que d'être effrayé du travail qui les accompagne; rien de ſi triſte que d'eſſuyer les fatigues de ſon adminiſtration ſans en tirer du fruit; mais il n'y a rien de ſi glorieux que d'être conduit, ſoutenu, couronné de la main de Dieu; telle a été la gloire de S. François Xavier; 1°. il eut un courage que Dieu commande; 2°. il eut un courage que Dieu ſoutient; 3°. il forma une entrepriſe que Dieu bénit.

Première Partie. Saint François Xavier eut un courage que Dieu commande.

Trois diſpoſitions ſont néceſſaires pour entrer dans une adminiſtration Apoſtolique : être choiſi, s'être éprouvé, aimer le travail & craindre la gloire. François entra dans ſon état avec ces ſaintes diſpoſitions : il fut choiſi par Ignace dont Dieu régloit les choix & les vues : envoyé par le Souverain Pontife qui eſt le centre de la Communion Eccléſiaſtique, il entreprit de longs & pénibles voyages, non par un déſir curieux, ni par une humeur inquiète, mais dans le deſſein de travailler avec zèle à la vigne du Seigneur : il n'eut d'autre motif que celui de l'obéiſſance, dans une entrepriſe où tout étoit ſi difficile, & où rien ne paroiſſoit honorable. ... Sa ſoumiſſion fut aveugle, ſa charité univerſelle. ... Il connoît l'importance du ſalut des ames, & remplit les offices de l'inſtruction & de la diſcipline Chrétienne, avec autant de

ſatisfaction dans les hameaux & les bourgades, qu'à la Cour de Portugal, & dans les villes les plus célèbres de l'Italie.... &c.

Il y a deux défauts ordinaires à ceux qui ſont entrés dans le Sacerdoce de Jeſus-Chriſt, défauts qui nuiſent infiniment à la gloire & au progrès de ſon Egliſe. Les uns craignent de s'appliquer à la conduite des ames, par une fauſſe retenue, & manquent à la charité; les autres par une indiſcrète ou ambitieuſe facilité s'engagent dans les Emplois & les Charges de l'Egliſe, & ils perdent leurs ames en voulant gagner celle des autres.... François évita ces deux défauts. Il fit en Europe comme un apprentiſſage de ce qu'il devoit faire ou ſouffrir dans ſes Miſſions Orientales..... Quand il introduiſit les vertus chrétiennes à la Cour de Portugal, où régnoit le libertinage, & qu'il perſuada au Roi de donner lui-même l'exemple de la piété, n'étoit-ce pas un préſage de ce qu'il devoit faire dans la converſion du Roi des Maldives, ou à la Cour du Roi de Ternale? .... Il n'étoit parvenu à l'Apoſtolat que par les ſervices qu'il avoit déjà rendus; il porte à ces Infidelles le Nom & le Royaume de Jeſus-Chriſt; règle tout; pourvoit à tout; la ſeule choſe qu'il oublie eſt ſa dignité, & devient plus humble à meſure qu'il eſt plus honoré..... &c.

En craignant la dignité, il aime le travail qui l'accompagne. Ni les grands eſpaces qu'il faut traverſer, ni les incommodités & les périls d'une navigation difficile ne l'arrêtent; rien ne l'étonne; ſon imagination n'eſt remplie, n'eſt frappée que de ſes devoirs.... Il voit au travers de tant de dangers la moiſſon qu'il doit recueillir, & obéit à la voix de Dieu qui lui commande de travailler & de faire entrer ces Idolâtres dans le ſein de ſon Egliſe.... &c.

Seconde Partie. Saint François eut un courage que Dieu ſoutient.

L'art le plus difficile & le gouvernement qui demande le plus de ſcience & de travail, eſt la conduite des ames; il faut dans ceux qui l'entreprennent un tempérament de vertu, un zèle modéré par la prudence, une prudence animée par le zèle, de la douceur & de la condeſcendance ..... Tel eſt le caractère de S. François Xavier; & l'état pitoyable de la Religion dans les Indes doit faire juger de ſa ſollicitude & de ſes travaux. Il n'y reſtoit plus aucune trace de la Religion de S. Thomas: la Foi de Jeſus-Chriſt étoit demeurée comme enſevelie dans le tombeau de cet Apôtre: une Croix dont la vertu étoit ignorée, & quelques reſtes de tradition étoient les ſeules marques du Chriſtianiſme..... Un culte bizarre & cruel régnoit parmi ces Nations barbares; il falloit les ramener à la raiſon, les accoutumer à la foi, leur perſuader qu'ils étoient Chrétiens ..... Dans des beſoins ſi preſſans, Xavier prie, il exhorte, il catéchiſe, il ſe partage, & fait lui ſeul toutes les fonctions, remplit tous les miniſtères de l'Egliſe..... Les

difficultés, les obſtacles les plus inſurmontables diſparoiſſent devant lui ; il communique par-tout quelque portion de ſon zèle, & va porter les lumières de l'Evangile juſqu'aux Royaumes les plus éloignés..... &c.

La ſeule crainte qu'il a, c'eſt que ſon zèle ne ſe refroidiſſe : il l'avoit allumé ſur le tombeau de S. Denis : au milieu de ſa courſe apoſtolique, il le renouvelle ſur le tombeau de Saint Thomas, repaſſant dans l'amertume de ſon ame ſes années d'ambition & de vaine gloire ; touché du déſir le plus vif de faire pénitence ; ſoutenu par le ſeul amour & la ſeule grâce de Jeſus-Chriſt, il ſemble reprendre de nouvelles forces. Que les démons ſoulèvent les flots, que les vents excités par leur ſouffle forment des tempêtes, il ſe rit des naufrages ; après avoir détruit leur empire dans le Japon & dans les Indes, il veut le ruiner dans la Chine, porter la foi dans les Pays des Lettres & de la raiſon humaine, & captiver ce peuple ſuperbe & ingénieux ſous le joug de l'Evangile de Jeſus-Chriſt.... &c.

Troiſième Partie. Saint François forma une entrepriſe que Dieu bénit.

Ce n'eſt point au haſard, ni à l'induſtrie des hommes, qu'il faut attribuer la découverte du nouveau monde..... Dieu par un ſecret jugement, ſe ſervit de la curioſité d'un Pilote, & de la vanité & de l'ambition des Princes pour accomplir ſes deſſeins. Il avoit réſolu d'y faire paſſer des richeſſes ſpirituelles, ſa grâce, ſon Evangile, & envoya Xavier pour recueillir ces ames prédeſtinées.... Il voulut que ce nouvel héritage fût cultivé par les mains de cet homme apoſtolique..... Quelles bénédictions ne répandit-il pas ſur ſes travaux ? L'Egliſe étendue ſix mille lieues plus loin qu'elle ne l'étoit auparavant, l'Evangile prêché à des Royaumes inconnus, ſept cents mille ames converties à Jeſus-Chriſt ſont le fruit du zèle de cet Apôtre.....Tantôt il adminiſtre le Baptême à des Infidelles, tantôt il renverſe les Idoles ; là, il forme des Prêtres pour inſtruire & conférer les Sacremens ; ici, il perſuade les Hérétiques & les fait rentrer dans le bercail. . . . Il exhorte à la patience, il forme des cœurs au Martyre ; & par ſa vigilance infatigable, ſes ſoins & ſes travaux, le Chriſtianiſme vieilli dans l'Europe, refleurit & ſe renouvelle au milieu des peuples barbares, & chez des Nations inconnues juſqu'alors..... Que notre zèle eſt éloigné du ſien ! . . . . Que nous devons rougir en comparant notre indifférence avec ſon courage ! .... Que notre froideur & notre négligence doivent nous faire craindre pour notre foi !..... &c.

ANALYSE du Panégyrique de S. Philippe de Néri.

Suſcitabo mihi Sacerdotem fidelem, qui juxta cor meum & animam meam faciet, & ædificabo ei domum fidelem, & ambulabit coram Chriſto meo cunctis diebus.

Je ſuſciterai pour moi un Prêtre fidelle, qui agira ſelon mon cœur & ſelon mon ame. Je lui établirai une maiſon ſtable, & il marchera toujours devant mon Chriſt. (Livre des Rois, chap. 2)

EXORDE. Philippe de Néri eſt ce Prêtre fidelle, que Dieu promettoit de ſuſciter pour réparer l'honneur du Sacerdoce, à l'exemple de Samuël.... Il nâquit pour la gloire & l'utilité de l'Egliſe, dans ces derniers ſiècles, où l'erreur, l'ignorance, l'avarice & l'oiſiveté déſoloient la maiſon de Dieu.... Il rétablit l'eſprit de la diſcipline dans le centre même de la Religion, & réforma le Clergé de Rome, par la ſeule autorité que lui donnoit ſa vertu & ſes exemples, ſans dignité & ſans prééminence Eccléſiaſtique..... Deux choſes ſont néceſſaires à ceux qui veulent être revêtus de la dignité du Sacerdoce de la loi nouvelle : y entrer par Jeſus-Chriſt, par le déſir de ſon ſalut, & travailler pour Jeſus-Chriſt : c'eſt ce qu'a fait S. Philippe. L'uſage ou l'adminiſtration des Sacremens ; le zèle de ſa perfection ; le déſir de la converſion de ſes frères ; la recherche & la diſtribution des dons de Dieu ont fait le partage de ſa vie. Ce ſera auſſi le ſujet de ce Diſcours, dans lequel nous verrons, 1°. les diſpoſitions de S. Philippe au Sacerdoce ; 2°. les occupations du Sacerdoce de S. Philippe.

Première Partie. Diſpoſitions de S. Philippe au Sacerdoce.

Il n'y a point d'état plus noble, ni plus relevé que celui des Prêtres de Jeſus-Chriſt ; il n'y en a point auſſi qui demande plus de préparation : ils approchent de Dieu par le privilége de leur caractère, ils doivent être plus purs ..... Ils corrigent les autres, ils doivent être irréprehenſibles.... Ils reçoivent plus de grâces, leur reconnoiſſance doit être plus grande..... Ces conſidérations touchèrent Saint Philippe dès ſa jeuneſſe, & Dieu diſpoſa lui-même ſon cœur pour les emplois qu'il lui deſtinoit..... Il s'appliqua aux connoiſſances qui pouvoient nourrir ſa piété..... Et par toutes les œuvres de zèle & de charité que ſon âge lui permettoit, il ſe prépa-

roit aux fonctions les plus saintes du Sacerdoce auquel il devoit un jour être élevé.... Tantôt au milieu d'une troupe de pauvres, il leur enseignoit les élémens de la Foi, à la faveur de ses épargnes qu'il leur distribuoit; tantôt dans les Hôpitaux, il consoloit les malades par ses soins & ses discours. Lassé des stériles spéculations de la science, il n'ambitionna plus d'autres lumières que celles qu'il recevoit dans son Oraison. Il se fit une habitude de passer les nuits entières dans les Catacombes, au milieu de cet amas confus de cendres & d'ossemens; & ces restes vénérables, mais effrayans, des tribulations de l'ancienne Eglise, favorisoient son recueillement, allumoient son zèle pour le salut des ames, & son ardeur pour la pénitence.....

Mais une des plus grandes dispositions au Sacerdoce, c'est l'amour de Dieu. Produisit-il jamais des efforts plus extraordinaires que sur notre Saint ?... Une dévotion sensible est quelquefois le partage des foibles que Dieu prévient de ses bénédictions: mais il y a des faveurs extraordinaires qui sont réservées aux parfaits, qui se donnent au mérite, & qui sont dès cette vie les récompenses de la vertu..... Tels furent les sentimens de joie & de ferveur répandus dans le cours de la vie de S. Philippe. Tout laïque qu'il étoit encore, il s'adonna à l'instruction du prochain, & à la conversion des ames, s'insinuant adroitement dans les assemblées pour avertir chacun de ses devoirs & de la nécessité du salut. Il ne se contenta pas d'être vertueux, il voulut être parfait. Son détachement du monde fut entier, son cœur exempt de toute ambition.... Par la grâce de Jesus-Christ, & par sa mortification continuelle, il retrancha jusqu'aux moindres désirs déréglés. Sa continence & sa chasteté, son zèle ardent pour la Foi, sa vive ardeur pour ramener les Hérétiques, furent autant de degrés par lesquels il s'éléva au Sacerdoce de Jesus-Christ..... &c.

Seconde Partie. Occupations du Sacerdoce de S. Philippe.

La première & la plus divine action de ceux qui sont appelés au ministère des Autels, c'est d'offrir au Père Eternel l'adorable sacrifice du Corps & du Sang de son Fils. Quel Saint s'est jamais acquitté avec plus d'attention, plus d'humilité, plus de foi, plus de ferveur du ministère eucharistique, que S. Philippe ?..... Il ne vivoit que pour s'unir à Jesus-Christ. La fréquente participation au Corps & au Sang du Sauveur dans la célébration des divins Mystères augmentoit son respect, & la coutume en lui ne ralentissoit pas la dévotion..... Au milieu du saint Sacrifice, on l'a vu, par une inquiétude d'humilité, modérer les transports & les excès de son amour..... L'Eglise où il célébroit, étoit comme remplie de l'odeur de sa piété; une vertu secrète, par l'efficace de sa prière, se répandoit sur tous les assistans ..... Une foi vive & religieuse le rempliſſoit du respect & de l'amour de nos Mystè-

res..... Voilà ce qui lui fit préférer la qualité de Prêtre, dont on s'offenſe preſque aujourd'hui, aux titres les plus honorables, & aux plus éminentes dignités qui lui furent offertes plus d'une fois, & qu'il refuſa toujours avec un généreux déſintéreſſement.... &c.

L'occupation la plus ſacerdotale eſt celle de réconcilier les pécheurs, & d'exercer ſur eux les miſéricordes & les juſtices du Seigneur... C'eſt à ce Miniſtère que S. Philippe ſe dévoue. Il attend les pénitens avec bonté, il les inſtruit avec affection, les écoute avec patience. Aſſidu & infatigable dans ce pénible & triſte exercice du tribunal ſecret de la pénitence, Miniſtère ſi difficile à remplir, par ſes devoirs & ſes dangers, il attire les plus rebelles; il excite les plus endurcis à la douleur & au repentir, par un eſprit qui n'eſt qu'amour & que charité; il joint à la tendreſſe & à la compaſſion la fermeté du zèle & la vigueur de la diſcipline; il réunit une douceur qui conſole, une force qui corrige, une ſévérité qui ne rebute pas, un zèle qui ne ſort pas de la ſcience & de la charité.... Il s'abſtient de tous les commerces qui flétriſſent, ſinon les conſciences, du moins la réputation des Confeſſeurs..... Son déſintéreſſement fut tel qu'il le porta à rendre les legs qu'on lui avoit fait..... Son dévouement au ſervice du prochain, lui fit oublier & comme ſuſpendre ſes douleurs dans le fort de ſa dernière maladie, pour adminiſtrer le Sacrement de Pénitence..... Telles furent les fonctions de ſon Sacerdoce; & la récompenſe que Dieu accorda à ſa fidélité fut la promeſſe qu'il lui fit d'une poſtérité glorieuſe, d'une paix durable & aſſurée, & d'une vie ſans fin.... Imitons S. Philippe au moins dans ſa douceur, dans ſa charité, dans ſa patience; aimons Dieu qu'il a tant aimé, & à qui nous avons les mêmes obligations; ſervons le prochain avec le même zèle, & le même empreſſement de lui être utile..... Et ſi notre vocation n'eſt pas de travailler comme lui à la converſion des pécheurs, ſoyons au moins du nombre des pénitens qu'il a fait changer de vie, en le priant de nous obtenir de Dieu la grâce de la converſion..... &c.

ANALYSE du Panégyrique de S. Thomas de Cantorbery.

Usque ad mortem certa pro justitia, & Deus expugnabit pro te inimicos tuos.

Combats jusqu'à la mort pour la Justice, & Dieu vaincra pour toi tes ennemis. (Eccles. chap. 4.)

EXORDE. Lorsqu'on fait l'éloge des Saints qui se sont élevés au-dessus de la nature & des vertus communes, on s'expose à déplaire aux amateurs du monde. Jugeant de l'Esprit de Dieu par la prudence de la chair, ils trouvent toujours quelque excès, dans ce qui surpasse leurs forces ou leur courage.... Il est donc à craindre que le zèle de S. Thomas de Cantorbery ne leur paroisse ou peu croyable, ou trop dur & trop inflexible.... Le courage intrépide de ce saint Archevêque, & sa fidélité inviolable à défendre les intérêts de Jesus-Christ & de son Eglise, condamnent nos relâchemens, nos infidélités & nos foiblesses. Il oppose à l'emportement d'un Roi irrité, à la rigueur de l'exil, à la violence des persécutions, à l'abandonnement de tout le monde, une constance sans dureté, un courage sans orgueil, une patience sans bassesse, & une soumission sans lâcheté : 1°. S. Thomas combat pour la justice ; 2°. Saint Thomas meurt pour la justice, & triomphe de ses ennemis après sa mort.

Première Partie. Saint Thomas combat pour la justice.

Dieu avoit donné à S. Thomas de Cantorbery, un esprit droit, équitable, ennemi de la dissimulation, rempli de force, de zèle pour la justice, & d'amour pour la vérité. Voilà ce qui lui fit porter aux pieds du Souverain Pontife les plaintes de l'Eglise d'Angleterre contre un Evêque, qui, par sa qualité de frère du Roi, & de Légat du saint Siége, formoit une domination tyrannique, opprimoit les Prélats, insultoit à son Archevêque. Malgré l'injuste prétention d'Etienne, Thomas sut conduire sur le Trône un Prince qui devoit être un jour son persécuteur..... Elevé par Henri II à la charge de Chancelier d'Angleterre, & peu après aux plus grandes dignités de l'Eglise, il devient un exemple de patience dans les persécutions, & de douceur pour ses ennemis ; un modèle des vertus épiscopales, & un glorieux martyr de l'Eglise....

A peine le Siége de Cantorbery étoit-il vacant, que par une inspiration toute divine, tout le monde jeta les yeux sur Thomas, Chancelier & Ministre du Roi d'Angleterre, pour le remplir. Son élection ne fut pas l'effet de la brigue, ni la récompense de ses services, mais un hommage rendu à la vertu.

Le Roi se déclara presqu'aussitôt que le Royaume, les Evêques s'assemblent & sont près de suivre ses intentions : mais Thomas emploie les larmes, les prières, les remontrances. Tout est inutile, l'ordre de la Providence divine s'exécute ; il est élevé malgré lui au premier Siége du Royaume, & passe de la Magistrature aux plus saints Ministères de Jesus-Christ..... Il ne voit pas la dignité, il n'envisage que ses devoirs : l'éclat ne le touche pas, mais le danger l'étonne, & il se regarde comme un homme qu'on expose à l'opiniâtreté des passions humaines, qui n'est à la tête du Clergé que pour être la première victime du Roi même dont il ne devoit pas souffrir les usurpations & les injustices..... En effet, à peine est-il entré dans l'Eglise qu'il se trouve obligé de la défendre.... Mais il avoit reçu dans la cérémonie de sa consécration une onction intérieure qui le dispose à s'élever courageusement contre toute espèce d'iniquité, & à sacrifier son repos & son sang pourvu qu'il accomplisse son Ministère.....

L'occasion ne tarda pas à se présenter. Le Roi entreprend avec éclat de se rendre maître absolu de l'Eglise de son Royaume ; de grossir son bien des revenus des Eglises qu'il laisse abandonnées & sans Pasteurs ; de détourner à l'usage de ses plaisirs le patrimoine des pauvres, & de tout emporter par autorité, par usurpation, par artifice ou par violence. Il prétend que Thomas, Ministre d'Etat & Pasteur de l'Eglise, appuyera ses prétentions du crédit & de l'autorité que lui donne ce double caractère ; qu'il sera plus Chancelier qu'Evêque..... Il se trompe.... L'Archevêque se démet de sa charge, & se déclare contre l'usurpation..... Il craint d'affliger un Prince qu'il aime, mais il sait qu'il doit soutenir la justice. Les faveurs que le Roi lui avoit faites attendrissent son cœur, mais n'ébranlent pas sa constance. Il se jette à ses pieds, lui remontre avec un courage respectueux, mais intrépide, que les Rois sont enfans de l'Eglise à laquelle ils doivent toute leur protection, que ses biens sont les offrandes des fidelles destinées au soulagement des pauvres, & non pas le trésor des Rois de la terre..... Il lui offre ses services, ses propres biens, sa vie même..... Mais que peut-il espérer d'un esprit aigri par l'animosité des Grands qui l'environnent ? Thomas devient l'objet de la haine & de la persécution de ce Prince ; chassé de sa Patrie & de son Eglise, il est réduit à se réfugier en France..... Dans cet asile, il offre à Dieu toutes ses peines en sacrifice, & se dispose à mourir pour Jesus-Christ & pour son Eglise..... &c.

Seconde Partie. Saint Thomas meurt pour la justice, & triomphe des ses ennemis après sa mort.

Rétabli dans son Siége par les sollicitations du Pape & du Roi de France, après des persécutions de plusieurs années, Saint Thomas croyoit jouir en repos du fruit de ses peines

passées. Il réformoit les abus de son Diocèse, & cultivoit les ames commises à ses soins, par sa doctrine, ses charités & ses exemples..... Des confrères animés contre lui par la haine & la jalousie, le jettent de nouveau dans l'agitation & le trouble..... On cherche des prétextes pour le perdre : on r'ouvre dans le cœur du Roi les plaies que le temps & le repentir sembloient avoir fermées..... Ce Prince foible & crédule s'emporte à des reproches indiscrets ; il se plaint de ne trouver personne assez fidelle pour le venger d'un Prêtre obstiné. Aussitôt des Courtisans lâches & mercénaires roulent dans leur esprit le dessein de répandre le sang du Juste ; ils partent de la Cour ; ils arrivent dans l'Eglise où le Saint célébroit l'Office, & sans respect pour les Autels de Jesus-Christ & ses Ministres, ils pénètrent jusques dans le Sanctuaire ; la fureur étouffe en eux tous les sentimens d'humanité & de religion. Chacun frappe à l'envi la victime qui se présente à la fureur des meurtriers, & le saint Archevêque expirant sous leurs coups redoublés, s'offre à Jesus-Christ, comme Jesus-Christ s'est offert à son Père..... &c.

Au premier bruit de cette mort, le Roi reconnoît S. Thomas pour son martyr ; il se dépouille de tout l'éclat de sa Royauté, & gémit dans la cendre & le cilice ; il proteste devant le Souverain Pontife qu'il n'est point l'auteur de cet exécrable sacrilége, & se soumet à toutes les rigueurs d'une salutaire pénitence..... Cette humiliation volontaire ne suffit pas pour fléchir la colère de Dieu ; il faut qu'il ait lui-même recours au crédit & à l'interceſſion du Martyr, qui vient d'être égorgé par des scélérats dont il a, sans le vouloir, armé les mains parricides..... Henri II se voit réduit à la dernière extrémité par l'intrigue des Princes voisins, par la révolte de ses peuples, par la rebellion de son propre fils..... Il avoit persécuté son Père selon l'esprit, il est persécuté par son Fils selon la chair. Chassé de ses Palais, errant dans ses Etats, cherchant un asile dans le tombeau du Saint qu'il avoit si cruellement persécuté, il s'humilie devant ses cendres, témoigne un sincère repentir, & trouve du secours dans ce lieu même où il exerce sa pénitence..... Bientôt les Rois ses ennemis sont vaincus ou prisonniers ; les peuples reviennent à l'obéissance ; son Fils rentre dans le devoir, & Dieu dont les jugemens sont équitables, fait triompher en même-temps son Eglise, & par la patience du Saint martyr, & par la pénitence du persécuteur..... &c.

ANALYSE

ANALYSE du Panégyrique de Saint François de Sales.

In fide, & lenitate ipsius, sanctum fecit illum.

C'est par sa foi & par sa douceur, que le Seigneur l'a rendu Saint. (Ecclésiastique, chap. 45.)

EXORDE. Ne semble-t-il pas que l'Ecriture ait voulu faire l'éloge de S. François de Sales, en faisant celui de Moyse dans ces paroles ? . . . Béni de Dieu, honoré des Rois, aimé du peuple, & même des pécheurs . . . . La réputation de sa piété exhale encore sa bonne odeur dans toute l'Eglise. Dieu a réuni dans sa personne les vertus des siècles passés, & semble en avoir créé pour lui de nouvelles. . . . Remarquez en effet que dans tous les Saints que Dieu suscite dans son Eglise de siècle en siècle, il y a quelque chose d'ancien & quelque chose de nouveau, & que pour former ces ames choisies, il tire de ses trésors les richesses anciennes & nouvelles ; les anciennes, pour faire voir qu'il est la source de tous les biens ; les nouvelles, pour faire voir que ses miséricordes sont inépuisables. C'est ce qu'il a voulu découvrir au monde dans la personne de S. François de Sales. Il a vécu comme les anciens Chrétiens dans la pratique des vertus sublimes, il a appris à ceux d'aujourd'hui à vivre dans la pratique des vertus communes, & nous a laissé une image de vie ancienne & nouvelle, dans la piété, par l'heureux accord de la foi & de la douceur ; voyons donc, 1°. ce que la foi a fait en S. François de Sales de commun aux premiers Saints ; 2°. ce que la douceur a fait en lui de nouveau & de singulier.

Première Partie. Ce que la foi a fait en S. François de Sales de commun aux premiers Saints.

Dans la naissance de la Religion, Dieu a choisi pour succéder aux Apôtres des hommes pleins de foi, capables d'instruire & d'édifier les peuples ; il n'a pas eu moins de soin, dans la suite des temps, de susciter dans son Eglise des hommes semblables à ces premiers, pour être les témoins & les défenseurs de ses vérités. Ce fut dans ce dessein qu'il fit naître S. François de Sales, dans un temps où l'hérésie, enorgueillie de ses progrès, sembloit jouir en repos du succès de ses entreprises, & du fruit même de ses crimes. . . . . La première parole de François fut un acte d'amour de Dieu, son premier soin de conserver la grâce de son Baptême, ses premières prétentions, le Ciel & son salut, ses premières actions des préludes de son Sacerdoce. . . . . Bien éloigné de se glorifier de

l'éclat de sa naissance, il fit consister toute sa gloire à être enfant de Jesus-Christ, & le nom de Chrétien fut le seul titre dont il voulut se faire honneur..... Sa ferveur dans les Oraisons, sa charité & sa tendresse pour les pauvres, sa constance dans les tentations, ne furent que des dispositions à de plus grandes vertus, & comme le fondement de la sainteté de son Sacerdoce..... Sa vocation ne fut déterminée, ni par l'ambition de ses parens, ni par la crainte ou les espérances du monde, mais par les ordres de son Evêque, aux pieds duquel il se présenta avec un esprit éclairé, & une volonté soumise..... &c.

Semblable à un Prêtre de l'ancienne Eglise, préparé par la retraite & la prière, poussé par l'esprit de Dieu dans les Ministères Ecclésiastiques, François de Sales se considère comme un homme choisi & séparé du monde, pour conduire les peuples à Dieu, par ses exemples & par ses paroles. Il s'offre avec joie pour l'emploi le plus difficile & le plus périlleux; c'étoit d'aller replanter la Croix de Jesus-Christ dans les vallées voisines de Geneve, & de réparer les affreux ravages que l'hérésie avoit fait dans cette malheureuse contrée..... Les difficultés insurmontables qu'il rencontra ne firent qu'animer son courage. Il s'ouvre un passage au travers des rochers inaccessibles; il attire insensiblement ces peuples par sa douceur & sa constance; il leur montre en sa personne un Prêtre charitable, savant, désintéressé..... On vient à lui, & on est instruit; on l'écoute, & on est éclairé; il exhorte & il convertit: le service de Dieu se rétablit, les Autels se relèvent, l'ancienne Religion refleurit; & des conversions sans nombre, fruits de sa charité & de ses travaux, furent les voies par où Dieu le conduisit à l'Episcopat..... &c.

Etre élu Evêque dans les premiers temps de l'Eglise, & être destiné au martyre, c'étoit presque la même chose..... Il falloit soutenir la foi au prix de son sang, comme Jesus-Christ l'avoit établie au prix du sien.... C'est presque à ces conditions que S. François de Sales devint Evêque de Geneve. Il ne regarde pas l'Episcopat comme un honneur, mais comme un Office; la seule joie qu'il eut de son élection, ce fut d'etre en état de travailler & de souffrir pour Jesus-Christ, dans une Ville devenue le refuge de l'impiété & le siége de l'hérésie; dans un Diocèse où il étoit tous les jours réduit à chercher quelque brebis égarée aux dépens de sa vie..... Son zèle évangélique ne le porta-t-il pas à presser & à convaincre le Chef de l'hérésie pour le faire rentrer dans le sein de l'Eglise? Son courage ne lui fit-il pas administrer à un Catholique mourant le Sacrement de Pénitence contre tous les conseils de la prudence humaine?.... On le vit, dans les fonctions pénibles de son Episcopat, soulager les pauvres de la Campagne par sa charité, après les avoir gagnés par sa patience, se dévouer pour son troupeau dans des maladies contagieuses, refuser

les premiers siéges du Royaume, par une fidélité peu commune pour son Epouse; & ce fut par ces nobles & pieux sentimens qu'il fit revivre la pureté de l'ancien Christianisme.....&c.

Seconde Partie. Ce que la douceur a fait en S. François de Sales de nouveau & de singulier.

Saint François de Sales s'est établi dans la piété par sa douceur, & c'est cette vertu qui l'a rendu Saint dans une vie commune, égale, tranquille & charitable. Il devint extraordinaire dans l'ordre commun des Chrétiens, en ce qu'il n'affecta jamais de perfection particulière; singulier, en ce que dans une condition commune & conforme aux coutumes de notre siècle, il s'est élevé aux vertus les plus nobles des siècles passés..... Il concilia les devoirs de la vie civile avec ceux de la conscience, sanctifiant le commerce & les bienséances du monde par le bon usage qu'il en fit; s'accommodant aux temps & aux coutumes, par raison & par prudence, & réduisant toutes les amitiés raisonnables à la charité & à l'utilité spirituelle..... On admiroit en lui une simplicité sans affectation, une prudence sans déguisement, une science sans vanité, une dévotion sans faste, & une conversation où paroissoit la douceur de son esprit, la force de sa raison, la pureté de sa vie..... &c.

Les simples & humbles vertus, sans art, sans étude, sans ostentation, furent celles que S. François de Sales choisit & préféra. Il chercha le mérite, & non la réputation de la sainteté..... Supporter certaines humeurs fâcheuses du prochain; souffrir les refus avec patience; endurer des importunités sans se plaindre; traiter ses domestiques avec humanité; s'humilier au-dessous même de sa condition, c'étoient-là ses exercices ordinaires..... Par ces pratiques continuelles, il s'élevoit à Dieu presque sans obstacle, & de-là vint cette égalité de mœurs & de caractère qu'on remarque dans toute sa vie, dans toutes ses actions; il n'éprouva ni ces intervalles de vices & de vertu, ni ces interruptions, ni ce vide, ni ces inégalités, qui sont si naturelles..... Sa vie ne fut sujette, ni aux irrégularités, ni aux changemens; ses jours ne furent qu'un tissu de sagesse & de charité, & perdant sa volonté en celle de Dieu, il sut se faire un cœur capable de résister aux adversités, en les prévenant par une résignation générale aux ordres de la Providence..... &c.

C'est ainsi qu'il se dépouilla de toute affection humaine, & qu'il s'est trouvé le maître des passions qui nous dominent. Son ame n'étoit plus sujette aux orages qu'excite la colère, son zèle même n'eut point de fiel, il souffroit sans impatience, corrigeoit avec miséricorde, & faisoit tout céder à l'amour divin dont il étoit enflammé.... Sa dévotion ne fut à charge à personne, il ne commandoit pas la vertu, il la persuadoit; & sans rebuter les pécheurs par ses réprimandes, il les ramenoit par sa bonté..... S'il traite avec les hérétiques, il leur

montre la justice de sa cause par ses instructions, il la leur persuade par sa douceur, il cherche plus à gagner leur cœur à Dieu qu'à convaincre leur esprit. Il les force de devenir les admirateurs de ses vertus, & de rendre à la sainteté de sa vie un témoignage d'autant plus assuré & d'autant moins suspect, que l'erreur qui les aveugloit, les disposoit à le condamner..... Telle fut la conduite régulière & uniforme d'un Saint né presque sous nos yeux, dont la mémoire est récente, qui a été environné de mauvais exemples comme nous, mais qui les a condamnés par sa piété & sa douceur.... Dieu l'a fait naître de nos jours pour nous donner un exemple à suivre, & pour nous ôter tout prétexte.... Pourquoi n'aurions-nous pas comme lui de la douceur pour le prochain, de l'amour pour Dieu, de la vigilance pour nous-mêmes? Pourquoi n'aimerions-nous pas comme lui, à honorer Dieu dans les actions de religion, dans les actions même faciles & indifférentes? ... Suivons des exemples si saints, si faciles, si raisonnables, afin d'obtenir de Dieu la grâce en ce monde, & la gloire dans l'autre, &c.

UNIVERSITAS O. M. L. STUDII WIENSIS

TABLE

DES

PIECES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

AVERTISSEMENT *de l'Editeur*, page 5
PRÉFACE *de l'Auteur*, 18
SERMON *pour le jour de la Touſſaint, prêché devant le Roi dans ſa Chapelle de Fontainebleau, l'an* 1682. 38
SERMON *pour le jour de la Conception de la Ste. Vierge, prêché devant le Roi dans ſa Chapelle de Verſailles, en* 1682. 61
SERMON *pour le jour de St. Joſeph, prêché dans l'égliſe des Carmélites du faubourg St. Jacques, en* 1682. 81
SERMON *pour la Converſion de St. Paul, prêché dans l'égliſe de St. Paul, en* 1682. 98
PANEGYRIQUE *de la Magdeleine, prêché à Paris, aux filles de la Magdeleine, l'an* 1683. page 114
PANEGYRIQUE *de St. Antoine, prêché à Paris dans l'égliſe des Pères de ſaint Antoine, en* 1684. 130
PANEGYRIQUE *de St. Auguſtin, prêché dans l'Egliſe des Grands Auguſtins, à Paris, en* 1679. 148
PANEGYRIQUE *de St. Sulpice, prêché à Paris dans la paroiſſe de St. Sulpice, en* 1681. 168
PANEGYRIQUE *de St. Benoît, prêché dans l'Abbaye de St. Germain des Prez, en* 1680. 187
PANEGYRIQUE *de St. Louis, prêché dans l'égliſe de St. Louis dans l'Iſle à Paris, en* 1681. 203
PANÉGYRIQUE *de S. Ber-*

nard, prêché dans l'égliſe des Feuillans de la rue St. Honoré, en 1683. page 223

PANEGYRIQUE *de St. François de Paule, prêché dans l'égliſe des Minimes de la place Royale, en* 1681. 241

PANEGYRIQUE *de St. Thomas Apôtre, prêché dans l'égliſe de St. Thomas du Louvre, en* 1675. 261

PANEGYRIQUE *de St. Ignace de Loyola, prêché dans l'égliſe de St. Louis, des Pères Jéſuites, l'an* 1679. 274

PANEGYRIQUE *de Ste. Thérèſe, prêché dans l'égliſe des Carmélites du fauxbourg St. Jacques, l'an* 1679. 295

PANEGYRIQUE *de St. Charles, prêché à Paris, dans l'égliſe de St. Jacques de la Boucherie, en* 1684. page 315

PANEGYRIQUE *de St. François Xavier, prêché dans l'égliſe de St. Louis, des Pères Jéſuites à Paris, en* 1683. 339

PANEGYRIQUE *de St. Philippe de Néri, prêché dans l'égliſe des Pères de l'Oratoire à Paris, l'an* 1665. 359

PANEGYRIQUE *de St. Thomas Archêveque de Cantorbery, prêché dans l'égliſe de St. Thomas du Louvre, en* 1676. 377

PANEGYRIQUE *de St. François de Sales, prêché à Paris, dans l'égliſe de la Viſitation de la rue du Bacq, en* 1684. 392

ANALYSES.

ANALYSE *du Sermon de la Touſſaint*, page 411

ANALYSE *du Sermon de la Conception*, 413

ANALYSE *du Sermon de St. Joſeph*, 416

ANALYSE *du Sermon de la Converſion de St. Paul*, 418

ANALYSE *du Panégyrique de la Magdeleine*, 421

ANALYSE *du Panégyrique de St. Antoine*, 423

ANALYSE *du Panégyrique de St. Auguſtin*, 425

ANALYSE *du Panégyrique de St. Sulpice*, page 429

ANALYSE *du Panégyrique de St. Benoît*, 432

ANALYSE *du Panégyrique de St. Louis*, 434

ANALYSE *du Panégyrique de St. Bernard*, 438

ANALYSE *du Panégyrique de St. François de Paule*, 441

ANALYSE *du Panégyrique de St. Thomas Apôtre*, 444

ANALYSE *du Panégyrique de St. Ignace de Loyola*, 446

ANALYSE *du Panégyrique de Ste. Thérèſe*, 449

ANALYSE *du Panégyrique de St. Charles*, page 452
ANALYSE *du Panégyrique de St. François Xavier*, 456
ANALYSE *du Panégyrique de St. Philippe de Néri*, 459
ANALYSE *du Panégyrique de St. Thomas de Cantorbery*, page 462
ANALYSE *du Panégyrique de St. François de Sales*, 465

Fin de la Table.

UNIVERSITÄTS BIBLIOTHEK

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

CE